

UNIVERSITE LUMIERE LYON 2
Humanités et Sciences Humaines
INSTITUT DE PSYCHOLOGIE
Psychologie, psychologie clinique et sociale.
CENTRE DE RECHERCHES EN PSYCHOPATHOLOGIE ET PSYCHOLOGIE CLINIQUE

***DE L'ENFOUISSEMENT PSYCHIQUE A LA
SCENE D'AMARRAGE : actualisation de
l'indéterminé chez l'errant.***

Par Colette PITICI

Thèse de doctorat de psychologie

Mention : Psychologie clinique

Dirigée par Alain FERRANT

Présentée et soutenue publiquement le 3 mars 2006

Devant un jury composé de : Madame la Professeur P. Attigui Monsieur le Professeur B. Duez
Monsieur le Maître de conférences (HDR) A. Ferrant Monsieur le Professeur J. Guyotat Monsieur le
Professeur R. Roussillon INVITE : Monsieur le Docteur J. Furtos

Table des matières

..	1
Remerciements . .	3
Introduction générale: .	5
1. De l'énigme clinique à la construction théorique . .	5
1.1. Origine de la recherche. .	5
1.2. Plan du travail. .	6
1.3. Etat provisoire de la question. .	6
2. Du projet au possible. .	7
2.1. La genèse... .	7
2.2. ...La quête... . .	8
2.3. ...Et l'énoncé d'un titre. . .	8
2.4. Raisonnement hypothétique. .	9
2.5. Méthodologie. . .	11
I. Première partie. .	15
1. De la littérature à la théorie. .	15
1.1. Romans et témoignages. .	15
1.2. Disciplines connexes. . .	20
1.3. Le discours du champ psychique. .	29
II. Deuxième partie: . .	65
1. Une clinique à déchiffrer .	65
1.1. Les entretiens d'enquête. .	65
1.2. Restitution des réponses. . .	68
1.3. Identification des axes centraux. .	135
2. Quelques pistes de lecture des rencontres. .	141
2.1. Le corps ou l'enfouissement périphérique. . .	141
2.2. Les liens. . .	154

2.3. L'espace. . .	163
2.4. La relation actuelle. . .	177
2.5. Passage... . .	186
3. Les suivis thérapeutiques .	187
3.1. Introduction. . .	187
3.2. Les blessures psycho-corporelles « d'Alien. » . .	188
3.3. L'espace contaminé d'Amina. . .	200
3.4. Les liens paradoxaux d'Arnaud ou "honteux jusqu'aux racines" .	208
4. Autour de la honte. . .	220
4.1. Introduction. . .	220
4.2. Farida ou «honte sur le manteau d'Arlequin." . .	220
4.3. Monsieur Rouge ou la brûlure viscérale de la honte. . .	227
5. Boris, "l'enfant-clodo". . .	234
5.1. Introduction. . .	234
5.2. Anamnèse. . .	234
5.3. Apprivoisement et tissage du lien. . .	235
5.4. Déchirures et raccommodages. . .	238
5.5. Synthèse-Commentaire. . .	241
5.6. De l'amarrage au transfert, un itinéraire incertain. . .	245
III.Troisième partie. . .	253
1. Etude croisée des situations. . .	253
1.1. Préambule. . .	253
1.2. Similitudes et divergences entre les typologies de population. . .	254
1.3. Similitudes et divergences par axe. . .	256
1.4. Similitudes et divergences sous l'aspect de la relation actuelle. . .	265
1.5. Boris, l'analyseur « universel ». . .	269
2. Analyse théorico-clinique. . .	273
2.1. Des empiètements à leur re-présentation. . .	273
2.2. De l'absence d'affect à leur partage. . .	274

2.3. De l'amarrage au transfert. . .	276
3. Relecture des hypothèses. .	277
3.1. Hypothèses spécifiques secondaires. .	277
3.2. Hypothèse spécifique principale. .	280
3.3. Hypothèse centrale. .	283
Conclusion. . .	285
1. La problématique. .	285
2. Le titre. .	286
3. Post-scriptum. . .	286
Bibliographie . .	289
Conférences .	296
Cinématographie . .	297
Résumé de la thèse .	299
Summary . .	301
Index .	303
Mots-clé . .	303
Auteurs .	303
ANNEXES .	305
Annexe 1 : Questionnaire .	305
1.1.2.1. L'espace. .	305
1.1.2.2. Le corps et la santé. .	305
1.1.2.3. Les liens. . .	305
Annexe 2 : Situations cliniques .	305
Intégrale des entretiens. .	305
Les errants chroniques .	306
Les vagabonds psychiques .	399
L'enfant-clodo .	399

A mon père Qui n'a pas eu le temps de voir l'aboutissement de mon travail... Qui l'a pourtant soutenu, encouragé, espéré. Je dédie ces mots et cette recherche avec tant de regrets de son absence.

Remerciements

Ils s'adressent à tous ces vagabonds qui ont permis que ma pensée s'affine, et d'abord à Boris, qui m'a éclairée dans ses méandres, et dans ceux de ses frères et sœurs en errance.

Ils se destinent bien sûr à Monsieur A. Ferrant qui tout à la fois constant et scrutateur, a attendu l'apaisement de mes doutes jusqu'à la production finale. Peut-être lui-même m'a-t-il offert un lien d'amarrage...?

Ils concernent l'univers lyonnais de la recherche en psychopathologie. Je pense aux enseignants présents à cette soutenance, Monsieur Le Professeur B. Duez, Monsieur le Professeur R. Roussillon qui ont légitimé l'idée de création là où tout semblait déjà pensé; mais aussi à tous ceux qui, de près ou de loin, ont aidé à l'avancée de ce travail, Monsieur le Docteur J. Furtos, lui aussi membre du jury, pour l'exploration théorique qu'il ouverte dans le monde des précaires ; à Grégory Charreton pour notre communauté d'intérêt des «sans» et les séances de partage de nos indigences intellectuelles provisoires ; enfin, aux collègues du séminaire doctoral, qui, comme compagnons d'épreuves, ont su accueillir ces incertitudes qui ne se disent que clandestinement.

De plus loin me vient Une pensée particulière pour Alain-Noël Henri qui a escorté mes premières incursions dans le monde universitaire et dans ce qui est devenu mon second métier. L'image d'une guidance discrète, constante et tenace, restera à propos de son accompagnement de mon aventure en FPP.

Ils touchent enfin les miens, qui ont eu la patience de supporter mes retraits relationnels, mes exigences infinies d'attentions, ma centration quasi exclusive et durable sur cet objet étrange...

Je te remercie, Claude, de ta présence indéfectible.

Je remercie de leur affection Ian, Géraldine, Perrine et, de loin mais assurée, Maël, mon frère et sa famille.

Même si tu es encore si petite, je te remercie Chloé, d'avoir été une telle force de vie pour moi, au moment où parfois, elle a défailli.

Je te remercie, maman, d'avoir supporté le chagrin en me laissant poursuivre cet ouvrage.

Introduction générale:

1. De l'énigme clinique à la construction théorique

1.1. Origine de la recherche.

Le DEA (2000) s'est imposé à nous après quelques années de rencontre professionnelle avec les « *sans* » ; nous parlons des sans domicile, sans ressources, sans travail ou sans liens, caractéristiques parfois réunies chez la même personne. Devant l'énigmatique errance psychique de ces sujets, nous avons perçu la nécessité d'une réflexion complémentaire à la formation initiale du psychologue et aux réponses sociales classiques ; celle-ci nous a en effet semblé le seul recours pour tenter de les comprendre et de mieux leur répondre, même s'ils n'exprimaient pas de demande; cette formulation laisse immédiatement présager d'un paradoxe irréductible, qui nous a hantée pendant longtemps, face à l'offre d'accompagnement: quel sens peut avoir la réponse d'un psychologue face à des personnes qui ne paraissent rien désirer, et surtout pas qu'on se penche sur leur intimité ? Qu'est ce que comprendre, sinon traiter de ce qu'elles semblent ressentir et nous font éprouver, dans le même mouvement sinon partagé, du moins transmis de elles à nous et réciproquement. De surcroît, comment prétendre accéder à l'émotion de ceux qui refusent la centration sur leur subjectivité ?

Le DEA qui avait permis d'éclairer une part de la problématique d'un sujet singulier, n'a cependant pas résolu l'ensemble des questions que ces « sans », ces errants psychiques, sollicitaient en nous tacitement. C'est pourquoi il a semblé utile de poursuivre une recherche plus approfondie, au-delà d'une seule situation thérapeutique, afin de tenter de tisser une trame explicative plus générale.

1.2. Plan du travail.

Nous proposons de découper le travail en trois grandes parties à l'intérieur desquelles se profileront des rubriques spécifiques.

En guise d'entrée en matière, nous nous intéresserons au traitement global de la question, tant au plan de la méthodologie générale qu'à celui de la littérature. Nous diviserons ainsi cette partie initiale :

1.3. Etat provisoire de la question.

Les théorisations concernant la précarité se multiplient depuis l'interrogation rendue publique en 1995 par le rapport Strohl-Lazarus sur « *une souffrance qu'on ne peut plus cacher* ». Ce groupe de travail animé par un professeur de santé publique avait pour mission d'identifier, à partir des plaintes remontant des terrains scolaire, associatif, social, politique ou sanitaire, le problème « *pesant, perturbant, nouveau, celui de la souffrance, du mal être d'un nombre important des personnes dont ils étaient en charge.* »

Cette réflexion fondatrice de la recherche actuelle, sous l'égide conjoint de la Délégation Interministérielle à la Ville et au Développement Social Urbain et de la Délégation Interministérielle au Revenu Minimum d'Insertion, fait immédiatement émerger la dimension sociale et intersubjective de la souffrance psychique des bénéficiaires des dispositifs sociaux, ainsi que celle de leurs interlocuteurs directs.

Ce premier regard, d'une mouture essentiellement sociologique, s'accompagne rapidement de questionnements cliniques; ceux-ci ont pris corps d'abord au sein de la médecine en général; la réalité de plus en plus incontournable des personnes aboutissant dans les services hospitaliers, souvent sous contrainte publique et par défaut d'une réponse spécifique, a rendu nécessaire de se pencher sur ces sujets, à travers des réflexions issues d'une part d'urgentistes, comme X. Emmanuelli, d'autre part de psychiatres réunis autour de J. Furtos. En effet, si les patients étaient rapidement améliorés pour les troubles immédiats qui les avaient amenés à l'hôpital, en revanche l'essence de leurs problèmes n'était pas explorée ; ils partaient donc faute de mieux, en partie parce que le secteur spécialisé ne se pensait pas à même de leur offrir un soin, en dépit de leurs difficultés; ces dernières convoquaient une telle mixité, voire une telle confusion des symptômes entre social et psychique, qu'elles empêchaient une prise en charge médicale, psychiatrique et/ou psychothérapique classique. Au sein de l'Orspere, un groupe de psychistes et de sociologues, rejoints par des politiques, ont ainsi décidé de rassembler leurs compétences pour traiter, comme d'un symptôme à part entière, de cette ambiguïté des troubles, identifiée d'ailleurs la plupart du temps d'abord chez les aidants

de ces sujets. C'est ainsi qu'est né le concept de « *clinique psychosociale* » qui nous occupera pour une part dans ce travail.

Depuis la fin des années 90, le relais a été pris par la psychologie clinique qui propose une compréhension métapsychologique de la question de l'errance et de la précarité, des sens possibles, au niveau intrapsychique, des conduites erratiques; elle concerne aussi bien les jeunes que les grands exclus que pour l'instant nous accepterons d'identifier par la préposition « *sans* », ou plus globalement ceux que le socius désigne sous le terme générique de « *précaires* ».

Aujourd'hui, sur le terrain, l'idée qu'une problématique psychique œuvre dans le sens de la rupture sociale semble véritablement prise en compte par les professionnels. Pour autant, les interrogations au fondement de ces mouvements réflexifs restent entières, même si peu à peu une théorisation « *psychosociale* » prend corps. Notre proposition de réflexion s'inscrit dans cet objectif social et sociétal de mieux circonscrire les nouvelles formes de cette « *souffrance psychique* » dont les contours restent encore flous et mal déterminés, et de tenter de mieux leur répondre.

2. Du projet au possible.

2.1. La genèse...

Comme perspective d'entrée dans le DEA, la proposition de l'amarrage soulignait l'impact premier et la nature du lien dans la rencontre avec les populations errantes. Le travail se terminait par la métaphore de l'escale, suspension temporo-spatiale et ponctuation dans le chemin d'approche de ces sujets.

Répétitivement, la référence maritime s'est imposée dans cette recherche avec ses dimensions de rythmicité, de fluidité, mais aussi de vague(s) ; dans les différentes définitions de ce mot, il est question « *d'inégalités de la surface, d'une masse d'eau qui se soulève, d'un courant* » fait de mouvements imprévisibles et parfois violents. Mais il s'agit aussi de « *ce que l'esprit a du mal à saisir à cause de son caractère mouvant, de son sens mal établi* ». (Le Robert/Brio, 2004) Il était donc logique que le projet de thèse prolonge le questionnement sur les notions de flou, d'informel et d'amarrage, puisque ces registres ont traversé notre curiosité et notre intérêt pour les personnes en situation de précarité.

Par ailleurs, notre perplexité restait vive pour tenter d'identifier ces sujets, puisqu'ils n'étaient ni franchement errants alors que notre titre le proclamait, ni suffisamment sédentarisés pour prétendre pouvoir nous passer de ce qualificatif. L'approximation, l'indétermination devenait dès lors un postulat sur lequel il paraissait pertinent de s'adosser clairement, ainsi que la précarité en tant qu'elle évoque l'éphémère, l'instable et l'incertain.

2.2. ...La quête...

Se sont imposées alors les notions d'éthéré et de passager. Il paraissait par ailleurs utile de comprendre le sens de l'indéterminé pour ces sujets. "*Le volatil et le transitoire: nature et fonction de l'indéterminé chez l'errant* " fut le titre provisoire du projet de thèse; puisqu'il nous faut en reconnaître la paternité, essayons d'en déceler les perspectives, même si aujourd'hui, il nous paraît largement suranné. A « *l'interstitiel* » proposé en fin de DEA, s'était substitué le « *volatil* », qui évoque le passage d'un état à un autre, plus aérien, gazeux ou vaporeux; l'interstice quant à lui considérait les espaces entre les parties d'un corps ou entre deux corps. Dans l'intervalle, la notion de transitoire restait valide, comme un lien entre deux temps de la réflexion. Comment ce qui ne dure pas, ce qui est furtif et discret, peut être le fondement d'une continuité, voilà un paradoxe dont on peut déjà dire qu'il représente un des fils de notre pensée.

La notion d'indéterminé a été une des découvertes du premier travail sur laquelle il a paru bon de revenir. Il est envisageable de la faire se raccorder à l'idée d'amarrage, point nodal de notre réflexion, sur lequel nous reviendrons longuement.

Au fond, on pourrait penser que ces qualificatifs de transitoire, volatil, interstitiel évoquent chacun à sa manière la question du diffus, du confus, du troublé que ces sujets exposent, voire exhibent parfois à propos de leur histoire, quitte à les rejouer sur la scène et dans les liens actuels. C'est pourquoi ce fondu, aussi insatisfaisant et imprécis soit il, parlait-il assez bien de notre objet. Néanmoins, il manquait singulièrement de clarté, nécessaire à la recherche, et de poésie, indispensable à l'écriture.

2.3. ...Et l'énoncé d'un titre.

Le travail nous a conduit à explorer la dimension spatiale de la rencontre où se tisse les liens. Il semblait alors important de re-situer celle-ci comme l'arrière-plan de l'amarrage, autant que l'indéterminé en est le décor. Restituer l'atmosphère incertaine et diffuse d'une scène improbable, risque de convoquer le lecteur à un surcroît d'opacité; il nous faut donc y renoncer, en dépit d'une tentation persistante de traiter de la recherche comme d'un roman policier. Car c'est bien sur une énigme essentielle que le travail va porter, celle de la construction psychique des errants ainsi que de leurs modalités de survie. C'est pourquoi nous arrêterons sur cette notion de résurgence de l'indéterminé sur la scène actuelle, comme aire transitionnelle potentielle. Nous ajouterons un sous-titre explicatif concernant le flou nécessaire dans la relation d'amarrage.

La formulation du titre pourrait être la suivante:

De l'enfouissement psychique à la scène d'amarrage.

Actualisation de l'indéterminé chez l'errant.

2.4. Raisonnement hypothétique.

Le premier travail avait révélé la suspension, chez l'errant, de la constitution d'une topique psychique véritablement aboutie; il avait par ailleurs initié en fin de parcours, une interrogation nouvelle sur le maintien des liens organisé par le sujet.

2.4.1. Avertissement.

Nous souhaitons d'ores et déjà rectifier quelques propositions formelles du projet de thèse, avant de présenter notre démarche actuelle. En effet, entre la réflexion initiale et la rédaction, plus de quatre années plus tard, les mots de la recherche se sont modifiés en même temps que son intelligibilité. C'est pourquoi nous pensons nécessaire de signaler quelques changements formels, recouvrant à n'en pas douter des évolutions de fond.

En attendant de mettre en débat le choix de l'empiètement plutôt que du traumatisme, nous convenons de formuler par « *événement(s)* » ce qui semble participer, dans l'histoire des sujets, à l'origine des troubles.

Nous infléchissons ce que, dans le projet de thèse, nous avons provisoirement exprimé comme un processus « *d'externalisation topique* » en terme « *d'enfouissement périphérique* ».

Enfin, il sera utile de nuancer le mot « *errant* », usité sans débat dans les premiers écrits, qui n'est pas tout à fait adapté à la totalité des sujets rencontrés. Choisissons de lui ajouter, concernant certains, le qualificatif de « *chroniques* », et de le remplacer pour les autres, par une proposition plus générale et imagée, celle de « *vagabonds psychiques* » : en référence aux « *Clochards Célestes* » de Jack Kérouac (1953) ; cette dernière paraît en effet mieux prendre en compte non seulement la réalité objective de ces personnes, mais surtout leur subjectivité. Elle décrit, à l'instar du mouvement « *beat* », à la fois le vagabond clandestin, à la fois sa manière désespérée de traverser, à bout de souffle, son existence vertigineuse.

Car il est indéniable que, s'ils ne sont pas tous sans domicile, les sujets de notre travail ont en commun une difficulté spécifique à habiter un territoire psychique et/ou physique déterminé et porté par l'espoir.

2.4.2. Questionnement.

Celui-ci voudrait développer l'ébauche de la première étude autour de quelques points devenus essentiels ; ils concernent le sens du passage à l'acte de « *vagabondage* », la nature de la relation à l'objet actuel, ainsi que la fonction de la honte circulant entre sujet et objet; mais surtout, l'investissement des espaces, dans le registre de l'indéterminé, est apparu comme le sous-bassement des optiques précédentes, d'abord de manière fugace, puis de façon très insistante au cours de l'élaboration. Il est important de préciser que cette question se pose par rapport aux lieux extérieurs au sujet, mais également aux lieux intérieurs, corporels et péri-corporels. Il peut de la même façon concerner les espaces relationnels, c'est à dire interstitiels, pour en revenir à la proposition de fin de DEA.

Nous souhaitons rechercher les traces des premiers événements psychiques en tant que source probable des difficultés, à partir de ce que le sujet donne à voir dans son actualité ; nous observerons l'investissement des motions spécifiques concernant le volatil, le transitoire ou le précaire pour tenter d'en comprendre le sens.

2.4.3. Problématique.

Elle touche ainsi plusieurs thématiques en lien avec :

Nous pourrions alors l'énoncer comme suit :

La question majeure du sujet convoquerait la thématique de l'indéterminé ; ce flou physique et psychique pourrait esquisser un territoire subjectif qui n'a pas réussi à se constituer à cause des défaillances de l'objet ; il serait référé à l'angoisse d'effondrement , mais pourrait aussi représenter un processus d'élaboration de cette angoisse.

2.4.4. Hypothèses.

Une hypothèse centrale donnera l'orientation du travail, qui sera précisée par des hypothèses spécifiques découpées en un chapitre principal et quatre sous-parties plus détaillées.

2.4.4.1. HYPOTHÈSE CENTRALE.

Le « vagabond psychique » tenterait de traiter une succession d'événements subjectifs déjà advenus précocement dans son histoire et qui restent en attente de représentation . L'actualisation et la répétition de l'indéterminé comme double scène externe/interne, figureraient une recherche d'issue hors de l'éprouvé d'empiètement, sans laquelle le sujet risquerait de perdre tout espace et tout lien psychique.

2.4.4.2. HYPOTHÈSES SPÉCIFIQUES.

Par ses passages à l'acte d'errance psychique, le sujet tenterait de se dépendre de l'empiètement précoce en le mettant en scène dans un lieu périphérique.

Mais cette tentative se doublerait d'un mécanisme d'enfouissement qui organiserait une défense paradoxale projetée au-dehors et creusée à l'intérieur du sujet.

Ces deux mouvements simultanés créeraient un effet tourbillonnaire rendant confus les espaces psychiques du sujet.

L'investissement de l'indéterminé signerait la présence d'un processus interrompu pour éviter le retour de l'empiètement , mais susceptible de reprendre dans des conditions de transitionnalité suffisantes.

2.4.5. Commentaire sur la formulation des hypothèses.

L'hypothèse centrale laisse derrière elle une insatisfaction relative à une impression de flou par saturation de signifiants. Tout se passe en fait comme s'il fallait évoquer ensemble les différentes strates de sens contenues dans la problématique de ces sujets.

Sans doute, la confusion reste-t-elle un vecteur significatif de l'ensemble de ce travail.

Cependant l'idée même d'hypothèse centrale autorise une telle focalisation. Il reste alors à extraire les mots-clé de ce concentré pour que nous puissions les faire travailler dans la suite des hypothèses, plus précises. Nous proposons de retenir de cette première formulation les termes de « *succession d'événements psychiques* », « *attente de représentation* », « *actualisation et répétition* », « *indéterminé* », « *double scène* » « *éprouvé d'empiètement* », « *lien et espace* ».

La première hypothèse spécifique, identifiée comme « principale », reprend l'idée de « *double scène* » par l'accent mis sur la paradoxalité du mouvement simultané de périphérisation et d'enfouissement, créant un effet de confusion des espaces internes et externes d'une part, périphérique et de profondeur d'autre part.

L'idée suivante prend en compte cet *indéterminé* comme un mécanisme de défense contre le retour de *l'éprouvé d'empiètement* ; elle soutient également la survivance d'un processus d'organisation instantiel interrompu, qui pourrait se rétablir dans des conditions favorables.

La troisième série d'hypothèses, secondaire, reprend ces points de vue en les affinant. La nature des investissements de la réalité, en particulier des *espaces et des liens*, paraît un indicateur du sens de l'indéterminé; les conditions de remise en route de la proto-topique vers une topique aboutie et différenciée pourraient s'apparenter à la transitionnalité et passeraient par le tiers; la relation d'amarrage prendrait valeur de pansement cicatriciel du vécu d'empiètement; la honte enfin, par son transit sur l'autre, pourrait être perçue comme un premier indice de construction des territoires internes et de la réactivation des processus suspendus.

2.5. Méthodologie.

2.5.1. Avertissement.

Dans l'idéalisation du début de travail, nous avons envisagé la prise en compte de plusieurs types de population qui auraient dû balayer l'intégralité de la question ; nous voulions étudier la situation de sujets installés dans l'errance radicale en passant par d'autres moins gravement désaffiliés ainsi que celle d'un enfant parfaitement socialisé, du moins en apparence. Sans doute pensions nous que notre pratique nous avait épargné le contact régulier avec d'autres « *encore plus exclus* » qu'il semblait nécessaire de rencontrer. Nous avons le souvenir, lors des premières séances auprès de résidents d'un hébergement de nuit, de l'incongruité de nos pensées sur les « plus bizarres ». Comme si les patients auxquels nous étions accoutumée nous avaient rassurée sur notre communauté d'humains tandis que, inversement, les inconnus endossaient une immense différence ou inquiétude.

C'est pourtant la rencontre avec quelques « *vagabonds* » en voie de sédentarisation qui avait été le préalable de notre questionnement. On peut donc croire que ce qui nous a amenée, avec une vague culpabilité, à ces comparaisons malséantes, peut être immédiatement tenu pour une organisation défensive spécifique : s'il est su, familier,

l'étrange se relativise ; s'il reste dans l'inconnu, l'inhabituel, l'écart se creuse, l'exclusion se confirme.

Pourtant, nous pouvons aujourd'hui penser que toutes ces personnes ont organisé les mêmes mécanismes, ont traversé le même type d'épreuves, ont pu ou pourraient encore y réagir de manière équivalente; la disparité réside surtout dans le fait que nous avons croisé leur route dans des contextes, à des moments de vie et de processus différents.

Cette notion de continuum soutient le choix définitif des deux panels d'errants chroniques et de vagabonds psychiques; la situation de l'enfant en risque différé de fonctionnement erratique a toujours été envisagée comme prototypique ; en revanche il nous a longtemps paru nécessaire de multiplier les situations pour prétendre à une scientificité plus grande. Nous consentons aujourd'hui à abandonner cet objectif, même si nous poursuivons l'espoir d'une généralisation sectorisée.

2.5.2. Dispositifs de recherche.

Pour espérer un peu d'organisation en ce début de travail, nous devons énoncer quelques points essentiels qui nous ont guidée de son ébauche à sa conclusion. Nous pouvons globalement envisager la méthodologie sous les rubriques suivantes :

2.5.3. Dispositifs institutionnels.

2.5.3.1. L'ACCUEIL D'URGENCE DES « ERRANTS CHRONIQUES ».

Pour l'enquête, nous avons pris contact avec le service insertion d'un accueil de nuit, qui pouvait pré-sélectionner des sujets susceptibles de bien vouloir participer à une recherche en psychologie. Nous avons démarré l'enquête avec le souhait de réaliser entre 40 et 50 entretiens, pour ce premier échantillon de sujets « Sans Domicile Fixe », exclusivement masculins du fait de la réalité institutionnelle. Le choix des personnes a été réalisé par les professionnels -un psychologue et/ou un travailleur social- sur les trois critères suivants, en lien avec nos hypothèses de départ :

Nous avons rencontré les sujets qui avaient accepté la proposition, sans connaissance préalable de leur situation, mais en nous fiant à la sélection initiale des partenaires. Ils étaient informés de notre présence, ou avaient auparavant pris rendez-vous auprès des professionnels ou avec nous.

Les entretiens étaient prévus en deux temps: un premier serait l'objet d'un questionnaire; nous renvoyons le lecteur à son examen détaillé en annexe, mais il faut annoncer son découpage en trois séries de questions portant sur l'investissement des sujets envers l'espace, le corps et la santé, enfin les liens qu'ils entretiennent envers le groupe social proche ou plus distant comme envers eux-mêmes. Le second serait consacré à la passation d'un TAT. Nous avons renoncé à en rendre compte, au vu des distorsions que les sujets ont fait subir au protocole (passation et modalités de réponses). Nous évoquerons plus loin cette question.

Au début de la rencontre, nous définissions toujours le cadre en préambule, en

insistant sur le volontariat des personnes et en sollicitant la possibilité de les enregistrer ainsi que celle de les revoir pour la seconde séance. Ils étaient évidemment libres d'accepter une partie des propositions ou la totalité, libres de changer d'avis également.

Ces points seront développés plus loin, mais il faut signaler qu'à la suite des dix premiers entretiens seulement dédiés à la première étape, nous devons décrypter un corpus de plusieurs heures d'enregistrement pour certains (de trente minutes à quatre heures ont été nécessaires pour seulement répondre au questionnaire).

Devant l'importance de ce recueil, et avec l'expérience de l'aridité des rencontres, nous avons renoncé une première fois à nos ambitions initiales, en nous arrêtant aux dix entretiens consacrés au questionnaire.

2.5.3.2. LE LIEU D'ACCUEIL DES « VAGABONDS PSYCHIQUES ».

Concernant le second aspect du travail, nous avons répertorié plusieurs situations dans notre clinique au long cours, construite en partie au cours de permanences hebdomadaires dans des lieux groupaux. Le lieu d'accueil est issu d'un savant montage inter-institutionnel (Conseil Général, Centre Communal d'Action Sociale, Caisse d'Allocations Familiales) supervisé par un comité de pilotage, qui définit régulièrement ses orientations et ses actions. Il est animé par un ou deux permanents, souvent soutenus par des stagiaires ou emplois-jeunes, que des professionnels sanitaires et sociaux (assistants sociaux, infirmière, parfois éducateurs) et des bénévoles accompagnent de manière ponctuelle. Chaque demi-journée d'ouverture, trois accueillants sont généralement présents sans autre but que celui de recevoir les personnes.

En tant que « psy–qui-traîne » (P. Vidal-Naquet, S. Tievant, 1996) nous n'échappons pas au rôle de simplement accueillir les sujets, répondre à leurs demandes et les orienter le cas échéant. Seule, une présentation systématique de notre fonction et des suites éventuelles que nous pourrions offrir à cette première rencontre nous singularise auprès des personnes accueillies.

La vacation du psychologue a été instituée dans le cadre très officiel, mais également très précaire, car soumis aux variations politiques, de l'offre de politique en direction des publics en difficulté et spécifiquement des bénéficiaires du RMI, portée par l'instance départementale qu'est le Conseil Général.

C'est dans ce cadre global que nous recevons, en seconde intention, des sujets qui ne transitent pas toujours par le lieu d'accueil. Quelques uns sont, à l'époque, directement adressés par les partenaires sociaux (assistante sociale, animateur local d'insertion, responsable de la Cellule Locale d'Insertion). Le travail, timide au départ, est porté par l'idée de réseau, en référence à l'idée de sectorisation que la Santé Mentale avait proposée il y a trois ou quatre décennies. Il s'agit d'inventer une complémentarité efficiente, entre les "prescripteurs" et le psychologue, à charge pour ce dernier de veiller à des retours, toujours validés d'abord par le bénéficiaire de la mesure.

Dans tous les cas, notre mission concerne un premier diagnostic de ce qui fait frein à l'insertion socioprofessionnelle. Si cette ambition est immédiatement pertinente pour les personnes reçues en entretien individuel, elle est plus lointaine, voire démesurée pour les

errants croisés d'abord dans le lieu groupal.

Nous avons au départ envisagé la fourchette de 10 à 15 personnes qui elles aussi devaient correspondre aux critères retenus, vues dans un cadre groupal ou individuel ; cet aspect du dispositif de rencontre n'était en effet pas indifférent dans nos propositions de réflexion, en terme d'objets sociaux peu différenciés. Enfin, une condition supplémentaire consistait dans la durée du suivi au moins égale ou supérieure à six mois. Par cette dernière exigence, nous tenions à identifier la temporalité comme un composant distinctif du lien.

Une nouvelle fois s'est posée la question de la démesure, une nouvelle fois nous avons été confrontée au renoncement, puisque nous avons finalement limité notre population à 5 sujets, trois hommes et deux femmes, d'abord rencontrés pour 4 d'entre eux dans un dispositif groupal. En revanche, nous avons pu respecter tous les critères prévus. Une autre difficulté est apparue pour ces sujets, que nous avons continué parfois à suivre pendant le travail ; elle touche encore une fois au renoncement, c'est à dire à l'arrêt du recueil de données. A quel moment fallait-il le décider ? Quelle perte pour la recherche allait-elle découler de ce choix ?

2.5.3.3. LE DISPOSITIF PSYCHOTHERAPIQUE DE « L'ENFANT-CLODO ».

Il est le plus classique, puisque nous avons rencontré Boris dans le cadre d'une consultation ordinaire, sollicitée par la famille et financée par elle. Notre pratique en libéral a en effet semblé adaptée à recevoir la problématique de cet enfant et tenter de la traiter, à raison d'une séance tous les quinze jours dans une première période.

Par ailleurs, le suivi de « *l'enfant-clodo* » a paru très simple à intégrer dans le corpus de situations, certainement parce qu'il nous habitait depuis quelques temps. Les critères initiaux sont bien entendu à nuancer, vu l'âge de l'enfant au début de la psychothérapie. Il est vrai aussi, comme nous le verrons dans la vignette qui lui est consacrée, que parfois, la question d'une possible structure pré-psychotique nous a traversé l'esprit. Mais globalement, nous pouvons dire que les caractéristiques définies pour les précédents sont en voie de construction chez cet enfant, si elles ne sont pas encore très clairement organisées. C'est d'ailleurs ce point qui ouvrira peut être une compréhension plus fine de la problématique commune de tous ces sujets si le travail parvient à la configurer.

I. Première partie.

1. De la littérature à la théorie.

Pour pénétrer au cœur de notre recherche, il a fallu choisir une voie d'accès. Nous l'avons voulue d'abord généraliste, romancée et historique, culturelle en somme, comme une première trace de la perspective holistique qui imprègne ce travail. Nous avancerons ainsi du plus large au plus spécifique, de la littérature à la théorie la plus particulière.

1.1. Romans et témoignages.

Il a paru utile de commencer par la restitution de témoignages directs ou indirects, bruts ou romancés, sur la condition des précaires historiques. Repérer les points communs entre différentes formes d'exclusion sociale, quelque soit son origine ou son époque, permettra peut être en effet de ne pas trébucher sur la discrimination première entre souffrances « par choix ou par nécessité » ; nous pensons qu'une brève revue de ces deux types de littérature sur les conditions de vie des parias ou déportés pourrait aider à débusquer la question de la survie dans des dimensions concernant un lien entre les dimensions subjective, intime et sociale.

1.1.1. Les Parias.

Nous travaillerons ce chapitre à partir de la relecture de l'œuvre de V. Hugo qu'a proposée P. Dupoyet dans son adaptation intitulée "*Les parias chez Hugo*" (2000) des romans "*Les Misérables* » (1862), et « *L'homme qui rit*" (1868) ainsi que de la nouvelle "*Claude Gueux*". (1834)

Si V. Hugo n'a pas explicitement écrit toutes les paroles que nous citerons, P. Dupoyet montre que ces analyses sont implicitement contenues dans l'œuvre. Cependant, leur écriture revient au talent de l'artiste contemporaine que nous remercions ici de son interprétation.

Fantine, la jeune mère de Cosette décrit, sous la plume de V. Hugo, (1862) les successions de chutes qui l'ont amenée à sa déchéance de mère et de femme. Le premier accroc, elle le subit en tant qu'amoureuse abandonnée, puis mère involontaire qui laisse « *sa petite dans les mains du Diable* » pour essayer de gagner leur vie en ville. Très vite reconnue comme une « fille-mère » par une indiscretion, elle est répudiée de son misérable statut de salariée et se retrouve à la rue. La deuxième chute, c'est celle de devoir à tout prix gagner de l'argent; à tout prix, c'est celui de son corps. Mais un corps mal entretenu, phtisique, dégradé, est un corps qui, très vite, ne séduit plus même s'il est bon marché. Alors Fantine vend ce qui lui reste de ce corps dont les hommes se détournent peu à peu, une chevelure splendide, de belles dents encore solides, qui peuvent trouver acheteur. Enfin dépossédée de tout ce qu'elle avait en propre, elle rencontre alors l'ultime chute, l'arrachement psychique de ne plus même exister comme mère pour son enfant, de ne plus être attachée, de risquer de s'évanouir de la pensée et de l'amour d'une fillette abandonnée. L'indifférence pourrait enfin être le seul recours de la vie finissante de cette femme qui disparaît, ignorée de tous, et réclamerait à sa fille le même oubli : « *et surtout ne pense plus à moi, ne t'alourdis pas de cette peine, tes souvenirs seront un fardeau, Cosette. Laisse les dans un bois, enfouis les tout au fond, ne pense plus à moi, Cosette. Ne cite plus jamais le nom de Fantine. Gomme moi de ta vie, comme l'existence m'a gommée...Vis ! Envole-toi...Tu n'as rien à faire des souvenirs qui me touchent. Allège-toi ! Ne t'encombre plus de mon ombre(...)* »

Voici l'homme qui va sauver l'enfant, Jean Valjean; c'est un héros qui certes, tente pour les autres, de quitter sa position de paria; mais il demeure pourtant jusqu'au bout le bagnard de Toulon; condamné pour un pain volé et surtout pour l'audace d'avoir voulu s'évader, exclu, il continue à être, au moindre retour du passé, mis au ban de la société. Par l'inspecteur Javert bien sûr, ce qui paraît se situer dans l'ordre des choses; mais aussi par sa pupille, partagée entre l'amour pour lui et la bienséance suggérée par son révolutionnaire de mari. Car si la révolution semble pouvoir se mener au côté des exclus, en revanche dès que l'état se réorganise, ils sont de nouveau écartés, comme le suggèrent les deux figures mythiques de Gavroche et de Jean Valjean.

Ce dernier ressort du baigne « *joues sèches, cœur sec ...à avoir trop rongé, une subite envie de mordre* », et sans émotion car « *la douceur, ça s'apprend, ça s'oublie ...J'étais devenu incapable de reconnaître la vraie bonté s'il m'arrivait de la croiser..* » Son histoire, son passé s'enfouissent en lui. « *Il me suit partout, il me précède,*

il me prévient, il m'encourage... Mon passé me colle aux semelles, toute ma vie je serai suivi..."

Le paria n'a plus de nom puisqu'il a fallu en changer tant et tant de fois...Le paria n'a pas de maison où abriter ceux qu'il aime...Le paria n'a pas non plus de mot pour reconforter puisque l'éducation lui a été refusée...Nulle part où aller...Rien à faire....personne à aimer...Le paria est seul.

Gwynplaine (1868) ressemble à un monstre hideux, défiguré par un éternel rictus causé par quelques *comprachicos* désœuvrés et sadiques. Il paraît toujours se moquer de ceux qui croisent sa route alors qu'il voudrait surtout exprimer son désespoir. Mais « *on m'avait retiré la tristesse pour l'éternité, condamné à rire* ». Peu importe au fond le voile obscur dans ses yeux, le saltimbanque rit, amuse et terrifie son public, en survivant par sa propre caricature. Il évite tout ce qui reflète son image et ne peut se mirer que dans les yeux d'une aveugle où d'ailleurs il finit par se noyer. Car si « *les pauvres finissent toujours par se retrouver, se reconnaître, se réchauffer, se ressembler* », tout se passe comme s'ils ne pouvaient longtemps goûter cet état de plénitude, comme si une destinée fatale jalousait leur bonheur durement acquis et qu'il leur fallait une nouvelle fois renoncer, tomber de plus haut encore par l'évanouissement de l'illusion qui les avait transportés. Lorsque enfin, Gwynplaine parvient jusqu'à son rang, harangue les puissants, croyant les convaincre par ses mots, il ne rencontre que dérision et ricanements ; parce qu'un pauvre ne parle pas vrai pour ceux qui décident; parce que l'inouï ne peut s'entendre.

Claude Gueux (1834) se retrouve en prison à cause d'une trop grande faim car « *c'est la faim qui fait le voleur, c'est le sentiment d'injustice qui fait le hors-la-loi parfois, qui le rend violent souvent* ». Claude Gueux va commettre un crime effroyable pour lequel il sera exécuté, le meurtre du directeur de la prison. Il lui demandait seulement, en vain, de recouvrer son droit à l'amitié, son droit à l'humanité.

« ...On a argumenté le fait que j'avais froidement tué le Directeur sans qu'il m'eût provoqué !...Sans qu'il m'eût provoqué !? Mais comment appelez vous cela, alors ? De planter un pieu dans le cœur d'un homme pendant des années ? De l'humilier chaque jour en le privant de la seule chose qu'il réclame et qui n'enlèverait rien à personne ?"

1.1.2. Les déportés.

La référence à l'univers concentrationnaire va être appréhendée ici non pas sur un registre historique ou socio-politique abondamment étudié par ailleurs. Notre propos spécifique, pour cette évocation de l'horreur, réside dans la narration par les personnes elles-mêmes, des conditions de survivance ou, le plus fréquemment, de mort. Nous évoquerons ainsi les thématiques du corps lésé, blessé et maltraité au quotidien, de la déchéance physique et morale, de l'abandon des dernières luttes ou, au contraire de l'espoir qui résiste.

Le camp est fondé sur une règle essentielle, celle du « *manque* ». D'abord en ce qui concerne les besoins fondamentaux, le sommeil, la nourriture, l'eau, la chaleur, l'hygiène de base font défaut.

Citons Charlotte Delbo (1970) pour envisager un instant ce que la soif par exemple, peut impliquer sur le plan de la souffrance corporelle : « *les joues collent aux dents, la*

langue est dure, raide, les mâchoires bloquées et toujours cette impression d'être morte, d'être morte et de le savoir... » La non-satisfaction d'un besoin de cet ordre va également entraîner une autre perte, progressive, celle de la raison et de l'humanité : « (...) *reste une idée fixe : boire....mon premier mouvement est d'écartier la mousse sale, de m'agenouiller près de la bassine et d'y boire à la manière d'un chien qui lape d'une langue souple. Je recule. De la tisane de savon où elles ont lavé leurs pieds. Au bord de la déraison, je mesure à quel point la soif me fait perdre le sens*".

«*L 'univers concentrationnaire »* (D. Rousset, 1965) est ainsi pensé pour que les sujets se détournent de l'humanité telle qu'ils l'avaient investie auparavant. C'est ainsi que l'intimité est bafouée dans ses replis les plus essentiels, le repos partagé à trois ou quatre par châlit oblige à une promiscuité dangereuse à cause de la contagion et du grouillement des parasites; les quelques incertaines gouttes d'eau autorisées du lavabo amènent des querelles incessantes; la place sur les rares latrines, répugnantes à cause de la densité de la population et de la fréquence des troubles digestifs et sphinctériens, amène des luttes sans merci et des accidents permanents qui renforcent l'abjection de l'autre et de soi-même. Alors, finalement, on cesse parfois de lutter et un nouvel état psycho-corporel advient, qui s'apparente à un renoncement vital, prémisse inévitable de la mort.

Léon Poliakov (1964), en témoigne: *la faim, le froid et la souffrance finissaient par avoir raison des tempéraments les plus robustes...La mort arrivait à petites mais rapides étapes; la dernière étape était connue à Auschwitz sous le nom de « musulmanisation » (...) caractérisé par l'intensité de la fonte musculaire...Fait capital, cette déchéance physique s'accompagne d'une déchéance intellectuelle et morale. Elle en est même souvent précédée....Lorsque cette double déchéance est complète, l'individu présente un tableau typique. Il est véritablement sucé, vidé physiquement et cérébralement. Il avance lentement, il a le regard fixe, inexpressif, parfois anxieux. L'idéation est, elle aussi, très lente. Le malheureux ne se lave plus, ne recoud pas ses boutons. Il est abruti et subit tout passivement. Il n'essaie plus de lutter. Il n'aide personne. Il ramasse la nourriture par terre, prenant avec sa cuillère de la soupe tombée dans la boue....Il se fait arracher bridges et couronnes en or en échange d'un peu de pain(...). Dans l'ensemble, l'homme est ravalé à l'état de bête(...) La durée de cette évolution est de six mois environ(...) si le moral du détenu est bon, mais (elle) s'abaisse à un mois et demi ou deux mois si le moral est mauvais. Si le détenu pense trop à la faim, au froid(...) à sa famille, à la chambre à gaz, en quelques jours il s'effondre ... »*

La violence dans sa dimension arbitraire imprévisible mais certaine, est une donnée qui tourmente tant le corps que l'esprit des déportés en ce qu'elle ne peut s'inscrire dans aucune logique intelligible. Les témoignages sont nombreux qui différencient la mort rapide et digne délivrée par un peloton d'exécution, de la mort lente et dégradante par surinfection des plaies consécutives aux blessures du travail, aux coups ou aux expérimentations médicales, dans un contexte de dénutrition radicale. Les personnes insistent sur l'humiliation générale subie sans recours, à travers l'assignation martelée de n'être qu'un « *stück* », une unité pour les équipes de travail ou l'extermination, à travers l'exigence d'un labeur harassant dont l'utilité est la plupart du temps incertaine. Reprenons l'exemple de la « *colonne de vidange* » (Amicale de Ravensbrück, 1965), à visée punitive, qui consiste officiellement à nettoyer les toilettes du camp: « (...) Les

prisonnières restent toute la journée dans la fosse à vidange jusqu'aux genoux (...) Nous partons le matin hors du camp, dans un lieu isolé où un système de pompes amène cette « précieuse marchandise » brassée et mélangée à souhait dans un immense bassin. Nous devons alors descendre pieds nus dans cette bouillie et faire de nos mains des « boulettes » en y mélangeant la cendre encore chaude du crématoire... »

Tout est ainsi prévu pour que se cumulent épuisement, douleurs, terreur, isolement dans une promiscuité de tous les instants, retour à des réactions infra-humaines dans l'absolue nécessité (A. Ferrant, 1997) de posséder le pain, la cuillère, les chaussures -garants minima des conditions de survie- assignation enfin à une place du registre de l'excrémentiel et du cloacal.

Si tous font état de l'immense part de chance qui a présidé à leur retour dans le monde ordinaire, on peut cependant s'interroger sur les facteurs favorisant celui-ci. Les témoignages s'accordent à tenir quelques thématiques comme essentielles dans la survie autant physique que bien entendu psychique. Sur le plan subjectif, B. Bettelheim (1960), dans sa lutte contre le processus de « *musulmanisation* », relate l'importance qu'il accordait chaque matin, à lacer ses chaussures ou à se laver, comme le reste ultime de choix qu'il pouvait revendiquer envers nul autre que lui-même : « *pour survivre dans une adversité extrême, il était nécessaire de se ménager une liberté d'action et une liberté de penser, si insignifiante fût-elle* ». Sur le plan intersubjectif, G. Semprun (1994) mentionne, malgré le besoin rivé au corps de dormir au plus vite, l'urgence de quitter le block dès que possible; il fallait retrouver, dans l'odeur infecte des latrines, le plaisir de déclamer des poèmes ou de parler philosophie auprès de compagnons tels que F. Maspero. Les résistants ou intellectuels de Ravensbrück, de Buchenwald, de Mauthausen ou d'ailleurs insistent tous sur le principe qui permettait, entre camarades anti-fascistes, de « *s'organiser* », donc de survivre grâce à une solidarité de base. Au fond, outre l'âge, la force physique ou la capacité de résilience individuelle, ce qui semble avoir parfois aidé à la survie, c'est la persistance du sentiment d'appartenance à un groupe humain, à une socialisation ténue mais tenace, devant les redoutables tentatives d'exclusion hors de la « *race humaine* » nouvellement définie par la philosophie nazie.

1.1.3. Commentaire.

Ces deux illustrations proposées en guise d'introduction sur l'état de la question de la précarité, mettent en évidence les exigences complémentaires d'existence ou de survie physique et psychique. Condition nécessaire mais non suffisante, le corps doit être précocement « bien » considéré, entretenu, respecté pour permettre au psychisme de se déployer. Mais il doit aussi continuer à être « bien-veillé » tout au cours de l'existence, afin de ne pas risquer l'effondrement qui surgit au décours de certains traumatismes.

Par ailleurs il faut simultanément que la subjectivité trouve des étayages suffisants dans le corps familial ou social, donc dans la sphère intersubjective personnelle ou publique, pour que le corps privé, l'intime, ait des raisons suffisantes de continuer à croître et à investir la réalité en dépit des embûches.

Pauvreté et persécution sociales conduisent parallèlement, même si les causes divergent, à un effet similaire de dégradation physique et psychique du sujet, obligé de

sacrifier son corps par lambeaux et son esprit par évanouissement.

Pourtant, un rebond est possible si le corps reste en (sur)vie, dès que l'appartenance subsiste et que l'âme se restaure.

On peut ainsi suggérer dans une rapide analyse préliminaire à travers ces exemples, que c'est de l'entrecroisement des besoins somatiques, subjectifs et intersubjectifs qu'émerge, s'épanouit ou se dissout, la vie, parfois la survie des sujets.

1.2. Disciplines connexes.

1.2.1. Point de vue historique.

« Toute société engendre des marginaux et même les secrète. Toute société tente de circonscrire ses marginaux dans des limites en quantité et en qualité acceptables. Elle se livre alors au jeu cruel de l'assistance/répression. Si tel ou tel individu ou groupe d'individus marginal la met décidément trop en péril, elle tente de le récupérer, soit en lui donnant les moyens d'une existence « normale », soit en lui accordant un statut qu'elle ne lui reconnaissait pas jusqu'alors. Mais si la tentative d'intégration échoue, elle le condamne et par là l'exclut, lui assignant la résidence en un espace où il n'a pas de contact avec le monde dominant ». (B. Vincent, 1979)

Il existe quelques thèmes récurrents au cours des siècles concernant la marginalité, l'exclusion, la misère ou l'errance, qui trouvent leurs assises sur les fondamentaux culturels et religieux de l'organisation sociale. Celle-ci repose sur six axes centraux touchant aux grands « fléaux » de l'occident :

La présence de l'une ou l'autre de ces catégories de « déviants » risque de déstabiliser l'ordre social, et ouvre à un possible délitement des normes, perspective longtemps inenvisageable pour la sécurité publique.

Nous pouvons, à la lecture succincte des historiens, envisager grossièrement plusieurs grandes étapes de l'organisation sociale pour comprendre le traitement du vagabondage et de l'exclusion à travers les siècles. (C.Pitici, 2000)

Aux premiers moments de la vie sociale, la préhistoire est la période au cours de laquelle les hommes se regroupent et se déplacent en suivant les migrations du gibier. L'errance est la condition de la survie du clan, qui confie son existence aux talents du chasseur, prototype du vagabond. Un peu plus tard, dans la haute antiquité, le secteur de l'économie marchande nécessite la présence des nomades qui négocient d'une région, voire d'un pays à l'autre les produits de première nécessité. L'influence de l'état se resserre sous la constitution politico-religieuse de la domination pharaonienne où errance va pour la première fois se confondre avec pauvreté.

De l'époque évangéliste jusqu'au « *Grand Renfermement* » (M. Foucault, 1972), le traitement de la pauvreté se situe entre deux pôles contradictoires: la béatification du miséreux, la malédiction du nanti, en référence au message chrétien. Avec François d'Assises, le modèle de la vertu se complète de la valeur du travail, par lequel le pauvre

peut trouver grandeur et dignité. Au carrefour de la dimension mystique, une conception sociologique inédite de la pauvreté rencontre l'idée selon laquelle la rédemption passe par l'activité laborieuse. Un premier clivage surgit alors entre les pauvres eux-mêmes, le mendiant et le travailleur. Cette tendance se confirme au XIIIème avec l'interdiction de « *mendier avec un corps valide* », qui soutient la logique de la relation nécessaire entre vigueur physique et labeur.

Au cours de la féodalité et du début de l'urbanisation, la cité relaie le monastère en ouvrant des lieux d'accueil pour les pauvres. Le mendiant se recrute parmi les anciens serfs qui arrivent en Ville Franche en quête d'ouvrage, précaire et rare. La peste noire génère une recrudescence des errants qui fuient l'épidémie et la famine. Des populations de toute origine s'amalgament dans la cohorte des vagabonds, prostituées, malades, prêtres détroqués, fous et oisifs rassemblés au sein de la Cour des Miracles. Celle-ci peut s'entendre comme une réponse originale, hors religion, qui clôt en son sein ce qui l'attaque à la marge. Le groupe social et ses lois enferme dans une limite intérieure et repérée, les figures de la déviance et du non-droit telles que nous avons tenté plus haut de les définir.

A partir du « *Grand Renfermement* », la Royauté a consolidé ses fondements et décide des orientations politiques et sociales de ses sujets, misérables compris. La Cour des Miracles a été éradiquée sous l'ordre de Louis XIV qui décrète le « *Grand Renfermement* ». Ce dernier vise à circonscrire ou éliminer toutes déviances, en protégeant la société d'une possible contagion, tout en transformant « *la quintessence du vice en une assemblée de pauvres en esprit, de moines en prière* » (Ph. Sassier, 1990)

La Révolution française prolonge l'objectif d'éducation des pauvres dans la recherche de la Vertu au service de la Nation. La misère devient pour un temps l'affaire de la laïcité. Le vagabondage disparaît, remplacé par une nouvelle forme d'errance, celle des petits métiers itinérants. Mais le Blocus Continental de Napoléon remet en vigueur les migrations rurales dans l'espoir d'un travail dans les manufactures urbaines censées compenser le déficit d'importation. Encore une fois, ces paysans vont très rapidement grossir le rang des sans-emploi.

La révolution industrielle va saisir la pauvreté comme un phénomène strictement socio-politique, en substituant l'ouvrier au pauvre. Le XIXème voit en effet ce dernier comme résultant de l'essor industriel, et les partis politiques naissants comme « *prolétaire* ». Pour la première fois, on perçoit le phénomène de la misère comme un manque subjectif et relatif. Le patronat paternaliste devient à la fois charitable envers ses employés pauvres, et accusateur de leur paresse, de leur ignorance et de leurs penchants pour l'alcoolisme et la violence.

L'époque moderne enfin, avec l'accès progressif à la consommation, ouvre aux défavorisés l'espoir de se hisser à une aisance de vie inatteignable jusque là. La référence à la pauvreté disparaît alors de l'horizon social, jusqu'au fameux cri de l'abbé Pierre, à l'hiver 54. L'accent porté sur la situation des sans-abris fait retomber l'illusion d'une éradication définitive de la misère en Occident. Le Père Wresinski crée une première association d'entraide en 1957, qui deviendra 20 ans plus tard « *ATD Quart Monde* » ; il alerte les institutions nationales dans son rapport au Conseil Economique et Social (1987) sur une communauté oubliée au sein même de l'espace social, qui ne

trouve nulle place dans la vie économique. La pauvreté n'est plus seulement manque de pain ou de logement décent, elle devient la marque de la perte des liens sociaux, le signe de la promiscuité, du dégoût de soi ou du mépris des autres. Depuis la loi sur le RMI en 1988, ce n'est plus l'activité qui garantit au pauvre l'obtention d'une rémunération, et le rapport revenu/travail est devenu caduque. Même si le contrat impose une activité en vue de l'insertion, le sujet est déconnecté de l'utilité sociale qui avait prévalu depuis plusieurs siècles, est considéré et se voit comme un assisté à part entière.

1.2.2. Point de vue philosophique.

Sur le thème de l'exclusion, il est difficile d'éviter le détour par la philosophie, et spécifiquement par la question de la rencontre avec autrui.

Pour J.J Rousseau (1760) « *l'ordre social est un droit sacré qui sert de base à tous les autres ; cependant ce droit n'a pas sa source dans la nature ; il est donc fondé sur une convention (...). L'acte de la confédération primitive renferme un engagement réciproque du public avec les particuliers et chaque individu, contractant pour ainsi dire avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport, savoir comme membre du souverain envers les particuliers et comme membre de l'Etat envers le souverain* ». Ainsi, poursuit Rousseau, dès que les individus se réunissent en société, toute attaque de l'un de ses membres blesse la totalité. Cette notion souligne l'obligation d'entraide mutuelle et pour que « *le Contrat Social ne soit pas un vain formulaire* », il faut y adjoindre quelques engagements réels comme un pacte fondamental qui contraint, y compris physiquement. C'est ce qui, pour l'auteur, témoigne chez l'homme du « *passage de l'état de nature à l'état social, (qui substitue) la justice à l'instinct* ».

« *Ce qui est étrange dans l'étranger, c'est qu'il n'est pas moi* » considère le philosophe Alain cité par J. Daniel (1998) dans son dialogue avec P. Ricoeur sur « *l'étrangeté de l'étranger* ». Car l'étrange est une telle énigme pour chacun qu'il fascine ou repousse. La tradition occidentale a toujours œuvré dans le sens de l'unité, depuis les philosophes Antiques jusqu'à ce que les chrétiens tentent d'introduire la dualité de l'homme. La tentation fusionnelle a longtemps prévalu car, ajoute P. Ricoeur, « *l'étranger est une sorte de place vide* », un inconnu qui agresse par son caractère non-moi. C'est pourquoi, poursuit le philosophe, il « *faut commencer par découvrir notre propre étrangeté en nous* » « *désinstallant* », découvrir notre « *étrangeté symbolique* ».

E Levinas (1951) considère Autrui comme débordant l'être et imposant une « *éthique* » fondamentale qui dépasse le primat de l'ontologie: « *autrui n'est pas objet de compréhension d'abord et interlocuteur ensuite. Les deux relations se confondent. Autrement dit, de la compréhension d'autrui est inséparable son invocation (...)* La *signification éthique d'autrui* impose au sujet de renoncer à son désir de posséder l'autre, de le réduire à son gré: « *la rencontre d'autrui consiste dans le fait que malgré l'étendue de ma domination sur lui et de son esclavage, je ne le possède pas.... Je le comprends à partir de son histoire, de son milieu, de ses habitudes. Ce qui en lui échappe à la compréhension, c'est lui, l'étant. Je ne peux le nier partiellement, dans la violence, en le saisissant à partir de l'être en général et en le possédant.*

Cette rencontre nécessaire avec l'autre différent transite par l'échange, relié au don

et au contre-don conceptualisés par M. Mauss (1927) sur un versant anthropologique. L'échange paraît une activité essentielle de l'humanité en tant qu'il implique une « *obligation mutuelle* » (S. Carfantan, 2003) . Le problème de notre société postmoderne touche au fait que la subjectivité est dépassée au profit du seul échange marchand. La question de l'exclu revient alors de plein fouet sur une société qui marginalise le don traditionnel dans sa nature immatérielle et dans sa place dans le maintien du lien. Il semble que dans la perspective libérale où tout « *espace vital* » est devenu un espace de consommation, « *celui qui n'a pas d'argent n'a pas d'espace vital. Il ne peut rien en ce monde, ni consommer des leures, ni avoir de quoi vivre, ni même à la limite avoir le droit de dormir et de s'asseoir. Il est exclu de la satisfaction des besoins(...) parce qu'il ne participe plus de l'échange fondé sur l'argent et le profit* ». Pourtant l'auteur précise que la société même marchande, même fondée sur le profit, ne supporte pas de produire des exclus et que le don fait retour comme une inaliénable condition humaine. Alors, elle fabrique des réponses humanitaires, en quittant pour un moment le secteur de la consommation, comme s'il lui fallait tenter d'apurer sa dette envers l'échange, sa dette relationnelle. Car le don premier, souligne l'auteur, c'est celui de la « *Présence* », qui donne sans savoir qu'elle n'attend rien d'autre que la réciprocité de l'échange subjectif.

Francis Jeanson (1999) offre son regard au champ de la santé mentale et de l'exclusion. Il évoque le caractère « *non-admis*» du sujet marginalisé, rejeté parce que devenu trop étranger. Il se demande ce qui l'a fait quitter son inclusion, puisque pour en être chassé, il faut au préalable avoir été membre d'un groupe. Ces questions préliminaires l'incitent à interroger la nature de l'être **social** à travers la dissociation progressive, l'exclusion généralisée liée à une mondialisation qui « *n'unifie d'un côté que pour exclure de l'autre. En fin de compte, c'est le sujet qui est de trop...De trop en tant que producteur de sens, c'est à dire en tant que producteur d'un produit non coté en bourse...* ». Il réfléchit ensuite à ce qu'est l'**être** social, en tant que « *produit du nouage de l'organique et du social, ce nouage qui est proprement psychique*. Le sujet n'émerge jamais une fois pour toutes, poursuit encore F. Jeanson , mais seulement au croisement d'une double exigence: « *il n'existe que dans la mesure où il se manifeste et il ne peut jamais se prendre lui-même pour objet ... un être clivé, ontologiquement aliéné ; aliéné dans son être, ce qui fait qu'il ne peut plus être tout à fait un être. Pas de conscience de soi sans altérité de soi.* »

L'autre, fondamentalement présent participe lui aussi à cette altération et cette aliénation du soi. Ce qui le contraint à une nouvelle schize intérieure, conflit entre culture-donc champ social, et nature- donc champ individuel. A cette place là réside peut être la marque du sujet.

1.2.3. Point de vue sociologique.

Le concept de précarité émerge surtout depuis les années 70, simultanément à l'arrivée du chômage de masse. A ce moment, l'ancien terme de pauvreté s'efface du discours social, d'abord remplacé par celui de « *nouveaux pauvres* ». La précarité souligne davantage la notion de fragilité, d'instabilité relative aux fluctuations économiques locales ou mondiales, et sa place « *à la marge* » du salariat, en lien avec l'insuffisance d'emplois par rapport au nombre de travailleurs disponibles. Dans le sillage des propositions du

Père Wresinski, elle ne réside plus seulement dans le fait de ne pas posséder un revenu minimum, mais aussi dans la non-satisfaction des besoins socialement nécessaires, ainsi que dans l'incertitude du destin personnel du sujet. Apparaissent également les notions d'indifférence, voire de mépris des tiers et de soi-même, totalement inédites sous cette forme dans le traitement antérieur de la pauvreté.

Dans un entretien au « Magazine littéraire » (juillet/août 1995) à propos de son ouvrage « *les métamorphoses de la question sociale* », R. Castel suggère que l'exclusion contemporaine est liée à la décadence de cette forme d'organisation sociale qu'était le salariat. Il interroge l'utilisation « *inflationniste* » de la notion d'exclusion, qui recouvre selon lui des notions indéterminées et hétérogènes: « *un chômeur de longue durée est un « exclu », aussi bien qu'un jeune de banlieue. Or ces gens n'ont ni la même trajectoire, ni le même destin, ni le même vécu...C'est en outre une notion dangereuse dans la mesure où elle conduit à focaliser sur les marges un problème qui s'origine en amont...* » Le philosophe et sociologue souhaite plutôt interroger la trajectoire, les processus et mécanismes de celle-ci qui conduisent certains à devenir « *désaffiliés* ». Il justifie ce terme par le fait que le travail, autrefois « *grand intégrateur* » a perdu sa prévalence sociale, ce qui est au fondement du « *décrochage* » pluri-sectoriel, d'une vulnérabilité accrue du positionnement social. Il décrit, plus que l'idée de fracture sociale radicale, l'importance des « *zones intermédiaires* » favorisant les fragilisations partielles mais superposées.

Les exclus, poursuit encore R. Castel, « *sont tellement atomisés, ils sont tellement inutiles, qu'ils ne sont porteurs d'aucune alternative à l'état des choses actuel . Par contre, leur existence met en question la conception que la société doit exister comme un tout... S'il y a effectivement des gens coupés à la fois des circuits de production, d'utilité et de reconnaissance sociale, il se dessine un mode de société dans lequel les membres ne sont plus liés par ces relations d'interdépendance(...) qui font qu'on peut parler d'une société comme d'un ensemble de « semblables* ». Le danger de cette situation réside donc dans l'éloignement, pour certains, de leur statut de citoyen.

Cette théorisation, intermédiaire entre une position philosophique et un regard strictement sociologique, nous paraît un étayage capital pour appréhender la question du lien social en péril. Le concept de *désaffiliation* sera repris dans ce travail, pour insister sur la brisure progressive et parfois discrète des attaches des sujets, sous leur aspect social, mais aussi amical ou familial.

S. Paugam (1996, 2001) insiste quant à lui sur la notion de « *disqualification sociale* » qui place les exclus dans un « *statut social spécifique, inférieur et dévalorisé, marquant profondément l'identité de ceux qui en font l'expérience* ». Développant l'idée de « *l'identification négative de soi* », il la considère comme un processus plutôt que comme un état, reprenant en ce sens la proposition de R. Castel.

Pour ces deux auteurs dont la sociologie actuelle s'inspire beaucoup, l'exclusion, la précarité impliquent un processus dynamique dépendant à la fois des conditions de vie personnelles, des réactions propres à l'individu, et de la situation sociale globale, économique et politique.

L. Moreau de Ballaing (2000) différencie les typologies d'exclus: le pauvre « *garde*

d'une manière ou d'une autre l'essentiel de ce qui assure ses droits » : un habitat personnel, une source de revenus financiers, des vêtements ordinaires.

Le « *nouveau pauvre* » est dans une position instable professionnellement, il est aidé à se loger par les proches et bénéficie ponctuellement des aides sociales. « *La honte peut apparaître individuellement : honte de ne pas « y arriver », de ne pas « réussir* ».

Les sujets en « fin de droits » entrent lentement dans la « *grande pauvreté* » où ils rencontrent l'épuisement des ressources matérielles et psychiques et le sentiment « *d'indignité* ».

L'auteur parvient ensuite à un autre concept, décliné en plusieurs rubriques: la *misère*. Il la sépare de la pauvreté au sens où, à ce seuil, « *un individu est à la fois privé de logement, de vêtements normés et de travail* ». Le sentiment d'indignité prend le pas, souvent lié à l'impression de ne plus être protégé par l'entourage familial ou par le corps social.

L. Moreau de Ballaing évoque plus loin le degré d'aggravation consistant en l'éprouvé de honte, qui s'accompagne souvent d'alcoolisation et de toxicomanie. A ce stade, l'indignité s'efface, « *le sujet périlite peu à peu, devient SDF. Il a honte vis-à-vis de sa famille d'origine et de sa propre famille, notamment de ses enfants s'il en a, honte enfin vis-à-vis de ses amis. Il ne cherche pas à les voir* ».

Une autre catégorie est celle de « *la misère noire* », caractérisée par « *l'indignité et la honte* ». Les sujets ne peuvent plus travailler, ou trop épisodiquement pour subvenir à leurs besoins et se retrouvent rapidement dépendants des services d'assistance ; ceux ci, souvent, renforcent le sentiment prévalent d'indignité et de honte. Enfin, les clochards ou SDF que l'auteur considère être dans « *la misère absolue* », ne semblent plus éprouver ni indignité ni honte, dépassées depuis longtemps au bénéfice exclusif du sentiment de « *haine de soi, qui est rage de se détruire* ». Pour L. Moreau de Ballaing, il semble que « *la misère se soit abattue d'un coup ou peu à peu sur des individus particulièrement fragiles psychologiquement, qui, non aidés, non soutenus, s'écroulent plus ou moins vite, et bientôt sombrent par haine de soi dans la plus grande dégradation physique, psychique, mentale et sociale* ».

L'auteur s'interroge encore sur le « *passage de l'affect collectif à l'affect individuel* » ainsi que sur le concept de « *mort sociale* ». Car selon lui, l'affect de honte est alimenté par une pluralité de sources : culpabilité personnelle, certes mais aussi mépris, indifférence ou désintérêt collectif.

Reprenant dans un colloque, (1997) sa recherche menée la même année sur les structures d'accueil de jour, P. Vidal-Naquet synthétise les points de vue précédents en affirmant que « *ce n'est pas tant la misère matérielle qui est, pour eux (les usagers) inacceptable, que la misère existentielle, celle qui résulte de la perte du sens de la vie, de l'inutilité sociale, de l'incertitude et de cette situation de flottaison...* » Le vécu des précaires touche à l'idée d'un « *ensemble vide* » ; il correspond à la nécessité de se démarquer de toute assignation sociale, qu'elle soit celle du SDF ou d'un quelconque autre groupe auquel ils ne souhaitent pas appartenir ni s'identifier. Pourtant, la souffrance qu'ils avouent concerne « *l'absence (ou la perte) d'utilité sociale et d'identité, la solitude, l'isolement, autrement dit le manque de place sociale* ». Pour redoubler ce paradoxe, les

personnes qui se plaignent de leur isolement, vivent en permanence sur la scène publique, dans une absence d'intimité physique et psychique considérable. L'auteur met en évidence beaucoup d'autres contradictions ou ambivalences entre l'attente énoncée et le comportement des sujets; il semble en effet exister un double lien paradoxal entre immobilisme psychique et déambulation perpétuelle, projet de nouveau départ et rupture essentielle avec l'histoire, méfiance et attrait pour le groupe social et autrui, désir de protection et mise en danger par la précarité et l'instabilité. Une fois encore, la question du don apparaît comme une manière de « rompre (avec soi) pour être soi », peut être pour ne pas avoir à supporter la centration sur ce qui est tellement blessant dans l'intériorité propre du sujet.

La question de la honte, actuellement largement travaillée aussi bien sur le plan psycho-dynamique que sociologique, nous invite à nous arrêter dans un premier temps sur la conception d'une *sociologie clinique* proposée par V. De Gaulejac (1994, 1996) ; examinant le sens de cet affect, ce dernier le considère comme « *un sentiment dont la genèse est fondamentalement sociale* ». Il le définit en effet dans la dualité d'un éprouvé profondément intériorisé mais émanant pourtant du dehors, du tiers représentant du groupe social.

M. Joubert (2003) parle de « *processus cumulatifs* » qui conduisent certains à se départir des protections jusque là efficaces, et à laisser émerger leur vulnérabilité potentielle au décours d'un événement de vie. Il n'entend pas prendre une posture psychologique pour traiter de ces notions, mais souhaite, en tant que sociologue, interroger ces processus « *dans leurs contextes de production en intégrant les facteurs externes venant « attaquer » les ressources et le capital de résistance et de confrontation* ». Il envisage en premier lieu l'incidence de la perte du travail et les éléments connexes qui permettent une « *fonction* » socialement identifiée et déterminent un rythme, une inscription temporo-spatiale implicite mais nécessaire. Dans le vide laissé par l'absence de ces stratégies, « *le temps libre devient temps mort* », assassinant avec lui projets, désirs et sens des choses. Autrement dit, le chômage signe la perte « *d'une raison d'être sur le plan social* ». Dans un travail antérieur (1998), l'auteur cherchait à identifier les liens entre précarisation et atteintes des investissements ou « *supports sociaux* » dans une trajectoire personnelle : il est à noter que les « *supports sociaux* » ne sont plus prédéterminés collectivement comme cela a pu l'être à d'autres périodes de l'histoire. « *Les solidarités se sont fragmentées et sont devenues de plus en plus aléatoires, les logiques familiales sont également devenues plus fragiles. Dans ce contexte, les individus sont conduits à composer en permanence pour reconstituer l'assemblage de supports qui leur permettra de donner sens à leur monde social...* » Ce sont précisément les compétences personnelles à réaliser ces assemblages qui sont atteintes par la précarisation, surtout lorsqu'elle se régionalise à des secteurs plus privés que le seul problème de rareté de l'emploi ou d'abandon des valeurs traditionnelles. M. Joubert évoque des impacts, localisés mais destructeurs pour l'individu, par l'interaction de divers événements, même bénins, qui se rejoignent dans la perte de stabilité et de cohérence interne. Non seulement les sujets ne parviennent plus à faire face, mais leur environnement confirme leur incapacité par une multitude d'exigences paradoxales ou disqualifiantes, aggravant l'aboulie et l'abandon des capacités de résilience propre au sujet.

Pour conclure sur ce chapitre, même lorsqu'ils évoquent les spécificités des réactions des sujets devant leur situation, tous les auteurs cités font référence à la dimension sociétale et aux orientations politico-économiques du traitement de la précarité. Certes, nous avons fait appel à des sociologues et il aurait été bien étrange qu'il en fût autrement. Nous n'allons évidemment pas nous contenter, dans une recherche en psychologie et psychopathologie clinique, d'un tel regard sur la question; cependant il est indéniable que nous ne pouvons ni ne souhaitons l'esquiver. Car notre propos embrasse, par principe et dans la clinique que nous allons développer, l'aspect groupal et intersubjectif dont nous espérons avoir montré, à travers les points de vue scientifiques autant que par les témoignages préalables, qu'il était indissociable de la constitution d'une subjectivité personnelle. Celle-ci se construit en effet à partir d'une place que le socius autorise le futur sujet à investir.

Avant d'entrer véritablement dans l'objet de notre discipline, il nous faut accepter un dernier et bref détour par le champ législatif, en ce qu'il entérine ou met en tension les perspectives précédentes. Nous tenterons ainsi d'identifier ce qui, dans notre civilisation contemporaine, facilite ou inhibe la cohérence de la prise en charge d'une part de moins en moins négligeable des citoyens français.

1.2.4. Législation relative à la précarité.

Depuis le 1^{er} décembre 1988, nul ne peut aujourd'hui ignorer la volonté de l'état et de ses représentants successifs de réagir concrètement au problème de la précarité. La loi 88-1088 du 01 décembre 1988 mentionne comme un « *impératif national* » l'insertion des personnes tant au plan social que professionnel. Elle prend acte de la réalité, pour certains, d'empêchements divers de mener une vie sociale ordinaire, que ce soit en raison « *de l'état physique ou mental, de la situation de l'économie ou de l'emploi...* » Un revenu minimum d'insertion, très vite désigné par le sigle RMI, voit donc le jour au sein d'un « *dispositif global de lutte contre la pauvreté tendant à supprimer toute forme d'exclusion* ». L'allocation est pensée dans une perspective d'aide provisoire avant le retour au « *droit commun* », c'est à dire à une position sociale de rétribution par le travail.

La loi du 29 juillet 1992 portant adaptation de la loi du 01 décembre 1988 organise

l'action d'insertion sociale et professionnelle par l'instauration d'un Conseil Départemental d'Insertion, co-présidé par le Préfet et le président du Conseil Général. Il a pour mission d'évaluer les besoins et de définir les mesures nécessaires au traitement de l'insertion au plan départemental, par l'intermédiaire de la Commission Locale d'Insertion constituée dans chaque territoire. Celle-ci est chargée de réfléchir à des réponses spécifiques aux besoins locaux. C'est dans cette dynamique que des arrêtés successifs promulgués par certains départements prévoient l'intervention de psychologues habilités à « *effectuer des prestations d'aide et de conseil pour l'insertion de personnes souffrant de difficultés psychologiques* ».

Le 29 juillet 1998, le gouvernement de l'époque institue la « *loi d'orientation relative à la lutte contre les exclusions* » qui constate l'échec de l'accès au droit commun pour des personnes de plus en plus nombreuses et de plus en plus gravement précaires; celle-ci réaffirme l'importance des droits fondamentaux pour tous, de la prévention des exclusions

et de la lutte concertée contre celles-ci. Elle évoque le droit à l'emploi, au logement, à la citoyenneté et à la santé par des dispositifs spécifiques, dont la fameuse PASS qui insiste sur l'accès aux soins, à travers l'instauration des Programmes Régionaux d'Accès à la Prévention et aux Soins. Sans détailler cette loi, il faut insister sur sa proclamation d'universalité, comme si de fait, les premiers articles de la Déclaration des droits de l'homme étaient nettement écornés voire caduques en la matière. En 1999 l'exécutif invente la Couverture Médicale Universelle donnant aux personnes sans droits sociaux, la possibilité de se faire soigner.

La dernière mouture importante de la réflexion publique sur la précarité devient effective dès janvier 2004 avec le projet d'un Revenu Minimum d'Activité; il concerne le retour à l'emploi des précaires, dans la volonté de « *redynamisation du dispositif* » du RMI, ayant échoué, selon le comité interministériel du 07 mai 2003, à répondre aux besoins sociaux et économiques des populations précaires et, accessoirement, des intérêts économiques.

Au fond, tout se passe comme si, depuis une quinzaine d'années et le constat de l'incapacité publique à résoudre le problème de la précarisation de masse, les gouvernements successifs passaient de l'idée d'une insertion sociale globale à celle d'une centration sur l'emploi, pourtant itérativement absent de la réalité économique.. Si les acteurs de terrain se désespèrent de cette cécité chronique, ils n'ont pas non plus de solution idéale à offrir, et ne sont d'ailleurs pas en mesure de la faire.

L'on peut en outre mettre en doute l'incidence et le poids politique des rapports des experts, pourtant sollicités par les décideurs, vanité que remarque non sans humour le Professeur Lazarus dans une communication de 1997: « *...rappeler un rapport « interministériel », sa genèse et son contenu, laisser entendre que pour répondre à une commande des hautes sphères de l'état, on a été président d'un groupe de travail et que l'on rencontre les ministres, les directeurs d'administration centrale, les journalistes... Bref c'est laisser supposer aussi que l'on serait dans la supposée toute puissance du « là haut, ils savent, là haut, ils peuvent... »*

Dans son rapport destiné à la Direction Générale de la Santé (2000) P.Declerck considère que le dispositif RMI, dans son objectif de « *réinsertion* », dénie la réalité psychique de ceux qui ne peuvent re-parcourir un chemin qu'il n'ont auparavant jamais défriché. Dans un contexte de crise majeure de l'emploi, le projet d'insertion devient irréal, « *quasi délirant* », pour des sujets pourtant tentés de participer à l'espoir insufflé par les référents de leur contrat d'insertion. Car, explique P. Declerck, « *du travail, il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'en trouver, mais il importe d'en chercher. Il faut participer, et c'est cette participation au projet (pour ne pas dire le fantasme) sociétal commun qui importe (...). C'est la bonne volonté du sujet à cette participation que la CLI devra mesurer* ». Le contrat d'insertion équivaut pour l'auteur à un « *concept de contractualisation de la survie* ».

Cette dernière crainte paraît d'autant plus vive aujourd'hui à la mise en œuvre du projet politique du RMA, qui considère la reprise de travail comme la seule issue pour les sujets; chaque opérateur de terrain connaît pourtant l'impossibilité intrinsèque de certains à regagner les rangs d'une socialisation ordinaire; cette clinique sociale renforce l'inquiétude concernant le risque de stigmatisation supplémentaire de ceux qui, malgré les

futurs dispositifs à l'œuvre, ne parviendront pas à atteindre l'insertion idéalisée. Cette contradiction souligne les résistances à la fois sociales et subjectives à atteindre conjointement un objectif de parfaite adéquation entre les besoins individuels et collectifs, réactualisant ainsi les questions croisées au fil de cette étude autour de la part incompressible d'étrangeté inhérente à toute organisation sociale.

Il nous faut dorénavant quitter le niveau groupal pour considérer l'aspect psychique de la problématique de l'exclusion, en tout cas ce que la théorie classique en comprend, avant d'examiner quel autre regard professionnel est en train de prendre corps.

1.3. Le discours du champ psychique.

Nous souhaitons poursuivre notre parcours en partant de l'aspect le plus périphérique de la discipline et en focalisant peu à peu le faisceau sur l'approche psycho-dynamique de la question. Nous espérons ainsi terminer ce chapitre sur les recherches actuelles concernant l'errance, afin de jeter un pont avec notre perspective personnelle.

1.3.1. De l'éducatif au psychologique.

Pour relier l'étude précédente avec la suite du travail, une « *grande cordée* » tissée par un auteur en marge, voire même adepte d'une certaine « *mécraence* », peut accompagner notre route le long de « *lignes d'erre, de chevêtres* » inattendus. F. Deligny n'en étant ni à une métaphore, ni à une expérience près, il nous pardonnera sans doute de le mettre à contribution dans une telle aventure, lui qui disait croire « *qu'il y a et il y aura toujours des tentatives qui iront à la rencontre des hasards inattendus qui provoquent des attitudes nouvelles* » (J.P Monferran, 1998). L'éducateur rencontre au fil d'une vie de combat et de résistance, des marginaux, des errants, des autistes qui vont lui donner le matériau d'une théorie de la clinique « *du nomadisme et de la résistance .* » (J. Houssaye, 1998) Refusant toute appartenance, il a su utiliser une multitude de savoirs au profit des sujets dont il s'approchait, afin que ceux-ci deviennent des « *vagabonds efficaces* ». (F. Deligny, 1945, 1975) Au-delà de leur poésie, inscrite dans un courant artistique d'après-guerre, ou s'en rapprochant, ses textes touchent à la projection des corps dans l'espace et concernent l'indécidable en chacun, notion féconde qui détermine selon lui la philosophie de l'accompagnement des sujets.

D'abord inspiré par l'école pédagogique Russe de A.S. Makarenko, il invente l'idée de « *la Grande Cordée* », réseau censé aider les délinquants à se réinsérer grâce à une organisation de lieux d'accueil et de travail. Mais il abandonne très vite l'idée de projet au profit d'une centration sur l'être , en s'étayant sur la métaphore topologique de la trace, du sillon, qui va devenir un des concepts princeps de sa pensée ; il va définir les « *lignes d'erre* » propres à chacun, errants ou autistes.

Hors d'une conceptualisation psychologique, F.Deligny convoque pourtant la notion essentielle de relation, autour du tissage d'un lien qui soit « *suffisamment lâche et qui ne lâche pas* » (1945). De même, il s'intéresse aux tracés infra-verbaux qui vont définir le territoire personnel du sujet, « *dont les limites apparaissent sans avoir jamais été définies.* » (S. Alvarez) Même si l'absence d'objectif de soin est revendiquée chez Deligny,

il n'en reste pas moins que son travail de transcription d'une cartographie des trajets à travers des lignes d'erre, correspond selon nous à la tentative de dessiner un espace psychique singulier, esquisse de l'essence invisible ou insaisissable des sujets. Son désintérêt manifeste du langage et de la symbolisation paraît un apport tout à fait fructueux pour penser une « *présence* » originale auprès de ces personnes, qui n'exige pas une référence première et absolue aux mots. Mais notre posture sera, à l'inverse de celle de F. Deligny, et néanmoins dans son prolongement, affiliée à une perspective psychologique qui comprendrait l'informulable comme une authentique trace de la subjectivité de la personne.

1.3.2. La psychiatrie traditionnelle.

La « folie » classiquement partagée entre névroses et psychoses a été définie assez aisément jusqu'au milieu du XIXème par les différents aliénistes jusqu'à Esquirol (1845). Un nouvel « *état frontière de la folie* » est identifié en 1884 par Hugues, sans qu'il ne le précise davantage. Ses similitudes avec les « prépsychoses » permettront de s'approcher de ce qui deviendra ensuite les « états limites ». On considère en effet que la structure sous-jacente de telles personnalités s'apparente à une psychose, sans signe délirant, ni altération du rapport à la réalité. (C. Chabert, 1999) L'école allemande tente de regrouper ces troubles sous la classification de schizophrénies de différentes formes, en lui adjoignant le symptôme de conduites antisociales ; à l'émergence de la psychanalyse, J. Bleuler reprend cette notion en parlant de « *schizophrénie latente* », qui serait une schizophrénie sans signe.

Plus tard, le psychiatre H. Ey définit la « *psychonévrose* » en considérant son évolution « *par poussées successives entre lesquelles le sujet, guéri de sa poussée psychotique, reprend l'existence névrotique* » (1963). Dans ce cas, la pathologie intermédiaire paraît osciller entre structure et crises psychotiques et fonctionnement ordinaire névrotique.

Le DSM.IV (1994) évoque les « *personnalités borderline* » en insistant sur la notion de « *labilité émotionnelle* ». Il maintient le concept de « *psychonévrose* » en considérant les éléments dissociatifs de la psychose ; la personnalité « borderline » se constitue à partir de la distinction entre troubles névrotiques et troubles limites; ceux-ci intéressent la problématique d'abandon, l'instabilité relationnelle, l'impulsivité, les troubles identitaires ainsi que des sentiments plus diffus de dépression, vide, parfois discordances dans des situations de crise.

La difficulté à conceptualiser des symptômes au demeurant très fréquemment rencontrés, signe peut être déjà le fait que ce type de psychopathologie ne se laisse pas réduire à des critères nosographiques clairs. La préposition privative « sans » paraît synthétiser la problématique de ces sujets qui ne sont d'aucune appartenance, pas même pathologique. Dès lors, on peut comprendre pourquoi la psychiatrie persiste parfois à ne pas les considérer comme des patients de son champ, et à les confier à d'autres.

1.3.3. Le concept d'état-limite.

1.3.3.1. DÉFINITIONS.

Le terme de « cas-limite » (J. Laplanche, J.B Pontalis, 1964) ou « d'état-limite » (E Roudinesco, M. Plon, 1997) désigne des affections psychopathologiques intermédiaires entre névrose et psychose. Le Vocabulaire de la psychanalyse reprend la notion de « *schizophrénie latente* » alors que, 33 ans plus tard, le Dictionnaire ne se réfère plus à ce concept, mais seulement à la notion de « *troubles de la personnalité et de l'identité à la frontière...* ». O. Fénichel (1945) est l'un des premiers à étudier ces personnalités « *névrotiques qui, sans développer une psychose complète, possèdent des dispositions psychotiques ou encore manifestent des aptitudes à faire usage de mécanismes schizophréniques en cas de frustration* ». Beaucoup plus tard, J. Bergeret (1974) conceptualise les états-limites en dehors des deux grandes lignées structurelles de la névrose et de la psychose. Il propose la notion « *d'astructuration* » en affirmant un fonctionnement spécifique de ces personnalités qui ont organisé un aménagement défensif particulier. Il fait se rejoindre l'état-limite et la « *dépression essentielle* ». Ainsi, il réfère cette psychopathologie à la théorie du narcissisme. O. Kernberg (1976), tout en rapprochant lui aussi ces deux troubles, en clarifie la confusion dans son panorama des similitudes et différences entre les deux catégories: selon lui les points communs concernent « *la prédominance des mécanismes de clivage ou de dissociation primitive*»; en revanche les différences touchent, chez le narcissique, à la détérioration de « *l'ensemble du monde intrapsychique des relations d'objet* », alors que l'organisation « *borderline* » est caractérisée par une « *incapacité à tolérer l'angoisse, (un) manque général de contrôle des impulsions, (une) absence frappante d'accès à la sublimation et (un) fonctionnement de la pensée selon le processus primaire...* ».

Pour J. Bergeret le point nodal de la problématique intéresse la relation d'objet et l'angoisse de sa perte. Il soutient l'idée d'une désorganisation réelle d'un moi trop fragile pour ses capacités d'intégration. Cette proposition suggère une effraction précoce, même si le Moi en voie de maturation a « *dépassé sans de trop grandes difficultés ni de trop grosses frustrations le moment où des relations initiales et précoces très mauvaises à la mère auraient pu opérer une préorganisation de type psychotique*. Le refoulement est défaillant à exercer son œuvre défensive et le sujet cherche alors un recours auprès de modalités plus archaïques telles que déni de représentation, clivage et identification projective.

J. Bergeret considère ce traumatisme affectif comme le « *premier désorganisateur* » qui va figer l'évolution libidinale du sujet dans une « *pseudo-latence* » durable.

1.3.3.2. MÉTAPSYCHOLOGIE.

La perspective de la perturbation des liens précoces rassemble un champ considérable de recherches. De nombreux auteurs, dans la lignée de l'école hongroise fondée par S. Ferenczi ont reconsidéré l'hégémonie oedipienne, à la lueur du mode de fonctionnement primaire sous-jacent à la névrose. Après M. Klein et ses réflexions sur la relation archaïque à la mère, W.R. Bion (1962) prolonge la même piste par sa définition de la « *capacité de rêverie maternelle* » nécessaire au nourrisson pour intégrer les éléments

bêta » en expériences assimilables. C'est le sens de ce qu'il a défini comme "*la fonction alpha*", dont l'absence ou la défaillance va provoquer le retour chez le bébé des premiers éléments projetés, accompagnés de ceux que la mère n'a pas su détoxiquer pour elle-même. L'absence de cette capacité maternelle va créer, chez l'enfant, les conditions d'un rapport à un monde chargé "*d'éléments bêta*" étranges et non-calmants, obérant par là même la confiance en l'autre et en soi-même.

M. Balint (1968) propose le concept de « *défaut fondamental* » qui définit une « *zone préoedipienne* » caractérisée par l'absence d'un objet tiers structurant. Le sujet, se ressentant comme seul, tente ainsi de créer un monde à partir de lui-même, ouvrant la voie à une problématique d'auto-engendrement et à l'évanouissement ou la non-construction de la réalité externe.

D.W. Winnicott élabore les conditions indispensables pour que l'enfant puisse fonder une expérience de soi, un "*sentiment d'habiter son corps* " suffisamment harmonieux et consistants. Par sa réflexion fondamentale sur la nature de la fonction maternelle, il ouvre une compréhension spécifique du narcissisme, non plus "*identique à lui-même*", mais procédant aussi "*d'un autre sujet*" (R. Roussillon, 2002). Il va en effet traquer les effets, silencieux et en après-coup, des réponses premières de l'environnement aux élans du nourrisson, ce que R. Roussillon interprète comme les réponses des "*premiers miroirs de lui-même*". Si ce reflet primitif adresse des réponses par trop dissonantes au sujet, un vide de la pensée s'inscrit alors, équivalent au "*vide de la réponse*" incorporé en tant qu'empreinte du silence de l'objet.

Toujours sur le registre de l'impact des objets précoces, A. Green insiste lui aussi sur l'importance du rôle maternel dans la bonne constitution du moi. Si celui-ci est en effet mal assuré dans ses fonctions de miroir ou de contenance, il aura à faire face à "*la double angoisse d'intrusion et de séparation que l'on observe dans les cas-limites*" (C. Chabert). Dans son article de 1983 il propose, avec le concept de "*la mère morte*", la perspective selon laquelle l'enfant, qui s'était senti suffisamment aimé et investi par sa mère jusque là, et avait de ce fait développé "*une authentique vitalité*", en montre soudain un "*brusque arrêt, un grippage où elle demeure désormais bloquée*". La mère, devenue "*morte*" par l'effet d'une catastrophe psychique contre laquelle le travail de deuil demeure très souvent impossible, a en effet soudain désinvesti l'enfant de manière inintelligible, tout en continuant parfois à lui prodiguer les soins habituels. Ce brusque changement dans le mode relationnel va entraîner chez lui une "*dépression (...) qui a lieu en présence de l'objet, lui-même absorbé par un deuil*". A. Green évoque le "*noyau froid*" qui pourrait représenter la trace du désastre psychique éprouvé par l'enfant; ultérieurement dépassé il laisse néanmoins "*une marque indélébile sur les investissements*" du sujet. Pour se défendre contre le retour de la perte de la mère et contre l'angoisse qui s'ensuit, le Moi constitue alors de nouvelles défenses, en priorité un double mouvement concernant le "*désinvestissement de l'objet maternel - sur le plan affectif mais aussi représentatif- et l'identification inconsciente à la mère morte*". Une autre défense réside dans "*la perte du sens*" qui va orienter le développement des compétences du Moi sur le versant de la contrainte; celle-ci est censée masquer le "*trou du désinvestissement*", maîtriser la situation traumatique. Pourtant, même si le sujet parvient à colmater les brèches à travers ce que A. Green nomme des "*sublimations idéalisées précoces*", il risquera toujours de

défaillir à l'approche de nouvelles relations d'objet. Car celles-ci ne manqueront pas de réactualiser en lui *"la douleur psychique (qui concourra à la) résurrection de la mère morte"*. L'auteur synthétise cet article en modelant le parcours de ce sujet *"en quête d'un objet inintrojectable, sans possibilité d'y renoncer ou de le perdre et sans guère plus de possibilité d'accepter son introjection dans le Moi investi par la mère morte. En somme, les objets du sujet restent toujours à la limite du Moi, ni complètement dedans, ni tout à fait dehors. Et pour cause, puisque la place est prise, au centre, par la mère morte."*

Enfin, dans le chapitre du Moi-Peau (1985) qu'il consacre aux états-limites, D. Anzieu développe la limitation ou l'absence, chez ces sujets, d'une « *double face, externe et interne, avec un écart entre ceux deux faces qui laisse la place libre à un certain jeu.* » Dans cette occurrence, le sujet revient à l'espoir d'une auto-suffisance des enveloppes psychiques individuelles, refusant d'abord de dépendre d'une « *peau commune* ». Pourtant, cette illusion s'effondre rapidement, laissant le Moi-Peau vulnérable et sans recours. Dans le but de se sauvegarder, il va solidifier l'enveloppe de l'intérieur et la faire devenir son centre, abolissant ainsi l'écart entre les deux faces; ou encore il va la doubler extérieurement, dans une recherche d'invulnérabilité, en créant une peau maternelle symbolique qui renouvelle la quête narcissique d'une « *double paroi* » censée être autonome par rapport à l'objet. Cette face unique du Moi-peau se retourne sur elle-même comme un anneau de Moebius, confondant ainsi le dedans du dehors.

1.3.4. Les souffrances narcissiques- identitaires.

R. Roussillon, à la suite des travaux des précédents, développe aujourd'hui (2004) la problématique de "souffrances narcissiques-identitaires". (Celles-ci) tendent plutôt à situer au premier plan (...) la question de l'impact des formes et aleas de la dépendance primitive (...), celle de l'histoire de la constitution du lien premier. » Il souligne l'importance de la nature de la relation à l'objet, y compris dans ce qui manque à advenir, pour peu que ce soit de "manière répétée ou constante". Ainsi, ce n'est pas seulement l'objet qui fait courir le risque traumatique, c'est aussi sa présence ou son absence, sa disponibilité ou son indifférence, sa sensibilité ou son insensibilité aux besoins du sujet. Pour l'enfant précocement pris dans cette trame relationnelle latente mais implacable, il n'existe alors que peu d'issue hormis celle du retrait subjectif à distance de la situation et de ses traces lointaines. Dès lors, la représentation comme empreinte historique du traumatisme va elle aussi être désinvestie par le clivage, laissant apparaître chez le sujet indifférence, glaciation affective et cognitive. Dans sa contribution intitulée "agonie et

désespoir dans le transfert paradoxal"(2002), R. Roussillon catégorise cette psychopathologie par une énumération de caractéristiques, dont nous ne souhaitons restituer ici que quelques points:

Dans sa définition des pathologies narcissiques-identitaires, l'auteur évoque ailleurs (2004) *"l'échec de la relation homosexuelle en double"*; la mère, ne parvenant pas à assumer sa fonction de "détoxication" ou de "miroir", n'a pas pu répondre de manière ajustée à l'exigence de reflet que cherche l'enfant dans l'objet. A travers les mimiques, la gestuelle du corps tout entier et du visage en particulier, la mère aurait en effet à restituer à l'enfant, la double perception d'une relation de plaisir et d'une rencontre avec un objet tout à la fois autre et semblable à soi. Par le *"partage d'affect"*, l'existence de cet objet

reflet de soi" sera au fondement d'un attachement ultérieur sécurisant, prélude au travail de mise en sens. Cette notion paraît tout à fait capitale en ce qu'elle met en évidence les conditions d'émergence de la représentation; l'auteur insiste en effet sur la notion d'accordage, comme " *reflet par l'autre (qui) doit rendre (l'expérience) représentable*"(...), entre affect et représentation.

Pour conclure cette partie, il faut souligner que ces premières théorisations vont constituer le socle de notre réflexion en ce qu'elles mettent en tension certaines particularités des problématiques qui nous occupent; toutefois elles ne permettent pas en elles-mêmes d'atteindre une plus grande intelligibilité de la question de l'exclusion; il s'agit alors de pénétrer plus avant dans la compréhension de la symptomatologie dont témoignent les sujets précaires ou exclus; celle-ci, comme les propositions pré-citées tendent à l'esquisser, concerne le lien à l'objet, qu'il soit précoce ou actuel- dans la mesure où ce dernier fait résonner la relation primitive- ainsi que le lien à soi-même..

1.3.5. Spécificités du lien.

Dans l'ouvrage qu'elle consacre aux états-limites, C.Chabert (1999) souligne leur rapport sectoriel et passager au monde psychotique, dont le sujet reste cependant capable de se « *dégager pour s'adapter à d'autres registres de fonctionnement ou de relation* ». Il semble que la labilité puisse être considérée comme une caractéristique prévalente de la psychopathologie limite. En outre, la notion de limites elle-même est à appréhender comme un élément fondateur en tant que « *source (potentielle) de désorganisation voire d'effondrement* ». Avant de nous interroger au lien à l'objet humain, il faut dès lors transiter par la relecture de quelques éléments théoriques en lien avec l'environnement global du sujet. Nous souhaitons en effet proposer de considérer comme « objets » potentiels d'investissement l'ensemble des éléments de la réalité du sujet, que celle-ci soit objective, intersubjective ou intrapsychique.

1.3.5.1. INTÉRIORITÉ/EXTÉRIORITÉ.

Les personnalités que nous étudions souffrent classiquement, comme nous le vérifierons par la clinique, de troubles de l'intériorité. La défaillance porte sur l'investissement de l'espace psychique. Tout se passe comme si la référence topique était inappropriée pour ces sujets, comme si le concept d'appareil psychique était inopérant. "*La fiction (visant à) rendre compréhensible les complications du fonctionnement psychique en divisant ce fonctionnement et en attribuant chaque fonction particulière à une partie constitutive de l'appareil*" (S. Freud, 1900), "*l'ordre*" nécessaire pour le traitement des excitations semble ne plus avoir cours dans ces situations.

Dans l'élaboration de ses deux topiques, S. Freud insiste sur la différence interne des systèmes ou instances psychiques, tant par nature que par fonction, afin que l'excitation reçue soit transformable et assimilable. Si, dans la première topique de 1900, les systèmes sont nettement séparés entre eux, en revanche les instances de la deuxième (1920) montrent des frontières plus approximatives; celles du moi et du ça se confondent, tandis que le surmoi ancre ses racines dans le ça. En regard de la proposition de 1900, le préconscient défaille dans les problématiques états-limites qui montrent des

débordements, des empiétements entre les systèmes qui témoignent de la porosité des frontières internes et externes". (C. Chabert); il assure mal sa nécessaire fonction de contenance des excitations et peine à la transformation des représentations de choses en représentations de mots.

Toujours pour les fonctionnements limites, dans la deuxième topique le conflit psychique est considéré comme inhibé puis extériorisé.

Ainsi, la spatialisation freudienne est définie par la succession temporelle ou l'emboîtement informel de lieux psychiques différenciés. Cependant, si elles sont efficaces dans le cas des structurations névrotiques, ces catégories ne sont pas suffisantes pour identifier et traiter le conflit inter-instantiel chez les états-limites. Nous rencontrons ainsi, à la suite de J. B. Pontalis (1977) le paradoxe qui exige la constitution précoce d'un espace psychique primitif pour que la pleine séparation des lieux internes soit réalisée. Si ce n'est pas le cas, le néant emplit ce creux vacant en attente de comblement, tandis que la réalité externe fait office d'obturation du conflit interne.

1.3.5.2. LE CORPS.

Dans un numéro de la Revue Française de Psychanalyse (1971), G. Rosolato imagine une « *représentation du corps en mosaïque* ». (p5) Cette métaphore décrit des parties distinctes qui « *donnent à l'ensemble perçu (...) l'impression d'être plus que la réunion de ses parties* ». Les images du corps, qu'elles soient comprises sur un versant anatomique, libidinal ou fantasmatique, concourent à la constitution d'un « *schéma corporel* » qui « *possède une fonction de représentation* . » G. Rosolato trouve insuffisante l'affirmation freudienne de l'existence d'un Moi dévolu surtout au contrôle des exigences pulsionnelles ; il considère que cette fonction ne rend pas compte « *de la conscience de soi, postulée comme constante, unifiante, synthétisante, impliquant l'unité de la personnalité* . » (p8) C'est pourquoi il propose, à la suite de l'école anglaise, d'identifier un « *Soi (Self)* » qui permettrait « *l'objectivation* » du Moi propre comme synthèse provisoire de l'unité moiïque ; provisoire car sa fragilité demeure en raison de l'afflux incessant des pulsions inconscientes, certes, mais aussi de « *l'échappée constante du contrôle d'un cogito, d'une conscience de soi et du corps (...) ainsi que du jeu nécessaire (...) des correspondances entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation* » ; in fine, c'est de « *l'irréductible division du sujet* », nuancée par la conscience de soi dont il est ici question. En d'autres termes, G. Rosolato estime que « *le sujet ne saurait être tenu comme un centre monadique, mais comme la poursuite d'une alternance de marque et d'effacement, de retrait et d'imposition(...)* » Malgré leur précarité, en tant qu'éléments de la constitution narcissique de l'identification -c'est à dire du début de connaissance du corps propre- la conscience du corps et la conscience de soi sont pour l'auteur un « *point de référence essentiel pour s'orienter parmi les processus et les configurations psychopathologiques* ».

Dans un autre registre, il développe la notion de « *capture visuelle* » par la forme de l'objet en tant que déterminant princeps de « *l'identification narcissique* ». Il poursuit avec l'idée que « *l'espace visuel de l'enfant est centré, habité par le corps (...) de la mère. Que cet espace « se dépeuple » et les confins où il se perd deviennent fascinants avec leur insécurité, leur flou, leur manque de repères, leur ouverture sans limite pour la vue, par une sorte d'extrusion du regard* » (p12).

Dans la même perspective, selon M. Sami-Ali (1977, 1984), le corps détermine les premières représentations, comme il conditionne les modalités spatio-temporelles de leur apparition. Autrement dit, rien de l'espace et du temps ne peuvent s'organiser sans l'assise corporelle du lien. Le corps du sujet se construit en miroir du visage maternel, qui, comme premier objet perçu avant la découverte par l'infans de son visage propre, représente le corps tout entier (1984, p106) : « *objet d'identification primaire, celui-ci coïncide si parfaitement avec le champ visuel immédiat que voir et être vu, vision et organe deviennent indiscernables.* » (p 112)

Le corps propre, lui-même de composition spatiale, est entendu par L. Binswanger (1933) comme un « *ancrage psychique ferme dans une position d'orientation spatiale déterminée* ». L'auteur remarque que le seul déséquilibre physique par perte optique d'orientation dépasse le « *vertige labyrinthique (et conduit à) un sentiment de vertige authentique* ». Ainsi, précise-t-il encore, « *notre sécurité vitale est liée à des limites fonctionnelles tout à fait déterminées au sein du rapport espace du corps propre-espace ambiant* ».

On ne peut évidemment pas ne pas se référer aux propositions de D. W. Winnicott, sur la question de « *l'in-dwelling* » (1970, p264) : en opposition au concept de dépersonnalisation supposant que « *l'enfant ou le patient perd le contact de son corps ou des fonctions corporelles* », il offre à notre réflexion celui de « *personnalisation* » en tant que « *qu'habitation dans le corps* » d'autres aspects de la personnalité attachés à la psyché. Approfondissant son modèle, il évoque les oscillations normales entre dépersonnalisation et intégration chez un bébé sécurisé, confiant en son environnement, à travers lesquelles il va parfois renoncer « *au besoin quasi fondamental qui le pousse à exister et à sentir son existence* », parfois être poussé vers le désir de « *résidence, (d')habitation dans le corps et ses fonctions* » (p265).

Geneviève Haag considère elle aussi les étapes de construction corporelle comme « *le résultat de tensions et mouvements s'organisant dans les premières interrelations* ». (1991, p52) Pour elle, hors des moments de rage, la motricité du bébé est déjà à minima différenciée dans une « *forme de contenant bidimensionnel, et (...) beaucoup de mouvements sont des formes à la recherche de l'entretien de l'expérience préalable et (...) de l'entretien et de la recherche (...) vers les jonctions corporelles représentatives d'une certaine perception des liaisons (...) dans un système identificatoire d'abord intracorporel.* » A ce sujet, l'auteur convoque et développe la notion physico-spatiale « *d'arrière-plan* » de J.Grotstein (1980) et des liens « *entre la sensation peau -dos et le jeu primitif du regard contribuant à organiser la première peau et son double feuillet, en référence aux travaux d'Esther Bick (1968) et de D. Anzieu (1985). Enfin, signalons le concept « d'identification latéralisée » (...) pensé dans l'axe vertébral (...) et projeté dans l'espace architectural sur les angles, le sentiment d'enveloppe étant par ailleurs perçu circulaire ou sphérique* ». (p 53)

En ce qui concerne les populations rencontrées, le corps est « *surexposé, surexploité, surconsommé* ». (G. Dambuyant-Wargny) V.Colin (2002) comprend son usage par les sujets SDF comme une « *scène transitionnelle (...) qui va supporter l'extériorisation de la destructivité liée au conflit intrapsychique.* » (p560) La maltraitance habituelle du corps, agie ou à tout le moins, tolérée par les sujets, pourrait s'entendre en

terme de « *chosification du corps* » comme P.Declerck (2001) le suggère ; celle-ci opère soit par indifférence à la douleur, soit par déni de l'urgence somatique, dans une forme de raptus masochique où le sujet montre un « *véritable retrait psychique de l'espace corporel qui, désinvesti, se trouve alors comme abandonné à son propre sort dans l'apparente indifférence du sujet* ». (p 306-308).

P. Declerck propose le concept de « *souffrance-fond* » (p 310) hors du champ langagier, comme une mise en scène « *inaccessible, irréprésentable et indicible* » de l'autodestruction. Pour l'auteur, ces modalités propres à la clinique de l'extrême se situent dans un rapport de « *forclusion anale* » bloquant jusqu'à l'inscription des traces psychiques, qu'elles soient temporelles, rythmiques ou spatiales. Dans ce processus, le sujet rechercherait « *activement la blessure radicale* » pour tenter une issue hors de l'indifférenciation, en tant qu'au moins le contrôle physiologique des sphincters puisse être ré-éprouvé comme « *double nécessité de l'ouverture et de la fermeture, condition de possibilité à une production fécale acceptable pour la mère.* » Dans l'originalité de sa proposition, P. Declerck ne fait somme toute que suivre la piste de la temporalité et de la rythmicité permise et attendue par l'objet qui, faute d'être primitivement acquise, ne cessera d'être revisitée par le sujet même de manière aussi étrange que celle qui sous-tend la grande désocialisation. Dans cette situation, le corps devient l'ultime espace tout à la fois privé et inhabitable. La scène interne n'ayant en effet pas pu se nicher dans l'espace affectif classiquement tissé par le lien, le corps en tant que lambeau désespéré d'illusion va devoir être désavoué et déchu.

Dès lors, l'investissement de l'espace externe sera une alternative au possible ressenti de vide interne puisque la scène va se déployer dans un lieu identifié, fût il périphérique au sujet.

1.3.5.3. L'ESPACE.

L. Binswanger (1933), dans une dimension à la fois phénoménologique et psychopathologique accorde beaucoup d'importance aux aspects spatiaux dans la relation entre affectivité et corporéité. Dans la préface qu'elle lui consacre, C. Gros-Azorin évoque sa conceptualisation de l'espace comme « *conditionné (...) par la place et la position du corps propre, par le mouvement, par les sens à distance (la perception visuelle et auditive) et les sens de la proximité (le toucher, le goût et l'odorat), mais aussi par le thymos(...)* c'est à dire, pour le dire encore autrement, par la forme primitive dans laquelle l'espace se donne (...) La spatialité est un fil conducteur qui conduit à la compréhension de l'essence du trouble... » Pour L. Binswanger, le « *dasein* », l'être-au-monde, modèle l'espace, lui donne un sens particulier et variable, en le reliant aux autres formes mythique, esthétique ou théorique comme « *possibilité de coexistences* » .

Cette perspective invite à percevoir les multiples niveaux d'enchevêtrement sujet/objet sur le strict plan de la spatialisation.

Abordant la notion de « *sécurité vitale* », l'auteur nous conduit aux conceptions psychanalytiques de D. Anzieu (1993, p25) concernant la constitution des espaces psychiques. De « *l'enveloppe corporelle aux enveloppes psychiques* », celui-ci retrouve

l'intuition freudienne du « *corps comme surface et projection d'une surface* » (S. Freud, 1923). Croisant le concept de « *barrière d'éléments bêta* » proposé par W.R. Bion (1962, p39), il définit cette dernière comme permettant le contact ou l'empêchant, dans un rapport spatial d'ouverture ou de fermeture. A travers les propositions de N. Abraham sur « *l'écorce et le noyau* » (1978, p203), ou d'E. Bick (1967/ 1986) sur la « *peau psychique* », selon laquelle l'objet maternel/maternant devient enveloppe interne pour le sujet, D. Anzieu se représente ce noyau comme un « *gant retourné* » (1993, p27) en direction de l'enfant qui peut alors s'en saisir comme enveloppe psychique.

L'espace interne, le « *Moi-Peau* », (1985, p61) devient dès lors un interface entre trois fonctions, « *le sac, la barrière et la limite* », eux mêmes correspondant à trois catégories de contenance : le sac conteneur peut être menacé par les fissures, les trous laissant s'échapper le contenu; la barrière contenante offre, par la métaphore de l'embrassement, un territoire qui enclôt les pensées, sépare « *les représentations des affects* ». Sur ce point, l'auteur souligne la nécessité d'avoir été soi-même contenu et embrassé, tenu dans les bras de la mère pour se détacher du contact de la chose et la représenter ; l'angoisse afférente à cette catégorie concerne le tabou du toucher, qui risque, s'il est trop radical, de contaminer le désir même de contact ; enfin, dans la troisième proposition, la limite correspond à l'activité du « *contenir* », à la frontière et à la perte de l'illusion de la toute-puissance. L'angoisse qui l'accompagne concerne la crainte d'être enfermé au cœur de la zone délimitée, ou bien d'être égaré dans une béance infinie.

Dans une perspective parallèle, G. Haag articule « *la construction de l'image du corps à la construction des espaces internes et externes, espace interne en tant que contenant psychique* » (1993). S'étayant sur son observation de jeunes « *ex* » autistes fascinés par le plan du métro, elle reprend dans une autre perspective les « *lignes d'erre* », les « *chevêtres* » identifiés par F. Deligny. Elle découvre des élaborations « *réticulaires rayonnantes* » partant d'un point central et formant une configuration étoilée. Elle peut alors formuler l'hypothèse que les essais de spatialisation qui se figurent en séance, entrent dans la catégorie des « *signifiants formels* » théorisés par D. Anzieu (1987); rappelons seulement, sur ce point, la dimension spatiale et corporelle de ces représentants de choses. La perception des liens de communication serait formalisée précocement par des « *boucles de retour rayonnant alentour, (une) ondulation entourante...Premières formes pour penser l'espace et la sécurité de « la peau* ». Ces boucles de retour peuvent selon G. Haag, être également comprises comme « *points de transformation (que le bébé percevrait spatialement dans (...)) le halo proxémique qui serait en fait la première peau, perception circulaire ou sphérique, sorte de géométrie primitive du moi* ». (p50) L'objet contenu dans ce halo, tout comme l'environnement qui l'accueille, deviendrait pour l'enfant un « *premier axe* », support de la verticalité archaïque, à la condition absolue qu'il existe, selon D. Anzieu (1985) « *à la périphérie de son psychisme, un encerclement réciproque par le psychisme de la mère* ». Pour prolonger sa pensée sur la souffrance autistique, G. Haag observe les effets de l'absence de cette première couche protectrice ; le « *non-retour* » d'éléments transformés, causé par l'expulsion de la tension non-accueillie dans l'encerclement maternel, va laisser libre cours à la constitution d'une « *carapace dans le trop dur des sensations* », chargée de compenser le vide psychique. « *L'hallucination négative trop forte due à la perte de*

l'excorporé (doit être) remplacée par une hallucination positive trop dure » (p 51). Pour les sujets non-autistiques, mais en référence à cette structuration, l'auteur considère pourtant que les expériences « dures » font gagner au moi balbutiant l'acquisition de la solidité et de l'élasticité nécessaires pour tolérer le « non-moi » qui aidera à la « *naissance d'un sentiment d'identité et en même temps spatialisant* ». Ainsi l'espace se structurerait par l'intermédiaire de la capacité maternelle à constituer, au creux du bébé, un interface suffisamment doux et aussi suffisamment dur, pour aider l'enfant à organiser une enveloppe entourante, avant qu'elle ne devienne "*narrative*" c'est à dire, comme le propose D. Stern, ouvrant le champ des représentations-mots.

En suivant ces considérations, les zones pré-représentatives organisent d'abord chez l'enfant, à travers les perceptions et l'élucidation de celles-ci par l'environnement précoce, un moi archaïque corporel et spatial. La première pensée concrète s'étaie ainsi sur la géométrie du corps, la circularité de l'enveloppe d'une part, sur la pénétration du regard d'autre part, qui, si elle est alliée "*à des qualités de douceurs venant (...) du tactile (et sans doute du sonore...) va coller quelque chose au fond de la tête de l'autre, et de soi en miroir dans l'identification projective alors presque parfaite*". (G. Haag, 1991) Dans une perspective approchante, D. Anzieu considère « *l'espace sonore* » (1976) entrecroisé avec le miroir visuel, comme le « *premier espace psychique* » qui ne constitue le narcissisme qu'à la condition que « *la mère exprime à l'enfant à la fois quelque chose d'elle et de lui, et quelque chose qui concerne les qualités psychiques premières éprouvées par le Soi naissant du bébé et qui sont le plaisir et la souffrance.*»

Nous reprendrons ces développements, mais nous pouvons d'ores et déjà insister sur le déchiffrement du sens des objets spatiaux en tant qu'ils représentent pré-symboliquement – comme « *signifiants formels* » - une part de la construction psychique des sujets.

1.3.5.4. LE TRAUMATISME.

Suivant la piste qui nous a entraînée jusque là, nous considérons le traumatisme comme un événement qui va orienter le destin du sujet. En cela, il prend valeur « d'objet » dont l'investissement va varier selon les situations. Mais il faut évidemment, sans prétendre passer en revue l'ensemble des travaux que la psychanalyse a consacrés au traumatisme, d'abord citer S. Freud et sa proposition (1896) d'une excitation d'origine externe, sexuelle, qui, dépassant les capacités transformationnelles du Moi, acquiert le statut de traumatisme séducteur. Incluant la notion de temporalité, il évoque "*l'après-coup*", c'est à dire les deux temps du traumatisme: d'abord effectif mais silencieux chez l'enfant qui n'a pas le moyen physique de ressentir l'excitation, il deviendra actuel et criant dans une seconde scène ultérieure à la survenue du capital pubertaire.

Dans sa lettre à W. Fliess du 06/12/1897, il renonce à cette "*neurotica*" pour envisager la provenance intrapsychique, fantasmatique, de la scène de séduction. Au-delà de son hésitation, S. Freud continue à penser le traumatisme dans un contexte de séduction sexuelle, le reliant à la défense paradigmatique du refoulement. Il convient d'une solution intermédiaire entre "*l'afflux d'excitation externe sur le modèle de l'effraction et l'excitation interne et pulsionnelle qui, faute d'exutoire, met le moi en détresse*" (C. Chabert, 1999): il considère que tout le traumatisme provient des deux sources, puisque

c'est de l'objet que vient la sexualité, et c'est de l'intérieur qu'elle s'organise en fantasme.

Une autre acception du concept de traumatisme est théorisée dans "*l'au-delà du principe de plaisir*" (1920) à propos des névroses de guerre. S.Freud conçoit la "*compulsion de répétition*" comme tentative du Moi d'évacuer le traumatisme en le réactualisant pour tenter de « *maîtriser puis abrégier sur un mode fractionné des tensions excessives* ». (J. Laplanche, J.B.Pontalis, 1967)

Enfin, une troisième période (1926) met en évidence pour l'auteur la question de la « *perte d'amour de la part de l'objet* ». Dans cette formulation, S. Freud relie traumatisme et angoisse de perte, (T. Bokanowski, 2001), lien qu'il va développer à la fin de sa vie (1939) en évoquant « *les atteintes précoces du Moi* »; ces dernières en tant que « *impressions éprouvées dans la petite enfance, puis oubliées* » concourent à l'étiologie de la névrose.

S. Ferenczi (1924) va quant à lui, centrer davantage le traumatisme sur le lien archaïque silencieusement encrypté au sein du sujet. En s'en démarquant, l'auteur va influencer la pensée de S. Freud par l'idée d'une très grande précocité du traumatisme sur l'infans, en particulier du fait des « *inadéquations* » des réponses maternelles; la vulnérabilité s'imprimera durablement sur le narcissisme et ses ressources. Cette dimension, au-delà du seul débat parfois conflictuel entre le maître et le disciple, va orienter le cours des recherches ultérieures sur la prise en compte de l'environnement précoce en tant que trace de l'impact gravée dans le noyau du sujet ; elle va en outre ouvrir des pistes fécondes sur le double clivage, moïque et narcissique, comme « *conséquences des traumatismes précoces, notamment dans les cas de traumatismes d'avant l'acquisition du langage.* » (T. Bokanowski) Précédant les théorisations des post-kleinien, elle signale la non-exclusivité sexuelle du traumatisme, insistant davantage sur la présence de l'objet dans l'organisation de la psyché, et la « *qualité* » de ses réponses dans la constitution d'un psychisme indemne ou blessé. Il va élaborer une synthèse de ces propositions par la théorie selon laquelle le traumatisme résulte d'une « *confusion de langues entre adultes et enfants* », les premiers répondant par la « *passion* » aux demandes de tendresse des seconds; de plus, ces mêmes adultes démentent la souffrance des enfants en disqualifiant la nature ou la réalité des affects de ces derniers; ainsi l'enfant désavoué ne va plus pouvoir se fier à ses perceptions et ressentis, obérant de ce fait son autonomie psychique; il s'ensuit une confusion et un retournement de l'éprouvé d'amour en ressenti de haine, avec introjection de la culpabilité. Enfin, l'infans attaqué abandonne la lutte, se retire de lui-même, réactualisant la trace agonistique du traumatisme initial. C'est ainsi que le clivage prendra place dans l'organisation psychique du sujet, « *clivage de la propre personne en une partie endolorie et brutalement destructrice, et en une autre partie omnisciente aussi bien qu'insensible* ». Effraction, viol psychique, entraînent selon S. Ferenczi une sidération du moi devant l'absence de réponse de l'objet face à la détresse, à « *l'Hilflosigkeit* » de l'enfant.

Dans son article de 1965, D.W. Winnicott entend le traumatisme comme « *un effondrement dans l'aire de la confiance à l'égard de « l'environnement généralement prévisible* », au stade de la dépendance quasi absolue. Un tel effondrement ne laisse pas s'établir, en tout ou partie, la structure de la personnalité ni l'organisation du moi. » (p309) Un peu plus loin, il définit cette notion comme une « *rupture de la foi* », qui évoque

le désespoir de l'enfant face au manquement de l'environnement à répondre à la croyance en lui.

L'auteur développera ces propositions avec le concept de « *holding* » en tant que « *tenue maternelle* », communication silencieuse, « *fiable, qui en fait, protège le bébé des réactions qu'il aurait vis à vis des empiétements de la réalité externe; ces réactions en brisant la continuité de la vie du bébé, constitueraient un traumatisme . Un traumatisme est ce contre quoi un individu n'a pas organisé de défenses, de telle sorte qu'un état confusionnel survient....* » Dans une certaine mesure, D.W.Winnicott associe la question de « *l'empiétement* » à celle du traumatisme: en effet tout empiétement n'est pas traumatique lorsqu'il se produit dans un environnement suffisamment étayant, voire même aide le bébé à se renforcer en faisant face à l'excitation externe comme à ses propres réactions au monde; en revanche, s'il se produit trop précocement, trop intensément ou trop fréquemment, il va entamer le sentiment d'intégration, et le bébé ne pourra que réagir : « *si la réaction qui perturbe le sentiment d'avoir une continuité d'existence se répète de façon persistante, il s'installe un état de fragmentation de ce sentiment....* ».

J.Bergeret (1974) mentionne la notion de "*premier traumatisme désorganisateur*" revenant ainsi à l'hypothèse de l'effraction réelle proche de la neurotica, à l'origine de la « *relation anaclitique* » que le sujet état-limite va développer en direction de l'objet.

Pour A. Green (1983) la question rejoint les propositions de M. Kahn concernant les « *traumatismes cumulatifs* », qui "*résultent de l'accumulation de micro-traumatismes, négligeables par eux-mêmes, pris séparément, mais qui agissent par leur fréquente répétition,*" (R. Roussillon, 1999) ainsi que de D.W. Winnicott sur les « *réactions* » du sujet aux empiétements. Lorsque la blessure narcissique accumulée, puis surmontée et niée, est rouverte à l'occasion d'un événement de vie, « *l'état intérieur est (...) celui d'une expérience traumatique interne continue. (...) Je parlerai d'un « fonctionnement psychique interne réactif* » dans lequel « *le monde interne est relativement désinvesti tandis que la réalité extérieure-source de dangers permanents- est surinvestie(...)* On a affaire à des sujets (...) vivant avec une infirmité intérieure, réceptacle d'objets -trauma qui vampirisent le Moi hypnotisé ». (p 152-153) Ce traumatisme « *négatif* » se rapporte à quelque chose qui n'a pas pu s'inscrire en tant que trace interne, ou qui a anéanti la notion même d'intériorité, support de la trace ultérieure.

C. Janin (1985) considère lui aussi un traumatisme à deux temps; mais cette fois, ce n'est plus d'une excitation sexuelle dont il est question: l'auteur mentionne en effet "*un traumatisme précoce lié à la carence de soins maternels provoquant à la fois excitation interne et blessure narcissique*", tandis que le second temps concerne un "*traumatisme tardif où la scène première est rejouée dans un mécanisme d'identification*". Une dizaine d'années plus tard, (1996) il précisera son modèle en terme de "*noyau froid*" pour le premier moment, "*noyau chaud*" pour le traumatisme tardif, et une troisième période qu'il définit comme "*traumatisme paradoxal constitué de ces deux noyaux, sans qu'il soit alors possible de les distinguer l'un de l'autre*".

Au chapitre des « *énoncés concernant la théorie des enveloppes psychiques* », (1985) D. Anzieu considère que tout événement survenu « *avant la constitution d'une enveloppe psychique à double feuillet* » et qui s'inscrit dans le corps plutôt que dans le psychisme comme signifiant formel, trace irréprésentable, peut être considéré comme

traumatisme en ce qu'il reste silencieusement mais durablement actif.

R. Roussillon (1999) élabore la notion de « *traumatisme primaire* » qui affecte, en-deçà de la problématique d'intégration de l'expérience, « *l'organisation des processus et de la symbolisation primaire* ». Cette "zone traumatique primaire" est à l'origine d'une défense par clivage visant à "répudier sans représentation " tout risque de répétition de l'agonie. L'auteur détaille son point de vue en différenciant le traumatisme princeps, marquant l'histoire par son "intensité ou (...)sa coïncidence avec une vulnérabilité particulière,(...)" de traumatismes "cumulatifs" au sens de M. Khan. R. Roussillon considère les "traumatismes qui affectent la relation précoce à la mère" comme appartenant à cette veine là. Dans les pas de D.W.Winnicott, il reprend l'idée d'un traumatisme à trois temps où, dans le premier temps, le psychisme débordé échoue parfois avec ses seuls moyens, à lier ou décharger l'afflux d'excitations. L'insuccès ouvre sur le second temps qui déclenche « *un état de détresse, état de tension et déplaisir intense, sans issue interne, sans fin et sans représentation* ». Cet état peut se transformer si l'objet peut être rappelé et survivre à « *l'état de détresse et de manque* », créant ainsi les conditions d'instauration d'un pacte que l'auteur nomme « *contrat narcissique* », dans la lignée de P. Aulagnier. Si ce n'est pas le cas, parce que l'objet est absent ou qu'il répond de manière trop insatisfaisante, le troisième temps apparaît, qui développe un « *état traumatique primaire* ». caractérisé par un état de « *désespoir existentiel, une honte d'être qui menacent l'existence même de la subjectivité et de l'organisation psychique. Le sujet se sent coupable (...) et responsable de n'avoir pu faire face à ce à quoi il était confronté, il risque de « mourir de honte » au constat de la blessure identitaire-narcissique que lui inflige la situation traumatique .* » (1999, p20) R. Roussillon propose le terme de « *situation extrême de la subjectivité* » pour qualifier cet état ultime.

Dans la logique de transmission trans-générationnelle, il faut enfin citer les travaux des chercheurs sur la famille et les groupes, en ce qu'ils ont réfléchi aux « *processus et résultat de liaisons psychiques entre des appareils psychiques.*» (R. Kaës 1993)La théorisation de N. Abraham et M. Torok (1978) sur le fantôme et la crypte comme incorporation du secret de famille, est reprise par R. Kaës: ces aspects représentent un« *non-travail de la transmission psychique* », au sens où le traumatisme de l'un pourrait s'inscrire sans traces identifiables dans le psychisme d'un autre. Pour J. Guyotat (1995) « *tout traumatisme serait transgénérationnel* » qu'il soit ou non identifié dans l'histoire de vie du sujet ou de sa lignée. Pour lui, le traumatisme est « *une rupture dans la chaîne symbolique des générations* ». Listant les situations qui peuvent entraîner un traumatisme de cette nature, il en voit trois types : le premier est de l'ordre des séquelles psychiques, dans la descendance, d'un événement dramatique de destruction sociale massive (attentat, guerre ou génocide); le second concerne certains états psychotiques que J. Guyotat préfère qualifier de « *traumatiques*» en tant qu'ils maintiennent un « *lien narcissique à un ancêtre, lien de proximité et d'intimité porteur de mort* » ; enfin le dernier type de traumatisme touche aux « *interactions précoces mère-enfant* ». (p 110)

A. Ciccone (1999) développe, à travers sa référence à l'identification projective, des « *modalités de subjectivation ou de réorganisations des transmissions traumatiques.* » Il définit le processus par lequel « *une imago parentale s'impose ou est imposée comme*

objet d'identification de l'enfant » en terme d'empiètement imagoïque », dans un contexte de « rupture traumatique dans la filiation. »

B. Duez (1996) cité par D. Derivois (2003) signale le caractère indécidable du traumatisme en ce que sa nature, sa cause et sa source ne peuvent être dissociées. Les questions de ce qu'est le traumatisme, d'où il provient et de quel temps il émane, sont en effet selon l'auteur parfaitement enchevêtrées dans la réalité actuelle de celui-là. D. Derivois suggère l'idée que *"le sujet passe d'un traumatisme indécidable à plusieurs points de vue à une indécidabilité plurielle vécue de fait comme traumatique "*, mettant ainsi l'accent sur le nouage des collapsus *"topique et chronique"* conceptualisés par C. Janin ¹ et B. Duez ² en 1996. Ainsi l'indécidable, l'indéterminé, s'inscriraient comme cause et conséquence, origine et effet du traumatisme.

Commentaire :

Cette attention soutenue aux différentes conceptualisations du champ fait apparaître la récurrence de la force des liens à l'objet dans la constitution du traumatisme psychique. Qu'il s'agisse d'événements survenus précocement, évidemment les plus pérennes pour le psychisme balbutiant de l'enfant, mais aussi « d'incidents » plus tardifs, comme dans le cas des névroses post-traumatiques, tous sont en connexion avec l'impact de l'environnement sur les capacités d'élaboration du sujet soumis à cet afflux imprévu d'excitations. On peut alors penser, dans la perspective de notre recherche, que l'objet et le lien qu'il organise en direction du sujet, ainsi que sa nature et sa qualité, vont durablement imprimer la constitution primaire ou entraîner la déconstruction secondaire de son psychisme.

Nous allons poursuivre dans la première perspective, celle du lien précoce, en gardant en mémoire le fait que tout traumatisme secondaire peut permettre, par un effet d'après-coup, le retour de l'enfoui et un raz de marée soudain chez un sujet apparemment bien organisé. Car la dimension de l'indéterminé commence à creuser son sillon, à la suite de la proposition de B. Duez, en superposition de la notion de traumatisme.

C'est dans cet esprit que nous proposerons maintenant une réflexion sur l'investissement des « objets sociaux » certes en tant qu'objets matériels tels que la sociologie les définit, mais aussi et surtout en tant qu'objets d'investissement du sujet dans le groupe qui l'environne. Dans ce contexte, on est en droit d'entendre certaines conduites comme l'engagement particulier à l'égard d'objets informels ou indéterminés, mais bien réels cependant. Peut être faudrait il passer par une proposition plus habituelle en psychopathologie, celle des « *mécanismes de défense* » pour déployer notre pensée, mais nous croyons nécessaire, pour notre point de vue, de soutenir la notion d'une logique psychosociale comme notion transitionnelle.

C'est pourquoi nous tenterons de comprendre l'exclusion, l'errance, et les conduites de l'agir comme des manières de réinvestir certains objets sur la scène actuelle en même

¹ Dans cette configuration, l'espace psychique et l'espace externe sont confondus de telle sorte que le psychisme ne peut plus remplir son rôle de contenant.

² A ce niveau, les temps originaire et actuel se chevauchent, créant la dimension de l'indécidable.

temps que de s'en défendre.

1.3.6. Investissements des « objets sociaux ».

1.3.6.1. LIMINAIRE.

Pour J. Furtos, (2000) les « objets sociaux » sont définis comme un (ou plusieurs) élément(s) concret(s): « on en a ou on n'en a pas. On peut avoir peur de les perdre en les possédant encore, ou de perdre les avantages qu'ils sont susceptibles de procurer(...) Un objet social, c'est quelque chose d'idéalisé dans une société donnée, en rapport avec un système de valeurs et qui fait lien, donne un statut, une reconnaissance d'existence, il autorise des relations, on peut jouer avec lui ». Ainsi, il(s) permet(tent) d'assurer pour chaque individu, « les sécurités de base.» De cette façon, la privation d'un de ces objets (travail, argent, relations affectives, logement ou biens de consommation) peut entraîner non seulement le sentiment de perte, mais aussi « l'effondrement de l'environnement entier ».

Nous prolongerons cette perspective en proposant de considérer comme telles des modalités d'investissements psychiques intermédiaires entre objet personnel ou familial concret, et objet environnemental à valence subjective et intersubjective que le sujet utilise pour son économie psychique; dans ce sens, il peut s'agir d'espaces et territoires sociaux mais également de comportements spécifiques (errance, addictions ou relation au tiers) qui demeurent investis par le socius. Ainsi, pour rester fidèle à la définition de J. Furtos, la contre-idéalisation des comportements ou manières d'être au monde des sujets est une façon de faire lien, en tant qu'elle leur procure un statut, celui d'exclus, une relation, celle d'assistés, et organise un jeu, une communication, complexes mais réels, entre eux et la collectivité. De ce point de vue, il suffit d'observer les réponses des politiques ou les questions des intellectuels autour des comportements dits marginaux, pour admettre que ces derniers conservent une valeur sociale non négligeable, quitte à ce qu'elle soit de l'ordre du négatif.

Ces objets répondent donc à la même exigence que les premiers, à savoir que leur atteinte, transformation ou privation met le sujet en risque de dés-escalade psychique. Nous suggérons de plus qu'ils contiennent en leur sein la part de blessure intérieure inéprouvée, irréprésentée et indicible.

Nous inclurons également sous cette rubrique les liens mis en œuvre par le sujets en direction de l'objet actuel, provisoirement étudiée sous la thématique du transfert.

Un premier objet social apparaît ainsi en cette nouvelle partie de la recherche, qui considère les liens d'appartenance « perdus » -ou plutôt transformés- du sujet.

1.3.6.2. LA DÉSAFFILIATION (OU EXCLUSION).

Comme négatif de l'objet social partagé, plus classiquement identifiée sous le terme d'exclusion, la désaffiliation est cependant investie par le groupe social et le sujet qui la subit en tant qu'assignation particulière. Car l'affiliation est un « bien commun » dont le manque stigmatise celui qui l'a perdu.

Dans un numéro de la revue « *Psychologie clinique* » consacrée au thème des *exclusions et des précarités*, (1999) O. Douville fait remarquer l'existence de deux niveaux à l'œuvre dans certaines situations d'exclusion. Le premier serait social, en tant que « *maladie du lien* »; le second appartiendrait à la sphère duprivé, comme trouble subjectif. J. Maisondieu (1997) avait signalé une autre forme de dualité plutôt rattachée à l'universel, celle des registres d'exclusion« *de l'individu hors de l'humanité* (ou) *de l'individu hors de la société.* ».

Pour J. Maisondieu, (1997) l'exclusion correspond au « *meurtre symbolique de l'autre* » (p 122) dans la mesure où ce dernier est nié comme semblable; le sujet exclu subit donc, d'abord passivement, une assignation sociale du côté du manque. Dès lors, il se trouve en perte d'estime des autres et de soi-même de telle manière qu'il peut aboutir à la honte de soi. L'auteur définit un « *trépied associant la honte, la désespérance et l'inhibition psycho-affectivo-cognitive* » propre au vécu d'exclusion. L'objet social disparaît du champ du sujet par l'incapacité de celui-ci à lui rester lié, « *affilié* ».

Dans une logique de retournement, cessant d'être un pair, un objet d'attention pour l'autre, il va endosser activement ce statut en ce qu'il représente son ultime reconnaissance sociale. J. Maisondieu évoque la « *bascule dans le monde de l'abjection* (car il) *se retrouve au centre de processus d'avalissement et de mépris (...) qu'il s'agisse de processus intrapsychiques ou de processus interindividuels* ». Nous y reviendrons sous l'aspect de la honte.

Deux dimensions sont en tension dans la problématique de l'exclusion: d'abord, celle de l'investissement de l'objet par le sujet, en tant que le premier observe et évalue ce que le second donne à voir de son être-au-monde; ensuite, l'aspect transitif de l'assignation qui, d'origine hétéronome, devient autonome chez le sujet, par un processus d'auto-exclusion. Dans un ouvrage collectif (1999), M.Thuilleaux évoque ces mécanismes comme apparentés au retrait autistique du schizophrène; il souligne non seulement un enfermement dans un monde interne mais aussi et surtout, une rupture avec le monde externe. Ce divorce représente une sauvegarde contre le risque d'intrusion. Cependant, elle n'est pas sans prix à payer puisque le sujet, désaffilié, risque d'après M.Thuilleaux, de ne plus parvenir à « *se différencier d'autrui, (...) se ressent comme transparent au monde extérieur ; il a rompu avec ce monde mais il y est aussi absorbé par confusion.* » (p 71) L'auteur suggère que le processus est identique dans le phénomène d'exclusion non-psychotique là même où le « *s'exclure* » ne représente pas un libre choix du sujet, nécessairement soumis au déterminisme de lois psychosociales irréductibles. L'exclusion appartient alors à la souffrance, quelque soit la pathologie qu'elle tente de colmater.

En ce qui le concerne, J. M Gaudillière (1999) s'oriente vers une compréhension transgénérationnelle de l'exclusion en ce qu'elle montre, comme la folie, « *quelque chose qui était déjà exclu du lien social, quelquefois depuis plusieurs générations, dans la lignée.* » Il considère que le sujet exclu est d'abord « *sujet de l'histoire* ». (p 44) Dans cette perspective, l'exclusion vient souligner un arrêt de la temporalité après un ou une suite d'événements ancestraux, toujours de l'ordre de « *l'effondrement du nom, de la faillite des critères de la vérité, de l'honneur, de la parole donnée, sur fond de guerres, de trahison, de crimes- assassinats d'âmes ou génocides, c'est tout un- de morts inexplicables, sans rites ni sépultures* ». (p 45) C'est ainsi que selon cet auteur, le sujet

tenterait par l'exclusion de signifier la tragédie de la lignée, et sa correspondance avec tous ceux auxquels il est relié.

Dans cette perspective, J. M Gaudillière suggère que la rencontre avec l'exclu ne peut elle-même s'effectuer qu'aux bords, aux « *points de coïncidence* » des « *catastrophes historiques et sociales* » des lignées de l'un et l'autre, du patient et du thérapeute. Il entrouvre ainsi une dimension du lien transférentiel assez singulière que nous aurons à explorer plus avant.

Dans les situations qui nous occupent, J. Furtos parle de « *damnation sociale* » (2000) par disparition du sujet. Dans un article co-signé par le sociologue Ch. Laval, (1996) le même auteur avait mis en évidence la vanité de l'objectif d'insertion qui aujourd'hui, sur le plan social, ne vise plus qu'à éviter l'exclusion de sujets « *atypiques, en souffrance, à la fois désocialisés et précarisés* ». Car les personnes présentant de « *nouvelles pathologies* » où s'allient troubles de l'identité, dépersonnalisation, perturbations importantes de la mémoire, et altération de la conscience de soi, organisent un processus défensif par essence radicalement incompatible avec les retrouvailles sociales espérées.

P. Declerck (2001) considère le concept d'exclusion sur un plan nosographique, en le définissant comme un « *syndrome de désocialisation* » dans lequel le sujet « *se détourne du réel (...) pour chercher une satisfaction, ou-a minima- un apaisement, dans un aménagement du pire.* » (p 294) Dans ce sens, il développe une conduite classique de perte de ses papiers, d'identité évidemment, amenant des conséquences de « *paralyse sociale* » redoublant la confusion en même temps que l'évanescence du sujet, une manière de s'auto-exclure étant en effet de ne plus être identifiable socialement, donc différencié psychiquement hors la catégorie des « *sans.* »

Il faut sur ce plan dire un mot du « *syndrome d'auto-exclusion* » Pour J. Furtos (2002), il concerne « *une solution qui consiste, littéralement, à sortir de soi-même, comme un retournement en doigt de gant; s'exclure de soi pour ne plus souffrir, sortir du désespoir, de l'agonie, de l'effondrement, de la révolte impossible. De ce fait, le sujet ne se sent plus ni dans son corps, ni dans sa subjectivité (...) et entre ainsi dans un cycle de destructivité avec des défenses paradoxales très coûteuses qui accélèrent la spirale de l'exclusion* ». Il répond activement et quasi terme à terme à l'assignation sociale portée sur lui. Ce processus est défini comme le « *retournement contre soi de ce qui est subi* » de la part de tiers ou du groupe social. (2001).

P. Declerck en offre une représentation radicale, il est vrai en lien avec la très grande désocialisation qu'il observe, dans laquelle le sujet se démarque, en poussant à l'extrême ce processus, du regard du reste de l'humanité : « *le clochard est un exclu qui en est venu à ne plus pouvoir vivre autrement que dans l'exclusion perpétuelle de lui-même. Auto-exclusion pathologique, compulsive et endogène, qui l'entraîne bien au-delà des limites de la marginalité que lui assignaient les processus d'exclusion sociale. L'exclusion, au-delà d'une certaine limite, agit comme un virus qui, en s'installant au cœur du sujet, le force à le reproduire à l'infini.* » (p 290)

1.3.6.3 . L'ERRANCE.

Objet social, l'errance ne l'est que partiellement dans l'acception que nous venons de proposer au début du chapitre. Intermédiaire entre l'humanité et les objets inertes, elle concerne l'investissement géographique en tant que ce qualificatif englobe aussi les espaces humains.

Concept fourre-tout que nous allons tenter maintenant de clarifier, l'errance a eu plusieurs destins au fil des siècles: du preux Chevalier Errant magnifique redresseur de torts, à la figure du Juif Errant dans l'attente de la fin du monde, les grands mythes occidentaux ont donné à l'errance quelques lettres de noblesse qui aujourd'hui déclinent. Car l'errance a mauvaise presse au plan sociétal, alors même que les déplacements professionnels retrouvent une valeur marchande.

Au niveau psychique qui nous intéresse, il semble là aussi que l'errance, l'incertaine limite des lieux psycho-corporels et la déambulation dans l'espace correspondent à une difficulté subjective particulière. Dans l'avant-propos de l'ouvrage collectif (1996) consacré à cette conduite, il est parlé d'un « *être en perdition (...ou) habité d'une violence intérieure, égaré par son agitation personnelle, ayant perdu tout lieu et/ou tout lien symbolique.* » Un peu plus loin, l'auteur -non identifié- de ce court texte imagine pourtant, qu'au-delà de la dérive, l'errant chercherait peut-être « *un ancrage à transformer en port d'attache* ».

Ces métaphores apparaissent comme la marque d'une exigence de poétisation de la problématique, dans le sillage d'un bateau ivre (A. Rimbaud, 1871) qui convoquerait des métaphores marines et éthérées, en même temps que tempétueuses et brutales. Nous-même n'avons pas échappé à ce registre comme la proposition d'amarrage le rappelle. Il semble important de prendre le temps de nous intéresser, en ce début de chapitre, sur les sens possibles de cette inclinaison partagée.

Lorsque nous avons présenté notre clinique lors d'un séminaire de recherche il y a quelques années, nous avons brutalement été inhibée dans notre discours, à l'approche de signifiants soudain indicibles à cause de la violence du signifié qu'ils contenaient. Pourtant, ce n'étaient que des mots usuels, mais qui prenaient valeur effractive à être prononcés en lien avec les problématiques d'errance. Notre impression personnelle se marquait de gêne, voire de honte à balbutier ainsi, jusqu'à ce que l'universitaire (il s'agit de R. Roussillon que nous remercions pour sa clairvoyance) interprète ce malaise comme une nécessité à poétiser la scène.

Nous souhaitons rapporter cet épisode d'une part pour témoigner de l'élucidation qu'il a ouverte, d'autre part pour insister aujourd'hui sur la persistance de ce besoin envers les populations errantes. Tout se passe comme si, dans ce qui pourrait s'apparenter à du contre-transfert, l'interlocuteur devait d'abord adoucir, arrondir, lier la narration, y compris lorsqu'elle transite par ses propres mots. A l'inverse, l'errance pourrait s'entendre comme suscitant une rugosité affective et symbolique qu'il faut atténuer par des baumes, des mots apaisants au risque d'enflammer davantage la lésion qu'elle a initiée.

Dans ce sens, on ne peut pas faire abstraction de ce qui a été dit précédemment sur le double feuillet, ou encore la peau psychique qui enveloppe (D. Anzieu 1985, p 261) la sécurité de base du sujet par ses fonctions assurant entre autres, « *la résidence de*

l'esprit dans le corps , celle du corps dans l'espace et l'habitation du Soi par le Moi ». Car nous pouvons postuler que l'enveloppe sonore composée de mots non-intrusifs est une manière de compensation de la violence rapportée dans la narration. Et cela même en l'absence du sujet, puisque la brusquerie que l'errance suppose s'est exportée sur l'objet. C'est pourquoi nous supposons que, par l'impact qu'elle impose au tiers, l'errance peut être considérée comme un objet social.

Les recherches psychodynamiques à ce propos, toujours amènent à, ou proviennent de la clinique adolescente en tant que celle-ci est paradigmatique de la perte et/ou du changement, parfois interminables, des identifications comme balises existentielles. Fl. Goldberg (1994, p 101) le signale dans ces termes : « *errer, c'est aller çà et là sans jamais se fixer, déambuler, traîner, vagabonder au hasard. C'est aussi être « déboussolé » (...) c'est à dire désorienté, sans points de repère... »*

La réciprocité supposée entre adolescence et errance permet d'envisager des caractéristiques communes qui se situent sur le plan de l'espace et du temps, comme supports de l'issue cathartique contre le délitement psychique. Car, nous disent Ph. Gutton et L. Slama, (1994) si l'errance est « *une non-permanence des catégories du temps et de l'espace (...) elle en est plus profondément une interrogation fascinée. Tout se passe comme si ces coordonnées sans doute défailtantes exigeaient une conduite qui les implique avec avidité* ». Ainsi, une dimension prévaut d'emblée dans la problématique de l'errance, celle de l'inscription originellement spatiale de la psyché.

Tous ces auteurs, à travers leur féconde errance de la pensée, procèdent par explorations successives et/ou simultanées de la théorie winnicottienne de « *l'in-dwelling* » ainsi que, entre autres, des travaux de M. Sami-Ali sur les liens entre corps et espace, corps et temps, corps et mouvement. (1977)

Fl. Goldberg, évoquant la régression formelle des rapports temporels en rapports spatiaux, considère le surinvestissement de l'espace externe comme « *un moyen de maîtriser* », d'abolir la temporalité qui confronte le sujet à la séparation primitive intolérable, « *à l'inachèvement, à la passivité, à son impuissance et donc à l'anéantissement* » (p 105) ; il s'agit de la même façon pour le sujet de contrôler son corps afin d'espérer l'habiter et « *cohabiter avec ses pulsions que le tissu fantasmatique s'avère incapable de lier et de secondariser.*» (p 105) Mais la tentative échoue parfois, souvent, dans la répétition, puisque l'errance désigne « *un dehors infini* », un écho interminable qui ne cesse de reproduire le vide, l'absence ou la souffrance de la temporalité archaïque. La recherche paradoxale du temps d'avant la séparation contrecarre l'accès à une temporalité ultérieure suffisamment socialisée pour être tolérable, les limites organisatrices en étant défailtantes. Devant ces échecs réitérés, devant le surgissement de l'angoisse « *atemporelle* », le sujet n'a plus d'autre ressource que « *la fuite (psychomotrice) en avant* » pour tenter d'échapper au blanc de la pensée dans l'illusion connexe de construire une néo- temporalité. On peut ainsi entendre l'errance comme une catharsis, comme un essai de réorganisation des catégories psychiques préalables à la spatialité et à la temporalité. « *Errer pour tenter d'amorcer une proto-pensée, une proto-symbolisation, des proto-fantasmes ?*» (p 109) se demande Fl. Goldberg. Errer en tout cas pour ressentir l'affect, peut-être même, en deçà, la sensation somato-psychique d'exister, et pour espérer restaurer les dommages précoces.

Dans le même ouvrage, Ph. Gutton suit une voie identique lorsqu'il signale la dimension d'auto-soin contenue dans « *les marches forcées* » de l'errant. Certes, la décharge pulsionnelle effectuée dans l'acte psychomoteur évite l'activité de pensée en offrant un apaisement immédiat et solitaire, sans contrepartie de travail psychique. Mais elle ouvre paradoxalement sur une « *transitionnalité potentielle* » parce que « *de nouvelles liaisons sont rendues possibles par la déliaison même qu'il (ce comportement) tente d'instaurer*. Il s'agirait de l'essai inconscient d'articuler des registres somatique, corporel, psychique originairement « *clivés, dissociés, non intégrés* ». (p 61)

M.L. Roux (1996) ne soutient pas autre chose lorsqu'elle propose que « *l'errance va représenter (...) l'illusion d'un objet contenant et qui fasse sens* », leurre qui aurait valeur transitoire « *d'objet pour le Moi et aussi (le) rôle d'un Moi réflexif*. » (p 74).

Cette perspective nous paraît tout à fait essentielle pour échapper à la compréhension exclusivement mortifère de la répétition. Dans la partie consacrée à l'analyse de la clinique, nous nous saisissons de nouveau de ce concept, éclairant selon nous d'une autre lumière, un pan de la problématique de ces sujets souvent envisagé comme une impasse.

Fl. Goldberg et Ph. Gutton, dans un article commun (1996) imaginent l'errance comme « *une addiction d'espace* ». Ayant perdu (ou non encore trouvé) ses caractéristiques ordinaires de liant entre les objets et les êtres, l'espace devient selon eux « *cet objet unique qui remplit le vide* », (p 59) métaphore du vide interne.

Pour O. Douville (1994) le sens de l'errance se reconnaît dans les positions identificatoires qu'elle met en travail à travers les sites géographiques et sociaux, équivalents de scènes du lien social.

Cette dimension nous entraîne naturellement aux rivages de la théorie que B. Duez (2000) a développée, à la suite de Ph. Gutton, à partir de la « *scène pubertaire* » de l'adolescence. Proposant le concept « *d'obscénalité* », il affirme la nécessité pour l'adolescent, et ajoutons-nous, pour l'errant, de trouver une scène publique apte à recevoir et à contenir sa vie psychique. Dans l'antisocialité, la « *recherche d'une scène où la validité du cadre est un enjeu est liée à l'histoire de ces sujets confrontés précocement à une déprivation radicale (...) La psychopathologie de l'obscénalité fait apparaître comment, lorsque les groupes internes ne parviennent pas à assurer un lien suffisant, les sujets se trouvent constamment contraints de varier à l'infini des attaques dans une scène* » (p90) externe ; son objectif est de représenter les groupes internes archaïques qui ont présidé à l'endommagement, pour en redistribuer les rôles de manière plus satisfaisante. Pour nous pencher plus aisément sur le concept de B. Duez, il faut d'abord se référer à la proposition de J. Bleger sur l'ambigu (1975) ; l'auteur y développe l'idée selon laquelle l'ambiguïté représente un vécu archaïque dans lequel la discrimination moi-non-moi n'est pas avérée, mais où coexistent des « *noyaux non-intégrés* », magma originel commun à tous dont la plupart des individus vont progressivement sortir. Ils sont néanmoins non-confusants ni incertains pour le sujet au sens où le manque réside simplement dans l'absence de différenciation, ce qui « *revient à dire déficit de la discrimination et de l'identité*. » (p 206) Il serait ainsi question d'indifférenciation entre les corpuscules, mais également à l'intérieur de chaque noyau, c'est à dire, selon la définition de J. Bleger,

d'une « *organisation syncrétique* ». Il n'y a donc pas lieu, dans cette configuration non-intégrée, non-différenciée, « *d'interposer des techniques de défense* » (p211) puisque rien, chez ces personnalités syncrétiques et ambiguës, ne correspond à la conflictualité interne ou externe, puisque tout y est égal, ni affirmé ni nié. J. Bleger précise enfin des signes de persistance ou réactivation de l'ambiguïté, qu'il nomme symbiose, se manifestant sous la forme de « *noyaux agglutinés* ».

B. Duez utilise cette théorie pour définir son concept « *d'obscénalité (en tant que) lien psychique par lequel un sujet tente de traiter et de se dégager de l'ambiguïté par un appel à d'autre(s) qui transforme(nt) les dépositaires en destinataires, en autres.* » (p 69) ; cet autre, pour aider le sujet à quitter l'ambiguïté, devra d'abord rester indifférencié, ne pas l'« *effracter* », dans la mesure où la symbiose implique pour l'interlocuteur d'accepter de n'être « *que* » le « *dépositaire* », le porteur du contenu déposé en lui. Paradoxalement, le sujet aura pourtant à faire avec l'incontournable de la présence de celui qui, tandis qu'il passe de dépositaire à destinataire de la réalité interne du sujet, intervient de fait comme autre, donc « *intrus* » (p 93) différencié et nécessairement d'abord excitant avant de devenir un « *autre apaisant* ».

V. Colin (2002) propose le modèle de « *périphérisation topique* » pour tenter d'éclairer non seulement les conduites d'errance mais aussi les modalités transférentielles à l'œuvre chez ces sujets. Il s'agit selon elle d'une manière qu'a le sujet de se couper « *d'une partie de lui-même en se localisant à sa périphérie dans une frontière perméable entre monde interne et monde externe. Cette forme de clivage montre une construction de la psyché en noyau et en couches successives, le clivage opérant du noyau à la périphérie. Le retrait de la subjectivité n'est pas un retrait vers le dedans, mais un retrait vers le dehors.* » (p 629) Cette notion, pertinente pour expliquer le mouvement centrifuge, nous semble partiellement insuffisante à rendre compte de la clinique que nous avons rencontrée. En effet, si le retrait est réel pour l'ensemble de la position psychique, certains sujets opèrent néanmoins un second mouvement paradoxal et centripète que nous avons identifié comme un « *enfouissement périphérique* », venant compléter le précédent sur le plan corporel mais aussi dans le registre des liens, l'objectif restant de rester le plus à distance possible des affects mobilisés.

1.3.6.4. LES OBJETS D'ADDICTION.

Un récent article de M. Corcos (2004) examine l'emprise de l'adolescent sur les objets de son environnement, vue comme « *pendant actif de ce qu'a vécu le sujet pendant son développement* » en terme « *d'empiètement massif des problématiques parentales sur son espace psychique interne et sur son corps.* » (p 472)

A partir de cette dimension, M. Corcos développe le lien entre dépendance et attachement dont J. Bowlby (1969) s'était fait l'écho à propos du manque de sécurité de base consécutif à l'échec de l'attachement; ainsi, de la difficulté d'élaboration de l'angoisse de séparation découlerait la constitution de la dépendance. L'auteur envisage la source du lien pathologique de l'attachement dans la mauvaise qualité du regard maternel, au sens où ce dernier n'atteint pas suffisamment sa double fonction de « *holding* » et demiroir du bébé, comme de la subjectivité de la mère. Ce qui apparaît dans certaines situations, c'est le « *reflet mort d'une part de sa réalité interne* » lorsque la

fantasmatique maternelle en direction de l'enfant, ordinairement créatrice d'un lien charnel précurseur des auto-érotismes et de l'auto-sensualité narcissique se dévitalise. En lieu et place, une relation d'emprise « *anti-libidinale* » viendra utiliser l'enfant « *mécaniquement, comme complément narcissique et sexuel, à défaut d'une relation suffisamment tendre* ». Ce qui sera ainsi transmis tiendra du « *mal-être* » diffus, lié à l'occupation du psychisme maternel par « un autre ». Dans cette configuration, nous dit M. Corcos, c'est plus à un « *leurre sans épaisseur qu'adhère plus que ne s'identifie* (le sujet) *et qui par son inanité l'oblige pour tenter de le saisir à un agir compulsif, (...) source de dépendance jusqu'à la soumission anaclitique.* » Voilà comment se constitue d'après l'auteur « *la genèse de l'absence de soi en miroir de l'absence de l'objet* » et la quête infinie à être « *perçu avant que d'être aimé* » (p475).

La définition de l'addiction se trouve ainsi dans la « *mise en acte du défaut d'investissement* », qui passerait par une « *monstration* », autrement dit par une obscénalité au sens de B. Duez.

Acharné dans sa recherche, le sujet va craindre par dessus tout le risque de rupture, prélude à l'anéantissement déjà éprouvé ; c'est ainsi qu'il évitera tout conflit par une attitude confinant « *à l'abnégation puis à la servilité et à l'assujettissement* », alors même que le besoin de différenciation, le désir de se libérer de l'objet restent entiers. M. Corcos évoque à ce propos la « *conflictualité blanche* » qui recouvre la difficulté du sujet à se situer dans sa singularité, par rapport à la filiation, et donc l'écrasement de sa conflictualité. C'est dans cet espace blanc, non représentatif, que va s'interposer l'objet d'addiction comme pseudo-choix, au détriment cependant du désir intrapsychique essentiel. Le paradoxe réside en ce que le sujet va « *accepter la dépendance à l'objet pour ne pas sombrer dans la soumission à son égard.* » (p 477) D'une certaine façon, la dépendance permet l'illusion du contrôle de l'objet, dans un retournement de la position passive (avoir été délaissé par l'objet) à une position active (choisir un objet) ; ce faisant, elle annule pour un temps la détresse sans visage, sans limite et sans nom. La « *trouvaille addictive* », en référence à l'objet « *trouvé/crée* » de D. W. Winnicott, excelle dans sa dimension de constitution de limites dedans/dehors et de sensations auto-calmanes, voire auto-sensuelles, que la fonction maternelle première a défailli à offrir à l'enfant. M. Corcos va jusqu'à penser que « *le sujet addictif tend à réinvestir des traces corporelles dans la perception interne de sa propre excitation, dans certaines situations d'absence (...) et qu'il tente de contenir ces traces, (...)* » (p 481) en contrepoint de la faillite des échanges précoces qui avaient installé une trace de l'absence, un corps et un psychisme non-liés, perdus l'un pour l'autre. Dès lors, sur la scène du corps, le sujet montre son combat indicible entre affaissement et sursaut, maltraitant le corps pour apaiser l'âme, oubliant le psychisme pour satisfaire la pulsion dans une recherche pathétique de « *délimitation du corps propre et de liaison pulsionnelle.* » (p 482)

D. Derivois (2003) met au travail les liens entre différentes formes de passage à l'acte chez l'adolescent antisocial. Sans les explorer toutes, nous souhaitons revenir sur les comportements d'addiction à propos desquels l'auteur imagine le passage à l'acte « *auto-toxique* » comme vecteur de l'actualisation, « *sous forme de sensations dans le corps puis dans le psychisme, des traces de violence originaire* », au sens de P. Aulagnier

(p43) ; il interroge la métaphore de « *psyché fluide* » en correspondance avec le « *liquide et le gazeux qui renseignent sur la consistance psychique (...) fluide, à l'image de la configuration psychique des enfants autistes.* (1) La confrontation à « *une zone traumatique précoce de leur psyché (est la cause de l'utilisation, par les adolescents antisociaux de) ces objets toxiques pour tenter de figurer leur espace psychique. La clinique antisociale peut ainsi être pensée en termes de restes autistiques non élaborés* ». (p112) (note de bas de page 112 : D. Derivois y trace un pont entre les problématiques autistique, antisociale et « SDF ».)

Tout son développement permet à D. Derivois de poser une trajectoire qui part de la menace d'effondrement pour aboutir à la psyché fluide, finalement définie comme « *une psyché aux limites fragiles, aux étayages défailants. C'est une psyché traumatisée, qui trouve dans le processus même de sa dislocation matière et matériau à réaménager l'espace psychique. La psyché fluide est une psyché toujours en déconstruction/reconstruction, toujours mobile.(...) Sa mobilité psychique participe des processus de symbolisation* ». (p295) Cette compréhension de l'addiction chez l'adolescent antisocial paraît pouvoir être généralisable aux conduites en direction de « l'environnement social, métaphore de l'environnement *originaire* » en tant qu'appel à l'autre (p 298).

Sur un autre registre, R. Roussillon (2004) reprend et affine cette question de l'appel, de la dépendance à l'autre en tant que « *brin de la tresse du plaisir premier* ». Outre le tissage des premiers brins, du registre de l'auto-conservation et de l'auto-érotisme, celui-ci serait en effet indéfectiblement lié « *au plaisir de la rencontre et de l'échange inter-humain* » (p 428). Il existerait ainsi une dépendance essentielle à la « *manière dont le lien primordial va se construire* » qui organiserait le « *fond* » de la relation première de façon durable et active. Ce premier « *partage* » touche à « *l'accordage affectif* », au sens de D. Stern, (1985) encore vu comme un « *ajustement réciproque* » qui permet d'explorer non seulement « *des sensations et donc des premières formes d'affect* » mais aussi « *les premiers processus psychiques de transformation et de traitement des états internes(...) les premiers pictogrammes, les premières figures des signifiants formels...* » En d'autres termes, R. Roussillon convoque ici l'ensemble des processus archaïques qu'il réunit sous la catégorie de la « *symbolisation primaire* ». (p434). Si celle-ci est satisfaisante, elle permettra l'estompage minimal de « *la dépendance objective dans laquelle se trouve être placé le bébé* », tout en ouvrant sur une dépendance « *au désir d'ajustement de la mère* ». Ainsi, le « *partage esthétique* » construit dans cet aller/retour objet/sujet servira à la constitution de l'éprouvé de plaisir. Inversement, si la mère ne sait pas refléter son propre état de plaisir en direction de l'infans, ou si elle ne le perçoit pas, alors le sujet restera dans l'absence de figuration psychique des affects, potentiellement accessibles à la condition que les représentants de l'éprouvé soient remis en travail.

Commentaire :

Les auteurs traitant de la dépendance croisent en partie les questions rencontrées dans notre clinique; car si elle est, comme le suggère R. Roussillon, signe de l'implication des sujets dans leur rapport « *au plaisir, au désir, intriquant plaisir directement issu du somatique, plaisir narcissique, plaisir du plaisir, plaisir de l'échappée, de l'énigme...* » la question de la dépendance se structure alors d'une manière bien plus complexe et

féconde que ce qu'il apparaît en première intention à propos de l'objet d'addiction. En revanche, lorsque manque la complète organisation de cette complexité, des formes de « *dépendance aliénante* » prennent le pas en tant que persistance de la trace de la blessure du moi, empêché de se développer et répétant à l'infini les manques primordiaux pour tenter de les colmater.

Tout au long de ce chapitre, l'accent a été mis sur l'objet primitif, sous entendant plus ou moins clairement que la scène actuelle pourrait être le lieu de la re-présentation des modalités de la rencontre.

Les échanges d'affects pourraient également figurer une scène de réactualisation des liens à cet objet précoce. Nous allons examiner dans les deux derniers chapitres de cette partie ce qu'il en est de cet aspect des « objets sociaux » ; pour ce faire, nous commencerons par considérer comment quelques auteurs théorisent la place d'un éprouvé indicible et volatil, discret et tenace, que chacun a déjà pu ressentir en son for intérieur comme une brûlure, mais que ces patients là, le plus souvent, ne perçoivent pas directement.

1.3.6.5. LA HONTE.

Cité de manière transversale dans les registres littéraire et sociologique, l'affect de honte doit être clarifié sur le plan psychodynamique en tant qu'objet social, lien impalpable du sujet au monde.

L. Moreau de Bellaing (2000) considère que la haine de soi, même si elle est surtout un affect individuel, est exacerbée par des regards sociaux constitués de rejet ou d'abjection. Il la définit telle une « *mort sociale* » conjointement acceptée par le sujet et le socius, « *symptôme d'une société qui sacrifie sans discernement et ne cherche pas à sauver ceux et celles qui se haïssent* ». Et l'auteur de conclure avec cette question : « *mais est ce que se haïr, ça ne regarde que soi ?* » (p198-200)

« *A l'articulation du psychique et du social* », la honte est selon V. De Gaulejac (1994, p126-130), « *un sentiment pénible causé par une blessure narcissique profonde, un effondrement face à l'idéal du Moi, (mais aussi un) sentiment négatif qui renvoie l'individu à son abjection (...) son indignité* » ; elle se réfère enfin à une situation sociale, « *l'image négative renvoyée par un autre (...) j'ai honte de moi dans autrui* ». Pour l'auteur, il existerait comme une transitivité de la honte qui, à travers autrui, va trouver à se nicher au cœur du sujet. V. De Gaulejac prolonge sa pensée par la description de trois niveaux successifs du travail d'enfouissement de la honte, en particulier dans le cas de la pauvreté : d'abord, la personne partage précocement « *la honte de son milieu* » et l'image d'une famille dégradée, stigmatisée, méprisée. Dans ce cas, c'est la pauvreté qui produit la honte et l'humiliation. Secondairement, cette intériorisation traumatique provoque chez le sujet le désir de s'en défaire, de se démarquer de cette assignation. Alors, ce dernier voudrait hurler avec les loups sur la déchéance familiale et devient haineux contre les siens qui incarnent la pauvreté, cause de la dégradation. Pourtant, cette colère ne peut s'exprimer contre la propre lignée du sujet, pris dans une fidélité filiale nécessaire pour exister dans une appartenance. Dès lors, avec la « *honte de ce sentiment qui l'habite, à un troisième niveau, l'enfant a honte d'avoir honte* ». La résistance à la honte cesse alors,

par le consentement du sujet qui passe de « *l'amour propre à l'amour sale* » ; sa lutte pour garder un peu d'estime de soi se dilue dans son impossible arrachement de la misère intimement unie à l'histoire familiale. Le « cycle auto-inhibiteur » se met en place, selon lequel « *l'impuissance (...) alimente la haine : il a honte de ne pouvoir/savoir/vouloir réagir ; il a honte de son incapacité et de son impuissance parce qu'elle viennent confirmer le sentiment de nullité, de dévalorisation et d'indignité. En fin de compte, cela justifie l'humiliation et le mépris : le sujet mérite ce qui lui arrive, c'est de « sa » faute. On a donc raison de le mépriser parce qu'il est méprisable, de l'humilier parce qu'il est indigne* ». Pourtant, souligne A. Ferrant (2000) l'auteur donne une valeur potentiellement « motrice » à l'affect de honte, en ce sens qu'elle peut transformer ou inverser la brisure préalable, faire tendre le sujet vers la résilience. Mais même alors, nous dit B. Cyrulnik, « *un enfant de l'extrême est façonné comme un oxymoron : sa culpabilité est innocente, sa fierté est honteuse , son héroïsme est lâche(...) A l'âge de l'innocence, il est jugé coupable, il a honte de la fierté de s'en être sorti quand ceux qu'il aime y sont restés, et son héroïsme est une preuve de sa lâcheté... (1999. p 59) »*

S. Tisseron (1994) quant à lui analyse les aspects subjectif et collectif de cet affect ; brisant le lien social, narcissique ou sexuel, la honte se dissimule parfois derrière des éprouvés plus supportables comme la résignation, la confusion ou la culpabilité. Cette conceptualisation est vectorisée par la logique du « *décramponnement* », envisagé à la suite des travaux de I. Herman (1930), au sens de la perte radicale du lien à l'objet, qui fait sombrer le sujet inhibé dans une faillite massive de soi et de son appartenance. Il existerait une transmission transgénérationnelle de la honte au sens développé par N. Abraham et M. Torok et repris par A. Ciccone (2002) qui soutient, au moins dans le contexte du handicap, que « *la honte serait l'effet d'une transmission ou d'un fantasme de transmission cryptique de la culpabilité.* » (p191) Pour S. Tisseron, la honte concerne un « *mouvement de saillie* » périphérique de la psyché qui ne peut plus être protégée sous un pare-excitation fragilisé ; cette vulnérabilité peut s'entendre dans la lignée de la défaillance partielle des soins maternels primaires à préserver, à contenir la construction de l'enfant. Ainsi surgit par retournement et en pleine lumière, ce qui est ordinairement celé dans les profondeurs. Cette dernière notion, référée à l'abject, n'est pas sans rappeler les propositions de J. Kristeva (1980) sur l'abjection: « *l'abjection de soi serait la forme culminante de cette expérience du sujet auquel est dévoilé que tous ses objets ne reposent que sur la perte inaugurale fondant son être propre* ». (p12) Pour elle, l'abjection serait chez les personnalités borderlines en particulier, *le premier sentiment authentique d'un sujet en train de se constituer comme tel en sortant de sa geôle à l'encontre de ce qui sera, plus tard seulement, des objets* ». (p 59)

J. Furtos (1997) évoque la question de la « *honte blanche* » comme appartenant à la psychopathologie de la « *disparition en rapport avec le lien social* ». Cet affect se manifeste sur la scène publique par la pâleur du visage, marquant l'évanescence du sujet au monde, par un mutisme signant la perte de la communication avec autrui, enfin par un ressenti de vacuité intérieure lorsqu'il parvient à s'exprimer, pouvant être entendu comme un repli, un rétrécissement intérieur. La honte blanche est associée par l'auteur à la « *transparence* » envers le groupe social, symptôme du délitement de ce dernier conduisant le sujet à une forme de dépersonnalisation et à une solution autarcique.

A. Ferrant cite encore J. Guillaumin (1973) et son concept de raptus honteux qui transforme les énergies d'un pôle actif à un pôle passif sous l'effet d'un événement qui empiète l'équilibre psychique du sujet. La honte s'apparente à l'effondrement dépressif, à la différence près que dans le premier cas, l'analité est convoquée en position organisatrice. Deux destins peuvent alors advenir dans ce glissement : ou bien le sujet aboutit à un mouvement mélancolique succédant au dégoût et à l'abjection de soi ; ou bien au contraire, la honte peut se transformer en dépression du fait d'une défaillance de l'organisation anale.

Dans cette analyse, il existerait dans tous les cas une faiblesse de la fonction auto-contenante consécutive à celle de l'objet primaire; le regard scrutateur et hontogène resterait en arrière-plan celui de l'ïmago maternelle qui dénonce, derrière l'apparence phallique, le surgissement d'une pulsion archaïque du registre de l'analité, du cloacal.

A. Ferrant propose trois états de la honte : le premier se situe comme signal d'alarme « organisateur », comme l'angoisse, « *surmontable, travaillable et (qui) préserve l'intégrité du moi qui déclenche les systèmes de sauvegarde narcissiques et objectaux propres à rétablir son équilibre.* » (2000, p10). Le second niveau est identifié par l'auteur comme « *honte disruptive* » qui fait effraction dans le moi et nécessite un étayage par l'objet. Enfin, le troisième palier de honte, plus fondamental, touche à l'essence même du sujet, non plus seulement sur l'axe phallique/anal, mais aussi sur l'axe archaïque anal/oral. Dans cette situation, il existe « *une confusion de zones. Le sujet n'est plus seulement en risque de perdre la face, il n'a jamais réellement trouvé sa face* ».

Dans des travaux ultérieurs, A. Ferrant considère « *les destins de la honte* » (2002, p187-188) sous les aspects de « *l'enfouissement* », du « *retournement exhibition ou projection*, » du « *partage thérapeutique* », enfin de la « *création artistique* ». Il nous semble intéressant de nous attarder quelques minutes sur les premiers en ce que ces éléments sont récurrents dans la clinique que nous développerons.

L'enfouissement, comme prototype de la profondeur, diffère du refoulement; la honte « *implique des conduites d'évitement et de contournement* »; enfouie, elle peut resurgir sans prévenir, échappant à tout processus psychique et restant en attente de re-présentation, souvent visible par tout autre que le sujet lui-même. Il y aurait ainsi un « *clivage fonctionnel* » lié à la honte, sectorisé autour d'elle : « *telle que cette dernière est située dans les profondeurs d'une partie du moi en même temps qu'à la surface d'une autre partie... Une partie du moi répète la situation, la montre tant qu'elle ne s'est pas organisée et rejouée différemment, c'est à dire tant qu'elle n'a pas trouvé son statut syntone au moi, et en même temps essaie de la masquer, de l'enfouir, pour éviter la souffrance traumatique qu'elle contient.* » (p185)

Le retournement/exhibition se saisit de la localisation de la honte en surface de la conscience. Il la transforme en son contraire, dans une revendication de type phallique identitaire, permettant au sujet de passer du déshonneur à la gloire.

Quant au retournement projectif, il consiste en dépôt de la honte sur l'autre, en lien à la notion de « *moi supplétif* » rencontré chez les personnalités ambiguës dont parle J. Bléger. G. Charreton (2001) prolonge cette thématique en proposant que « *la honte se caractérise par l'utilisation de « dépositaire contenant » assuré par la matrice sociale* », (p

24) ce qui est une constante aussi chez les sujets que nous rencontrons. « *La honte (...) se fraie donc une voie d'expression silencieuse en s'actualisant dans l'autre, dans la relation, dans le lien social.* » (p 25)

Percevant chez l'autre, déformé, ce qu'il tente d'expulser de lui-même, le sujet va pouvoir désigner ce tiers comme « *porte-honte* » et s'acharnera à l'humilier, pour détruire cet intrus étrangement familier.

C'est pourquoi le « *partage thérapeutique* », quatrième destin de la honte suggéré par A. Ferrant, consiste en « *l'utilisation de l'objet* » pour réorganiser l'expérience honteuse et se la réapproprier de manière supportable. Il se passe d'abord en un temps de confusion partagé puis transmis, avant de parvenir au « *temps de reconstruction de la scène honteuse* », sous le regard bienveillant du thérapeute.

Récemment (2003) le même auteur propose une autre compréhension de la honte en terme de « *marqueur d'humanisation (par lequel) on ne dit pas tout, on ne se montre pas tout entier à autrui.* » A propos de la grande exclusion, il interroge la disparition de la « *fonction miroir* » du regard de l'autre, empli de dégoût donc incapable de mirer autre chose que l'abjection envers le sujet. Il considère que cette répétition de l'évitement du regard finit par contaminer la personne qui à la fois montre la totalité de son corps, de ses besoins et de sa situation lorsqu'elle est livrée à la rue, à la fois n'existe pas comme semblable dans le regard des autres.

Dans sa comparaison entre les situations traumatiques biologique (maladies ou handicaps), historique (traumatismes de guerre, génocides) ou économique (précarité ou exclusion sociale), S. Korff-Sausse (2000) signale le lien radical et spécifique entre trauma et honte; quand, dès les premières tentatives de partage, les sujets se retrouvent face à l'hostilité ou à l'indifférence, s'ajoute en eux « *le sentiment de honte d'en parler* » et le constat que cet affect ne peut être partagé, hormis par ceux qui l'ont éprouvé dans leur intimité. « *Cette atteinte de l'image de soi provoque un effondrement narcissique. Comment- poursuit l'auteur- parler de cette tache intime, saleté, aspect invouable de soi-même qui a été mis à nu, dévoilé au regard de l'autre, et qu'il faut à tout prix cacher ?*(2000. p106) Et de conclure que, dans le traitement de ces patients honteux, le thérapeute doit, comme le dit S. Ferenczi, accepter « *d'être le meurtrier, car « ce travail de bourreau est indispensable* » ; S. Freud avait suggéré cette nécessaire relation à propos de la « *lutte* » entre le thérapeute et l'analysant. (1912, p60) A. Ferrant la prolonge (1997) sur le versant de la précarité: « (...) *Cette réalisation qui met l'homme debout implique une adresse, un autre(...) Cet autre pourtant, justement en raison de sa fonction d'accompagnement, devra endosser la part d'humain debout nécessairement perdue par le sujet. Il sera probablement visé par la haine nécessaire au Moi dans sa reconstruction et devra sans doute endosser l'habit de l'humain debout et indifférent(...p99).* En d'autres termes, conclut S. Korff-Sausse (p 109), le thérapeute aura tenir la place du mauvais objet « *afin d'aborder tous les aspects transférentiels consécutifs au traumatisme, y compris les aspects sadiques et masochiques* ».

Dans un article (2000) concernant les survivants de la Shoah intitulé « *peut-on mourir de dire ?* », R. Rosenblum se demande si l'on peut « *négoier la honte* ». Elle pense que l'alternative se situe entre garder « *la tragédie pour soi* » et en brûler ou l'encrypter, ou bien la dévoiler, « *mais cette divulgation ne l'efface pas* ». Simplement, elle l'officialise et

fait partager « *le savoir honteux* » sans parvenir à un rapprochement entre les premiers détenteurs de cette connaissance et ceux qui viennent de l'acquérir. Au contraire même, cela risque d'exposer doublement les survivants qui se sont hasardés à cette transmission et qui ont ranimé la culpabilité des tiers, ainsi que leur possible jugement. Car « *le témoin se retrouve absorbé par la monstruosité qu'il rapporte.* » (p133) Dans la même veine, R.Waintrater (2000) explique que ce besoin de transmission implique que « *le sujet traumatisé devient lui-même traumatisant pour ceux qui partagent avec lui un espace psychique commun* » (p205), cet espace étant figuré par la révélation qui prend alors l'aspect d'un aveu.

Pour conclure provisoirement sur ce thème, nous suggérons dans une communication (2001), que « *exprimée sur la scène thérapeutique, la parole de honte pourrait constituer une première figuration externe de la confusion liée au secret encrypté* ». Cette proposition est devenue une hypothèse secondaire de la présente recherche et garde, nous semble-t-il, toute sa pertinence au vu des apports que nous venons de restituer.

Il faut en effet se souvenir de quelques idées fortes concernant le retournement intime/public, défini par B. Duez sous le concept « *d'obscénalité* » ; il faut considérer, à la suite des propositions de R. Kaës (1994) la fonction phorique de « *porte-honte* », pour comprendre l'acharnement agressif du sujet contre le tiers; enfin, il faut examiner la valeur de l'idée de « *reconstruction de la scène honteuse sous le regard bienveillant du thérapeute* » (A. Ferrant) et la problématique du témoignage formulée par les auteurs traitant de la transmission, pour tenter de poser quelques jalons du traitement de la honte. Ces propositions seront mises à l'épreuve par la clinique que nous observerons dans quelques chapitres.

1.3.6.6. LE LIEN TRANSFÉRO-COCONTRE-TRANSFÉRENTIEL.

D'emblée cette référence nous a posé problème, au début de nos rencontres avec les sujets, mais aussi sur le plan théorique, en tant qu'elle nous semblait abusive et inadéquate à rendre compte d'une clinique peu axée en première intention sur une visée thérapeutique, encore moins psychanalytique. C'est sans doute ce qui a prévalu dans notre proposition de « *lien d'amarrage* » qui nous occupe en filigrane depuis l'introduction à la revue de la littérature, et en clair dans la relation avec ces patients. Mais l'intuition se doit d'être vérifiée et nous ne pouvons éviter de définir d'abord le transfert et les lectures qu'en ont fait quelques théoriciens, avant d'accepter ou de refuser cette notion pour ce qui nous concerne.

Le Vocabulaire (1967) comme le Dictionnaire (1997) de la psychanalyse définissent le transfert comme un processus constitutif de la cure-type, par lequel s'actualisent certains pans de la réalité psychique de l'analysant.

Lorsqu'il le rencontre, S. Freud considère le transfert d'abord comme une entrave à la cure, comme « *la plus forte des résistances* ». (1912, p52) Il va l'identifier comme étant essentiellement attaché à l'imgo paternelle, lui reconnaissant partiellement une fonction, en tant que « *symptôme créé par l'analyse* ». (A. Green, 1990). Cependant, souligne encore A. Green, c'est bien le *double marquage de la sexualité par le "psycho" et par le transfert*

(qui est) à la fois ce qui fonde la psychanalyse et en est la condition de possibilité: il n'est d'analysable que du transféré".(p 13) Autrement dit, si le transfert est "la croix du psychanalyste", il est aussi le principal moteur de la cure.

S. Ferenczi quant à lui, dans son respectueux mais néanmoins persistant écart par rapport au maître, interprète le transfert en référence à la compulsion de répétition, comme une "pure" répétition des traumatismes de l'enfance. Cette posture théorique marque le pas à l'égard de S. Freud qui insiste sur le pouvoir transformateur de la psyché, alors que S. Ferenczi met l'accent sur la responsabilité de l'objet et sa capacité d'influencer le destin du sujet.

Il conçoit encore le transfert, du côté de l'analyste, comme une manière de "sentir-avec" le patient, c'est à dire de partager une part de l'expérience émotionnelle de ce dernier pour l'aider à la revisiter. Entre S. Freud et son disciple, un hiatus s'ouvre alors, qui fait dériver la question vers un trans-subjectivisme suspecté de se rapprocher de l'hypnose désormais abolie du champ psychanalytique.

Pourtant, S. Ferenczi a sans doute orienté la perspective freudienne ultérieure en considérant, au-delà de l'impact de l'objet précoce sur le destin du sujet, une nouvelle posture du thérapeute en terme d'empathie et d'écoute.

Les post-kleinien interpréteront le transfert en regard aux liens précoces en particulier, pour D.W.Winnicott, comme la répétition actualisée des liens à la mère. H. Kohut généralisera la question en terme de miroir du narcissisme.

Il faudra attendre les dernières décennies pour bénéficier de l'apport de A. Green qui, dans un article de 1976, envisage le transfert comme appartenant à "un code (qui nécessite) des messagers pour le transfert du message, sa représentation reconnue par un médiateur qui la transmet à un destinataire dont le code doit entretenir un rapport de différence efficace avec l'émetteur." Le contre-transfert est représenté comme une écoute et un effet de transfert, contenus dans les modalités offertes par le cadre de la cure. A. Green conditionne donc lui aussi le concept de transfert au strict cadre de la cure-type, "parole couchée, invisibilité du destinataire, appel aux messages de l'inconscient, code de ses déchiffrages par le biais de l'activité psychique de l'analyste..." (p 73) Il le définit comme un préalable à la pensée psychanalytique, même si la clinique des cas-limites oblige à un infléchissement de la théorie de la névrose de transfert qui "place l'objet au milieu de sa réflexion en tant qu'objet fantasmatique ou encore objet de désir." (...) Car dans le cas cité, la théorie "ne peut faire abstraction de ses rapports avec l'objet réel (...) Comme si une double inscription des événements psychiques accordait une même réalité aux objets fantasmatiques et aux objets réels". (préface, p 20, 1983)

Pour les psychanalystes qui ont étudié la question des cas-limites, la cure-type reste efficiente dans sa formulation historique, à quelques variantes près, et le transfert en est une composante spécifique.

R. Cahn (2002) consacre une partie de son ouvrage à interroger la pertinence de ce dispositif dans le traitement des états-limites, considérant ces derniers "à la limite de l'analysabilité" (p 51) en reprenant les mots de A. Green; dans certaines situations, poursuit-il, la psychanalyse restera efficace même pour ces sujets, dans d'autres, il faudra "une technique accordée à leur problématique particulière". Un peu plus loin, sur le même

registre, il constate que *"le départage s'avère de plus en plus difficile ou problématique entre le registre psychanalytique stricto sensu et celui "psychothérapeutique".* (p 61) C'est ainsi qu'il imagine plusieurs attitudes thérapeutiques: la première, dans une direction plus éducative que soignante, consisterait à *"développer des structures psychiques compensatrices"*, aidant le patient à tolérer *"des conflits et une représentation de lui-même jusqu'alors inacceptables ou menaçants"*; la seconde au contraire, plus conforme à la perspective psychanalytique, concernerait l'activation des *"capacités encore disponibles de liaison, de symbolisation, de métaphorisation"*.(p62) De même, la question du transfert est traitée par l'auteur en tant que paradoxalité contraignant l'analyste à quitter *"chaque fois que nécessaire sa position de tiers absent, (...) être non seulement instrument de connaissance du transfert , mais pièce même de la construction."*

Dans ce sens, il évoque en particulier les processus d'*expulsion du conflit ou du mal-être (...)* sur l'*extérieur*"(p59) comme une caractéristique du lien, donc du transfert à l'œuvre chez ces sujets, dans une actualisation du *"besoin de contrôler chez l'analyste des éléments intolérables qui en fait lui appartiennent, et qu'il a, par identification projective, assignés à ce dernier..."*(p63) C'est pourquoi, pour R. Cahn, le contre-transfert apparaît comme *"clé de voûte du processus dans les problématiques à la limite de l'analysabilité"* (p72), en tant que mode de figuration, à deux, de la réalité psychique du sujet. Selon lui, ce sont les *"manifestations insolites du contre-transfert "* qui sont à relever comme traces des *"zones traumatiques archaïques jusqu'alors a priori non historicisables"*(p 79).

R. Roussillon convoque la proposition de D. Anzieu sur le transfert paradoxal, ainsi que celle de A. Green à propos du transfert passionnel, pour élaborer son concept de *"transfert par retournement "*(1991, 1999); ce type de lien thérapeutique, tapi sous l'apparence de transfert "passionnel", met en œuvre un *"processus de retournement passif/actif: faire vivre activement à "l'objet " ce que l'on a soi-même eu à endurer passivement dans la rage, l'impuissance, la détresse, la honte , le désespoir(...)* (1991, p 226). Dans un article de 2002 intitulé *"agonie et désespoir dans le transfert paradoxal"*, il rend compte des mêmes formes de lien perçues dans le contre-transfert comme *"modalité d'évitement du transfert et de l'actualisation d'un noyau mélancolique (...)* d'une forme de *désespoir existentiel (...)* et des *vécus agonistiques clivés de l'organisation psychique manifeste."* (p1-2) Analysant le contre-transfert pour tenter d'atteindre le transfert, il en appelle à la confusion des affects qui, transportés de l'analysant à l'analyste, sont éprouvées par ce dernier en terme de sensations. Devant la menace d'impasse thérapeutique liée à un transfert incapable de *"constituer l'analyste comme "double potentiel de soi"*, l'analysant qui ne peut procéder à un travail de renoncement ordinaire, *"se retire de lui, s'anesthésie, réprime ses élans, anticipe l'échec à venir, s'inhibe pour ne pas être déçu, ou bascule dans la révolte, l'attaque paranoïde, l'envie, la destructivité"* (p9). Cela nous renvoie à ce que les tenants de la clinique psychosociale nommeraient sans doute les "processus d'auto-exclusion".

Dans cette configuration, avant d'espérer une quelconque réparation du dommage psychique, l'analyste devra *"accueillir le vif douloureux de l'expérience subjective qui tente alors de se mettre au présent du transfert "*, maintenir la situation sans vouloir l'apaiser, au risque de *"d'enfermer la douleur et la détresse (...)*dans l'impasse des formes du

désespoir sans fin, sans fond, du désespoir "absolu". Seul, propose encore R. Roussillon, "le partage d'affect" empathique va soulager la solitude, "seule l'intelligibilité rend (le désespoir) acceptable et relatif, dépassable".(p11)

Enfin, l'auteur considère que l'objet appelé dans le manque va réactualiser la défaillance de l'objet précoce et le traumatisme qui s'en est suivi; cette reviviscence d'un lien douloureux, éprouvée en face d'un objet suffisamment constant, accessible, malléable enfin, permettra d'organiser un travail de séparation/différenciation supportable. Dans le cas inverse, l'apaisement échouera devant un interlocuteur inadapté à l'attente du sujet qui plongera dans l'agonie due à la répétition de la rencontre avec un objet "inutilisable".(p15)

Comme R. Cahn, R. Roussillon semble ainsi appartenir à ce courant actuel de la psychanalyse qui vise à assouplir le cadre traditionnel, pour s'ajuster, s'accorder à la problématique singulière des patients. Il faut pendant un temps, n'être "pour l'autre qu'un objet subjectif, nié dans son altérité, sans être détruit bien qu'il ne puisse pas ne pas être atteint(...) C'est à ce compte, et s'il a suffisamment bien "survécu" à cette phase du transfert (...) qu'il pourra être découvert et investi comme objet séparé extérieur". (1991, p 227)

Cependant, il semble que ces modifications du cadre de la cure, aussi fertiles soient elles, concernent encore des sujets en demande d'aide, même paradoxale ou confuse.

Il en va tout autrement pour ceux qui, montrant une souffrance dans les faits, conduites ou symptômes, la dénie ou la disqualifient dans le discours.

Ces dix dernières années, des cliniciens qui travaillent dans le champ de l'antisocialité ou de la précarité psychosociale, ont à leur tour fait travailler la question du transfert pour en comprendre ses figurations là où le sujet n'émet aucune demande, voire même répudie toute offre de soins. C'est sur leurs propositions que nous allons maintenant nous pencher.

Dans son article « *la solitude de l'autre et le transfert topique* » (2001), B. Duez étudie les psychopathologies impliquées dans la problématique de l'actuel, antisocialité, états-limites, personnalités narcissiques ou psychosomatiques. L'auteur considère que l'environnement, dans lequel il inclut le corps en tant que « *première scène* » (p76), a menacé et menace encore le sujet condamné à entrer dans une logique de survie psychique, voire réelle. La notion d'intrus réapparaît de manière insistante pour amener à une compréhension du transfert: « *lorsque surgit l'intrus, le psychisme se vectorise pour anéantir cet élément qui perturbe (...) L'intrus est une forme primitive du lien à l'autre.* (2004, p64). Pour résumer, considérons le transfert topique comme un retournement effectué en présence de l'autre qui ne doit pas faire intrusion; au contraire il devra être d'abord le dépositaire qui accueille passivement quelque chose qui encombre le sujet dans l'incapacité de se l'approprier et de l'élaborer. Au fond, c'est un travail de liaison qui, sans être demandé, est attendu par le sujet de la part de l'objet. Des éléments d'intimité du sujet vont ainsi être transférés sur une scène extérieure, présente et actuelle, qu'elle soit le corps propre, l'autre ou l'objet réel, afin de « *se démarquer ou de se lier à cet environnement étrange ou étranger* ». B. Duez propose une synthèse de ce concept dense et judicieux pour l'intelligibilité des psychopathologies de l'actuel: « *le transfert*

topique permet de situer la place du sujet et son attente à l'égard de l'autre, y compris dans cette forme très archaïque des dépôts. (...) Pour que ce transfert opère, il est nécessaire que le sujet rencontre au moins un autre et que de cet autre revienne « quelque chose. » (p 109, 2000)

C'est donc sur « l'ob-scène » proposée par l'objet que va se déployer la réalité psychique du sujet, indicible par ses propres mots. Le contre-transfert témoigne que « *le sujet vient s'étayer sur la présence de l'autre* » p 107, 2000) et que cet autre devra éprouver puis traduire et restituer au sujet les contenus exportés sur lui ; de la sorte il ré-article le transfert topique à sa dimension chronique en introduisant « *l'ordre du semblable, (...) ce qui revient comme familier dans l'étrangeté radicale de l'autre, (...) permettant au sujet d'assumer l'altération que l'intrus introduit au cœur même de l'obscénalité .* » (p 107)

B. Duez signale des modalités alternatives à la cure-type pour la prise en charge des personnalités antisociales ou états-limites. Il est l'un des auteurs, à la suite de travaux de D. Anzieu et de R. Kaës, qui développent la question de la groupalité en tant que lieu, cadre, scène où « *travaillent le lien, la transformation, là où demeure la trace de la démarcation et du lien pictogrammatique originaire.* » (p 107, 2000) Il propose en particulier la scène psychodramatique pour aider au déploiement de l'espace interne des sujets. Il définit cependant clairement cette perspective dans la lignée psychanalytique, en tant que « *situation de psychanalyse par étayage ou de psychanalyse d'étayage* », ajoutant dans une note en bas de page, que celle-ci se distingue « *structurellement (...) de ce que l'on nomme complaisamment les psychothérapies de soutien qui s'appuient sur le même processus d'étayage figural sur la psyché mais sans qu'il puisse y avoir figuration et plus encore interprétation du contre-transfert à destination du patient .* » (p107)

Cette dernière remarque nous semble sujette à discussion en tant qu'elle garde comme principe l'absolue nécessité d'une perspective psychanalytique, quitte à en nuancer le dispositif. Dans cette optique en effet, le sujet doit rencontrer et accepter, au moins à minima, les conditions de faisabilité d'un processus analytique, groupal ou psychodramatique. Cela implique qu'il soit consentant au préalable de travail psychique. Or, il nous paraît qu'une part de cette population refuse ce préalable et déserte le lien dès qu'il est question d'intériorité. Ainsi, la question de la figuration, voire de l'interprétation transféro-contre-transférentielle, toujours pertinente, est cependant infondée en tant que présumé d'une telle rencontre, mais doit être au contraire un espoir à construire dans la relation clinique. C'est ce que la proposition d'amarrage vise à démontrer.

Pour conclure ce chapitre sur les liens transféro-contre-transférentiels, il faut nous arrêter sur les travaux de chercheurs directement concernés par ces personnes, inaccessibles en première intention à la dimension psychanalytique telle qu'elle a été définie précédemment. Nous faisons référence en particulier à la thèse de V. Colin (2002).

Reprenant le concept de « transfert topique » précédemment exploré, elle le généralise comme « non seulement relatif à la situation groupale, mais présent dans la relation duelle et dans la relation à l'espace de la rue. » (p145) Ainsi, au delà de l'objet de transfert, il s'agit de considérer la nature de ce qui compose le transféré (« représentations et peut être plutôt scènes traumatiques ») et la localisation de celui-ci

(« espace(...), dépôts d'objets concrets, diffraction dans les groupes et relation au clinicien. » (p 148) Dans ses conclusions, l'auteur soutient l'hypothèse « d'un mécanisme de transfert dans l'espace extérieur (...) identifié par le mécanisme de périphérisation topique (...) qui serait une forme d'organisation psychique maintenant un lien entre le monde interne et le monde externe par le moyen d'une relation secondaire en actes dans le parcours dans la ville. » (p 665)

Dans son approche, V. Colin n'en appelle plus à la dimension exclusivement psychanalytique, même si elle se réfère très largement à la théorie du transfert topique. Il est vrai que dans la perspective défendue par B. Duez, le clinicien répond activement à la demande par une présence subjective toute tournée vers la vie interne, tandis que dans la démarche "d'aller (objectivement) vers le sujet", il tente de seulement se faire tolérer, au mieux accueillir, sans autre visée qu'une reconnaissance intersubjective la moins intrusive, la moins empiétante possible. Cela modifie considérablement la posture du thérapeute qui ne peut dans le second cas, se positionner d'abord comme l'interprète du psychisme du patient, au risque probable que celui-ci le répudie.

C'est pourquoi il paraît utile, pour ne pas se heurter à un malentendu, voire une erreur heuristique, de discriminer des concepts qui n'ont pas tout à fait la même nature ni la même fonction. Gardons en tête le partage de la centration sur les liens précoces actualisés dans la relation, que le sujet a choisi ou accepté de mettre en scène ici et maintenant; signalons l'impact, la violence pour chacun et d'abord pour le clinicien, dans la pensée et dans l'affect simultanément inventés par la rencontre.

Néanmoins, la différence de perspective touche non au cadre interne du thérapeute, mais à la forme d'accueil et de contenance du lien que celui-ci pourra mettre en place hors toute ambition thérapeutique première.

D. Derivois nous permet de clore provisoirement ce chapitre par une approche "fluide" du lien transféro-contre-transférentiel. Dans une boucle rétroactive, sa recherche doctorale (2003) reprend le principe du "sentir avec" proposé en son temps par S. Ferenczi et retravaillé en terme de sensation par R. Roussillon: "le sujet transfère par retournement quand il fait sentir au clinicien ce qu'il ne peut pas ressentir."(p267) Nous entendons ici la notion de "sentir pour" le sujet, en quelque sorte « à sa place ». Dès lors, le clinicien est contraint de "se laisser utiliser dans son corps et dans sa psyché" (p81) "pour permettre au sujet de répéter-symboliser."(p251) L'auteur emprunte à R. Doufour-Groupers (1992) que nous citons après lui, le concept de "transaction": "une transaction tend à se produire dans la relation thérapeutique(...) Le thérapeute représente ce pôle optatif de transaction qui présage la propre synthèse à venir du sujet."

Ainsi D. Derivois considère la scène intersubjective comme le lieu de traitement d'une violence originaire qui transite, "trans-acte", oserions nous dire, par le corps auto et allo-sensuel. Le sentir, la sensation intra-psychique, tente de se transférer -au sens banal du déplacement- sur le corps et la psyché du tiers; toutefois cette adresse vise fondamentalement, à travers les passages à l'acte agressifs et toxiques, à symboliser la menace persistante de l'intrus au cœur même du sujet. Pour D. Derivois, en s'attaquant à l'autre ou en intoxiquant son corps, "le sujet s'auto-informe sur lui-même"; dans un essai de "vertébrer un Moi dévitalisé, menacé d'effondrement" il cherche à engager "une

transaction potentiellement thérapeutique avec l'environnement social".(p296/298)

Commentaire :

Nous avons souhaité interroger dans ce chapitre comment le lien jusque là nommé transféro-contre-transférentiel se figure dans la rencontre avec les sujets. Il est apparu certaines incompatibilités de forme et de fond entre cette définition et ses variantes historiques, et la réalité de la relation actuelle en tant que, comme nous espérons le montrer, toutes les conditions du dispositif analytique n'y sont pas toujours présentes.

En prolongement des propositions de R. Cahn, nous suggérons que le type de relation permettant de « *développer des structures compensatrices* », peut représenter le préalable à la seconde option réellement psychanalytique, qui consiste à remettre en tension les « *capacités de liaison, de symbolisation, de métaphorisation* ». Autrement dit, il pourrait exister deux temps du transfert: la première période consisterait pour le clinicien à « ne rien faire », seulement supporter, contenir et encadrer d'une manière passive mais tenace, la présence d'un psychisme débordé et débordant qui jette toute son énergie sur l'autre pour ne pas se laisser circonscrire. Le second temps correspondrait, après un « *apprivoisement* » suffisamment fiable et pérenne du thérapeute et de sa propre subjectivité par le sujet, à la remise en route des processus d'élaboration psychique. La notion de lien d'amarrage paraît convenir à cette double exigence en nous soulageant des ambiguïtés relatives à la légitimité du transfert hors champ psychanalytique stricto-sensu.

La fonction du contre-transfert contenue dans les conceptualisations de tous les auteurs, devient un outil essentiel de ce lien, comme indice de la réalité interne qui est barrée chez le sujet, en tout cas provisoirement. Il concerne, dans le prolongement des travaux de R. Roussillon et de D. Derivois en particulier, la valence sensori-corporelle des éprouvés exportés, mis en dépôt périphérique sur l'objet. Autrement dit, l'amarrage consiste encore, pour le thérapeute, à sentir dans son corps et dans son psychisme, à endosser ce qui, selon R. Roussillon (1999) « *n'a pas été senti, vu ou entendu de soi.* »(p14)

Un dernier point paraît important à mettre en exergue, c'est celui de la question des objets sociaux en tant que lieu de dépôt et de re-construction potentielle; s'ils étaient pour l'essentiel contenus dans l'espace et le groupe selon V. Colin, ceux-ci se généralisent pour D. Derivois dans la catégorie des actes luttant contre la trace de la non-consistance, de la fluidité de la psyché vulnérable. Ainsi, l'espoir peut transiter par des objets neutres, indifférenciés, ou au contraire chargés, comme les actes violents ou toxiques observés par l'auteur, d'un investissement singulier et énigmatique. Cette dimension souligne à notre sens l'option selon laquelle l'amarrage du côté du patient est dans un premier temps plus indéterminé, « *fluide* », que strictement adressé à quelqu'un. C'est pourquoi nous parlons quant à nous d'indétermination, de volatilité et d'éphémère.

II. Deuxième partie:

1. Une clinique à déchiffrer

1.1. Les entretiens d'enquête.

1.1.1. Avertissement.

Lorsque nous avons réfléchi à l'abord des grands errants, qui paraissaient être la première population à rencontrer pour un tel travail, nous avons imaginé devoir éviter les centrations trop directes, trop intrusives à leur endroit. C'est pourquoi un questionnaire composé de questions fermées ou semi-ouvertes, proposé de manière graduelle, nous semblait permettre une entrée progressive dans leur subjectivité. En deuxième temps, un TAT avait été choisi comme mode d'exploration projective; comme l'envisage V. Shentoub citée par D. Anzieu (1961), la forme y devance le contenu des récits, dans l'hypothèse que « *les modalités de construction et d'élaboration des récits (...) renvoient aux mécanismes de défense caractéristiques de leur organisation psychopathologique* ». Il semblait, au moment de l'élaboration de la méthodologie, que par le biais du croisement des réponses formelles au questionnaire et de celles de l'épreuve projective, nous

puissions repérer ce *collapsus interne entre les images de soi et les images de l'objet* » (F. Brelet, 1996) habituellement décrit mais la plupart du temps scellé, dans la clinique des états-limites.

Cependant, lorsque nous avons pris la mesure des réponses que les sujets avaient bien voulu donner au simple questionnaire, nous avons provisoirement laissé de côté les TAT dont le dépouillement nous paraissait à ce moment insurmontable. Il est vrai que les personnes qui avaient accepté et réalisé la passation étaient assez rares (3/10) pour ne pas représenter un panel significatif. Mais, au-delà d'arguments rationnels, c'est l'ampleur de la tâche de « traduction » qui nous a momentanément arrêtée. Car la saisie de l'épreuve, le jeu avec les consignes et l'enquête, ont singulièrement désorganisé le protocole classique, montrant pour le moins la présence d'une réactivité manifeste à l'épreuve. Il aurait été sûrement passionnant de l'exploiter en elle-même, mais l'inquiétude sur le délai que ce dépouillement aurait nécessité a été la plus forte. Bien entendu, les textes des réponses, au nombre de trois, restent à étudier dans un autre travail.

Pour le questionnaire, il nous avait semblé pertinent de solliciter les sujets sur un registre socio-historique que nous imaginions leur être plus familier, donc moins intrusif qu'une porte d'entrée immédiatement psycho-affective. Même si, plus tard, sa pertinence a été largement mise en question, nous l'avions espéré cohérent et accessible. Nous renvoyons le lecteur à l'intégrale en annexe.

1.1.2. Traduction, transcription et autres complications.

Il faut prendre quelques instants pour rendre compte des difficultés survenues au début de la recherche, après la passation du questionnaire.

Le premier travail de traduction a pris environ six mois; nous étions bizarrement paralysée par l'intégrale de l'enregistrement, auquel il nous était très fastidieux de revenir. Il est vrai que cela représentait une quinzaine d'heures d'audition mal aisée, souvent imprécise, qu'il fallait tenter de coucher sur le papier. On pourrait comprendre cette réticence comme liée à l'inintelligibilité fréquente des réponses, aussi bien dans leur forme que dans leur contenu, qui s'apparentait souvent à un décalage plus ou moins net par rapport à la question posée, voire à une discordance authentique. Dès cette toute première lecture, le discours était déjà comme infiltré de mouvements psychiques insolites pour nous qui pensions naïvement avoir seulement posé des questions simples appelant des réponses brèves.

Face à ce que nous percevions indistinctement comme "un déluge", nous éprouvions des réactions incongrues, dont nous ne pouvions dire si elles étaient ou non bienvenues dans la recherche, avec une sorte d'impudeur à les traiter. Devant cette inhibition massive de tout travail de la pensée, en dépit de quelques mouvements pour nous y efforcer, nous ne pouvions manquer d'éprouver culpabilité et honte, de non seulement ne pas être capable de restituer une synthèse aux personnes, malgré notre engagement à le faire, mais aussi de faillir aux exigences universitaires en laissant filer le temps.

Ne parvenant ni à organiser les réponses, ni à renoncer à ce qui était superflu, encore moins à donner un sens à ce chaos, après une latence infiniment longue, nous avons pourtant supporté de revenir à cette intégrale pour l'écrire; il a semblé alors se

dessiner comme une filtration primitive, par ce premier passage de l'oral à l'écrit, même si ce dernier restait du mot à mot.

Démarrant ainsi un travail d'interprétation "primaire", dans lequel les intonations, inflexions, changements de ton ou d'humeur étaient notées, autant chez le sujet qu'en nous-même. Nous identifions simultanément le souvenir de nos propres éprouvés de ces moments.

A la fin de cette étape, nous eûmes à disposition un corpus de 300 pages, correspondant à une moyenne de 30 pages par sujet, toujours aussi compact. Ce texte total nous laissait dans une impression de réplétion corporelle, parfois de nausée, similaire à celle que nous avons ressentie à la première écoute, à distance de l'entretien.

Le renoncement est alors apparu, comme un fil rouge du lien avec ces sujets.

En effet, l'un d'eux ne semblait pas correspondre au premier critère de structuration psychique défini plus haut; de surcroît, il présentait un ralentissement idéique important, témoignant de difficultés majeures à seulement comprendre les questions. L'autre entretien délaissé, en dépit de son adéquation à notre étude, l'a été faute d'entendre clairement le discours de ce sujet étranger, qui s'exprimait avec un très fort accent et une nette difficulté locutoire. Après avoir, à plusieurs reprises, interrompu sa parole au risque manifeste de le gêner, nous avons choisi de ne plus intervenir, en espérant que le magnétophone pallierait notre déficience. Mais l'écoute différée n'a pas été plus aisée et nous avons donc préféré ne pas nous hasarder dans une restitution incertaine.

Après cette perte, un autre temps d'assimilation fut encore nécessaire, où la pensée restait vacante; dans un mécanisme de dégageant de ces sensations de rejet et de confusion, nous avons essayé de passer à une saisie des données thème à thème, en gardant la logique du questionnaire qui avait d'abord abordé la question de l'espace. De nouveau, nous fûmes envahie d'une impression de débordement, suivie d'un éprouvé de désespoir de ne jamais parvenir à exploiter des propos incohérents et confus, à travers lesquels personne ne semblait vraiment répondre.

Au milieu de la seconde année, nous avons enfin pu donner un sens approximatif au vécu d'égaré dans lequel nous restions empêtrée; celui-ci nous a semblé consécutif à l'organisation défensive contre la première question. Car le malaise supposé à propos de la centration sur l'espace, a sans doute produit des effets de l'ordre de l'évitement ou du rejet, au pire de la désorganisation, inversant en cela la représentation que nous avions d'une méthodologie allant du moins au plus empiétant. On ne peut pas évidemment exclure l'hypothèse que c'est l'entrée en relation qui a créé ce type de réactions, mais cette idée résiste mal au fait que nous avons conversé facilement avec des sujets volontaires et informés de la démarche, avant de proposer le questionnaire. Par ailleurs, les autres thématiques, en particulier celle qui touchait le lien, censée être la plus sensible, avait somme toute paru beaucoup moins réactive.

Nous prîmes ainsi conscience que cette thématique pouvait réactualiser la trace de l'empiètement précoce; cette supposition n'était alors qu'une intuition qui restait à démontrer sur le plan théorique; mais elle a déverrouillé notre pensée.

Nous avons accepté alors d'abandonner un temps la dimension spatiale, pour centrer

notre étude sur les réponses concernant le corps et la santé. Sur un strict plan pratique, ces réponses étaient d'un volume moins considérable, plus rapidement et aisément traitées par les personnes. Nous avons discerné plusieurs strates de représentation du corps propre, que nous pourrions situer sur le registre de "l'enfouissement" à partir de la peau et des organes des sens, jusqu'au niveau habituellement considéré comme le plus profond, celui du psychisme. Nous avons esquissé un début de figuration de ce processus qui s'est elle aussi, heurtée à un "chaînon manquant" comme si notre pensée balbutiait encore une fois.

Enfin, la dernière phase, débutée à l'été 2002, a consisté à résumer les entretiens de manière un peu lisible. Il s'est agi d'un second niveau de traduction, accompagné d'une première étape d'analyse qui conviait à se détacher de la fascination du texte, pour s'autoriser à le faire parler. Nous pouvons affirmer que ce mouvement a véritablement remis en route notre capacité élaborative si longtemps perdue dans les méandres de la confusion induite par ces rencontres.

Ces remarques ont été notées au fur et à mesure de l'avancée ou du piétinement du travail, lorsque rien du contenu ne semblait accessible. C'est une forme de parenthèse, d'incise, de dérivation qui paraît aujourd'hui rendre compte, en partie, des processus en œuvre dans la relation instituée par les patients. C'est pourquoi il a semblé nécessaire de les rapporter, pour envisager plus avant quelle forme prend le creusement du lien dans l'espace psychique et corporel de l'interlocuteur.

1.2. Restitution des réponses.

Cette partie va se pencher sur les entretiens en tant que tels. Comme nous l'avons souligné précédemment, restituer ici l'intégrale des séances aurait été fastidieux, tant pour le lecteur que pour nous même, et il est important de signaler l'inévitable biais interprétatif qui risque d'être contenu dans ce travail de résumé. Nous détaillerons l'intégrale de quelques entretiens en annexe.

Mais nous considérons qu'il était nécessaire de commencer par cette œuvre de filtration, pour permettre un début d'élaboration des contenus. C'est pourquoi nous avons choisi un découpage personnel des séances, qui tend à mettre en exergue les différents moments de chaque rencontre, tant au niveau chronologique que sur le registre des éprouvés. Cette perspective invitera d'emblée à investir la dimension intersubjective qui, à n'en pas douter, prend une place essentielle dans ces relations comme dans toutes celles qui suivront.

Chaque entretien sera ainsi décomposé en quatre grandes parties; il débutera par une brève présentation de la personne, telle qu'elle l'effectue elle-même, se poursuivra par un bref aperçu de notre ressenti personnel; un large chapitre sera consacré aux réponses aux questions et à ce qu'elles engagent sur le plan para et non-verbal. Nous reprendrons ensuite, par un commentaire succinct, ce que nous avons éprouvé au cours de cette rencontre.

1.2.1. Sujet n°1. Monsieur B.

1.2.1.1. PRÉSENTATION.

Il dit avoir 65 ans, est retraité, séparé et a 2 enfants.

Il parle d'emblée des abandons successifs qu'il a subis, en ordre chronologique inversé: celui de sa femme et ses enfants, de sa famille d'origine.

Il évoque aussitôt après les "adoptions" dont il a bénéficié, en ordre chronologique simple: celle de l'Assistance Publique, de ses parents adoptifs, de l'armée, de son patron. A partir de son refus de l'héritage proposé par son employeur, il définit sa déchéance causée par son propre "choix" ("*je suis tombé tout seul*").

Dans l'introduction du discours, revient la notion d'abandon qu'il vit actuellement sur les plans social, avec la perte de ses droits au RMI jusqu'à sa retraite; affectif par la dislocation du lien au fils, exclusivement intéressé par l'argent de son père.

Il montre que lorsqu'il abandonne lui-même ses liens affectifs (parents adoptifs) pour s'engager ailleurs, sa mère tombe gravement malade.

1.2.1.2. EPROUVÉ PERSONNEL.

En ce tout début d'entretien, Monsieur B nous fait associer avec les parias décrit par V. Hugo, l'enfant princier recueilli sous le porche d'une église, la fuite dans la guerre avec l'ivresse du voyage et de la mort. Un destin potentiellement grandiose est rejeté dans le désaveu de l'héritage. Une problématique de filiation imaginaire résonne pour nous en arrière-fond de cette présentation.

1.2.1.3. SYNTHÈSE DE L'ENTRETIEN.

A la première série de questions concernant l'espace, Monsieur B considère avoir apprécié la rue plus que tout autre espace, puisque non seulement il vivait dans un lieu qu'il avait aménagé mais de plus, il n'était pas seul. Il s'y sentait en sécurité jusqu'à ce que la police l'en déloge il y a deux mois. Il explique avoir plongé dans la boisson et arrêté seul. Actuellement, il est en insécurité parce qu'il ne peut pas parler ou craint de se faire racketter. Il ne veut plus vivre "*sous un porche*", se sent "*implanté*" provisoirement ici mais a le désir de retourner "*chez lui*", c'est à dire dans "*la rue*" de la ville où il a été retrouvé bébé, et non là où il a été adopté. Son "*implantation*" ici remonte à sa petite enfance, jusqu'à ses 17 ans, date à laquelle il s'est engagé à l'armée. De retour après 8 ans, il s'est installé de façon précaire mais durable dans son camion; il pouvait travailler à toute heure du jour ou de la nuit. Il se dit toujours en mouvement depuis qu'il est arrivé au foyer.

Il a le sentiment qu'il quitte les lieux où il ne se sent pas à sa place, tout en revenant sur son désir d'être ailleurs un jour, "*chez lui*". Il se remémore un premier voyage dans sa ville natale qu'il n'a pas reconnue, puis le retour avec sa mère adoptive, jeune adulte; celle-ci lui a conté le roman de sa découverte sous le porche de l'église.

Pour lui, l'errance est associée au départ de sa femme.

A la seconde série de questions sur sa santé, Monsieur B. décrit immédiatement des problèmes dentaires qu'il met en lien avec le scorbut contracté en Afrique. Il évoque

également une difficulté à la "*colonne vertébrale*" associée à un accident de travail dû à une bagarre: il mentionne une chute suivie d'un moment d'angoisse importante ("*une demi-heure allongé par terre...*") Il lui en reste des séquelles à type de "*boule*", qui lui donnent la sensation que "*quelqu'un (le) tire sur le nerf*". A part ces deux questions, il considère que tout va bien, ne se soigne pas autrement qu'avec un comprimé donné par le pharmacien lorsqu'il est enrhumé. Quand il se rend à une consultation médicale gratuite, il fait des demandes de papiers administratifs. Il justifie son manque de soins par l'idée qu'il s'est mis dans la tête d'avoir une bonne santé.

Sur le problème des addictions, il annonce avoir bu autrefois, mais avoir arrêté. Il buvait avec une ou deux personnes qu'il se refuse à qualifier d'amis; cette alcoolisation a commencé au départ de son épouse, pour tenter d'oublier. Il explique avoir brutalement cessé de boire en voyant la "*déchéance des autres*" et en réalisant qu'il en était au même point. C'était une façon de se retrouver avec d'autres, mais aussi de s'isoler et d'oublier ses problèmes. Il reconnaît en avoir été dépendant pendant une période, avoir fait la "*manche*" pour pouvoir s'acheter son vin.

Pour la dernière thématique concernant sa relation avec l'environnement et lui-même, Monsieur B. commence par dire qu'il n'a aucun ami, qu'il préfère être et rester seul. Il semble avoir essayé, au foyer, de lier connaissance mais a été déçu par la méfiance de son compagnon.

Par rapport à la famille, il annonce tout de suite qu'il n'en a pas, puis prend le temps de développer. Il dit avoir appris, presque par hasard, que sa mère était décédée, à un retour de permission, quand son père l'a conduit au cimetière. Il narre alors les circonstances de cette journée, après la visite sur la tombe de sa mère, le déjeuner au restaurant, et le départ de son père qui lui a demandé de ne pas l'attendre, de retourner à la maison s'il tardait. Il détaille l'arrivée des gendarmes qui le conduisent près de la voiture au fond d'un ravin, la reconnaissance de son père, et sa certitude qu'il avait prévu et annoncé sa mort à son fils. Il murmure alors: "*il aurait pu me le dire, hein*"...

L'entretien prend un tournant très personnel lorsque Monsieur B évoque son désir d'avoir pu connaître le souhait de son père pour empêcher qu'il ne le réalise, comme lorsqu'il nomme sa solitude après cette double perte qui l'a fait se "*retrouver dans le camion*" après en avoir "*tellement pris sur la tête*". Il parle avec nostalgie de cette famille "*pour une fois si gentille*" avec lui, qui, une fois disparue, lui a fait éprouver l'idée d'être "*mort avec eux*".

Depuis, il se sent indifférent à tout et à tous. Certains passants sont pourtant aimables avec lui, le plaignent, l'invitent. Mais il préfère rester seul, tranquille, se promener au parc pour voir les animaux. Ceux-ci viennent, comme les écureuils, lui manger dans la main, le mordant parfois sans férocité, "*pas comme les humains*". A l'occasion, lorsqu'il refuse des invitations, certains le considèrent comme "*méchant*", ce dont il se flatte.

A propos d'une de ces personnes, il explique qu'elle le connaissait pour l'avoir vu courir souvent; Monsieur B enchaîne sur le fait d'être un grand sportif, boxeur amateur qui allait devenir professionnel. Il relie ce passé de sportif au fait de ne pas avoir de problème dans le lieu dangereux qu'il fréquente. Il dit être "*toujours sur le qui-vive*" malgré les

apparences. Il explique avoir appris ce comportement de méfiance à la guerre, et que c'est "*pour cela*(qu'il est) *encore vivant*".

Pour les deux dernières questions sur la honte, il dit être surpris par la société qui ne s'occupe pas des gens de la rue. Il explique qu'à son âge, puisque rien n'est prévu, il doit être dehors à 7 heures du matin, alors qu'il ne sait pas où aller. Il évoque sa fille, qu'il voyait souvent avant que son ex femme ne revienne presque tous les jours chez elle. Il ne veut pas risquer de la rencontrer, puisqu'elle l'a quitté, pour un Algérien de surcroît, ce qui lui a "*coupé les jambes*". Des réminiscences de la guerre d'Algérie surgissent brusquement, associées à la conviction que "*c'est pas des humains, c'est vraiment pas des humains*". Sa voix s'éteint pour parler d'une scène de carnage à laquelle il a assisté, l'incendie d'une ferme et l'agonie d'une femme enceinte. Il dit avoir honte à cette pensée. Il ne se reconnaît pas d'amis. En revanche, le sentiment concernant la famille est rattaché à l'impression de n'avoir pas su comprendre l'intention suicidaire de son père adoptif, parce que ce dernier ne lui en a pas parlé. Monsieur B. en a éprouvé d'abord un ressentiment à son égard, pour ne pas lui avoir permis, par son silence, de tenter d'empêcher ce geste fatal. Il parle à ce propos du désir "*d'un petit dialogue*" entre eux. Il finit par dire qu'il s'en veut à lui-même de ne pas l'en avoir empêché.

A la proposition de "honte" pour définir ce ressenti, il hésite, réfléchit, dénie le terme de "*haine*" qui ne lui a pas été proposé, et finit par se taire, à bout d'idée.

L'image représentant la honte pour lui ne parvient pas à se dessiner.

A la fin du questionnaire, Monsieur B. prend le temps de parler de son plaisir de l'enquête, même si elle soulève des émotions difficiles. Il se dit "*secoué un petit peu*" d'avoir évoqué la mort de ses parents adoptifs, et évoque sa façon d'évacuer cette souffrance en parlant d'autre chose. Il exprime son refus de pleurer en balbutiant qu'il est tout de même touché. Il insiste sur la bienveillance de ses parents, attention nouvelle pour lui. Il reconnaît l'héritage de ce père: s'il a pu maintenir sa forme physique, c'est grâce à l'achat de son premier vélo par ce père qui avait vu en lui l'étoffe d'un grand sportif.

1.2.1.4. COMMENTAIRE.

Monsieur B commence par répondre très docilement à la logique des questions posées, même si sa présentation initiale privilégie la thématique d'abandon. Celle-ci reste centrale tout au long de l'entretien et trouve son point d'orgue dans la description tragique du double deuil révélé quasi simultanément. La mort de la mère adoptive, réactualisant sans doute l'abandon princeps sous le porche de l'église, semble perçue comme une sorte de rétorsion contre son propre engagement ailleurs, dans le giron du substitut maternel meurtrier qu'est l'armée. Mais la description méticuleuse du suicide du père l'anéantit de la culpabilité (« *trop de coups sur la tête* ») de n'avoir pas su avoir « *un petit dialogue* » avec lui qui aurait pu empêcher cette issue.

Quand, au final, son épouse le quitte pour un rival auquel il associe les assassins d'une mère et d'un enfant fusionnés, il s'en trouve amputé (« *ça m'a coupé les jambes* ») et ne peut dès lors que se retirer du monde des humains. Il est alors question, au lieu de la honte suggérée, de la haine indicible de cet homme pour tous les objets d'amour rencontrés.

La description inattendue de la découverte du corps de son père, vient prendre sens dans la relation: atemporelle qui resurgit à la fin de l'entretien, en parlant du lien familial réputé inexistant, bien qu'elle fût en filigrane dès le début de la présentation; extrêmement riche de détails topographiques, elle donne une tonalité dramatique à la nature de l'investissement spatial.

Cette façon de nouer notre rencontre dans la tragédie nous sidère et l'apaise; les questions qui lui sont posées "*pour (votre) travail*", lui permettent, de manière indirecte et tolérable pour son économie personnelle, de regarder et se ré-inscrire dans son histoire. Ca le « *change* » et ça le « *touche* », ça lui fait du bien de parler de lui, même si ça « *l'a secoué un petit peu* ». A partir de là , se crée une potentialité d'héritage psychique authentique, à travers le vélo offert par le père qui avait, en lui ouvrant une place dans sa psyché, pu penser ce petit garçon comme un futur grand sportif, un homme virtuellement reconnu.

C'est peut être ce type d'éprouvé, comme une attention particulière pour le sujet singulier qu'il est, qu'il retrouve à travers l'entretien, autant voire davantage que le contenu et le sens même des questions sur lequel nous reviendrons pourtant plus loin.

1.2.2. sujet n°2 : Monsieur N.

Il est âgé de 59 ans, est divorcé et père de 3 enfants.

1.2.2.1. PRÉSENTATION.

Avant la mise en route du magnétophone, il donne un accord argumenté pour l'enregistrement, en parlant d'une méfiance apprise au cours de son passé de syndicaliste face "*aux patrons*" qui utilisaient la parole de leurs interlocuteurs sans autorisation explicite.

Monsieur N se présente immédiatement comme étant "*la 3^{ème} génération de J* » (son prénom). Il parle de sa situation de famille et de ses enfants. Il hésite sur leur âge actuel et aborde rapidement des problèmes d'identité liés à la perte de ses documents. Il ne voit pas ses enfants depuis très longtemps car "*il y a toujours une excuse*", en particulier sa peur de les contaminer avec un problème de peau. Il veut également conserver son "*image de marque*", qu'il avait lorsqu'il vivait avec eux, ce qu'il ne pourrait réussir dans sa situation actuelle. En réalité, il confie que ses cadettes ont dépassé l'âge de 30 ans et qu'il ne les a "*pas connues au moment de leur puberté*" puisque sa femme et lui étaient déjà séparés à cette époque.

1.2.2.2. EPROUVÉ PERSONNEL.

Monsieur N parle vite, marmonne, reste beaucoup dans l'implicite, devenant rapidement inaudible dès le début de l'entretien; nous hésitons sur la compréhension des mots et la transcription du discours, et cette gêne parasite vite notre écoute. Nous notons pourtant une centration directe sur la question de la filiation ascendante, par la remarque sur la transmission du prénom, et descendante puisque les papiers d'identité sont recherchés par rapport à ses enfants. En deuxième point, la peau contaminée et sa peur d'être un

agent de transmission des maladies sont des éléments saillants de ces premiers moments de la rencontre.

1.2.2.3. SYNTHÈSE DE L'ENTRETIEN.

A la première question de la série sur l'espace, Monsieur N répond d'abord par la difficulté d'être « *bien dans sa peau* ». Il cite l'expérience d'un journaliste célèbre, qui s'était aventuré seul sur une île avec un chien; Monsieur N souligne le « *besoin de compagnie* » que cet homme a reconnu à son retour comme essentiel. A propos de la question posée, il parle alors de la nature, qui elle, « *ne trahit pas* ». Le discours devient dense, allusif, les phrases ne sont pas terminées, mais on peut entendre, derrière des statistiques improbables, la notion de « *déchet* » qualifiant l'espèce humaine. Monsieur N donne une série impressionnante de chiffres, bafouillant et hésitant souvent, avant de conclure que « *la solitude n'existe pas, on a toujours besoin de quelqu'un pour avoir une compagnie...* » Il relate une expérience personnelle avec des gens de la rue: il s'agit d'un duo qu'il avait formé avec un compagnon, et qui est devenu un groupe par l'arrivée d'autres « *qui sont venus se greffer* ». Monsieur N explique son refus du grand nombre, agent de discorde. De manière associative, il poursuit sur la population de la rue, ses conduites de mendicité, en opposition à son propre refus de tendre la main. Il dit à ce propos qu'il a essayé une fois et a ressenti un tel malaise qu'il préférerait, plutôt que de recommencer, « *me foutre (la main) sous une cisaille et j'appuie sur la pédale* ». Avec de nouvelles difficultés d'élocution, il réfute l'idée que « *la manche* » appartienne à la vie. Il finit par parler de l'auto-exclusion des gens qui la pratiquent. Puis il mentionne diverses formes d'exclusion sociale, par le comportement, par le travail, par l'incompétence, par le caractère, jusqu'à la notion de « *mea culpa* » obligatoire, parfois organisée au travail dans certains pays. Cette autocritique ne concerne pas les gens de la rue qui vivent au jour le jour; il évoque les « *salaires* » de la manche, parfois élevés. Mystérieux, il refuse de dénoncer les tarifs en vigueur, même si nous n'avons pas demandé à les connaître. Il associe avec le risque de « *délation* » s'il parle trop. Il développe sa conception des délateurs: « *en temps de paix je les hais, en temps de conflit, je les mets contre un mur* ». On doit faire « *l'ablation de cet élément là de crainte que la gangrène se propage.* » Dans cette logique, il faut alors mettre au ban le délateur, à défaut de l'éliminer physiquement, au risque de revenir à ce qui s'est passé pendant l'occupation, où un « *type, un seul, était capable de foutre en l'air tout un système de gars...* (ensuite) *déportés ou mis contre un mur* ».

Profitant d'un silence, nous lui soumettons encore une fois la première question sur l'espace : Monsieur N répond que c'est la vie de famille qui lui convient le mieux, puis il reprend son discours introductif et continue sur la compagnie qui ne lui sied pas, celle des asociaux qui créent « *le système caméléon* » .

Exaspérée, nous devenons plus directive en l'interrogeant sur la date de son arrivée au foyer, ce à quoi il répond très évasivement (« *ça fait un bout de temps que ça dure, oui* »). Il dit pouvoir trouver un studio grâce à ses ressources financières, mais ne le souhaite pas puisque son projet est de revenir auprès de ses enfants dès que ses moyens matériels le lui permettront. Cependant il se trouve bien ici, comme « *dans un cocon* », avec des personnes charmantes et conviviales.

Lorsqu'il évoque son projet de retour auprès de sa famille, il l'accompagne du besoin de d'abord se rétablir, pour ne plus être dépendant. S'ensuit aussitôt une nouvelle digression contredisant ce constat, autour de la dépendance universelle.

Confuse, nous tentons une synthèse de ce qui a été dit jusque là: il souhaite demeurer là en attendant de réaliser son projet de retour dans sa famille. Il confirme en exprimant l'idée de « *faire des fondations* ».

A la question suivante de savoir s'il avait déjà vécu dans la rue avant d'être au foyer, Monsieur N s'étonne, nous interroge sur le sens de la question, comme si elle était incongrue. Il nous fait comprendre qu'il a déjà vécu en foyer, mais que la formule « être dans la rue » est inadaptée. Patient, mais apparemment agacé de notre ignorance, il propose de la remplacer par le terme « *locataire de la rue* », qui l'amuse beaucoup.

Déjà lassée, nous parvenons à formuler la seconde question sur « *l'itinérance* ». Monsieur N regrette l'absence d'un calepin dans lequel il pourrait, comme nous-même, prendre des notes sur l'entretien. Il semble avoir besoin de s'ancrer dans une réalité historique alors que nous lui proposons de rechercher sa perception de l'attache et de l'errance. Il accepte alors de redire que son attache, ce sont ses enfants et le lieu où ils vivent. Pour le reste, il se sent itinérant depuis son divorce, après lequel il est devenu un « *pigeon voyageur* », après avoir déserté son travail et « *tout abandonné* ». Il parle de sa formation professionnelle, ce qui permet de revenir sur les responsabilités syndicales qu'il occupait « *au niveau national* ». Il dit être parti en bons termes avec son environnement, sauf avec son épouse qui est devenue « *une étrangère* » qui existait, puis n'a plus existé pour lui. L'élocution se trouble de nouveau, il parle des traîtres et des lâches, se tait, puis signifie que « *pour moi (lui), même physiquement, vous (son épouse, nous ?) n'existez plus* ».

En ce qui concerne le périmètre de déplacement, Monsieur N différencie les déplacements professionnels anciens, sur tout le territoire, des déplacements actuels, plutôt en direction de sites administratifs.

Il ne se perçoit pas comme un sédentaire, mot qui lui semble « *barbare* ». Il reste dans un même lieu six mois au plus, mais il évoque ces dates en référence exclusive au travail. Pour le foyer, il répond de nouveau que c'est « *un bon cocon* » mais ne donne pas plus d'éléments temporels.

Il ne sait pas dire ce qui détermine son départ d'un lieu, sauf son « *état d'âme* », forcément en lien avec les gens avec lesquels il se retrouve. Il développe une thématique de méfiance envers une personne dont « *je tairai le nom* » qui a créé un climat difficile et a rompu l'harmonie existante. A ce moment, considérant que « *les murs ont des oreilles* », il a voulu partir. Il insiste sur l'importance du « *milieu ambiant* », sur la propension de l'homme à créer des « *clans* », revenant plusieurs fois sur ces deux notions apparemment associées pour lui. Au plan des fréquentations personnelles, il se dit très sélectif et développe un point de vue confus entre diversité et singularité: « *Sur 1000 personnes, y'a quelques personnes qui sont différentes, hein ! (...) Où est-ce que vous allez trouver votre semblable en face de vous ? (...) Nous sommes un seul et unique et indivisible .»*

A l'énoncé de la seconde série de question sur la santé, Monsieur N, qui se définit comme un amateur de formules, répond souffrir de « *statisme* ». Il raconte un passé de

jeune homme dynamique et sportif, en opposition à son état «*statique*» actuel. Il se compare à une «*mare (avec) de l'eau fétide (...) et stagnante*». Il généralise cette métaphore à l'humanité qui souffre de problèmes de circulation, de santé à cause de ce problème. Inversement, «*le fleuve, (...) le ruisseau, (...) l'eau vive* » sont pour lui le symbole du dynamisme. Monsieur N a du mal à formuler son argument jusqu'au bout, s'interrompant en cours de phase. Il se reconnaît actuellement comme appartenant à la population statique.

Dans la liste des problèmes somatiques, il remarque les troubles cutanés dont il dit avoir souffert, sous la forme de gale. Il explique que cette maladie a été très irrégulière dans ses apparitions et rémissions.

La question des ennuis cardio-vasculaires l'occupe un grand moment. Il se souvient d'une marche militaire qu'il n'a pas été autorisé à faire, parce qu'on lui avait trouvé «*un souffle au cœur* ». Il décrit cet incident comme une erreur, presque une offense, considéré comme «*un canard boiteux* » alors qu'il arrivait toujours en tête et aidait ses camarades lorsqu'ils étaient fatigués. Il semble encore étonné devant cet incident vieux de presque 40 ans, détaille ses compétences sportives avant et après l'armée, qui se prolongent aujourd'hui encore par la pratique intensive de natation. Une nouvelle référence est faite aux eaux stagnantes, par l'évocation de son goût pour les lacs plutôt que la piscine où «*c'est du barbotage*». Il dit préférer «*les grands espaces* ».

De retour sur son actualité, Monsieur N reprend le fil de ses performances sportives que n'a plus perturbé aucun problème cardiaque. Il ouvre une autre parenthèse sur l'indolence de ses compagnons du foyer, qui ne veulent pas sortir de leur «*cocon*».

Il admet avoir quelques difficultés respiratoires; il perçoit un essoufflement, mis sur le compte de l'âge et du «*statisme*» qui empêche le «*mouvement*» et «*l'effort pour pouvoir dire*». Il reprend la métaphore du «*ruisseau qui coule*» et son contraire, ce qui est «*nauséabond*». Ici, les troubles d'élocution réapparaissent et nous ne parvenons pas, ni à l'écoute directe, ni à la relecture, à comprendre le substantif référé à l'adjectif «*nauséabond*».

A la question des problèmes dentaires, Monsieur N parle d'une chute récente à l'origine de la perte de quelques dents; il ajoute des problèmes plus anciens qu'il n'a jamais soignés autrefois. Il exhibe à plusieurs reprises sa bouche édentée.

La question des soins est déniée sur un mode sarcastique lorsqu'il dit ne pas «*courir les médecins*». Il s'ensuit un développement sur les anticorps créés par l'organisme, grâce auxquels l'être humain devrait parvenir à se soigner seul. Mais il nuance toutefois cette idée, «*prônée par certaines sectes*. Il dit ne pas avoir pu soigner seul la gale. Il résume la question des traitements par le fait de n'avoir aucun médecin attribué et de ne pas le souhaiter, puisqu'il existe des professionnels au foyer comme à l'hôpital.

Sur les addictions, Monsieur N explique avoir arrêté très brutalement de fumer après la remarque d'une de ses filles. Il explique avoir beaucoup fumé, jusqu'à deux paquets par jour, puis, à cet instant, avoir jeté son paquet. Il s'est remis à fumer après son divorce et a ensuite pris conscience que son «*souffle était vraiment diminué*», et a arrêté, d'un seul coup. Le problème cardiaque n'a à son avis pas d'incidence sur ses difficultés respiratoires. Il dit fumer seul, sans avoir «*besoin*» d'un groupe.

Concernant l'alcool, il ne répond pas directement mais insiste sur le fait qu'il peut s'en passer. Nous nous sentons comme inquisitrice en lui demandant de préciser s'il boit parfois, et il "*jure*" que depuis qu'il est ici, ça ne lui est pas arrivé. En revanche il boit son verre de vin au repas. Nous essayons de comprendre à quel moment il a le plus bu. Il dévie alors sur les travaux qu'il faisait dans une "*fermette*" qui lui appartenait: comme les maçons qui sont "*altérés*" par leur travail, il buvait beaucoup de bière. Il revient sur un registre scientifique pour expliquer comment se calcule, en "*kilowatts, l'effort qu'un homme développe.*" Il prouve toutefois, avec son abstinence répétée, qu'il n'est pas dépendant du produit; mais il "*aime bien boire (un) p'tit canon*"; il plaisante sur une nouvelle "*théorie: le sang du Christ*". Si nous souhaitons qu'il définisse "*le p'tit canon*", il revient sur le "*milieu ambiant*", déterminant essentiel de beaucoup de choses. Pour évoquer cette notion, il articule et découpe exagérément chaque syllabe.

A la question de l'utilité de ces habitudes, il répond qu'un bon vin est agréable, alors que la cigarette ne l'était pas. Puis, il explique qu'elle était "*une détente*" qui l'aidait lorsqu'il partait loin. Il fait le choix final "*d'automatisme*" qui favorise la réflexion.

Il considère que ces prises addictives n'étaient ou ne sont pas un moment partagé avec d'autres, même s'il pense négatif de vivre replié sur soi; il fuit lorsque les autres boivent ou fument. La cigarette est de nouveau perçue comme un facilitateur de la réflexion, alors que le vin est "*bon, très bon*"; la bière est référée à la soif et à la sensation d'être altéré. Lorsque nous nous penchons sur la nouvelle consommation de cigarette après le divorce, Monsieur N. s'interrompt, sidéré, trouvant que nos questions ramènent des choses des "*oubliettes*". Après notre synthèse de ce chapitre; il prend une posture pédagogique pour expliquer l'automatisme non conscient, qui "*n'est pas commandé par le cerveau (...) et qui est indépendant de notre volonté*". A ce moment, il hausse le ton, détache chaque syllabe. Il refuse tout net et définitivement le lien suggéré entre automatisme et dépendance.

Pour la dernière série de questions, le thème du regard sur la société induit une réponse sur le compagnonnage, "*belle idée*" dont il regrette la disparition. Il trouve dommage qu'on ne pousse pas les gens à "*sortir de leur cocon*" et à se déplacer d'une entreprise à une autre. Plus généralement, il convoque la question du "*matérialisme destructeur*", en particulier en ce qui touche la vie de famille. Cette perspective lui permet de revenir sur le contexte, qui détruit la famille et la société. Il poursuit avec les ceux qui souffrent d'isolement, personnes âgées ou gens de la rue qu'on devrait aider, même si certains ne veulent pas des secours offerts. Il pense que ces refus ont pour origine la peur "*d'une forme de prison, de dépendance*".

Monsieur N considère que la modernité oblige à une forme de matérialisme, qu'il a adopté comme tout le monde; très hésitant, ému, parfois inaudible, il évoque alors un point de vue "*familial(...) affectif*", à propos de la victoire de la cafetière électrique contre le moulin à café de la grand mère. Soudain sur un registre d'intériorité, il parle de son plaisir d'enfant à moudre le café, sa "*p'tite corvée*". Nostalgique, il se remémore sa jeunesse dans une autre région au cours des années 50. Il explique que son accent lui vient de là, précisant qu'il ne faut "*pas renier ses origines, au contraire*". Nous remarquons que son nom ne paraît pas issu de la même source, et il répond qu'en effet, c'est un nom slave. Il fredonne alors une chanson "*Heili, Heilà*" en précisant qu'elle est "*un chant*

guerrier du 3^{ème} Reich". Nous comprenons alors qu'il est né en Allemagne, qu'il y a séjourné jusqu'à ses 6/7 ans; il dit avoir tout oublié de la langue allemande comme du polonais. Nous sommes encore une fois égarée dans les dates en pensant qu'il est venu en France pendant la guerre, il dit être né en 1949. nous avons pourtant imaginé qu'il était né plus tôt puisqu'il avait dit en se présentant qu'il avait 59 ans. La phrase suivante, il signale que son père est mort en déportation.

"Ma vie, dit-il, c'est comme celle de Martin Gray...L'horreur de son histoire"...

Il dit ne pas attacher d'importance au regard des autres sur lui, qu'il juge *"plutôt amicaux"*; il revient, cette fois pour son propre compte, sur le *"système caméléon"*, qu'il définissait plus haut comme les modalités propres aux *"asociaux"*.

Sur la honte, il se dit intègre, mais éprouve ce sentiment envers la société qui tolère que certains aient beaucoup et que d'autres soient nécessiteux. En revanche, il refuse la même notion lorsqu'il s'agit de la représenter, trouvant le mot *"trop péjoratif"*. Il revient sur son passé de militant syndical et sur son influence personnelle dans la suppression du terme *"dictature du prolétariat"*; il finit l'entretien en expliquant combien le terme de dictature est à *"bannir"*, proposant de le remplacer par celui de *"ressentiment"*. De manière très inattendue, il fait référence au Général Pinochet, puis à un tribunal où un juré devrait condamner *"un homme à la peine capitale en son âme et conscience"*. Il termine sur le doute qui existe toujours dans ce genre de circonstances, *"sur le non"*, que nous ne pouvons nous empêcher d'entendre comme "le nom".

1.2.2.4. COMMENTAIRE.

Monsieur N énonce d'emblée une inquiétude autour de l'utilisation abusive de la parole, qui se retrouve en fin de séance par l'ambiguïté du vocable "non/nom". Même s'il reste toujours dans un registre d'extrême courtoisie à notre égard, nous percevons dans les différentes phases de cet entretien, des moments de confusion, de méfiance, de paradoxe; ils suscitent en nous des réactions épidermiques d'exaspération, provoquant des signes d'impatience ou des questions inquisitrices mal contrôlées. Nous ne comprenons ni les statistiques qu'il fournit, ni les associations qu'il suit à partir d'une question qui pourtant, nous semblait simple.

Pendant une grande partie de la séance, Monsieur N paraît répondre essentiellement comme un observateur critique de la nature humaine; il la voit, malgré le discours bienveillant, comme un déchet capable de trahison et de délation. Il se définit a contrario comme un homme avec une image de marque à respecter, qui se mutilerait plutôt que de faire certains gestes, ou qui pourrait, dans un acte de salubrité publique, amputer de l'ensemble certaines parties gangrenées. Ces notions font référence à une peau atteinte, un corps en putréfaction et un souffle court, avec la force de l'idée de statisme fétide et nauséabond. Il nomme incidemment l'essoufflement qui inhibe l'effort pour pouvoir dire, sans qu'il soit capable d'expliquer à quoi il pense. Il est question d'être altéré par rapport à la soif, mais on peut se demander aussi de quelle autre altération Monsieur N parle à demi-mots.

La menace d'un environnement dont il est nécessaire de se méfier, est diluée dans des considérations générales qui nous font souvent perdre le fil de l'entretien et nous

amènent, pour tenter de nous retrouver, à des interventions parfois intrusives; c'est à la suite de l'une d'entre elles que Monsieur N s'arrête, réfléchit, comme s'il en avait le souffle coupé, pour considérer que la question va fouiller dans les "oubliettes" de sa mémoire. Il en ramène les souvenirs d'enfance, le plaisir du moulin à café, mais aussi l'exil, la confusion de sa naissance et de la mort du père en déportation. Il en extirpe aussi le terme de dictature et le doute final du nom.

Quelle est l'origine de cette "gale" qui le démange et crée autant d'irritation à son contact? Que signifie le premier mot de sa présentation concernant "*la troisième génération*" ainsi que la dernière thématique sur la dictature? Qu'est ce que Monsieur N donne à voir dans l'embrouillamini qu'il nous fait partager autour d'un père mort en déportation, mais qui aurait pu donner naissance à ce garçon 4 années plus tard? Pourquoi ne peut il répondre à la question de l'espace que par l'association avec un exil paradoxal, dont on revient avec l'idée que la compagnie est un mal nécessaire. Qu'est ce, pour cet homme, "*qu'être bien dans sa peau* "...Enfin, comment se fait il que Monsieur N soit parfois à ce point indéchiffrable que nous ne réussissions même pas parfois, à entendre les mots formulés à notre adresse?

1.2.3. Sujet n°3: Monsieur D.

1.2.3.1. PRÉSENTATION.

Il décline son âge, sa situation de divorcé et de père d'une fille adulte. Il précise être en situation d'insertion grâce à un stage qui pourra le conduire à un contrat à durée indéterminée.

1.2.3.2. EPROUVÉ PERSONNEL.

Dans ce tout début de relation, Monsieur D, qui a pourtant donné son accord pour l'entretien, paraît méfiant; il parle de lui de manière lapidaire, répondant à la demande de présentation par l'énoncé de son état civil, et du processus d'insertion professionnelle. Il montre en effet un aspect d'ensemble beaucoup plus adapté et socialisé que la plupart des autres résidents de ce lieu, sur le plan de la tenue et de l'expression, toutes deux posées et discrètes. Nous sommes agréablement surprise par l'allure initiale de cette rencontre.

1.2.3.3. SYNTHÈSE DE L'ENTRETIEN.

Pour la première question au sujet de l'espace qu'il investirait le plus, Monsieur D débute énergiquement sur le fait qu'ici, il ne se sent pas bien, parce qu'il ne peut pas se changer comme il le voudrait; puis il s'interrompt avant de déclarer qu'il aimerait plutôt vivre dans un foyer d'hébergement avec une chambre individuelle; il ne désire en effet pas s'installer dans la ville car il projette de repartir pour «*un rapprochement familial* ». Il semble donc avoir l'envie provisoire de vivre dans un foyer avec une chambre individuelle; insistant sur la notion «*d'individuelle* ». Il reprend la dimension vestimentaire en expliquant qu'à cause de son travail, il doit être «*propre, présentable*» ce qui n'est pas facile ici, puisqu'il n'a pas ses effets sur place.

Il ne comprend pas d'emblée la question sur le fait d'être itinérant avant de démentir vivement cette idée. Nous accentuons la notion géographique, croyant avoir entendu une réponse au plan affectif; après un silence, il évoque son attachement à une ville qui aurait sa « *préférence, mais y'a pas de travail...* » Il y a vécu avec sa femme. Quand nous remarquons que c'est pourtant ailleurs qu'il a le projet de retourner, il répond que sa famille y réside, et qu'il est divorcé de son épouse restée dans l'autre ville.

Il refuse vivement l'idée d'être itinérant, avec le but énoncé de "*travailler*"; il rappelle qu'il entretient celui de "*(m') intégrer*". Il énonce une nouvelle fois son actualité d'un stage professionnel pour "*avoir un bagage*", dans la perspective de s'installer ailleurs. Devant la force de sa dénégation, nous demandons s'il a déjà fait la route; il explique avoir voyagé de cette façon lorsqu'il était jeune; un silence suit cette remarque. Pour résumer, il affirme ne pas être itinérant, et avoir des attaches qu'il aimerait "*concrétiser*".

La question du périmètre de déplacement est traitée par rapport aux mutations professionnelles actuelles.

Il se dit sédentaire depuis 3 ans, alors qu'il a beaucoup voyagé précédemment, de par les fréquentes mutations de son épouse. Ces déplacements se sont arrêtés après le divorce et l'arrivée là où il est actuellement. Depuis son arrivée, il a été hébergé par des amis, et loge au foyer seulement depuis une semaine. Alors que rien ne le laissait prévoir, il donne un élément biographique dont il dit ne pas vouloir parler, celui d'avoir "*été à la rue avec (mes) parents*".

Il évalue la durée de ses différents séjours dans une chronologie particulière: il commence par évoquer 10 ans dans la capitale avec sa femme, puis 21 ans dans le Nord jusque après l'armée, enfin sa propension à souvent déménager, environ tous les 2/3 ans, pour terminer sur une autre longue période de 13 ans dans la région investie avec sa conjointe.

Il pense que ce sont d'abord des raisons professionnelles, puis affectives qui déterminent ses départs. Il explique ne pas se sentir à sa place là où il est pour le moment, parce qu'il n'aime pas cette ville.

Nous ne retrouvons ni à l'écoute ni sur nos notes la réponse à propos des événements associés à l'entrée en errance et ne pouvons affirmer s'il y a répondu.

A la deuxième série de questions concernant la santé, Monsieur D énonce deux problèmes: l'un au niveau pulmonaire, cicatriciel, est défini comme "*un reste de pleurésie*"; l'autre, consécutif à la section accidentelle d'un nerf de l'épaule a occasionné l'attribution d'une reconnaissance d'un handicap. Il n'a pas trouvé d'emploi adapté à son invalidité, qui ralentit ses capacités de travail. Il ne peut pas calmer sa douleur résiduelle mais s'y habitue. Par ailleurs, il signale prendre des médicaments contre "*l'angoisse, le stress*", avoir des problèmes de sommeil, à cause de sa "*vie qui va mal*".

Nous ne comprenons pas très bien ce qu'il en est de l'étape d'insertion où il se trouve et Monsieur D ré explique travailler en attendant une embauche définitive assez proche. Nous l'interrogeons sur l'origine de ses angoisses alors que sa situation matérielle est en voie d'être résolue; Monsieur D répond que le pire est pour lui de résider ici et de ne pas pouvoir "*(m') occuper de (moi) comme (je) le voudrai(s)*".

Il redit que son impatience, son agacement sont traités par des médicaments dont il cite le nom en hésitant; il en prend d'autres qu'il ne sait pas nommer, l'ensemble étant censé lui permettre de mieux dormir. Il explique se traiter ainsi depuis son divorce. Il consulte un médecin de ville attiré. Si nous demandons s'il a jamais consulté un psychiatre pour ce genre de soins, il formule une remarque sarcastique sur la folie de ces gens là, plus grande que la sienne. Il se détend alors, avant de conclure que ce n'est pas la peine de les rencontrer. Il annonce ne pas avoir confiance en eux, qui lui "*prendraient la tête*" et préfère son médecin généraliste qui le comprend. En résumé, le médecin ne traite pas la douleur du bras parce que ce serait une prescription certainement inefficace, mais il s'occupe essentiellement des problèmes de stress et d'angoisse. Monsieur D va toujours le voir pour tous ses problèmes de santé, actuels ou potentiels, parce qu'il ne sait pas comment il pourrait se soigner seul. Il s'interrompt avant de dire qu'il a "*la trouille de ça*", la peur de quelque chose qui n'irait pas, comme une anxiété particulière qu'il n'arrive pas à interpréter. A la question de savoir si quelqu'un dans sa famille a été gravement malade, il répond immédiatement, comme si cette réplique était en attente: "*ah! mon père*", hésitant beaucoup en réfléchissant au lien possible entre la maladie de son père et son anxiété. Après quelques balbutiements et silences, Monsieur D dit penser souvent à celui-ci, depuis sa mort il y a vingt cinq ans. Le silence qui suit est d'une gravité inhabituelle, même pour lui qui utilise beaucoup ce mode de communication. Nous revenons sur la maladie et la mort de son père en demandant s'il les avait anticipées. Monsieur D évoque cette mort en parlant de sa mère, d'abord sans que nous ne voyons à qui il se réfère; puis il nomme le divorce ancien de ses parents. Nous apprenons soudain à la fois la mort de son père et le divorce de ses parents et suggérons de prendre quelques instants pour évoquer ce dernier point. Il dit alors, scandant ses mots; qu'il s'est senti plus proche de son père et a "*beaucoup plus aimé (mon) père que (ma) mère*". Nous formulons l'idée qu'il semblait cependant entretenir plus de liens avec sa mère, ce qu'il confirme brièvement avant de faire silence. Nous percevons qu'il ne veut pourtant pas cesser de parler de cela, et nous autorisons à réfléchir sur ses parents. La question du divorce ouvre sur une digression, une clarification; il exprime qu'il ne s'agit pas d'un divorce, puisque son "*père est tombé malade dans les années 60*". Il semble réfléchir ou hésiter à dire la suite. Il se décide finalement à expliquer que son père a été berné par son épouse, femme infidèle qui a eu des enfants adultérins auxquels il a pourtant donné son nom, puisqu'il n'était pas officiellement divorcé.

Il est donc né 15 enfants dans cette famille, tous légitimes, 6 du couple parental et 9 issus d'autres unions, que Monsieur D définit comme "*différents*". Beaucoup lui restent physiquement étrangers. Le discours de monsieur D est à ce moment très souvent interrompu de silences plus ou moins durables, ses phrases restent en suspend. Il finit cette séquence en se déclarant l'un des aînés de cette famille, le 4^{ème} des six enfants du couple.

Nous recentrons Monsieur D sur le lien esquissé entre la maladie et le décès de son père et sa propre angoisse; bafouillant et cherchant ses mots, il exprime sa difficulté à "*pouvoir dire d'où (...) viennent tous ces problèmes*". Il semble exister chez lui une forte anxiété somatique; s'il la reconnaît, il n'y prête pourtant pas toujours attention. Il se dit préoccupé par "*le cœur*". Il dément l'inquiétude de l'infarctus; après un moment de

silence, il développe l'idée "*d'angoisses cardiaques*" qui se sont manifestées il y a une dizaine d'années, par des épisodes de tachycardie, "*de battements forts*". Plus tard, il s'es préoccupé de tension artérielle, dont il interroge la part d'anxiété, "*(de) stress ou (d') état nerveux*". Ces problèmes d'hypertension ont en tout cas été soignés de telle sorte qu'aujourd'hui, il n'a plus ni symptôme ni traitement. Il dit être bien suivi par son médecin pour ces troubles, quitte à "*lui (prendre) la tête avec ça*", lui demandant à chaque consultation de vérifier sa tension. Il ne pense pas qu'à l'arrêt ou à la diminution de son traitement anxiolytique, elle pourrait augmenter; sa réponse du lien entre tension et anxiété, devient un peu floue, parlant d'un traitement, puis d'un cardiologue qui l'avait rassuré. Il explique que le calme procuré par le bilan médical n'a été que provisoire. Sur un autre registre, il parvient, par des détours préliminaires, aux risques encourus en rapport avec le sida, expliquant avec une certaine gêne ne pas prendre les précautions nécessaires et être parfois imprudent dans ses rencontres. Il dit se sentir très inquiet ensuite, prenant un air de connivence pour dire: "*vous connaissez la nature (...) on sort avec une fille, on n'y pense pas...Et après on dit m...qu'est ce que j'ai fait?*" "Après", Monsieur D réalise des bilans de santé jusque là négatifs; ce constat le soulage véritablement, jusqu'à la prochaine fois.

Il continue avec l'évocation de "*cette maladie épouvantable qui fait peur, qui angosse, (qui) peut nous tomber dessus sans qu'on...Le cancer*". Ce n'est pas de cela de cela qu'est décédé son père; "*c'est d'une tuberculose, qu'à l'époque, on ne soignait pas du tout*". Sur sa peur du cancer, aucune forme ne l'angoisse particulièrement; c'est surtout "*le cancer*" qu'il redoute, "*et la maladie du cœur*". Aucune autre maladie ne paraît le concerner; à propos de la folie, il se tait, hésite puis répond en bredouillant que parfois, il souhaiterait "*perdre la raison, ne plus penser, ne plus être conscient de la réalité des choses, de la vie*" avant de clore par un silence prolongé. Il admet l'idée que c'est peut être trop dur de penser, en ajoutant qu'il se sent "*franchement jeune*". Monsieur D, soudain confus, verbalise en miroir le manque de clarté de notre question. Après un instant d'inintelligibilité mutuelle, il explique que sa réalité, physique et corporelle, lui est difficilement supportable, ainsi que les signes extérieurs du vieillissement. Même s'il s'entend dire qu'il ne paraît pas son âge, il a cependant 52 ans, s'approche des 60 et est effrayé de cette étape. Ce sont donc les stigmates du temps sur lui qui l'angoissent plus que le fait de vieillir.

Monsieur D. annonce "*clairement*" fumer, autour d'un paquet de cigarettes par jour. Sa réponse à la question de fumer seul ou en groupe est peu audible, parasitée par un moment de bredouillements, mais elle se conclut par la double assertion de fumer toujours seul et d'avoir envie de fumer lorsqu'il est seul. Il refuse très nettement la perspective de partager des cigarettes avec d'autres, qu'il perçoit comme des « *parasites* ». Nous proposons l'alternative d'interlocuteurs choisis et, dans ce cas seulement, il accepte de fumer à plusieurs.

Sur l'alcool, Monsieur D dit boire parfois, de manière non régulière, et plutôt en groupe. A la question de savoir s'il boit de la même façon, seul ou en groupe, il répond qu'"*on flippe quand on, quand on est seul*". Il boit en groupe pour faire la fête et s'amuser, tandis que lorsqu'on "*est seul, on a le cafard, on noie son cafard dans l'alcool*". Il est pressé de déclarer qu'il consomme le plus souvent en groupe, même s'il lui arrive de le

faire seul.

A propos de la prise éventuelle d'autres produits, Monsieur D demande brusquement si la proposition se réfère à des drogues, soulignant la nécessité de dire "*le terme*", comme satisfait d'un bon tour qu'il nous aurait joué en nous obligeant à préciser notre pensée. Il dit fermement ne "*jamais*" rien prendre, en répétant plusieurs fois cet adverbe, avant d'avouer s'être "*fait avoir, comme tout le monde*". Il raconte cette expérience de jeunesse en deux temps, une cigarette de haschich à 27 ans, un rail de cocaïne plus tard. Il n'aurait jamais fait ces expériences tout seul, si on ne l'avait pas poussé avec insistance; il exprime avoir eu trop confiance en la personne qui lui a proposé ces produits, mais considère ces faits comme un accident unique. Il précise qu'il ne s'est jamais injecté aucun produit, ni rien avoir essayé depuis. Il refuse d'envisager que cela puisse lui arriver de nouveau.

Monsieur D se considère dépendant de la cigarette, précisant aussitôt que c'est très agréable de fumer. Il décrit les sensations qu'il éprouve dans l'inhalation de la fumée. "*Il faut que ça me pique la gorge*". Il dit n'être pas motivé pour cesser de fumer, même s'il s'est déjà arrêté quelques temps, et avoir repris lors "*d'un coup de blues*". Actuellement, fumer est pour lui un besoin, mais lorsqu'il a repris, il a trouvé le goût désagréable. Il a cependant persisté, peut être "*pour (me) calmer, pour (me) sentir mieux*". Il croit qu'il suffit de peu pour "*rechuter*". A l'arrêt de sa consommation de tabac, il dit en avoir été dégoûté pendant deux années. Aujourd'hui pourtant, il ne pourrait pas s'en passer, alors qu'il croit être capable de ne pas y penser. L'envie vient en parlant et, s'il ne fume pas maintenant "*par respect*", il le fera en sortant. Nous plaisantons alors sur le fait qu'il ne doit pas rester trop longtemps ici, ni évoquer trop souvent ce besoin, au risque de devoir satisfaire son envie.

En ce qui concerne l'alcool, il ne se trouve pas dépendant, mais soutient la même théorie que pour la cigarette, à savoir que l'on reste attaché au produit auquel on s'est habitué. En résumé du chapitre sur les addictions, Monsieur D se reconnaît clairement dépendant de la cigarette; il bredouille et est difficilement audible en évoquant son indépendance par rapport à l'alcool.

A la dernière série de questions, Monsieur D. se définit d'emblée comme un marginal qui se moque de la société. Il scande ses mots de manière particulière avant de se fermer dans un silence tenace qui s'oppose à plusieurs reformulations. Il finit par accepter de répondre qu'il vit avec la société, s'y soumet au risque de "*la déchéance*" mais il se sent complètement indifférent. Il s'informe, a des idées, mais se désintéresse globalement de la vie politique, parce que sa voix n'est "*pas importante*".

Sur la notion d'amitié, Monsieur D. se réfère à James Dean qui a parlé selon lui "*d'escroquerie à l'émotion*". Il dit partager cet avis en refusant l'amitié pour lui-même. Le ton devient grave, presque ému, pour développer ce point de vue; de nouveaux silences et quelques hésitations parsèment le discours traitant de piège et de trahison par les sentiments. Une très longue interruption conclut cette séquence. Nous questionnons sa formule: "*les sentiments qui nous trahissent*" en croyant qu'il veut parler des personnes qui trahissent plutôt que des sentiments; après un court balbutiement, monsieur D confirme que ce sont bien ses sentiments qui ont été trahis. Puis il dénie avoir eu des amis, retrouvant une position d'indifférence et de doute face à l'amitié. Il préfère être en

rapport avec des gens de passage, des copains en lesquels il croit plus que dans les amis. Il ajoute que comme en amour, les relations durent toujours un temps puis se terminent. Il revient sur le sentiment de trahison perçu à l'identique de la part des amis et des amours, exprimant à ce propos un éprouvé de souffrance, aussitôt démenti: *"ça fait terriblement mal. Ca doit faire terriblement mal"*.

Nous interrogeons sa propre souffrance au moment de son divorce; il accepte d'en parler comme d'une véritable épreuve, proportionnelle à l'amour qu'il vouait à son épouse ainsi qu'à son refus de se séparer. Il parle d'un *"règlement de comptes"* dans lequel chacun devient implacable envers l'autre. Il explique s'être malgré tout résigné à la demande de séparation de son épouse, sans l'avoir empêchée ni souhaitée, dans une sorte de passivité devant ces événements de sa vie. *"Moi, j'ai rien fait...Je me suis marié, je suis divorcé, mais...je dois rien, j'ai pas donné un centime"*...Il aurait trouvé très douloureux de devoir payer pour *"bombarder"* un amour.

Sur le plan de la famille, nous rappelons les éléments énoncés plus haut en termes d'attachement à son père et de ressentiment face à sa mère. Monsieur D désavoue nettement cette dernière; selon lui, elle *"n'a pas été une mère"*. Nous proposons l'éventualité de son sentiment d'indifférence de la part de cette mère; il accepte finalement d'exprimer qu'elle s'est contentée de faire des enfants puis de les abandonner, tous.

Monsieur D a réinstallé le silence depuis la centration sur les parents, qui ponctue de manière appropriée, presque dramatisée, les points forts de ses déclarations.

Les enfants ont tous été placés, tandis que le père malade, restait hospitalisé ou isolé de peur qu'il leur ne transmette sa maladie. A cet endroit, Monsieur D bafouille, interrompt sa phrase, la reprend en hésitant; il tente de dire que le père a toujours été considéré comme le responsable de la pleurésie de son fils; lui-même imagine pourtant que *"c'est peut être (moi) qui lui a donné la maladie"*. Il aurait pu en effet, respirant difficilement, contaminer son père, qui semblait en bonne santé à ce moment là. Selon lui, ce dernier aurait donc pu développer une tuberculose à partir du problème pulmonaire de son petit garçon de 7 ans. Pourtant la version inverse a été retenue par l'histoire familiale, d'autant plus qu'à cette même période d'autres enfants ont été atteints sur le plan pulmonaire. A la fin de cette longue réflexion, Monsieur D annule l'idée de sa responsabilité de la dégradation de l'état de santé de son père, déniaut que celui-ci soit mort de tuberculose.

Entrecoupée de beaucoup d'incises, une grande confusion accompagne la description des circonstances du décès; il évoque l'anticipation paternelle de sa fin prochaine; il rapporte les paroles de la sœur sur les troubles périphériques, sûrement consécutifs à un problème cardiaque, sans parvenir à préciser quelle maladie l'a emporté. Monsieur D conclut qu'il n'avait pas revu son père depuis longtemps; pourtant en apprenant sa mort, il a *"tout de suite mis ça sur le compte de la tuberculose"* sans oser poser aucune question ensuite, parce qu'il *"ne faut pas trop poser de questions non plus (...) tout ça, ça fait mal"*.

Nous constatons que Monsieur D ne connaît pas précisément l'âge de son père à sa mort, ni son année de naissance. Il vérifie si ces données sont inscrites sur son livret de famille et constate qu'y sont portés le nom et prénom de son père mais pas sa date de naissance. Dans cette recherche tâtonnante en notre présence, il se souvient que son

père est né dans le Nord, et qu'il existait une grande différence d'âge entre eux deux.

Enfin, pour définir le regard qu'il porte sur lui-même, il dit s'aimer bien, même si parfois, il s'énerve contre lui-même devant ses "c...".

Sur ce que les autres pensent de lui, il imagine que "*c'est souvent négatif*", ce qui ne le trouble pas. A l'inverse, il se méfie des louanges, qu'il comprend comme de l'hypocrisie. Il s'aime "*suffisamment*"; mais il a aussi besoin de l'amour des siens, sœur, neveu et nièce; en ce qui les concerne, l'amour qu'ils lui témoignent ne lui paraît pas excessif, parce que "*c'est le même sang*". Mais si quelqu'un d'autre "*l'aimait trop*" ou "*faisait du cinéma*" avec lui, Monsieur D serait indifférent.

Il signale ne plus investir ce qui n'est pas l'aspect physique d'une relation, ne plus ressentir d'amour, comme si celui-ci avait été pris en totalité par son épouse qui lui a "*pris (ma) vie*". Pour les sentiments qui peuvent traverser le regard des autres à son égard, il réagit d'abord par ce qu'il peut éprouver vis à vis d'eux: davantage d'indifférence que de colère ou d'envie. La reformulation de la question le laisse un temps perplexe, mais il parvient à répondre là aussi par la notion d'indifférence. Il explique que les gens ne voient pas en lui un SDF grâce aux soins qu'il porte à son apparence.

Pour les deux dernières questions sur la honte, Monsieur D dit d'emblée éprouver "*une honte incroyable*" vis à vis de sa mère, qu'il a pu "*ne pas les aimer, (ses enfants), ne pas les élever, les abandonner (...) avoir presque une vie de p...*" Un long silence suit cette déclaration. Il a pris conscience de cet état de fait en grandissant, apprenant à la détester alors qu'il l'aimait beaucoup quand il était enfant. Il n'a plus eu de contact avec elle depuis ses 25 ans. Il dit avoir refusé de lui présenter sa femme et sa fille, mais son père non plus n'a pas fait la connaissance de ces dernières.

Nous sommes perdue dans les dates, celle du décès de son père semblant confuse; nous percevons en effet plusieurs incohérences dans la logique du discours: la révélation est tantôt faite par la mère, tantôt par la sœur et, à ce stade de l'entretien, la rupture du lien avec la mère précède la mort du père.

Monsieur D redevient soudain très hésitant au moment où nous clarifions la chronologie de la rupture affective avec sa mère. Il dit avoir été placé jusqu'à ses 14 ans, date à laquelle elle l'a retrouvé pour "*toucher (mon) salaire*"; il est resté en lien jusqu'à ses 22, 23 ans environ, sans avoir vécu avec elle toute cette période; il dit avoir alors "*navigué beaucoup (...) à travers toutes les villes (...) habité longtemps chez (ma) grande sœur aînée*".

Il existe de très longs silences dans cette évocation des retrouvailles avec la mère à ses 14 ans; on peut supposer qu'il en avait été séparé à l'époque de la maladie du père, lorsqu'il avait 7 ans, rare date référencée.

En poursuivant avec la notion de honte vis à vis de la société, Monsieur D ré-affirme n'en avoir "*rien à f...*" Il bafouille de manière inhabituelle pour lui, marmonne, bégaye. Il préfère ne pas s'en préoccuper pour éviter de se créer des problèmes, de se rendre malade.

A propos de sa femme, avec laquelle il disait avoir vécu des moments très durs au cours de la séparation, il s'empresse de nuancer que "*l'intolérable ça a été la procédure*"

mais ne tarit pas d'éloges sur ses qualités de bonne épouse, de bonne mère. Il dit en passant qu'avec elle, *"aucune goutte d'alcool"* ne lui était tolérée. Il a encore beaucoup de regrets de cette séparation.

Enfin, en ce qui le concerne, il ne reconnaît pas clairement la présence de la honte, mais dit ne pas être *"toujours content de (moi), (m) en vouloir de temps en temps"*. Après quelques phrases inaudibles, il accepte l'idée de culpabilité.

Pour finir l'entretien sur l'image qui pourrait le mieux représenter la honte, il réfléchit; puis, comme perplexe, reprend plusieurs fois la phrase: *"la honte, la honte, ce que ça pourrait être?"* Il finit par articuler, lentement, qu'il se sentirait *"très, très, très honteux si (je) (devenais) alcoolique"*. Après quelques instants il redit: *"j'aurais très honte"*. Les mots qu'il choisit parlent de *"déchéance, d'épave"*, que ce soit sur le plan physique ou moral. Ils s'insèrent entre de longs silences et des moments "d'absence", où Monsieur D semble plus centré sur lui-même que sur la relation. La souffrance lui paraît immense s'il était dans cette situation d'incurie visible, ce à quoi il pense avoir échappé. Il admet boire parfois, mais se sent protégé de *"tomber"* parce qu'il supporte mal les lendemains d'ivresse, réaction qui représente pour lui une sorte de garde-fous; sans elle, Monsieur D pourrait succomber au désir de *"tout oublier, de vivre dans un autre monde, de ne plus penser"*. Espoir illusoire, précise-t-il, parce que *"le lendemain, tout revient"*, mais espoir immédiat *"d'un monde différent (...) où vous n'êtes pas conscient"*. Un nouveau type de silence accompagne ces réflexions, des répétitions ou bégaiements inattendus surgissent, une sorte de lâcher-prise prenant le pas sur le contrôle de l'émotion.

Monsieur D se reprend pour demander à quoi va servir cet entretien. Il nous semble important de formuler l'hypothèse de l'errance comme évitement d'une réalité trop douloureuse. A sa demande si nous pensons le revoir; nous rappelons la perspective d'un second entretien pour la passation du TAT. Nous prenons date.

Au jour et à l'heure dite, il est présent dans les lieux, ivre mort. Nous entendons sa voix dans la salle voisine, plaintive et empâtée. Il ne cherche pas à nous rencontrer. Aucun autre rendez vous n'est fixé.

1.2.3.4. COMMENTAIRE.

Au début de l'entretien, Monsieur D paraît surtout vouloir mettre en exergue son désir d'insertion et le soin qu'il porte à son apparence. A propos de l'appropriation de l'espace, il s'oppose vivement à la notion d'attache, qu'il investit pourtant quelques phrases plus loin sur le registre affectif, dans le projet d'un retour hypothétique dans sa région d'origine. Des contradictions se dessinent entre les différents points évoqués, cependant cohérents en eux-mêmes.

Une digression inattendue surgit au décours d'une réponse organisée, qui paradoxalement, évoque un fait qu'il tient à ne pas développer.

Dans cette première série de réponses, Monsieur D tente de rationaliser sa situation et se présente en passe de retrouver une vie ordinaire. L'élément saillant de cette séquence est la volonté affichée de maîtrise, à travers un discours centré sur la resocialisation, comme si les problèmes n'avaient surgi qu'incidemment. Des indices non ou para-verbaux infirment cependant cette tentative, par les silences, la tension visible ou

la détente qui surviennent parfois en décalage avec le message verbal. Il montre, au-delà d'une apparente cohérence, des achoppements dans le discours et le surgissement d'éléments biographiques, sans doute difficiles, desquels rien pour l'instant ne peut être dit.

En seconde intention, la tonalité de l'énoncé comme sa teneur, se modifient; Monsieur D déclare d'emblée les points essentiels de sa souffrance, restés assez longtemps énigmatiques pour nous, la cicatrice et le handicap. C'est le second élément qui introduira le développement sur le stress et l'angoisse, dans une nouvelle tentative de rationalisation. Puis quelque chose bascule lorsqu'il en vient à parler de son père, à partir de sa peur de la maladie. La confusion prend place avec l'annonce, par la mère, de la mort de celui-ci ; les silences sont lourds, la parole est balbutiante; apparaissent alors les remémorations de l'histoire parentale et filiale. Le retour au lien entre angoisse et maladie du père n'est pas aisé, comme si Monsieur D avait quitté la réalité actuelle pour se centrer sur le passé. Il retrouve pourtant l'entretien pour évoquer ses angoisses cardiaques, et le traitement médical de ses troubles somatiques, de nouveau sur le registre des processus secondaires.

La même alternance de contrôle et de lâcher-prise se retrouve tout au long de cette partie, où Monsieur D montre des signes en contradiction avec le discours patent. Brutalement, la sensation et l'émotion surgissent, avant le retour à l'apparente organisation psychique.

En ce qui intéresse la dernière série de questions, la revendication de marginalité paraît pourtant empreinte d'une menace de déchéance. La confusion advient dans l'organisation syntaxique de la phrase: celle-ci ne permet en effet pas de comprendre qui, de l'extérieur ou de l'intérieur du sujet, est à l'origine de l'éprouvé de trahison. Des mouvements de déni apparaissent, suivis de silences et d'une parole laborieuse et hésitante sur la relation aux objets féminins, enfin plus longuement, au père. Nous comprenons alors des bribes de la notion initiale de cicatrice, qui clarifient également la question de l'angoisse; dans une succession de mouvements psychiques, Monsieur D s'auto-accuse de la maladie paternelle, voire de sa mort, dénie cette culpabilité puis l'accepte enfin. C'est seulement en fin d'entretien et à propos de la honte qu'il prendra le temps de définir sa représentation de sa mère et de lui-même qui pourraient se résumer par les termes « *d'épave et de déchéance* ». Après avoir décrit l'idéal de femme et de mère à laquelle il a eu accès seulement le temps de les regretter, il finira par mettre en scène cette honte d'être en se présentant indirectement à nous par l'ivresse, considérée comme la pire chose qui pourrait lui arriver.

Celui que nous avons perçu au premier contact comme un homme « beaucoup plus adapté et socialisé que la plupart des autres résidents de ce lieu », se présente en fin de compte telle « *l'épave* » qu'il redoutait de devenir, ayant perdu son apparence « *propre et présentable* ». Si des éléments décalés du discours apparaissent dès les premières réponses, ce n'est qu'avec les notions de santé et de relation interpersonnelle que la réalité de la chute et de l'abandon se profilent, dans les mots qui ne peuvent plus circonscrire l'affect, puis dans la mise en scène de la honte.

Dans le cas de Monsieur D, l'étonnement vient de la barrière défensive

pseudo-névrotique organisée en apparence, mais qui s'effondre de manière catastrophique lorsqu'il met en route un travail associatif. La méfiance initiale, sûrement efficace pour éloigner les «indifférents», est progressivement quittée au fil de la relation attentive qui lui est offerte. Le sujet devient alors beaucoup plus vulnérable, laissant émerger une quantité d'affects jusque là déniés. Nous nous sommes demandé, considérant son passage à l'acte ultime, si l'entretien n'avait pas pu représenter un analogon de l'empiétement, métaphore à la fois du meurtre et de la survie psychiques.

1.2.4. Sujet n°4 : Monsieur B.

1.2.4.1. PRÉSENTATION.

Monsieur B accepte l'entretien et l'enregistrement mais refuse la passation du TAT en arguant qu'il a "*passé l'âge des images*". Au plan de l'état civil, il annonce 47 ans, une situation familiale de divorcé et de grand-père. Il précise qu'il lui "*reste*" une fille et une petite fille. Il nous interpelle vivement en demandant ce que nous voulons savoir de plus, imaginant que nous souhaitons l'interroger sur ses frères et sœurs. Surprise de ce ton, nous expliquons qu'il n'y a aucune obligation à parler d'un sujet particulier. Il énumère tout aussi brusquement, sur le mode télégraphique, le décès de ses deux parents ("*papa, maman, décédés*") et ce qui lui "*reste*" de frères et sœurs qu'il n'a pas vus pour la plupart depuis plus de 15. Il conclut ce chapitre en disant que "*c'est suffisant*".

Pour tenter de réduire la tension perçue dans ce début de relation, nous réaffirmons que c'est lui qui, à ce stade de présentation, décide de ce qu'il veut dire; Monsieur B rappelle en s'esclaffant: « *c'est vous qui faites votre thèse !* ».

Conciliante, nous nous penchons sur son statut professionnel; nous nous faisons rabrouer d'oser une telle incongruité alors qu'il présente un plâtre à la jambe, pour une double fracture de la malléole. D'une manière assez provocatrice, il explique avoir travaillé auparavant "*au black*" et sortir de prison. Attendant notre réaction, il poursuit en pensant que nous allons sans doute lui demander "*pourquoi vous vous êtes retrouvé en taule?*". Avec un frémissement d'agacement, nous répliquons que nous ne le demandons pas. Après avoir ajouté que "*ce n'est un secret pour personne*", sans cependant dévoiler ce "non-secret", il revient au questionnaire. Nous signalons que nous en étions seulement à l'état civil; il trouve un ton polémique pour déclarer qu'il est en train de refaire sa carte d'identité et que cela va moins vite que s'il s'appelait "Mohamed". Troublée, nous souhaitons lui faire préciser sa pensée, mais il répond, condescendant et ironique : "*vous êtes pas à ce point naïve ou vous vous f... de moi ?*". Nous proposons de poursuivre avec le questionnaire.

1.2.4.2. EPROUVÉ PERSONNEL.

Quelques minutes de cet échange nous ont déjà mise en position défensive face à un homme que nous trouvons incisif, méprisant, agressif. Nous ressentons clairement les mouvements de contre-attaque dans lesquels nous sommes entraînée, sans rien en comprendre. Nous nous sentons maltraitée.

1.2.4.3. SYNTHÈSE DE L'ENTRETIEN.

A la première question, Monsieur B modifie la formulation de la question qui, telle quelle, ne lui convient pas, le lieu dans lequel il aimerait être ne regardant que lui. Il insiste sur le fait d'être actuellement "*coincé*" ici par la fracture. Avec quelques précautions oratoires inattendues, il explique être pour l'instant dans un lieu d'accueil "*extraordinaire, en réalité (...) un accueil médicalisé*". Il évoque, un peu grivois, "*des infirmières super, ça me prend bien les nerfs*", et un médecin qu'il nomme "*la mère B, géniale*". Agacée par ce ton, nous intervenons avec une nuance plus ou moins consciente de reproche, qu'il attendait sans doute puisqu'il se reprend immédiatement. Nous nous sentons stupide et incompétente d'être entrée dans ce scénario de rappel de la politesse. Il explique les règles du service, "*absolument nécessaires*", puis profère quelques sentences successives assez peu explicites: "*le confort, quelque part ça nuit. L'ordre, c'est le début du désordre*". Il redit à l'identique, en citant Nietzsche, la dernière proposition sur le sens de laquelle pourtant nous avons marqué notre perplexité.

Après un silence, nous observant sans doute transcrire ses paroles, il semble surpris de nous voir noter tout ce qu'il dit. Il s'inquiète de parler trop vite, puis demande s'il a "*répondu comme (vous) voul(iez)*". Un sentiment de satisfaction nous envahit à répondre par la négative. Il déclare alors, de manière difficile à suivre, que nous avons néanmoins posé la question du fonctionnement du lieu et qu'il n'a fait qu'y répondre. Il poursuit en décrivant les différentes divisions du site, leur fonction et la représentation de chacune... Cette phrase est segmentée par des silences. Le discours évoque de manière mal audible l'insalubrité du lieu, grouillant de parasites corporels et de gens qui agissent à leur guise. Il rit beaucoup de voir notre peine à suivre son fil discursif; prise en défaut, nous finissons par ne plus même entendre les mots qu'il prononce.

Il accepte finalement de répondre à la première question comme s'il la découvrait: il voudrait habiter dans un appartement personnel. Il explique avoir vécu plusieurs années avec une femme tout en ayant des appartements séparés. Il exprime sur un mode égrillard leur accord pour des rencontres, lorsque l'envie s'en faisait sentir. Croyant situer cette organisation en regard des éléments biographique livrés auparavant, nous l'interrogeons sur son divorce. Il déclare avoir été quitté, mais précise que ce n'est pas avec son épouse qu'il vivait séparément. Il se centre quelques instants sur les circonstances de la rupture avec sa conjointe, l'infidélité de celle-ci quand il travaillait en déplacement. Il choisit un ton de connivence, aussitôt abandonné, pour évoquer les désirs féminins et sa bonne conscience de ne pas avoir trompé sa femme.

Monsieur B précise ce qu'il partageait avec son épouse, commentant sa remarque par le terme: "*scabreux*". Il opte pour une certaine gravité dans la narration d'un épisode où il a "*mangé une pomme*" avec elle. Penchée avec lui sur ce souvenir, nous l'entendons, après un silence, éclater de rire en concluant "*on a croqué la pomme*". Encore une fois soumise au ridicule, nous tentons de rester fixée sur la question du choix d'un appartement personnel. Apparemment assagi, Monsieur B se lance dans un discours très décalé de ce qu'il a jusque là montré: il dit vouloir consacrer du temps à ceux qui ont aidé les autres, énonçant des points de vue obscurs sur l'incertitude de la vie. Déstabilisée par ces ruptures, nous ne comprenons pas ce qu'il veut dire, d'autant que la

parole est peu audible, mais n'osons plus interrompre son fil associatif. Il met l'accent sur l'idée de *"différer son temps réel"* puis revient sur l'importance d'avoir une amie, tout en n'oubliant pas *"des gens (...) on avait presque le genou en terre (...) faut savoir sacrifier son temps personnel et pas oublier ce genre de gens-là."* Il faut un peu de temps pour sortir de la confusion, mais nous finissons par comprendre l'argument selon lequel s'il vivait avec une femme en permanence, il ne pourrait pas rencontrer ces gens qui l'ont aidé autrefois. Puis, après quelques hésitations, il parle de sa compagne, la nomme, des amis de celle-ci, qui n'étaient pas forcément ses propres amis. Nous abordons la question de l'intimité, qui, selon lui, ne se partage pas en permanence.

Il se centre sur nous pour remarquer l'absence d'alliance à notre doigt; il poursuit son idée selon laquelle, même en couple, il peut arriver d'avoir envie de se retrouver sans le conjoint et avec des amis, considérant cela comme *"très salubre pour le psychisme"*. Nous ne relevons pas la remarque qui nous semble adressée, et lui demandons s'il désire parfois également se retrouver seul; il explique n'avoir besoin que d'un livre pour être seul. Il fait en sorte de ne pas répondre à la question de l'importance de ce lieu de solitude; il insiste sur sa grande capacité de lecture concernant le nombre ou l'aridité des ouvrages.

Avant de passer à la seconde question, il vérifie l'heure, constatant, comme un compliment, que nous avons pris *"un bon tempo"*.

Concernant le fait de se considérer itinérant, Monsieur B précise la date de son arrivée dans la ville *"pour le bicentenaire de la Révolution"*. Il commence à en expliquer les circonstances lorsqu'il se réjouit soudain de la présence du magnétophone. Il dit qu'ainsi *"ils vont nous entendre"*. Monsieur B continue à parler de nos notes, nous interrogeant sur le fait d'écrire *"sans regarder"*, comme s'il en était étonné. Gênée de cette attention sur nous, nous ne pouvons l'en faire dévier; il insiste sur l'idée de maîtrise, sans pour autant parvenir à conclure sa pensée. Revenant sur son arrivée dans une communauté pour gens en difficulté, il accepte finalement de nous répondre, dans un mouvement que nous percevons comme *"contraint"*. Il nous interrompt pour avertir qu'il se sent *"franchement sédentaire"*, même si, dans sa communauté, il faut bouger chaque fois que l'on prend *"un grade"*. Il dit revenir ici parce qu'il aime la ville; il développe un instant son amour des vieilles pierres et des villes d'histoire. Il associe avec sa région d'origine *"un pays très froid, glacial, au Nord..."* où il ne veut pas retourner. Il explique aussi, sur un registre plus matériel, qu'ici il y a du travail, évoquant a contrario la perte d'emploi des *"ch'timi"*. Aussitôt après, il se penche encore une fois sur notre écriture, observant notre stylo sans capuchon, proposant de nous en offrir un. Un moment nouveau s'installe, fondé sur la notion de cadeau et de vague envie qu'il a fait naître un instant en nous par sa proposition.

Nous revenons au questionnaire avec la question du périmètre de déplacement. Monsieur B répond par rapport à son actualité la plus immédiate, celle du handicap consécutif à la fracture; il précise qu'il va s'acheter *"une topette de blanc"* à 50mètres, qu'il boit avec un ami sur les marches du foyer. Notre formule concernant la période où *"avait ses deux jambes qui fonctionnaient"*, le fait réagir: il réplique qu'il les a toujours, commençant une phrase dans laquelle il craint que nous n'intervenions sur leur fonctionnalité. Il veut bien répondre qu'il a toujours été *"très casanier"*, et semble devenir plus sérieux pour parler de son amour de sa terre natale, des champs de blé devant chez

lui. Nous pensons à un attachement pour son territoire, mais il se dégage de ce qui paraissait devenir plus intérieur en considérant ce dernier mot comme concernant le domaine du *"putois"*. Puis il parle de ce qui est *"rassurant"* dans le fait de voir les gens du quartier, les mêmes personnes accomplir les mêmes gestes chaque matin. Il ajoute que *"c'est rassurant de voir sa psychologue qui court après son patient pour lui poser des questions(...) pour sa thèse"*. Devant son rire, nous redoutons un instant qu'il se moque de nouveau, mais cette peur s'évanouit aussitôt que nous l'entendons prolonger l'idée de réassurance, encore motivée par exemple lorsque *"des gens vous serrent la main"* ou par le sentiment d'être *"bien dans sa peau"*.

Nous raccordons la notion de village à celle de réassurance. Monsieur B se crispe. Il parle, cette fois sans un soupçon de grivoiserie, des préférences qu'il imagine les nôtres pour les objets usés mais intimes, au lieu de belles choses sans âme. La justesse de cette représentation nous trouble tacitement; sans doute cette émotion trouve-t-elle une expression corporelle, puisqu'il réagit par un énorme éclat de rire qui nous glace. Le retour à la question est froid, et Monsieur B, sur le même ton, professe sur la nécessité d'être *"ouvert au niveau culturel, social...Surtout, et surtout ne jamais lâcher les infos(...)"*. Il nous questionne ensuite brutalement sur la pertinence de sa réponse; Surprise, balbutiant, nous lui offrons encore une fois le prétexte d'un nouvel et magistral éclat de rire.

Soudain impatient, Monsieur B propose de poursuivre le lendemain puis dans un second temps, nous sollicite pour continuer. Avec un sentiment de culpabilité pour tant de lenteur, nous revenons sur la question du périmètre de déplacement, qui semble se limiter à son quartier. Il rectifie en parlant de voyages entre grandes villes. Il aime voyager pour rencontrer des amis, dispersés dans plusieurs villes de France, mais sait qu'il reviendra toujours ici.

Nous en arrivons à la 3^{ème} question. Il se dit casanier. Il poursuit sur ce qu'on lui a appris lorsqu'il était enfant, le prix du pain, la valeur du travail. Il évoque le paysan qui répondrait pourquoi il est *"attaché aux vieilles pierres et à sa terre"*. Mais nous n'obtenons ni la réponse du paysan, ni la sienne. Il remarque que le paysan à qui on abat sa vache parce qu'elle est contaminée, et qui pleure, est attaché à *"un patrimoine"*. Il conclut sa démonstration en convenant qu'on *"y est attaché, on a tous des attaches"*. Il précise que les siennes sont dans la ville où nous sommes, et dans sa région. Nous relevons la nuance qu'il introduit avec le qualificatif *"régional"*, en opposition aux attaches d'un ordre plus *"sentimental"*. Il la complète par la distinction entre *"sentimental"* et *"affectif"*. Quand nous souhaitons une clarification entre ces deux idées, il se centre sur la différence qu'il peut ressentir entre *"l'affection pour la grand-mère que (je vois) toujours dans la rue, et les sentiments que (je peux) avoir pour une femme comme (vous)"*. Il ne semble exister ni sarcasme ni grivoiserie dans le ton ni dans la phrase, très inattendue sur le fond et la forme. Mais notre mauvaise compréhension produit chez lui une réaction d'impatience: il souffle, siffle, nous suggère de retourner en classe; puis explique que ce que nous entendons comme de la sympathie et qu'il tient à nommer *"affection"* concerne les personnes âgées qui peinent, alors que l'idée de sentiment s'adresse à *"une femme qu'on aime bien..."*

Il dit en riant que ses attaches sentimentales *"pour l'instant (...) sont ici"*, alors que les

attaches géographiques sont dans la ville. Absolument détaché sentimentalement de la ville, il prétend pouvoir la quitter pour n'importe quel endroit où il aurait du travail. Il prend un virage économique-politique pour parler des grands holdings qui imposent leur loi. Il se définit comme "*un peu anar sur les bords*".

Nous demandons s'il est fatigué, sûrement dans l'espoir qu'il réponde par l'affirmative car nous le sommes indubitablement nous-même; il ne l'est pas et nous abordons la 4ème question.

Rapidement, il déclare avoir vécu 30 ans dans le Nord; il souligne que pour quelqu'un qui est réputé ne pas être stable, "*c'est déjà pas mal, hein !*". Nous vérifions si le nombre d'années passées dans le même lieu est pour lui un signe de stabilité et si cela se mesure en temps; il s'irrite d'abord à cette demande, puis riposte en disant que c'est nous qui avons posé la question. Nous reprenons alors l'énoncé initial qui touchait à la durée des séjours au même endroit, annonçant avec un brin d'agacement que c'est bien lui qui a évoqué l'idée de stabilité.

Après un silence, d'un air fâché et, selon nos notes, "inquisiteur", il souhaite que nous lui "rappelions" notre prénom. Hésitante, comme fautive, nous y consentons; il l'utilise pour commencer une phrase sur un ton doctoral, presque sentencieux. Il traite de la définition de la stabilité, s'interrogeant d'abord sur l'idée que c'est peut être le fait de rester dans le même lieu, garder les mêmes objets, sous prétexte qu'on les aime bien. Il s'interrompt en renonçant dans un éclat de rire à "*répondre à une question pareille*". Puis il donne sa propre représentation d'une stabilité d'idées, de propos, de métier...précisant qu'on ne "*peut plus parler de stabilité régionale*". Epuisée, nous proposons que, pour lui, la durée des séjours puisse être équivalente à la stabilité; il réfute cette tentative en expliquant que c'est "*fonction, c'est la loi*".

Nous avons le sentiment de perdre pied, de nous empêtrer et de le crisper; il condescend à dire que sa stabilité est fonction des propositions de travail. Nous repartons des dates qu'il a bien voulu donner, pour tenter de savoir ce qui s'est passé depuis. Il prend un ton provocateur et mystérieux, puis parle naturellement de ses expériences suivantes, entre communauté d'entraide et petits boulots un peu partout. Il réalise que nous nous entretenons depuis longtemps et semble impatient de partir. Pourtant, il reste encore beaucoup de questions, mais nous proposons de nous arrêter s'il préfère. Il considère qu'il est en train de nous "*donner tous les horaires de sortie*", celles-ci étant limitées. Nous avons nous même bien envie de cesser cet entretien; pourtant il semble nécessaire de continuer, au moins à un autre moment.

Quand nous lui offrons de nous revoir, nous croyons percevoir dans sa voix une forme de reproche. Devant notre attitude conciliante, il demande si "*c'est gratifiant pour (vous) ?*" Nous rappelons que nous n'en sommes qu'au stade de l'enquête. Après un autre mouvement ironique, il convient de reprendre rendez-vous.

Nous nous retrouvons une semaine plus tard dans le service médical, pour ne pas empiéter sur ses horaires de sortie. Nous résumons l'entretien précédent. Il semble moins tendu que lors du premier entretien.

La 5^{ème} question concerne ce qui détermine son départ d'un lieu donné. Il parle posément, entrecoupe son discours de silences, pour dire qu'il est surtout «*de passage* »,

qu'il perçoit très vite s'il *« n'est pas bien quelque part »*. Dans le cas où cette impression se confirme, il dit ne rien avoir à y construire et ne reste pas. Nous lui demandons s'il a dans ces moments l'envie d'aller ailleurs; il corrige paisiblement cette perspective en argumentant que parfois, il pressent chez autrui *« une volonté d'enfermement, (...) quand les gens ne veulent pas avancer »*. C'est à cette occasion qu'il s'en va. Il explique partir surtout pour des raisons de travail, sauf lorsqu'il s'est séparé de sa femme. Cette partie de l'entretien montre pour la première fois une réponse ajustée à la demande, brève et tranquille.

A la question suivante, Monsieur B considère le terme « d'errance » comme *« péjoratif »* et lui préfère celui *« d'itinérance »*, l'errance lui paraissant *« avilissant »*. Ce néologisme reste à son sens suffisamment large pour concerner également les déplacements professionnels, alors que « errance » sous-entend l'idée de *« ne pas se relever »*. Nous souhaitons comprendre l'origine de sa situation « d'itinérance » qu'il associe avec la séparation et la tentative *« d'échapper aux souvenirs (...) en partant, mais c'est faux, on n'y arrive jamais »*.

A ce moment là, une infirmière entre naturellement dans la salle, effectue quelques tâches, parle un peu avec Monsieur B; cela se reproduira à plusieurs reprises et segmentera l'entretien.

Une fois seuls, nous rappelons ce qui venait d'être énoncé à propos du divorce associé à l'envie d'échapper aux souvenirs; le mot « d'envie » semblant inadéquat, nous suggérons à sa place ceux de « besoin ou nécessité ». Monsieur B fait silence et mentionne sa prudence à notre égard, par rapport à des termes qui pourraient être « contradictoires ». Il dément l'idée de « besoin », la trouvant trop faible, mais se saisit de celle de « nécessité ». Il précise avoir bénéficié d'un *« point de chute »* à son départ. A cet instant sa voix semble devenir peu audible et nous le prions de répéter, avec une certaine appréhension; mais il l'accepte, sans commentaire ni gêne apparente. Il poursuit avec le fait d'être resté plusieurs années sur le lieu du *« point de chute »*. Après quelques courts silences, il ajoute qu'il *« ne faut pas dépendre des autres, ne pas compter sur les autres, ça sert à rien, il faut se battre »*; il paraît pourtant précisément prendre le contre-pied de ce qu'il vient de laisser penser par l'idée du *« point de chute »*, mais nous nous gardons d'intervenir. Nous saisissons seulement la notion de combat, qu'il prolonge avec une phrase sourde qui parle de bataille *« depuis (ma) naissance »*. Il convient ne jamais s'être reposé ni arrêté de lutter, expliquant que *« le type qui fait ça, vous êtes foutu »*. La syntaxe est à cet instant maladroite chez lui qui la maîtrise d'habitude parfaitement. Il précise que, même avec son plâtre, il ne peut se reposer, *« même les deux jambes coupées, je trouverais le moyen de bricoler une charrette... »*

Il semble possible de proposer l'interprétation selon laquelle se reposer pourrait équivaloir pour lui à perdre du temps, ou à prendre le risque de « tout lâcher ». Il poursuit sur sa rage de lire et son impossibilité de tout lire, tout apprendre, tout connaître. La notion de mort surgit de manière inattendue dans le discours, pour être démentie comme une de ses peurs; ce qui semble davantage l'inquiéter, c'est la certitude qu'il ne parviendra jamais à tout connaître. Essayant de garder le fil associatif, nous demandons si cette rage correspond au contraire du repos. Il pense qu'il se repose le temps suffisant, sans pouvoir rester ¼ d'heure de plus que nécessaire au lit. A la question de savoir s'il

peut se passer autre chose pendant le sommeil, il répond d'abord sur un mode égrillard, que nous nous reprochons aussitôt d'avoir suscité. Il précise, plus calme, «*qu'on rêve*». Quand nous examinons sa capacité de «traîner, de rêvasser», de prendre du temps pour soi, il réplique par son désir de ne pas rester sans activité. Selon lui, l'activité représente «*le propre de l'homme*».

Dans un net apaisement, nous nous autorisons à formuler notre perplexité à propos de l'itinéraire qui nous a conduit à ce point; il répond, sur un mode espiègle, que c'est à nous de le retrouver. Par chance, le fil qui s'était déroulé à partir de la question de la dépendance s'impose à nous. Monsieur B associe avec l'alternative «*demander ou ne pas demander*». Il dit n'avoir pas voulu être ici, en lit médicalisé, mais y avoir été contraint. Nous associons avec la difficulté énoncée de prendre son temps.

Nous parvenons à la seconde série de questions; avant de revenir sur la fracture qui paraît un événement capital pour lui, nous déclinons la liste des problèmes éventuels. Monsieur B décrit «*un disque écrasé au travail, un accident de travail, avec hernie discale (...)*» Il dit en souffrir toujours, puisqu'on ne peut retirer le disque «*pour sauver les vertèbres*».

Il dénie avoir des problèmes de peau mais a été atteint ici par la gale, comme «*quasiment tout le monde*». Il évoque la sphère cardio-vasculaire en parlant d'un «*petit héritage*» transmis par sa mère, la tachycardie, qu'il soigne avec un médicament. Il considère que ce trouble peut être lié à un état de stress et/ou de fatigue. Brutalement, alors que nous parlons de cette médication spécifique, il évoque «*les orgasmes consécutifs*» en riant bruyamment. Nous rattachons cette incise à l'idée d'hyperactivité; il se tait, et reprend le cours de sa pensée un instant suspendu, à propos de la tachycardie paroxystique qui le fait «*tomber par terre et devenir tout bleu*». A ce moment, le discours est peu audible, comme si Monsieur B économisait son souffle. Il confirme qu'il est sujet à des malaises lorsqu'il arrive ce que nous comprenons comme un emballement du cœur. Il «*nous*» rassure en se disant bien suivi par un cardiologue «*très compétent, donc, ça n'a rien à voir avec un infarctus, une chose comme ça*». Nous résumons cette réponse comme liée à une origine nerveuse, sur un terrain familial: à cette proposition, il répond: «*oui c'est conjugal, hein! euh, c'est congénital donc je ne peux rien y faire*». Nous ne sommes pas en mesure de dire si le lapsus est volontaire.

Il s'interrompt soudain pour nous interpellier sur l'utilisation de «*ce dossier médical*», reprenant pour cela le ton incisif qu'il avait quitté depuis le début de cette séance. Nous démentons remplir un tel dossier et signifions vouloir seulement connaître la représentation qu'il a de sa santé. Il reprend tranquillement le fil de ses pensées pour évoquer son enfance et «*une maladie de gamin*» contractée au niveau des poumons, pour le traitement de laquelle une infirmière venait le piquer à domicile; il se souvient en riant qu'il se cachait sous la table en la voyant, en dépit de sa gentillesse. Il explique avoir un bon souffle et fait le point de son état de santé en précisant avoir passé une échographie du foie qui n'a pas décelé de problème. Cette thématique surgissant brutalement, nous nous y attardons; Monsieur B. annonce avoir fait une cure de désintoxication longue de «10 mois», consécutive à un alcoolisme professionnel. Il décrit sa prise de conscience spontanée en se voyant comme «*un danger public*» au volant. Après avoir mentionné ce fait, il précise aller très bien aujourd'hui avec son «*canon* à

», son «*blanc le matin*».

Il évoque une autre difficulté d'ordre familial, l'arthrite dentaire, qui a motivé l'extraction de la plupart de ses dents et la pose d'un appareil.

Nous en arrivons au problème locomoteur et à sa double fracture; il explique, en nous demandant de ne pas rire, avoir glissé sur une défection canine. Suit alors tout un développement sur ce qu'il conviendrait de faire à l'encontre des propriétaires de chiens. A propos de la fracture, nous apprenons qu'elle dure depuis 2 mois et qu'il porte son troisième polymère. Le traitement ne s'est visiblement pas passé sans difficulté puisqu'il a subi successivement un œdème au premier et un interne incompetent au second. Actuellement, tout va bien grâce à sa rencontre avec le «*big boss*» qui a enfin repéré la double fracture. Il explique ensuite être très frustré, non pas seulement de perdre sa locomotion, mais aussi «*d'être jeune et de devoir être immobilisé en lit de repos*», alors que cette place pourrait être occupée par quelqu'un qui «*en a plus besoin que*» lui. Nous tentons de comprendre ce qui est le plus difficile pour lui, mais les réponses sont souvent inaudibles. Nous sommes de nouveau interrompus par l'arrivée de l'infirmière. Nous lui demandons s'il a l'impression qu'on lui «a mis un fil à la patte». En riant, il souligne que ce sont même deux fils qui l'entravent. Il va être bientôt fixé sur l'évolution de cette fracture qui ne le fait pas vraiment souffrir mais qui le gêne, parce qu'elle le cloue dans un lieu où il a le sentiment de ne pas être à sa place.

Il change alors de registre pour exprimer combien les autres personnes de ce lieu de repos lui semblent, dans leur inactivité, comme «*des zombies(...) en phase finale*». Un silence précède et suit la réflexion où Monsieur B parle des signes qui montrent quand «*quelqu'un va remonter (...) ou va continuer à descendre*». Il dit être capable de «*repérer*», avec l'habitude de les côtoyer, ceux qui sont en «*voie de garage*», qui n'ont plus envie de lutter, «*les démissionnaires (...) enfermés dans leur tête.*» Pour lui, ils ne peuvent plus revenir en arrière, «*vivent leur enfer personnel. Chaque seconde. Parce qu'ils vivent l'enfer*»... Monsieur B est soudain grave, fait silence, s'éclaircit la gorge, comme soudain submergé de ce qui pourrait ressembler à une émotion. Il précise qu'il ne sait pas pourquoi ces gens n'ont plus envie de se sortir de cet enfer, peut être parce qu'ils ne donnent plus de réponses aux éventuelles questions. Il comprend que lorsqu'on a trop pris de coups, on peut être tenté par une telle issue, mais il ne l'admet pas. Il convient pourtant l'avoir traversée au moment de son divorce, «*quand je suis parti après la séparation de ma femme...C'est la seule démission ...*» Il poursuit avec le constat du nombre d'alcooliques qui sont ici à cause d'un divorce ou d'un licenciement, de tous ceux qui ont subi «*un traumatisme , moi j'appelle ça un traumatisme* ». Monsieur B adopte une tonalité plus distante pour évoquer la fréquence de ce problème. Nous examinons s'il pense être sorti de sa démission passagère; il parle de nouveau de ses luttes, même s'il a dû faire «*la manche*» parfois. Il continue en se trouvant actuellement en attente, mais pas «*encore pourri*»; c'est pourquoi il recommencera, avec un autre travail.

Cette séquence est de nouveau interrompue par l'arrivée de l'infirmière.

Nous passons au traitement des problèmes de santé, en commençant par la fracture. Nous nous arrêtons sur la prise en charge par le «*grand médecin*», corrigeant aussitôt cette notion un peu trop emphatique. Monsieur B nous apostrophe de nouveau par notre prénom, cette fois avec bienveillance, pour souligner qu'en effet, ce médecin est «*le grand*

spécialiste en France». Les soignants locaux sont très compétents pour guérir la gale, maladie propre au foyer de vie. Il n'a par ailleurs que des problèmes passagers, qu'il traite la plupart du temps tout seul lorsqu'ils restent banals; si quelque chose de grave apparaît, il fait appel au «*big boss*» ou à tout le moins à un médecin, mais il n'en consulte aucun en particulier. En tout cas, il fait confiance à son expérience pour évaluer comment soigner une maladie, et se méfie beaucoup des avis d'autrui, amis ou famille. Il n'a pas de difficulté à prendre des médicaments, précise qu'il a recours à des anxiolytiques prescrits ici lorsqu'il a du mal à s'endormir.

Autour de la question de la dépendance, Monsieur B, qui a fumé au cours de l'entretien, explique pouvoir se passer de tabac pendant quelques heures; il est parvenu à consommer l'équivalent de 10 cigarettes par jour alors qu'il en était autrefois à deux paquets. Il avoue fumer du haschich quand il est «*vraiment trop mal*»: quand sa douleur du dos devient trop forte, il utilise ce produit comme anesthésique; il se lance dans un argumentaire militant sur les bienfaits du cannabis. Il précise que ses effets, très particuliers, péjorent un mal-être ou améliorent un bien-être moral initial. Il raconte que, lorsqu'il vivait avec sa femme, celle-ci en ajoutait dans le thé; dans une visée aphrodisiaque. Ce n'est plus ce genre d'effet qu'il recherche aujourd'hui, mais seulement l'apaisement de sa douleur. Il souligne qu'il ne prend jamais autre chose, ni «*héro, coke ou ecstasy*» Néanmoins il admet avoir été piégé une fois par avec un mélange versé dans sa bière par des «*potes*». Ce cocktail a créé chez lui pendant quelques heures une forme d'hallucination très mal supportée. Il en a été en outre physiquement malade. Il associe avec les produits de substitution proposés assez facilement, en prison par exemple, pour calmer les gens même s'ils ne sont pas toxicomanes.

L'infirmière fait une nouvelle entrée.

Nous traitons d'un anxiolytique efficace pour lui, qu'il considère comme un décontractant. Il explique ne pas avoir de troubles du sommeil, dormir vite et facilement, s'il est seul. Un instant, il revient à son ancien mode égrillard qu'il modère vite.

Avant de répondre sur l'importance ou non d'un environnement social dans sa consommation de cigarettes, il tient à différencier le tabac du cannabis, pour signaler qu'il utilise très rarement le second. Quant au tabac, il fume dans un esprit de convivialité, ne refusant jamais une cigarette à qui la lui demande. Cependant, une fois qu'elle est donnée, il ne prête aucune importance à partager ou non le temps de cette cigarette; la même réponse étant donnée à propos de l'alcool, il conclut «*ne pas être influencé par le groupe*». Il nous paraît soudain que nos questions sont sans fondement, embrouillées.

Il considère ces addictions agréables, sans qu'elles n'entraînent pour autant de dépendance chez lui; car alors qu'il s'est, un temps, senti dépendant du tabac, il pense en être sorti. Il ajoute pourtant que si on lui annonce qu'il est atteint d'un cancer du poumon, comme c'est arrivé à son père et à son frère, il n'en sera pas étonné.

En ce qui concerne l'alcool, il dit pouvoir s'en passer désormais, à la suite d'une cure il y a quelques années, au cours de laquelle il n'a pas «*vu le jour pendant 10 jours*». Il avait consulté après avoir réalisé qu'il buvait beaucoup trop, par entraînement social au travail. Nous reprenons sa remarque antérieure d'avoir pressenti être «*un danger public*» en constatant son besoin d'alcool chaque matin. Il décrit son parcours dans la dépendance,

se définissant à ce moment là comme un vrai alcoolique. Il rejette la coïncidence entre l'alcoolisation massive et son divorce, datant la première de l'époque de son travail en imprimerie. Sa peur s'est centrée sur le risque d'accident en conduisant sous alcool. Il ne craignait pas de se tuer lui-même, pensant que si cela était arrivé, ç'aurait été de sa faute; plutôt il ne voulait pas blesser quelqu'un.

Il ne nous laisse pas finir d'énoncer la question de savoir quel regard il porte, en demandant si nous ignorions qu'il était anarchiste. Il parle de démocratie, évoque les scandales politico-financiers, pour conclure que cette société est "*une société de m...*" Il précise avoir beaucoup de respect pour "*la plèbe populaire*", explique qu'en France les pauvres sont moins aidés qu'aux Etats-Unis. Il se dit non pas sévère, mais réaliste. Cette partie du discours est édictée sur un ton savant et politique; il cite les scandales qui "*rempli(ssen)t les poches des capitalistes des holdings des multinationales*" sans pourtant qu'aucun responsable ne soit identifié. Se trouvant sans pitié pour le coupable, il se réfère au procès du préfet condamné pour son rôle dans la déportation des juifs. Il précise que lorsque la peine est prononcée, il n'y a plus à la discuter, comme dans son propre cas, où il a fait son temps de prison en silence.

Il se lève après nous en avoir demandé l'autorisation. Il semble souffrir de sa jambe.

La question du regard sur les proches amène, après un silence et divers sons para-verbaux, l'idée d'indulgence assortie de celle de bornes à ne pas dépasser. Il admet prendre néanmoins plus de «*gants*» pour les amis que pour la société. Quand nous évoquons les personnes de son environnement actuel, Monsieur B croit que nous parlons des professionnels du foyer qui «*font leur métier(...), qu'ils nous aiment ou pas*». Le malentendu subsiste un instant entre lui et nous qui pensions aux autres accueillis. Il explique que ce lieu est «*un microcosme*» et non une catégorie spécifique de population.

Pour le regard porté sur la famille, Monsieur B rit, puis fait silence avant de répondre, courtoisement qu'on peut «*mettre un trait à côté*». Il faut comprendre qu'il n'y a pas de réponse; il rit de nouveau puis, après une pause, qualifie son rire de «*sardonique*», ce qui est, selon lui, une réponse assez explicite. En dépit d'une demande de précision, il nous propose d'étudier la question, nous opposant clairement mais sans violence, une fin de non-recevoir.

Nous proposons ensuite la question du regard qu'il porte sur lui-même; il estime qu'on a toujours beaucoup d'indulgence pour soi-même, mais qu'à un moment «*il faut sévir*». Il met ce besoin en parallèle avec la nécessité de l'arrêt de la dépendance, comme «*une forme de protection*» en lien avec l'instinct de survie. Il s'adresse à nous comme dans une interrogation générale sur la survie, que nous ne parvenons pas à interpréter davantage.

Nous passons au corollaire de la question précédente en lui demandant quel regard portent, à son avis, les autres sur lui. Il explique que seul, celui des proches compte pour lui, parlant de l'anonymat des autres. Nous souhaitons qu'il qualifie ce regard, lui proposant les termes «*d'amical ou affectueux*» mais il refuse de confondre des émotions qui «*n'ont rien à voir entre elles*»; il trouve alors une tonalité plusintériorisée pour définir les «*deux directions*» que peut prendre l'affection, celle de la part ou vers les aînés, et celle qui touche le sentiment amoureux. Soudain timide comme un collégien dans son

attitude, il bafouille en évoquant certains regards affectueux qu'il verbalise paradoxalement comme "*autant de propositions à se mettre au plumard*".

Dans une sorte de rêverie, il dit sentir tous les jours des regards indifférents sur lui; il évoque le «*premier regard*» qui montre l'intérêt ou l'indifférence. Il nous interpelle directement, de manière assez vive par rapport au ton de cette partie de l'entretien, pour proclamer qu'il est de notre métier de regarder les gens, de leur parler. Il marmonne, inaudible, à la suite de cette remarque.

Nous croyons qu'il décide de ne pas prolonger la rencontre lorsqu'il perçoit l'indifférence du regard; il pense cependant que cette qualité du regard n'est pas forcément adressée, mais peut exprimer, chez celui qui la montre, une centration sur d'autres préoccupations plus intérieures.

Il assure croiser facilement des regards méprisants à son égard, liés à l'ironie dont il dit abuser. A cause de cette propension, il rencontre des personnes qui ne l'aimeront jamais.

Il évoque les regards «*de connivence*», souvent inhérents au partage d'une situation cocasse. Il revient sur cette communication particulière qui permet «*une symbiose*» dans laquelle la parole n'est pas essentielle. Il décrit le regard de souffrance, «*le plus pénible*», la sienne - dont l'origine réside dans la souffrance de l'autre- mêlée à celle de celui qui souffre. Cette partie du discours parle distinctement d'une «*souffrance aveugle*» (...) *qui transpire par les yeux*» mais qui confond volontiers l'auteur du regard et son destinataire. Monsieur B insiste une nouvelle fois sur le regard «*d'aveugle, qui ne vous regarde même pas*». Il explique avoir trop souvent rencontré ce type de regard, et avoir été profondément marqué par lui. Le silence apparaît et persiste longuement. Après une pause, il continue, comme par retournement, avec le regard de plaisir qui se réfère au plaisir oral et infantile d'abord, comme celui de manger une crème glacée dans un moment de gourmandise partagé; il mentionne rapidement le plaisir sexuel, avant de terminer sur un plaisir esthétique et cosmique de «*regarder les étoiles*». Il affirme l'importance du regard pour lui, précisant que ses yeux changent de couleur avec son humeur. De manière associative, il parle alors de regard de colère, puis de regard d'amoureux, différent du regard de plaisir, englobant ce dernier mais aussi «*l'envie de l'autre, la satisfaction d'être à deux*». En revanche, il pense que la question du bonheur, que nous suggérons, n'est «*pas très honnête*», parce que c'est un peu comme «*monter sur l'Everest*». Citant le peintre, le tailleur de pierres ou...nous qui sommes psychologue, il pense que ces personnes peuvent avoir du bonheur dans ce qu'elles font.

Nous parvenons aux deux dernières questions sur la honte, sentiment que Monsieur B dit ressentir; après un bref malentendu, il dit avoir honte que la société soit menée comme elle l'est, en particulier par des dirigeants qui vivent dans le luxe.

Il a parfois honte d'amis qui se comportent mal; il dit rapidement avoir eu honte de son père, mais ne souhaite pas en parler beaucoup, cela n'étant pas «*un sujet intéressant*». Il précise après un silence et un éclat de rire qu'il doit «*rôtir en enfer*». De manière inattendue, il reprend cependant ce thème, en expliquant qu'il a pleuré à la mort de celui-ci. Il évoque sa propre place dans la fratrie, le dernier, le fils rejeté, le «*rien du tout*». Au crépuscule de sa vie, son père l'a fait chercher pour mourir dans ses bras. Par

un effet de style, à la fin de cette phrase, Monsieur B nous apprend qu'il a «*pleuré de joie*» au décès de cet être «*immonde*» qui a tué sa mère. Il parle de ses deux sœurs qui l'ont élevé, mais ne souhaite pas s'appesantir sur sa mère, son "*jardin secret*", décédée lorsqu'il avait 14 ans.

Il examine les circonstances de la honte par rapport à lui-même, éprouvée lorsqu'il s'est enivré ou bien lorsqu'il aurait pu aider quelqu'un, qu'il ne l'a pas fait et qu'il est arrivé quelque chose de grave à cette personne. Il explique que ce n'est pas toujours facile d'exprimer ces sentiments là, que c'est un peu se «*mettre à nu*» que de le faire. Il finit par dire que la honte, c'est sûrement «*un truc freudien*» et conclut, avec des sifflements, des rires et des silences: "*la honte , ouais ! c'est, c'est terrible, la honte* ».

Pour clore l'entretien, il recherche une image qui pourrait représenter la honte, et après un temps de réflexion, il dit ressentir une très grande honte des camps de concentration, où «*le bourreau est déshumanisé, mais la victime est déshumanisée aussi*». Un très long silence suit cette remarque.

Quelques mois plus tard, nous rencontrons Monsieur B qui nous salue chaleureusement. Il dit à la cantonade, sur le ton goguenard auquel il nous avait déjà habituée, que nous sommes «*une psycho vachement sympa*». Sur un registre plus intériorisé, il nous confie spontanément qu'il doit repartir en cure de désintoxication.

1.2.4.4. COMMENTAIRE.

L'entretien avec Monsieur B est interminable. Il a fallu deux séances d'environ quatre heures au total pour parvenir à son terme. Ces deux moments sont extrêmement différents, tant dans leur ton que dans leur contenu. Nous éprouvons des difficultés importantes à soutenir la provocation et l'agressivité qui fusent de toute part à la première rencontre. Ballottée au gré de la tempête que la relation provoque en lui, nous nous arrimons au questionnaire qui seul, nous permet d'espérer que nous n'allons pas sombrer. Nous percevons physiquement des sensations de nausée, d'irritation; nous éprouvons affectivement une immense confusion, un désir de renoncement qui apaiserait nos tensions. Nous ne nous sentons plus capable de penser, mais il nous vient surtout l'idée d'une impuissance désespérante à nous faire entendre de lui; persuadée que nous ne pourrions rien extraire de cohérent de cet entretien, nous désirons surtout arrêter ce tourment.

C'est peut être une soumission partielle de notre part à ses exigences qui l'a autorisé à se pencher ironiquement sur les nôtres, avec cette question surprenante: «*est ce gratifiant pour vous?*». Cela semble avoir permis que nous reprenions rendez vous et qu'il soit présent la deuxième fois. Après cette première partie de totale projection, Monsieur B évoque son histoire récente ou plus ancienne pour finir, furtivement mais authentiquement par parler de ses relations familiales.

Tout se passe comme si les débuts de la rencontre et la centration sur l'espace provoquaient un retour de l'empiétement et les défenses contre lui par exportation du conflit sur l'interlocuteur. La survivance de l'objet à distance apaise ce déchaînement et permet une réappropriation des événements, peut être aussi parce que s'éloigne la focalisation sur l'espace.

Il est important de noter combien, dans la réalité de cet entretien, l'effraction se matérialise au second entretien comme une évidence, par les entrées répétitives et naturelles de l'infirmière, sans qu'elle n'ait éprouvé aucune nécessité d'excuse ou de justification. Comme si l'espace privé n'avait aucune légitimité, Monsieur B pourtant si contestataire, ne se sent pas dérangé ni choqué par ce qui nous apparaît quant à nous du registre de l'intrusion.

1.2.5. Sujet n°5 : Monsieur M.

1.2.5.1. PRÉSENTATION.

Monsieur M accepte l'entretien mais refuse l'enregistrement. Il vérifie que le magnétophone est bien à l'arrêt. Dès le début de la séance, il est affalé sur le fauteuil, presque à terre. Il présente des troubles de l'élocution plus ou moins importants selon le contenu de son discours, un bégaiement irrégulier et un ralentissement du rythme phonatoire. Il affiche ostensiblement un téléphone portable.

D'emblée, il donne son âge de 22 ans, se dit concubin et père de deux enfants de 7 et 8 ans. Il précise immédiatement que sa «*compagne est presque aussi vieille que (vous)*»; il touche l'Allocation Adulte Handicapé et vit au foyer depuis quatre mois.

1.2.5.2. EPROUVÉ PERSONNEL.

Ce jeune homme montre un lâcher-prise physique, comme s'il manquait de charpente. Notre première impression concerne le risque qu'il ne glisse jusqu'au sol, tant rien ne semble le tenir assis. Nous sommes également préoccupée de la comparaison entre sa compagne et nous qui avons de fait, l'âge d'être sa mère.

Son allocation adulte handicapé paraît liée à un trouble psychique et sa façon de l'annoncer résonne comme un avertissement qu'il nous envoie. Nous ne savons encore pas de quoi il nous alerte.

Le téléphone qu'il laisse en service, est exhibé comme un indice de son contact avec l'extérieur.

1.2.5.3. SYNTHÈSE DE L'ENTRETIEN.

A la première question, Monsieur M répond «*ma copine*», pour le lieu dans lequel il se sent le mieux. Il précise en expliquant qu'il vit avec elle, dans son appartement. A la demande s'il est itinérant, il dit être toujours en mouvement du fait de ses nombreuses activités, dont «*le business*», un revenu non déclaré qui ne grève pas l'AAH, précise-t-il avec une nuance de provocation. Guettant notre réaction, il finit par déclarer qu'il est «*dealer*». Il précise mener cette activité depuis 4 ans et demi. Le périmètre de déplacement est situé en banlieue où la police ne circule pas trop, alors qu'il reste en ville pour ses loisirs. Cependant, il passe également du temps personnel chez sa compagne, en banlieue, où il travaille. Le téléphone portable est ainsi justifié comme un outil de travail. Il dit se déplacer surtout dans la région, mais pas à l'étranger.

Il réfute l'idée de sédentarité, puis parle de son lieu de naissance. Il n'a pas jusque là éprouvé le besoin de rester dans le même lieu, alors que pourtant, il n'a jamais quitté sa ville natale, qu'il aime trop pour cela. Il remarque la contradiction de ne pas avoir bougé, et de pourtant ne jamais rester au même endroit. Nous essayons de tracer un lien entre sa vie récente et son histoire en demandant si, avant ses 17 ans, il séjournait chez ses parents. Il réplique un peu brusquement, comme scandalisé, et précise avoir vécu chez son père depuis ses 10 ans. Il fait soudain référence à sa désobéissance au juge en abordant son impossibilité à supporter sa mère et son compagnon. Il menace de «*la buter*» si elle l'indispose. Il ne va pas la voir au risque de «*refaire le portrait*» à son ami, ce qui a déjà failli se produire jadis. Il profère des menaces de mort envers sa mère. Pourtant, il ne l'a jamais touchée jusque là, alors que l'agression envers son beau-père était du registre de la légitime défense contre les coups qu'il subissait. Un peu étourdie de cette brutale montée de violence, froidement relatée, nous avons besoin de temps pour enregistrer ce que nous avons entendu. Il semble avoir envie de s'attarder sur les détails précis de la scène de l'agression, décrivant l'affûtage et le tranchant parfait du couteau. Il ajoute que sa mère, présente, «*n'avait pas intérêt à bouger*». A la question de savoir s'il l'aurait frappée elle aussi, il répond qu'il l'aurait violée, dans une fascination et une excitation croissante. S'ensuit une description détaillée des désirs sexuels de sa mère, et la proclamation de sa capacité à les satisfaire. Mais il conclut que c'est sa tante qui l'a dépuclé, la propre sœur de sa mère. Nous ne savons comment sortir de cette thématique, tant nous sommes hébétée par la contradiction entre la violence de la narration et le calme de Monsieur M, tant nous sommes sidérée de l'exposé de la scène incestueuse. Nous tentons, pour quitter la confusion, de revenir à des problématiques plus habituelles en le ramenant au divorce de ses parents. Le juge est intervenu lorsqu'il avait 8 ans; Monsieur M dit préférer oublier certaines choses. Devant cette parole un peu affective, nous évoquons l'idée de souffrance; cependant, poursuivant sur sa lancée, Monsieur M fait allusion à la scène ou au fantasme de viol de sa mère, lorsqu'il avait 9 ans. De façon obscène, il décrit sa mère sous un aspect provocant envers lui, suggestif pour tous les hommes. Nous souhaitons au plus haut point quitter ce registre, mais il continue, comme complaisant, à mentionner la relation sexualisée mise en place à son égard par les femmes de sa famille, après le divorce parental. Il explique que si c'est sa tante qui l'a défloré, ç'aurait pu tout aussi bien être sa mère. D'autres détails de cette veine sont encore rapportés; en panne d'arguments, nous tentons de faire référence à loi, avec la perspective d'une plainte. Il la rejette d'un revers de main, puisque, prétend-il, cela lui plaisait. Cependant il s'en ouvre aujourd'hui, sans trop savoir pourquoi, alors qu'il dit ne jamais en avoir parlé.

Nous relisons la période de la vie chez son père en imaginant qu'elle a été la suite d'une décision judiciaire. En réalité, il s'y sentait mieux qu'ailleurs, sans que le juge ne fût informé de ce choix. Il y est resté jusqu'au décès de son père, à ses 17 ans, après lequel, livré à lui-même il s'est mis à «*dealer*», comme lui. Après un instant d'étonnement, face à la question de l'ampleur de sa tristesse à la mort de son père, il répond, plus intérieur, et comme une évidence, avoir eu beaucoup de chagrin. Un temps de silence précède le retour à une obscénité accrue à l'égard de sa mère. Effarée de cette surenchère, nous le ramenons à son père, et à son éprouvé pour lui. Il confirme brièvement, mais avec fougue, le respect qu'il lui porte et fait de nouveau silence. Selon lui, son père était un bon

père, alors que *«la personne qualifiée pour les cours d'éducation sexuelle, c'était ma mère»*, trop bonne enseignante à ses yeux.

Il a du mal à exposer les raisons de ses départs d'un lieu, évoquant plutôt celles des retours chez sa mère, associés au sexe. Il parle ensuite du fait de ne jamais avoir séjourné au même endroit, en lien avec des hospitalisations en psychiatrie, dont la plus longue a duré 11 ans, et qui lui ont donné envie de *«changer d'air»*. Il explique avoir eu affaire à cette spécialité médicale dès l'âge de 10 ans pour des problèmes d'alcool, dont il situe l'origine dans le modèle maternel. Le père est représenté quant à lui dans une figure de protecteur, même s'il a lui aussi un rôle d'initiateur sur le plan de la délinquance.

Sur l'entrée dans l'errance, Monsieur M ne se considère pas ainsi, en dépit du fait qu'il ne dorme jamais au même endroit. Il préfère l'idée de mouvement, en contrepoint de son enfermement ancien à l'hôpital. Nous abordons cette hospitalisation en trois temps sur laquelle il revient itérativement; il parle d'une première mesure judiciaire, qui décrète sa garde chez sa mère après le divorce. Il a spontanément annulé cette décision par une vie de *«fugues»* chez son père et de retours à visée sexuelle chez sa mère. Reprenant le chapitre de l'hospitalisation, nous réussissons enfin à obtenir une réponse sur les séquences temporelles des séjours, longues d'au moins 6 mois et parfois de plusieurs années. Cependant, les périodes annoncées n'équivalent pas au total de 11 ans signalé avec insistance. Dans une fanfaronnade infantile, il explique avoir toujours intégré, même mineur, des services d'adultes où il semblait faire régner sa loi. Un nouvel aspect de transgression sexuelle est relaté dans la revendication de son intimité avec la psychiatre du service, avec laquelle il faisait *«des entretiens normaux et aussi bien des entretiens sexuels»*. Au-delà du fantasme et des constructions délirantes, Monsieur M. cite des noms et des unités de soins bien réelles qui attestent de sa connaissance du monde psychiatrique.

A la seconde série de question sur la santé, Monsieur M. pense ne pas avoir de problèmes, justifiant l'attribution de son AAH par le manque de revenus et le passe-droit que lui aurait autorisé sa liaison avec la psychiatre. Il dit avoir souffert de troubles alcooliques et toxicomaniaques précoces mais aujourd'hui résolus.

Il admet avoir présenté des problèmes de peau, à type de gale. La sphère cardio-vasculaire est considérée comme affectée par son tabagisme important, ainsi que par ses relations incestueuses. Il parle d'un souffle au cœur. La vue est défaillante puisqu'il devrait porter des verres correctifs, qu'il ne supporte plus. En ce qui concerne le soin de ces problèmes, il dit entretenir la pathologie pulmonaire, en fumant toujours beaucoup, en dépit d'un *«truc»* qu'il a au poumon. Pour la gale, il accepte le traitement donné ici. L'aspect psychologique est pris en charge par le CMP, il accepte un médicament qui lui fait du bien, sans lequel, dit-il, il est *«sur les nerfs»*.

Sur les addictions, il précise avoir commencer à fumer très précocement et intensément un paquet de cigarettes par jour, dès l'âge de 8 ans. Il dit consommer du tabac et du haschich de manière conséquente aujourd'hui encore, grâce à son activité de trafic. Il admet volontiers ne pas pouvoir s'en passer, comparant l'effet du *«shit»* à une autre substance de synthèse qui provoque en lui des excitations sexuelles brutales et violentes. Il considère que fumer en groupe est plus agréable que seul, le plus souvent dans un contexte sexualisé. L'alcool est également consommé, sans que Monsieur M. ne

développe beaucoup cette notion. Il préfère là aussi être en groupe, mais *"surtout pas avec n'importe qui"*. Il dit absorber des médicaments et du haschich, mais rien d'autre, à la différence de sa mère et de sa tante qui se droguent à l'héroïne en sa présence.

Il trouve que ces habitudes représentent une dépendance mais aussi un plaisir et un partage. Il préfère ne pas s'isoler, sauf pour une relation sexuelle. Il déteste la solitude, et considère comme une autre dépendance son besoin des autres. Il situe la fin de ses problèmes à l'époque du décès de son père ou même, plus tôt, à celle de la séparation parentale. Il rapproche de manière inattendue les décès de son père et d'une arrière-grand-mère, morte à 117ans, dont il dit qu'elle *"portait le monde sur les épaules"*. Un court moment, Monsieur M. remonte le cours de la lignée paternelle, précisant aussitôt qu'il n'a pas connu la filiation maternelle.

A propos du lien, le sujet nous interrompt pour fredonner, à propos de la société, une chanson contestataire. Il nomme sa haine des *"bourgeois (...) tout ce qui porte un uniforme (...) je hais. J'ai pas l'impression d'y être dedans"*.

En ce qui concerne l'amitié, il différencie, chez les hommes, ceux dont il repère le mensonge *«s'ils (leurs yeux) brillent"*. Pour ceux là, il a *"la haine"*. Quant aux autres, ceux qu'il apprécie, ils sont capables d'aide sans le dire, ils tiennent leur parole.

Chez les femmes, il respecte beaucoup ses amies, même s'il a eu avec elles des relations sexuelles. Il est tombé amoureux de la mère de ses enfants dès le premier moment, malgré la différence d'âge entre eux, puisqu'elle a 44 ans.

Pour ce qu'il pense de sa famille, il est très attaché à la lignée paternelle, aussi bien envers les hommes que les femmes. Il voue un *"immense respect"* au nom de son père. En revanche, le regard sur l'ascendance maternelle est partagé: en dépit du lien sexuel avec la tante, il dit vivre une relation de tendresse quasi filiale avec elle, qu'il ne parvient pas à éprouver en direction de sa mère. Il ne parle de cette dernière qu'en termes extrêmement crus, n'arrivant pas à définir cet attachement comme de l'amour, hésitant même sur la réalité du lien biologique entre eux: *"pas comme mère et fils...Je ne l'ai jamais considéré...Car si vous considérez qu'à 8 ans, votre mère flirte avec vous, ce n'est pas de l'amour filial, il n'y a pas de respect"*.

A propos du regard porté sur lui, Monsieur M revient sur sa mère et son regard lubrique. Il définit celui de sa tante de la même façon, avec *«autre chose en plus»*. Il agrée et rejette en même temps le terme d'affection, sur un mode plus intérieur que jusque là. Il considère avoir un style de vie *"bizarre"*, mais se soucie pourtant de protéger l'enfant de sa tante. Il sépare les *"territoires"* domestiques où il la traite comme une tante et ceux où elle devient sa maîtresse. Sa mère quant à elle, l'a toujours regardé d'un œil indifférent, *"ou autre"*, c'est à dire sans le voir vraiment. Elle était seulement attiré par les mineurs et, par défaut, s'est tournée vers lui.

Enfin, les autres regards sur lui sont emplis de mépris ou de pitié, ce qui est équivalent. Il évoque sa haine pour ce type de regards.

La question de la honte le renvoie encore une fois à sa mère et à sa tante pour dénier tout sentiment de cette nature dans leur relation. En revanche, la société lui fait honte, avec sa *"mauvaise morale"*, avec ses lois *"qui ne devraient même pas exister"*.

Paradoxalement, s'il lui faut réfléchir à leur remplacement, il pense qu'il "*ne faut pas supprimer les lois*". Il poursuit avec un exemple de loi "*ignoble*", celle qui prétend que les mineurs ne doivent pas fumer. S'ensuit alors une considération touffue sur la prétendue équivalence des risques pour les mineurs et les autres, qui lui semble démontrer le mensonge des médecins.

Finalement, il donne l'image de la société pour représenter ce qu'est la honte pour lui.

Au terme de l'entretien, essayant de quitter le lieu, il réalise que nous sommes enfermés. Il manifeste alors un moment de panique, tape sur la porte, crie, comme dans la terreur de rester seul avec nous. L'ouverture de la porte par un tiers extérieur amène un soulagement perceptible et il s'enfuit sans nous saluer.

1.2.5.4. COMMENTAIRE.

Monsieur M. nous invite immédiatement dans un univers incestueux et transgressif. Ce préalable posé, nous allons devoir le suivre dans sa confusion, sa violence verbale, son obscénité. L'horreur de l'inceste, réel ou délirant, présenté à tous les instants de l'entretien, ne pouvait que nous rendre l'un et l'autre confus, lui dans la tentative de trouver un sens à son histoire, nous dans la nécessité de quitter cette sidération dans laquelle nous étions ensemble plongés. Nos multiples velléités d'abrégier cet entretien où seuls l'exhibitionnisme et la provocation étaient de mise sont pourtant restées vaines; sans comprendre, il paraissait important de soutenir jusqu'au bout le sujet et l'entretien, comme pour dépasser son apparence de "caïd" et de pervers.

Au-delà de du personnage en effet, c'est sa posture physique qui nous a peut être permis de voir chez ce garçon, la fragilité précoce qui l'a, à n'en pas douter, conduit à la lisière de la psychose. Ce corps "a-vertébré" et mou, affaissé et inapte à se tenir seul, signalait en effet la trace du nourrisson lâché, sans force et sans désir. En fin d'entretien, cette première intuition s'est trouvée confirmée par les mots utilisés pour parler du regard: les yeux trop brillants qui trahissent, l'absence de regard de la mère pour son fils, sauf s'il devient un objet sexuel.

1.2.6. Sujet n°6: Monsieur A.

1.2.6.1. PRÉSENTATION.

Monsieur A. refuse l'enregistrement. Il décline son âge, son lieu de naissance, la profession d'encadrement qu'il a exercée pendant 15 ans dans la même entreprise. Il parle immédiatement d'un licenciement il y a quatre ans, qui l'a plongé dans la difficulté où il est à ce jour. Il se présente comme un célibataire sans enfant qui a vécu longtemps avec une femme et a longtemps élevé l'enfant de celle-ci.

1.2.6.2. EPROUVÉ PERSONNEL.

C'est un des rares entretiens de cette série qui n'enclenche pas en nous un malaise initial. Nous faisons connaissance avec un homme poli, discret, attaché aux usages sociaux. Il manie correctement la langue et ne paraît pas confus ni violent. L'entretien débute pour

notre part dans un confort agréable et inattendu. Une empathie particulière émerge en nous pour ce sujet dont la difficulté semble «objective», puisqu'il s'agit de perte d'emploi. Nous pensons au personnage du film «*une époque formidable*».(G. Jugnot, 1991)

1.2.6.3. SYNTHÈSE DE L'ENTRETIEN.

Sur le lieu où il se sent le mieux, Monsieur A répond sans hésitation que c'est «*un appartement personnel*». Il en donne une raison normative. Il compare avec «*ce qui n'est pas la norme*», en semblant d'abord vouloir parler du lieu d'accueil collectif, puis se ravise en évoquant «*tous les autres*», c'est à dire la rue ou le squatt.

La question de savoir s'il se considère comme itinérant le fait d'abord hésiter. Il répond sur la fréquence de ses déplacements, qu'il n'avait pas anticipés s'il était, comme prévu, resté dans la même ville. Il imagine qu'il aurait dû se marier et faire «*tout un tas de trucs*» qui n'ont pas eu lieu, comme un modèle de vie auquel il n'a pas eu accès. Il constate, un peu pour lui-même, que cela ne doit pas lui déplaire d'avoir tant bougé. Il a circulé seulement en France, parce qu'il n'avait pas «*de langue*». Après ce préambule, il réfute l'idée d'être itinérant et précise qu'il «*bouge sans bouger*» et qu'il a été attiré par le soleil lorsqu'il est allé travailler dans le Sud. Il récapitule les étapes parcourues au fil de sa trajectoire professionnelle jusqu'à un poste stable et promotionnel après lequel il n'a plus bougé. Il décrit deux moments successifs après son licenciement: l'impression de vacances d'abord, pendant plusieurs mois, puis la désescalade. Il donne des chiffres de revenus assez confortables, qui se sont pérennisés quelques temps après l'entrée dans le chômage. De son «*itinérance*», terme qu'il s'approprie soudain, il donne deux raisons différentes: d'abord, une mobilité nécessaire pour retrouver du travail, puis l'espoir de trouver mieux ailleurs. Ensuite il s'est rendu à l'évidence qu'il ne trouvera plus de travail «*comme avant*» et la tolérance à cette situation s'est amoindrie d'autant plus qu'il n'était pas habitué à vivre chichement. Il déclare être malgré tout resté dans le Sud jusqu'à il y a deux mois; depuis, dit il, c'est «*la descente*».

Il ne se sent aucune attache géographique, n'est nulle part mieux qu'ailleurs. Il est revenu ici «*par sécurité* » parce qu'il connaît la ville. Il évoque son statut de SDF qui l'a fait «*tomber bas*» et précise-t-il: «*plus c'est bas, plus c'est violent*». Depuis son retour, il se déplace en tramway, repéré comme le moyen de transport le moins contrôlé. Il fréquente assidûment la bibliothèque municipale où il passe beaucoup de temps au chaud, à lire et à se documenter sur «*l'alcool, la dépression, les médicaments, la crise sociale*». Il décrit les lieux publics comme n'étant pas conçus pour les errants, cite l'absence de sièges dans les centres commerciaux, la saleté des toilettes publiques. Il dresse une sorte de typologie des espaces investis par les SDF, à partir de critères tels que leur durée d'occupation par les mêmes personnes, leurs horaires, les activités qui s'y déroulent, les liens qui s'y nouent. Il considère les «*pauvres travailleurs qui courent*» du regard décalé de celui qui vit «*au ralenti*». Dans ce développement, Monsieur A. se place en observateur des gens et de la ville, de ses modalités et lieux de surveillance. Il conclut en signalant que c'est seulement parce que les gares sont fermées la nuit que les gens se retrouvent ici. Il n'est venu que parce que le froid s'étant installé, quelqu'un «*qui ramassait les gens*» lui a indiqué cette adresse. Il a passé le début de l'hiver dans la rue, à surtout beaucoup marcher.

Il n'a pas de projets pour le retour des beaux jours; poursuivant sur l'état des lieux du foyer, il insiste sur la touffeur, l'insalubrité, l'insécurité auxquelles il dit ne pas être habitué. Il pense que son «*instinct de conservation*» l'alerte et le tient éveillé la nuit; personne ne lui semble rassurant, comme il ne doit pas non plus l'être pour autrui.

Il ne se déplace qu'en ville, par manque d'argent. Il n'est pas encore bénéficiaire du RMI, ne touche aucun revenu. Il relate l'aggravation de son endettement depuis son dernier emploi, ainsi que le renoncement progressif à l'examen de sa situation. Il signale que cette attitude est récente, qu'il a lâché prise à la fin de l'année. Il avoue avoir eu envie de se jeter par dessus le pont mais n'a pas réussi à passer à l'acte, de peur de se faire mal. Il cherche encore «*une solution douce*».

Il se trouve sédentaire, se dit installé depuis un mois au moins dans un certain «*luxe*», qu'il doit cependant organiser au risque de se voir délogé. Il décrit de nouveau la promiscuité qui le guette s'il ne peut regagner le «*box*» où il parvient à s'isoler un peu. Dans le lieu qu'il investit, il a la "chance" de bénéficier d'une fenêtre et d'un radiateur.

Il se voit sédentaire dans la ville; il décrit son itinéraire quotidien, à heures quasiment fixes, en fonction de l'état de propreté des lieux publics. Il explique les heures et les jours creux, son ennui majoré par la pluie. Il reparle du sentiment d'étrangeté qu'il éprouve à contempler les gens actifs, comme des «*extra-terrestres*». Il se considère en sursis, revient sur la bizarrerie d'être là parmi les autres, de les gêner dans leur course. Il apprécie les bancs publics de la ville qui possèdent un dossier sur lequel s'appuyer. Pendant ce développement, Monsieur A. est passé du «*je*» au «*on*», en parlant de son éprouvé.

Il rend très précisément compte des différentes périodes de sa vie dans un même lieu: jusqu'à ses 20 ans dans la ville, puis un travail d'un an dans la proximité, un autre de 10 ans à l'autre extrémité de la région, un retour de un ou deux ans dans la ville, un dernier déplacement en Savoie et son départ durable dans le Sud.

Le retour ici a eu lieu en fin d'année, par une transition de deux mois à la gare et depuis un mois, une «*installation*» au foyer.

Il hésite sur ce qui détermine son départ d'un lieu donné, entre lassitude et ruine. Il associe son entrée dans l'errance avec "*le licenciement et la glissade du licenciement*". Cette "*glissade*" est reliée à ceux qui ne travaillent pas et qui vivent autour des "*boules/pastis*", et du "*monde de la nuit*". Il a dépensé beaucoup d'argent à offrir à boire, à jouer. Il décrit sa découverte d'un tel univers, son anesthésie momentanée, ses réveils difficiles.

Il pense qu'il aurait dû chercher du travail, au lieu de dépenser ses subsides. S'ensuit une considération sur les salaires qui lui étaient proposés, bien en-deçà de sa rémunération normale, puis sur l'impossibilité, à presque 50 ans, de réaliser une nouvelle carrière. Enfin, même s'il retrouve un travail, chichement payé, cela ne suffira pas à rembourser ses dettes.

Sur le registre de la santé, Monsieur A. considère d'abord avoir la chance de ne pas présenter de problèmes. Puis il dresse le panorama de ses fonctions corporelles, en commençant par la locomotion, qui lui paraît en état. Il signale incidemment pouvoir se

passer d'alcool, qu'il ne consomme plus depuis trois mois. Il évoque par ailleurs un problème de *"dermatose"*, lié à une prise de poids conséquente depuis son chômage, autour de 20 à 30 kilogrammes. Il parle d'une irritation de la peau, puis s'interrompt brusquement. Il revient à l'alcoolisation dont il situe les effets *"à la ceinture, là où la peau se colle"*. Le lien entre prise d'alcool et peau resurgit de manière étrange et insistante; il poursuit en nommant le traitement qu'il applique à cette lésion, sans lequel *"ça gratte, ça fait mal, on s'écorche"*. Il ne souhaite pas consulter de médecins pour le moment, préférant ne pas savoir s'il a un problème. Il convient avoir beaucoup et longtemps fumé dans sa vie, et avoir brutalement cessé *"pour un pari"* et aussi pour dépenser son argent dans l'alcool plutôt que dans les cigarettes. Sa fonction respiratoire s'est trouvée améliorée par ce choix.

Il mentionne des problèmes dentaires actuellement indolores mais dont il redoute le réveil. A ce propos, il considère ce site corporel comme *"un lieu exposé, un lieu d'infection"*. Il évite pourtant les soins en souvenir d'une consultation qui lui a fait *"très peur, très mal"*. Il pense qu'il lui faudra un jour *"changer les dents qui sont parties toutes seules"*.

Il déclare un strabisme sur un œil, opéré sans résultat notable. Il souffre d'un manque d'acuité visuelle à cet œil depuis sa naissance. C'est un trouble qui l'invalide au strict plan de la vue, mais aussi sur un versant qu'il nomme *"esthétique"* et qu'il décrit comme relationnel. Il explique se sentir dans une *"posture particulière"* face aux autres qui, à cause de son regard, deviennent parfois agressifs à son égard. Il n'envisage pas de solution médicale de peur de perdre l'autre œil.

Il énonce un autre problème de santé concernant l'atteinte de ses pieds, s'ils sont mal chaussés, au cours de sa déambulation incessante. Il imagine pouvoir se faire renverser lorsqu'il parcourt, tel *"un zombie"*, de nombreux kilomètres.

La sphère psychique est très clairement signalée comme fragilisée, avec de *"mauvaises idées"* qui surgissent lorsqu'il ne peut plus occuper son esprit, faute de stimulation externe. Il envisage la solution de l'engourdissement par les médicaments qui *"matraquent"* l'esprit, surtout si on les associe à l'alcool; il revient rapidement sur ce qu'il définit comme sa dépression, qui touche à la disparition de toute motivation, la différenciant de l'anxiété. Il ne parvient pas à *"réinventer un truc qui pousse à vivre"*.

Il ne va chez le médecin qu'en cas de douleur, pour réclamer un médicament qui la réduit. Il nous questionne soudain sur la présence de douleurs dans la maladie cancéreuse, après avoir annoncé qu'il ne soignerait pas une pathologie grave, sauf si elle le faisait souffrir. Monsieur A. entre alors dans un passage un peu confus où il affirme successivement que le cancer n'est pas curable, puis qu'il devrait *"être motivé pour (se) soigner"*. Subitement, il évoque le traitement par un magnétiseur, puis confirme ne pas être *"fait pour être malade"* et pouvoir rencontrer n'importe qui pour *"qu'il enlève le mal"*.

Revenant à un peu moins d'émotion, il envisage d'abord, en cas de besoin, se rendre au service des urgences, puis, si sa situation sociale s'améliore, choisir un médecin de ville. Il montre en passant sa méfiance envers les médecins qui ne disent pas tout sur leur santé aux patients.

Sur le problème des addictions, Monsieur A mentionne une prise tabagique pendant

20 ans à raison de 3 paquets par jour; il dit que la première cigarette matinale lui faisait mal, mais qu'elle le détendait, «*c'était une excitation, comme une compensation*». La prise était d'abord «*un acte personnel*» .

Quant à l'alcool, il dit l'avoir arrêté brutalement il y a 3 mois. Son alcoolisation était devenue très importante après le chômage, d'abord avec une consommation de bière qui ne le «*fatiguait pas*», à raison d'une vingtaine de canettes par jour. Lorsqu'il s'est mis à vivre la nuit, il est passé aux alcools forts qui «*cassaient la tête*», qui l'euphorisaient. Après, il ne se souvenait plus de ce qu'il avait fait pendant l'ivresse. Il a rarement consommé seul, offrant des tournées à ses compagnons, toujours dans le même bar, pour se sentir comme dans une «*famille*».

S'il reconnaît l'odeur et la consistance de la drogue, il en a surtout peur au regard de la dépendance. Il associe aussitôt avec sa propre dépendance à l'alcool ou au lieu d'alcoolisation, alors qu'il avait précisé ne pas avoir eu de manque à l'arrêt de l'intoxication. Il décrit une stratégie par laquelle il entrait en conflit, pour pouvoir être exclu d'un bar. Ses habitudes toxicomaniaques lui semblaient agréables, mais surtout elles facilitaient l'oubli des problèmes. Il revient sur le traumatisme du chômage, comme un passage d'un monde à l'autre, d'un comportement ordinaire à une aboulie permanente, accompagnée des reproches de l'environnement. Il ne s'enivrait pas pour créer des liens amicaux, puisqu'il dit ne jamais en avoir eu, ni pour s'isoler du monde parce qu'il a bien conscience d'en faire partie; il imagine que ces addictions lui permettaient de «*passer un moment tranquille*», de conserver un espoir éventuel. Aujourd'hui, il semble être «*au bout du chemin*», et paradoxalement, pouvoir «*faire confiance, se reposer*».

Autour du lien social et d'abord, du lien aux amis, Monsieur A. semble perplexe, soulignant de nouveau être plutôt solitaire. Il témoigne de l'indifférence voire de la violence du «*monde du bar*» où chacun se gausse de la détresse de son voisin, où le secours à l'autre est considéré comme une stupidité. «*Plus on descend, plus c'est violent*», martèle –t- il de nouveau.

La société lui convenait tant qu'il vivait bien, aujourd'hui elle lui semble dure, individualiste. Il décrit alors sa vie antérieure, au cours de laquelle, par souci d'autrui, sa compagne et lui s'étaient proposés comme famille d'accueil d'une fratrie d'enfants maltraités, qui leur avaient été confiés puis retiré après plusieurs années. En ce qui concerne la famille, Monsieur A. évoque une fratrie nombreuse qui se rencontrait jusqu'à un conflit récent qui a distendu les relations. Il pense que les siens en avaient assez d'être sollicités par lui pour une efficacité incertaine. Il a entendu l'avis de sa mère qui lui demandait de se soigner avant de continuer à l'aider. Il parle du décès de son père il y a deux ans. Il poursuit en faisant allusion aux «*histoires de famille quand on aide*» en les distinguant de l'accueil qui lui a été fait ici, immédiat et inconditionnel.

Enfin, le regard qu'il porte sur lui-même est considéré comme «*le*» problème. Il verbalise son sentiment d'échec total, l'idée d'être devenu fou, «*puisque'on n'arrive pas à réagir*». Au vu de certains symptômes, il se reconnaît comme dépressif. Il se situe dans l'étape intermédiaire entre l'aide et le «*redémarrage*», s'interrogeant sur sa capacité à se relever. Il reparle de sa période de repos, dans un environnement où «*on s'occupe de nous*», (...) *on déjeune, on dort bien*».

A la question d'avoir ou non envisagé une aide psychologique, il ne répond pas directement. Il pense avoir antérieurement suivi *"une descente"*. Demander des soins aurait été ou serait reconnaître qu'il ne va pas bien; de plus, il ne comprend pas comment un tiers pourrait l'aider. Il dit qu'il *"ne faut pas reconnaître qu'on est malade"* en réfléchissant, comme pour lui-même, sur les signes qui témoigneront qu'il ne l'est plus. Une remarque touche les exigences de la société et de l'insertion, définissant les critères de la maladie en fonction de la capacité du sujet de *"s'en sortir"*. Il conclut en mettant l'accent sur la nécessité de l'accompagnement dans le dispositif RMI.

Il trouve que les gens sont ici très aimables avec lui, ce qui n'est pas le cas pour *"les autres"*, autrement dit les citoyens ordinaires, qui le jugent différent et ne le regardent pas. Il se demande si c'est du mépris ou de l'indifférence. Il retourne la question en interrogeant l'existence et la nature de la demande des exclus. En tout cas, il pense que la société n'est faite que pour ceux qui vont bien, les seuls qui s'intéressent à ceux qui vont mal sont les gens payés pour cela, qui en ont le temps.

Autour de la honte, Monsieur A. reconnaît, comme une évidence, l'éprouvé personnel de ce sentiment, en particulier vis-à-vis de la famille et des amis. Il a quitté sa ville en partie pour cette raison. Il déclare sa honte de lui-même puisque *«tout a raté»*. Il se demande les raisons de cet échec, le relie à l'idée qu'il n'est peut être *«pas fait pour vivre dans ce monde qui va trop vite»*; il constate que quelque chose a dysfonctionné à un moment entre le monde et lui et imagine qu'il *«en demande trop»*, peut être.

Pour la représentation de la honte, il réfléchit longuement, puis signifie la fin de l'entretien. Il reprend la parole un instant en trouvant qu'*«avant, c'était impossible pour (moi) de rater»* Quelques mots confus parlent de dégâts causés par le chômage, de luxe, de chance, d'enfants qui auraient peut être changé le cours des choses. Il termine en évoquant la perte du lien avec l'enfant qu'il a élevé et sa mère, renouvelant la remarque que *«plus on descend, plus on nous tape dessus (...). On est mauvais.»* Il donne l'impression que tout ce qu'il faisait à l'époque de la chute était à refaire, considéré comme *«mal fait»*.

1.2.6.4. COMMENTAIRE.

En première analyse, Monsieur A. semble développer un discours parfaitement cohérent, sauf à quelques rares occasions où il se trouble et devient confus, lorsqu'il évoque la question de l'atteinte cutanée ou son problème de vue et sa réaction face à un éventuel cancer. Pourtant, il esquive de nombreuses thématiques qui permettraient peut être de comprendre son parcours: la cause du licenciement, celle de la rupture conjugale et familiale. Il reste dans l'allusif et dans l'extériorité devant les événements, quitte à s'éloigner, par l'emploi du pronom personnel indéfini, de sa propre implication dans les choses de sa vie.

Face à cette distance tenace, perçue d'abord comme une anesthésie affective, notre empathie initiale se mue progressivement en un ressenti d'absence psychique, confirmée par son observation aiguë des gesticulations du monde environnant. En ce qui le concerne, il *«bouge sans bouger»*. A la fin de cette synthèse, on peut penser que Monsieur A. n'a d'autre issue que celle de se retirer de l'agitation ambiante, de se lover

dans l'espace réduit de la fenêtre et du radiateur, de se remplir éventuellement de stimulations externes comme le tabac, l'alcool, l'adiposité ou les "divertissements"/diversions variés qui tenteraient de boucher le vide psychique confusément perçus. Tel un «zombie» il marche sans le décider, traversant cette vie dont il n'est déjà plus membre, au risque d'y être renversé. Si tout lui échappe, même ses dents, sa sensorialité reste pourtant une barrière poreuse où affleure la blessure interne, en terme d'adhésivité de la sangle abdominale à la ceinture, de biais de son regard "louche", ou d'inacceptable douleur.

Après l'illusion d'être enfin en contact avec un sujet moins abîmé que les précédents, nous découvrons, dans son fracas interne, la trace d'un grave renoncement devant une fatalité persécutrice qu'il pense immuable. Passager transitoire de ce monde, il exprime son envie de le quitter, mais même celle-ci n'est pas assez solide pour lui permettre l'acte personnel de mise à mort.

1.2.7. Sujet n°7 : Monsieur S.

1.2.7.1. PRÉSENTATION.

Monsieur S. se présente le visage encadré d'une grosse barbe blanche et de longs cheveux en bataille. Il est vêtu d'un pantalon trop court, maintenu avec une cordelette en guise de ceinture. Il semble jovial, se dit intéressé par la recherche, lui même fils de chercheur. Il accepte volontiers l'entretien et l'enregistrement. Son phrasé est hésitant, il cherche ses mots dans un souci de précision. Il bafouille et bégaie souvent.

Il décline son sexe, son âge, son état civil qu'il corrige avec la notion de "séparation de corps et de biens". Il commence à émettre des sons parasites. Il développe longuement sa situation professionnelle qui n'est actuellement plus que "virtuelle", à cause de complications administratives.

1.2.7.2. EPROUVÉ PERSONNEL.

Dès les premiers échanges, s'adjoint à la bonhomie de Monsieur S, une complexité stylistique du discours, ainsi qu'une attention et recherche particulière du mot juste. Nous percevons une teneur et un rythme de l'entretien qui nous donnent le sentiment que son terme n'est pas proche. Pourtant, nous nous armons d'une patience tranquille, dont nous ne croyons pas qu'elle puisse être mise à mal.

1.2.7.3. SYNTHÈSE DE L'ENTRETIEN.

Après avoir étudié les différentes propositions sur le lieu "idéal", Monsieur S répond rapidement "un appartement, c'est une évidence". Cependant, il a besoin de situer le contexte de cette affirmation dans son éprouvé actuel. Il remarque que, si un jour il ne perçoit plus cette certitude, cela signifiera un danger "immédiat". Puis il nous interroge sur la méthodologie de cette recherche, en demandant si nous souhaitons évoquer l'habitat maintenant ou plus tard, ce qui nous laisse un peu surprise; il poursuit en parlant de l'idéal pour lui, qui serait un habitat non-collectif, dans une campagne pas trop isolée, mais en

même temps assez distante du voisinage afin de pouvoir écouter de la musique sans être inquiété par la police. Cette première incise est accompagnée d'accentuation durable de la dernière syllabe des mots. Nous sommes parasitée par sa phonation; pourtant nous résumons par la proposition d'un espace suffisamment grand et pas trop isolé. Il commente le questionnaire en parlant de notion idéale, que nous reconnaissons comme la 1^{ère} question. Avec de multiples hésitations sur les mots, il évoque le besoin universel d'un espace «*délimité pas illimité(...) sans habiter sur la tête de l'autre*», et accepte de se prononcer sur sa préférence pour un habitat individuel. La question de savoir si ce serait un lieu partagé avec un ou plusieurs autres, choisis par lui, n'est d'abord pas prise en compte. Puis il considère qu'elle ne fait pas «*partie de la catégorie de l'habitat*», pour lui seulement concernée par l'aspect matériel. Il accepte pourtant de répondre qu'il vivrait avec d'autres, auxquels il ajouterait un animal. Il paraît contrarié par ce qui lui semble être une erreur de classification de nos questions. Un doute fugace sur leur pertinence nous traverse. Nous revenons néanmoins sur l'animal, dont il relativise l'importance. Mais il évoque aussitôt un chien, à cause de ce qu'il nomme «*l'imprégnation*» de son enfance. Il se souvient d'un boxer qui a accompagné le bébé qu'il était dans ses premiers pas. Revenant sur la place des humains, il parle d'espace pour recevoir des amis, qui ne vivraient pas à demeure. Contestant de nouveau l'organisation des questions, il trouve que nous avons seulement situé l'espace géographique de l'habitat, sans le décrire réellement. Il nomme alors «*un minimum d'espace pour un minimum d'espace (...) pas immense pour pas qu'on soit perdu, pas trop petit pour qu'on puisse respirer*». Nous éprouvons une vague impression d'égarement, par la confusion des questions ou celle des réponses. Monsieur S. sépare les espaces internes de son habitat en zones pour manger, dormir, partager du temps ou pour se retrouver entre amis. Il produit de nouveaux bruits para-verbaux qui semblent liés à l'émergence d'une émotion obscure, au moment où il évoque un espace où manger, et un espace de bibliothèque.

Tentant de remettre un semblant de clarté dans une formulation peu explicite pour nous, nous demandons si, dans cet idéal qu'il décrit, la bibliothèque est un espace «privatif» ou différencié. La séquence devient progressivement confuse, Monsieur S opte finalement pour la «*fonctionnalité.. (...) préférable qu'il (le lieu) soit différencié, pas obligatoirement différencié, mais en tout cas pratiquement, si vous voulez, il faut qu'il y ait une possibilité éventuellement, pour quelqu'un de lire, en même temps, peu importe que ce soit différencié ou pas, si vous voulez, ça je veux dire, au niveau de la disposition dans l'espace de vie auquel on doit affecter différentes fonctions...*» Nous ne pouvons retranscrire ici toutes les hésitations langagières, répétitions de mots, balbutiements qui s'insèrent brusquement dans cette partie du discours, le rendant de plus en plus inintelligible. Monsieur S. retrouve un instant de calme pour continuer sa description, puis il est question «*d'un individu du groupe, de la tribu (qui puisse être) appelé à lire dans cet espace -là, s'isoler et lire...*»

La confusion revient soudain à cet instant, suivie d'un épisode de désorganisation psychique, quand, parlant de la gêne possible liée au bruit d'une conversation qui parviendrait au lecteur, Monsieur S. évoque «*un morceau d'oreille qui va rester là avec le groupe, et vos yeux qui vont, en fait...*» La fin de la phrase reste en suspend. Nous reformulons ce que nous avons entendu comme une expérience de morcellement, sinon vécue par lui, du moins assurément éprouvée par nous: «*les yeux d'un côté, l'oreille de*

l'autre?» Nous n'évaluons pas à cet instant ce que peut déclencher la répétition de ce fragment de discours. Nous sommes envahie d'un sentiment d'étrangeté et de l'immense inquiétude d'avoir réveillé des éprouvés psychotiques chez cet homme.

Contrairement à nos craintes, Monsieur S., se dégageant par le rire, de ce moment de grande confusion, retrouve une pensée construite. Il dit qu'un studio ne correspondrait pas à l'espace idéal mais conviendrait *«royalement»* bien par rapport à son habitat actuel.

Aussitôt après un début de synthèse qu'il nuance avec justesse, il introduit un autre registre où *«la vie végétale (...) le rapport à la terre (...), l'énergie tellurique»* adviennent comme des évidences. Revenant à des éléments ordinaires via la thématique de la campagne, il parle d'un jardin qu'il cultiverait lui-même en lui apportant *«le soin, l'énergie, la continuité, la régularité»*. Le plaisir émerge un instant dans l'évocation des arbres fruitiers qu'il y planterait, du goût du vin de noix. Nous lui demandons si, entre l'idéal et la réalité, il envisage une autre possibilité d'espace, et il propose une capsule spatiale. Souhaitant que cela n'entraîne aucun nouvel épisode de dépersonnalisation, nous suggérons associativement l'idée du troglodyte. A notre grand soulagement, il en rit avec nous avant de paraître avoir épuisé la question.

La deuxième partie du même item l'agace, puisqu'il la trouve de nouveau beaucoup trop vaste. Critiquée dans la construction du travail, nous nous justifions vainement. Nous nous sentons gagnée par la mauvaise humeur et pour nous en défendre, traitons de ce qui lui fait imaginer son idéal et de ses origines. Il soupire, et, après un silence évoque les risques induits par la promiscuité, ainsi que son désir de s'en éloigner. Après divers silences et bruitages para-verbaux, il qualifie ce dernière point par la notion de *«communion»*, puis, comme désolé, insiste sur *"la vastitude"* de la question. Une nouvelle pause introduit la suite, autour de la notion *«d'harmonique»*; il use indifféremment des termes *«harmonie»* ou *«harmonique»* pour définir le mariage de sons le plus pur, absolu, *«en tous les cas harmonieux»*; il s'agit d'un son *«plus joli que chacun des sons»* qui le composent. Monsieur S. développe alors une nouvelle théorie qui nous plonge dans un véritable égarement. Il y est question des sons comme recherche des *«paramètres de vie»*, dont l'un pourrait être l'espace et *«l'équilibre relationnel»* avec toutes les formes de vie. Voilà ce que serait pour lui la communion. Il nous renvoie à la logique d'une construction entre *«communion et harmonique de vie»*, où la seconde est *«à l'évidence»* le résultat de la première. Devant notre confusion certainement de plus en plus visible, Monsieur S. montre des signes d'agacement, qui se transforment en constat sévère de notre défaillance à saisir ces concepts. Nous sommes perçue comme réellement déficiente. Il attaque de nouveau nos propositions, expliquant avoir dû passer d'une définition de l'habitat à des notions abstraites comme le bonheur, la communion en étant *«à la fois le moyen et le résultat.»* Nous l'entendons dire que la question interrogeait la nature de la communion comme moyen ou but à atteindre.

Forte de la relecture du questionnaire, nous vérifions qu'aucune des questions n'a porté sur cette thématique. Reprenant pied grâce à cette certitude, nous voulons avant tout remettre de l'ordre dans ce qui apparaît comme un fatras inextricable. Nous déroulons les différentes associations conduites à partir des raisons du choix d'un espace plus qu'un autre, qui ont amené Monsieur S à nommer la communion et l'harmonique de vie. Mais cette formulation lui paraît confuse à son tour, jusqu'à ce qu'il parvienne à définir

l'idéal comme étant la communion parfaite avec tout ce qui entoure le sujet. Il quitte un moment ce domaine d'abstraction pour considérer le «*problème d'échanges*» entre nous, pensant que nous ne mettons pas «*le même contenu dans les mêmes contenants*». Puis il revient à sa définition de l'idéal en le comparant à «*la pacification complète(...) avec la création, le créateur, (...) le point d'équilibre parfait*».

Le climat est tendu, Monsieur S. a du mal à trouver ses mots; il évoque les «*petites communions* (qui permettent de s'approcher) *de la grande*». Nous osons un mot facile sur la «*communion solennelle*», qui par chance, le détend. Il s'apaise et nous permet de nous apaiser également - ou est-ce l'inverse? Ensemble, nous tombons brusquement d'accord sur le sens des choses qu'il était si difficile de définir juste avant. Timidement, nous faisons appel à la dimension mystique de ces notions: il l'assume pleinement avec le terme de «*sainteté*». Il devient soudain très prudent pour dire que, même dans le lieu où il vit actuellement, il pourrait s'approcher de cet état pour peu qu'il parvienne à investir les relations qu'il y côtoie, ce qui lui est pour le moment impossible. Il avoue son incapacité à «*vivre en paix là dedans, en paix avec moi et avec les autres et avec mon environnement.*»

En entendant la seconde question sur le fait d'être itinérant, Monsieur S marque un silence. Il remarque encore une fois la trop grande étendue des demandes. Il pense qu'il lui faudrait «*très longtemps pour répondre à chacune.*» Avec beaucoup de précautions, il considère qu'en effet, pour le moment, il se sent itinérant et sans attaches. En revanche, s'il élargit la question, c'est différent. La crainte d'être de nouveau débordée nous fait lui suggérer de débiter par l'actuel. Pour «*inverser les rôles*», il veut nous poser une question, que nous ne refusons pas. Pourtant elle ne se formule pas, seulement l'affirmation selon laquelle «*personne n'est de nulle part, donc je suis de quelque part*». Toutefois, il se dit actuellement en état «*d'errance*» à la place du terme «*d'I*». Il admet être dans les deux situations, tout en différenciant l'itinéraire organisé de l'errance sans but.

Sur la durée approximative de cette situation; il répond par le repère de la «*perte administrative du domicile*» et en décomptant les huit mois passés en psychiatrie, plus les 2 ans de séjours en résidence sociale, soit au total presque 3 ans d'errance.

Pour la seconde définition de "l'itinérance", Monsieur S revient sur la précédente formule, cette fois sans double négation: «*on est de quelque part*». Il pense moins à la nationalité qu'à «*l'imprégnation*» reçue dès l'enfance. Il évoque une mémoire sensorielle d'odeurs, de bruits, de visions. Il passe à une personnalisation inédite du discours, pour considérer que rien n'a d'importance en regard des «*premiers souvenirs, des premières imprégnations*». Il en vient à chercher ce qui pourrait s'opposer à sa position d'itinérant, et définit un ancrage originaire à l'endroit des premières imprégnations. Il accepte la reformulation d'attache affective, plus que géographique.

Après tout ce temps, un apaisement semble pouvoir être espéré; mais, Monsieur S dément ce qu'il vient d'annoncer, en ne considérant que comme point de départ ce qui était à l'instant admis comme attache. La critique méthodologique resurgit, lorsqu'il explique que nous avons voulu opposer ce qui n'était que différencié chronologiquement. Lasse, nous répétons la question. Il conteste l'équivalence des propositions, qu'il dissocie

en ce qui le concerne: oui il est itinérant; non il n'est pas sans attaches géographiques. Nous nous inclinons, mais il continue à répéter la disparité des deux termes de la proposition, sa formulation lui semblant décidément fort maladroite. Quant à nous, le partage entre sentiment d'incompétence et agacement, domine nettement notre ressenti global.

La question du périmètre de déplacement soulève une nouvelle fois la différence entre deux moments de sa vie: celui où il est devenu itinérant et les précédents, au cours desquels il a «*bougé*» pour des raisons professionnelles à l'étranger. Nous abordons cette fois une possible différence entre la position d'errant et celle d'itinérant dans laquelle il envisage une «*attache*». Il nous interrompt, trouve un ton docte pour évoquer «*l'exigence de la langue française, sa précision*», contradictoire aux «*concepts tels qu'on les manipule actuellement*». Ce sont évidemment nos propositions qui lui paraissent imprécises; il dissocie «*l'errance*» comme «*état d'esprit, (...) concept abstrait*», de «*l'itinérance, (...) beaucoup plus terre- à- terre (...) c'est un déplacement géographique*». Monsieur S, à ce moment du discours hésite beaucoup, cherche ses mots de manière fréquente, fait de nombreuses pauses. Pour l'aider, nous suggérons que «*l'itinérance*» pourrait induire le déplacement vers un but, ce qu'il refuse; car pour lui la notion d'itinéraire est différenciée de celle «*d'errance*». Il énonce qu'on «*peut être itinérant sans être errant*», alors que c'est sûrement moins fréquent et plus difficile d'être errant sans être itinérant. Il redit sa gêne devant notre échange, puis reprend son discours en énonçant de manière sibylline que «*le flou n'est pas dans la tête.*» Nous ne savons plus s'il parle du flou de l'errance ou des questions. Il soutient que le choix de partir pour un autre lieu, envisagé comme plus agréable, appartient à «*l'itinérance*», alors que l'errance renvoie à «*l'incapacité de gérer une situation à un moment donné*». Il développe alors un peu plus clairement l'idée que, dans l'errance, le sujet espère un changement grâce au déplacement, une autre possibilité de «*de retrouver des repères*». Il insiste encore sur la distinction entre ces deux notions, quitte à leur trouver «*des liens, des interdépendances importantes*». A son sens, l'errant fuit, n'est plus dans le projet, la construction, au contraire de l'itinérant. Finalement, il considère que «*l'errance peut induire l'itinérance*» en ce sens que, si la personne ne maîtrise plus les situations qu'elle rencontre, elle va devenir itinérante pour aller ailleurs. Monsieur S admet se trouver actuellement en situation d'errance.

Cette rupture permet de revenir à la question du périmètre de déplacement, à laquelle il semble cette fois consentir; il parle du quartier restreint, au mieux de l'arrondissement, qu'il balise par les lieux d'aide sociale où il se rend; il accepte l'idée de «*périmètre de nécessité*». Plus intérieur, il évoque, après un long silence, sa dernière sortie hors de la ville, à l'occasion du décès de son père, dans le Sud. En essayant de dater l'événement, Monsieur S déclare au sujet de son père: «*il est né le 1 mai, il est né le 1^e Mai 2000*» et, apparemment sans avoir entendu son lapsus, il poursuit ainsi: «*on s'est retrouvés à cet automne, à cet automne 2000*». Voilà donc près de six mois qu'il n'a plus quitté la ville.

A la troisième question sur la sédentarité, Monsieur S refait silence un moment, puis souffle et soupire, avant de dire que, même s'il est vrai qu'il est là depuis longtemps, il ne se considère pas sédentaire; cette idée lui paraît en effet relative à une domiciliation, qu'il

n'a plus. Il pense que la situation qu'il traverse depuis ces dernières années s'apparenterait plutôt à de l'errance.

Nous interrogeons la durée approximative des séjours dans un même lieu, en particulier avant l'errance, peut être au temps de l'itinérance. Il dément avoir vécu une période d'itinérance puisque auparavant, il se situait dans la sédentarité, en lien avec sa dernière activité professionnelle. Certes, il admet qu'il y a très longtemps, à la période de ses déplacements professionnels, il y a eu un «*glissement(...) entre la fin des études et le début...*» Monsieur S ne parvient pas à terminer sa phrase. Il reprend pour dire qu'il a «*commencé à faire des saisons*», dans le but de confronter le discours théorique à la réalité; elles ont duré jusqu'à «*l'accident de bécane*», qui, à cause de son retentissement sur le plan de la motricité, a interrompu définitivement son travail. Il décrit jusqu'à ce moment un emploi de réceptionniste trilingue pour lequel il fallait «*une forme olympique*». Il situe l'accident en 1981, précisant même le jour et l'heure à quelques minutes près. Ce souvenir est resté marqué dans sa mémoire comme celui de s'être fait «*couper en deux par une portière*». Nous différons la centration sur la santé, pour revenir sur les saisons effectuées sur une durée de six à huit mois, précédées et suivies d'un trimestre au total pour «*s'immerger*» sur place. En tout, il partait environ une année, et lorsqu'il revenait, il cherchait un autre lieu pour l'année suivante. C'était «*la respiration*», dit-il, pour évoquer le rythme des voyages. Au retour, son point de chute était plutôt parisien, là où il s'était installé pour suivre des études de langues orientales.

Pour ce qui détermine son départ, Monsieur S écoute les propositions et commence à éliminer celles qui ne conviendraient pas. Puis il retrace à haute voix son parcours d'errance et les départs successifs en lien avec des déterminismes particuliers: il a rejoint le centre d'hébergement pour des motifs financiers, l'hôpital psychiatrique pour des raisons de santé, de la même façon qu'il a quitté le domicile pour rupture conjugale. Il confie alors, sur un ton nouveau, qu'il n'arrivait plus à vivre seul dans cet appartement, parce qu'il ne s'y sentait pas bien. Les silences se font fréquents, ainsi que les sons para-verbaux; Monsieur S admet que ce sentiment d'isolement est une des composantes de ce qu'il nomme un problème de santé; il ajoute que «*c'est le chargé du lieu (...), tout ce qu'il y a dans le lieu (...)*».

Sur les événements qui sont selon lui associés à son entrée dans l'errance, Monsieur S parle d'une pluralité d'événements et d'un «*problème de convergence*»; il trouve qu'il a subi «*trop de choses, enfin trop de poids, en tout cas trop, trop, trop de choses, trop lourdes ou trop difficiles à gérer dans un laps de sens, de temps trop court*». Il imagine que chacun doit avoir «*ses doses maximales*». Ce qu'il croit être le départ de l'errance est défini comme «*la focalisation (...et) la convergence, sûrement*».

Il semble nécessaire de reformuler mais cette fois, Monsieur S approuve silencieusement notre résumé. Vérifiant s'il n'est pas trop fatigué, nous l'entendons avec surprise dire que «*le champ des questions est quand même beaucoup moins fatigant, plus facile (...) parce que là, on est moins dans le concept, on est dans le oui ou le non, le telle date...*»

Nous en arrivons alors à la deuxième série de questions concernant sa santé.

Il considère «*clairement*» avoir des problèmes sur ce plan. Il dit souffrir de problèmes

lombaires, *«comme toute personne qui a beaucoup conduit»*.

Au niveau dermatologique, il a parfois un eczéma très localisé sur l'annulaire gauche. Il rit avec une sorte de connivence, à propos de la symbolique de l'anneau matrimonial. Il signale que les démangeaisons surviennent dans les périodes *«de stress et de surcharge de problèmes»*. Les poussées se calment seules. C'est un problème qui est apparu de trois à cinq fois dans sa vie, sans qu'il n'ait pu identifier un moment précis d'apparition même s'il en a noté les circonstances.

Il décrit une dentition en mauvais état, liée à une interruption des soins motivée par des problèmes de couverture sociale. Ses dents ne sont pas encore trop fragilisées mais il pense que cela pourrait arriver rapidement.

Sur les raisons de l'hospitalisation en psychiatrie, il refuse nos propositions de dépression ou d'angoisse. Il parle de son besoin *«d'un coup de main, d'une assistance»* par rapport à tout ce qu'il avait à gérer, comme pour *«une traversée de gué»*. S'ensuit un grand moment de balbutiements et bégaiements après lequel Monsieur S. insiste sur le fait de n'être pas dans un *«état dépressif tendance suicidaire»*. C'est lui qui serait à l'origine de l'hospitalisation.

Monsieur S nous laisse placidement régler un problème de cassette puis reprend sur l'initiative de l'hospitalisation: il explique que lorsqu'il y a le feu, on fait le numéro des pompiers. C'est dans cette logique qu'il a contacté *«les gens qui savent de quoi ils causent et qui ont des chances d'être efficaces»*. A l'hôpital, la dimension sociale pouvait être prise en charge au même titre que l'aspect sanitaire, ce qui a orienté son choix. L'idée d'équipe lui a semblé également pertinente pour traiter tous les points de difficultés, dans une recherche de *«symbiose (...) en synergie.»* Quand, dans la suite de ce développement, nous lui demandons s'il pense avoir été aidé et pu trouver des réponses à ses problèmes, Monsieur S estime ne pas devoir formuler les choses en ces termes; il parle d'une analyse, bonne à un moment donné, à partir de laquelle un travail a été réalisé; le reste du discours sur la nature du soin est peu audible mais nous comprenons qu'il a pu bénéficier d'une hospitalisation de nuit pour lui permettre de travailler; pourtant il y aurait perdu en qualité thérapeutique.

Nous abordons ensuite les séquelles éventuelles de l'accident de moto. Il signale seulement une fatigabilité particulière du membre blessé, la jambe, qui souffre d'une légère limitation. Il utilise une terminologie médicale précise pour parler de la faiblesse musculaire et de la moindre ampleur des mouvements. Quelque chose se précipite dans l'énoncé des difficultés de sa jambe, nécessitant plus vite le repos, puis des risques d'aggravation, à terme, des problèmes de dos et de bassin. Il prolonge ce pronostic défavorable avec des risques *«d'arthrite, arthrose, enfin tout ce qui est dû en fait, à une intervention au niveau d'une articulation aussi compliquée»*. Il évoque *«un fil, le fil de la portière sur la rotule.»* Dans le détail de l'accident, il décrit la douleur, la recherche inefficace d'une position de confort, avant la perte de connaissance. Il explique que *«y' avait plus rien qui tenait à plus rien»* dans son genou; le chirurgien a *«bricolé, pris des petits bouts»*; Monsieur S se dit très satisfait de ce travail, sans lequel il ne devrait plus marcher. Il tient le médecin pour un *«orfèvre»*, qui a su extraire des éléments de différentes prothèses afin de réparer *«la charpie»* que sa jambe était devenue. Il semble penser qu'il n'existait pas de protocole de soin envisagé pour ce type de fractures, avant

qu'il n'ait présenté son genou à la science. Il se figure une reconstruction partielle, sur le modèle du robot: *«ils ont pris un clou d'une autre prothèse, des vis d'une autre, ils ont piqué une agrafe, ils ont pris un tabouret à une autre, ils ont bricolé tout ça et ils ont tâché de refaire (...) il faut éviter de croiser un aimant, sinon faut qu'on vienne me décoller (...) Je suis devenu une petite usine, j'ai de quoi faire une quincaillerie...»*

Pour les autres problèmes de santé, Monsieur S dit avoir des difficultés visuelles, qu'il ne peut pour l'instant prendre en charge, à cause de l'absence de droits sociaux. Il considère que ces troubles sont liés à une *«myopie de la quarantaine revue et corrigée cinquantaine»*.

Il déroule enfin le cours de son histoire médicale en commençant par les maladies ou interventions infantiles; il revient sur la fracture accidentelle du genou; enfin, il évoque une hémorroïdectomie.

Il relate soudain le roman familial qui lui a été transmis: sur son berceau de nourrisson, la déclaration suivante était inscrite: *«ne me touchez pas, ne m'embrassez pas, je suis fragile»*. Cette évocation inattendue est pleine d'émotion; il ne peut dire si ce sont ses parents qui avaient jugé utile d'afficher cet avertissement. Il pense seulement qu'il fallait bien protéger le nourrisson qu'il était.

De son enfance, il signale un *«zozotement»* durable qui a été traité par le compagnon de sa mère, qu'il nomme *«ma femme»*, dans un lapsus qu'il remarque aussitôt. Il se reprend, amusé ou surpris de la portée de cette erreur, en invoquant Freud sur un mode badin. Le défaut de prononciation a disparu, Monsieur S n'en a aucun souvenir.

Il poursuit en mentionnant *«une lithiase dans le rein gauche»* et décide d'en raconter la découverte; Un de ses clients, professeur de médecine, aurait invité Monsieur S à consulter tant il lui paraissait fatigué, alors qu'il continuait son travail sans se douter de rien. Son épouse aurait été elle-même contactée pour inciter son mari à passer un bilan de santé, qu'il s'était enfin décidé à faire. Au cours de cette hospitalisation, on avait découvert une anémie grave: *«j'avais plus un globule rouge, c'était de la flotte»*. En revanche, personne n'avait compris le lien entre ce symptôme anémique et un problème d'hémorroïdes, même s'il saignait régulièrement et abondamment de cette partie du corps, puisqu'il n'y prêtait lui-même aucune attention.

La compétence professionnelle de ce médecin avait permis d'interpréter la pâleur inquiétante ainsi que l'anémie considérable de Monsieur S, qui continuait à se *«vider vraiment comme un goret»*,. Après moult examens infructueux, Monsieur S avait en effet soudain pensé à lui signaler un problème d'hémorroïdes resté insoupçonné, et il avait fait un diagnostic juste qui dissipait l'énigme.

Il est remarquable que pendant toute cette période d'investigations *«de haut en bas, de droite à gauche (avec des sondes)»* dans tous les lieux de son corps, un saignement aussi notable n'ait pu selon lui être repéré et analysé.

En dernière analyse, une lithiase au rein gauche avait été découverte, dont il devait s'occuper; il ne l'avait, jusqu'à aujourd'hui, pas encore fait. Car il avait repris rapidement et intensément le travail, sans trouver le temps de vérifier l'évolution du problème.

Cette dernière remarque permet d'accéder à la question du traitement des problèmes

de santé. Monsieur S prévient qu'il ne s'en charge pas pour le moment. Il dit avoir la chance de ne souffrir d'aucun désagrément ordinaire qui nécessiterait un soin. Il n'a pas de médecin généraliste, ni aucun dossier médical nulle part. Il n'est jamais allé spontanément consulter, et n'a pris contact avec l'hôpital ou le corps médical que par personne ou service interposé -son beau-père pour le zozotement infantile, les pompiers pour l'accident, le client-médecin pour l'anémie. Il ne revient pas sur l'initiative annoncée plus haut concernant sa demande d'aide psychique.

En ce qui concerne le service médical offert au foyer d'hébergement, il a pourtant eu recours à l'infirmière qui lui a conseillé une radio pulmonaire, *«compte tenu d'ici, (...) du contexte, (...) des conditions d'hygiène»*. Il l'a réalisée, puis l'a réitérée sur la demande des soignants, sans qu'il n'en ait eu aucune nouvelle depuis. Il pense qu'à l'occasion, il devra s'en inquiéter, parce que *« ils en ont soit trop dit, soit pas assez»*. Il ne se fait pas trop de souci mais s'inquiète de ne pas savoir. Il se remet à bafouiller brutalement puis finit par dire que *«si ça se trouve, c'est parce qu'ils ont pas, parce qu'ils ont pas, parce que y' a rien ou parce qu'ils ont rien trouvé ou parce que y' a pas le temps (...)»* En tout cas, même dans cette situation, c'est un tiers qui l'a sollicité.

Pour les addictions, Monsieur S explique avoir fumé jusqu'à il y a 17 ans, plus de deux paquets de cigarettes par jour. Il a arrêté tout net, tout de suite, même s'il se souvient de deux ou trois essais préalables vite abandonnés au bout de quelques jours. Il répète qu'arrêter n'est pas un problème, que c'est trouver la vraie raison de le faire qui est plus difficile. Sa théorie repose sur l'idée que lorsque l'on reprend après un arrêt, c'est que l'on n'avait pas trouvé la bonne motivation. En l'occurrence, il s'est arrêté le jour où il a souhaité faire plaisir à une cliente en stoppant sa consommation; il a de plus pensé qu'il parviendrait à faire ce que d'autres avaient réussi. Pourtant, il croit n'être pas pour autant débarrassé de la dépendance, il en a toujours envie même si c'est moins fréquent. Il reste attentif à ne pas accepter la cigarette tendue, ne se sent pas à l'abri d'une rechute et se croit toujours vulnérable.

Il considère qu'il y a probablement dû exister, *«dans la première cigarette allumée, toute la partie sociale (...): pour être un homme il faut avoir connu sa première femme, pris sa première cuite, fumé sa première cigarette»*. Il explique qu'il a fonctionné dans ce schéma jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il était devenu un fumeur. Après la première étape groupale, il n'avait plus de plaisir particulier dans un mode de consommation ou un autre; sur l'ensemble des cigarettes, il n'en appréciait qu'une infime partie, le reste appartenant à la nécessité ou à l'habitude.

La consommation d'alcool induit une réponse plus complexe. Monsieur S évoque le vin présent à table à l'enfance, le début de sa propre consommation à l'adolescence, au cours de repas familiaux; l'alcool n'a jamais été ni incité ni interdit, il vivait dans un monde où *«il n'y avait pas d'alcooliques»*. Il évoque le souvenir d'un meuble/bar, très investi par son père, dont il parle encore avec beaucoup d'admiration. Là, quelques alcools réservés aux invités pouvaient correspondre à ce que *«les médecins qualifient de consommation sociale d'alcool»*. Dans son histoire, l'alcool a surtout été un liant social, dans le contexte *«d'un vrai repas»*, entre amis.

Il mentionne pourtant une vraie ivresse dans sa vie, au cours de l'adolescence, qui lui

a laissé un souvenir singulier, qu'il ne peut définir en première intention; il cite l'insistance de sa sœur pour qu'il se lève. Il relate le conflit entre sa «*volonté farouche de (me) lever et un refus systématique de (mon) organisme à exécuter, une espèce de «je veux pas savoir, dans l'état où tu m'as mis, tu te dém..., moi je bouge plus»*. Il décrit la sensation «*horrible*» d'avoir perçu la désobéissance de son corps envers sa raison, comme ce que pourrait éprouver un accidenté de la route qui ne peut plus bouger ses jambes en dépit de ses efforts. Puis il rit de cette expérience, en parlant de «*l'état d'imprégnation*» qui a nécessité une latence avant toute autre possibilité de mouvement. Il insiste sur le caractère unique de l'événement, et sur l'importance de l'ébriété dans laquelle il était: «*vraiment ivre, enfin ivre mais quand je dis ivre, ivre mort, quoi.*»

Il revient à l'alcool et le problème qu'il pose dans ce lieu collectif où on peut le trouver facilement, du fait de l'importance de la consommation; il constate paradoxalement que son propre «*rapport à l'alcool diminue*». Il pense qu'il n'est pas en manque, mais que, s'il fait un bon repas...La suite est inaudible, mais semble signifier qu'il apprécie de boire dans ce contexte, sans qu'il ne se sente, à l'inverse de la cigarette, soumis à une quelconque dépendance.

A propos d'autres produits, comme le haschich, il se situe comme «*bon fils de scientifique et de chercheur*». A ce titre, «*comme tout le monde*», il a essayé, sans en avoir gardé «*un souvenir impérissable*». Il signale que ce n'était «*pas un truc en intraveineuse, genre LSD (...), c'était un truc, ça se fumait*». Il précise ne pas avoir «*perdu pied*» sous l'effet du produit, grâce à «*la rationalité (et) le cartésianisme*» qui le caractérisent. Il accorde de l'importance à l'équilibre entre plaisir et déplaisir; c'est au nom de celui-ci, en regard au risque de ne pas maîtriser une possible dépendance ou de s'acheminer vers des dangers plus graves, qu'il a souhaité ne pas renouveler l'expérience.

Pour les psychotropes, déjà utilisés lors de son séjour en psychiatrie, Monsieur S parle de petites doses d'une part, et de réactivité importante de son organisme d'autre part. Il devient inaudible, presque confus, en laissant supposer qu'un traitement bien plus léger que la moyenne avait sur lui des effets importants; en conséquence de quoi, dans les «*conversations*» qu'il avait avec l'équipe médicale, il avait été convenu de doses presque «*symboliques*».

A la question de savoir en quoi, à son avis, ces habitudes lui sont ou lui ont été utiles, il s'arrête à l'évocation des items "agréable" et "partage". Il pense que, au moins en ce qui concerne l'alcool, c'est «*sûrement vrai, (...) agréable dans le temps de partage*». Il précise être incapable de boire tout seul, même un bon vin, trouvant que «*ce serait dommage pour le vin*», et aussi un peu pour lui, puisqu'il a plus de plaisir à le consommer avec autrui. En ce qui concerne le tabac, il explique que c'était de l'ordre de l'habitude et admet le terme de dépendance, sauf pour les cigarettes d'après le repas qui elles, étaient du registre du plaisir, qu'il était «*hors de question de supprimer sinon tu tires à vue*». Il accepte notre synthèse de plaisir partagé pour l'alcool, et de dépendance au tabac, précisant qu'évidemment «*tout ça est très subjectif*».

Pour la dernière série de questions, et d'abord la thématique du lien, nous interrogeons le regard qu'il porte sur le monde. Monsieur S souffle et perd immédiatement

son calme en trouvant à nouveau que *"c'est trop, c'est trop (...) c'est beaucoup trop large"*. Il reprend la critique méthodologique abandonnée pendant la séquence précédente, en nous interpellant sur les subdivisions des items; nous lui en livrons la liste, de nouveau fatiguée et déçue du retour à la controverse. Il souffle, ricane, nous interroge sur le point de vue que nous attendons. La réponse centrée sur le sien ne le satisfait pas, puisqu'il démontre qu'il peut traiter de plusieurs angles d'approche, sociologique, éthique, philosophique... Il poursuit cependant avec la multiplicité de la société, *"mouvante (...) elle vit, elle se métamorphose"*. Il soliloque en ironisant sur ce qu'il pourrait *"penser"* de la société; nous insistons sur la notion de regard. Il garde longtemps le silence, répète cette idée, se tait de nouveau. Puis il revient sur la complexité de la société, sur sa diversité. Il inspire, souffle, fait silence encore et parle de *"la série de clichés, de bateaux qu'on peut dire"* en ponctuant sa phrase d'un rire sarcastique. Agacée, nous lui déclarons ne pas les connaître; il rit de nouveau puis, après un autre silence, répond légèrement condescendant: *"c'est divers, c'est contradictoire, c'est, c'est intéressant, c'est passionnant, c'est capable du meilleur comme du pire..."* Résignée, croyant qu'il ne désire pas donner suite, nous sommes prête à abandonner cette question; mais il justifie soudain que c'est précisément parce que la question est intéressante qu'elle ne peut être discutée rapidement. Comme dans une recherche d'apaisement, il explique que cela peut amener à *"un échange intéressant"*. Monsieur S nomme alors la *"chatoyance, la diversité, l'humanité (...) Les éléments qui la composent, la façon dont elle fonctionne, elle s'équilibre ou elle ne s'équilibre pas"*. Envisager cette question sous l'angle sociologique serait un reste *"d'imprégnation"* paternelle et un *"échange qui participe à mieux la connaître, à mieux la comprendre, à mieux connaître son époque, ses contemporains"...* La phrase et la diction sont confuses, les hésitations et bégaiements nombreux. Il s'interrompt encore à plusieurs reprises, avant de dire qu'il aura sans doute *"un œil d'homme, humaniste"* sur elle. Il accepte avec enthousiasme la reformulation d'un *"regard bienveillant"*, précisant qu'il est lui-même un composant de cette société, qui ne *"peut pas être totalement non-impliqué"*.

La troisième heure d'entretien débute, un état de panique intérieure nous submerge à l'idée qu'il pourrait durer éternellement.

Il continue tranquillement, sans aucune perturbation apparente, sur la voie de la participation à la société. Il semble parler de choses sans rapport direct entre elles, et encore une fois, nous ne savons plus où nous allons. A notre tour, nous l'invitons à réduire son champ d'investigation, en réfléchissant à son regard sur les proches, ou les amis. Là encore, il conteste l'équivalence de ces deux propositions; conciliante, nous les séparons; mais il explique qu'elles ont pourtant des points communs. Il hésite puis *"ose"* même parler de l'utilité d'autrui pour quelqu'un. Ce mot lui semble indélicat et il considère que *"commencer par dire qu'autrui peut nous servir à quelque chose, c'est un raccourci"*. Il s'agit d'aider l'ami à *"se construire, à s'équilibrer, à passer des moments difficiles"*. Il évoque la dimension relationnelle, qui inclut aussi la relation professionnelle. Désormais, il scinde la famille d'une part, les amis d'autre part; puis il prétend qu'on est en relation avec les trois catégories énoncées au préalable comme différentes. Plus il tente de séparer les niveaux, plus il les mêle dans le discours: *"(...) Sachant qu'après, dans les autres catégories (hors famille, amis, relations professionnelles) les gens avec lesquels on est en*

relation dans le cadre de ses loisirs (s'interrompt), ce sont soit des amis, soit des relations professionnelles, soit évidemment de la famille.(...) Les trois grandes familles, c'est ça, c'est à dire famille, amis, famille, amis et puis bon, tout ce qui est lié à la profession, à l'exercice d'une profession. Sachant que là, on peut être à la fois un ami et une relation professionnelle (...)"

Le retour à la nature de son regard sur ces gens amène un soupir; il mentionne la conséquence qui *"va induire sur le relationnel"*. Il tente une nouvelle différenciation entre les membres de la famille, qui partagent *"une histoire commune"* et les amis, avec lesquels les rapports seront immanquablement dissemblables. Ainsi donc, dit il, le relationnel sera modifié par ces décalages de l'histoire. Après quelques autres sifflements et soupirs, Monsieur S rappelle, s'il en était besoin, que c'est encore une fois un sujet bien vaste que nous avons ouvert, puisqu'il concerne tout le champ de la relation.

Exténuée, de plus en plus inapte à l'entendre, nous avons l'impression d'être sous un bombardement presque continu. Nous rappelons que le propos concerne seulement son regard. Nous aimerions qu'il en qualifie la qualité, la nature. Il écoute en silence, surpris que cet aspect des choses soit exploré, comme si c'était sa première formulation. Nous récapitulons ce qu'il avait énoncé à propos de son regard sur la société, chargé d'humanisme, donc de bienveillance et d'implication. Il accepte de dire que, sur sa famille et ses amis, il porte un regard semblable; car même dans le cas où il pourrait avoir, un jour, un mouvement de colère contre un proche, ce sentiment participerait également de la bienveillance. Sinon, il s'agirait d'indifférence, donc *«plus rien du tout»*. Il souligne qu'il croit énormément dans la relation, dans *«le regard avec l'autre»*; il illustre cette notion par son plaisir particulièrement vif à rendre service à autrui, *«spontanément, volontiers, joyusement»*. Monsieur S considère cette dimension relationnelle comme une composante de sa personnalité.

Sur lui-même, le regard porté est plutôt sévère, mais non tyrannique: il se juge *«fragile, mal adapté à (son) époque (...) pas assez égoïste, trop exocentré (...) Quelque part, trop gentil...»* Il trouve que dans le monde actuel, c'est une faiblesse de ne pas tout de suite *«sortir les crocs et coller des baffes»*. Cependant, même s'il n'aime pas le faire, il s'y résout parfois, si on lui a *«vraiment sauté à pieds joints sur les arpions pendant un certain nombre d'heures.»* Il reconnaît en gros qu'il n'a pas pratiqué à son profit l'utilité, l'aide, qu'il évoquait comme inhérente à la relation. De plus près, cela lui paraît plus complexe, dans la mesure où il existerait *«un processus»* qui part de *«la source»* pour parvenir *«au résultat»*; ce dernier serait le peu d'attention qu'il se porte. La nécessité de synthèse de cette séquence comporte un risque interprétatif, tant son énoncé est obscur et hésitant. Nous imaginons que cette notion de *«résultat»* équivaldrait à son incapacité d'être suffisamment utile à lui-même; il revient sur le fait de ne pas penser suffisamment à soi, ne pas se mettre suffisamment en avant et le considère comme *«la conséquence»*, tout en ajoutant que c'est aussi un peu la *«cause»*.

Si nous comprenons ce qu'il dit de la conséquence, en revanche nous sommes totalement perdue sur la cause, tout comme il l'est apparemment. Devant le constat de notre confusion commune, il pense que c'est parce qu'il y a *«toute une série, parce qu'il y a une histoire»*. Il parle effectivement de causes historiques et affectives. Pourtant le malentendu paraît persister et nous éprouvons la nécessité de résumer une nouvelle fois,

en rappelant que la proposition initiale sur son utilité propre lui avait paru trop lapidaire, et ressemblait plus à une conséquence d'une succession de choses, qu'à une origine. Il rejette énergiquement cette hypothèse. Nous exprimons notre consternation, sincère, de ne rien avoir compris une fois de plus. Etrangement, il répond pourtant que *«jusque là, c'est effectivement vrai»*. En ce qui le concerne, il confirme que la *«cause»* se réfère à des événements personnels. Nous revenons sur le préalable entre l'insuffisante utilité à soi-même et le sentiment d'une trop grande gentillesse personnelle. Soudain tranquille, il précise qu'au fond, *«on est sur le même plan, c'est la même chose, c'est comme un miroir»*. Il situe la similitude *"vis à vis des autres ou par rapport à soi; (...) c'est le même phénomène (...) c'est concomitant, c'est simultanément et d'ailleurs (...) c'est même directement proportionnel"*.

Pour conclure sur le regard qu'il porte sur lui-même, nous demandons s'il veut ajouter quelque chose à ce qu'il a développé auparavant. Il parle d'un regard *"normal;"* puis souffle un instant, réfléchit et évoque des *"tendances"*. Il lui revient en mémoire certain reproche de *"perfectionnisme"* qui lui est parfois adressé; c'est un trait de caractère qui *"l'handicape"* dans une société qui n'a pas, comme objectif immédiat, le souci de la précision. Il est dans une *"inaptitude à s'en f..."* qui lui est dommageable; car cette capacité lui permettrait au moins d'éviter *"des peines ou des regrets."* Il décrit le processus qui le pousse à tout vouloir comprendre, *"les tenants et les aboutissants"* d'une situation, alors que finalement *"on peut bien vivre sans comprendre, ou sans avoir compris ou sans (...) avoir pu identifier des chaînes de causalité entre telle et telle chose"*. Or lui, Monsieur S, est *"malheureux de ne pas comprendre"*. Cela lui a toujours été *"inconfortable"* de ne pas avoir une vision d'ensemble des choses.

Il conclut avec l'impression que son regard sur lui consiste à *"ne pas(m) intéresser suffisamment à (moi)."*

En ce moment particulier où il traverse des difficultés, il pourrait éviter d'attacher tant d'importance aux choses, alors qu'il lui faudrait *"établir un ordre d'urgence et donc balancer un certain nombre de choses par dessus le bastingage."*

A propos du regard que les autres posent à son avis sur lui, nous débutons la liste des qualificatifs par un lapsus troublant, qu'il entend sans sourciller. Nous articulons, au lieu d'amical, le phonème "anumical"; que nous corrigeons aussitôt par les termes «d'amical ou affectueux». Il associe cette notion au *"gros barbu pas méchant"*, et souligne de manière associative *"le nombre de casquettes (que je) trimballe dans (mon) coffre"*. Il insiste sur les services qu'il aimait à rendre dans son travail, et le regard que les gens portaient en retour sur un homme qui avait quelque chose de *"rassurant, un lunaire, une face toute ronde, le côté lunaire, tout rond, une bouille toute ronde en ballon de football, un petit peu barbu grisonnant"...*

Dans un équivalent de passage à l'acte, consécutif au premier lapsus, nous déclarons, dans une double négation invraisemblable, que cette description pourrait également convenir à la représentation d'un "ogre". (*«mais un barbu grisonnant, ça ne pourrait pas aussi représenter un ogre, non?»*)

Effarée de l'émergence de la violence tapie en nous face à cet homme, ainsi que de notre incapacité à contrôler nos réactions, nous attendons, pleine de honte, la réponse

légitime à cette attaque. Pourtant, Monsieur S dément très paisiblement ce qui nous apparaissait comme un outrage, disant que non, décidément "*rien à voir avec l'ogre*". Soulagée et en même temps étonnée de la banalisation avec laquelle il traite ce que nous lui avons infligée, nous nous éloignons au plus vite de notre «faute», revenant à son idée d'un homme apaisant qui montre une grande culture. Monsieur S évoque le caractère "*atypique*" de sa personnalité; il se remémore certain épisode de son travail au cours duquel il avait été interpellé par sa cliente sur ses goûts musicaux inattendus. La journée s'était terminée par un après-midi "*fantastique*" au cours duquel l'échange avait porté, entre autres, sur la liturgie, et le mouvement de la Réforme.

Le regard des autres semble généralement du registre amical, ou bienveillant, en tout cas affectueux. Sa famille témoigne de cette qualité du regard à son égard.

Sur le fait d'avoir déjà rencontré d'autres regards, indifférents, voire méprisants, il croit que ce n'est pas fréquent, les personnes étant selon lui parfois plus agacées qu'indifférentes, à cause de sa façon de donner «*des explications relativement larges*». Il cherche ses mots pour aborder une discrimination «*socio-économique*". Pour tenter de résumer, nous suggérons l'impression de suffisance qu'il pourrait involontairement donner; il souligne un caractère «*magistral*» qui se note davantage dans le décalage de niveau socio-économique entre certains interlocuteurs et lui.

Nous en arrivons aux deux dernières questions autour de la honte, éventuellement perçue par lui envers autrui; Monsieur S s'exclame qu'il l'éprouve «*indubitablement*», précisant son désir d'esquiver la rencontre, pour cette raison, sans «*quiproquo possible*», avec ceux qu'il connaissait autrefois.

Il ressent ce sentiment par rapport à lui-même; prolongeant cette thématique, il devient quasi incompréhensible, dans un discours parsemé de beaucoup plus d'intervalles para-verbaux que d'ordinaire. Il semble intéressant d'en reproduire ici une partie, non pour en interpréter le contenu, mais pour tenter d'identifier les affects qui le traversent voire le parasitent: «*(...) maintenant euh, dans, euh, vis à vis de moi, euh...(souffle puis se tait) Moi ce qui m'énerve un peu, c'est, c'est, c'est euh, mais alors là, ouh la la bon...(silence) Bon, là aussi, c'est, c'est, bon...(silence) En fait, ça, ça peut nous mener très loin. Euh, hm, oui, parce qu'en plus, c'est, diverses directions, euh, euh (vocalise sur le mot puis se tait); parfois ce qui, ça m'énerve un peu, c'est de... Quand on parle de soi vis à vis de soi, quoi, hein, euh (se racle la gorge puis se tait) cette impression en fait d'avoir quand même une, une, une, une assez bonne analyse (se tait puis produit un claquement de langue) euh, de connaître quand même, hm (silence) un certain nombre de (silence) procédés, de processus, de choses à mettre en place pour améliorer, euh, ce qui a été analysé plus haut (silence) et euh (vocalise sur le mot) de, de, de, non, ça ne se traduit pas, et y' a pas de traduction, euh (silence) euh, de, de, de, d'acte, en fait posé, de, de, de mise en, de, euh (souffle) de mise en...(s'interrompt) de mise en dynamique, de mise en application, de...(silence)*". Ce registre continue, avec pourtant moins de césures, comme si sa pensée avançait, pas à pas, dans la découverte du gâchis d'une conscience inutile. («*c'est bien la peine, c'est bien la peine, c'est bien la peine...*») Il rappelle que beaucoup le sollicitent, lui demandent conseil, alors même que, en dépit de sa conscience personnelle des problèmes, il ne parvient pourtant pas à les régler, ce qui lui procure une réelle «*souffrance mentale*». Il nous interpelle sur ce qu'il

pense être notre savoir, «*en tant que psychologue*» de ce qu'il cherche à dire. Sa conscience aiguë lui semble un «*état d'hyperconscience*», qu'il approche comme une sensation-limite; surpris, il s'arrête sur le rapprochement qui lui vient avec sa «*première cuite: de pas pouvoir commander*». Il monologue à haute voix sur la coïncidence entre ces deux circonstances. Il trouve amusant ce que l'on «*peut retirer de l'échange*». Nous verbalisons que, dans les deux circonstances, quelque chose de lui peut ne plus répondre à son ordre. Après une latence sans doute liée à l'importance de ce qui le traverse, il acquiesce et enchaîne sur la notion de souffrance; il réfléchit, un peu confusément, sur l'enchevêtrement des ressentis: «*cette colère est générée par cette souffrance (qui) génère aussi cette incapacité, cette hyperconscience, (qui) génère cette douleur qui génère cette révolte qui du coup, alimente la souffrance*». Il considère que ses «*potentialités*» devraient lui servir pour aller mieux même s'il n'est pas convaincu de leur efficacité. Il renverse finalement cette incertitude en l'espoir de n'en être pas «*au stade de l'inertie*», puisqu'il a entamé des démarches. Mais il rencontre un moment de détresse en convoquant «*l'inefficacité*»: *y' a des potentialités et simultanément, une constatation de certaines inerties, des inefficacités, des inerties, ça c'est, c'est franchement, au plus profondément, c'est, c'est, c'est, c'est, c'est souvent dur à vivre*».

Il refuse le mot "désespérant" pour qualifier cet état, en disant qu'il n'a simplement «*pas encore trouvé*». Il prend la métaphore d'un trousseau de clés qu'il aurait en sa possession, face à des séries de portes à ouvrir; il cherche en vain «*la clé correspondant*» à la porte, mais la clé n'est pas perdue puisqu'elle existe dans le trousseau. Simplement, le trousseau est très gros et les portes nombreuses. Il prolonge en expliquant qu'il «*n'y a qu'un certain nombre de portes qui débouchent sur une autre porte derrière, qui elle-même débouche sur une autre porte derrière*.» Nous pensons que, pour lui, l'issue est peut être derrière une enfilade de portes, et il ajoute «*une série d'enfilades*» avant de faire silence. Il garde la même idée en proposant cette fois l'idée d'un dossier composé de chemises différentes pour chaque subdivision: une chemise pour l'affectif, une pour l'administratif, une pour la famille...qui seraient de plus interdépendantes les unes des autres.

Nous poursuivons à propos de la honte qu'il pourrait éprouver, non plus par rapport à lui mais par rapport aux autres; nous ne sommes pas sûre de la clarté de notre formulation car il répond avec l'idée de «*malaise*»; après un nouveau silence, il dit n'avoir rien «*de valorisant*» à transmettre à sa famille. Il confirme notre impression d'un sentiment de honte envers lui-même. Pourtant, il croit ne pas ressentir ce sentiment ni à l'égard de sa famille, ni envers des gens de sa connaissance qu'il verrait par exemple ivres-morts à terre. Pour ces derniers, il éprouverait plutôt un sentiment de peine devant leur autodestruction. Ainsi, il ne paraît avoir honte que de lui-même. Il pense «*à l'autre dans la situation dans laquelle je le vois, non pas de ma perception et de la résonance de ce que je perçois vis à vis de moi*."

Il semble donc se centrer d'abord toujours sur l'autre et non sur lui; mais s'il doit le faire, il préfère éviter la rencontre, de peur de se montrer défaillant. Cette hypothèse lui paraît «*un des éléments concourant au problème*» qui appartient à sa «*tranche de vie*» actuelle. Il se défend un peu en expliquant qu'il en existe d'autres; mais il n'en a pas parlé et il pense que nous ne devons pas parler de lui dans ce travail. Avec cette dernière

intervention, la certitude insiste que ce qui lui est essentiel, ce sont les autres; un dernier mot philosophique lui fait penser que l'individu existe et qu'il n'est pas neutre, avant d'enfin nommer son existence singulière. Puis sa voix s'éteint.

Pour la dernière question concernant l'image de la honte, Monsieur S commence par demander des précisions dont nous redoutons qu'elles ne soient le début d'une nouvelle série d'atermoiements. Après un trop long silence, il consent à répondre que rien ne lui vient à l'esprit sur le champ . A la suite de ce qu'il nomme «*le blanc*», de plusieurs pauses, soupirs, bredouillements, silences, il crie brusquement le mot «*anomalie*». Il rit, puis se tait après notre répétition, un peu interloquée. Il précise que «*c'est une anomalie et que ça n'a pas lieu d'être.*» Il conclut en prononçant une dernière fois le mot: «*ANOMALIE.*»

1.2.7.4. COMMENTAIRE.

Il faut faire le premier constat d'une parole qui s'épanche, comme un flux interminable, sans rapport direct avec les questions posées. Une intuition d'étrangeté se dégage dès la présentation et se confirme de plus en plus au cours de la séance, qui se conclut par la sensation personnelle d'être «*imprégnée*», pour reprendre son mot; cette notion, ressentie de manière extrêmement tenue, en même temps que durable, concerne sa présence sensorielle et son enveloppe corporelle totale.

Dans un second temps, Monsieur S. met en évidence des réactions très diverses selon les thématiques proposées.

Pour la première série de demandes, particulièrement en ce qui concerne la toute première question, à laquelle il répond longuement (4 pages) et qui paraît être la plus bouleversante pour lui, on peut relever plusieurs niveaux logiques, que nous proposons de sérier comme suit:

Monsieur S. semble donc très atteint par cette première question, qui entraîne le plus fréquemment un processus de contre-attaque méthodologique, puis de perte progressive de mots et d'une pensée claire, aboutissant à une confusion vraie qui annonce un épisode de déstructuration. Les moments de reconstruction sont souvent précédés d'interventions de notre part, qu'elles soient une simple reformulation de ce qui vient d'être énoncé, ou l'expression d'un ressenti personnel.

On peut souligner que la partie du questionnaire qui traite de la santé est beaucoup moins difficile pour lui, ce qui se manifeste par très peu d'épisodes d'attaque méthodologique et de désorganisation. En revanche, des réactions de cet ordre réapparaissent au dernier chapitre où, globalement, on peut noter plusieurs rappels méthodologiques, et de nombreux moments de confusion, fuite des idées, ainsi que quelques périodes de désorganisation.

Nous avons nous-même eu recours à l'expression ou la prise de conscience de beaucoup de ressentis, avec un lapsus et un équivalent de passage à l'acte très importants, ainsi que de fréquentes reformulations. Ce moment plus difficile pour Monsieur S. correspond à la centration sur lui-même par lui-même, comme au moment où il était interrogé sur la centration sur son espace par lui-même.

Cet entretien nous a plongée dans de nombreux épisodes où, peut être en miroir, en traduction, ou en transit de ce qui ne pouvait pas être saisi par lui-même, nous avons traversé des sentiments d'étrangeté, de confusion, de violence mêlés d'effroi. L'ogre en est une représentation étonnante qui, cependant, ne semble avoir été violente que pour nous. Nous croyons pouvoir assurer que cette séquence traduit de manière paradigmatique les différentes figurations de l'empiétement et des défenses contre cet éprouvé.

1.2.8. Sujet n°8 : Monsieur C.

1.2.8.1. PRÉSENTATION.

Monsieur C. est d'accord pour l'entretien, parce qu'il aime rendre service. Il se présente en évoquant son âge, sa situation de chômeur et de divorcé père de 4 enfants.

1.2.8.2. EPROUVÉ PERSONNEL.

Voilà un homme affable, mais direct et rapide dans ses réponses, comme s'il voulait d'une part nous satisfaire, d'autre part se débarrasser au plus vite d'une tâche dont il dit qu'il la remplit par désir de "*rendre service*". Il paraît un peu méfiant en ce début de séance. Il parle vite et bas, d'une voix très profonde, quasi caverneuse, parfois assez mal audible.

1.2.8.3. SYNTHÈSE DE L'ENTRETIEN.

La première question est très vite traitée avec la réponse d'un "*appartement personnel*" afin de prendre son «*indépendance totale*», dans le but immédiatement annoncé de récupérer ses deux derniers enfants. Ses difficultés professionnelles gênent son double projet puisque personne ne se porte garant pour l'aider à se loger. Il dit pourtant être actuellement «*en entrée de droits*» de chômage et bénéficier d'un bon revenu. Il prend son temps pour dire qu'il est «*OHQ*», «*hautement qualifié*». Il a travaillé jusqu'à il y a cinq mois, mais pense ne plus pouvoir retrouver d'emploi à son âge, justifiant ainsi la proposition des Assedic pour rallonger ses indemnités de chômage. Tout se passe donc comme s'il entrait seulement dans le statut de chômeur. Il précise n'avoir eu dans sa vie que très peu d'années de cessation d'activité en trente quatre années de cotisation à la sécurité sociale.

Il n'est pas itinérant, à cause de la présence de ses enfants. Hésitant de dix ans sur la date de son arrivée ici; il explique avoir résidé dans la capitale pendant une dizaine d'année, venant de Corse à laquelle il appartient «*de sang et de cœur.*» Il est né pourtant ailleurs, au hasard des mutations paternelles, a transité par son île lorsqu'il était enfant, et est reparti sur le continent pour ses études. Il a suivi un enseignement général jusqu'à la seconde. De retour en Corse pendant une année, il est reparti pour travailler en métropole. Il explique vouloir finir ses jours sur l'île.

Il ne semble donc pas itinérant à cause de ses attaches paternelles ici, mais son cœur reste en Corse. Il admet avoir beaucoup voyagé depuis son enfance, également sur le registre professionnel, puisqu'il partait en déplacement dans toute l'Europe. Il donne

l'impression de contrôler le dialogue; pourtant, à une question apparemment banale à propos de ses voyages professionnels, il perd soudain pied, bafouille, hésite, avant de dire avoir «*plusieurs cordes à (mon) arc*». Il a commencé à exercer en cuisine, puis brusquement, a laissé ce travail «*à cause des filles*». Il explique avoir été «*un vrai coureur de jupons*» et ne pas avoir pu honorer ses rendez-vous féminins tant qu'il exerçait en restauration.

Nous lui demandons comment il est passé de la cuisine à la mécanique. Il énonce, peu audible, que cela se fait «*par le goût*»; nous entendons mal et le prions de répéter. Ménageant une nouvelle fois son effet, il développe lentement que c'est par le goût de la création qu'il a suivi ce chemin. Il évoque longuement le rapport entre mécanique et création, intérêt qui lui vient de ses compétences de bricoleur et aussi de la lignée paternelle. Le hobby du bricolage est ainsi progressivement devenu un métier pour Monsieur C, qui s'est d'abord fait la main avec sa mobylette d'adolescent, avant de se pencher sur la mécanique auto puis la mécanique générale, «*de haute précision*». Il associe avec le plaisir de la précision, qui lui semble être «*tout un art*».

Nous croyons à cet instant qu'il parle de création artistique, de sculpture d'objets métalliques. Ce n'est pas du tout son intention, puisqu'il évoque le travail des pièces détachées de précision, comme celles avec lesquelles on monte les plates-formes pétrolières. Très désireux de nous faire comprendre la différence entre ces deux perspectives, il se met à bafouiller, perdant ainsi le contrôle de sa diction. Nous pensons toucher un point important pour lui, tandis qu'en ce qui nous concerne, il nous est difficile de percevoir la finesse technique de ce qu'il décrit.

Il continue à nous informer sur la fabrication des prototypes, des premières pièces. La différence avec la création artistique se situe pour lui dans la dimension utilitaire, ou non, de l'objet. Il préfère ce qui sert.

Nous passons à la date de son arrivée au foyer. Il répond de manière inaudible qui nous oblige à lui faire répéter, qu'il y réside depuis cinq mois. Après un silence, il remonte le temps jusqu'à son divorce, cinq années plus tôt. Il raconte son itinéraire entre hôtel, pension puis un premier séjour au foyer il y a deux ans, pendant une autre période de cinq mois. Il dit avoir retrouvé un logement, abandonné pour une relation affective. Un autre épisode d'hésitations et de bredouillement survient, à la suite duquel Monsieur C évoque une situation conflictuelle avec le fils de sa compagne. On lui a fait comprendre qu'il n'avait qu'à s'en aller, il s'est exécuté et est revenu ici «*en attendant de retrouver un appartement...Pour retrouver un appartement, là, c'est définitif.*». Il reprend l'argumentaire du début de l'entretien, selon lequel il est difficile de trouver un logement assez grand en «*étant au chômage, en étant seul...*» Son désir de reprendre ses enfants complique le problème, d'autant plus qu'en période d'hiver, il y a «*l'interdiction d'expulser*», d'où la rareté des logements.

Nous l'interrogeons sur son périmètre de déplacement depuis qu'il réside au foyer. Il dit connaître toute la ville et circuler en transports en commun. Il y reste, sauf pour voir ses enfants en grande banlieue. A leur propos, il souligne brutalement que leur mère peut lui «*dire merci*». Nous entendons, mais ne comprenons pas ce qu'il veut dire. Après un silence un peu mystérieux, il précise qu'il aurait pu les garder s'il l'avait souhaité; mais il

pense que les enfants *«ont plus besoin d'une mère que d'un père...J'adore les enfants mais je n'ai jamais voulu leur couper, les priver de leur mère.»* Pourtant, il possédait suffisamment de témoignages pour faire retirer leur garde à son ex femme, expliquant que les enfants avaient été suivis pendant cinq années par le service de protection de l'enfance, pour la simple raison que leur mère *«savait pas s'occuper de ses enfants»*. Après cette déclaration, Monsieur C se tait. Nous devons réitérer à deux reprises, la question de la difficulté de laisser les enfants à une mère qui selon lui, ne savait pas s'en occuper. Il répond que les enfants étaient grands, puis énonce une phrase totalement inaudible. Il redevient intelligible en parlant de ses trois garçons, deux jeunes adultes, un troisième adolescent, et de sa fille, sa *«chouchoute»*, de 12 ans. Nous n'arrivons pas à savoir si tout ce monde vit encore avec la mère, il explique être simplement content pour les grands, à qui il a trouvé du travail. Ses trois fils sont, comme lui, dans le secteur de la mécanique. Ce dernier mot est répété de façon significative: *«oui ils sont, ils sont partis dans la mécanique aussi. Tous les trois d'ailleurs. Ils sont tous les trois dans la, ils sont tous les trois dans la mécanique. Et le troisième, c'est vraiment la mécanique. C'est la mécanique. (...) C'est la mécanique»*.

Nous le recentrons sur la question d'être itinérant; en arrivant dans la ville, il a connu sa femme, ce qui semble signifier qu'il s'y est installé. Il circule surtout sur l'agglomération, avec des visites en banlieue chez ses enfants quand il le veut. Il insiste de nouveau sur le total droit de visite, *«à ma bonne humeur»* précise-t-il, selon la décision du juge. Il les emmène en vacances tous les ans, même si cette année, il ira moins loin, ou moins longtemps. Il paraît très désireux de donner cette image d'un père attentif et présent à ses enfants.

Nous en arrivons à son impression d'être ou non sédentaire. Monsieur C se considère itinérant par rapport au travail, mais sédentaire pour le reste. Il ne se sent pas sédentaire au foyer, alors qu'il le croit en ce qui concerne l'espace de la ville.

A la question de la durée moyenne de ses séjours dans un même lieu, Monsieur C évoque l'incidence de son divorce sur ses départs. Sans lui, précise-t-il, il serait toujours au même endroit, dans le *«même appartement»*, en tout cas dans le *«même quartier parce que bon, on a été obligé de s'agrandir. (...) J'y serais toujours et puis, j'y serais resté jusqu'au moment du départ, de mon départ en Corse.»* Cette dernière perspective représente pour lui *«la retraite et le retour au pays.»*

Il confirme que, après le divorce, il a souhaité rester dans le même quartier pour être proche de ses enfants. Une des raisons pour lesquelles il est resté sans domicile pendant 5 mois à cette époque, touche à la difficulté de trouver un domicile proche de celui de sa famille; il voulait que les enfants puissent *«faire les va-et-vient entre les deux appartements»*. Ils ont donc cohabité un moment sur le même secteur, jusqu'à ce que son ex femme décide de partir plus loin en périphérie, selon lui pour l'éloigner de ses enfants. Monsieur C imagine qu'elle a tenté de les *«monter»* contre lui, y est parvenue pour les deux aînés, mais a échoué pour les deux autres. Il nous prend à témoin de *«l'égoïsme»* de cette mère, qui interdit à ses enfants de se servir du téléphone pour parler à leur père. Brusquement, Monsieur C réveille une pointe d'accent méridional; un silence s'ensuit, puis une verbalisation que nous captions très mal, précédant un nouveau temps de silence. Monsieur C explique que, pour l'anniversaire de son fils, il lui a acheté un

téléphone portable qu'il tient à recharger dès qu'il le faut. L'évocation des problèmes de communication avec ses enfants le fait associer avec l'époque où il travaillait encore, et où il avait gardé son appartement: pendant quatre années; à ce moment, il prenait ses enfants «*régulièrement tous les quinze jours*» et lorsqu'il prévenait leur mère de sa visite, elle lui répondait agressivement qu'elle en avait déjà été informée par l'impatience des enfants. Toute cette partie du discours est parsemée de silences, de balbutiements et de phrases inaudibles; il imite le ton supposé agressif de son ex femme, puis retrouve immédiatement sa voix habituelle pour démontrer encore une fois combien il était régulier dans l'exercice de son droit de garde. Comme s'il devait prouver sa bonne conduite, il précise une nouvelle fois avoir décidé de laisser la garde à la mère. Pour changer les choses, il lui faut attendre «*le droit qui est légal, c'est à dire les 12 ans de (ma) fille(...) pour qu'elle décide de son plein gré à venir vivre chez (moi). Parce que c'est une clause interne, donc les enfants ont le droit de choisir avec lequel des deux parents ils veulent vivre, à partir de l'âge de 12 ans...*» Toute cette partie est elle aussi infiltrée d'accidents locutoires comme des bégaiements, des silences; la voix s'éteint parfois, rendant inaudible le contenu des phrases. En outre, il scande ses mots en évoquant la loi, comme pour insister sur les termes de cette dernière. Il finit par signaler que le divorce a été demandé par son ex femme, dans des conditions défavorables pour lui, puisqu'elle aurait selon lui intercepté et caché sa convocation, dans l'espoir qu'il ne puisse préparer sa "défense". Il s'agissait pourtant d'un divorce à l'amiable, "soi- disant à l'amiable" précise-t-il. En fait, elle lui aurait imposé ce retard d'information parce qu'elle "croyait que (j'allais) lui enlever les gosses", alors qu'au contraire il lui a "tout laissé", sauf le montant de la pension qu'elle réclamait.

La durée des séjours, qui a entraîné une si longue digression, est reprise dans un découpage des périodes depuis le divorce; il dit être venu au foyer une première fois deux ans plus tard, et y être resté cinq mois, la durée provisoire de son séjour actuel. Il semble que la fourchette de cinq/six mois puisse être entendue comme une moyenne. Il croit que cela pourrait encore se prolonger d'un ou deux mois s'il ne trouve pas d'appartement convenant à son budget. Nous abordons la question de son appartement passé, abandonné pour vivre en couple. Il relate cette décision qui l'a conduit, parce que la femme était une proche, à s'installer "bêtement" avec elle, alors qu'il aurait dû garder l'appartement qu'il occupait depuis plus d'un an. Il a séjourné environ quatre/cinq mois avec elle. Après ces quelques mois de vie commune, il est revenu au foyer d'accueil.

Ainsi, lorsqu'il en a le choix, il semble vouloir vivre longtemps dans le même lieu mais c'est apparemment toujours le désir d'un tiers qui perturbe ses projets.

La question suivante confirme cette perspective. Il bafouille beaucoup pour dire qu'il est toujours question de ruptures sentimentales comme son divorce ou sa séparation d'avec son amie, pour "une question de raison personnelle". Il semble vouloir indiquer une voie, qu'il interdit pourtant d'explorer. Nous reprenons le terme de "raison personnelle", afin de comprendre s'il s'agit plutôt d'une impossibilité matérielle ou du sentiment de n'être pas à sa place. Monsieur C pense que c'est sans doute un mélange des deux. Il revient sur le divorce, selon lui induit par les amies de sa femme, elles-mêmes divorcées. Il a voulu rester en bons termes avec elle, allant chez elle chaque week-end, mangeant en famille avant de repartir en laissant un billet de banque sur la table. A la question du sens

de ce désir, intense au point de partager des repas régulièrement, il dit avoir eu envie de lui laisser le temps de réfléchir. Il ne souhaitait pas en effet aller jusqu'au divorce, espérant qu'elle revienne sur sa décision. Il admet volontiers être resté «*amoureux*» d'elle, exhibant son téléphone portable, après un silence, dont il tient à nous montrer le dernier message qu'il lui a adressé. Nous hésitons, gênée de pénétrer cette intimité, mais il insiste. A haute voix, nous nous résolvons à prendre connaissance de sa où il écrit sa certitude qu'elle ne l'a jamais aimé, alors qu'elle a été pour lui la seule femme de sa vie. Entendant ses propres mots, il pleure. Nous sommes terriblement mal à l'aise, assignée à la place de témoin du chagrin qu'il nous a lui-même demandé de faire resurgir. Pendant un instant, il ne peut plus être disponible à nos questions. Il revient à l'entretien pour expliquer qu'il lui envoie régulièrement ce genre de mots, auquel elle ne répond jamais. Dans l'espoir de quitter cette incursion dans son domaine privé, nous évoquons son commentaire sur sa vie de «*coureur de jupons*»; mais il reste centré sur son ex épouse, qui l'a rendu totalement fidèle. Il ne lui en veut pourtant pas d'avoir accaparé puis brisé son cœur et sa vie. Après un silence, il nous impose de nouveau la connaissance de son foyer, d'abord en montrant la photo de ses enfants, puis en exhibant celle de son épouse, prise il y a vingt ans. Après un instant, il change de registre et donne à voir «*son cœur*», c'est à dire la photographie de sa fille, puis du plus jeune des garçons. Il fait ensuite retour sur son chagrin, soupire et pleure en répétant qu'il est malheureux. Il réalise qu'il passe de l'agressivité au chagrin ou inversement lorsque «*(le chagrin) commence à monter un peu trop*». Il paraît signifier qu'il ne faut pas trop le laisser monter. Mais il ne consent pas à passer à un autre sujet, insistant sur l'absence des enfants et sur son amour pour eux, en particulier de ses neveux qu'il a élevés. Il raconte avoir vécu chez une sœur, des enfants de laquelle il s'est beaucoup occupé, ainsi que de ceux de son autre sœur.

Nous tentons de retrouver la logique des questions et arrivons à la dernière de la rubrique. Entendant le mot d'errance, il nous interrompt avant que nous ne puissions dire l'intégralité de la proposition. Il ne se reconnaît pas comme un errant, mais ne sait pas dire comment il se définirait.

Il reprend l'idée de son petit chez soi, son quartier, ses amis. Quel serait alors sa définition de l'état dans lequel il est en ce moment? Il parvient seulement à dire: «*je suis mal*» Mais il ne peut pas répondre sur le thème de l'errance, même si nous évoquons la possibilité d'une errance «choisie». Il réfléchit un instant puis préfère parler d'une «*p'tite stabilité (...) en attendant de retrouver un appartement*» Il nous semble difficile de clôturer cette question à laquelle il ne peut répondre, puisqu'elle contient la notion d'entrée en errance et nous l'invitons à nous aider à la reformuler; il convient finalement de remplacer ce terme par celui de «mal-être». Il met cet état en rapport avec la dernière séparation; comprenant notre surprise, alors qu'il avait tant évoqué la douleur du divorce, il signale, après un silence, que cette dernière rupture a réactualisé et conforté ce premier éprouvé; au fond c'est «*la séparation*» qui le blesse.

Nous nous enquerrons d'une éventuelle fatigue mais il nous invite à la seconde série de questions.

Devant la liste des problèmes de santé éventuels, il nous coupe assez vite la parole pour dire en riant: «*je ne sais pas ce que c'est d'être malade depuis 1971*». Monsieur C, un peu mystérieux, ne précise pas sa pensée; mais il explique que la maladie de cette

époque, sérieuse, a été la seule qu'il ait connue en dehors des maladies infantiles. Légèrement agacée de ses atermoiements, nous lui demandons s'il souhaite l'évoquer ou non. Monsieur C décrit alors «*une inflammation générale des glandes*» qui l'a envahi jusqu'au point où il «*ne pouvai(s) même plus avaler un verre d'eau*». Il accepte de donner quelques détails en annonçant, d'un ton tranchant, une mononucléose infectieuse. Après un soupir suivi d'un silence, il se radoucit en parlant de «*la maladie de l'amour*», définition donnée par les médecins. Devant notre recherche du sens de cette appellation, il précise qu'elle est provoquée par «*des contacts sexuels*», et consent à préciser que sa maladie était «*un trop dans l'amour*». En riant il dit, d'un ton mi-grivois, mi-gêné, qu'il fréquentait «*six filles à la fois*», ce qui lui a procuré «*un épuisement, (...) une irritation des glandes, qui d'ailleurs, par chance, d'après les médecins, n'est pas arrivée jusqu'à, jusqu'aux parties, jusqu'aux parties, quoi*». Il se dégage de cette révélation par un énorme éclat de rire, puis, presque inaudible, évoque «*la gorge tellement prise (...) des ganglions sous les bras*». Il a dû bénéficier d'un arrêt de travail de plus de deux mois pour se rétablir totalement; ensuite, il n'a plus rien contracté, hormis de banals rhumes.

Nous lui offrons pourtant une liste de problèmes de santé. Maintenant Monsieur C veut bien répondre que, avec son âge et son métier, il souffre du dos. Il nie d'abord avoir des problèmes de peau puis reconnaît avoir contracté ici, lors de son premier séjour, «*ces espèces de poux de peau qui démangent énormément*». Sur le plan cardiaque, même si son cœur souffre affectivement, il n'a pas de trouble de fonctionnement. En revanche, les dents sont une cause de soucis, qu'il présente avec un mot d'esprit: «*j'en ai plus dehors que dedans*». Il rit de notre lenteur à comprendre, explique qu'il a perdu plus de la moitié de sa denture. Il ne sait pas pourquoi, mais évoque deux origines possibles: l'une remonte à son enfance et à son goût des sucreries; l'autre tient à un «*petit accident du travail qui (...) a coûté quand même quatre dents*». Il précise s'être également coupé la langue en la mordant brutalement pendant sa chute. Il décrit de manière détaillée et dramatisée, son travail sur une scie automatique. En soulevant une pièce de métal, son collègue s'est mis en difficulté et, voulant l'aider, Monsieur C s'est malencontreusement coincé le pied; déséquilibré, il a porté tout son effort à ne pas lâcher la longueur de métal pour ne pas blesser l'autre employé. Il a donc choisi d'accompagner la chute de l'objet, s'en est rapidement dégagé, mais a heurté une barre de métal à terre. C'est ainsi qu'il s'est mordu la langue et a perdu ses dents. La description de l'accident ne semblant pas suffire, Monsieur C l'amplifie par celle de la blessure de la langue, qui a nécessité «*18 points de suture*». Il semble ravi de notre réaction sans doute horrifiée, et rit de bon cœur. Après être allé se rincer la bouche, il a voulu continuer son travail, sans avoir perçu la gravité de la section. Puis il a prévenu son contremaître, «*le mouchoir devant la bouche*» et lorsque son interlocuteur a demandé à voir la blessure, il en a perdu connaissance. C'est Monsieur C lui-même qui a relevé l'évanoui. Il rit encore de cette aventure; il semble que la gentillesse, dont il avait parlé comme une de ses qualités essentielles, aille jusqu'à secourir ceux qui se pâment devant ses blessures. Il rappelle, cette fois sans rire, qu'il rend service dès qu'il le peut. Il insiste sur cette propension à s'occuper d'autrui, avec des exemples tirés de sa réalité immédiate. Nous le recentrons sur le problème de santé évoqué, pour savoir comment, finalement, il l'avait traité. Ne pouvant se recoudre seul, Monsieur C a accepté d'aller à l'hôpital. Pour le reste, les maladies habituelles, il se débrouille. Il explique avoir suffisamment d'anticorps pour se défendre sans l'aide de

médicaments, ou en tout cas sans aller voir un médecin parce qu'il n'aime pas ces gens. Il pense que *«quand on commence à aller les voir, on s'y habitue. Au contraire, au lieu de vous soigner, ils vous droguent(...).»* Il préfère avoir mal que de consulter un médecin et raconte comment il s'est arraché seul la plupart de ses dents, avec un couteau comme levier. Une nouvelle fois, la narration est si précise qu'elle nous fait tressaillir et ressentir sa douleur. Il s'en amuse beaucoup. Le choix de ne pas voir un dentiste réside dans le risque d'en devenir dépendant, puisque toutes ses dents sont abîmées. De toutes façons, il les perdra toutes, et préfère les garder aussi longtemps que possible plutôt que de les faire arracher.

Nous récapitulons sa position par rapport aux soins: il essaie de se débrouiller seul le plus possible, et dans les cas graves comme pour l'accident de travail, il se fait admettre aux urgences de l'hôpital s'il ne peut se soigner seul. Si sa langue avait été sectionnée sur une plus petite longueur, il n'est pas sûr qu'il se serait rendu à l'hôpital, estimant que cette zone du corps, très vascularisée, se cicatrise facilement.

Sur les addictions, Monsieur C admet volontiers fumer un paquet de cigarettes par jour, de tabac exclusivement. Il précise qu'il ne prend pas de cannabis; après un silence, il évoque ce problème, dont il ne voulait pas parler un peu plus tôt dans l'entretien, comme la cause de la rupture avec sa compagne. Il explique assez sèchement que le fils de son amie non seulement en consommait, mais de plus, *«faisait de la revente»*. Exprimant son opposition; il s'est fait remettre à sa place par le jeune homme. *«Sa mère l'a soutenu»* et Monsieur C a décidé de quitter cette maison où tout le monde aurait pu être inculpé pour trafic de drogue.

Il partage parfois ses cigarettes, mais consomme davantage s'il est seul, quand il pense à ses enfants et qu'il se sent anxieux ou tendu. Lorsqu'il est en groupe, il le fait plutôt par entraînement. Il répond assez vivement à la question sur sa consommation d'alcool: *«non. Je bois, je bois, si, si, si, je bois, raisonnablement, quoi»*. Nous ne parvenons pas à saisir si cette phrase évoque ou non un problème avec l'alcool, et lui demandons de préciser ce qu'il entend par *«raisonnablement»*, craignant, ce faisant, de l'amener à se justifier. Quelques indices montrent une difficulté autour de ce thème: il souffle, puis parle avec un débit très saccadé. Monsieur C hésite, avant de répondre que son métier même ne lui *«permettait pas de boire de l'alcool»*. Il admet que, depuis la fin de son activité, il lui arrive, quand il se sent trop anxieux, *«d'exagérer»* un peu. Il semble en grande difficulté pour annoncer son rapport avec l'alcool, qu'il banalise; toutefois, il se dit toujours anxieux, argumentant une inclination à boire *«tout en sachant garder la mesure»*. Il ne s'est jamais montré ivre, mais seulement *«chaud(...) à la limite de l'ivresse»*.

A propos d'autres addictions éventuelles, Monsieur C nie prendre des produits ou médicaments divers, sauf à de rares occasions, des somnifères demandés à l'infirmière lorsque l'absence de ses enfants lui pèse trop. Il parle de ces médicaments comme *«d'un assommoir»* pour dormir d'un sommeil sans rêves, qui lui *«donne une liberté d'esprit qui repose»*. Sans eux, il passe des nuits peuplées de cauchemars qu'il supporte mal, emplis de la présence de son ex femme et de ses enfants. Il ne cherche pas à se procurer des produits qui circulent facilement sous le manteau; il préfère réclamer à l'infirmière ce qui lui faut, sachant qu'il est limité à une dose maximale par jour, parce que s'il en avait trop, il

pourrait être «*capable d'avalier la boîte*». Il dit y penser parfois, quand l'alcool qu'il a pris pour oublier semble ne pas suffire. Il devient grave, reste longtemps silencieux. Nous posons précautionneusement la question du désir de mourir. Il allait en parler, car cela lui est déjà arrivé en rentrant de l'audience de non-conciliation; il était déjà sous hypnotiques à ce moment et puisque son épouse prenait des anxiolytiques, il a mélangé les deux produits. Il a été conduit à l'hôpital où il a subi un lavage gastrique. «*Manque de pot*», il s'est réveillé, a cherché ses lunettes et a quitté l'hôpital clandestinement, en pleine nuit, pour rentrer chez lui. Il relativise d'abord sa prise d'alcool au moment de la tentative de suicide, puis annonce «*un litre, un litre et demi, pas plus*». Il dit n'avoir eu aucune séquelle.

Sur «l'utilité» de ses conduites addictives, il considère la cigarette comme une routine, dont il peut tout à fait se passer une journée; nous remarquons qu'il a dit un peu différemment plus haut; en fait, dit-il, elle lui «*donne une occupation*», puis il avoue que cela lui permet de «*dévier un petit peu de (mes) pensées*». Il refuse néanmoins la formulation «*oublier mes problèmes*», en insistant sur le temps nécessaire à la préparation de sa cigarette, qui lui procure comme «*une coupure dans la pensée*».

Nous examinons ce qu'il en est pour l'alcool et les somnifères; il s'interrompt lui-même alors qu'il commençait à évoquer le problème de l'alcool, pour signaler la rareté de sa consommation de somnifères, pris seulement pour se «*décontracter*». Il revient sur l'alcool en le définissant comme «*un passe-temps quand on s'embête*». En tout cas, il ne se sent dépendant d'aucun de ces produits.

Au moment de passer à la dernière série de questions, nous revenons sur le problème visuel qu'il avait mentionné à propos de l'hôpital. Monsieur C évoque un trouble de naissance, (...) un genre de cataracte. Stabilisée. (...) Et non opérable». Il n'en est pas gêné, s'y est fait; il a seulement un besoin absolu de ses lunettes.

Nous parvenons à l'ultime thématique du regard qu'il pose sur les autres ou sur lui-même. Il écoute toutes les propositions et après un silence, énonce gravement que «*la famille c'est sacré*». Il laisse passer un nouveau temps, comme pour accentuer l'importance de ce qui vient d'être dit, avant d'évoquer son indifférence du jugement d'autrui. Nous lui demandons ce que serait son propre regard sur lui; il se dit «*une personne qui aime la vie et qui aime que (mon) entourage soit bien dans leur peau aussi*». Nous revenons sur la notion de sacré, pour comprendre ce qu'il pourrait penser de sa famille. Nous redoutons de frôler le sacrilège mais, après un soupir, il accepte de répondre qu'il ne doit rien arriver à sa mère, «*malgré que...*» Sa phrase reste en suspens. Il nomme ses sœurs dans la même perspective d'attachement. Nous interrogeons le rôle de protecteur des femmes qu'il semble endosser, en dépit de sa place de benjamin.

La même question concerne les amis ou les proches; Monsieur C dit aimer «*les voir dans leur peau* ». Il considère ne pas avoir beaucoup d'amis même s'il a beaucoup de copains, ce qui a toujours été ainsi. Il explique avoir «*toujours fait (mon) tri*».

A propos de son regard sur la société, il dit, après un temps de silence, qu'il la subit sans y participer vraiment, en ce moment du moins. Il fait beaucoup de pauses à cet instant du discours puis explique, de manière rapide, que c'est «*une question de manque de volonté de la société*»... Surprise de ce changement de registre, nous entendons mal

la fin de la phrase; il pense "*qu'elle se laisse aller au lieu de lutter*". A nouveau, la suite est inaudible. Agacé peut être de nos difficultés, ou voulant clore le chapitre, il ne veut pas s'exprimer sur ce point, pour ne pas risquer de parler politique; comme pour la religion, il ne le souhaite pas, puisque ce sont des opinions "*strictement personnelles*".

Sur le regard des autres sur lui, il avait déjà répondu par avance en arguant de son indifférence à ce sujet. Il semble réticent à traiter cette question, disant que c'est aux autres de répondre. Avec un peu d'insistance, nous soulignons que c'est son avis qui nous intéresse. Il hésite, souffle, puis consent à dire qu'il croit ce regard plutôt indifférent. Globalement, les personnes étrangères, les gens de la rue, même sa famille, les autres se "*f...*" de lui. A ce moment, après avoir fait ce constat, Monsieur C se replie dans un long silence, puis se lève brusquement. Nous ne pouvons que verbaliser la violence que cette situation semble représenter pour lui. Il reste mutique à nouveau puis, séchant ses larmes, admet que "*c'est comme ça, c'est la vie*".

Nous abordons la question de la honte qui va mettre un terme à l'entretien. Nous voulons savoir s'il éprouve parfois ce sentiment et envers qui. Il commence à considérer qu'il est "*fier de ce que (j'ai) fait*" et qu'il ne tient pas compte de l'avis des autres. Il comprend donc la question comme si cet éprouvé lui était adressé en propre, et exclusivement. Nous le recentrons sur ce que lui-même pourrait ressentir envers les autres, mais il comprend encore une fois de la même façon en démentant avoir honte pour lui-même. Il finit par se demander si la question porte sur la honte des autres à son égard. Nous réitérons l'interrogation de lui aux autres, à laquelle il se connecte enfin. Oui, certains comportements d'autrui lui font honte, ceux qui par exemple dans le foyer montrent une "*ruine totale*", en urinant et déféquant sous eux. Cela lui fait assurément honte mais ne l'empêche pas de donner son aide pour "*relever quelqu'un, qui est couché par terre pour le rentrer (...) qui est ivre sur le trottoir, lui prendre carrément le bras pour pas qu'il traîne dans la rue*".

Nous formulons la même demande par rapport à sa famille, espérant qu'il puisse désormais la tolérer. Après un nouveau silence, il confirme qu'en certaines circonstances, par rapport à certains comportements qu'ils ont eus avec lui...A nouveau, la fin de la phrase s'éteint et nous sommes obligée de lui demander de bien vouloir la prononcer encore une fois. Parsemée de silences multiples et durables, celle-ci évoque sa "*honte pour eux (...) de repousser quelqu'un de son propre sang*". Monsieur C acquiesce en silence à nos reformulations mot à mot; il inspire profondément, comme privé de souffle, lorsqu'il s'agit de préciser que toute sa famille lui a fait subir cette blessure. En pleurant, il verbalise que ce sentiment reste encore très vif. Toujours en sanglots il montre combien malgré tout, il persiste à être attentionné, à travers les démarches qu'il a effectuées, seul, à l'occasion de la récente hospitalisation de sa mère. Pourtant, il constate que cela n'a rien arrangé, que cela n'a pas convaincu sa mère de se rapprocher de lui. Avec précaution, nous le questionnons sur sa mère, l'imaginant peut être un peu distante avec lui. Il semble réfléchir, cette fois attentif à nos paroles, puis pense que c'est plutôt parce qu'elle porte la honte de "*(me) savoir ici, qui fait qu'elle (me) repousse*". Il paraît alors remonter le cours de sa vie, développant l'idée qu'elle l'a "*toujours repoussé*", en partie parce qu'elle n'était pas d'accord avec son mariage. Il convient que, plus ou moins, il a toujours été "*l'indésirable. A la naissance*". Il se tait encore; inquiète que l'entretien ne lui

devienne trop douloureux, nous suggérons de suspendre cette discussion mais il ne semble plus prêter attention à cette remarque, plongé dans ses remémorations. Il explique avoir été *"l'erreur de parcours(...). Normalement (j'aurais) pas dû être sur terre"*. Il a le sentiment de l'avoir toujours su, toujours ressenti. Il en donne la *"preuve"*, par l'éloignement qu'on lui a imposé très tôt: *"j'ai été le seul à être envoyé en pension pour (m') éloigner de la famille"*. Ses parents et frère et sœurs étaient en Corse, lui sur le continent, dont il ne rentrait qu'une fois l'an.

La question finale le trouve toujours centré sur lui-même; il déclare que *"la honte , elle est en soi."* S'ensuit une phrase alambiquée et très peu audible d'où émerge le mot de lutte. Sans en être sûre, nous interprétons une idée de lutte contre la honte; il dit qu'on peut se battre en *"n'ayant pas peur d'agir franchement"*, puis devient inaudible et se tait avant de poursuivre *"et avec indifférence de la vue des autres"*. C'est donc l'indifférence face aux autres qui semble aider à sortir de la honte. Monsieur C confirme cette hypothèse et la prolonge: *"elle est en soi. Elle est en soi. Et puis, chacun a une honte en soi et chacun la vit comme il peut(...). C'est pour ça que moi, je peux dire que comme j'ai une indifférence totale de ce qu'on peut penser de moi, de ce qu'on peut voir – il accentue le mot- de moi; ma honte je l'ai, j'ai lutté contre (...) je m'en suis débarrassé(...); elle est en moi, mais je ne la laisse pas ressortir. Par l'indifférence vis à vis des autres. Parce que la honte , finalement, c'est une chose, la honte , c'est – il prend un très net accent corse- la crainte. La honte , c'est la crainte de la pensée des autres envers nous. Donc, si on ignore ces pensées, en ignorant ces pensées, on se dégage de la, de notre honte "*. A la fin de cette longue tirade où a surgi l'accent des origines, Monsieur C se plonge dans le silence, puis confirmant avoir beaucoup réfléchi à tout cela, se dit lui aussi *"un petit peu psychologue"* en se dégageant par le rire de l'intensité émotionnelle où il se trouvait depuis un moment.

Avant de conclure, nous lui laissons le temps d'un dernier commentaire. Il s'en saisit pour aborder *"l'état d'esprit des gens d'ici."* Il explique confusément l'importance de la pensée de soi-même, qui touche au besoin de ne pas se laisser aller, de continuer à lutter contre soi-même. Il poursuit avec l'idée que beaucoup ici *"essaient pas à lutter contre leur mal (...). Ils ont le mal en soi, en eux mêmes et (...) n'arrivent pas à s'assumer tout seuls. Pas spécialement du mal, pas de mal envers les autres. Du mal à s'assumer(...). Ils essaient pas de lutter contre ce laisser-aller(...)"*. Il pense que certains pourraient aller jusqu'à entretenir cette souffrance, s'aggraver et devenir des *"cloches, des épaves"*. Il ne se croit pas capable d'en arriver là, pour la raison que le jour où il se *"verrai(s) partir dans ce sens là"*... Nous entendons approximativement le mot *"démonter"*. Il confirme le retour de l'idée de suicide, et précise qu'il ne supporterait pas de tomber, *"comme on dit, à être représenté (...) comme la dernière race après le crapaud (...) c'est à dire un moins que rien"*. Il exprime clairement cette fois le mot *"démonter"* comme une alternative à cette première issue. Il croit que nous allons le trouver *«méchant»* de dire cela; mais il trouve ce discours logique, pour ne pas être *«une charge pour la société»*, phrase finale qu'il énonce une dernière fois avec un fort accent de son île.

1.2.8.4. COMMENTAIRE.

Monsieur C d'abord méfiant, se présente comme un homme serviable qui participe à

l'étude pour nous faire plaisir. Il répond sur un mode factuel, qui pourrait être adapté, sans sa difficulté récurrente à se faire entendre. Il mentionne rapidement son différend conjugal et son projet de reprendre ses enfants au plus vite à ses côtés. Avant la série de questions sur la santé, il évoque la souffrance liée à la séparation d'avec son épouse qu'il continue à aimer, montrant devant nous comme au cours d'une confidence, les témoignages écrits de cet amour; cet épisode nous questionne sur sa capacité à préserver son intimité dans un mouvement «*d'obscénalité* ».

La question du lien est d'abord traitée sur un mode grivois, avec la narration de ses conquêtes sexuelles, qui ont pourtant réussi à le rendre durablement malade pour la seule fois de sa vie.

C'est cependant la scène de l'accident et de la blessure de la langue, largement détaillée, qui semble donner l'orientation de la séance. Coupé profondément, Monsieur C joue de l'effet traumatique sur l'autre, qu'il ne paraît pas ressentir lui-même.

Il nous faut ensemble traverser ce déluge de sang pour parvenir à la notion de honte intérieure qu'il n'a jamais pu effacer, celle d'avoir été "*repoussé*" et coupé des siens par l'étendue de la mer.

Les moments apparemment les plus authentiques chez lui sont accompagnés d'une voix sourde et voilée, ou au contraire fleurie d'un accent du sud, Corse à n'en pas douter. Il est intéressant de faire le lien avec la langue déchirée et la rupture persistante, malgré ses tentatives de rapprochement. En fin de séance, dépouillé de son costume d'homme robuste et autonome, Monsieur C montre le désespoir de celui qui n'est qu'une "*erreur de parcours*" et qui risque de lâcher le chemin qui ne lui était pas ouvert dans l'histoire familiale.

Nous n'éprouvons pas de ressenti particulier au début de la rencontre, sauf peut être une attention singulière à cette voix qui fuit, se noie, s'éteint souvent. Nous sourions intérieurement de sa description d'homme invulnérable, jusqu'à la première attaque contre le corps par "*trop d'amour*". Progressivement plus préoccupée, nous avons souvent besoin de nous assurer que l'entretien ne lui est pas trop difficile, qu'il va pouvoir supporter certains sujets. Nous percevons peu à peu le retour de l'enfant blessé sans avoir pu anticiper l'immensité du fracas. Nous sommes finalement inquiète de l'abandonner ainsi, dans ses retrouvailles tragiques avec ce qui lui est "*sacré*" mais inaccessible.

1.3. Identification des axes centraux.

Dans ce chapitre, nous souhaitons étudier les réponses de chaque sujet sous le prisme de l'axe dominant de l'entretien: espace, corps et santé, ou liens. L'analyse de l'un devrait permettre d'identifier une logique psychique générale, masquée sous la confusion. A travers elle, il serait envisageable de retrouver l'hypothèse initiale du refuge dans l'indétermination, du lien chaotique et désordonné, ainsi que de la représentation «enfouie» de la honte.

1.3.1. Sujet n° 1. Monsieur B : L'espace

Dans cet entretien, l'espace public condense la problématique du sujet autour du lien impossible. L'errance physique s'origine dans les abandons par les objets successivement investis dans sa vie. Cette proposition s'étaie sur le registre spatio-temporel au moment de la double révélation quasi simultanée du décès des parents adoptifs. L'impressionnante précision de l'itinéraire macabre de la recherche du père précède l'énoncé de la culpabilité de n'avoir pas su reconnaître ni empêcher le dessein suicidaire de ce dernier.

En d'autres termes, l'espace répétitivement dérobé à Monsieur B est celui de l'intimité et de la pérennité du lien inter-subjectif, voire intra-psychique. Pour répondre à ces empiètements par l'absence, il ne semble avoir d'autre issue que celle de l'illusion d'un retour à l'origine, évidemment barré. Rappelons que celle-ci est localisée sous un porche, berceau du nourrisson, voussure architecturale des corps du sujet et de son environnement emmêlés, seulement représentés par un espace topologique qui pourtant condense l'imaginaire autour de l'église, lieu mythique des abandons et des protections.

Le corps est identifié à travers les blessures commises par des tiers: l'armée et ses dommages anéantit les dents, l'agresseur paralyse momentanément les jambes, faisant naître «*une boule*» qui s'enkyste au creux du dos. La trahison de son épouse, enfin, le fait plonger dans l'oubli, l'isolement alcoolique et la dépendance jusqu'à la mendicité.

Dans ce cas encore, Monsieur B traite du lien scélérat qui le conduit ou l'entretient dans l'espace public, la «*déchéance*» et l'errance.

L'exposé de la vie de cet homme met en évidence les stratifications enchevêtrées entre espace, corps et liens, l'un appelant les autres en écho. Il faut cependant conclure ce chapitre en orientant l'analyse sur l'hypothèse qu'en ce qui concerne Monsieur B, c'est bien l'axe de l'espace qui donne sens aux deux autres, parce qu'il est le plus précocement investi dans le roman des origines, porté par le lien familial, parce qu'aussi, il est itérativement convoqué dans les moments importants de sa vie (l'armée, le suicide du père, la chute).

1.3.2. Sujet n°2. Monsieur N: Le corps et la santé.

Dès le premier mot, à travers la référence à «*la peau* » pour qualifier l'espace idéal, Monsieur N profile la perspective du corps mutilé, gangrené ou «*statique*». La métaphore du marécage, glauque, grouillant, puant, où rien ne circule plus, évoque l'entrave et la contamination par la promiscuité. Tandis qu'il aspire au mouvement libre, permettant en particulier l'accès à la parole et à l'esprit, tandis qu'il espère en ses capacités d'auto-défenses, le corps se referme dans un "*cocon*" insalubre et destructeur.

Avec l'approche du lien, l'énigme du corps pourrissant s'éclaircit, par la formulation de la notion de prison. Paradoxalement, la remémoration d'instantanés paisibles de l'enfance le connecte avec le roman des origines, avec la torture et l'aviissement du corps du père, mort en déportation, avec la narration d'une filiation impossible.

Les entrecroisements entre exclusion, méfiance, délation, dictature se rencontrent dans le corps propre qui, au-delà de l'aspect imaginaire du «*statisme*», se dégrade: les dents tombent, la gale s'incrute, l'empêchant de revoir ses enfants, le souffle se réduit, la

circulation sanguine est ralentie. Monsieur N recherche jusque dans l'alcool et dans l'illusion d'anticorps qui devraient le soigner, l'énergie vitale, quasi sacrée, nécessaire à ce corps blessé.

On pourrait se demander ce qui, à l'origine du nom qu'il porte «*pour la troisième génération*», a été bouleversé et mortifié de manière irréductible, même si l'hypothèse du traumatisme concentrationnaire semble prévalente: Monsieur N porte, encrypté dans le corps, un secret générationnel qui ne se montre que sous l'aspect de ce qui le ronge et doit être arraché, extrait de l'ensemble.

1.3.3. Sujet n°3. Monsieur D: Les liens .

Monsieur D tente de répondre de manière normative, même si parfois des éléments dissonants infiltrent l'échange. La manière de considérer l'espace, comme les points de souffrance physique, convoquent la logique psychique. Cependant, une trame se dessine, confuse, d'abord, autour du lien affectif malmené de manière répétitive. Une origine possible de la souffrance de cet homme émerge dans la narration de sa culpabilité dans la maladie paternelle, non seulement déniée, mais retournée en son contraire. Il associe le mensonge de la responsabilité du père avec celui de la filiation. Tout se passe comme si, de façon diffractée et inintelligible, la honte de la duperie, de la trahison envers le père, de la déchéance de la mère, retombait sur Monsieur D; qui ressent "*une honte incroyable*" envers cette «mauvaise» mère, et qui éprouverait celle d'être une «*épave*» s'il s'enivrait, Monsieur D agit ces affects de honte en n'ayant plus de lien avec sa propre filiation et en se présentant ivre mort.

Les réponses aux questions sur l'espace et le corps s'entendent ainsi dans l'hypothèse du combat paradoxal contre les liens spectraux de l'histoire: être en un lieu idéal indéfini où son processus d'insertion aboutirait enfin, alors qu'il a vécu "*à la rue*" avec ses parents ou abandonné par eux; craindre des pathologies en prenant tous les risques pour qu'elles surgissent. Tandis qu'il a du mal à en voir les composants subjectifs, la seule chose que Monsieur D accepte de traiter, c'est son angoisse, sa honte diffuses, par l'alcool qui le fait déchoir.

L'alternative qui s'offre à Monsieur D réside dans l'adhésion ou l'arrachement somato-psychiques successifs aux imagos parentales, sans parvenir à une subjectivité authentique. Seul un aspect policé, en faux self, lui donne l'illusion provisoire qu'il existe encore.

1.3.4. Sujet n° 4. Monsieur B : L'espace.

Cet entretien interroge l'espace et son traitement en négatif, dans les digressions, refus de répondre, sarcasmes ou attaques frontales. La question est d'emblée détournée sur le corps ou le lien social ou sexuel, dans une tonalité extrêmement provocatrice. La thématique de l'espace occupe la moitié du temps de l'entretien, y compris les ajournements que Monsieur B effectue, comme dans la tentative de nous égarer. C'est d'ailleurs cette notion de labyrinthe qui finit par attirer l'attention sur les difficultés du rapport à l'espace que Monsieur B met en scène de manière diffuse.

A la question de l'espace idéal, il évoque un lieu «*extraordinaire*» envahi de parasites

de peau, de parasites humains. Puis il manifeste la peur que nous puissions nous en prendre à son intégrité corporelle ou à son humanité. Après ces moments de tangage désordonné, Monsieur B se perd lui-même dans une confusion sur les « attaches » géographiques ou affectives; pourtant il évoque ses « itinérances » comme des tentatives de fuite, tout en reconnaissant leur échec. Il est également question, en cette fin de chapitre, de « chute » définitive et d'impossibilité de se reposer au risque de ne plus se relever.

L'appropriation erratique de l'espace, sur le registre du territoire réel aussi bien que psychique, semble donc correspondre pour Monsieur B à un évitement de la résurgence des empiétements historiques; il restera dans l'indéterminé ou au contraire dans le surdéterminé comme dans l'allusion au « meurtre » de la mère, qui empêchent, dans leur outrance, d'entendre sa vérité.

L'entrave concrète du corps par la double fracture, est alors à mettre en regard avec le désir inassouvi d'un espace d'intimité paisible, limité, familial. Mais cette nostalgie est insupportable pour lui qui passe son énergie à fuir les blessures qu'il voit en miroir chez les autres résidents.

Corps et liens sont ainsi surexposés au détriment de l'espace, que Monsieur B ne peut évoquer sans vivre et faire vivre tension, nausée, irritation et égarement.

1.3.5. Sujet n° 5. Monsieur M : Le corps et la santé.

Monsieur M accole immédiatement la question du lieu idéal avec le corps de l'objet, tout comme il condense, tout au long de l'entretien, son errance et le corps érotique de la mère. Cette dimension incestueuse interroge, dans la représentation actuelle du corps, la question du soutènement archaïque par l'objet, ainsi que celle de la contenance que le sujet a pu, ou non, trouver. C'est à dire que les liens pathologiques se figurent ici par le corps avachi et la santé en perdition. Dans cette situation, le concept d'effondrement est une réalité corporelle davantage qu'une métaphore.

De la sorte, l'espace territorial individuel n'est pas constitué en tant que tel et se réduit à un espace corporel indéterminé, voire affaissé sur et dans l'objet.

Sans entrer avec lui dans le registre d'obscénalité qu'il a ouvert, il semblerait que Monsieur M, brandissant sa jouissance de la mère, tente par là de construire une verticalité partielle qui passerait par l'érection phallique. En même temps, les seuls moments de calme de l'entretien laissent émerger une profonde détresse infantile envers la relation sexualisée, offerte à la place d'une relation maternante.

Cet effroi infantile se résout dès lors par les conduites extrêmes de Monsieur M autour de la maltraitance active du corps par absorption de divers toxiques et de l'aggravation « délibérée » des troubles cardio-vasculaires.

Le seul investissement filial cohérent est représenté par l'image du père et la délinquance transmise à son décès; le sujet organise alors l'espace par rapport à l'errance sur place à la recherche des clients, à la fuite loin de la police; le lien se construit dans la déviance, le corps existe surtout dans l'identification à travers l'objet toxique.

Tout se passe donc comme si le sujet portait un unique projet de fidélité morbide aux

deux imagos parentales: par loyalisme au père, celui de se détruire au plus vite comme lui; par allégeance à la mère, celui de reproduire l'univers incestuel. Ces deux attachements intenable et contradictoires l'écroulent physiquement sans que rien de l'intériorité ne paraisse souffrir. Ou peut être est ce plutôt que l'espace intérieur, la topique, n'a pas eu la possibilité d'advenir.

1.3.6. Sujet n° 6. Monsieur A. Le corps et la santé.

Monsieur A mentionne une représentation banale de l'espace, comme de sa vie antérieure. Il semble faire partie de cette population tourmentée par le manque de chance, alors que tout semblait serein. Cependant, son rapport au corps propre laisse entr'apercevoir une représentation problématique: en effet, sa «*peau se colle*» sous l'effet de l'alcool entraînant une lésion qui «*gratte (...) fait mal (...) écorche*». Sa bouche est un «*lieu d'infection*», son regard le rend agressif aux yeux d'autrui, ses pieds le font devenir «*zombie*».

Le corps se réduit dans un espace de plus en plus clos, étroit, en même temps que son esprit s'embrume dans les vapeurs de l'alcool et sous l'effet des psychotropes. La stratégie d'exclusion qui l'a poussé hors des bars, où pourtant il s'enivrait de faux amis et de vraies illusions, continue à œuvrer dans le sens de la désaffiliation.

En outre, par le biais des pieds qui fonctionnent de manière automatique sans lui, d'un regard qui louche et heurte les autres, d'une peau qui s'écorche et s'abîme par l'alcool, Monsieur A poursuit sa tâche d'isolement, de rupture par rapport à l'humanité, et d'auto destruction qui en découle.

Son long développement sur les espaces consacrés aux SDF donne à penser sur le regard dévalué, la honte qu'il porte en lui; cependant cet aspect évoque la corporéité la plus archaïque, en particulier autour du déchet, du pourrissement ou de l'attaque du corps par négligence, abandon de soi ou encore par sarcasme ou indifférence d'autrui.

Si Monsieur A. a pu organiser une vie apparemment sans histoire pendant longtemps, on peut se demander ce que la réalité sociale a réactualisé en lui qui l'a conduit dans les conditions où il se trouve, où dominant la peur et le désespoir. Les modalités de survie qu'il met en place s'apparentent à ce que la littérature sur les camps de concentration décrit autour de l'investissement exclusif de l'espace réel et réduit au coin de fenêtre, ou au radiateur. (A Ferrant, 1997) Mais au-delà, c'est la question du territoire corporel qui est en tension, en ce qu'il semble avoir quasiment perdu, comme anesthésié, toute référence aux pulsions du moi. Le «*je*» devient «*on*», renonçant à sa subjectivité. Là encore, l'association avec ceux que les déportés nommaient «*les musulmans*» s'impose: l'évanescence radicale du narcissisme, préalable de l'agonie, se montre chez lui par son indifférence presque totale à ce qui lui arrive, sauf peut être à la douleur physique.

1.3.7. Sujet n° 7. Monsieur S. L'espace.

Monsieur S semble celui que la centration sur l'espace désorganise le plus franchement, l'amenant à la lisière du morcellement psychotique à certains moments. En même temps,

situer ces épisodes dans un tel registre psychopathologique comporte le risque d'un enfermement dans une nosographie définitive, ce qui est loin de décrire la globalité de ce sujet. Il fluctue en effet entre des symptômes très variés, de la contestation pseudo-névrotique à une désescalade vers les niveaux les plus inquiétants de l'inorganisation psychotique.

Lorsque la question insiste sur le thème de l'espace, en tout cas de l'espace personnel rêvé, Monsieur S quitte l'univers normé proposé en première intention à l'interlocuteur. Quelques tentatives rapidement échouées formulent le désir de fuite, d'échappement, dans un univers confiné et distant du réel. Elles sont pourtant nuancées dans un discours émaillé d'éléments cosmiques, mais aussi concrets. Tout se passe comme si Monsieur S se sentait mis en péril par cette question première, comme si l'entrée en contact à travers la thématique de l'espace venait directement empiéter la partie blessée de cet homme.

En parallèle, on pourrait rapprocher cette première série de réponses à la tension réapparaissant en fin d'entretien autour des liens, surtout lorsqu'il est question du regard sur lui, emprunt de la honte de ne plus pouvoir être en mouvement. L'espace et le mouvement sont donc chez Monsieur S deux éléments associés dans la douleur de leur perte, d'autant plus qu'ils restent idéalisés dans le discours.

Seul, le corps paraît restauré, à cause peut être de ses multiples sauvetages par reconstruction grâce à l'action humaine.

Dans ce cas, on pourrait émettre l'hypothèse que ce qui a embrouillé le sujet et son espace interne puis environnemental, c'est l'absence ou la défaillance des tuteurs de l'enfance, qui n'ont pas permis la constitution de balises fixes et robustes. Dès lors, dans l'espoir d'en créer d'autres ex-nihilo, Monsieur S s'étaie sur les quelques repères dont il a hérité. Cependant, leur acquisition reste tellement floue et fragile, qu'elle l'égaré, entraînant l'autre dans la confusion. Constatons enfin que c'est le passage tumultueux par un tiers qui, en dépit de toute prévision, lui permet la plupart du temps, de se réorienter.

1.3.8. Sujet n° 8. Monsieur C. Les liens .

Monsieur C débute l'entretien en formulant son désir de rendre service, tout en montrant paradoxalement, sur le plan non-verbal, une forme de déplaisir à être là.

Il relate sa vie, somme toute ordinaire, sur un mode qui exige une attention soutenue, à travers le style de communication qu'il met en place. Cependant, tout se brouille de manière systématique dans l'énonciation particulière de la dimension affective de son histoire.

Tout se passe comme s'il fallait défricher, au-delà du contenu patent du discours, un « mal-dit », un malentendu avec l'autre, qui auraient déterminé son parcours. Vraisemblablement, la thématique des liens est essentielle dans la situation, en ce qu'elle prévaut sur l'appropriation de l'espace et du corps par le sujet. Monsieur C montre en effet combien ses déplacements ont été pré-déterminés par l'objet, en dépit de ses tentatives ultérieures pour reprendre la main, redevenir acteur.

De la même façon, les problèmes attenants au corps, les maladies et lésions sont

toujours associés à autrui, même s'il y intervient naïvement à une place de surhomme.

Il semble opportun de noter les rodomontades paradoxales qui émaillent la narration des événements subis sans qu'il n'en ait aucune maîtrise. Un événement saillant de cet entretien concerne la façon dont le sujet parle des liens tissés dans son enfance, davantage en négatif, en sourdine, que dans une authentique parole. Nous pensons spécialement à ses variations d'accent, devenant clairement méridional lorsqu'il évoque des souvenirs personnels et familiaux. Nous considérons la narration de la blessure de la langue comme relevant de ce même procédé, qui condense l'organe de la phonation, la chose, en même temps que l'accent, la représentation de la filiation maternelle et culturelle, tous abîmés dans leur lien. Monsieur C utilise la voix dans cette même logique: stentor, elle fanfaronne sur ses exploits virils; étouffée, elle témoigne de son impuissance infantile et de l'abandon subis de la part de ce qui est « sacré ». C'est pourquoi toute l'organisation psychique de cet homme semble résulter de la maladie de ce lien itérativement rompu par les siens. C'est aussi la raison pour laquelle, une fois dévoilée, cette paradoxalité fait retour en laissant le sujet démuni et désespéré de l'échec de ses illusions.

2. Quelques pistes de lecture des rencontres.

A cette étape de la recherche, il paraît judicieux de considérer les réponses dans leur ensemble pour tenter d'en établir une typologie. Nous quitterons alors la singularité des sujets pour envisager une perspective plus globale, sans pour autant prétendre à une généralisation, qui serait certes abusive avec un échantillonnage aussi restreint.

Il s'agit donc, pour poursuivre la logique initialement identifiée, d'étudier désormais la nature de l'appropriation de leur corps par les sujets retenus.

2.1. Le corps ou l'enfouissement périphérique.

2.1.1. Liminaire.

Pour introduire cette thématique, il faut développer la raison du choix de traiter d'abord des réponses à l'item n° 2 du questionnaire, à propos du corps et de la santé. Le premier balisage de la population nous avait en effet plongée dans une confusion inextricable, de laquelle n'émergeait aucune pensée ni cohérence. Nous éprouvions, d'abord corporellement, la sensation de perte de repères, avant tout véritable affect. Un mot inhabituel glissé dans notre texte à un moment de grande perplexité, nous a guidée sur cette voie: nous notions un sentiment d'égarement face à ces entretiens, énoncé par le terme "*d'errance de la pensée encore*". Lu à haute voix, c'est moins la répétition de l'errance, que sa localisation "en corps" que ce mot laissait entendre. Celui-ci nous orientait alors sur l'idée que l'errance géographique mise en scène pouvait également concerner le domaine corporel, troublé et perdu de l'intérieur.

Cette option s'est dès lors fondée sur l'esquisse d'une figuration du "corps SDF" tel qu'il paraît être perçu par les sujets eux-mêmes, en tout cas dans ce qu'ils en disent. Pour en rendre compte, nous avons imaginé un processus d'enfouissement en différentes strates, à la suite de la métaphore freudienne de la "*vésicule indifférenciée de substance excitable*". (S. Freud, 1920, p68 et suivantes) Cela ne doit bien sûr être compris que comme un artifice permettant d'aider au repérage des différents niveaux de liens du sujet à son corps.

Nous pourrions définir ce lieu psychique comme une topique, si ce terme n'était pas à ce point marqué de l'acception freudienne d'instance psychique organisée. Or, en ce qui nous concerne, nous souhaitons évoquer un espace dont seuls les contours externes sont balisés, comme si l'élaboration complète de la topique était restée en souffrance. Nous proposons donc l'hypothèse selon laquelle quelque chose d'une instance topique à naître semble émergente; ses bords, son contenant princeps des zones ultérieurement organisées - *inconscient, préconscient et conscient* (S. Freud, 1900) pour en référer à la première topique, *Ca, Moi, Surmoi* pour la seconde, (S. Freud, 1923)- se constitueraient dans l'indétermination. Cette notion doit ainsi être formulée de manière à suggérer l'idée d'ébauche, d'antériorité et d'incomplétude mais aussi de processus suspendu, pourtant possiblement apte à permettre la reprise de l'élaboration topique. Le préfixe "proto", en tant "qu'élément premier, primitif, rudimentaire"(Petit Robert, 1993) paraît convenir à cette attente.

Nous suggérons le néologisme de "*proto-topique* " pour signifier cet espace encore indéterminé qui balise de manière floue et approximative la frontière externe du sujet, sans présumer encore de ce qui en définira les lieux internes.

C'est donc l'idée d'un "enfouissement périphérique" qu'il faut mettre en tension, en ce qu'il définit un lieu potentiel paradoxal, en périphérie et en profondeur du sujet; il contiendrait un double mouvement simultané de décentration, d'éloignement, en même temps que de creusement, d'ensevelissement des zones corporelles par le sujet. Cette poussée opposée aurait pour but de faire s'évanouir au-dehors et au plus profond, les investissements des zones personnelles et intimes, en anesthésiant ou annulant les traces des meurtrissures, oublis ou empiétements successifs du corps par l'objet précoce.

2.1.2. Typologie des strates du corps.

Il s'agit dans cette perspective de classer les réponses concernant la sphère corporelle, afin d'en tirer quelques pistes pour cette population, que nous tenterons ensuite de vérifier auprès des sujets suivis à long terme. Dans cette proposition de typologie, nous partirons de la couche la plus superficielle, pour parvenir à la plus enfouie. Elles pourraient s'organiser en quatre niveaux:

Le niveau psychique reste pour l'instant indéterminé et sans doute, ce qu'il faudra démontrer, non encore advenu en tant que tel, comme une topique organisée.

2.1.2.1. LA PEAU ET LES ORGANES DES SENS.

C'est la catégorie dans laquelle le corps est en contact direct et superficiel avec

l'environnement.

Ainsi, nous envisagerons ensemble ces deux items en tant qu'ils représentent le rapport du sujet au monde. Nous ne prétendons pas organiser une figuration scientifique de ces corps, mais plutôt un modèle métaphorique issu du discours même des sujets.

Tableau

sujet	peau		oeil
	externe	interne	
			?
1	?	?	?
2	gale	?	?
3	?	?	?
4	gale	?	?
5	gale	?	port de verres (enfance)
6	?	dermatose liée à l'obésité	strabisme congénital
7	?	Eczéma annulaire gauche	"myopie de la 40aine"
8	gale	?	"cataracte de naissance"

Commentaire :

La barrière cutanée est significativement blessée ou irritée, ce que les sujets identifient ou évoquent très volontiers.

Si seule la moitié des sujets mentionnent le regard, presque tous ceux qui sont concernés évoquent une notion "congénitale" qui perturbe la perception sensorielle de l'environnement, du lien à autrui décrit parfois comme perversi (sujet n°5) ou inquiet, emprunt de méfiance (sujet n° 6).

Ce niveau initial évoque ainsi la toxicité des excitations, immédiatement perçue en direction du corps à travers la barrière de contact avec le monde. On peut faire le constat que même dans le cas de troubles d'origine interne (eczéma, dermatose, problèmes de vision), c'est un facteur exogène qui est nommé responsable: tantôt l'alcool absorbé fait gonfler le ventre et frotter la sangle abdominale à l'enveloppe externe, créant ainsi une blessure cutanée; ailleurs, c'est le site symbolique de l'alliance qui est atteint. Au plan visuel enfin, l'hérédité semble avoir agi sur le sujet à travers la lignée, lésant ou fragilisant son regard au monde. On peut faire référence à la pulsion scopique qui, dans ces cas, paraît défaillante à exercer son emprise sur l'environnement, voire handicape le sujet sur le versant "esthétique" (sujet n°6) qu'il faut peut être entendre au niveau d'une faillite narcissique.

2.1.2.2. LES MUQUEUSES, VAISSEAUX ET PARTIES MOLLES.

A ce niveau de la couche profonde du derme, apparaît le premier palier d'intériorité corporelle, où sont abrités les ganglions, les muqueuses, les vaisseaux, les nerfs et les tendons. Nous y incluons toutes les parties du corps normalement couvertes par et protégées sous l'épiderme ou dans les cavités naturelles, ainsi que les "boules" décrites dans certaines réponses. Nous intégrons la réponse "statisme" dans cette rubrique, en explicitant plus avant cette option. De la même façon, certaines autres réponses assez

DE L'ENFOUISSEMENT PSYCHIQUE A LA SCENE D'AMARRAGE : actualisation de l'indéterminé chez l'errant.

mal classables (boules, pieds, anémie) seront étudiées dans cette catégorie qui pourrait être représentée sous la figure de l'écorché, statue dépouillée de sa peau.

Tableau.

sujet	Muqueuses cavités	vaisseaux	tendons/nerfs	ganglions/boules
1	?	?	nerf de la colonne vertébrale.	boule dans "les reins".
2	?	"statisme".	?	?
3	?	?	nerf circonflexe/muscle.	?
4	?	?	?	hernie discale.
5	?	?	?	?
6	Ventre pieds.	?	?	?
7	hémorroïdes.	anémie.	?	lithiase rénale.
8	langue.	?	?	ganglions.

Commentaire :

Il est nécessaire d'étudier quelques définitions proposées par les personnes; on peut constater que celles-ci se troublent en regard de la catégorie précédente, beaucoup plus simplement énoncée, comme si ce qui vit sous la première couche ne peut déjà plus être repéré clairement.

Le sujet n°1 évoque la sensation qu'on "*tire sur le nerf*", ce qui est la séquelle d'une agression qui lui a laissé une "*boule dans les reins*" dont nous ne sommes pas sûre de comprendre s'il est question de hernie ou de kyste.

Le sujet n°2 développe longuement l'idée du "*statisme*" dont nous pensons d'abord ne rien pouvoir faire. Pourtant, à la relecture, ce néologisme est si souvent et avec tant d'insistance répété que nous acceptons finalement de l'interpréter. Il est opposé au dynamisme et au mouvement qui animaient la jeunesse du sujet. Nous entendons, la représentation d'un organisme en stase, qui a cessé de circuler, d'autant plus qu'il fait référence a contrario à la vivacité et la pureté du mouvement.

L'appareil circulatoire, abrité à la surface interne du derme, ne semble ainsi plus capable de permettre à l'organisme de continuer son impulsion de vie; au contraire, l'image renvoie au blocage et à la putrescence d'un corps déchu et en décomposition.

Nous avons précédemment évoqué le problème du sujet n°6 sur un registre trophique. Il le définit comme une "*dermatose*" et il nous faut le considérer sur un plan plus intérieur, à propos du relâchement et de la dilatation de la sangle abdominale.

La même personne se plaint de ses pieds. L'énoncé, confus à ce moment, évoque une possibilité d'être renversé en avançant "*comme un zombie*".

De ce fragment de discours, on peut retenir un lacis inextricable entre les deux premiers niveaux de stratification; de la peau et les cavités internes, le sujet ne parvient pas à donner une représentation différenciée. Ce sont les pieds qui s'épuisent à marcher

sans cesse, mais c'est la personne entière qui n'est plus présente hors de sa déambulation. C'est le dehors qui s'écorche mais c'est l'intérieur qui se déforme.

Le sujet n°7 parle d'un problème qui lie les vaisseaux de la muqueuse anale et le sang circulant. Dans cette situation, c'est le regard d'un tiers, à travers le diagnostic d'abord extérieur, puis intérieur grâce à des examens spécifiques et intrusifs, qui pénètre le corps du sujet pour lui en signaler des troubles qu'il n'avait pas lui-même perçus.

Le sujet n°8 enfin évoque d'abord un "*trop dans l'amour*" qui l'aurait conduit, par la multiplicité de ses partenaires, à la seule vraie maladie de sa vie. La mononucléose infectieuse, parfois nommée "maladie des amoureux" se transmet en effet par contact étroit et est diffusée par les lymphocytes, créant ainsi des adénopathies disséminées. On pourrait dire de manière imagée que le corps se met en boule d'avoir "*trop aimé*", risquant de ce fait un danger important qui aurait pu aussi attaquer sa puissance virile.

Pour ce même sujet, le deuxième incident de santé notable concerne une blessure de la langue dont il parle avec une sorte de délectation. Là encore, c'est un autre qui est à l'origine de sa lésion.

Dans les deux cas, les organes de la sphère oro-pharyngée sont atteints soit par une maladie soit par un traumatisme, tous deux causés par des tiers.

Dans ce chapitre, deux tendances se dessinent, moins contradictoires qu'il n'y paraît:

2.1.2.3. LE SQUELETTE, L'OSSATURE ET LES «PARTIES DURES.»

Dans cette troisième strate nous considérons les parties, os et articulations référées à la charpente osseuse qui à la fois se localisent à un palier d'enfouissement plus profond, à la fois contiennent et soutiennent une fois pour toutes l'unité corporelle.

Les dents s'inscrivant dans le contexte des éléments rigides censément durables et définitifs, nous avons choisi de les répertorier dans la même catégorie.

Ce sont donc les massifs durs éventuellement fracturés, fêlés, rompus ou gravement abîmés qui sont étudiés dans cette partie.

Il paraît intéressant de noter, pour la première fois, la question de l'atteinte plus ou moins irrémédiable du soutènement architectural du corps.

Tableau. os

sujet	Localisation	origine
1	Colonne vertébrale	agression
2	?	?
3	?	?
4	Double fracture malléole lombalgie	Chute Accident du travail
5	?	?
6	?	?
7	Lombalgie Fracture de la rotule	Moto Accident voie publique
8	lombalgie	Age et métier

Commentaire :

Les douleurs lombaires systématiques, toujours causées par l'environnement et souvent non ou mal soignées, évoquent la question de la verticalité. En effet, c'est la solidité et l'ouverture de l'axe vertébral qui charpentent l'organisme. Or, chez ces personnes, cet axe est touché de manière chronique.

On pourrait alors émettre l'hypothèse que quelque chose, souvent venue de l'extérieur, les a empêchés de tenir confortablement debout, inhibant ainsi leurs possibilités de déploiement physique et, par voie de conséquence, de développement psycho-social.

Dans la logique de cette proposition, étudions ensuite la description détaillée des deux fractures (sujets n°4 et n°7), hautement investies et longuement évoquées par les intéressés. On peut immédiatement entendre dans les deux situations le même problème de l'axe vertical dans l'atteinte des membres inférieurs.

Pour le sujet n°4, celle-ci représente sa manière d'entrer en lien, puisque cette fracture est aussitôt visible par le plâtre qui enveloppe sa jambe. C'est l'aspect dérisoire de l'accident qui est mis en avant, celui de subir les séquelles durables d'un pas malencontreux dans la matière fécale; dérisoire, certes, mais extrêmement significatif pour quelqu'un qui passe beaucoup d'énergie à exhiber puis soustraire à la compréhension sa détresse personnelle. On ne peut s'empêcher de considérer ce « mauvais pas » dans l'excrémentiel comme la métaphore d'une chute interminable dans le cloacal.

Le sujet n°7 évoque une fragmentation du genou. Le morcellement de son articulation paraît irrémédiable jusqu'au moment où le chirurgien a « *bricolé* », avec des éléments récupérés de bric et de broc, un tout nouveau genou. Tout se passe comme si, désarticulé et éparpillé, son corps n'avait pu se ressouder et se réunifier que par l'intervention d'une sorte de Docteur Frankenstein (M. Shelley, 1818), savant magicien et prométhéen dont le sujet devient la créature à jamais débitrice. On peut ainsi considérer que l'articulation, le lien d'une partie du corps avec son ensemble, est détruit ou disloqué par l'environnement. Chacun définit le type de brisure dans sa particularité psychique propre: la chute dans le cloacal pour le premier, la déconstruction en éléments épars pour le second.

Le traitement du problème se double enfin, pour ces deux sujets, d'une immense foi en des idéaux, équivalents messianiques capables de comprendre, après toutes les hésitations des subalternes, la gravité et les moyens de réparer la blessure.

dents

sujet	état	origine
1	manquantes	scorbut
2	tombées	Chute et incurie
3	?	?
4	appareillées	Arthrite dentaire héréditaire
5	?	?
6	abîmées	incurie
7	abîmées	incurie
8	manquantes	Caries et accident du travail

Commentaire :

Pour les dents, comme pour les os, la lésion potentielle concerne des parties visibles sous l'enveloppe cutanée ou dans la cavité buccale qui, pour être traitées, doivent être appareillées.

On peut entendre sous cette plainte assez unanime au sujet de la denture, un rassemblement des problèmes concourant à la dégradation de l'aspect et de la santé des personnes :

A partir du moment où l'intérêt de l'environnement pour les assises corporelles du sujet n'est pas clairement établi, celui-ci va lui-même risquer d'en dévaluer l'importance. C'est ainsi que sans doute, on peut comprendre l'incurie secondaire, les différents traumatismes et exérèses volontaires, comme consécutifs au manque premier de préoccupation.

Une remarque incidente survient au décours de la reprise des premières notes, celle de l'exhibition visuelle ou narrative des bouches édentées ou des différents dommages et réparations les concernant, souvent sur le registre de l'horreur. Ce qui se voit, ce qui s'énonce, évoque ainsi pour l'interlocuteur la béance primaire, l'absence de structuration ou d'organisation des mimiques initiales involontaires, en un sourire ordinaire et socialisé.

Enfin, pour revenir au sujet très concerné par cette question, qui a mentionné une blessure profonde de la langue par morsure, ainsi que des défaillances de l'enfance, des traumatismes et des auto-arrachements, il faut se souvenir de son mot d'esprit sur le destin de ses dents : « *plus dehors que dedans/de dents* ». On ne peut pas ne pas associer ce trait avec l'inversion de la position d'intimité, exhibée dans sa narration comme dans son histoire: le dedans se voit dehors; en prolongeant cette idée, ne pourrait on même ajouter que, chez ces sujets, le dehors se verrait dedans ?

Pour ce qui concerne l'intégralité de cette rubrique, on peut conclure avec la notion d'une défaillance des soutènements archaïques du corps, qui sont tantôt ignorés, tantôt attaqués par des tiers extérieurs ou intériorisés. L'influence de la lignée, ou des agressions réelles est constante pour cet aspect, comme elle l'était précédemment. Mais

à ce niveau, ce sont les assises osseuses, les charpentes et les structures fondamentales qui se brisent, laissant dénudés les organes plus profonds, à moins de l'intervention miraculeuse d'un spécialiste dans un registre de toute-puissance. Les sujets donnent-ils là une issue possible à leur détresse, une réparation, telle qu'elle semble avoir eu lieu dans les cas des fractures ? Celle-ci est-elle réaliste ou va-t-elle échouer dans la désillusion liée à l'espoir empreint de magie infantile ?

2.1.2.4. LES ORGANES INTERNES.

A ce palier d'enfouissement, nous représenterons les organes normalement protégés sous des zones spécifiques du squelette, boîte crânienne, côtes et vertèbres en particulier. Il s'agit essentiellement du bloc cœur/poumons et de quelques mentions des viscères (foie et reins). On peut d'emblée signaler que le cerveau n'est jamais répertorié dans cette rubrique en tant qu'entité spécifique, comme s'il n'appartenait pas à la liste des organes internes, encore moins aux organes vitaux.

Tableau

sujet	Organe	origine
1	?	?
2	Cœur (suspicion de souffle) Poumon	Inconnue Tabagisme
3	Poumon Hypertension artérielle	pleurésie infantile+ tabagisme Stress
4	Cœur Poumon Foie	«Héritage» maternel, stress Tabagisme, cancer familial alcoolisme
5	Poumon Cœur	Tabagisme Souffle dû à: hyperactivité sexuelle prise de drogues
6	Poumons	Tabagisme
7	Reins (lithiase)	Inconnue
8	«Cœur» émotionnel	Rupture

Commentaire :

Dans cette catégorie, les personnes insistent sur la sphère cardio-pulmonaire comme étant préférentiellement atteinte; elles mettent en avant très clairement leur participation active dans l'aggravation des troubles pulmonaires, en particulier à propos des conduites tabagiques.

Des responsabilités personnelles sont encore endossées dans la survenue des troubles cardiaques ou hépatiques.

Pourtant, là aussi, la dimension collective et/ou familiale est rappelée pour quelques personnes, aussi bien en terme «d'héritage», que de participation actuelle aux troubles, ou d'erreur de diagnostic ayant stigmatisé le sujet.

L'un décrit remarquablement l'ambiguïté de l'origine d'un problème pulmonaire, par son doute fondamental sur le responsable. Cette culpabilité secrète ouvre des voies de

compréhension sur le reste des troubles anxieux de cet homme, mais aussi sur l'indéterminisme auquel il est confronté par rapport à la question de la faute.

Le sujet n°4 évoque lui aussi un «héritage», cette fois du côté maternel, qui le fait parfois souffrir de tachycardies paroxystiques très impressionnantes, mais dont il dédramatise l'incidence aussitôt qu'il l'a énoncée. Sur un autre point, avec une sorte de distance glaciale, il anticipe l'existence éventuelle d'un cancer du poumon, commune aux hommes de la famille.

Dans ces deux cas, la filiation, l'héritage que la maladie met en exergue est revendiquée par les sujets qui signent à travers elle leur appartenance.

Les organes internes sont donc très majoritairement touchés sous l'aspect des fluides (gaz et liquides) vitaux en souffrance.

Enfin, si globalement, les sujets répondent sur le versant somatique, on peut remarquer la survenue de quelques interprétations psychoaffectives (stress et «cœur blessé») qui ouvrent sur une dimension psychique plus vaste.

2.1.2.5. LA SPHÈRE PSYCHIQUE.

Nous n'avons pas souhaité inclure ce niveau d'enfouissement dans la série des autres paliers, parce qu'il paraît beaucoup moins aisément identifiable que les précédents, les sujets ayant apparemment tenté de s'en éloigner le plus possible.

Nous examinerons comment les sujets parlent de leurs troubles, à quelles causes ils les associent et comment ils les traitent.

Tableau

 sujet	Diagnostic	origine	traitement
1	<i>Isolement</i>	<i>ruptures</i>	<i>alcool</i>
2			
3	<i>Angoisses, stress</i>	<i>Mal-vie. Peur des maladies (cancer, sida, cœur)</i>	<i>Anxiolytiques. alcool</i>
4	<i>Nervosité, stress, tension</i>	<i>Immobilisation tachycardie</i>	<i>psychotropes Alcool, cannabis.</i>
5	<i>Alcoolisme précoce Toxicomanie</i>	<i>Troubles du lien parental.</i>	<i>Psychotropes, cannabis, alcool</i>
6	<i>Dépression, désir suicidaire</i>	<i>Chute sociale Peur de la maladie</i>	
7	<i>Demande d'aide</i>	<i>Rupture, solitude</i>	<i>psychotropes</i>
8	<i>Anxiété, tentative de suicide</i>	<i>Rupture, isolement de ses enfants</i>	<i>Hypnotiques</i>

Commentaire :

A part pour le sujet n°5 qui a de longue date fréquenté l'univers psychiatrique, la plupart des personnes décrivent des troubles psychologiques ordinaires liés à la difficulté

de leur vie ou à des tensions internes transitoires. Somme toute, rien que de très banal. Ils souffrent apparemment de phobies à propos des maladies auxquelles ils s'exposent (sujet n°3), de frustration devant les empêchements où ils sont réduits (sujet n°4), d'isolement après des ruptures douloureuses et non encore élaborées (sujet n°1, 7, 8), ou de dépressions réactionnelles (sujet n°6).

La singularité advient dans le traitement qu'ils s'autorisent pour ces troubles. La majorité des soins sont en effet inexistants ou anarchiques. Dans le meilleur des cas, un médecin généraliste traite à la fois l'hypertension, les phobies et le stress. Beaucoup d'autres se débrouillent avec les moyens du bord, tantôt par l'appel au soignant local et à sa réserve médicamenteuse standard, tantôt avec les médicaments achetés sous le manteau. En revanche aucun de ces troubles classiquement traités n'est pris en charge par quelque spécialiste que ce soit.

Seul, le jeune homme (n°5) suivi par le CMP semble bénéficier d'un vrai traitement régulier et prescrit en bonne et due forme. Mais il reste flou, tout comme l'autre sujet (n°7) dont les problèmes appartiennent vraisemblablement à une nosographie psychiatrique, sur les raisons de l'hospitalisation; raisonnablement, les motifs invoqués paraissent très peu adaptés à leurs besoins; on peut ainsi croire que plus graves et profonds paraissent les troubles, moins le sujet est enclin à les décrire, les détailler.

Il semble donc, à la fin de cette partie concernant la sphère psychique, que les sujets gravement précaires tiennent beaucoup à banaliser leur souffrance mentale, à l'écarter, sans pour autant la dénier totalement. C'est comme si, la dévoilant, ils tentaient de l'éloigner d'eux, de la déplacer en surface; surface, rappelons le, toujours hautement abîmée chez ces sujets, dans les trois strates progressives que sont la peau et les organes des sens, les muqueuses, les vaisseaux et les parties molles, enfin le squelette, l'ossature et les parties dures.

A partir de ce dernier niveau d'enfouissement, il pourrait exister une sorte de retournement du dedans au dehors, qui franchirait à l'envers les paliers de fond du squelette, des organes internes et de la sphère psychique pour revenir sur les niveaux superficiels. Chez eux, tout se passe comme si la conscience de leur intériorité ne pouvant prendre place, ils l'expulsent alors en périphérie du corps dès qu'elle surgit.

Il appartiendra à la suite du travail d'examiner plus en détails par quels processus ce retournement pourrait se mettre en place, en particulier dans l'étude brève des addictions, associées à la notion d'indéterminé. C'est le travail que nous proposons de conduire maintenant.

2.1.3. A propos des addictions.

Il a paru utile d'intégrer cette problématique dans le questionnaire pour vérifier la validité de l'hypothèse sur les notions d'informel, de fluide, d'insaisissable, dans lesquelles le sujet s'embrume seul ou en groupe comme pour s'échapper d'une emprise palpable. Nous observerons ainsi la réalité des addictions, le mode de consommation et l'effet recherché.

Tableau

sujet	cigarette		Alcool		Autres toxiques	
	seul	En groupe	seul	En groupe	seul	En groupe
1	?	?	Oui	oui	?	?
2	oui	?	oui	?	?	?
3	oui	non	non	oui	non	Oui, autrefois : haschich et cocaïne « accidentels »
4	oui	oui	oui	oui	Oui : haschich	Oui, autrefois haschich et cocktail «accidentel»
5	oui	oui	?	oui	Oui : haschich	Oui: haschich, poppers
6	oui	non	rarement	oui	?	?
7	oui	?	non	oui	Oui autrefois: haschich	?
8	oui	parfois	oui	?	non	non

COMMENTAIRE

Sur le tabac et l'alcool

Les brumes ont été ou restent encore donc unanimement recherchées par tous les sujets, préférentiellement, en ce qui concerne l'alcool, dans un contexte collectif. Dans la consommation tabagique, les sujets ont été majoritairement et durablement en contact avec le produit volatil, subtil, et pénétrant de manière diffuse les organes vitaux. Les raisons de l'arrêt, quand il a lieu, sont rarement d'ordre médical, mais concernent le lien à autrui et la satisfaction de l'attente des proches.

Sur le plan de l'alcool, la superposition de plusieurs interprétations est envisageable: la culture de l'alcool, parfois convoquée dans son aspect religieux, renvoie à l'appartenance psychosociale. De la même façon, son accessibilité financière est importante pour des populations extrêmement désargentées. La plupart des personnes insistent néanmoins, pour une raison ou pour une autre, sur la notion de convivialité, de liant social, qu'il soit amical, familial ou sexuel. De ce fait, on peut considérer les refus ou détournements des réponses concernant la prise solitaire, comme un déni d'autres formes de consommation, moins valorisées. En effet, quelques propositions périphériques donnent à penser à une intoxication parfois retirée pour «s'isoler», «oublier ses problèmes»; enfin, pour le sujet qui se sentirait déchu de boire, son passage à l'acte donne à penser qu'il s'est déroulé sans témoins, de manière incontrôlée et précisément honteuse.

Dans l'examen des deux addictions les plus courantes, les sujets interrogés ont donc très majoritairement été ou restent touchés. L'alcool demeure la conduite la plus difficilement énonçable dans sa dimension solitaire, comme s'il était plus acceptable, pour les personnes, de fumer que de boire seul. Sur les deux registres, la consommation a pu être très importante, et n'est «avouée» que lorsqu'elle est abandonnée ou grandement

diminuée. L'aspect solitaire d'apaisement ou d'oubli des problèmes est dévalué au profit de la dimension collective et festive, comme une manière de demeurer «affilié» au groupe social, pourtant réellement racorni dans le contexte actuel des sujets. Quand l'arrêt de la consommation advient, il est toujours motivé par la prise en compte de l'environnement et du lien, non des besoins sanitaires du sujet, tout juste mentionnés de manière incidente.

Sur les autres toxiques :

Le groupe ne semble pas signifiant dans le mode de consommation, sauf dans deux réponses extrêmes de rejet du «parasite» ou de nécessité de l'objet sexuel.

La consommation de produits illicites paraît, dans la plupart des réponses, associées à une contrainte, douleur ou malveillance de tiers. Un seul sujet parle d'une curiosité intellectuelle vite satisfaite. Comme pour l'alcool, la tendance est de faire remarquer le peu d'effet des expériences sur le devenir individuel.

Un autre mode de consommation, de nature festive, est assumé dans le registre de la sexualité. Dans ce cas, les personnes l'évoquent comme un réel choix personnel passé ou encore présent.

Très peu mentionnent une prise personnelle, mais le groupe ou l'autre, toujours à l'origine de la consommation, est identifié comme bénéfique si le sujet est acteur ou néfaste si ce dernier subit la situation.

De manière globale, l'usage de drogues, banalisé, est rapporté à une perspective sexuelle ou thérapeutique. Les produits ne sont pas revendiqués, au contraire de l'alcool, dans un registre socialisant; cependant on peut entendre le rapport des sujets au monde de la toxicomanie, comme plus latent que celui qui concerne les drogues licites; tout se passe comme s'il fallait montrer une certaine normalité dans les conduites visibles par le groupe social.

Sur les médications :

Catégorie particulière de toxiques légaux habituellement délivrés de manière officielle, les médicaments ont une utilisation spécifique chez ces personnes, en lien avec leur mode de traitement des problèmes de santé. Certains faisant seulement confiance aux ressources internes du corps, on peut toutefois répertorier cette réponse sous la rubrique «médications».

Il faut observer l'effet recherché de ces «médications» dans les pratiques de soin. Deux grandes catégories semblent se dessiner autour des effets antalgiques et psychotropes; les divers troubles mentionnés en dehors de ces deux grandes classes seront identifiés sous l'intitulé "autres" pour ne pas surcharger l'étude par des éléments mal différenciés. Nous avons interprété certaines réponses, très évasives, comme concernant les troubles bénins de santé couramment liés à des infections locales ou des virus ordinaires (fièvre, sphère oro-laryngée)

Nous tenterons de signaler l'origine de la prescription ainsi que la grande catégorie d'effets recherchés.

tableau .

sujet	Antalgiques		psychotropes		autres	
	Nature	Catégorie	origine	catégorie	origine	catégorie
1	?	?	?	?	pharmacien	antipyrétique antiviral
2	?	?	?	?	Anticorps de l'organisme service de soin local	antipyrétique antiviral dermatologique
3			Médecin généraliste	Hypnotique, anxiolytique.		
4	haschich	Anesthésique,	Infirmière du foyer	anxiolytique.	Spécialiste. service de soin local ou auto-médication	cardiologique dermatologique antipyrétique antiviral.
5			Psychiatre CMP	neuroleptique	service de soin local	dermatologique
6			?	Antidépresseur+alcool		
7			CHS	? faibles doses.		
8			service de soin local	hypnotique "assommoir"	anticorps	antipyrétique antiviral.

Commentaire :

Lorsque la pathologie est identifiée, les sujets s'adressent (ou sont adressés) à des spécialistes. Pourtant, même dans ces circonstances, ils restent très succincts sur les caractéristiques de sa survenue ou de son maintien.

Les soins de peau sont assez facilement confiés au service infirmier, sans doute considéré comme le plus accessible pour traiter l'épidémie locale.

Dans beaucoup de cas où le trouble reste flou et non précisé, le traitement est aléatoire et rarement prescrit par des praticiens. Les personnes font alors préférentiellement confiance à leurs propres ressources, celles de leur organisme ou de leur organisation parallèle.

Très peu de réponses concernent la prise en charge de la douleur, comme si elle était inexistante ou sans importance. Cette remarque entre en corrélation avec le peu de cas accordé aux problèmes dentaires, dont la sensibilité algique est pourtant notoire.

Il faut signaler les réponses qui n'entrent dans aucune catégorie particulière, autour de la crainte des maladies (sujets n°3 et n° 6), et d'un avertissement concernant la prime enfance (sujet n°7) à propos de la fragilité réputée du nourrisson et de l'interdit de le toucher et de l'embrasser. Ces deux exemples sont là encore assez énigmatiques et source d'une tension singulière lors de leur narration. Il semble que ces situations concernant la sphère psychique dans sa dimension de vulnérabilité somatique, résonnent

pour ces patients en terme de risque d'effraction par des excitations externes (sida, baisers ou caresses au bébé) ou internes (dans la prolifération anarchique de cellules cancéreuses).

2.1.4. Perspectives générales.

La blessure de la surface, clairement identifiée, donc l'espace visible semble, au-delà de l'enveloppe externe, intéresser la totalité de l'auto-investissement du corps des sujets. Il y est d'abord question de biais du regard, d'effraction cutanée, de transmissions pathologiques. Les excitations, mêmes externes et actuelles, sont reliées à une intervention de l'autre en soi, d'un tiers incarné ou incorporé au sens de N. Abraham et M. Torok. (1987)

La strate suivante confirme, dans un registre plus informel et indéterminé, la prégnance des objets externes sur les troubles énoncés. On assiste également à leur prise de relais par le sujet lui-même qui, comme commandé de l'intérieur, poursuit le processus d'atteinte somatique.

Le niveau osseux est attaqué, et avec lui le fondement de la verticalité et de la charpente. Pour certains, c'est la chute dans l'infra-humain qui est mise en évidence dans une régression vers la fragmentation ou l'inorganisation, ou dans un retour au cloacal. D'autres invoquent les séquelles durables des chocs effractifs. Dans cette strate, la violence du traumatisme est clairement identifiée. Inversement, il est aussi question d'une intervention parfois miraculeuse d'un tiers, comme si la méfiance préalable devait être démentie, ou bien comme si l'illusion infantile allait retrouver une place intacte en eux.

Au palier suivant, le sujet prend lui-même en charge l'auto-violence, parfois dans l'ambiguïté du lien à l'objet.

La sphère psychique est très mal identifiée, évoquée dans des discours paradoxaux qui tentent de banaliser des situations apparemment graves. On pourrait supposer que les sujets, ne sachant pas comment rendre compte de leur souffrance, la classent dans des troubles ordinaires, voire la dénie radicalement. Enfin, l'appétence aux toxiques fluides et gazeux est générale, permettant tout à la fois la poursuite de l'attaque corporelle et la persistance des liens sociaux sous l'égide de la volatilité, de l'indétermination et de l'absence psychique partielle.

L'auto-investissement du corps semble ainsi se rabattre sur un lien paradoxal, alliant fugacité, prudence et danger. Il éviterait au sujet de se confronter aux empiétements déjà rencontrés et toujours actifs. Ce lien ténu est discrètement étayé par une dépendance à un tiers brumeux et informel, dilué dans les nimbés délétères. Cette notion nous renvoie à la proposition de "*psyché fluide*" développée par D. Derivois dont nous avons rendu compte plus haut.

2.2. Les liens.

2.2.1. Liminaire.

Il a semblé pertinent d'interroger la seconde série de questions immédiatement après l'étude du corps; en effet, quelques réponses annexes au thème précédent alertent sur les liens subjectivement tissés entre l'une et l'autre de ces deux catégories; pour exemple, la santé est parfois confiée à un autre idéalisé dans une espérance messianique; dans une mesure différente, le cœur se brise à cause de tiers, le corps est lésé soit par effraction, soit par abandon d'autrui. Dans tous les cas, la relation influence l'état somatique des sujets. C'est pourquoi nous tenterons de saisir comment ces derniers définissent leurs liens affectifs, sur le registre intersubjectif ou intra psychique.

Nous garderons en mémoire l'hypothèse première de l'empiétement comme susceptible d'infiltrer les réponses; nous tâcherons de repérer si la notion d'amarrage émerge d'une manière ou d'une autre à ce point du discours.

Dans un souci de lisibilité, nous découperons ce chapitre en deux parties concernant le regard venu de l'intérieur et celui que porte autrui sur le sujet. Des tableaux permettront de synthétiser les réponses.

2.2.2. le regard venu de l'intérieur.

2.2.2.1. DU SUJET AU MONDE.

Ce propos concerne l'avis personnel que le sujet porte sur l'environnement. Il s'agit de voir comment il s'inscrit dans le contexte qui est le sien. Les premières interprétations du discours sont déjà perceptibles dans le tableau même, puisqu'il est rare que les personnes aient simplement répondu aux propositions. Pour tendre à un peu de clarté, nous nous sommes donc permis de traduire les formulations qui semblaient correspondre à l'item. Citons pour exemple l'idée de «*mépris*» pour rendre compte du développement du sujet n°4 à propos de la société (démocratie dénaturée par les scandales, respect de la «*plèbe populaire*», condamnation des politiques, sarcasmes, sévérité «*réaliste*», positionnement d'anarchiste...).

On peut remarquer une propension générale à des réactions périphériques, ou des digressions par rapport à la question posée. Quand les réponses adviennent, c'est sur un mode monolithique, dont il est difficile de faire une synthèse. En bref, la confusion qui se lira peut être dans le texte est à concevoir pour partie comme un signe de l'égarement suscité par la thématique elle-même.

tableau

DE L'ENFOUISSEMENT PSYCHIQUE A LA SCENE D'AMARRAGE : actualisation de l'indéterminé chez l'errant.

sujet	société	Amis, relations	famille	divers
1	Pense qu'elle abandonne «ses» pauvres	Décevants, il n'en veut plus.	Désormais absente. (décédée)	Honte de l'«inhumanité» des ennemis en guerre.
2	La voit comme une prison, une dépendance.	«auto-exclusion, idée de «déchet». Peur des délateurs. «système caméléon»	Détruite par «le matérialisme».	Honte de l'inégalité sociale. Honte de la dictature et des camps de concentration.
3	Croit devoir s'y soumettre au risque de la «déchéance».	«escroquerie à l'émotion». Rapports utilitaires.	Disloquée.(père décédé. Mère ?)	Honte de sa mère qui ne s'est pas occupée des enfants.
4	La trouve méprisable.	Indulgent jusqu'à un certain point	Père «immonde». Mère: son «jardin secret».(décédée)	Honte du père. Honte des camps de concentration où bourreau et victime sont déshumanisés.
5	C'est l'objet de sa haine. Ne s'y sent pas inclus.	«Respect ou haine» selon les égards à la parole donnée.	Respect pour lignée paternelle.(père décédé) Tendresse sexuelle pour sa tante. Obscénité pour sa mère.	Honte de la société, de sa morale et de ses lois.
6	La croyait autrefois équitable. Aujourd'hui elle lui semble dure, individualiste.	A délibérément fui ses amis.	A beaucoup demandé d'aide à sa mère. N'ose plus.	«plus on descend, plus c'est violent».
7	Lui semble paradoxale, mouvante. Bienveillance pour elle.	«utiles» pour aider à se construire	Bienveillant envers elle.(père décédé)	Tristesse de voir certains «s'autodétruire».
8	La subit; regrette son «laisser-aller».	Veut les voir «dans leur peau».	«sacrée»même si elle l'a exclu.	Honte qu'on repousse «son propre sang».

Commentaire

Sur la société :

La vie sociétale paraît majoritairement inadéquate pour les personnes, soit par sa violence, soit par son indifférence à l'égard des citoyens en général et d'eux en particulier.

Dans le meilleur des cas, elle paraît paradoxale et intéressante; dans le pire des cas, elle est l'objet d'une haine ou d'un mépris féroce, inversement proportionnels, sans doute, à ce que croit recevoir le sujet de la part du groupe social.

Sur les amis, les relations :

Cet item, dans lequel apparaissent surtout méfiance ou retrait par rapport aux liens sociaux, peut se superposer au précédent; il faut cependant tenir compte de la nuance de déception qui n'existait pas auparavant; tout se passe en effet comme si les personnes avaient déserté la relation amicale ou amoureuse pour des raisons souvent liées à des notions de trahison, ou au mieux l'avaient désinvestie d'affects. Les sentiments qui sont nommés sont rarement modérés, plus volontiers extrêmes. Une seule personne envisage la notion de co-étayage. Il faut signaler le désir que les amis soient «*dans leur peau*» ce qui peut bien sûr s'entendre comme celui qu'ils soient «bien dans leur peau»; cependant on peut remarquer l'insistance de l'aspect corporel comme tenant de l'idéal de confort et du lien à autrui.

Sur la famille :

Il faut considérer dans cette rubrique les réponses essentiellement centrées sur l'ascendance, les conjoints et enfants étant mentionnés de manière moins clairement significative.

On peut constater que, sauf pour le sujet qui mentionne systématiquement une notion d'estime et de bienveillance, la plupart des réponses mettent en évidence une grave carence des liens familiaux, volontiers définis sur les modes extrêmes de l'abjection, de l'obscène, ou encore de l'absence et de l'exclusion.

Divers :

Cet item porte sur les commentaires non clairement classables qui surgissent de manière associative, ou encore sur ce que la notion de honte envers l'extérieur leur suggère.

Globalement, les réponses spontanées viennent confirmer l'impression d'ensemble. Le regard venu de l'intérieur et qui se porte sur le monde est amer ou désespéré. A part pour un sujet qui, pourtant, mentionne la tristesse de la déchéance des gens de la rue, les personnes verbalisent une vision extrêmement dépréciée de l'environnement. Tout se passe comme si on assistait à une représentation d'un univers déchu, qu'il soit proche ou éloigné. On peut ressentir l'impression que, à quelque niveau qu'ils tournent leur regard, la perspective reste uniformément sombre, détruite ou, au mieux paradoxale et désabusée.

Cette première partie convoque deux propositions contradictoires autour de la rupture et de la persistance de l'appétence au lien social. D'évidence, la tonalité majeure se réfère aux notions de déchéance, de haine, d'abjection ou de carence du lien; cependant, des éléments pointent autour de la pérennisation d'un attachement minimal et prudent. Ce dernier peut traverser des mouvements ambivalentiels ou identificatoires plus ou moins contrôlés jusqu'à l'émergence d'un sentiment de déception ou de trahison, préludes au

retour à la méfiance envers autrui. En somme, la dévalorisation massive que les sujets portent sur l'environnement est parfois, de manière inattendue, démentie par la persistance d'une illusion qui rendrait caduque les sentiments précédents; l'effondrement répétitif de celle-ci confirme, à chaque essai de « guérison » du sujet, la fatalité de la non-fiabilité des liens.

2.2.2.2. DU SUJET À LUI-MÊME.

D'autres réponses, souvent peu intelligibles en première analyse, traitent du regard que le sujet porte sur lui-même. Nous avons essayé d'en rendre compte en quelques phrases essentielles. Nous insérerons dans le même tableau les propositions concernant la honte de soi.

tableau

sujet	Regard sur soi
1	Honteux, impuissant de n'avoir pu empêcher son père de se suicider. Se sent « mort avec eux » (ses parents).
2	Intègre, mais a rejoint le « système Caméléon ». Préférerait s'amputer que de mendier.
3	Marginal. S'aime « suffisamment » bien même s'il s'en veut parfois. Honteux s'il s'enivrait comme une « épave ».
4	Indulgent avec lui-même mais sévère dans les cas de « survie ». Honteux s'il s'est enivré ou s'il n'a pas aidé quelqu'un.
5	? n'évoque aucun regard sur lui-même.
6	« En échec total, fou et dépressif ». Ne se sent pas « fait pour vivre dans ce monde qui va trop vite ».
7	Évite ceux qu'il connaît. Honteux de ne pas « traduire en actes » la solution qu'il sait être la bonne pour lui, de ne rien pouvoir « commander ». Croit ne pas avoir trouvé « la bonne clé ».
8	Se sent comme « une erreur de parcours, un indésirable ». Pense qu'il n'aurait pas dû être sur terre. Dit que la honte « elle est en soi ».

Commentaire :

A ce niveau de questionnement, le regard sur soi paraît donc essentiellement déprécié. Les sujets évoquent des motions voisines d'affects dépressifs, mais qui ne se manifestent pas comme tels. Le recours à la réalité est utilisé comme alibi pour ce vécu. Pourtant, l'aspect défensif laisse filtrer des représentations auto-agressives autour de la mutilation, de la survie, du désir de mort ou d'évanouissement. Cette dernière idée se retrouve jusque dans l'incapacité d'une personne à se saisir de la question, comme si le regard était devenu aveugle lorsqu'il se tournait vers l'intérieur.

2.2.3. le regard venu de l'extérieur .

Il s'agit maintenant de mettre en évidence les représentations des sujets à propos du

regard d'autrui sur eux-mêmes. Là encore, des éléments de confusion ont infiltré les réponses, comme si les personnes confondaient le regard sur eux et leur propre regard; l'avertissement sur le risque interprétatif doit être renouvelé, puisque les réponses données n'avaient apparemment qu'un rapport lointain ou indirect avec les questions posées. Les qualificatifs proposés étaient censés, à l'origine, permettre de rendre compte de quelques émotions contenues dans les échanges de regard entre le sujet et l'autre ou le groupe. Cette prétention a été immédiatement débordée, dans l'égarement qui nous avait provisoirement contaminée au cours des entretiens, tout comme l'espoir de recueillir la totalité des propositions afférentes à la thématique, dans la catégorie de questions prévue à cet effet. Comme si le sujet réitérait une forme d'esquive dans l'énonciation même, le moment de la réponse a été soumis à une autre logique que celle du questionnaire. C'est pourquoi, il faudra s'autoriser à découvrir des répliques sur les liens ailleurs que dans ce moment du discours, et les insérer dans cette partie. Plusieurs tableaux sont suggérés pour éclairer cette dimension:

2.2.3.1. NATURE.

Tableau

	<i>amical</i>	<i>affectueux</i>	<i>indifférent</i>	<i>méprisant</i>	<i>autres</i>
1	<i>les inconnus.</i>	<i>ses parents.</i>	<i>la société.</i>	<i>l'épouse infidèle.</i>	?
2	<i>les "asociaux".</i>	<i>sa grand-mère.</i>	<i>la société.</i>	<i>l'épouse traîtresse.</i>	?
3	?	<i>sa sœur, ses neveux.</i>	<i>sa mère. le groupe social.</i>	?	?
4	?	<i>ses proches.</i>	<i>les anonymes.</i>	?	<i>connivence, souffrance, plaisir, colère..</i>
5	?	<i>sa tante.</i>	<i>sa mère.</i>	<i>les autres.</i>	<i>Incestueux; de pitié.</i>
6	<i>les gens du foyer.</i>	?	<i>la société.</i>	<i>les gens non concernés.</i>	?
7	<i>les relations passées.</i>	<i>sa famille.</i>	<i>le groupe social.</i>	?	<i>les autres sont curieux de son savoir.</i>
8	?	?	<i>les gens de la rue. la famille.</i>	<i>tous</i>	<i>sa famille le repousse.</i>

Commentaire :

Il apparaît très nettement une prévalence du ressenti d'indifférence de la part des tiers. Ce sentiment est nuancé par la notion d'affection qui émane d'autres très investis dans l'enfance, appartenant davantage à la parentèle qu'à la lignée directe. Le seul à nommer ses parents dans ce registre, fait référence à des parents adoptifs.

La notion de mépris est presque aussi fréquente, et concerne souvent les relations du

sujet adulte (conjugales ou sociales).

A la lecture de ce tableau, on peut penser qu'aucune personne ne trouve actuellement chez l'autre un regard paisible et bienveillant à son égard, sauf de la part d'étrangers peu investis ou « d'asociaux », seuls humains auxquels ils peuvent encore s'identifier. Les relations sont teintées de nostalgie pour ce qui a autrefois été considéré comme bon. Inversement le discours associatif laisse émerger une impression d'étrangeté, d'indifférenciation symbiotique ou incestueuse, ou encore de choc face à la souffrance croisée en l'autre.

2.2.3.2. ORIGINE.

Dans ce tableau, très peu de réponses ont été verbalisées de manière aussi brève que ce qui est restitué, mais il a bien fallu choisir des éléments significatifs dans le même esprit que celui signalé précédemment. Le seul critère réellement fiable a consisté à mettre en évidence la flèche allant de l'extérieur vers le sujet. Il va bien entendu refléter presque exclusivement le discours du sujet sur le regard que porte autrui sur lui, et nous ne pouvons en éviter les dérives et interprétations. Toutefois, il semble important de poursuivre dans le sens de la décentration de lui-même, pour tenter de percevoir les projections du sujet et comprendre comment, dans l'après-coup, il reste connecté au monde. C'est pourquoi quelques aspects de la relation actuelle vont nettement se dessiner ici, rarement formulés, mais qui ont coloré l'entretien de manière singulière. Nous avons essayé de les faire apparaître, sous l'item "divers", comme participant de la relation du monde avec le sujet. On peut d'ores et déjà envisager qu'ils parlent, avec toute la subjectivité du tiers que nous étions, du contact du sujet au monde, hors de sa représentation consciente.

Commentaire

Sur la société :

Les sujets constatent dans leur quasi unanimité, le désintérêt ou le harcèlement de la société à leur égard. Cet item corrobore celui de l'indifférence étudié au tableau précédent, même s'il est plus précis dans la définition de l'action du groupe social contre eux.

Toutefois, deux nuances surgissent pour les sujets qui ont subi des dommages corporels restaurés par des médecins. Tout se passe comme si, ou bien ces praticiens se dégageaient du groupe social, ou bien ils lui appartenaient encore comme un espoir que ce dernier réintègre, en son sein, les patients dont les illustres médecins ont eu la charge.

Sur les amis et relations:

Les réponses à cet item ont été difficiles à reconstituer car les personnes ont rarement répondu en définissant clairement la nature de la relation à ces "autres" qui n'étaient ni la société ni la famille. Rappelons seulement, pour illustration de ce point, la confusion importante du sujet n°7 pour différencier famille, amis et relations professionnelles.

Il faut signaler la fréquence des réponses de méfiance à l'égard de l'environnement, quand bien même, exceptionnellement, celui-ci se montrerait bienveillant.

Remarquons que cette dernière attitude est toujours noyée parmi des affects négatifs ou assortie d'agacement envers le sujet. Seuls, les "asociaux" trouvent parfois grâce, même s'ils sont par ailleurs jugés comme non-fiables ("*système caméléon*").

Il semblerait que les sujets n'aient pu trouver/créer de liens sociaux ou amicaux ordinaires. Sauf dans le cas où prévaut un code d'honneur tyrannique sans doute référé à la marginalité, les sujets se sentent abandonnés, ignorés, moqués, méprisés, ou pris dans la souffrance du tiers. En tout cas, ils ne considèrent majoritairement pas avoir une place identifiée, encore moins valorisée, dans un réseau social précis.

Sur la famille:

Dans chaque situation, le lien filial est largement développé, dans le sens ascendant plus que descendant. Tous les sujets évoquent en effet des drames survenus dans leur enfance ou leur jeune âge, et concernant l'un ou l'autre des parents. Aucun ne fait part de relations, ou de conflits ordinaires. Il est en effet question de meurtre, d'inceste, d'abandon, ou dans le meilleur des cas, d'indifférence.

Le père, lorsqu'il est cité, a été pour l'un, exterminé en déportation sans laisser de traces, a été maltraité pour un autre, ou s'est suicidé; un troisième aurait au contraire marqué l'histoire du fils par le meurtre de son épouse. Le dernier évoque enfin une figure paternelle idéalisée dans le sens de l'antisocialité, même s'il s'agit simultanément de s'inscrire dans un sentiment d'appartenance. On voit combien pour une raison ou pour une autre, les identifications au père sont ambivalentes chez tous ceux qui cependant le mentionnent.

Quelquefois, on peut remarquer la présence de substituts parentaux, comme dans le cas de la réminiscence sensorielle de la grand mère, ou de représentants de lignées plus lointaines ou collatérales. Mais ils ne semblent pas suffisants pour compenser les éprouvés d'envahissement ou de vide, causés souvent par l'imaginaire maternelle.

Un exemple intéressant concerne, au-delà des traumatismes clairement vectorisés par la mère, l'interdit du toucher et des baisers. On ne sait évidemment pas qui a posé cet interdit, mais c'est en tout cas la fonction maternelle du contact de corps à corps, qui est là mise en défaut. Lorsque même l'image maternelle semble apaisante, elle est tue, considérée comme du domaine du "*jardin secret*". Enfin, la mère aidant l'enfant à renaître, à retracer le début de sa vie, à "survivre", disparaît en tuant du même coup le fils, symboliquement.

Divers :

De manière unanime, cette rubrique insiste sur l'inquiétude et l'incertitude que le regard, premier ou non, suscite en eux. Tout se passe comme aucune sécurité n'avait pu s'instaurer dans la rencontre avec l'autre.

Pour cette dernière partie, les ressentis contre-transférentiels se répartissent en deux niveaux:

A ce moment de l'analyse, les regards portés sur eux lors de nos rencontres relèvent des mêmes registres de rejet, exclusion ou horreur éprouvés à leur contact. Il existe parfois quelques mouvements de compassion qui se diluent en même temps que le sujet disparaît psychiquement de l'univers socialisé. Il semble alors que la spirale de méfiance initiale envers le tiers, se renforce en faisant retour sur l'interlocuteur, actuel ou historique; ce faisant, le processus se charge chez l'autre des notions d'inhumanité et de monstruosité.

2.2.4. La honte.

Deux catégories de réponses émergent à ce point du discours sur la honte:

La centration demandée sur le ressenti est la plupart du temps évitée, ou traitée en périphérie. Les réponses sont assorties de considérations générales qui paraissent avoir pour fonction un détournement de soi. Lorsqu'il a lieu, l'énoncé des émotions est essentiellement teinté de désarroi, exclusion, échec, méfiance envers l'environnement. La dimension de soi à soi est nettement raccordée à la déchéance, même si cet aspect est parfois modéré par une tentative d'estime de soi, qui ne résiste néanmoins pas à l'auto-violence. Il est intéressant d'entendre la non- réponse d'un sujet comme signe de l'impossible reflet interne, hypothétique travail du négatif qui rend le sujet absent à lui-même.

Dans la même perspective, la honte ressentie envers soi-même, est liée aux représentations d'exclusion hors de l'humanité, aux notions de déchet, de rejet, qui renvoient au cloacal. On peut suggérer le lien avec la honte de l'humanité avilissante et tortionnaire, dans la récurrence des références aux bourreaux et tyrans, mais aussi de l'humanité avilie et torturée, dans l'appel systématique à la position de victime, de «*musulman*» au sens concentrationnaire.

En résumé, le regard qui vient de l'intérieur semble intrinsèquement dévalué; cela conduit de manière circulaire à une quasi systématique dépréciation de l'environnement, en dépit d'idéalisations généralement vouées à l'échec.

En miroir, le regard du monde est emprunt de négativité envers tout sujet, à fortiori à leur égard. Il est question de honte à leur endroit, certes rarement exprimée comme telle, mais perceptible sous le discours. Les personnes se sentent mauvaises sous le regard d'autrui, ou oubliées dans les situations les moins graves; dans d'autres cas de figure, elles sont potentiellement maltraitées, livrées à tous les enjeux ou désirs des tiers. La honte se faufile en arrière-fond de cette scène, quand des attaques verbales incroyables se formalisent dans notre propre discours, mettant en tension l'effroi; mais elle se joue également dans la mobilisation d'affects quasiment haineux ou méprisants. L'autre, que nous représentons pour une part, porte donc un peu de la honte, que nous pouvons considérer ici davantage dans le sens qu'a proposé A. Ferrant (2000) autour de «*la honte d'être*», ou «*honte originelle*» que dans son acception plus classique. Il s'agit alors de l'émergence d'un égarement identitaire, réalisant de fait une «*confusion de zones*». Il pourrait s'agir à cet endroit d'un éprouvé archaïque de l'ordre de l'empiétement, de la confusion moi/non-moi, (C. Pitici, 2001) d'un symptôme de la difficulté à être, ou à «habiter son corps», que D.W.Winnicott nomme «*in-dwelling*» (1970).

2.2.5. Perspectives générales.

La place dans laquelle ces sujets sont ou se sentent convoqués par le groupe social est exceptionnelle, dans le sens qu'elle ne semble pas fondée sur un étayage paisible, rassurant et prévisible, habituellement propre à l'humanité socialisée. Ils ont apparemment croisé violences, incohérences ou bizarreries diverses des objets précoces. On a rencontré plus haut une absence, ou distorsion très significative de contrat narcissique ordinaire, par rapport à la reconnaissance offerte dans la famille et dans le socius. Les sujets endossent visiblement cette assignation, la seule qui leur soit permise, en devenant eux mêmes acteurs de l'outrance, de l'agressivité, de l'obscénité ou de la confusion, entraînant l'interlocuteur actuel à se positionner lui-même, à son insu, dans le rôle partagé de celui qui exclut. Car à ce moment, pour reprendre la proposition de A.Ferrant (1997), ce dernier reçoit le rôle de tortionnaire, chargé de représenter les exigences sociales d'une part, de contenir les résistances et la contre-attaque du sujet d'autre part. S. Freud lui-même (1912, p60) évoque ce mécanisme en signalant la *«lutte(...) entre le discernement (du thérapeute) et le besoin de décharge (du patient)»* qui se joue sur le terrain de la résistance, mettant *«en lumière les émois amoureux secrets et oubliés (...) et en conférant à ces émois un caractère d'actualité .»*

Il est à noter que les sujets, au-delà de ce tableau sombre de leur rapport à l'environnement, évoquent peu ou prou une ou plusieurs figures d'espoir ou de nostalgie, qui les a acceptés dans leur faiblesse ou fragilité d'enfant ou de malade. Cette nuance représente, timidement, le préalable de l'amarrage potentiel auquel il ne sera peut être pas totalement absurde de rêver.

Les liens sont eux-mêmes rattachés à la dimension d'étayage somato-psychique précoce, mis à mal pour beaucoup. Il n'est besoin que de rappeler la pancarte accrochée au berceau, pour percevoir la complexité des connexions entre les deux axes, essentiels dans la maturation de l'individu. Dans leur cas, on peut considérer que l'objet précoce a sûrement défailli dans la continuité et la sécurité, inhibant en partie les capacités de croissance de *l'infans*; mais derrière lui le groupe social tout entier, à quelques exceptions près, toujours fortement investies, n'a pas offert un contrat narcissique suffisant pour fonder, chez le sujet, la conviction d'un monde suffisamment bon et apaisant, qui lui donnerait le désir essentiel d'y prendre une place.

Enfin, les quelques caractéristiques de la honte présentées par eux font apparaître chez les sujets une difficulté dans la constitution de l'être, au sens où certaines sphères de différenciation restent encore non abouties. On pourrait imaginer une suspension des processus inhérents à cette unification, qu'il serait envisageable de relier en partie à ces premières hypothèses d'inscription au monde.

Nous approchons sans doute de la question de l'organisation topique, clairement interrompue.

2.3. L'espace.

A ce point du travail, il faut maintenant tenter d'explorer les réponses à propos de

l'espace, qui ont été l'objet d'une très grande confusion lors de leur première lecture. Rappelons l'impossibilité manifeste d'exploiter les résultats en première intention, comme si leur densité créait une incompréhensibilité absolue. C'est le passage par les autres axes qui a, de manière inattendue, permis de laisser décanter l'agitation que la centration première sur l'espace avait suscitée. Nous y revenons donc avec un peu plus de calme et de méthode, sans doute parce que d'autres motions se sont au préalable apaisées, dans l'analyse des réponses connexes. Il faut toutefois insister sur la violence que l'approche immédiate du problème a soulevée chez les sujets; notre objectif d'aborder une thématique périphérique dans le but de ne pas réfléchir d'emblée les aspects personnels de leur problématique, a paradoxalement, brutalement focalisé leur attention sur une extériorité qui a semblé atteindre l'intimité.

Nous garderons la même logique que précédemment pour rendre compte des réponses par item: il sera proposé une visualisation par tableau et un commentaire de chaque corpus de réponses pour les six questions de la série.

2.3.1. Le lieu idéal.

2.3.1.1. REMARQUES.

Cette première question avait pour but de percevoir la possible représentation de ce qu'est, ou serait, un espace idéal pour les personnes, au-delà ou en dépit de ce qu'elles vivaient concrètement. Là encore, on peut supposer que l'idée de soumettre une alternative de rêve ou d'espoir à des sujets pris dans une réalité obturée et empiétante, a pu répéter l'effraction et la maltraitance. Mais au début de l'enquête, cette notion ne nous était pas apparue aussi clairement.

Les réponses seront analysées de manière très limitée, et reprises plus largement au moment du commentaire. Il sera nécessaire de garder en tête l'ensemble du discours ultérieur des sujets, auquel nous pourrions nous référer le cas échéant.

tableau

sujets	rue	squatt	foyer collectif	appartement	autres
1	son camion.				
2					"dans sa peau." la vie de famille.
3			une chambre individuelle.		
4			médicalisé.		
5					sa copine. son appartement
6				"la norme".	
7				"une évidence".	
8				"pour son indépendance".	

Commentaire :

Il existe une faible majorité de réponses "banales" concernant un appartement personnel. Les autres se répartissent de manière égale en ce qui concerne le logement collectif, pour peu qu'il soit adapté à des besoins personnels, et la relation affective, qui n'avait a priori pas de place dans cette première question. D'emblée, autour des réponses collectives, les sujets émettent une demande personnelle qui semble rattachée à la persistance du lien social: pour le sujet n°3, le désir de garder ses vêtements en bon état le fait opter pour une chambre individuelle, alors même qu'il dit ne pas vouloir s'installer durablement; le sujet n°4 a besoin d'un lieu de soins qui le prendrait en charge. Dans cette circonstance, il semblerait que l'idéal soit rabattu sur le réel qui invalide cet homme en ce moment. Ou peut être faut il entendre une demande de maternage idéal non-advenu?

Les réponses du corps comme lieu idéal font référence à une possible non-différenciation entre espaces interne et externe, entre objet et sujet. C'est comme si la recherche de topique interne recouvrait toute idée de topographie réelle.

Le sujet qui rêve de la rue fait part de son histoire d'enfant trouvé sous un porche d'église, et de son désir inassouvi d'y vivre, tandis qu'il ne fait que survivre au foyer. Dans ce cas, le lieu rêvé est celui d'un retour aux origines.

2.3.1.2. LES RAISONS DE CE CHOIX.

Repérer ce que les sujets identifient de leur désir propre, a été et reste une entreprise aléatoire, puisqu'il a fallu opter pour des extraits apparemment significatifs du discours, tout en acceptant d'en perdre d'autres, peut être tout aussi importants. Il nous semble utile, au risque de nous répéter, d'insister sur la dimension nécessairement interprétative de ces tris, qui ont au moins le mérite de réduire la confusion des réponses. Dans cette perspective, nous proposons une nouvelle synthèse extrêmement brève, de ce qui a été associé par chaque personne autour des raisons qui ont présidé à son choix du lieu idéal.

Celles-ci peuvent être lues sous plusieurs aspects:

Commentaire

Dans ce chapitre particulièrement touffu, l'habitat rêvé semble majoritairement associé à la dimension relationnelle, même si elle se conjugue de manière très disparate selon les personnes. Deux sujets restent clairement à distance de l'affect en rationalisant leur attente. Deux autres entament une argumentation parfois sub-délirante, à tout le moins étrange, sur leur place au sein de l'humanité.

La question semble déclencher un maelström chez les sujets, dont nous étudierons ensuite l'impact sur la relation actuelle. Dans l'immédiat, il est intéressant de s'arrêter quelques instants sur les sens possibles de ce mouvement.

Certes, interroger des "sans domicile" sur l'idéal que serait leur habitat pouvait laisser penser à une première effraction psychique, dans la mesure où le manque devenait, sans préalable, l'objet d'un intérêt inattendu.

On peut suggérer que la double centration sur l'idéal et ses causes renvoie les sujets, chacun avec ses modalités défensives propres, à la perception de plusieurs absences: celle, formulée ou non par l'objet précoce, de la prise en compte de leur désir; et celle de la réalité même de ce dernier, comme s'il n'avait pas existé pour lui de lieu de «nidation» .

2.3.2. Sur «l'itinérance »

2.3.2.1. PRÉALABLE.

Nous nous autorisons ce néologisme fort usité dans la langue canadienne, que nous pourrions sur-signifier par l'orthographe «itin'errance». C'est d'ailleurs une option proposée par les sujets eux-mêmes qui s'en saisissent naturellement. Pour cette question, beaucoup de remarques ont été apportées par les personnes. En effet, être itinérant n'équivaut pas nécessairement pour certains à ne pas avoir d'attaches géographiques; parfois le terme est mis en opposition, en balance ou en complémentarité avec celui d'errance. En somme, le thème a permis l'émergence d'associations libres. Nous reprendrons le schéma pour visualiser les réponses immédiates et les compléments apportés en seconde intention.

tableau

Sujets	Itinérant	remarques
1	Non, "implanté" provisoire.	Veut revivre "chez lui".
2	Oui, comme "un pigeon voyageur".	Se sent "locataire de la rue".
3	Non, désire s'intégrer.	Réfute la question de perte d'attaches "affectives".
4	Date son arrivée dans la ville mais ne répond pas.	Se décentre de la question en se focalisant sur nous.
5	Se dit "toujours en mouvement".	Evoque son "business" qui le fait se déplacer.
6	Oui. "bouge sans bouger".	N'a aucune attache, n'est bien nulle part.
7	Oui. "Personne n'est (naît ?) de nulle part, donc je suis de quelque part".	Itinérant quand il travaillait, il préfère le terme d'errant pour définir sa situation actuelle.
8	Non, à cause de la présence de ses enfants.	Mentionne ses déplacements successifs pour le travail. Parle de son appartenance au sol natal.

Commentaire

Une petite majorité des personnes se reconnaissent dans cette catégorie. Pourtant, pour l'un d'eux, elle implique un mouvement clos et itératif; un autre se définit comme un expert de l'orientation; pour asseoir sa position d'itinérant, un dernier exprime, dans une sentence polysémique et ambiguë, l'idée d'essence ou de naissance, rattachée à des lieux particuliers.

Ceux qui en revanche, ne s'identifient pas à ce statut, ne donnent pas d'argument qui l'invalide clairement, mais insistent sur un projet qui le démentirait. Tout se passe comme si penser cet état dans leur histoire ou leur actualité pouvait mettre à mal leur avenir, ou simplement l'inscrire dans la répétition tragique du même.

Les remarques attenantes paraissent, en première lecture, ne traduire aucune direction globale. Il est vrai que, à ce moment là de l'échange, nous avons déjà été emportée par l'agitation soulevée par le questionnaire, et participé à la confusion. Néanmoins, on peut émettre quelques hypothèses.

Il semblerait que la dimension historique infiltre et domine la question géographique dans le rapport de ces sujets à leurs déplacements. Soit ils l'entendent en effet dans le sens exclusif de l'affectivité, soit ils entremêlent les deux niveaux de manière indifférenciée.

Il ressort des réponses sur les "*déplacements pour le travail*", une tentative de justification de la condition d'itinérant par le registre professionnel, acceptable voire parfois valorisé sur le plan social. Pourtant, ce qui pourrait s'apparenter à une revendication d'appartenance est tout aussitôt démenti dans un temps aujourd'hui révolu. Dans le meilleur des cas, c'est une activité parallèle et antisociale qui reste le seul pôle socialisant du sujet.

Une nouvelle fois, la question des déplacements introduit des réactions diverses et fortes, à travers lesquelles surgissent dénégation, déni, ou bien déplacement et retournement sur l'interlocuteur. Il apparaît cependant que l'investissement de l'aspect

géographique et objectif est second par rapport à la dimension historique et affective; c'est en effet celle-ci qui a conduit les sujets au statut d'itinérant, plus ou moins reconnu ou revendiqué dans un idéal socialisé désormais perdu.

Très peu disent néanmoins clairement le sentiment dans lequel la répétition de l'errance les a entraînés, comme si nommer l'émotion restait impossible. Le passage par un ou plusieurs représentants sociaux –historique, par la référence à la Révolution, identificatoire dans l'appartenance à la terre ou à la famille, rationnel pour le projet "d'insertion"- semble parfois le seul accès à l'intériorité des sujets ainsi qu'à leur compréhension du sens du mouvement qui a été le leur. Celui-ci est tout de même teinté, au-delà de l'illusion d'un Age d'Or passé ou à venir, d'une itération réellement ou censément tragique, fort bien décrite dans la notion de "*bouger sans bouger*". On pourrait envisager l'idée que le processus, dans lequel est normalement incluse l'idée de projet et d'espoir, est sapé à la base dans l'éprouvé que rien ne peut vraiment se transformer, tandis que tant d'énergie est consacrée au mouvement.

Par ailleurs, il est important de mentionner combien s'enchevêtrent les lieux et histoire personnels, comme si la différenciation temporo-spatiale n'avait pas pu trouver sa voie en eux. Cela pourrait nous permettre de prolonger l'hypothèse d'une difficulté précoce dans la séparation des lieux et temps internes.

Enfin, il faut souligner les défenses mises en œuvre pour lutter contre la centration sur ces points précis du parcours personnel. Celle-ci pourrait avoir réactualisé le caractère intrusif des questions habituellement posées par les travailleurs sociaux, la plupart du temps entendues comme un interrogatoire obligé pour bénéficier des aides possibles. Mais il semble réaliste d'en envisager aussi la portée intrinsèquement effractive, en ce qu'elle focalise l'attention sur les aspects douloureux de la trajectoire. A notre grande surprise à ce stade de l'entretien, ils évoquent indirectement les dimensions intra-psychique et inter-subjective qui ont jalonné leur histoire, comme une nouvelle "*carte du Tendre*" (M. de Scudéry, 1654) sur laquelle se seraient inscrits les événements psychiques. Ainsi, la superposition de marques, similaires à des traces mnésiques qui se graveraient dans l'itinéraire géographique, doit rester in sue du sujet et des autres. C'est peut être pour lutter contre le risque d'une telle découverte que les personnes ont si fréquemment simplement oublié de répondre, ou attaqué l'un ou l'autre, parfois tous les termes de la question, c'est aussi dans cette logique qu'ils ont pu retourner la centration sur la prise de notes ou l'enregistrement, c'est à dire sur notre propre inscription de leur parole écrite ou orale.

2.3.2.2. DEPUIS QUAND?

A cette étape, ils évoquent souvent indifféremment une position d'itinérant ou d'errant. On peut également remarquer la difficulté générale à préciser une datation, en particulier en ce qui concerne leur actualité.

Dans le tableau, sur le plan de l'histoire des déplacements, nous retiendrons seulement ce qui concerne les premières années de ce qui est considéré comme errance; nous consacrerons une colonne aux raisons énoncées de cette errance initiale.

Par ailleurs, nous mettrons en évidence la situation des derniers mois, voire des

dernières semaines en laissant une place là encore à la raison supposée de ce nouveau changement.

tableau

sujets	La première fois	Pourquoi ?	Etape actuelle (foyer)	Pourquoi ?
1	11ans	divorce	3 mois	expulsion du camion et de la gare
2	10ans	divorce	« un bout de temps »	?
3	3ans	divorce	1 semaine	fin d'un hébergement amical
4	16ans	exil pour rechercher du travail	?	fractures
5	4ans1/2	décès du père	5 mois	?
6	?	chômage	Quelques jours	Froid et fermeture de la gare la nuit
7	3ans	perte du domicile	?	?
8	5ans	divorce	5 mois	Attente d'un logement

Commentaire

La grande majorité des sujets témoignent d'un parcours itinérant durable et ancien. Il ne s'agit jamais d'une transition de quelques semaines ou mois, mais de périodes de plusieurs années. C'est la situation liée à l'entrée dans la précarité qui est ici relevée, non les déplacements précédents motivés par des mutations professionnelles.

On peut donc considérer que, hormis celui qui hésite à se représenter dans cette catégorie et préfère se référer encore à un objet social perdu (le travail), ces sujets se définissent comme durablement installés dans un « style de vie itinérant ».

Très clairement, les personnes invoquent la disparition des investissements affectifs ou sociaux comme origine des problèmes. Il sera peut être opportun d'interroger une telle unanimité, socialement admise, sur les raisons de la désaffiliation. On pourrait en effet suggérer qu'un reste d'appartenance sociale subsiste dans l'incrimination d'une épreuve ou d'un traumatisme uniques, comme responsables exclusifs de la déchéance sociale. Pour l'instant, convenons de noter la récurrence de la notion de chute ou de perte des objets sociaux étayant le sujet.

Ceux qui s'expriment sur l'escale actuelle, témoignent d'une installation très relative dans le foyer d'hébergement, puisqu'elle ne dépasse jamais six mois. Cela ne paraît pas dû à un interdit institutionnel, plutôt à un « choix » personnel argumenté par le rêve d'un ailleurs enfin serein. Pour ceux qui ne répondent pas, comme si la question n'avait pas même été posée ou comme si elle était indiscreète, elle peut réactualiser une perte de repères ou encore la confusion des circonstances de l'arrivée. Une autre hypothèse

pourrait recouper les inquiétudes persécutoires d'être retrouvé ou dénoncé.

L'étape présente est généralement motivée par le sentiment ou la réalité de la fin d'une halte précédente. Tout se passe comme si les personnes reproduisait un même cycle: départ/«*point de chute* » /installation /rupture/nouvel investissement...

Dans cette partie se manifeste l'itération des pertes inaugurales. Mais cette fois, elles sont définies sur un mode plus nuancé que précédemment. Personne ne prétend avoir choisi cet hébergement, qui reste pour tous une solution provisoire. La plupart la voit comme la conséquence d'événements récents et conjoncturels; un autre l'identifie comme un élan possible vers un avenir plus clair, en omettant à cet endroit de parler de l'obturation passée qui a motivé sa présence ici. Dans tous les cas, au-delà du traumatisme antérieurement exposé, d'autres événements sont convoqués, touchant des sphères plus larges qui recouvrent bien d'autres catégories d'objets sociaux que ceux qui apparaissaient plus haut. Il est certes évoqué le problème du travail et de la relation affective, mais aussi, de manière plus inopinée, la dés-appropriation des espaces publics ou semi-privés et, plus spécifiquement, de celui de l'intime, à savoir le corps.

2.3.2.3. PÉRIMÈTRE DE DÉPLACEMENT.

Dans le tableau suivant, nous essaierons de mettre en lumière la mobilité des personnes dans leur contexte présent, sans tenir compte de la narration des pérégrinations anciennes.

Les items concernant les zones de déplacement qui se décomposaient dans le questionnaire en "quartier, ville, région, pays, pays voisins ou autres", vont être synthétisés pour une meilleur lisibilité du tableau. Nous proposons de les réduire à quatre catégories: "quartier, ville, agglomération et autres, puisque pour l'instant, ces personnes ne se déplacent plus hors région et encore moins à l'étranger. Par ailleurs, nous demanderons pourquoi les personnes investissent cet espace.

tableau

sujets	Quartier	Ville	Agglomération	autres	Pourquoi ?
1		parc			Exercice physique en seule compagnie des animaux
2	Lieux sociaux (assedic) parc				Nécessités administratives. Exercice physique
3		Déplacements en grande agglomération ou région			Insertion professionnelle
4	Limité à 50m				Immobilisation (plâtres)
5		Contacts sur plusieurs secteurs			Trafic de drogue
6	Lieux publics gratuits (bibliothèque, bancs, toilettes)				Quête de lieux accessibles aux SDF
7	Lieux sociaux (repas, démarches)				Recherche de commodités
8			Grande banlieue		Proximité de ses enfants

Commentaire

Ces sujets, qui disent par ailleurs avoir été de grands voyageurs, décrivent un parcours extrêmement réduit au moment concerné. Le sujet le plus près de l'insertion se hasarde jusqu'au cœur de la région, tandis que le trafiquant arrête son aventure à la ceinture urbaine. D'autres se réfugient au sein de la ville qui les nourrit de ses attentions sociales. Enfin, l'invalide admet limiter sa trajectoire aux 50mètres qui le séparent de l'épicerie où il va acheter sa bouteille de vin.

Il semble se dessiner une oscillation entre l'investissement de lieux de solitude champêtre et physique, et de lieux sociaux dans lesquels les sujets s'inscrivent dans un collectif. La raison de ces déplacements répond à une question traitée en filigrane, mais cependant inexistante comme telle. Il n'est pas aberrant de penser que les sujets, ne répondant pas toujours aux demandes claires, digressent au fil du discours vers les problématiques fondamentales pour eux. C'est ainsi que l'on trouvera une centration particulière et partagée autour de quelques besoins rattachés à la notion de territoire. Même si l'un d'entre eux réfute vivement ce terme, on peut considérer au vu de la totalité des discours sur ce point, que les objets sont investis

à travers des zones géographiques identifiées. La particularité majeure concerne ainsi une territorialité quasi exclusive en direction d'un objet social spécifique. La spatialisation est associée très précisément au champ d'expérience actuel. Que, par exemple, une personne ne considère posséder l'espace qu'en fonction de ses limitations physiques, signale un univers psychique où tout est réduit à l'immédiate réalité; l'incontournable nécessité de survivre semble obliger à borner les déplacements au plus près des stricts besoins vitaux ou considérés comme tels. Cette univocité des

investissements se répète dans tous les cas, même pour ceux qui paraissent proches d'une norme sociale ordinaire. Car dans ce cas également, on croise la notion de situation extrême, de survie, à propos des objets d'investissement censés relever le sujet: elle se manifeste quand l'un veut travailler pour quitter "la déchéance" qu'il exhibe dans la même ivresse qu'il avait dénoncée; on la voit quand cet autre, se déplaçant dans l'omniprésence du danger, hurle de panique à la seule idée de se trouver enfermé avec un tiers; elle est présente enfin quand un troisième suspend sa vie à la présence de ses enfants, qu'il ne voit pas pourtant pendant plusieurs mois; on peut dès lors raisonnablement croire que l'univers concret, le territoire tout entiers, tiennent à un fil précaire et dérisoire. Mais le désarroi -ou la désespérance- ne sont jamais énoncés, toujours masqués sous des récits bravaches et éhontés comme si, sans attaches fixes, la subjectivité se mettait à errer dans un "non-man's land psychique".

2.3.3. Sur la sédentarité.

Pour cette question, certains éléments ont parfois été donnés précédemment, au cours de la proposition sur les déplacements. Nous présentons une question fermée à laquelle nous adjoindrons les remarques des personnes. Il faut maintenant comprendre comment les sujets se représentent et s'approprient leur espace actuel, qu'il soit défini comme pérenne, ou qu'il concerne une interminable errance.

Le premier tableau rendra compte de leur position, ainsi que des remarques afférentes à cette notion de sédentarité.

2.3.3.1. AUTO-REPRÉSENTATIONS DE LA QUESTION.

tableau

sujet	Oui	non
1		Il se sent toujours en mouvement.
2		Il préfère "les horizons ouverts", a peur du "cocon".
3	pour s'intégrer	
4	Il se dit "stable, attaché aux vieilles pierres et à la terre, au sentimental et à l'affectif. "	
5		Il n'éprouve pas le besoin de rester au même endroit, mais ne l'a jamais quitté.
6	Il se trouve dans "un luxe" relatif, à défendre de la promiscuité.	
7		La notion le renvoie à l'idée de domiciliation perdue.
8	Il se dit sédentaire "dans l'âme"	

Commentaire

Cette question suscite un même nombre de réponses entre ceux qui se disent sédentaires et ceux qui ne se pensent pas dans ce cas.

Chaque sujet définit sa situation en cohérence relative avec ses développements antérieurs ou ultérieurs. La sédentarité peut équivaloir à un immobilisme aliénant ou dangereux, ou encore à un paradis perdu pour ceux qui ne s'y trouvent pas. Globalement, elle est rattachée aux investissements majeurs des sujets, souvent de manière paradoxale. Ces réponses ambiguës, qui laissent une impression d'étrangeté, décrivent en effet l'extrême de la situation actuelle: parfois, être sédentaire se réduit à un coin de radiateur et de fenêtre qu'il faut défendre comme sa vie; pour d'autres la notion évoque, aussi bien dans les réponses positives que négatives, un idéal mythique. Enfin, elle peut signifier la réussite espérée sur le plan social. En extrapolant, cette notion de fixité, de stabilité, induit ainsi un sens latent autour de l'enfouissement, évidemment tu, mais massivement suggéré. Dès lors, il faut penser l'intimité associée à la question de la sédentarité, la caractéristique en creux de la première, se reflétant à l'inverse dans le prisme en relief de la seconde. Cette façon d'envisager la réponse à un double niveau n'est pas sans rappeler la question du négatif de la symbolisation, à laquelle nous convient A. Green et avec lui R. Roussillon, lorsque ce dernier évoque «*la manière même dont la symbolisation produit du manque, de la perte, de l'absence*» (1995, p 59).

Pour cette question nous avons donc recueilli des éléments divergents des réponses attendues, sans doute du fait de l'inévitable arrêt de l'errance physique et psychique qu'elle suppose. Elle interroge en effet la façon dont le sujet se regarde circuler ou suspendre cette action. De la sorte, elle met en évidence les «fondamentaux» de chacun, et aussi, exprimées d'une manière ou d'une autre, certaines modalités défensives. Ceux qui fuient la sédentarité, par choix ou par défaut, réfléchissent la réminiscence d'un certain enfermement psychique. Ceux qui croient l'avoir acquise, se réfèrent à un espoir sans doute déjà détruit, celui d'une intimité confortable et douce.

2.3.3.2. DURÉE DES SÉJOURS.

Il semble possible de rassembler sous cet intitulé deux questions successives, séparées dans l'enquête; en effet, elles concernent le processus sous-jacent au déplacement, en tout cas depuis l'entrée en l'errance. Ce n'est pas le lieu qui importe en soi, mais plutôt le temps moyen que le sujet y a résidé, et ce qui a déterminé ses départs. Les réponses au premier item ne seront restituées que si elles ont été clairement prononcées par les personnes. En revanche, pour le second, des interprétations seront émises dans le croisement entre les propositions du questionnaire et les réponses des sujets.

tableau

sujet	Durée des séjours	Raisons du départ
1	Quelques semaines.	Quand il ne se sent plus à sa place.
2	Six mois.	Quand l'environnement le fait fuir.
3	Quelques semaines ou mois.	Quand il cherche du travail.
4	L'idée de stabilité reste, mais les séjours varient.	Quand il n'est pas bien quelque part.
5	?	Par besoin de « changer d'air » en rapport avec des hospitalisations longues.
6	Quelques semaines.	Par « lassitude et ruine ».
7	Quelques mois.	Pour des problèmes financiers, de santé, de rupture.
8	5 à 7 mois.	Pour des ruptures liées au sentiment de ne pas être à sa place et à l'impossibilité matérielle de rester.

Commentaire.

Dans tous les cas, les séjours sont éphémères, même si leur durée varie de manière peu lisible. On a l'impression qu'elle se caractérise par son indétermination et sa labilité, comme si le projet initial était peu identifié ou inexprimable. Généralement, il s'agit d'un séjour dont le sens et l'ampleur sont obscurs et motivés par des contingences qui échappent, sur lesquelles les sujets ne semblent pas avoir de prise.

C'est par le deuxième item des raisons du départ que nous pouvons tenter de comprendre le sens de la précarité des étapes; pour la plupart en effet, les partances sont raccordées au contexte psychoaffectif. Chacun dans sa logique propre, signale un vécu d'inquiétude, d'indifférence, de rejet ou encore une « *volonté d'enfermement* » chez autrui, à l'origine de leur désertion du lieu. Au-delà des réponses formelles, tous laissent émerger l'idée d'un risque d'assujettissement tel que seule la fuite peut être envisagée. Toutes les figures de l'entrave sont représentées: le tourment physique, la scrutation silencieuse, l'éprouvé d'asphyxie mentale dues aux hospitalisations répétées, le vécu de ruine narcissique; tous font enfin part de l'obsédante impression de désaveu par autrui, de leur quête de reconnaissance, matérielle ou affective. Là encore, il est envisageable de trouver, en fond, la trace d'une relation, ni nécessairement, ni positivement violente, mais assurément captative, surtout dans son reniement du sujet. Cette proposition porte évidemment sur l'appropriation de cette trace par le sujet, et non sur la réalité externe de

cette relation.

2.3.4. Événement(s) associé(s) à l'entrée en errance.

Cette dernière question survient après de nombreux moments digressifs dans lesquels s'est nouée la relation à l'interlocuteur. Elle a parfois été accompagnée de remarques incidentes ou travaillée indirectement au fil de l'entretien. C'est donc un condensé des réponses sur le sujet, formulées au long de l'ensemble de la rencontre qui sera transcrit maintenant.

Tableau

sujet	Événement lié à l'errance
1	Départ de sa femme
2	?Divorce ?
3	?Divorce ?
4	Séparation
5	Décès du père
6	Licenciement/ « glissade »
7	« Focalisation/ convergence de trop de poids »
8	Séparation

Commentaire

Très clairement pour chaque sujet l'errance est connectée à un événement précis se référant à une perte d'investissement, la plupart du temps affectif, à une seule exception près (sujet n°6). A ce niveau, les personnes retrouvent, comme nous l'avons déjà noté plus haut, une affiliation sociale ordinaire, celle qui conçoit ce type de ruptures comme préalable aux bouleversements psychiques ultérieurs.

Cependant, si ces situations ont, à n'en pas douter, historiquement influencé le sort des sujets, l'ensemble de leur discours nous invite à dépasser l'idée d'un traumatisme unique et tardif. Sans déconsidérer en effet l'importance des faits énoncés, il s'agit de leur restituer une juste place dans l'histoire psychique des personnes, en tant que simple repérage visible d'une réalité interne certainement plus complexe. La disparité entre cette narration nette et précise, et beaucoup de moments confus ou violents dans leur énoncé, amène à réfléchir à l'existence d'autres sources traumatiques beaucoup plus enfouies et anciennes. La rupture réelle, marquage identifié et socialement acceptable de la désaffiliation, fait brusquement émerger ce qui, de manière insidieuse, en négatif, semble figurer une succession de pertes psychiques antérieures. Un seul sujet, celui qui paraît souvent le plus confus, évoque son entrée dans l'errance par ce registre global et informel. Il semble se référer à un indicible, dont la seule caractéristique énonçable est celle d'une trop grande densité, d'une confluence d'éléments insupportables. Dès lors, le sens, le temps, la lourdeur des événements deviennent inappropriables et conduisent les personnes à la fuite.

2.3.5. Perspectives générales.

L'axe de l'espace est sans aucun doute celui qui soulève le plus grand tourment au moment de son exploration. Il exhume des liens cachés entre le corps propre et le corps de l'autre; il fait surgir la quête incessante et vaine de nécessaires protections, à travers des organisations corporelles et/ou péri-corporelles tout à fait singulières. Il met en évidence la logique de survie à laquelle sont réduits les sujets, qu'ils se sentent ou non dans une position d'itinérants. Tout se passe comme si seul le mouvement, mais de surcroît le mouvement immobile et enfermant, pouvait tenter de les sauvegarder.

La nature de l'être-au-monde se dissout dans la seule existence au jour le jour, montrant l'ultime d'une vie rattachée à un contrat narcissique strictement rabattu sur sa première acception: *«le contrat narcissique s'établit grâce au pré investissement par l'ensemble de l' infans comme voix future qui prendra la place qu'on lui désigne: il dote celui-ci par anticipation du rôle de sujet du groupe qu'il projette sur lui»*. (P. Aulagnier, 1975, p188-191)

Assignés à la seule place d'errants, les sujets se plient ainsi à la demande tacite du groupe, qui relaie sans doute celle portée par le discours parental et/ou maternel et qui prend en compte *«le rôle essentiel tenu par (...) la réalité historique.. Dans cette réalité, nous donnons un poids égal aux évènements qui peuvent toucher le corps , à ceux qui se sont effectivement déroulés dans la vie du couple pendant l'enfance du sujet, au discours tenu à l'enfant et aux injonctions qui lui ont été faites, mais aussi à la position d'exclu, d'exploité, de victime que la société a pu effectivement imposer au couple ou à l'enfant.»* (ibid)

Sur un autre registre, la confusion du discours, comme la violence des réponses en «contre-attaque» laissent percevoir, en creux, l'empreinte de l'impact premier infligé au sujet tout juste en voie d'individuation.

La confusion espace/temps, espaces personnel/public, sont quelques exemples des nombreux signes d'indifférenciation que les sujets supportent. L'éparpillement, la segmentation des parcours, apparaissent comme une des modalités défensives nécessaires à leur survie; sa brusque accréition par le questionnaire provoque des mouvements de révolte ou de déni, mais aussi des formes de renoncement dépressifs, comme si l'évocation du parcours géographique mettait en tension une fatalité historique inévitable. Il semble que les évènements de vie aient été inscrits comme traces mnésiques, *«signifiants formels»* (D. Anzieu, 1985, p269 et suivantes) d'une intériorité informelle, inaccessible et par là-même non-symbolisable .

Un autre point concerne une territorialité réduite à la plus stricte nécessité, dans laquelle la notion de sédentarité se confond avec celle d'intimité, désormais le plus souvent vécue comme périlleuse. Dès lors, évitant encore un investissement social ou relationnel pourtant hautement recherché, le sujet s'enfuit pour ne pas se trouver assujetti par un tiers étrange et captatif, qui dans le meilleur des cas, le renie, le désavoue ou l'abandonne et dans le pire des cas, l'agresse et le met en danger réel ou psychique.

On voit ainsi combien l'approche de la rencontre par cet axe a été d'une maladresse terriblement pertinente: en interrogeant précisément les sujets au creux de leur ambiguïté entre corps et espace, liens et espace, espaces interne et externe, nous ne faisons que raviver l'impossibilité d'une *«formlessness»* (D.W. Winnicott, 1975, p48), d'un indéterminé

dans lesquels ils espéraient pourtant survivre, quasi absents à eux-mêmes et au monde.

Il semble dès lors possible de considérer l'axe de l'espace comme le plus investi, tandis que la formulation du questionnaire, en le proposant au préalable, l'envisageait comme secondaire à l'axe du corps et à fortiori à celui des liens. Suggérons alors que l'extérieur, le périphérique, paraît plus sensible que l'intériorité même du sujet.

On peut maintenant rapprocher cette notion de celle de l'enfouissement périphérique du corps: on constate en effet que le même processus se retrouve quant à la représentation du corps et de l'espace, comme si nous étions chaque fois amenés à constater une décentration là où aurait dû advenir un approfondissement.

En relisant l'intégrale des entretiens, sans la partition ultérieure par axes, on remarque le surgissement immédiat de mouvements inter-subjectifs, spécialement avec la première question, qui nous ont longtemps embarrassée, comme s'ils étaient incongrus dans cette recherche. Nous aimerions ajouter que cette incongruité aurait pu correspondre à la leur, insistante et furtive à la fois.

Ils se sont donc imposés comme devant néanmoins être pris en compte.

2.4. La relation actuelle.

2.4.1. Liminaire.

Pour cette dernière réflexion à propos de la population de l'enquête, nous allons considérer ce qui s'est tissé au fil de l'entretien entre le sujet et nous. Evoquons pour cela le terme "*de co-crédation relationnelle*", en attendant de définir plus précisément la qualité et la nature de cette rencontre. Il faut se pencher sur les notes préliminaires, et surtout sur les synthèses et les commentaires pour tenter de mettre en exergue les sensations et les émotions qui ont pris corps au cours et à la suite de ces entretiens. Il n'est ici question que de ce que nous avons pu éprouver de notre place d'interlocuteur du sujet, mais nous supposons que ces ressentis et affects sont une forme de traduction approximative des leurs.

Pour ce faire, nous orienterons cette partie du travail dans le sens de quelques critères contenus sous les deux rubriques de la corporité et de l'affectivité; il a semblé en effet pertinent de repérer comment se répercutaient en nous les motions de confusion, d'instabilité/labilité et de violence, aussi bien sur un plan physique qu'émotionnel.

Nous émettons l'hypothèse qu'au-delà de notre réalité interne, certains ressentis indicibles émanant des sujets ont trouvé place, se sont nichés au creux de notre propre appareil psychique qui leur a ainsi provisoirement servi de porte-parole ou d'interprète.

Au plan sensori- corporel, seront évoqués comme appartenant :

Au plan psychoaffectif, nous retiendrons:

On peut noter d'emblée une certaine peine à différencier la source et le destinataire de l'impression énoncée. Au-delà du problème méthodologique de catégorisation, il faut prendre en compte la nécessaire indétermination entre sujet et objet. Elle pourrait

fonctionner comme un espace transitoire, partagé et informel, s'abouchant à chacun des partenaires par une zone pour l'instant indéfinie.

2.4.2. Sur le plan sensori-corporel.

tableau

sujet	confusion	instabilité/labilité	violence
1	Egarement au cours de l'énoncé (de la recherche du père).	«Fuite » dans la guerre et l'ivresse.	Groggy par « trop de coups sur la tête ».
2	Enonciation et écoute parasitées; vertige.	Imprévisibilité des réponses.	Irritation, méfiance.
3	Brutale perte des mots, interruptions passagères du fil discursif.	Tension et bégaiements inopinés. Antinomie actes /discours.	Amertume devant l'ivresse extrême et soudaine.
4	Réticence, égarement, inhibition ou perte des limites.	déséquilibre dû à un discours en rupture; Imprévisibilité, crispation.	Nausée envers les remarques « scabreuses », acidité des attaques/contre-attaques.
5	Vertige devant la narration froide.	Affaissement physique, sensation de chute.	Sensation réitérée d'oppression, d'étouffement.
6	Egarement devant une déambulation sans but. Perte de repères d'un discours, d'une vie qui échappe.	Chute et fuite. « Pulsions » réfrénées à se précipiter dans le fleuve.	Perception d'un danger d'asphyxie par noyade.
7	Perte des repères de l'entretien; égarement.	Locution imprévisible, convulsive. Sensation de plongée dans un tourbillon.	Commotion en rapport avec la brûlure interne; passage à l'acte en contre-attaque : « l'ogre »
8	Chuchotement inaudible; hésitations, égarement.	Chutes physiques emblématiques.	Feu de la coupure et des lésions infligées.

2.4.2.1. CONFUSION.

Malgré le repérage du questionnaire et de la prise de notes, la confusion survient très vite entre nous, comme une entrée en matière inévitable ou indispensable. A travers elle, se montrent répétitivement égarement, vertige, réticences, aussi bien sur le plan de l'énonciation que sur celui du comportement. Les espaces vides du maillage du discours laissent apparaître une organisation tacite, visant à embrumer la relation d'un halo

perceptif. Celui-ci est constitué de pertes, de vides, de trous, qui nous font sombrer dans une confusion sensori-corporelle tout à fait réelle où la parole et l'écoute se troublent mutuellement, où l'égaré procède des réticences ou des hésitations, où le vertige répond à la description glacée d'une relation incestueuse et violente. Déjà à ce stade, la contamination des pertes se diffuse de l'un à l'autre.

2.4.2.2. INSTABILITÉ/LABILITÉ.

Dans cette rubrique, l'instabilité se marque sur le plan du corps et du verbe. Les affaissements, crispations, le caractère imprévisible et contradictoire des événements et actes survenus dans l'actualité ou dans l'histoire du sujet, signalent une sensation particulière autour de la notion de chute et des tentatives d'y échapper; à l'évocation d'un moment particulier de la narration ou de la relation, des ressentis de tension se transmettent du sujet à l'interlocuteur; à notre tour, emportée dans les abysses de la non-prédictibilité, nous renvoyons ces affects insuffisamment détoxiqués. Dans ce sens, nous participons activement aux croche-pieds, aux ruptures inhérentes à la rencontre, sans pouvoir exercer une quelconque fonction élaborative, tant l'onde de choc de l'instabilité est intense. Pour la réduire nous proposons, comme eux, des digressions, des dérives en périphérie, des formes de désertion. Les questions se fondent dans un décor plus labile, deviennent moins directes; nous abandonnons l'exigence de réponses claires et immédiatement intelligibles, même s'il nous vient parfois à l'esprit, comme un sémaphore, la sensation de lâcher-prise vers une destination inconnue.

2.4.2.3. VIOLENCE.

Pour ce troisième point, c'est la catégorie de l'effraction qui est concernée, dans une référence corporelle évidente: la peau est invoquée avec les notions de brûlure, d'irritation, coupure; la méfiance intéresse le regard, l'observation prudente; les muqueuses sont attaquées par l'acidité ou l'amertume; les os sont frappés, à tout le moins commotionnés; les organes internes, systèmes digestif et respiratoire, sont également touchés par les nausées et oppressions suscitées par la rencontre. Seule, à cette étape, la sphère psychique ne résonne pas, comme absente.

La violence attaque donc notre présence corporelle, chair et os, dans toutes ses strates comme nous avons vu que cela s'était produit dans leur cas.

2.4.3. Sur le plan psychoaffectif.

Tableau

DE L'ENFOUISSEMENT PSYCHIQUE A LA SCENE D'AMARRAGE : actualisation de l'indéterminé chez l'errant.

sujet	confusion	Instabilité labilité	violence	autres
1	<i>Sentiment de labyrinthe (recherche du père)</i>	<i>Renoncement et dépression partagés (décès successifs).</i>	<i>Idée de survie dans une humanité hostile (guerre, agressions, rejet)</i>	<i>Compassion.</i>
2	<i>Gêne et incohérence (inintelligibilité du discours ou incompétence de l'écoute ?).</i>	<i>Renversement des idées, sentiment de paradoxe, de coq-à-l'âne.</i>	<i>Sentiment d'effraction du et par le sujet (délation, déportation, attaque, impuissance).</i>	<i>Ennui, agacement puis éprouvé diffus d'abjection .</i>
3	<i>Incompétence à bien comprendre et faire comprendre. Honte devant l'échec.</i>	<i>Effondrement du contrôle et retournement en négatif.</i>	<i>Déception de l'attente positive initiale. Sentiment d'être trompée.</i>	<i>Impression d'une catastrophe.</i>
4	<i>Sentiment d'incompétence lié à la tonalité de l'échange.</i>	<i>Retournement du discours, paradoxes, renoncement.</i>	<i>« Maltraitance », sentiment d'effraction, de causticité.</i>	<i>Emergence de la haine.</i>
5	<i>Etrangeté et honte</i>	<i>Sentiment d'effondrement corporel.</i>	<i>Empiètement, effraction, folie.</i>	<i>Emotion ambivalente devant la terreur infantile d'être livré à l'autre.</i>
6	<i>Gêne et honte devant le parcours suivi.</i>	<i>Dépression, évanescence et renoncement</i>	<i>Sentiment absolu d'impuissance.</i>	<i>Empathie puis désespérance.</i>
7	<i>Incompétence, étrangeté et honte .</i>	<i>Sentiment de retournement, de paradoxe.</i>	<i>Impuissance et effraction psychique entraînant un passage à l'acte.</i>	<i>Effroi et sentiment de transgression absolue.</i>
8	<i>Gêne de « l'indiscrétion » des questions.</i>	<i>Sentiment d'effondrement du discours et de la personne totale.</i>	<i>Maltraitance à l'écoute des détails. Sentiment d'effraction.</i>	<i>Métamorphose de la distance initiale en éprouvé d'horreur.</i>

2.4.3.1. CONFUSION.

Dans ce registre, la gêne et la perte de repères vont généralement s'associer. Il faut se souvenir des impressions d'incohérence ou d'inintelligibilité face au discours, aux

attitudes, le plus souvent face aux deux. Très vite, ces ressentis se sont transformés en nous, comme par un travail de translation, en des éprouvés d'incompétence et assez fréquemment de honte: honte de ne pas comprendre, d'avoir mal formulé de mauvaises questions ou d'être indiscreète, honte encore d'être témoin ou participant de l'échec dont l'idée même était intolérable; mais le surgissement brutal d'un tel affect hors de tout contexte personnel peut également s'envisager comme une «co-création». Le passage par le tiers va permettre de contenir et de supporter d'abord en miroir, mais de manière extériorisée et diffractée, l'empreinte affective d'une honte informelle, indicible et irreprésentable chez le sujet.

On peut imaginer que, sous la confusion, se diffuse ainsi une palette de sentiments qui signalent indistinctement différentes formes d'une étrangeté intérieure, d'une «présence de l'absence», c'est à dire de ce qui échappe, manque, et fait perdre le sens.

2.4.3.2. INSTABILITÉ/LABILITÉ.

Sous cet item apparaissent des impulsions contradictoires, paradoxales parfois, souvent liées au renoncement ou à l'effondrement. Là encore, l'existence en nous de motions subites et inhabituelles, a permis d'interroger la trame relationnelle. En effet, à partir de simples questions, nous avons basculé dans une tourmente où les émotions se masquent derrière un mouvement tumultueux et trouble. Ce tournoiement centrifuge part de la sphère affective du sujet; il brouille et opacifie l'émotion, en même temps qu'il pénètre et investit notre propre subjectivité. A cette étape, il existe un renversement sur le tiers, de l'émotion frémissante mais méconnue; il s'agirait d'exporter sur l'objet, de mettre en périphérie -au sens de V. Colin- la trace de l'instabilité, en la faisant endosser par un autre, tacitement chargé de la recevoir et de la traiter dans son propre psychisme.

Il semble nécessaire de considérer cette question dans la continuité de ce qui a été proposé plus haut, autour de la transmission des événements traumatiques sur l'autre, afin de les éloigner, voire de les détoxiquer; la contamination par contact direct d'une zone psychique à l'autre, produit ces effets de bouleversement, en partie par l'absence de sas de désactivation, normalement constitué mais qui paraît faire défaut chez ces sujets. Ce manque n'a sans doute pas permis d'apaiser l'excitation première ni d'éviter sa résurgence à l'occasion de notre rencontre, remettant ainsi en travail des oscillations du registre du retournement sur l'autre ou de l'affaissement sur soi.

2.4.3.3. VIOLENCE.

Pour cette catégorie, la plupart des remarques font d'abord état d'effraction. A ces émotions immédiates, nous répliquons, certes de manière non-intentionnelle, mais évidente. Cette partie interroge en détail non seulement ce que nous éprouvons, mais aussi comment nous y répondons. Il faut pour cela revenir aux entretiens, en particulier ceux des sujets n°4 et n° 7.

Le premier suscite en nous, au chapitre de la violence psychoaffective, un authentique sentiment d'être maltraitée, moquée, empiétée. Cela se manifeste à tous les niveaux de la rencontre, sur le plan de la recherche comme sur le plan personnel. Tout se passe comme si nous ne pouvions que tolérer ce régime de brutalité incoercible, venue

de toutes parts, à laquelle il ne s'agit que de nous soumettre ou de quitter la relation A la recherche d'une protection nécessaire, seul le renoncement provisoire à une position psychique différenciée restait envisageable, après l'échec cuisant de quelques tentatives de rébellion. En d'autres termes, ce sujet nous a passagèrement fait éprouver la vanité du vœu d'un narcissisme bien tempéré, face à la violence, à l'imprévisibilité de l'objet. C'est en effet uniquement par la soumission à ses attentes, par notre consentement à différer la suite de l'entretien, qu'il a pu quitter la posture d'attaques systématiques.

De plus, cette violence extrême du discours produisant nécessairement des effets en l'autre, nous nous sommes surprise à des retours d'ironie et de sarcasme lorsque le rapport de forces se modifiait. Cette attitude étrange suscite un questionnement sur la raison, sinon la légitimité de son existence. Que vient faire dans un tel entretien la joie caustique éprouvée au moment où le sujet défaille?

A ce stade, il faut tenter de percevoir les moments, très labiles, où le sujet nous a fait tour à tour et parfois presque simultanément, endosser les différentes figures de son histoire, la sienne comprise. Tantôt bourreau ou victime, tantôt séducteur ou séduit, tantôt omnipotent ou vulnérable. Comme dans un psychodrame dont les règles n'avaient pas été énoncées, il a fallu nous plier aux rôles qu'il lui convenait de nous donner. Le travail de détoxication des éléments bruts a sans doute dû passer par ce palier de réactivité immédiate, dont un des seuls intérêts a été d'exister.

Le premier niveau de «co-crédation relationnelle» s'organise ainsi à travers l'épreuve de destructivité que le sujet projette sur l'objet; arrêtons nous à ce propos quelques instants sur le concept winnicottien d'«*object relating*»(1969) que nous aimerions discuter; car s'il est vrai que l'objet doit survivre, indemne, à l'épreuve de destructivité, il faut néanmoins qu'il puisse «réagir», non pas de manière rétorsive, mais en se modelant d'abord comme partenaire actif du sujet.

Dans cette perspective, nous nous référons à la notion de «*médium malléable*» développée par R. Roussillon (1991) qui suggère que l'objet certes indestructible, montre toutefois une «*extrême sensibilité, indéfinie transformation, inconditionnelle disponibilité et animation propre.*»

Dans la rencontre, nous avons réellement perçu à quel point la réactivité, pourtant mal contrôlée, constituait une part indispensable de ce lien, qui touche à la notion «*d'échange*» ou «*d'accordage affectif*» (D. Stern, 1989).

Dans le deuxième exemple de «co-crédation relationnelle» (sujet n°7), les prémisses de la crise étaient constitués bien avant l'expression de la violence défensive. L'attaque souriante, mais récurrente, de la méthodologie du questionnaire, la confusion vertigineuse du contenu comme de la forme du discours, l'inquiétude devant des moments de déstructuration psychique grave, semblent avoir peu à peu construit le décor, l'arrière-plan d'une scène à venir qui allait se jouer dans l'interaction. Quelques signes avant-coureurs, quelques lapsus de part et d'autre auraient pu nous alerter si notre capacité de penser, de contenir l'excitation, n'avait pas été noyée dans le flot de paroles soulevé par l'entretien. Son incohérence, sa confusion, aurait dû être comprise comme signal paradoxal du danger d'envahissement et d'effraction. Par défaut de ce travail de détoxication, l'ogre surgit alors, donnant un coup d'arrêt brutal au déferlement, tout en nous mettant en

demeure d'endosser la violence. Ce retour transgressif d'une motion insoupçonnée, qui aurait dû être retenue et ne l'a pas été, interroge de manière aiguë la place de l'objet dans sa fonction de représentation. En effet, on peut envisager que dans cette séquence, s'est nouée une «*transmission inconsciente (...) traversée par des fantasmes*» au sens proposé par A. Ciccone (1999). En d'autres termes, une transaction a fonctionné lorsque le lien est advenu, confondant des éléments de la subjectivité de l'un et l'autre des locuteurs, les diffractant jusqu'à les faire exprimer par nos mots. L'ogre, géant dévoreur d'enfants, est une représentation mythique hautement inquiétante du «presque humain». Dès lors, il est probable que la dimension infantile de terreur et d'impuissance ait été ranimée en nous, car la façon dont le sujet s'est présenté a sans doute fait naître cette comparaison inopinée avec l'ogre, en partie à cause de notre impression d'être broyée, déchiquetée par la rencontre. Mais on peut croire que c'est également un fantôme actif en lui, victime ou bourreau lui-même, que nous avons porté et agi, avec ses composantes de transgression et de violence. Cette figuration prototypique nous sidère en même temps qu'elle calme immédiatement le sujet qui l'examine et s'en détourne paisiblement. On pense à ce point à «*la représentation primaire*» que R. Roussillon (2001) évoque comme une fonction de l'objet: «*l'objet externe doit accepter d'être utilisé comme représentation, comme simple représentation au sein de la symbolisation primaire, il doit accepter de perdre au moins en partie son privilège d'objet différencié, séparé, autre, spécifique, d'incarner lui aussi une fonction de médium malléable, d'être une catégorie symbolique pour le sujet*». Il est imaginable que, à notre insu, nous ayons tenu cette fonction, en nous laissant absorber par la subjectivité de l'autre, au point d'incarner en notre nom une figuration impensable et indicible d'une partie de sa réalité psychique. Il faut à ce point revenir à ce qu'il a ailleurs rapporté de sa condition de nourrisson; de nombreuses hypothèses sont envisageables pour comprendre cette consigne absolue, dont celle d'une mise à distance précoce et partielle de la condition de bébé humain digne de recevoir caresses et tendresse. De «*l'anomalie*» essentielle à l'infra-humanisation, représentée dans la figure de l'ogre, on est autorisé à envisager pour lui l'incorporation d'une logique d'exception, d'exclusion; elle intéresse un homme marqué dès l'origine par la prescription de ne pas être touché ni tenu. C'est cette logique qui se réactualise dans la relation actuelle et, ce faisant, se transforme, via l'énonciation d'une différence notable, dans la transmission d'une angoisse enfin partageable. Car il est à supposer que c'est la levée du secret sur la terreur enfouie qui lui a, au moins provisoirement, donné sens.

2.4.4. L'objet miroir du sujet ?

Ce dernier chapitre concerne ce qui a pu se dessiner en nous d'une contre-attitude qui nous appartient en propre, ou à tout le moins éprouvée comme telle.

Il apparaît des vécus que l'on peut regrouper surtout sous les registres d'instabilité et/ou de violence ; la confusion analogique à la honte ne semble nette qu'à la réaction face au sujet n°2, lorsqu'il est question d'abjection; encore que même dans ce cas, l'abjection liée à l'avilissement, donc à l'idée de mépris, peut s'entendre comme une forme de violence. Cette récurrence des deux derniers chapitres insiste ainsi sur le désespoir mais aussi l'effraction, l'empiètement, amenés dans l'objet par des motions traitées dans l'intersubjectivité. On pourrait suggérer qu'il s'agit de contenir dans notre propre

psychisme, ce qui, cette fois sans venir formellement du sujet, en émane dans l'indétermination d'une impression, d'un affect brut.

Pour préciser notre pensée, il faut noter en correspondance à l'idée d'instabilité /labilité, plusieurs traces perceptives approximativement définies par les termes de «compassion», «catastrophe», «ambivalence», «empathie» et «désespérance». Celles-ci se présentent comme répondant à la notion de commisération, donc de communauté de désespoir et d'effondrement. Il nous vient à ce propos en mémoire quelques émotions éprouvées au cours de la recherche et à distance des rencontres, dans lesquelles la pitié envahissait notre esprit au point de ne plus nous sentir capable d'aucune cohérence ni projet. Dans le même mouvement que les sujets, nous étions contaminée par l'instabilité psychique et le renoncement, en ce qui touchait à notre travail les concernant. Cependant cette pitié même était en soi inacceptable car incompatible avec une position clinique, et redoublait la paradoxalité en tension dans la situation.

Sur le plan de la violence, il faut comprendre qu'après ce mouvement de compassion, est alors survenue la haine de ces ressentis, inconciliables avec la représentation classique de notre place; elle s'est donc très vite, par économie psychique, renversée à son tour sur la haine de ceux qui l'avaient suscitée. C'est ainsi que se sont manifestés l'agacement, l'ennui à leur égard, ou l'effroi devant la transgression qu'ils avaient provoquée; à un autre niveau, la terreur ou l'horreur se sont propagées en nous lorsque les sujets montraient ou développaient à l'envi ces mêmes motions restées informulées. Au fond, il pourrait exister une circularité entre instabilité et violence qui se sont succédées dans notre subjectivité, au-delà même de ce que les sujets ont réellement mis en acte.

2.4.5. Perspectives générales.

Quelques grandes lignes se font jour dans ce chapitre, sur lesquelles il est juste de réfléchir un instant. La notion d'indétermination apparaît immédiatement, à travers l'axe de la confusion qui prévaut d'abord. Mais cette indécision s'entend comme une défense contre l'instabilité, puis contre la violence généralisée qui s'installent dans la relation actuelle. Ces points se manifestent aussi bien aux niveaux sensori-corporel que psychoaffectif, et transitent par le tiers.

Sur le premier plan, frappé en première intention jusque sur le registre olfactif, difficilement traduisible faute de critères objectifs, nous proposons l'hypothèse d'un envahissement diffus et globalisant de l'interlocuteur. Cette impression est d'autant plus intense qu'elle surprend par sa nature volatile, imprévisible et incongrue. Il semble que leur façon d'être en lien véhicule, chez les personnes, une insécurité de base incarnée dans l'autre, comme en leur double ou leur miroir. Celle-ci se compose de confusion, d'instabilité et de violence, références en négatif des besoins normalement pris en compte par la mère: clarté, prévisibilité et douceur : D.W.Winnicott propose dans sa théorie du «*holding*» la répartition des nourrissons en deux catégories: ceux qui n'ont pas été «*laissés tombés*», en partie grâce à une manière particulière, garantie par la mère, d'être portés et soutenus, seront protégés de leurs réactions face aux «*empiètements*» de la réalité externe et pourront constituer une confiance à la base d'un soutènement, d'une

construction interne minimale; à l'inverse, ceux qui n'ont pas bénéficié d'une telle disposition psychique de l'objet, qui ont été «*laissés tombés*», soit par l'insuffisance de la préoccupation maternelle, soit par de trop graves ou trop répétitives carences, garderont trace d'une angoisse impensable, d'une brisure dans la continuité d'être; par cette expérience, ils conserveront alors celles de la confusion ainsi que de la désintégration, contenant les notions de perte de cohérence et de destruction, pouvant être eux-mêmes apparentés à l'instabilité et à la violence. Or, dans les situations que nous rapportons, ces trois critères ont été ressentis intensément non par les sujets, mais par nous en tant que tiers auquel ils s'adressaient. Autrement dit, il semble qu'il y a eu exportation sur un autre, et ensevelissement en soi pour s'en dégager, de ce qui pourrait être compris comme les traces des perceptions propres, ranimées dans la situation actuelle.

Dans cette logique, nous considérons ce mouvement paradoxal de périphérisation et d'enfouissement comme suspendu par une possible intervention du tiers. Le portage commun de l'Hydre à deux têtes, égarée, terrible et secrète, semble avoir été une condition nécessaire pour interrompre la répétition intemporelle de la double mise à distance. A partir de cette indifférenciation moi/non-moi, de cette communauté d'horreur, les sujets ont en effet souvent pu ré-intégrer des parties de ce qu'ils expulsaient si loin et si profondément, et se reconnecter avec des bribes de leur histoire. On pourrait penser qu'ici entre en tension la communication silencieuse décrite par D.W.Winnicott (1968) sous le terme d'échange, et reprise par D. Stern avec la notion d'accordage affectif. Il a fallu pour poursuivre la relation, endosser seule, pendant un temps, les motions inintelligibles et monstrueuses qui provenaient indistinctement de l'un ou l'autre des interlocuteurs.

La dimension sensori-corporelle transportée sur et d'abord éprouvée par l'autre peut donc être vue comme un indice, décentré et périphérique, de l'histoire enfouie des sujets.

Sur le registre affectif, en reprenant les trois mêmes axes logiques, nous rencontrons d'abord la confusion, sous forme de honte personnellement éprouvée, qui endosse à son tour celle que le sujet n'est pas en mesure de contenir pour lui-même. Au-delà, cet affect met en évidence la trace de l'absence, de ce qui a échappé à soi-même, aussi bien du côté du sujet que pour nous-même. La question de l'instabilité parle tout à la fois de la présence tacite de l'émotion encryptée, et de la nécessité de la brouiller, de s'en défendre par un processus de déliaison, de dégagement ; A. Green et J.L Donnet l'évoquent à propos de « la psychose blanche » (1973) : *c'est « comme si le patient clivait le matériel qu'il produit et l'affect désagréable que ce matériel engendrerait s'il en prenait conscience.(...) Il réussit à anéantir toute signification, il abolit toute liaison et expulse les fragments produits sur/dans (l'analyste) qui, lui, éprouve l'effet désagréable d'être ainsi paralysé dans sa pensée par la paralysie de la pensée de son patient . »*

Enfin, l'idée de violence essentielle, n'arrive qu'en fin de ce trajet relationnel. Après la perte de repères et l'indifférenciation sujet/objet, après le chaos, l'évanescence ou la chute partagés, la notion de violence se confond avec des enjeux concernant ce que nous avons provisoirement nommés « co-crédation relationnelle », puisque ces rencontres ne peuvent s'apparenter à une cure-type dans laquelle le transfert-contre-transfert pourrait être utilisé, comme notre lecture antérieure de ces concepts l'avait déjà envisagé sur un plan théorique.

Toutefois, dans cette situation totalement singulière, des points de correspondance avec ces notions émergent de manière significative. Par exemple, dans les deux seuls exemples auxquels nous nous sommes limitée, on a pu voir se mettre en scène des actes chez les sujets, qui ont entraîné des paroles chez l'objet. En cela, à notre insu, une relation particulière a pris corps, inattendue, puisqu'elle ne devait être qu'une simple enquête au départ. Elle s'est grandement déployée du côté de l'emprise et de l'effraction, par le sujet, de notre subjectivité. Mais elle s'est effectuée sans mots qui, dans un travail psychothérapique « ordinaire », auraient pu précéder ou accompagner une telle entreprise. C'est ainsi que les sujets ont lancé une sorte de fil de eux à nous, sur lequel nous n'avions que peu de prise.

Dans cette perspective, nous confirmons désormais la notion « *d'amarrage* » pour définir ce lien, en tant que dissymétrie des deux parties qui tiennent, agrippent le fil: d'un côté une construction reposant sur du fluide et de l'insaisissable, de l'autre une pièce de béton solidement érigée sur le quai afin que le cordage s'y enroule. Pour reprendre rapidement la définition proposée dans le travail de DEA (2000) et approfondie au début de la présente recherche, l'amarrage se réfère à une « *nécessaire solidité de l'accroche à quai (endossée par l'objet), apte à recevoir l'attache imprévisible et arythmique lancée par le sujet représenté par l'image d'un corps instable. Ce lien doit être aérien, fragile et sécable à tout moment par le sujet* ». Nous préciserions à cette étape du travail qu'il doit aussi contenir ce que le sujet est « forcé » d'y inclure, en même temps qu'il accepte de lancer ce cordage: la réactualisation de la relation précoce et des enjeux intrinsèquement inscrits en elle. Dès lors, ranimer la capacité relationnelle en attente chez le sujet, a simultanément mis en œuvre un travail de retournement passif/actif. L'aspect intersubjectif repose ainsi sur la reviviscence des trois niveaux de confusion, instabilité et violence qui ne prend forme que dans l'éprouvé ressenti du côté de l'objet du lien d'amarrage. C'est ainsi que la violence subie par le sujet s'est agie contre l'objet qui, à son tour, pour ne pas en souffrir, a tenté de la renvoyer. Ce passage à l'acte illustré dans la figure de « l'ogre », exprime le « délit » du psychologue qui paraît contrevenir à sa fonction, mais aussi et paradoxalement, son aptitude à détoxiquer en partie la violence initiale, en la nommant et en la représentant sur le mode mythologique. Il semble que, même maladroit et excessive, l'énonciation de la terreur ait apaisé le sujet par la reconnaissance de son appartenance à l'humanité; celle-ci peut dès lors se montrer faillible sans risque excessif d'exclusion, mais aussi et surtout capable de mots là où jusque là régnait l'indicible.

2.5. Passage...

Quelques mots pour accompagner le voyage du pays « des errants chroniques » que nous venons de quitter, à celui des « vagabonds psychiques » sur lesquels nous allons désormais nous pencher. Le trait d'union entre eux réside dans une façon décalée d'être au monde, dans une étrangeté subtile ou outrée, selon ce qu'ils donnent à voir, selon l'étape du parcours qu'ils traversent. Les différences se situent dans le fait que les prochaines personnes apparaîtront plus socialisées, ou plutôt moins désaffiliées que les précédentes même si elles ont parfois, souvent, croisé les mêmes embûches. Encore qu'il

ne faudrait pas y regarder de trop près si l'on voulait certifier la pertinence radicale de cette affirmation.

Nous allons justement tenter de repérer en quoi les premiers et les suivants se distinguent et se ressemblent.

3. Les suivis thérapeutiques

3.1. Introduction.

A ce stade du travail, c'est une population différente de la précédente que nous allons désormais étudier, celle qui compose une partie des patients suivis à long terme. Il faut rappeler brièvement le dispositif dans lequel les bénéficiaires du RMI³ ont pu prendre contact avec nous, afin d'examiner les liens avec le cadre extérieur dans lequel nous sommes impliqués. Nous ferons ensuite une brève anamnèse des situations qui fonderont l'exploration des hypothèses sur l'indéterminé et l'amarrage. Enfin, comme pour la population de l'enquête, nous essaierons à partir de la synthèse de chaque situation, d'en dégager un commentaire et l'émergence de l'axe central.

3.1.1. Le dispositif institutionnel.

Nous avons rencontré les personnes dans un dispositif qu'il est nécessaire de brièvement développer afin d'en percevoir quelques enjeux institutionnels. Il faut en effet énoncer d'emblée que la prestation offerte aux personnes n'est pas à proprement parler thérapeutique puisque le Conseil Général⁴, prescripteur de l'action, indique la dimension de *relais* de l'intervention du psychologue vers le « *droit commun* »; autrement dit il s'agit, après le diagnostic préalable, d'orienter les sujets vers les procédures traditionnelles en santé mentale, praticien libéral ou Centre Médico-Psychologique pour Adultes. Néanmoins, cette restriction ne nous a pas semblé inhibitrice du processus de soin, au sens où ce dernier a pu se constituer en amont d'une visée thérapeutique classique. Notons que l'offre est limitée à 9 heures par an et par personne.

L'instance politique départementale a donc prévu, au sein de ses Cellules Locales d'Insertion propres au traitement du RMI, une possibilité pour les travailleurs sociaux «prescripteurs» ou directement pour les bénéficiaires, de faire appel à un psychologue chargé « *d'aider (ces derniers) à prendre conscience de leurs difficultés psychologiques (souffrance, mal-être) et les accompagner vers un processus d'évolution, voire vers des soins spécialisés dans le cadre des dispositifs de droit commun (sectorisation psychiatrique, médecine libérale, services de soin.* »

³ Revenu Minimum d'Insertion.

⁴ Cahier des charges. Conseil Général de l'Isère, 2002.

La cinquième personne étudiée dans la recherche nous a contactée par l'intermédiaire d'un travailleur social sans passer par le groupe.

Enfin, cette proposition est assortie par ailleurs, et peut être paradoxalement, d'une permanence hebdomadaire dans un lieu d'accueil de jour ; celle-ci est, à cette époque, prévue comme supplémentaire à la limitation spécifique des séances individuelles. Autrement dit, elle reste collective, jusque dans son financement.

Partiellement devenue un passage obligé pour les SDF transitant par la ville, le lieu d'accueil souhaite leur offrir une halte plus ou moins durable, sans contre-partie d'engagement de sédentarisation ni de rencontre avec des travailleurs sociaux. La philosophie longtemps maintenue concerne la notion de « *pause ou de repos, voire de dépôt* » des personnes errantes et/ou de leurs problématiques, même si, du fait de la présence des errants dont la symptomatologie est parfois bruyante, une inquiétude persiste autour de l'exclusion de la population sédentarisée, en particulier des femmes étrangères et isolées. Quatre sujets de l'étude se sont saisi de ce dispositif groupal pour entrer en contact avec nous.

3.1.2. Le positionnement professionnel.

En position de « *psy qui traîne* » (P.Vidal-Naquet. S.Tievant. 1996), dans un registre groupal, nous accueillons la rencontre incertaine des personnes qui viennent, sans contrainte, boire un café ou discuter.

Notre propre et unique dispositif psychologique réside dans une disposition interne qui nous permet d'être identifiée par nos nom et fonction, ainsi que dans l'invitation tacite à l'association libre des sujets, à propos de la présence d'un « psy » dans cette structure habituellement réservée au monde social. C'est l'aspect collectif qui émerge immédiatement, dans la logique décrite par les théoriciens de « *l'appareil psychique groupal* » (R.Kaës. 1976).

Il a fallu patienter longtemps avant que notre présence informelle puisse se transformer en une place authentiquement validée par les sujets qui faisaient appel à notre spécificité. Deux d'entre eux seront finalement pris en charge sur un versant clinique après plusieurs mois, parfois plusieurs années d'une observation mutuelle et itérative à raison d'environ une séance par semaine, quelquefois plus et souvent moins, selon les conditions de leur vie du moment.

3.2. Les blessures psycho-corporelles « d'Alien. »

Cette référence insolite, voire incongrue, nous est apparue pour ce premier sujet afin de tenter de rendre compte de sa manière d'être particulière. La figure du monstre (R. Scott, 1978) absorbé, incorporé par les humains, qui se love tacitement en eux jusqu'au moment de les faire exploser, pour mettre au monde sa progéniture nourrie de leur substance, peut représenter en partie l'éprouvé des interlocuteurs de ce sujet. Par ailleurs l'étymologie latine du mot « aliéner » renvoie à l'idée d'autre, dans l'acception juridique de cession, de transfert ou de délaissement. C'est donc quelqu'un pour qui, d'emblée, l'idée d'une altérité fondamentale, contagieuse et vampirique est mise en exergue.

3.2.1. Anamnèse.

Nous rencontrons cet homme au seuil de sa trentième année, dans le cadre du lieu d'accueil précédemment présenté. Il n'est pas à proprement parler un errant puisqu'il est et se réclame depuis toujours citoyen de la ville; il ne s'en sépare, depuis une dizaine d'années, que pour des incarcérations motivées par de petits délits. Pourtant, il n'a plus de domicile fixe depuis que sa mère, elle-même bénéficiaire des minima sociaux, a définitivement refusé de l'héberger. C'est ainsi que, dormant dans des squatts ou dans un local réservé au vide-ordures, il se situe dans la catégorie des « errants sur place », personnes bien connues localement, souvent à leur désavantage, et cependant impossibles à insérer dans le tissu social.

Le sujet demande à être alternativement nommé de deux prénoms à consonance arabe pour l'un, européenne pour l'autre; nous avons choisi les équivalents de Ali et Yann pour les regrouper, dans certaines circonstances, sous le signifiant Alien. Cette ambivalence quant à l'inscription dans la lignée et les racines, paraît inscrite dans l'option d'une mère partagée entre ses cultures originelle, qu'elle prétend désertier, et d'adoption qu'elle revendique.

L'histoire d'Ali-Yann se perd dans la mémoire orale des rares intervenants sociaux qui le connaissent encore depuis la fin de son adolescence, au moment où il entre dans une vie où la délinquance devient prévalente. Lorsque nous commençons à transcrire les événements de son actualité, nous constatons qu'ils sont régulièrement transformés par la rumeur et l'interprétation publique, comme il est probable que ce fût le cas tout au long de sa vie.

Aucune certitude biographique le concernant ne peut donc être affirmée. Il aurait pourtant vécu chez ses grands parents maternels jusqu'à ses premiers errements comportementaux et judiciaires. Assez bon élève au collège, il aurait subi un traumatisme sexuel à l'adolescence, le détournant des études et d'une vie paisible. A partir de là, il se serait désinséré sur le registre de l'antisocialité.

Du côté maternel, les éléments dont nous disposons sont en partie issus du discours même de la mère, vue quelques temps en consultation individuelle avant qu'Ali-Yann ne nous rencontre. Elle déclare que son fils est un « *enfant de l'amour* » tout en laissant planer un secret sur les origines. Ses principes d'honnêteté et de droiture la poussent à désavouer les conduites antisociales d'Ali-Yann et à rompre le lien avec lui. Pourtant, à la dernière condamnation, elle sera présente au tribunal, lui déclarant publiquement son amour.

En parallèle, il développe un certain nombre de troubles de santé. Il abuse de toxiques, alcool, cannabis et autres produits du monde de la rue. L'état dans lequel il se trouve à la suite de ces mélanges, augmente sa tendance agressive et confirme la logique d'exclusion à laquelle il semble activement participer. Sous alcool, il devient inaccessible à toute parole, permettant ainsi aux travailleurs sociaux l'illusion selon laquelle, sevré, il pourrait être efficacement aidé.

A côté de ces problèmes addictifs, Alien manifeste des épisodes boulimiques après lesquels il se fait vomir, puis entre dans un cycle anorexique. Attachant une importance

extrême à son apparence physique, il prend soin de son corps en prison, sur un mode d'exhibitionnisme culturiste. Il se dégrade néanmoins dès qu'il vit dehors, en particulier dans le local-poubelles. Son défaut d'acuité visuelle le conduit par exemple en urgence chez l'ophtalmologiste pour se faire prescrire une paire de lunettes, systématiquement perdue ou brisée quelques jours plus tard. De la même façon, les bagarres incessantes mettent ce pseudo « caïd » à la merci de gens de la rue habituellement plus aguerris que lui, et il est souvent retrouvé tuméfié et meurtri par diverses cicatrices, œil au beurre noir, dents cassées, fêlures, entorses, estafilades. Ses plaies ont toujours beaucoup de mal à guérir, en dépit des soins qu'il accepte de recevoir, généralement au service des urgences, mais qui sont rarement suivis dans la durée. Il lui arrive d'évoquer son désir « *d'être tué* » ou de mourir et l'on imagine que, si un accident lui arrivait, il pourrait représenter un équivalent suicidaire. Il réclame régulièrement un traitement anxiolytique que personne ne réussit à lui prescrire, soit qu'il ne vienne pas aux rendez-vous médicaux, soit que le médecin ne réponde pas exactement à sa demande et qu'il le réfute. La psychiatrie même a renoncé à le recevoir, arguant du fait qu'il a souvent mis les services à feu et à sang quand il y a été exceptionnellement hospitalisé. Il a enfin fait échouer les projets de sevrage alcoolique dans quelque institution qui ait été pressentie. Au cours d'une récente incarcération, même la médecine pénitentiaire nous a répondu qu'il n'existait aucune modalité de soin psychique pour lui, que seul l'assommoir chimiothérapeutique pouvait réduire au calme.

Bien entendu, Ali-Yann retrouve, à chaque sortie, la route de cette ville et du lieu d'accueil, quelque soit le vœu des instances locales de le voir faire sa vie ailleurs. Le réseau professionnel, sûrement plus par défaut que par choix réel, continue cependant à penser l'aide à cet homme, qui paraît ne vouloir que survivre jour après jour; malgré tout, il montre jusqu'à épuisement, des velléités d'insertion destinées à soulager, à reconforter l'espace d'un moment ceux qui, de plus en plus rares, persistent dans un accompagnement « quand même ».

3.2.2. Entretiens.

Nous faisons physiquement connaissance avec Ali-Yann après une période où les rumeurs sur sa sortie de prison le précèdent. Sont évoqués ses échecs itératifs simultanément à l'espoir qu'une insertion sera cette fois possible.

3.2.2.1. LES PREMIÈRES RENCONTRES.

C'est longtemps et presque toujours le groupe informel du lieu d'accueil qui sera le cadre de nos rencontres. Sans en retrouver une trace précise, nous remarquons peu à peu sa présence auprès de nous, sur un registre d'indifférence d'abord, puis de méfiance ouverte, accompagnée d'une ironie grinçante sur notre fonction et notre personne. Progressivement, depuis plusieurs années, il s'approche, devient plus assidu à notre contact d'abord sur un versant de très nette agressivité verbale. Il alterne ensuite des moments de séduction et de provocation. Pour tous, il se rend imprévisible ou souvent déplaisant, par sa capacité de sarcasme incessant, qu'il dénie aussitôt par des excuses d'un style puéril. La tension monte fréquemment dans le groupe à l'idée de sa venue, qui

parfois agace, parfois terrorise, parfois encore est utilisée par les uns ou les autres pour diffracter des motions de violence ou d'exclusion. Pour ce qui nous concerne, nous n'échappons pas à l'attitude qu'il développe à l'envi et sommes soumise à des demandes paradoxales qui ne souffrent ni différé ni nuance. Un épisode conflictuel avec sa mère où Ali-Yann la sollicitait sur un registre de tendresse filiale, voire infantile, peut mettre en lumière une facette particulière de cet homme : ayant subi une violente fin de non-recevoir, de l'ordre de la répudiation, (« *tu n'es pas mon fils* ») Alien entre en rage, poursuit et bouscule sa mère au point de la faire tomber, sans pourtant la frapper. Seul témoin immédiat de la scène, nous le contenons en le saisissant par le bras, ce dont il ne se défend pas. Alors qu'une forte crispation musculaire était la sensation attendue, nous ressentons un étrange relâchement, comme une impression de liquéfaction sous notre pression. L'idée nous traverse d'un affaissement du corps dans nos bras, comme un bébé qui s'abandonne. Cette impression nous a longtemps habitée et a nuancé l'apparence de violence qu'il suscite habituellement.

Dans les mois qui suivent, il demande, voire exige un temps d'écoute individuelle immédiat mais refuse la possibilité de ce dernier dans le cadre adéquat; il émet le désir d'une rencontre avec nous, qu'il ne parvient pas à admettre dans sa dimension spécifiquement professionnelle. Il commence à verbaliser l'idée que si l'on s'intéresse à lui, c'est qu'il existe de l'amour, à tout le moins de l'amitié, dimension affective qu'il réclame désespérément ou même violemment. Devant la distance que nous ne pouvons que lui renvoyer, il déclare son envie de nous frapper, de nous faire plier par la force, rejoignant ainsi sa réputation d'homme dangereux que nous n'avons personnellement jamais vérifiée. Il supporte toutefois la prise de rendez-vous à huit ou dix jours, mais ne s'y rend pas, donnant souvent, lors de la rencontre groupale suivante, le motif d'un malentendu sur le lieu ou l'heure de l'entretien, ou encore prétextant s'être perdu dans une ville qu'il connaît pourtant parfaitement.

3.2.2.2. L'ENTRETIEN UNIQUE.

Dans ce contexte général, dont la variation a pu montrer des épisodes moins sévères, se déroule l'entretien que nous allons décrire, après plusieurs essais ratés. Ali-Yann est sommé, de manière non-officielle mais insistante, de prendre contact avec nous et de se rendre au rendez-vous prescrit. Il se soumet à cette forme d'injonction de soins, faite il est vrai par une personne qu'il a durablement investie, et vient à ce qui sera l'unique entretien individuel. Le chapitre suivant est tiré des notes prises aussitôt après la séance.

A peine installé, il se lève très vite et se met à tourner comme « un ours en cage » dans un angle de la salle, expliquant être « *dans son coin* » depuis l'enfance ; puis il finit par s'asseoir. Quelques remarques sur une enfance « *sans père, sans mère* », sur la durée totale de ses incarcérations, sont rapidement abandonnées au profit d'une centration commune sur le dispositif. Il précise spontanément et très simplement qu'il n'est là que pour satisfaire la requête des partenaires sociaux, laissant entendre qu'il n'est pas demandeur. Dans un climat d'abord paisible, il signale toutefois qu'il a apprécié notre positionnement professionnel qu'il juge fait de constante disponibilité et d'accueil souriant. Il nous semble nécessaire de développer, dans le cadre privilégié et exclusif des séances, la question de son droit à l'expression verbale de sa colère. Cette proposition lui paraît

inouïe alors que l'ensemble des griefs qui lui sont adressés concernent précisément sa propension à l'insulte. Surpris, il refuse, parle de la honte qu'il éprouverait à nous prendre à partie sur ce registre, à même ne faire que le penser.

Ali-Yann évoque l'impression d'avoir perdu tous ses repères d'existence et de ne plus pouvoir se situer puisque rien ne se clarifie. Il énonce des exigences tyranniques sur ce qu'il doit réussir : « *vivre comme tout le monde* » alors que nous tenons comme prioritaires les paliers successifs d'accès à cette perspective. L'expression de la colère enfouie qui ne surgit que par vagues dévastatrices pourrait en être un premier niveau. Le sens du dispositif est réaffirmé comme contenant potentiel de cette émergence, afin d'éviter le risque d'hétéro et d'auto-destruction. La règle de l'interdit du passage à l'acte est alors clairement énoncée, à laquelle il souscrit explicitement en remarquant qu'il n'existe pas de peur entre nous.

Il se lève de nouveau après ce débat pour exhiber des gestes de boxe française. Il paraît contrôler l'ampleur du mouvement de son pied lancé vers notre visage. Nous observons sans broncher, peut être trop sidérée pour ressentir une peur pourtant légitime. Après une ou deux tentatives de cet ordre, il se rassied comme apaisé; il nous semble alors possible de confirmer que la peur n'est en effet pas présente entre nous.

Il revient sur ses conditions de vie « *dans une poubelle* » et son intolérance à être mal vêtu ou sale, qu'il n'est visiblement pas. Pourtant, il dit préférer ce type « d'habitat » à l'appartement que le service social lui avait trouvé, ou encore à un squatt qui, d'une manière ou d'une autre, le rendent dépendant.

Il finit néanmoins par nommer sa honte d'être associé à l'idée de déchet, mentionne ses hurlements nocturnes ou son désir de mort.

Il évoque l'idée d'un rapport de forces entre lui et nous qui serait pour l'instant à notre avantage, après notre remarque sur ses tentatives de séduction à l'adresse de ses interlocuteurs. Nous signalons que l'amour, comme la peur, n'a pas place entre nous, ce que cette fois, il peut tolérer.

A la fin de la séance, assez paisible, il exprime sa « *confiance* » et sa compréhension de ce qui lui est proposé. Nous évoquons le nombre de séances que nous pourrions renouveler à la faveur du changement d'année civile et nous prenons un autre rendez vous pour la quinzaine suivante.

Cette séance est plus favorable que prévu, même si nous notons le risque d'usure et de chausse-trappes auquel il a accoutumé ses interlocuteurs. Nous gardons en tête la nécessité de faire fonctionner le réseau de partenaires pour ne pas être confrontée seule à l'avidité affective d'Alien, et aussi pour ne pas le laisser seul face à un seul objet fantasmatiquement dangereux.

Au rendez-vous suivant, en dépit de sa confirmation dans le groupe informel, Alien ne peut se rendre présent.

3.2.2.3. LA PERSISTANCE DU LIEN.

Après cette tentative, Ali-Yann a été rencontré très régulièrement au lieu d'accueil au décours de libérations de moins en moins durables. Le lien est maintenu en dépit des

aléas de sa situation, dans des conditions hautement incertaines. S'inscrivant en effet de plus en plus dans un processus d'auto-exclusion, par des conduites de menace et d'attaque, Ali-Yann se transforme inexorablement en Alien. Il rejette puis s'excuse ou supplie alternativement, parfois dans la même journée et toujours sur un mode inacceptable, les partenaires qui persistent à l'accompagner. Il met en tension jusqu'aux responsables politiques locaux qui, de manière paradoxale, somment le groupe de travail constitué à son sujet, de trouver des solutions évidemment inexistantes.

Les dernières démarches d'accompagnement, toujours en vigueur aux moments des incarcérations, sont collectives. Elles tentent de permettre au sujet de garder face à lui, des interlocuteurs qui ne soient pas encore détruits par l'alternance d'incohérence, de violence, de séduction. Les travailleurs sociaux, un responsable d'insertion, une infirmière, un médecin généraliste et nous mêmes souhaitons tenir le cap de la résistance, mais ce lien reste très fragile et précaire, soumis au contrôle de sa violence par lui-même et les structures institutionnelles et inter-institutionnelles dont il pourra, dans le meilleur des cas, être entouré. Mais il est clair que tout s'évanouit progressivement, services de soins et sociaux, par la vigueur de ses coups de boutoir répétés.

Il faudrait, pour éviter cela, tenter de comprendre ce qui conduit Alien à traverser de tels abîmes en y entraînant ses interlocuteurs. Ce devrait être l'objectif concret de la suite de la prise en charge si celle-ci résiste ; ce sera en tout cas l'objet de la prochaine partie du travail, qui va reprendre et développer les axes conducteurs du questionnaire aux SDF, en filigrane de l'anamnèse de Ali-Yann.

3.2.3. Synthèse- commentaire.

3.2.3.1. LE CORPS ET LA SANTÉ.

On a vu combien Alien, qui pourtant revendique un corps sain et athlétique, semble se complaire à ravager son apparence comme son intérieur. Dans la logique des différentes strates étudiées plus haut, la peau ne se referme pas sur les plaies qu'il occasionne, entretient ou reçoit; la vue défaillante n'est jamais longtemps corrigée malgré la répétition toujours urgente de la fabrication de lunettes, tout aussitôt brisées ou perdues; les divers abcès, entorses, ou lésions des muqueuses sont une source de préoccupation permanente pour lui et les soignants qui l'entourent. Le squelette et les parties dures sont également atteints, en particulier les dents régulièrement endommagées, abîmées ou brisées; les os, arcades sourcilières, articulations sont foulés, luxés, ouverts ou fêlés au cours des rixes nocturnes, ou dans ses moments d'ivresse. L'autre est toujours, selon lui, à l'origine ou co-responsable de ces blessures, même si ce tiers est en réalité une personne bien incapable de se battre, ou un « ennemi » collectif et anonyme.

Sur le plan des organes vitaux, nul ne peut dire où en est Ali-Yann de son travail de détérioration intérieure; mais l'alcoolisation compulsive, les troubles alimentaires extrêmes, assènent de sérieuses attaques à son système oro-digestif; par ailleurs, même incarcéré, il reste très dépendant du tabac et du cannabis qui obèrent visiblement son amplitude respiratoire. Il ne fait pas mention de troubles cardio-vasculaires; mais personne ne s'est jamais directement penché sur ces questions avec lui.

La question de santé mentale enfin, est une bannière que Ali-Yann déploie en réclamant partout la prise en charge de sa souffrance, tout en interdisant de fait aux professionnels de la mettre en œuvre. Il s'auto-prescrit toutes sortes de produits qui circulent sur le marché parallèle, par besoin de s'assommer pour ne pas hurler sa détresse ; il consomme des doses importantes d'alcool et de cannabis dans une visée anti-dépressive, anxiolytique et hypnotique. Il est à la recherche d'un soin miraculeux offert par un centre de cure, un soignant ou tout "ami" qui, bien entendu, se soustrait à lui dès qu'Ali-Yann croit pouvoir l'approcher.

Le corps est donc l'objet d'une dualité intenable pour Ali-Yann: idéalisé du côté de la plastique et de la force virile, il est simultanément assailli de blessures multiples auto ou hétéro-infligées. Mais, pour lui qui se retrouve attaqué par une extériorité qu'il suscite implicitement, la responsabilité en incombe toujours à d'autres. Tout se passe ainsi comme si, dans un registre de magie infantile, il ne pouvait endosser que la magnificence et la puissance corporelle, par le soin et l'effort qu'il concède à son apparence; à l'inverse l'effraction, l'atteinte et la soumission ne peuvent venir que du dehors. C'est pourtant lui-même, sous le masque d'Alien, qui inspire la violence dont il sort perdant et blessé la plupart du temps; c'est lui qui altère sa santé en solitaire ou volontairement.

Coupé de sa part active, il désigne l'objet comme son agresseur, par un double mécanisme de projection et de déni.

Le soin fait l'objet d'un clivage similaire entre ce qui est idéalisé comme bon dans chaque nouvelle relation, et le rejet violent dès que l'écart se dessine entre le besoin qu'il identifie et la proposition thérapeutique.

En somme, le fragile Ali-Yann appelle l'autre pour apaiser sa détresse d'enfant meurtri, mais de telle manière que ne peut être entendu que le cri de rage d'un Alien adulte, dangereux et étrange. Seul, le souvenir personnel de son abandon musculaire, presque dans nos bras, nous sauvegarde partiellement de la contamination de la terreur.

Enveloppé de la cape/peau scintillante et aveuglante du matamore, Alien peut alors enfouir l'écho de la souffrance d'Ali-Yann; confusément actif dans les coulisses du drame joué sur la scène sociale, il fait résonner ce bruit comme celui de la violence infligée à autrui, tandis qu'il évoque celle que le sujet a autrefois subie. Un triple renversement passif/actif/passif s'effectue ainsi, rendant inintelligible et suspecte la présence latente de la douleur restée indicible.

3.2.3.2. LES LIENS.

Ceux d'Ali-Yann envers lui-même et autrui sont soumis à une logique extrêmement problématique. Les relations investies positivement se réduisent de plus en plus: les grands-parents disparus, certains interlocuteurs, dont l'importance survit encore à toutes les attaques, sont, du fait de leur absence ou de leur distance, assignés à une place idéale et sacralisée.

Le lien aux pairs, SDF et autres bénéficiaires du lieu, est la plupart du temps empreint de rivalité, de domination ou de soumission. Rappelons sa position d'attaque systématique, d'ironie ou d'emprise, qui se termine le plus souvent par sa subordination,

après des maltraitements physiques assez systématiques.

Après une période méthodique de lune de miel, les relations actuelles sont destinées à être détruites à plus ou moins long terme. Son avidité affective inextinguible vient en effet à bout de toute tentative de réparation par un tiers, nécessairement restreint dans son action. Car Ali-Yann réclame un amour total, absolu, sans différé, qui lui permettrait de rester en lien ; sans lui, il risque de sombrer dans la face obscure de sa personnalité qui le transforme en Alien, vampire de la substance humaine. C'est dire combien pour lui l'enjeu est de taille: d'un côté, son maintien dans une relation socialisée, qu'il sait laisser entrevoir comme possible, de l'autre, sa déchéance dans l'infra-humain, le monstrueux, qu'il s'acharne à réaliser avec une frénésie destructrice. Ali-Yann ne semble donc pas être actuellement en capacité de supporter un lien imparfait face à un autre limité, comme s'il ne pouvait se mesurer qu'à un objet d'essence supra-humaine.

On a déjà perçu le flou, parfois l'absence, à tout coup la non-prévisibilité de la mère. S'il est difficile d'émettre des hypothèses sûres en ce qui concerne ce lien, on sait que certaines interrogent la question transgénérationnelle. La réalité de la vie de Ali-Yann chez ses grands parents indique une présence maternelle segmentée, chancelante; il faut également tenir compte de l'absence définitive du père, puisqu'il porte le nom de sa mère. Pourtant, rendant l'histoire davantage confuse et énigmatique, celle-ci parle à son sujet d'un "*enfant de l'amour*", sans autres explications à son fils qui les lui réclame ardemment.

Dans leur rencontre actuelle, la plupart du temps publique, les relations qu'ils entretiennent sont du registre de l'agression réciproque ou, inversement, de la reconnaissance de l'un par l'autre, dissonante et toujours à contretemps. Parce que teintées d'une immense déception pour celui qui est débouté -généralement Ali-Yann-, ces tentatives de rapproché sont plus violentes que la seule provocation agressive, prévisible. C'est alors que le désespoir transmute la demande rejetée en rage vengeresse. Pourtant, après avoir régulièrement et explicitement repoussé son fils, cette mère finit par lui déclarer son amour dans le décor solennel de la Justice où il rend compte de ses actes.

Dans la relation "thérapeutique" enfin, Ali-Yann renonce assez vite à l'enveloppe d'Alien après avoir joué la carte de la terreur. L'entretien unique suffit à montrer l'effroi de l'enfant qui hurle dans le noir, son besoin d'être contenu dans un espace étroit où la sensorialité, le contact de l'enveloppe cutanée sur les parois des murs, les perceptions olfactives des déchets humains, prend corps dans le local- poubelles. Cependant il faut ajouter que cette rencontre duelle, si elle est provisoirement apaisante, est ensuite invariablement évitée par le sujet, qui passe son temps à vérifier notre présence comme notre distance, pour les dévaluer en bloc, voire les désavouer.

Enfin, en ce qui concerne sa relation à lui-même, Ali-Yann ne cesse de demander la mort quand il a renoncé à l'illusion de vivre "*comme tout le monde*". Là encore, il ne peut exister que dans les extrêmes d'une vie grandiose ou d'une mort remarquable. Tout se passe comme si, échouant à entrer dans le monde socialisé, il mettait en œuvre la désaffiliation radicale jusqu'à sa mort, réclamée à autrui. La relation de lui à lui transite encore une fois par le tiers, assigné à tout lui donner, même la mort. Seules, ses conduites toxicomaniaques et alimentaires témoignent de sa manière de se considérer, comme un contenant à remplir ou à vider indéfiniment.

Ali-Yann est donc globalement dans une recherche de liens, où la seule relation authentiquement réclamée s'apparente à celle de *l'infans* totalement dépendant de l'objet. Toutefois, le paradoxe apparaît quand Alien se montre, tel un sur-homme, absolument libre de toute entrave affective. Il en a l'allure lorsqu'il se grime sous l'enveloppe et le masque du monstre, mais en y regardant de plus près, même ce dernier survit par l'humain dont il se nourrit. Ali-Yann enrage alors de sentir, sinon de comprendre, le double-lien auquel son histoire l'a condamné: dépendre jusqu'à l'agonie d'une relation, qui n'est pour le moment ressentie que contaminée par un éprouvé in-élaborable d'empiétement, d'emprise, de rejet, d'indifférence ou d'excitation. Par retournement, Alien va travailler à exporter sur autrui ces mêmes éprouvés qui, toujours non détoxiqués, lui reviendront de nouveau de plus en plus violents et désespérés.

3.2.3.3. L'ESPACE.

Cet homme ne supporte pas de s'éloigner longtemps de la ville où pourtant, ses issues sont de plus en plus réduites. Chaque tentative de « lui offrir une autre chance » là où aucune réputation ne le précéderait est presque immédiatement déboutée.

L'espace public de la rue est surinvesti dans des parcours connus même de la police qui peut anticiper son itinéraire: il a « à faire » dans tel quartier, se trouve à telle heure sur les boulevards du centre ville, et rentre à telle heure de la nuit à son « domicile ».

Il explique régulièrement combien un espace privé lui est fondamentalement intolérable; même s'il présente des demandes formelles dans ce sens, elles sont sûrement destinées pour une part à montrer la sincérité de son désir d'une inscription sociale et affective ordinaire; mais elles ne résistent pas à la destructivité qui agit en lui. Les essais d'installation dans un appartement ou une résidence sociale provisoire ont toujours été voués à l'échec, invalidant de fait la survivance de l'espoir chez les travailleurs sociaux. Alien préfère vivre dans un « *espace -poubelle* », lieu clos, étroit, où la sensorialité et les limites corporelles sont sans doute sollicitées comme modalités de survie.

Lorsqu'il est en relation, qu'elle soit duelle ou groupale, l'espace devient trop restreint pour lui qui s'évertue à chasser autrui par des indices gestuels ou comportementaux. Pensons dans ce registre, à l'amplitude des mouvements de combat au moment de l'entretien de face-à-face, qui succèdent aux déplacements circulaires et confinés du début de la séance. A l'inverse, il impose parfois à son interlocuteur une proxémie(E.T. Hall, 1971) telle que le mode de distance en jeu se réfère à l'intime du jeu sexuel, de la lutte ou des soins précoces.

L'égarément paradoxal dans un espace parfaitement balisé, le confinement corporel entre des murs resserrés, enfin l'insupportable proximité de l'autre suggèrent l'inachèvement, au niveau spatial, de la construction des repères internes, par inadéquation des limites environnementales.

3.2.3.4. COMMENTAIRE.

Sur l'ensemble des trois axes, nous pouvons constater que celui de l'espace condense et

synthétise les précédents: il figure concrètement en effet la problématique d'un lien où les repérages portés par l'objet premier ont défailli à aider l'enfant dans l'organisation d'une topique interne.

L'appropriation spécifique de l'espace externe se charge de réparer ce manque d'intériorité et de sécurité de base: l'étaillage physique sur des éléments de réalité se rencontre par exemple dans la répétition des mêmes déplacements urbains, la temporalité quasi rituelle des itinéraires, l'adossement corporel contre des parois étroites, froides et impersonnelles, ainsi que la restriction de l'espace péri-corporel; il repose aussi sur les perceptions sensorielles mises en exergue par le choix du lieu de vie, dédié aux déchets et à leurs odeurs.

Davantage encore, l'espace se représente particulièrement chez Ali-Yann, dans sa manière d'habiter son corps, de le réduire ou de l'amplifier selon le lieu où il se trouve, de manière inversement proportionnelle à la limitation spatiale qui lui est imposée par le contexte. En prison il le déploie, en liberté il le restreint, sur le plan du mouvement comme du soin. C'est cette dimension corporelle qui nous paraît, malgré l'importance représentative de l'espace telle que nous venons de la décrire, l'aspect le plus explicite de la problématique de Ali-Yann sur laquelle nous souhaitons nous arrêter un instant.

3.2.4. Axe central: le corps et la santé.

Ali-Yann nous entraîne dans des méandres confus entre les différentes modalités de son organisation psychique, arborant volontiers la précarité de son espace et de ses liens. En revanche, sauf pour en exhiber provisoirement la force, l'aspect corporel est souvent décrit comme anecdotique. Chaque fois qu'il évoque la disparition de ses lunettes, c'est pour critiquer celui qui les lui a cassées. Mais la dimension du manque intérieur lié à cette perte, l'idée d'un déficit personnel associé à un brouillage visuel ne sont jamais interrogées. De la même façon, il ne se plaint que superficiellement des blessures, veut s'en venger, mais ne parvient pas à les soigner véritablement et au contraire, les réitère, souvent sur les mêmes sites corporels. Il constate froidement la survenue de ses vomissements, banalisant dans le même temps les troubles alimentaires censés les provoquer; l'excès d'alcool est soit dramatisé en fonction des attentes supposées des interlocuteurs, soit au contraire relativisé à l'extrême comme n'étant que passager. Aucune préoccupation n'est réellement soulignée sur l'état des organes internes, pourtant sérieusement mortifié par ses conduites de toxicomanie solitaire. Seule, la détresse morale est mise en avant dans une doléance suspecte, car isolée de toute tentative de soin.

C'est pourtant selon nous l'axe de compréhension le plus intelligible pour approcher la problématique d'Ali-Yann, au-delà des conduites auxquelles il a habitué ses interlocuteurs. Alien est très prévisible dans le registre de l'antisocialité, aussi bien dans ses liens que par rapport à l'espace; en revanche, en dépit de ses revendications et de ses exigences, il se débrouille pour attaquer et maltraiter ce corps pourtant idéalisé. Tout se passe comme si, de manière fondamentale, il n'avait jamais pu compter sur une préoccupation maternelle primaire, qui lui aurait ouvert la voie d'une attention somatique de base. Il n'est pour comprendre cette notion, que de revenir à la sensation qu'il nous a

transmise au cours de l'altercation avec sa mère, celle d'un nourrisson sans charpente, effondré, qui fond dans les bras d'un équivalent maternel, alors que la logique de son personnage aurait dû l'en faire se dégager.

Ali-Yann semble ainsi devenir Alien pour ne plus avoir à revivre l'épreuve princeps de l'absence d'imago maternelle pérenne et fiable, pour renverser en son contraire la dépendance inassouvie à l'objet inaccessible. Plutôt que victime solitaire d'une non-transmission de vie, il "choisit" de devenir le bourreau de ce qui vit et vibre alentour, en pénétrant cette substance humaine pour s'y blottir et la détruire, faute d'être réellement invité à le faire. Mais cette option psychique référée à la compulsion de répétition produit des effets néfastes sur la totalité des aspects de sa vie qu'il souhaite voir se rétablir. Presque exclu de l'humanité, il aboutit alors au désir de mort, qu'il voudrait donnée par l'autre, dans l'espoir de son ultime reconnaissance par l'objet.

3.2.5. La relation actuelle.

Ali-Yann n'a pas à proprement parler investi une relation thérapeutique, mais nous pouvons envisager qu'il a dépassé le lien initial; en effet, nous nous rencontrons depuis longtemps dans un registre professionnel, même s'il le dévalue souvent. Cela se perpétue la plupart du temps dans l'espace groupal, mais il préfère parfois nous parler un peu à l'écart du reste du public, suffisamment protégé des autres par la configuration des lieux, mais également à l'abri d'un réel tête-à-tête exclusif avec nous.

Dans la première étape, tout objet est égal aux autres, appelé à répondre entièrement à l'avidité d'Alien. A ce moment, rien ne se différencie de l'écoute bienveillante ordinaire, aucune particularité n'est proposée, parce que, en premier lieu, il lui est seulement nécessaire d'être accueilli, sans présumer de la suite de la relation.

Donc Ali-Yann d'abord cherche et trouve l'objet; il entre « *en lune de miel* » comme le décrit P. Declerck (2001), valorise et gratifie l'interlocuteur comme celui qui enfin, va pouvoir l'aider. La relation s'érige ainsi sur un malentendu fondamental, mutuel et rarement décelé du fait de la compétence d'Ali-Yann à le masquer: de son côté, il repose sur le besoin d'épargner le tiers actuel, des tourments vécus par ses prédécesseurs; du côté du tiers, il est important pour poursuivre la relation, de croire qu'Ali-Yann a enfin pu tirer profit de ses errements passés.

A la différence de la plupart des autres accueillis, Ali-Yann heurte cependant rapidement l'objet, le malmène puis le rejette et s'en fait rejeter. A ce stade, il se singularise par un mode relationnel toujours offensif, quelque soit l'autre. C'est pourquoi l'objet reste encore indifférencié, en dépit de la « préforme » particulière structurée par Alien. Si spécificité de l'adresse il y a, elle se fonde sur la nature de l'atteinte infligée, en connexion étroite avec ce que le sujet sait ou a cru percevoir de la vulnérabilité de son interlocuteur.

Le seul écart possible dans cette relation, réside alors dans la réponse que va proposer l'objet face à la tempête, face à « *l'épreuve de destructivité* » (D.W.Winnicott, 1968) brutalement mise en œuvre. La violence soudaine du renversement de l'idéal en déchet, surprend chaque nouvel acteur social pourtant avisé; ce dernier est alors conduit à un vécu de déception profonde, celle de se sentir réduit à une telle négativité. L'auto-

dépréciation intenable qui assaille le tiers précède de très peu l'inversion du mouvement d'exclusion/expulsion; Ali-Yann est alors renvoyé à la place d'objet, qu'il avait tenté de quitter par le premier mouvement de transport de la honte sur l'autre. La spirale de retournement mutuel s'installe, entraînant les deux partenaires dans un crescendo de haine.

Ce premier temps a été traversé par la plupart des partenaires qui se sont confrontés à Ali-Yann; il y a fort à parier que la scène se reproduise à l'infini si l'autre n'y insère pas une nouvelle ponctuation, que nous définissons comme amarrage. Comme nous l'avons précédemment pressenti, dans ce modèle les premières étapes restent semblables jusqu'au déploiement de la destructivité. C'est au moment de la réponse du tiers que l'accalmie peut être envisagée, par l'acceptation des secousses assénées au lien, de ses imprévus et de sa violence. En d'autres termes, l'amarrage permettrait, à l'autre bout de la corde lancée par le sujet, de plier sans céder, de tenir ferme sans cramponner trop violemment. Nous parlons de la répétition du paradoxe -exportée sur l'objet actuel- dans lequel Ali-Yann a été placé sans doute précocement ; il nous donne assurément à rejouer le même désarroi, avec la même angoisse face à l'alternative suivante : être abandonné ou être capturé. Il nous semble que l'entretien unique figure cette dualité dans ses différentes séquences: obligé de s'y rendre, Ali-Yann se replie ou s'éloigne de peur d'être captif de notre emprise. Il se lève, tourne en rond, se met en mouvement comme dans une tentative de fuir hors de notre atteinte physique. Puis il se rapproche dans une simulation de lutte, comme si se fondre dans un corps à corps pouvait être moins dangereux. Les mots ne semblent à cet instant que contenir la peur, la sienne plus que celle qu'il était censé nous transmettre. Mais ils empêchent l'aggravation de la violence, remettent entre nous un espace, une distance physique nécessaires qui n'existent ni dans le corps à corps ni dans l'éloignement. Ils permettent de dire le droit à la violence des mots, au moment où la violence des actes se représente de manière muette et, ce faisant, font surgir chez lui un sentiment de honte supportable et communicable par la parole.

Un autre épisode de rencontre paradoxale s'est joué lors du mouvement de violence contre sa mère, et surtout de notre sensation du délitement d'Alien lors du rapproché corporel, pour laisser apparaître l'infans Ali-Yann. Tout s'est ainsi physiquement passé comme si sa rage, exacerbée et meurtrière d'être débouté par l'objet d'amour, se muait subitement en totale dépendance à l'objet réel. Ce ne sont pas les mots qui ont rempli une fonction contenante, mais le « holding » préservé , à tort ou à raison, de la contamination de la terreur.

A d'autres occasions, Ali-Yann jouera avec nous cette tentative de surenchère, chaque fois sur une scène publique mais sans que la violence revendiquée n'aboutisse. En revanche, défait de l'enveloppe de terreur qu'il s'était fabriquée, il disait « *rendre les armes* » devant notre constance et notre calme, pourtant objectivement impuissants face à sa force physique.

Il semble que seule, la disposition intérieure du tiers à son égard, ait pu apaiser par retournement, les affects de rage, d'impuissance destructrice, de dévalorisation et d'effondrement du sujet. Plus encore, la capacité de l'objet à prendre ceux-là à son compte, sans les ré-adresser à son tour, paraît essentielle pour arrêter la répétition interminable de ce jeu relationnel. Dès lors, les éprouvés d'échec et de négativité doivent

être endossés par un tiers, qui ne sait pas quel rôle il est censé tenir ni que faire de ces motions qui ne lui appartiennent pas. Il nous est arrivé de percevoir ce genre d'éprouvés tumultueux, lorsque Alien tentait de nous envahir psychiquement, voire nous touchait par la précision de son trait. De la même façon, nous avons maintes fois senti chez les partenaires, des mouvements d'exaspération ou de haine mal contrôlés en rapport avec l'atteinte imprévisible juste au défaut de la cuirasse, par un détail de leur vie privée qu'ils avaient laissé échapper, ou par le doute sur la réalité de leur bienveillance, quand ils ne répondaient plus à ses demandes.

On peut penser que la contamination du tiers, la translation des affects informés dans un appareil psychique supposé mieux construit que le sien, permettent à Ali-Yann de trouver alors une voie/voix de représentation externe des énigmes qui le hantent. La relation d'amarrage peut ainsi se comprendre comme une possibilité de lexique, nécessaire pour explorer à deux les secrets enfouis de Ali-Yann.

3.3. L'espace contaminé d'Amina.

Dans cette situation apparemment moins extrême que la précédente, il sera utile de signaler la spécificité et la variation du cadre des entretiens. Il faut d'ores et déjà caractériser le suivi comme intermittent et discontinu, justifier d'une prise en charge à la fois répétitive et suspendue, sur le fond comme sur la forme. Nous développerons les hésitations et les égarements que nous avons l'une et l'autre traversés en tant qu'ils signent l'essence même du lien thérapeutique inachevé.

3.3.1. Anamnèse.

Amina a une trentaine d'années lorsqu'elle nous est adressée par l'assistante sociale qui a en charge son dossier RMI. Elle ne fréquente aucun lieu d'accueil et nous n'obtiendrons que peu d'informations sur elle avant de la recevoir; seule, une impression d'évanescence, se rattache à la difficulté des travailleurs sociaux de mettre en place avec elle un projet cohérent. Des essais d'insertion professionnelle ou de formation ont été vains à la sortir de sa situation de précarité. C'est dans ce désenchantement, plus pressenti que réellement affirmé, qu'elle nous contacte pour une première rencontre dans le dispositif RMI. Nous l'accompagnerons sur plusieurs années, toujours de manière séquentielle, selon le rythme qu'elle nous imposera.

Amina prend un premier rendez-vous et l'annule peu après. Elle refait la démarche quelques temps plus tard ; elle souhaite ne pas nous rencontrer à notre cabinet, impossible à fréquenter à cause de sa peur d'être vue y entrant. Un autre local public à notre disposition lui paraît plus convenable, comme si un lieu psychique privé était pour elle inadéquat.

3.3.2. Entretiens.

3.3.2.1. LA PREMIÈRE RENCONTRE.

Lors de cet entretien initial, elle mentionne sa méfiance à l'égard des « psy » et des travailleurs sociaux, qui n'ont jamais rien compris à ses problèmes, l'ont accablée de divers reproches, et l'ont souvent fait taire en coupant sa parole. Nous comprenons très vite d'où vient sa connaissance des aidants, lorsqu'elle évoque une fratrie de plusieurs malades mentaux durablement traités en hôpital spécialisé, des sœurs suicidaires ou/et plus ou moins prostituées, une famille très désocialisée et suivie depuis toujours par les services sociaux. Amina, la septième de la fratrie, semble avoir pu survivre hors de ce chaos, sans savoir elle-même comment; de ce fait, elle s'est depuis toujours chargée des problèmes de tous. Elle a dû toutefois payer un prix pour se démarquer de cette destinée, celui de se sentir comme « *une poubelle* » sur laquelle se déversent tous les déchets parentaux et fraternels. Cette certitude entraîne une très grande méfiance à l'égard de tous les signes d'estime qui pourraient lui être témoignés, depuis l'échec d'une ultime espérance d'être enfin reconnue: elle avait travaillé une partie de son enfance et de son adolescence chez « *une vieille dame* » qui la respectait, qui semblait l'aimer. Au décès de celle-ci, elle a été rejetée par les descendants, se retrouvant plus seule et désespérée qu'avant cette rencontre.

L'autre grande difficulté signalée dans le sens de sa déchéance, concerne sa propension aux addictions; si elle se contente aujourd'hui de fumer beaucoup de cannabis pour s'embrumer l'esprit, elle a goûté à des produits plus durs après le décès de sa « *bienfaitrice* » et, le succédant, de celui de son petit ami.

Amina dit ne pas parvenir à rompre avec sa famille comme on le lui conseille, au risque de se sentir « *lâche et traître* » à l'égard de ses parents qu'elle juge pourtant incompetents en tant que tels.

A cette première séance, nous sommes convaincue de la nécessité d'user de prudence pour ne pas la blesser par une trop grande empathie ou une neutralité classique. Il ne faut pas lui couper la parole de peur que les mots s'arrêtent dans sa gorge. Nous lui proposons évidemment un suivi régulier et rapproché qu'elle accepte, contente d'avoir pu ainsi parler d'elle.

3.3.2.2. LE TRESSAGE DU LIEN.

Plusieurs rendez-vous ratés ou annulés et quelques mois plus tard, Amina reprend contact avec beaucoup de « *honte* » de n'avoir pas pu, « *comme d'habitude* » tenir ses engagements. Cette insistance de l'absence va devenir un des axes du travail mené avec elle. Elle ne semble cependant pas gêner le travail psychique, poursuivi en dépit de la distance. La tonalité de l'humeur est « *noire* », comme elle le dit de sa vie et de son être, comme « *une tache* » qui s'étend à cause des problèmes et du « *shit* ». Elle vit recluse, présente des états de panique avec sensations de mort imminente, n'est pas calmée médicalement à cause de son passé de toxicomane qui fait hésiter son médecin à lui prescrire un traitement. Il est vrai qu'elle a usé et abusé de « *tout ce qui fait partir* ». Elle raconte alors une mère indifférente et rivale de la beauté de ses filles, un père « *héros* » de la résistance de son pays et « *cow-boy* » ici, c'est à dire violent et indifférent à ses enfants. Dans le même mouvement, elle laisse planer l'existence d'une problématique incestueuse de la part des frères aînés à l'égard des cadettes. A ce moment là, même

très petite, puisqu'elle date ce souvenir à l'époque des classes primaires, elle a choisi de vivre dans la rue où elle se sentait bien, protégée de ses frères et de ses parents qui ne la cherchaient pas.

Elle vient à trois séances consécutives, en dépit d'une tentative peu convaincue d'annuler la première. Elle y développe les problèmes quotidiens avec un frère psychotique et un père autoritaire. Elle décrit son envie de « *s'exploser la tête contre un mur* » pour qu'enfin on voie, on comprenne sa souffrance. Elle relit l'histoire des origines, d'un pays qu'elle a peu connu mais qui est sa source, d'une mère qu'elle aurait voulu plus traditionnelle, d'un père trop peu attentif. Elle revient sur sa vie d'adolescente dans la rue, apaisée en dépit de l'errance et du froid, protégée par des caïds moins dangereux que ses frères. L'alternative à cette vie au-dehors était, dans l'intimité de la maison, la lubricité des frères, la réputation qu'ils lui faisaient, les coups, les insultes et la honte.

Après ces moments de grande émotion, Amina ne revient pas, alors que nous avons convenu de la possibilité d'un autre dispositif, relayé par la CPAM⁵ sur des fonds particuliers, pour qu'elle paie une part de ses séances. Comme si l'offre de déploiement de son espace psychique lui était incongrue, même si elle la séduisait. Elle s'excusera ensuite de cette nouvelle défection, sans parvenir à s'en expliquer. Nous n'entendons plus parler d'elle pendant presque une année, sauf par l'inquiétude de l'assistante sociale qui signale une dégradation importante de la situation familiale globale.

Après deux nouveaux rendez-vous ratés, elle peut enfin revenir, pleine de honte et de gratitude que nous continuions ainsi à la recevoir malgré tout. Nous proposons une nouvelle procédure, celle de réaffirmer le rendez-vous la veille; sans cette confirmation, la séance sera annulée automatiquement. Nous avons en effet entendu ces empêchements, ces évitements comme le signe ouvert du travail du négatif.

Depuis nos dernières rencontres, Amina est encore sur tous les fronts familiaux, avec l'aggravation de l'état de santé de sa mère; elle travaille à éloigner ses frères malades, « *clochards et parasites* » des parents qu'ils pourraient maltraiter. Elle évoque un risque de mort, meurtre ou suicide des uns ou des autres. A côté de cette situation de misère noire, elle décrit une image d'oasis lors d'un voyage au pays, seule avec son père. Elle y a trouvé une tante qui l'a fait bénéficier de soins primaires, bains, caresses maternelles, douceur. Elle en parle avec l'émotion inédite qui accompagne la découverte d'une place possible d'enfant choyé, bercé, reconnu.

Aussitôt après cette « déclaration de paix », elle repart en guerre contre la violence subie de la part des hommes de la famille; elle dit, honteuse, qu'elle fait de même avec l'homme qui la désire, le salissant comme elle s'est senti « *salie* ».

La nouvelle procédure de confirmation des séances fonctionne jusqu'à ce qu'elle disparaisse de nouveau, après le décès de sa mère.

Quatre mois se passent avant le prochain contact. Elle accepte de venir à notre cabinet, pour une plus grande aisance des rendez-vous et peut être aussi parce qu'elle a pu supporter l'éventualité des regards des passants sur elle. Toutes les démarches attenantes aux soins et au décès de la mère ont été prises en charge par Amina seule,

⁵ Caisse Primaire d'Assurance Maladie

qui suffoque de rage et de chagrin mêlés. Elle continue à se sentir harcelée par la fratrie, devant un père qui s'obstine à ne rien voir. Au plan social, la situation devient catastrophique, elle ne gère plus ses affaires courantes, laisse ses dettes s'accumuler, ne donne plus crédit à quiconque. Notre préoccupation pour elle nous incite à lui proposer plusieurs consultations rapprochées, qu'elle accepte avec soulagement. Elle évoque un désir de « *partir* » qu'elle clarifie, dit elle, comme une potentialité de redémarrage. L'ambiguïté demeure pourtant sur le sens de cette aspiration. Elle donne à penser qu'un espoir continue à survivre dans le tumulte de sa vie, peut être par le retour auprès d'un substitut de mère suffisamment bonne, qu'elle semble encore en mesure de solliciter. Mais les éléments de destructivité oeuvrent pourtant à l'inverse, dans son incapacité à régler ses problèmes concrets ou à ne plus s'occuper que ceux de la famille, avant d'envisager le retour vers ce refuge très investi. Peu à peu, elle découvre la notion de maltraitance comme ce qui pourrait identifier ce qu'elle a tacitement subi sans pouvoir le nommer. Elle s'appesantit sur la loi du silence qui l'empêchait de demander de l'aide au risque d'être battue ou tuée. Elle n'en revient pas de vérifier encore, deux ans après le début de nos rencontres, que nous sommes encore présente auprès d'elle lorsqu'elle fait appel.

C'est dans ce contexte qu'un bilan est réalisé, avec son accord et en sa présence, avec son assistante sociale. Elle parvient à évoquer, sans s'y attarder, la question de la maltraitance, et se dit prête à demander de l'aide. Cependant encore une fois, c'est le silence qui succède à l'espoir que quelque chose se dénoue. Amina ne vient pas à la consultation suivante, puis téléphone pour évoquer sa honte, reprend rendez-vous et ne revient pas.

Nous pensons à elle pour un témoignage demandé dans le cadre d'une publication (Rhizome) et osons l'appeler chez elle. Elle dit son soulagement de notre appel. Elle rapporte de récentes situations d'humiliation infligées par les représentants de la loi, exprimant sa déception de l'accueil des « *immigrés* » par la France; elle envisage de repartir dans le pays d'origine qu'elle ne considère néanmoins pas comme le sien, ou d'entrer en religion pour trouver une appartenance identitaire. Elle évoque par ailleurs, dans cet entretien très décousu, l'obsession d'un couteau qu'elle pourrait se planter dans le ventre, comme à une époque un frère la menaçait de le faire. Elle répond néanmoins avec enthousiasme à la proposition de témoignage, vient à la rencontre organisée avec un membre du comité de rédaction; elle déclare qu'elle signera sa contribution sous le pseudonyme de " Cosette". Elle est prête à rendre un texte dans les jours à venir. C'est après cette « promesse » que nous n'avons plus de nouvelle d'Amina pendant une longue période.

3.3.3. Synthèse- Commentaire.

3.3.3.1. CORPS ET SANTÉ.

Amina se montre toujours soignée, au sens d'une attention particulière sur la propreté et la discrétion. Cette apparence semble d'autant plus importante qu'elle évite à tout prix de ressembler à ses frères SDF ou malades mentaux, à sa sœur prostituée. Pourtant, elle

lutte contre une féminité naturelle, redoutée comme source du désir masculin qui la replonge dans l'inceste fraternel. Malgré une douceur incontestable de l'ensemble, Amina durcit son visage, cache ses formes sous des vêtements asexués. Une dualité se fait jour dans son allure, entre l'aspect de normalité qu'elle tient à préserver, et la dévaluation de son essence sexuée. Son corps est une première source de difficulté entre ce qui, visible, semble offrir une possibilité de lien, et ce qui doit être enfoui comme ouvrant sur une relation perversée.

Si l'on veut garder la logique de stratification intérieure du corps, Amina ne témoigne pas de la même préoccupation pour sa santé globale que pour son apparence. Il lui arrive de se faire du mal, ou du moins de le souhaiter, à travers les auto-mutilations envisagées -se frapper la tête contre les murs, se planter un couteau dans le ventre. Elle s'est beaucoup abîmée par ses poly toxicomanies passées, maintenues dans la consommation effrénée de cannabis qui, dit elle, la rend « *noire, comme une tache* ». Il n'est donc pas impossible que l'inhalation quasi incessante de ce produit altère gravement ses poumons. De même, on peut croire que les carences nutritionnelles d'une enfance où il fallait se débrouiller pour manger, soient suivies de troubles à long terme.

En revanche, la sphère psychique est surinvestie, dans une plainte importante concernant une souffrance non traitée. Il est vrai qu'avec son passé de toxicomane aux opiacés, alcool et anxiolytiques, Amina ne convainc pas facilement les praticiens de lui prescrire des médications à visée calmante. Elle dit ne pas dormir, s'abrutir de cannabis pour ne pas penser, passer par des crises de panique et d'agoraphobie qui l'incitent à vouloir se blesser pour que cela cesse. Elle se voit comme un déchet, vérifiant cette assignation de la part de ceux de sa famille qui l'insultent ou la battent.

On retrouve une nouvelle fois la composante ambivalentielle qui nous avait déjà frappée par rapport à son apparence : car Amina souffre, au moins au niveau psychique. Mais toutes les tentatives de soin sont vouées à l'échec: les psychiatres qu'elle a autrefois rencontrés pour son frère psychotique l'ont toujours accablée de reproches, les confrères que nous lui proposons ne sont pas assez disponibles. En tout cas, elle persiste à ne se soigner que par auto-prescription de drogues ou, au mieux, d'anxiolytiques qu'elle parvient à soutirer au compte-goutte de son médecin généraliste.

3.3.3.2. LES LIENS.

Ils sont clairement perturbés depuis toujours. Le père est idéalisé dans un ailleurs mythique, tandis qu'il fut un « *cow-boy* » dans la réalité. Elle le décrit comme un homme alcoolique et violent, mais surtout indifférent à la sécurité de sa fille, assistant encore aujourd'hui sans intervenir, aux outrages qu'elle subit de la part de ses frères. Elle ne semble pas permettre qu'un père, cohérent avec son engagement de vie et attaché à la tradition patriarcale, puisse se dévaluer dans l'ivresse et la complaisance incestuelle.

De sa mère, elle retient la position de rivale envers ses filles nubiles, mais surtout et bien plus tôt, l'absolu inintérêt pour les soins dévolus aux bébés. Amina décrit très précisément ce qu'elle aurait attendu de sa mère lorsque, par miracle, elle discerne chez sa tante la réalité d'une préoccupation maternelle. Elle perçoit ce qu'aurait pu être pour elle une « *vraie mère* » traditionnelle, en contrepoint de sa mère moderne. Elle se love

dans cette représentation avec un émerveillement enfantin concomitant à la découverte de l'immensité du manque.

Les liens avec la fratrie sont particulièrement pervers, sous l'égide de la rencontre précoce avec une sexualité imposée et transgressive. Grandir pour Amina, devenir femme, équivalait à se confronter à la terreur de l'œil sur sa nudité, à la risée des autres garçons, à l'humiliation sexuelle.

Il lui fallait échapper à cet intime indicible, incestueux et violent. C'est pourquoi les relations du dehors étaient indiscutablement plus paisibles que celles du foyer, même si elles concernaient des gens de la rue. Son espoir était tel qu'elle s'est offerte à d'autres types d'emprise, cette fois sous la forme d'une acceptation de la dépendance à ces nouveaux objets d'amour. Avec la personne qui bénéficiait, sans sourciller, du travail bénévole d'une fillette de dix ans, Amina a espéré trouver la chaleur d'une grand mère pour sa petite fille. Son amour d'adulte, auquel elle avait donné sa confiance, a lui-aussi disparu. Ainsi, la foi en des objets éventuellement sécurisants a répétitivement été vouée à l'échec par dépravation, abus ou mort de l'objet. Dans ces conditions, il valait mieux alors se construire dans la méfiance, la suspicion et la solitude. Aujourd'hui, lorsqu'elle est encore capable de relation, Amina se sert de l'objet comme on s'est servi d'elle-même, signant par ce retournement l'espoir vain de détoxiquer le lien. C'est ainsi que son compagnon actuel est, selon ses propres dires, réduit à l'état d'objet. Disant cela, Amina s'identifie à ses violeurs, à un désir de possession phallique de l'autre; elle passe d'ailleurs beaucoup d'énergie à réduire sa féminité à cette dimension tandis qu'elle ne cesse, d'un autre point de vue, de montrer son besoin de tendresse et de douceur. La honte surgit alors au travers de ce discours de la même façon que lorsqu'elle ne parvient pas à tenir ses engagements auprès de nous.

3.3.3.3. L'ESPACE.

Celui qu'Amina s'approprie est aujourd'hui solitaire, voire confiné. La peur de l'autre la conduit à des épisodes d'agoraphobie ou de phobie sociale, à des conduites d'auto-exclusion manifestes. Elle est inquiète ou dégoûtée des autres. Tout se passe comme si les empiètements de son enfance, qui condensent à la fois l'indifférence maternelle et les effractions paternelle et fraternelles, se rejouaient à tout coup dans son espace actuel. Amina a traversé une forme d'errance lors de son adolescence, peut être même à la fin de son enfance, quand le froid et la dangerosité de la rue lui semblaient préférables aux risques encourus à la maison. Désormais, elle parvient à contaminer son intérieur soit par les toxiques qu'elle consomme de manière intensive, soit par les conduites auto-agressives qu'elle met en scène. On peut entendre un double sens à cette notion d'intérieur : il s'agit de son domicile, mais aussi de sa façon d'habiter l'espace. Si elle met un point d'honneur à ne pas ressembler à ses frères tortionnaires ou clochards, si elle tient à se présenter dans un style, une allure extérieure de femme soignée, c'est en revanche l'intériorité de son espace corporel et péri-corporel qui est atteint par la "noirceur et la saleté". Au fond, la seule manière qu'Amina ait trouvée pour décontaminer à minima son environnement, consiste à le contaminer activement du dedans.

3.3.3.4. COMMENTAIRE.

On pourrait représenter les trois axes mis en exergue chez cette jeune femme par la question de la honte, qui semble exhiber, dénier, expulser et propager la "*tache, la salissure*" originelles. Cela transite par une attitude confuse dans laquelle l'attention pour elle est dévaluée ou ignorée, alors même qu'elle la réclame tacitement, mais désespérément. Le cri silencieux n'est pas la moindre de ses non-demandes: l'attente de l'autre est incommensurable, comme la terreur devant l'attention du tiers, contaminée par l'obscénité du regard. Amina désire et redoute à la fois l'objet, lui transmettant une opacité émotionnelle occulte. Elle brûle à la fois de honte et de désir de s'en libérer, par ses conduites contradictoires d'élégance et de "*souillure*", de politesse et de manque de courtoisie à l'égard de ses interlocuteurs. Elle tente d'épargner son corps par son souci de conformité, mais le maltraite par ses intoxications ; elle en fait de même à l'égard de son psychisme, quand elle l'exténue par la drogue, les coups qu'elle s'inflige ou les humiliations répétitives qu'elle accepte, voire recherche, de la part de la famille ou du corps social. Enfin, il faut signaler la notion d'alternance complexe de fuite et de rapproché temporels à l'égard de la relation qu'elle met en œuvre.

3.3.4. Axe central: l'espace.

Dans sa confusion, Amina trouble et obscurcit son espace psychique et physique. L'espace apparaît comme la dimension nodale de sa problématique à travers le mode de défense mis en place contre la toxicité et la contamination précoces du lien.

Historiquement, l'espace privé est mortifère ou perversi, tandis que la place publique, glaciale et objectivement inquiétante, sécurise la jeune fille de manière illusoire, témoignant ainsi d'une inversion du privé et du public. Il est ici question d'obscénalité, où ce qui devrait n'exister que dans la sphère de l'intime ne peut être soutenu que sur une autre scène, ouverte au regard d'autrui.

Aujourd'hui, un processus de retournement semble avoir opéré une seconde fois, puisque le lieu dangereux se trouve à l'extérieur, dans l'espace public, alors que la sécurité réside à l'intérieur, dans l'espace privé. Le risque semble en effet seulement réductible par son évanouissement au monde qui l'a vue grandir. C'est ainsi que sa perspective pose la question de sa visibilité aux yeux d'autrui: se terrer chez elle, se cacher sous le voile religieux, paraissent en effet une manière ultime de se soustraire à la lubricité omniprésente, comme l'illusion de trouver enfin la protection et la préoccupation à jamais défailantes.

Pourtant, dans un mouvement paradoxal, l'espace géographique est confiné dans un domicile envahi par les volutes brumeuses et toxiques, l'espace corporel est maltraité par les coups auto-infligés; réduit sous un espoir de protection culturelle encore mal ajusté, l'espace psychique s'égare dans un désir de "*ne plus penser*". La tentative de s'épargner la confrontation avec un environnement dangereux est ainsi mise en échec, par les attaques qu'elle fait activement subir à son corps et par la restriction de la manière de l'habiter et de le montrer. La toxicité du lien primaire, autrefois externalisée, revient par ricochet dans l'espace et le corps propres d'Amina, ramenant l'infamie primitive sur la scène intime, alors qu'elle appartenait à l'espace familial, brouillant de ce fait la compréhension de la maltraitance et de la soumission actuelle.

3.3.5. La relation actuelle.

Dans sa quête d'amour, Amina confond incontestablement les logiques de séduction infantile et génitale ; elle tente "d'accrocher" l'interlocuteur de manière paradoxale et confuse: cette jeune femme qui se sait attirante, recherche en effet de manière tacite une attention d'ordre maternelle; mais elle croise surtout des regards et des désirs répondant à la féminité qui se dégage de sa personne; elle attend l'autre de manière si avide qu'il ne peut qu'en abuser, ou se retirer et réfuter la demande, dans tous les cas, décevoir l'espérance abyssale d'Amina.

Elle apprécie d'emblée nos entretiens, alors même qu'elle évoque sa méfiance envers les "psy", comme envers la tromperie qu'elle a toujours ressentie en retour de tout investissement. Pourtant, ses défections régulières, aux moments où nous semblons arriver à une étape, ses évitements puis ses retours honteux, enfin la reconnaissance qu'elle dit nous vouer, nous heurtent sur le plan professionnel ; faut-il croire en effet en l'authenticité de son désir d'examiner ce qui la hante? Que faire du soupçon de "manipulation", plus ou moins soufflé par les travailleurs sociaux, qui s'épuisent vainement à l'aider ? Notre empathie même se voit entachée d'une coloration particulière, en miroir avec son immense gratitude pour notre présence : car plus elle s'absente, plus nous voulons être indéfectible. C'est ainsi que la dimension inter-subjective paraît surtout tenir à notre entêtement à ne pas l'oublier. Du coup, se pose très nettement la question de savoir qui tient ou veut le lien, comme si nous étions, davantage que la patiente, attachée à maintenir la relation alors qu'elle ne donne pas toujours signe de son investissement.

Amina ne peut entretenir longtemps sans crainte un lien satisfaisant, son histoire lui ayant appris l'avilissement, la rupture ou la trahison. Dès lors, quand elle parvient à le mettre en place, la confusion des niveaux pulsionnels autant que la segmentation temporelle de la relation, créent un chaos affectif qui contaminent le tiers et le renvoient à la sensation d'être l'acteur de l'empiètement : la recontacter, après plusieurs rendez-vous manqués, nous a fait éprouver ce type d'affects; pour elle qui a subi et évoqué la violence, passée de la part de sa famille, actuelle en provenance des acteurs sociaux, notre intervention intempestive aurait pu s'apparenter à une résurgence de ces expériences. De même persiste la tension à propos de la place à laquelle nous nous sentons assignée par elle –ou par un éprouvé personnel confus qui reçoit, mais ne sait comment traiter les différents niveaux d'attention qu'elle suscite.

Pour clarifier un peu cette relation, il faut tenter d'en définir la nature. Amina a depuis le début, instauré un lien intense mais volatil, intemporel mais séquentiel, régulier mais arythmique, imprévisible mais envisageable; avec le recul, la logique de rupture quand l'autre se fait pressant, d'attente de son approche lorsqu'elle l'a éloigné, dévoile une structure scandée sur un registre apparemment chaotique ; en définitive, cette dernière semble s'organiser sur le modèle du négatif. L'absence de forme et l'inintelligibilité de sa présence, figurent un espace brouillé, dans lequel elle peut espérer ne pas se croire en danger d'empiètement. Cependant, son absence récurrente n'est jamais totale: en effet, elle diffracte la demande d'aide psychologique, en l'adressant implicitement à l'assistante sociale, sachant ainsi comment se rappeler à nous. Ce faisant, elle crée les conditions d'un nouveau risque d'empiètement puisque, répondant à cette demande informulée,

nous osons l'interpeller pour un nouveau rendez-vous, jouant ainsi l'emprise à laquelle elle tente d'échapper. Lorsque, par exemple, nous avons cru Amina capable de témoigner de sa position subjective, lorsqu'elle l'a à son tour espéré –gagnée ou peut être contaminée par notre attente- le défi inaccessible l'a plongée dans une autre absence, un nouveau mutisme encore plus honteux sans doute, que les précédents. Remarquons enfin la proximité particulière avec nous lorsque, à cette même séance, elle pré-signa son éventuel écrit d'un pseudonyme presque identique à notre prénom.

Simultanément, les questions persistantes en nous, pendant et entre les séquences, paraissent résonner avec celles qu'elle ne peut formuler, qui tournent autour de l'espace partagé de la rencontre. Dans ce double-lien s'agite alors la dualité fusionnante de ce qui appartient au patient et/ou au psychologue. Cosette et Colette se confondent dans un possible écrit sur la précarité, et peut être vaut il mieux laisser la seconde en débrouiller seule les nœuds. Nous pourrions envisager qu'il existe une migration, une translation des affects secrètement éprouvés, sur la thérapeute assignée à les accueillir et surtout à les traduire. Il est question ici de la nécessité de comprendre ce qui se trame, pour nous même d'abord, pour Amina ensuite, afin d'opérer un travail de détoxication. Dans l'intervalle, nous sommes la « dépositaire », au sens proposé par J. Bleger, de ces motions encore en mal d'habitat psychique. Dès lors, les affects inattendus et spécifiques la concernant, malgré leur caractère presque transgressif, prennent sens en tant que consigne, en nous, d'une problématique contradictoire dans laquelle le plaisir se mêle à la terreur, le génital à l'infantile, la féminité à la virilité, la passivité à l'activité, l'intime au public, l'empiétement à la préoccupation, dans un labyrinthe savamment orchestré par le travail du négatif. Le seul fil rouge, malmené par son absence, reste celui de notre constance, le plus souvent discrètement appelée par Amina, dont elle pointe dès que possible la caractéristique à la fois nécessaire et insupportable. Le lien, que nous pouvions d'abord désigner sous le registre de l'amarrage, semble donc s'orienter vers une problématique transférentielle, avec des modalités spécifiques qui interrogent en particulier la rythmicité et la fréquence des rencontres.

3.4. Les liens paradoxaux d'Arnaud ou "honteux jusqu'aux racines"

Presque sept ans se sont passés depuis la première rencontre avec cet homme qui a été au fondement de notre questionnement. Prototypique, cette relation ramasse et englobe l'ensemble des éléments recueillis depuis le début du présent travail, en plus de ce qu'elle a initié dans le DEA (2000) qui lui était totalement consacré.

C'est pourquoi nous pouvons anticiper que, tout en respectant la méthodologie en cours, la restitution de cette situation se situe à un carrefour de la formalisation, à partir duquel nous développerons davantage une problématique seulement effleurée jusque là, celle de la honte. C'est dans ce sens que nous proposerons désormais un sous-titre à chaque nouvelle vignette comme nous venons de le suggérer.

3.4.1. Anamnèse.

Il serait long et fastidieux de reprendre tous les aléas du suivi, tant il a été émaillé

d'étapes et de mouvements contradictoires. Cependant, pour plus de clarté, il faudra dans un premier temps, décrire la chronologie de nos rencontres, avant d'aborder le fond des deux derniers dispositifs.

Rappelons d'abord que nous connaissons Arnaud depuis qu'il a "choisi" la rupture et l'errance en quittant travail, vie sociale et familiale, et région d'origine après l'échec d'une tentative de suicide. A 28 ans, il se montre très soucieux de son allure même lorsqu'il dort dans des hébergement d'urgence. Dès que possible, il va chez le coiffeur pour des mèches sophistiquées, achète des accessoires de mode et des vêtements de marque, se préoccupe beaucoup de ne pas se montrer tel un "*assisté ou un parasite*"; il préfère à cette période se sentir "*glorieux*", en contrepoint de ce qu'il a enduré dans sa position d'avant-dernier, lorsqu'il récupérait toujours les vêtements déjà portés par les aînés. Il suggère une impossibilité radicale d'identification à une famille dont nous comprenons seulement qu'elle s'est effondrée à la mort du père, laissant la mère dans l'omnipotence envers chacun des siens. Il fera allusion aux paradoxes qu'elle inspirait et entretenait, tantôt par l'exhibition de sa préférence pour ce fils, tantôt par ses exigences matérielles à son égard- lui qui est très vite resté le seul à nourrir la famille- tantôt encore par l'inquiétude qu'elle savait susciter par ses menaces de suicide.

Son comportement proche de la norme le rend d'abord très sympathique aux travailleurs sociaux qui pensent légitimement qu'Arnaud va se tirer très vite du mauvais pas accidentel dans lequel il est. On met en route le RMI puisque, démissionnaire, il ne peut prétendre à rien d'autre. Mais Arnaud accepte du bout des lèvres l'aide proposée et se débrouille rapidement pour trouver un petit emploi, afin de ne plus dépendre des services sociaux. Ce sera le premier épisode d'un feuilleton à rebondissements qui le conduira à des cycles de chute dans le désespoir, puis de retour de l'illusion, aussi bien pour lui que, à sa suite, pour ses référents. Il oscille régulièrement entre le désir de s'insérer, soutenu activement par les travailleurs sociaux, et le lâcher-prise intempestif qui le replonge inévitablement dans la perte de ses droits. Son métier et ses capacités lui permettant pourtant de trouver du travail très aisément, on ne comprend pas qu'il soit défaillant au point de ne pas même parvenir à ouvrir son courrier. Néanmoins, en dépit de tous les efforts et parfois de l'exaspération grandissante des partenaires, on ne peut que le voir, très longtemps, s'approcher du retour en errance. Quand il fait échouer toutes les tentatives sociales, il prétend être abandonné; lorsque la confiance en ses ressources lui est renouvelée, il la disqualifie en refusant d'être considéré seulement comme objet de pitié.

3.4.2. Entretiens.

3.4.2.1. CHRONOLOGIE DES RENCONTRES.

Notre première rencontre s'est déroulée dans le cadre du lieu d'accueil où, à peine arrivé, il sollicite un entretien individuel, demande rarissime en première intention, non suivi d'autres demandes. L'année suivante, il s'inscrit au groupe de paroles que nous animons avec un membre de l'équipe, mais ne le supporte que peu de temps, parce que ce qui s'y passe le renvoie à une angoisse importante. Il est en revanche très à l'aise à notre

contact dans le groupe informel, clame à qui veut l'entendre que nous voulons le "séquestrer", nous demande de tenir un bout de ficelle lorsqu'il tente vainement d'installer un cadre, argumentant son insuccès par l'impression que "c'est la faute à la ficelle". Il manifeste, silencieusement, des moments de très grand désarroi. Lors d'une période de crise durable, nous décidons de le "convoquer" à un entretien qu'il n'a aucunement sollicité. Une première série de séances se met en place au sein même du lieu d'accueil, auquel il se rend docilement, en n'oubliant jamais de faire sonner sa montre à la fin de l'heure. Dans cet espace imposé, Arnaud se montre alors différent qu'il est dans le groupe informel : il abandonne toute gloire, il s'affaisse et sanglote la tête basse des séances entières. Nous sommes profondément touchée par cet homme redevenu enfant, sans regard ni mot ni pensée, effondré devant l'immensité de son désespoir. Ces séances nous épuisent personnellement, par l'incertitude sur la pertinence de laisser se déployer une telle détresse, à laquelle notre verbalisation ne paraît pas donner beaucoup de sens. La seule possibilité envisageable semble de ne surtout pas se laisser absorber avec lui par le silence, mais de l'envelopper d'un bain de mots et d'un regard étayant. Après plusieurs séances sur ce registre, qu'il ne déserte pourtant pas, un début de paroles permet son apaisement partiel.

Soucieuse de ne pas dénaturer la mission d'amener les sujets au « droit commun », nous lui proposons de prendre contact avec le CMPA local, ce qu'il fait une fois ou deux, sans investir ce relais. Nous reprenons alors nos entretiens dans le dispositif RMI, pensant qu'il faut surtout ne pas lâcher "le bout de ficelle", après avoir obtenu l'accord institutionnel pour un renouvellement exceptionnel des séances. Arnaud commence à symboliser son "chantier intérieur" où il lui paraît dangereux de s'aventurer. Il fait également des allusions de plus en plus précises au roman familial et au secret des origines ; la mère est née pendant la guerre, de père inconnu, que la fratrie s'est toujours représenté comme un nazi, violeur de la grand mère. Cette étape renoue avec le fil associatif, le sien et le nôtre, qui raccordent les différents espaces de rencontre informelle et formelle. Arnaud fait en effet souvent référence, en salle commune, à la tyrannie de sa mère, la comparant à Hitler. Par ailleurs, ses rangers rutilants et la blondeur extrême de ses cheveux méchés, vont dans le sens d'une reconnaissance du fantasme des origines, à tout le moins à une levée partielle de celui-ci.

A la fin de cette autre année, la dépression a changé de registre, il lui est devenu tolérable de s'y confronter. Nous le sentons prêt à financer lui-même une partie de la prise en charge, dans un cadre "presque" libéral, par un dispositif particulier accordé parfois par la caisse primaire d'assurance maladie. Il est intéressé par cette proposition. Nous lui suggérons de nous appeler avant le rendez-vous si d'aventure il souhaite l'annuler.

C'est au hasard d'une rue, la veille de la consultation, que nous entendons murmurer notre nom, comme une plainte. En nous retournant, nous peinons à reconnaître Arnaud, le crâne rasé, demandant d'annuler le rendez-vous. C'est une nouvelle épreuve, une honte partagée, pour nous de le voir, pour lui de se montrer totalement "sans gloire", dépouillé de ses appareils habituels. Il s'était tondu le matin même.

Plus tard, nous utilisons pourtant une partie des séances pour commencer à aborder la question de la honte et de sa difficulté relationnelle aussi bien avec ses proches, sa famille, ses interlocuteurs. Il évoque "le pire" qui serait pour lui de nommer devant nous,

l'horreur qui le hante. A cette pensée, que nous ne comprenons pas d'emblée tant elle est confusément énoncée, il dit qu'il se cacherait sous le tapis s'il devait l'avouer, qu'il n'y est pas prêt même si finalement, il constate en fin de séance qu'il l'a abordée.

Au fil de ces séances, il nous fait comprendre son besoin d'une prise en charge groupale avec les partenaires sociaux qui l'accompagnent, bon an, mal an. A partir de cette séquence, nous transmettons à l'équipe la demande de rendez-vous collectifs, que nous mènerons quelques temps en parallèle des entretiens individuels; les travailleurs sociaux hésitent devant cette proposition inhabituelle, qui leur semble le fruit d'une manipulation d'un nouveau genre. Il est vrai qu'Arnaud a usé beaucoup de bonnes volontés par ses atermoiements, ses exigences et ses refus, et cette perspective inédite semble suspecte. Mais le groupe de professionnels accepte ce travail, à raison d'une séance bimestrielle, sur une période d'une vingtaine de mois. Les aspects sociaux s'améliorent parfois, s'aggravent d'autres fois selon l'humeur d'Arnaud. Mais il continue à discuter et à participer aux débats sur les différents problèmes et les solutions envisagées pour les résoudre.

3.4.2.2. LES DISPOSITIFS INDIVIDUEL ET GROUPAL.

A ce moment de l'élaboration, il semble intéressant d'explorer successivement les modalités d'aide qui lui ont été proposées, pour repérer ce qu'Arnaud déploie de son histoire dans l'une ou l'autre, et tenter d'en voir les complémentarités et les contradictions. Rappelons que la demande d'une prise en charge groupale et formelle s'est verbalisée au cours d'une séance individuelle de la prise en charge "presque" libérale, que nous allons rapidement relire avant de nous centrer sur le collectif.

Entretiens individuels.

Environ quatre ans après le premier entretien, nous avons obtenu d'Arnaud qu'il investisse un espace psychique personnel, à côté du lieu d'accueil informel où il se rend toujours très assidûment. Il commence souvent par parler de ses problèmes sociaux et financiers, ainsi que du refus des partenaires de l'aider selon ses besoins. Il demande explicitement un accompagnement concret, que nous sommes bien en peine, seule, de lui offrir. Il se dit anorexique par souci de ne pas augmenter ses problèmes financiers; de la même façon, il se retire de la relation amicale à cause de son impossibilité de partager ou d'échanger cadeaux et autres financements des soirées festives. Nous rappelons ce qu'il a autrefois évoqué à propos de l'argent, par lequel a toujours principalement transité le lien à sa mère. Une élaboration se dessine autour de la présence de l'objet, nécessairement connectée à la dimension matérielle, alors que la demande latente s'adresse à une imago maternelle primaire de "*bonne fée*" qui aurait dû, qui devrait toujours, connaître la nature de ses besoins précoces sans qu'il l'énonce. Sa colère revient envers les travailleurs sociaux qui, refusant cette assignation, ne comprennent pas sa demande ; ils sont aveuglés par le masque de conformité qu'il revêt; tandis que, s'il était "*un déchet qui pourrit sur le trottoir*", ils s'occuperaient de lui. Il se situe "*entre deux mondes, les encadrants, et les SDF*" sans pouvoir entrer dans aucun. En fin de cette séance, il revient sur "*son chantier intérieur*" qu'il ne voit plus comme abandonné, livré aux mauvaises herbes, mais comme "*une maison sans charpente, juste les deux murs*";

en plus de cette absence d'étayage clairement nommée, nous nous la représentons aussi sans couverture, sans protection, puisque sans toit/toi.

Plusieurs autres séances se déroulent sur un même registre nettement thérapeutique; elles mettent en évidence la dimension du secret, confondu avec celle du trésor caché et verrouillé depuis l'enfance. Le travail s'organise sur le modèle du "*squiggle*" (D.W.Winnicott, 1971) dans lequel ses associations appellent les nôtres, dans un plaisir évident de jeu partagé. Nous parvenons à l'idée d'une crypte dont il serait le gardien. Il considère que la thérapie l'enrichit tandis qu'il avait à l'inverse, toujours "*enrichi les autres*"; il se reproche souvent en partant, de n'avoir pas encore "*osé*" tout dire.

Il admet néanmoins son désintéret pour ses besoins corporels fondamentaux, et le paradoxe de consacrer, dans le même temps, de fortes dépenses à l'achat de nombreux modèles de "*lotions et shampoings*" qui embaument son enveloppe externe. Il évoque son appétence mal contrôlée pour l'alcool. Un peu plus tard, le retour à un emploi saisonnier d'intermittent du spectacle, le transporte dans de nouveaux mirages où l'illusion et les ivresses prédominent; Arnaud s'échappe ainsi de la réalité jusqu'au moment où l'extinction des projecteurs le replonge dans le désespoir et la honte de renoncer, encore une fois, aux démarches nécessaires à sa survie. Pourtant, cette fois, le chagrin se tolère et se nomme, Arnaud n'est plus tassé sur lui-même, comme nous l'avons déjà vu dans des circonstances analogues, même s'il pleure toujours en silence. Le travail associatif nous cramponne ensemble à un radeau, ballotté au gré des tempêtes et raccroché à un amarrage à peine visible, mais déjà tendu. Il semble important d'évoquer devant lui l'idée d'un havre possible où un murmure pourrait s'entendre, accordé à son rythme, pour contrebalancer l'agitation bruyante dans laquelle il se perd dans d'autres espaces. Il en arrive enfin à solliciter l'aide formelle du groupe, à charge pour nous de la transmettre officiellement aux partenaires sociaux; il conçoit cette instance comme un espace qui lui permettrait d'exprimer ses besoins, tandis qu'il s'est jusque là senti comme un "assisté" passif, dépendant des dispositifs d'aide. Nous nous engageons à relayer cette proposition, la première que nous percevons comme une authentique demande. Peu après cette démarche, il décide de suspendre la thérapie, n'ayant plus l'argent suffisant pour la poursuivre. Dans le même temps, les travailleurs sociaux, avisés de la démarche, hésitent puis acceptent cette proposition. Nous continuons alors la prise en charge d'Arnaud sur le registre groupal que nous allons aborder maintenant.

Entretiens groupaux.

Pendant presque deux années de suivi groupal, le travail a beaucoup porté sur les contraintes de la réalité, auxquelles Arnaud se confronte de manière répétitive. Dette de loyer, risque d'expulsion, perte de travail et de revenus, troubles de santé viennent régulièrement encombrer la plupart des rencontres, auxquelles il assiste systématiquement. L'assistante sociale réfutée dans un premier temps par Arnaud, puis réhabilitée, s'occupe de remettre à jour les dossiers selon les fluctuations de sa situation; l'infirmière tente de lui faire recouvrer son droit abandonné à la CMU⁶ pour le rétablir dans un processus de soins et lui faire bénéficier d'une rente non encore versée; l'ALI⁷

⁶ CMU: Couverture Médicale Universelle.

envisage avec lui les différents projets professionnels don't personne ne doute, puisque son attente a été satisfaite. Mais c'est son apathie qu'on rencontre car il laisse souvent les acteurs sociaux se démener autour de lui sans trouver l'énergie de répondre à leurs exigences.

C'est à ce niveau du travail, lorsque les partenaires supportent mal que rien ne bouge malgré ses promesses, que nous pensons pouvoir intervenir en tant que porte-parole de la problématique d'Arnaud, dans les moments où, hébété, il ne parvient pas à comprendre ni à formuler ce qui l'empêche d'avancer. A l'inverse, si tout se résout soudain dans l'éblouissement d'un nouveau projet grandiose, nous nous permettons également de calmer les enthousiasmes qu'il a suscités, dans le souci de ne pas le laisser séduire les partenaires en même temps que lui-même, dans une illusion éphémère. Globalement, au risque d'apparaître pessimiste et de provoquer sa colère et le désenchantement des interlocuteurs, il nous paraît nécessaire de garder l'attention sur les processus défensifs qui éloignent Arnaud de sa propre subjectivité, en alternant les éprouvés de miracle et de catastrophe. Quand il va mal, nous rappelons la nature du trajet qu'il suit depuis si longtemps, en pleins et déliés, en creux et bosses, pour signaler le besoin d'une instance plane, sans aspérité ni inégalité, qui pourrait résister à ses assauts d'angoisse et de destructivité.

Face à ces retournements incessants étalés sur la scène partagée, le groupe diffracte en lui-même les mouvements qui travaillent à son insu dans l'intimité d'Arnaud; certains endossent parfois sa détresse infantile de ne pas être reconnu ou de se sentir incompetent; d'autres portent son antisocialité en transgressant la règle de ne rien décider sans validation des tiers, en prenant en charge des démarches à la place d'un autre. Enfin l'ensemble éprouve l'angoisse de mort qu'il sait transmettre parfois, quand la menace de suicide et/ou d'errance se ravive.

Arnaud incite le collectif à lui dire et lui répéter son « amitié », que nous tenons à traduire par de la préoccupation; puis il lui signifie que "*l'amour ça tue*" avant de faire, dans ce même espace, une déclaration fracassante sur ses choix affectifs et sexuels. Sa santé se dégrade, il souffre d'une sciatique, présente des vomissements et un amaigrissement brutal et important inquiétants; pendant longtemps, il ne peut pas réaliser un bilan de santé de peur des résultats, ses dents s'abîment par manque de soins et carence alimentaire, il tousse beaucoup à cause de son tabagisme intensif mais aussi d'une baisse visible de son état général.

3.4.2.3. FIN (PROVISOIRE ?) DE LA THÉRAPIE.

Quand il nous semble possible de remettre en place un dispositif individuel, c'est dans le groupe que nous proposons cette éventualité. Une autre étape se profile alors, celle d'une double prise en charge individuelle et groupale pour quelques séances. Il souhaite très vite revenir à une individualisation des rencontres avec les aidants; le groupe cesse donc de se réunir, lui laissant la possibilité d'un retour s'il le désire.

Lors de nos ultimes séances individuelles, nous observons qu'un pas décisif semble

⁷ ALI: Animateur Local d'Insertion

se franchir peu à peu, malgré les remous encore présents: Arnaud se remet en lien avec la vie interne de son corps, déterre un asthme infantile qu'il avait gardé, comme trace sémantique, dans l'expression récurrente d'avoir "*besoin de respirer*". Il s'occupe de ses affaires, de sa vie amoureuse. Il ne sait comment signifier son désir de suspendre nos rencontres et en oublie quelques unes. Il ne nous donne plus de nouvelles directes, mais s'arrange pour que nous apprenions qu'il travaille en missions de longue durée, avec des préoccupations ordinaires, qu'il a pris et co-finance un nouvel appartement. Au début de la septième année, il revient au lieu d'accueil au jour où il sait nous trouver, pour dire combien il se sent enfin vraiment mieux, sinon totalement bien. Ses cheveux ont repris une couleur naturelle, il est vêtu de manière discrète et dit spontanément ne plus éprouver le besoin de se montrer.

Il a bien conscience de n'avoir pas terminé sa route sur le plan psychique mais pense que cela se fera plus tard, peut être avec un autre que nous.

Il a emménagé dans la rue attenante à notre cabinet.

3.4.3. Synthèse –commentaire.

L'histoire de la relation avec Arnaud est longue et touffue; il a fallu faire des choix difficiles pour ne pas alourdir davantage le compte-rendu déjà beaucoup trop dense. Les axes observés précédemment vont être travaillés dans la même perspective, mais nous pressentons qu'ils ne seront pas aussi efficaces que dans les autres situations, puisque nous n'y avons pas attaché autant d'importance au début de la rencontre qu'aujourd'hui.

3.4.3.1. CORPS ET SANTÉ.

Arnaud traite ces aspects de manière paradoxale: il porte et exhibe toute sa "*gloire*", c'est à dire sa revanche privée sur les manques de son enfance. Mais c'est seulement une partie de son corps, plutôt ses prolongements péri-corporels ou corporels, qui est l'unique objet de ses investissements. Le cuir lustré des chaussures militaires, la recherche vestimentaire sophistiquée, le port de lunettes de marque, de lentilles oculaires colorées, les accessoires raffinés, apparaissent nettement décalés, voire excessifs dans la situation de précarité qui est la sienne. Plus encore, la teinture, très souvent rafraîchie, des cheveux se présente comme une obsession, tout comme les achats compulsifs de produits de beauté; ceux-ci interrogent la fonction de l'enveloppe cutanée et tégumentaire pour lui. Il est "embaumé", au sens d'être enveloppé et parfumé de lotions et de fragrances délicates; mais il l'est aussi comme le cadavre rempli de "*substances balsamiques, dessicatives et antiseptiques destinées à en assurer la conservation*" (Le Petit Robert 2002). Il semble en effet émerger des signes d'une mortification inversée dans cette attention démesurée pour l'apparence, qu'on pourra retrouver dans la dénégation du "*déchet qui pourrit sur le trottoir*".

Les besoins fondamentaux de son organisme sont en revanche clairement ignorés ou déniés. Cela a débuté par la tentative de suicide préalable à l'errance. Puis il ne s'est soucié ni de ses dents qui s'abîmaient progressivement par l'incurie et la sous-alimentation, ni de l'inflammation aiguë de son nerf sciatique, ni de ses organes internes, poumons enfumés, ulcération gastrique après des périodes durables d'anorexie

et, sans doute, d'alcoolisation. Le risque de sida auquel il s'expose longtemps est une torture qui le hante, mais qu'il ne parvient à effacer que bien après le début de la prise en charge groupale; il ne peut en effet accomplir de lui-même aucune démarche de soins, privé d'accès à la CMU et terrorisé par l'anticipation négative du verdict.

3.4.3.2. L'ESPACE.

Arnaud s'est enfui de son premier lieu de vie, région, appartement personnel, abandonnant tout derrière lui. Il a pris la route à défaut de trouver la mort, a provisoirement vécu dans des accueils de nuit sordides et mal famés; puis il s'est installé dans un logement qu'il n'a jamais considéré comme sien, négligeant d'en payer le loyer et de l'aménager à son goût. L'espace presque exclusivement investi s'est réduit, pendant plusieurs années, à celui du lieu d'accueil; ici sa présence s'apparentait discrètement à celle d'un bénévole, accueillant les nouveaux arrivants, conduisant les petits travaux de main de maître, offrant des décorations comme dans l'épisode de la ficelle. Mais cet espace aussi devait lui échapper, lorsqu' Arnaud est devenu par trop intransigeant avec les autres.

Au fil des entretiens, lorsqu'il a pu l'affronter, Arnaud s'est penché sur son espace intime qu'il a d'abord trouvé en friches, inquiétant, abandonné à tout ce qui pouvait l'y blesser s'il le visitait. Progressivement, il y a découvert un secret, un trésor enfoui puis "*une maison sans charpente, juste les deux murs*", construction inachevée. Enfin, après avoir pris possession de l'espace psychique individuel, puis groupal, il s'est saisi des deux avant de décider, sans passer par une autre rupture, de les laisser derrière lui pour regagner son toit.

3.4.3.3. LES LIENS.

Cette question requiert une attention particulière. On a vu quels effets dévastateurs ont pris leur source dans les relations précoces d'Arnaud avec sa mère. La confusion, l'imprévisibilité et l'incohérence maternelles ont créé un lien d'emprise tyrannique dont Arnaud n'a pu s'échapper, dans un premier temps, que par la tentative de suicide; après l'échec de celle-ci, l'errance, équivalente pour lui au désir de mort, lui paraît la seule issue. Le lien perçu comme discontinu dans sa qualité comme dans sa fonction, la place personnelle d'Arnaud s'arc-boutent sur, se restreignent à un étayage de la mère. Il est vrai que les souvenirs sont considérablement disloqués et approximatifs en ce qui touche à la petite enfance, et davantage en rapport avec la latence et l'adolescence.

En revanche, c'est par le lien actuel que nous pouvons espérer saisir quelque chose de l'histoire précoce d'Arnaud. Car il réalise un tel enchevêtrement dans la relation que l'on est en droit de percevoir ce dernier comme un signe, une trace psychique, une sorte de « *signifiant formel* » (D. Anzieu, 1985). Il réclame l'objet, qu'il désavoue lorsque celui-ci lui répond; il se proclame responsable de lui-même et des autres, et se comporte comme un enfant dépendant. Il se veut "*glorieux*" alors qu'il s'écroule sous la honte de l'assistance, qui le renvoie immanquablement à l'ornière dont son départ devait l'extraire. Ces attitudes paradoxales risquent d'aboutir à une désaffection des travailleurs sociaux, pourtant spontanément enclins à l'aider. Au fond, plus la distance géographique l'éloigne

de son histoire, plus sa position subjective l'y ramène par l'intermédiaire d'autres objets, actuels.

Notre place se situe dans ce patchwork rabouté de manière incertaine et grossière. Les premières séances, perçues sur un registre d'anéantissement muet, restituent à n'en pas douter la sidération de l'enfant bringuebalé par l'objet, sans possibilité de se soustraire à ce chaos. Notre propre vécu de tortionnaire rappelle le lien du bourreau à sa victime.

L'aspect affectif est également complexe et distordu, ses "*amis*", accueillis ou intervenants, étant d'abord recrutés dans les lieux sociaux. Là encore, Arnaud prolonge l'ambiguïté sur son appartenance, lorsqu'il se rend tellement sympathique aux acteurs sociaux que certains dépassent parfois leur seul rôle d'accompagnants et deviennent pour lui beaucoup plus disponibles que pour d'autres. Mais il se fait déconsidérer par les uns et les autres, soit qu'il "trahisse" le camp des bénéficiaires, soit qu'il déçoive les espoirs des professionnels.

Beaucoup plus tard, malgré les retrouvailles avec sa famille, il ne réussira pourtant pas à lever l'illusion d'un idéal inaccessible.

Ses amours d'adulte sont longtemps silencieuses. En son temps, Arnaud utilise le groupe pour les dévoiler, attendant de celui-ci une reconnaissance et une connivence absolues. Notre réaction le fait fuir, blessé de l'apparente manifestation d'indifférence de la part des objets investis. Malentendu capital, parce que l'exhibition de son intimité semble si peu adaptée à l'espace de la déclaration, qu'elle ne peut être que renvoyée à une autre place, celle du lieu thérapeutique où elle n'est jamais abordée ; malentendu parce que le groupe, refusant d'intégrer cette singularité dans sa mission, réfute le rôle parental qu'Arnaud lui tendait implicitement.

3.4.3.4. COMMENTAIRE.

Arnaud reproduit avec une facilité douloureuse le chaud et le froid de son histoire sur les objets actuels, les invitant à finalement se détourner de lui; ce faisant, il rejoue sans doute le détournement de ou envers l'objet précoce, préférable à son absence de prévisibilité. Il mise jusqu'à sa santé dans ce pari, comme s'il lui fallait aller au bout de sa vie pour vérifier l'attachement. Il investit les espaces sociaux en lieu et place des siens, comme si ces derniers n'avaient pas trouvé à se nicher quelque part, en particulier dans l'espace à deux de la relation précoce. Les axes du corps et de l'espace semblent à considérer comme seconds à la question des liens.

3.4.4. Axe central: les liens et la honte.

Il est important de relier enfin la thématique des liens, prédominante chez Arnaud, avec celle de la honte que nous avons déjà rencontrée dans d'autres situations. Car le sujet lui-même indique, dès le début de la relation, la piste à suivre dans le dédale qu'il met en scène. Il est en effet question de la "*gloire*" agie comme retournement de la honte subie. Nous allons donc tenter de l'accompagner sur cette voie, avec l'hypothèse que la honte, donc l'envers de la gloire, est une maladie du lien.

Arnaud tente de se mirer dans le regard de l'autre, qui s'absente itérativement. Cette recherche de miroir a un prix, celui de la sophistication abusive de l'apparence, pour être vu; sur les plans psychique et matériel, il ne parvient cependant pas à accéder à cette reconnaissance en dépit de ses efforts. Dès lors, sa tentative pour obtenir la plus belle couleur de cheveux, devient, au fond, une quête effrénée de l'attention de l'autre. De même, son "*coming-out*", inopportun au sein d'un groupe travaillant sur ses besoins matériels, nous oblige à nous intéresser à lui, à son être essentiel puisque, sans doute, nous ne lui accordions pas l'importance qu'il attendait.

Arnaud n'a de cesse de rapiécer le lien mal bâti, dès l'origine, par sa «mauvaise couseuse» de mère. Dans cette perspective, la "*ficelle*" fautive de la mauvaise accroche, prend une dimension tout à fait particulière. Il faut renouer n'importe quel entrelacs entre lui et l'autre, au risque de constituer un lasso qui l'étrangle ou un nœud coulant qui s'échappe. Le lien ne s'ajuste pas à la demande informulée d'Arnaud : il s'en irrite et nous agace, ou s'en désespère et nous déprime. Quand nous cherchons à raisonner avec lui, nous croisons un être déficient, quand nous voulons l'assister, il se sent humilié.

Sur un autre plan, en déplaçant ses demandes sur des interlocuteurs incompetents à les résoudre, il interroge l'omniscience de l'objet, obligeant les tiers à sortir de leur rôle et de leur fonction propre, les appelant à une indifférenciation et une confusion parfois inextricables. L'échec presque inévitable de ce traitement des problèmes, confirme pour Arnaud son incapacité à trouver de l'aide, et celle des interlocuteurs à la lui offrir. Mais ainsi, il reste fidèle à l'exclusive toute-puissance de l'objet premier qui, au moins sur ce point, ne défaille jamais.

Quant au lien inter-personnel, Arnaud évoque la honte sans jamais la nommer, mais il nous la fait éprouver encore une fois sur le registre scopique, quand il se présente à nous dénudé d'une chevelure tant investie jusque là, en même temps qu'il convoque en nous des représentations effractives troublantes et saugrenues.

C'est dans cette configuration que le dispositif individuel/groupal prend sa pleine mesure, au sens où il a pu accueillir la nécessaire dimension archaïque, en la diffractant sur les rôle et fonction de chaque partenaire. Métaphore de l'objet maternel, au sens développé par R. Kaës (1976), le groupe admet en son sein l'infans Arnaud, qui peut alors s'approprier différents niveaux d'identification, de contestation, de rejet, d'emprise de l'autre, comme il les a autrefois traversés passivement. Ce sont les diffractions transitant par le groupe, qui ont pu restituer à Arnaud un lien, conflictuel mais vivant, inquiet mais attentif, suffisamment lâche pour le laisser partir sans le perdre. Par le transfert sur le groupe, Arnaud nous a quittés avant d'oser quitter le sujet singulier que nous représentions.

3.4.5. La relation d'amarrage transféro-contre-transférentielle.

Ce lien, a comme les précédents, débuté sous l'égide de l'amarrage, en ce qu'il a durablement consisté en des approches furtives et progressives, qui s'ajustaient au plus près de ce qui était tolérable pour Arnaud. Au cours des premiers mois en effet, après un unique entretien, il refuse expressément tout nouveau contact individuel. Il ne cesse dans le même temps de s'approcher de nous, dans le cadre du groupe informel. Il n'en répète

pas moins, de manière constante, son impression de notre volonté d'emprise sur lui, badinant parallèlement sur la tyrannie de sa mère. Dans ces instants, il lui arrive de nous demander notre aide matérielle pour "*tenir la ficelle*" qui pourtant se dénoue. A d'autres moments, où il se montre plus grave, silencieux et affaissé, sa détresse se profile, inaccessible. Le groupe de paroles, inapte et prématuré à lui offrir un espace psychique adapté, lui occasionne un surcroît de honte à ne pas pouvoir tenir son engagement.

En lui imposant une nouvelle rencontre individuelle, nous endossons alors, délibérément, l'habit de tortionnaire qu'il donne l'impression d'avoir préparé à notre intention. Par l'actualisation de sa soumission à une figure féminine/maternelle autoritaire, Arnaud re- visite paradoxalement la position de passivité absolue, qui apparaît au seuil de son organisation psychique. Dès lors, ayant permis la réinscription actuelle de cette motion, notre rôle consiste pour un temps, à l'accompagner dans les décombres de son "*chantier intérieur*". Le silence, la sidération, le regard bas occupent toutes ces séances au cours desquelles il nous transmet la terreur, l'impuissance, mais aussi le sentiment d'incompétence à aider l'objet à ne pas souffrir. Seule, la sonnerie de sa montre en fin de séance, semble lui éviter une chute interminable dans le désespoir. Les séances sont rudes pour nous, comme sans doute ont pu l'être pour lui les périodes de désarroi, parcourues dans son lien précoce avec une mère imprévisible, aimante, indifférente ou suicidaire. Cette étape, en organisant le retournement des affects sur l'objet actuel, ouvre le verrou posé sur les fantasmes infantiles. Arnaud retrouve en effet une parole confuse certes, mais centrée sur le roman de l'origine.

A partir de là il interroge les ruines qui sont les siennes, dans lesquelles il a encore peur d'entamer les fouilles. La nécessité de poursuivre ce travail nous invite à trouver d'autres modalités d'aide, sans doute réfutées parce qu'il ne pouvait aisément remettre à un autre ce qui avait mis plus d'une année à s'ajuster avec nous. On peut ainsi croire que le préalable de l'amarrage n'est pas incident dans le travail psychique qui va suivre. La dimension thérapeutique semble, de fait, inscrite dans les préliminaires que nous venons de considérer.

La rencontre fortuite, dans l'espace public, avec l'opprobre de son crâne rasé et mortifié, met en évidence la question de la honte qu'il nous a fallu endosser. Arnaud, si soucieux de son apparence, nous effracte par la violence du sacrifice de sa "*gloire*". Honteuse de ces éprouvés, nous associons avec la figure de la femme tondue après guerre, à cause de sa relation coupable avec l'ennemi. Le roman de la grand mère revient en mémoire, qu'Arnaud représente sur la partie la plus investie de lui-même, condensant et confondant en cela les identifications d'essence maternelle, féminine et filiale.

Pour la partie du travail qui s'est effectué au sein du groupe, Arnaud fait éprouver, alternativement à tous et à chacun, colère, inquiétude, désespoir, excitation ou exaspération; affects sans doute traversés, enfant, sans aide pour les identifier et se les approprier. Ainsi, Arnaud a-t-il enfoui des « *secrets* » terribles qui ont pu devenir des « *trésors* » par leur transmutation progressive à travers le transfert latéral sur les objets actuels. La révélation de sa préférence sexuelle s'entend ainsi comme un transit, sur autrui, des mystères encryptés, qui enfin prennent sens. Mais elle ne parvient pas à s'énoncer dans l'espace duel, comme s'il existait un danger de retour du rejet, si seul l'objet central du transfert la recevait.

Ainsi la diffraction sur plus d'un autre permet selon R. Kaës (1993) la « *décomposition d'un objet , d'une image ou du Moi du sujet en une multiplicité d'objets , d'images et de Moi partiels, chacun représentant un aspect de l'ensemble et entretenant avec les autres des relations d'équivalence, d'analogie, d'opposition ou de complémentarité, ou les moments d'une action.* » Dès lors, la question de l'intime se rejoue, de manière plus superficielle, moins aiguë, sur la scène ambiguë d'un espace privé/public; elle représente une manière de troubler, de fluidifier les registres du lien, en esquivant une nouvelle confrontation, naguère traumatique, avec la froideur du face-à-face avec l'objet. Dans cette perspective, on peut penser que pour Arnaud, l'aveu collectif lui évite le risque que le regard singulier ne se détourne à nouveau de lui.

La question du regard touche donc la nature du transfert à l'œuvre. Interminablement, Arnaud a baissé les yeux en séance. Au sein du groupe en revanche, il lui est arrivé de fixer notre regard et de ne plus le lâcher, rivé à lui comme si sa vie en dépendait. A cet instant particulièrement délicat où ses défaillances s'objectivaient, il paraissait chercher en nous le miroir, presque la contemplation archaïques qui lui avaient fait défaut. Ce regard nous renvoie précisément à la proposition de R. Roussillon (2002) : « *imitation, rythmicité accordée, accordage mimo-gesto-postural, accordage affectif et ajustement prennent sens dans une économie du plaisir du double, du plaisir de trouver dans l'autre un miroir de soi, qu'elles soutiennent l'illusion d'une capacité à trouver-crée un autre-double et reflet de soi.* » Si Arnaud n'est pas dans la stricte posture du bébé en quête de cet autre-double, il semble montrer, dans cette supplique du regard, la trace de l'inadéquation de l'objet premier et, par voie de conséquence, la désorganisation précoce du «*miroir interne de soi.*» (ibid p84) Arnaud se saisit ainsi de l'objet actuel pour se détacher, autant que faire se peut, de la trace mortifère de l'objet précoce. Exportant en nous la confusion et les affects primitivement et indistinctement ressentis, il les voit se transformer par notre action hésitante, incertaine et maladroite. L'amarrage reste pertinent pour décrire les modalités transformationnelles en jeu, dans la mesure où nous avons accepté ce qu'il voulait bien déposer de ce « *chantier* » non défriché, et surtout parce que nous avons pris le risque de témoigner personnellement de ce qu'il nous en faisait éprouver. Cette dimension nous a paru nécessaire dans les moments de gel de la pensée, comme une tentative de «réchauffement» psychique préalable à tout autre espoir de symbolisation.

Pour tenter de clore cette situation extrêmement dense dont nous n'avons tiré que quelques pistes, nous pensons possible d'affirmer le caractère obligé du passage par des contre-attitudes apparemment anarchiques: les verbalisations qui nous semblaient parfois déraisonnables ou hors de propos, ont sans doute offert à Arnaud une parole dont la symbolisation n'était pas la priorité. Car il s'agissait davantage de créer un espace sensoriel où il pouvait se refléter, une enveloppe sonore, (D. Anzieu, 1985) visuelle, (G. Lavallée, 1993) un cadre contenant de sa vie psychique suspendue par les empiétements passés. Le lien d'amarrage permettrait dans ce sens un premier niveau "d'accordage affectif" au sens de D. Stern, avec l'état sinistré de la subjectivité du sujet, dans lequel il serait fait retour à des processus antérieurs à l'élaboration secondaire.

Ce sont ces préalables qui ont, semble-t-il, creusé l'espace d'un lien véritablement thérapeutique, organisé au cours des dernières périodes de la prise en charge, lorsque les dangers initiaux s'étaient estompés. Dans ces temps plus classiques, la dimension

transféro-contre-transférentielle s'est affirmée de manière lisible, le travail de la symbolisation s'est accentué par le recours à des objets métaphoriques ou par une centration directe sur l'intériorité du patient. Quittant l'obscénalité, le sujet a pu commencer un travail de retournement du dehors au dedans, du public à l'intime, en même temps qu'il retrouvait des repères sociaux ordinaires.

4. Autour de la honte.

4.1. Introduction.

Pour terminer cette partie sur les suivis thérapeutiques, nous allons nous intéresser à deux situations anciennes traitées sous l'aspect de la honte. Elles ont été communiquées à l'occasion d'une réflexion sur la honte en lien avec la précarité (2001) et ne convoquaient alors qu'à distance les problématiques du corps, des liens et de l'espace. Pourtant, elles paraissent aujourd'hui propres à s'insérer dans la recherche, en tant qu'elles abordent de manière indirecte la question de l'empiétement. En effet, l'hypothèse spécifique de cette communication proposait l'idée selon laquelle, *"exprimée sur la scène thérapeutique, la parole de honte pourrait (...) signer un début de balisage topique, la création d'un contour de l'espace interne qui commencerait à se dégager de l'empiétement précoce(...)"*

Si avec le recul, nous ne pouvons plus soutenir sans nuance une telle ambition, nous pensons pourtant pertinent de reprendre ces vignettes pour en cerner les points de contact avec la clinique développée ci-dessus.

4.2. Farida ou «honte sur le manteau d'Arlequin.»

Nous proposerons une brève anamnèse de la situation de Farida, en ce qu'elle rend compte d'une manifestation péri-corporelle de l'affect honteux. En ce sens, la métaphore du manteau d'Arlequin, polychrome, disparate et bouffon, a semblé opportune pour décrire, chez cette jeune femme, le travail de mise en périphérie de la souffrance.

4.2.1. Anamnèse.

Comme le personnage de la Commedia dell'arte, Farida se grimait sous une apparence outrée et indécise. Bénéficiaire du RMI, elle venait dans le lieu d'accueil dans le souhait de faire du bénévolat en direction du public reçu. Son attitude ambiguë avait incité les accueillants à différer la réponse à sa demande, en acceptant qu'elle offre son aide partielle dans ses compétences en coiffure, tout en profitant des ressources du lieu. Elle avait accepté cette proposition avec empressement, tout en continuant à se rendre utile dès qu'elle le pouvait. Elle se présentait sous un aspect négligé, ses cheveux décolorés montraient des racines sombres, le vernis de ses ongles s'écaillait, son maquillage

souvent excessif coulait, ses vêtements étaient mal assortis et vaguement vulgaires, en dépit de leur conformité. Sur le plan comportemental, son désir de rendre service débordait parfois sur les autres au point de les gêner, ou de susciter chez eux des commentaires entendus et égrillards. A d'autres moments, nous avions le sentiment qu'elle était utilisée de manière inacceptable, tandis qu'elle semblait toujours vouer une grande gratitude à ceux là mêmes qui lui demandaient service.

Pendant quelques mois de rencontres informelles au cours desquelles elle peinait à se situer entre les places de bénévole et de bénéficiaire, nous ne parvenions pas à entrer en contact avec elle, qui nous ignorait poliment. Il est vrai que, ne sachant pas encore quel statut elle allait avoir au sein de l'institution, nous ne nous autorisions pas à nous adresser à elle sur un registre clinique. Toutefois, elle se confiait quelquefois aux permanents du lieu, en évoquant l'autoritarisme de ses frères et son impatience de se libérer de leur joug. Elle décrivait sa situation dans la version culturelle et banale d'une jeune femme maghrébine en quête d'autonomie, sachant qu'on ne pouvait ici que l'encourager dans cette démarche. Les travailleurs sociaux intervenaient discrètement dans ce sens, lui offrant des adresses d'hébergement qu'elle n'arrivait pas à visiter. La pseudo-normalité dans laquelle elle se maintenait inhibait de fait l'aboutissement de toute aide, aussi bien sociale que psychologique. Cependant, ses discordances et le registre sub-maniaque qui l'accompagnaient, malgré ses efforts pour les atténuer, ne laissaient plus de doute sur le choix que l'institution devait lui proposer, et Farida devint enfin officiellement une bénéficiaire du lieu.

A ce moment, elle peut initier une démarche dans notre direction en répondant favorablement à notre proposition d'intégrer un groupe de paroles qui, cette année là, s'étayait sur le thème de la dépendance et de l'autonomie. Sans que ce ne fut un souhait délibéré, le groupe se composa d'une population d'essence exclusivement maghrébine, hommes et femmes mêlés. Pour elle, cette instance sembla constituer un premier espace personnel qu'elle utilisa assidûment. Elle y vérifiait à la fois son appartenance et ses différences envers la culture d'origine. Au terme des séances, l'expression de son regret de voir la fin de ce travail nous incita à lui proposer un suivi individuel qu'elle accepta avec enthousiasme.

4.2.2. Les entretiens.

4.2.2.1. L'INDÉCHIFFRABLE PATCHWORK.

Nous rencontrons Farida cinq fois, entrecoupées de presque autant de rendez-vous manqués. Elle évoque à chaque séance la tyrannie et l'emprise subie de la part de ses frères aînés qui, dit elle, la "*nazifient*", expression qu'elle emprunte à l'un de ses bourreaux. Cela signifie la façon dont elle se sent humiliée, méprisée et violentée; elle prétend que lorsqu'elle ne peut venir à ses rendez-vous, c'est parce qu'elle a été séquestrée dans sa chambre, verrouillée de l'extérieur. Pourtant, elle continue à rêver à des projets d'autonomie, sort avec un homme rejeté par sa famille, ou se montre seule dans les bars fréquentés de la ville.

Elle oscille entre agitation, exaltation de l'humeur et pleurs. Nous pensons que la

véritable aide à lui apporter consiste d'abord en un traitement psychotrope. Nous nous sentons rapidement agacée par son allure et ses paradoxes, son exubérance nous paraissant furtivement une explication, sinon une justification de la maltraitance familiale. Evidemment l'illégitimité d'une telle pensée nous frappe, sans pouvoir y accorder beaucoup de sens.

Nous ne saisissons pas ce qu'elle vient chercher dans nos rencontres, auxquelles elle semble tenir. Cependant, nous acceptons, faute d'arguments, de continuer à la voir. Il semble qu'en dessous du manteau d'Arlequin, Farida tente de s'approcher d'autres couches encore inconnues. Elle constate que nos séances lui font du bien, en particulier l'écoute que nous lui offrons. Elle est ensuite capable, avec l'aide d'un léger anxiolytique, de montrer une autre apparence d'elle-même, élégante et raffinée. Quand elle semble aller mieux, elle disparaît des séances, revient ensuite avec le motif d'un nouvel enfermement. Nous notons que les espaces qui lui sont réservés ne sont pas accessibles durablement, comme si ce qui appartenait à sa subjectivité lui devenait évanescent.

4.2.2.2. LA DÉCHIRURE DE L'HABIT.

Un entretien, lumineux, va permettre de clarifier la fonction de l'habit pour Farida. Demeurée coquette depuis la dernière séance, elle explique avoir de nouveau été séquestrée à cause de la persistance de sa relation amoureuse, en dépit des avertissements familiaux. Son humeur reste apaisée et elle signale l'amélioration de son sommeil. Dans le même mouvement, elle parle des cauchemars qui la réveillent en pleine nuit, associés à un souvenir remontant à quelques années, qui concerne la levée d'un secret sur une de ses sœurs aînées qui s'était occupée des petites "*comme une mère*". Farida apprend, à cette époque, la prostitution de cette sœur tandis qu'elle-même entre dans l'adolescence. Généreuse et aimante avec ses cadettes, l'aînée leur offrait de beaux vêtements dont Farida savait obscurément qu'il provenait "*d'argent sale*". Découverte et répudiée après la naissance et l'abandon d'un enfant, cette sœur, disparue de la constellation familiale, croise encore clandestinement sa cadette dans la rue, sans que cette dernière n'ose lui adresser la parole.

Dans cette narration inattendue, Farida insiste sur le paradoxe, longtemps vivace en elle, qui concerne l'habit. Car les beaux atours, chers et raffinés, étaient pour elle empreints de honte; ternis par la conduite d'une sœur maternelle à la fois aimée, enviée et sans doute haïe, ils ne pouvaient être portés sans vergogne. Un désir persistant la tenaillait de les jeter à la poubelle comme des ordures. Mais leur magnificence sulfureuse suscitait en elle la tentation inverse de les revêtir, comme une revanche. La confusion prenait corps alors entre l'identification à une grande sœur «fortunée» et en pleine activité sexuelle, et la fidélité à une famille pauvre et traditionaliste. Deux terreurs opposées ont sans doute rivalisé en elle: celle de désobéir à ses frères en affichant des vêtements trop luxueux, celle de peiner sa sœur en ne portant pas sur elle la preuve de son abnégation.

4.1.2.3. L'ILLUSION D'UNE NOUVELLE ÉTOFFE.

Farida passe plusieurs mois sans revenir. Lorsqu'elle réapparaît, elle conserve une vêtue discrète et élégante; sur le plan psychique, elle relit son histoire à travers une intériorité et

une tristesse adaptées. Elle poursuit, comme si nous nous étions vues la veille, l'examen de la honte de son adolescence. Elle explique avoir eu peur de se montrer « *pimbêche* » aux yeux de ses amies d'alors, si elle avait porté les beaux vêtements. Cette inquiétude s'est pérennisée lorsqu'elle s'habillait sans soin, dans l'espoir qu'on ne la remarque pas. En revanche, elle continue à acheter de jolis effets qu'elle garde dans son armoire, à défaut d'oser les jeter.

La fin du travail s'organise dans une tentative de réinscription temporelle de son histoire. Farida essaie de retrouver trace des différents événements traumatiques de l'enfance et de l'adolescence. Elle peut se remémorer l'inquiétante familiarité d'une vie familiale régie par la violence et/ou l'indifférence parentale, la domination des frères, la folie d'une sœur devenue « *handicapée* » par trop d'inceste, la répudiation d'un frère et la prostitution, enfin, de celle qui a été sa « vraie » mère.

Dans le même temps, elle semble pouvoir se projeter de manière moins confuse dans un avenir personnel et autonome.

Pourtant, les nouvelles de Farida, à distance, témoignent malheureusement d'une rechute psychiatrique importante, nécessitant une hospitalisation durable. Comme si l'approche de sa subjectivité avait été par trop intolérable, elle s'est séparée d'elle-même en se revêtant d'une nouvelle peau, composé de morceaux de prostitution et de folie; la dernière confection de son manteau d'Arlequin apparaît en effet comme une autre enveloppe psychique tissée de honte, de « gloire », de démesure, et de perte de soi.

4.2.3. Synthèse, commentaire et axe central :le tissage de la honte.

Nous proposons de regrouper ces deux chapitres ordinairement séparés, car nous aimerions démontrer que les items habituels du corps et de la santé, des liens et de l'espace sont imprégnés par cet axe que constitue la honte, qui marquait peu à peu sa trace dans les situations précédentes.

4.2.3.1. HONTE ET ESPACE.

La honte envahit l'espace quand Farida le brouille en cherchant sa place dans le lieu d'accueil, et se perd dans l'impossibilité d'en trouver une à sa mesure, troublée par l'assignation paradoxale qu'elle a revêtue.

Sur un autre registre, la groupalité semble offrir à Farida une nouvelle localisation possible, comme si elle ne pouvait envisager son unité qu'à travers la pluralité. Les identifications et différenciations clivées envers les objets l'avaient en effet soutenue jusque là, par la superposition sur elle des costumes et des masques des familiers. Le passage par une autre instance collective, détoxiquée, paraît alors nécessaire, avant qu'elle ne puisse se confronter au risque du tête à tête thérapeutique.

C'est dans ce dernier cadre que le manteau d'Arlequin, qui diffracte et condense l'intersubjectivité familiale, est déchiré au cours d'un entretien, révélant la béance psychique de Farida. Il aurait fallu, pour quitter sa confusion, que son espace dénudé puisse se revêtir d'une nouvelle enveloppe protectrice, soyeuse et chaude; mais le temps nécessaire à cette construction a manqué, abandonnant Farida à son égarement dans

l'absence topique.

4.2.3.2. HONTE ET CORPS.

Farida altère son corps qui porte, sur sa surface, donc dans l'espace le plus périphérique de son être, les traces superposées de la folie, de la violence, de la répudiation et de la prostitution de la fratrie. Elle montre en effet une peau grimée, toujours se délitant, toujours s'écoulant sur un visage presque englouti sous les fards; elle indique, par son vernis écaillé en lambeaux inégaux, la desquamation de l'enveloppe externe qui s'effiloche; elle affiche sur des cheveux dont les couleurs s'opposent violemment, la dualité impossible de l'obscur et du clair, du désir de pureté et du constat de salissure. Jusque sur le plan péri-corporel elle témoigne de la discordance de l'espace interne empiété.

Sur le plan intérieur et subjectif, la confusion se répète en donnant à voir une folie maniaque en lieu et place de la souffrance paradoxale générée par d'impossibles liens familiaux.

4.2.3.3. HONTE ET LIENS.

Les liens de Faridasont à interroger en connexion avec la manière dont elle expose son corps et dont elle investit son espace. Toujours s'oubliant pour autrui, elle prend inmanquablement le risque du ridicule, du mépris ou de son utilisation parfois malveillante par les tiers. Son histoire amoureuse elle-même est bâtie sur le sable puisqu'elle souligne l'impossibilité d'un compagnon rejeté par la fratrie.

Du côté des travailleurs sociaux, Farida excède ou apitoie, sollicite une compassion mi-moqueuse, mi-attendrie, par le mélange d'outrance et de candeur qu'elle diffuse. On espère sa délivrance, mais on constate qu'elle semble souhaiter échouer; on renonce un peu, clandestinement, attendant que son projet se clarifie.

Quand elle parvient à renouer avec sa subjectivité, la réalité historique des liens se dévoile enfin. Farida élucide, par la remémoration du traumatisme, son inféodation à des attachements despotiques, paradoxaux et incohérents. Prise dans le dilemme de fidélités contradictoires, elle ne trouve d'issue que dans la superposition sur elle, de la représentation de tous les enjeux intra-familiaux. Les vêtements offerts par une sœur douce et maternante, mais aussi référée à une sexualité interdite, sont admirés puis réduits à une place de déchet. Elle les réhabilite pourtant en achetant, devenue adulte, des effets élégants qu'elle cache dans son armoire, ou les dévalue en les portant de manière dysharmonieuse et éhontée. Sur le plan de l'appartenance familiale, elle accepte la domination fraternelle et ne s'en échappe pas malgré ses demandes, tout en la refusant en même temps par son insoumission amoureuse, qui échoue elle aussi. Elle tente de se guérir de la folie dévastatrice qui a anéanti sa petite sœur, mais se soigne peu ou mal, attendant que l'hospitalisation soit prescrite par d'autres. L'hésitation sur la compréhension de son accoutrement vestimentaire, entre obscénité et incohérence, semble condenser la problématique de Farida autour de l'attachement.

4.2.3.4. COMMENTAIRE.

Farida noue donc de manière inextricable les axes du corps et des liens dans un espace effracté par tous, puisqu'elle a accepté qu'il ne soit pas sien. La prévalence de la confusion donne à penser sur son sens, dans la perspective ouverte par D.W.Winnicott autour de l'absurde (1975) qui doit être accueilli avant qu'on puisse prétendre le résoudre. L'habit comme peau psychique éhontée semble englober les trois axes, en tant que le corps s'inscrit dans un espace, lui-même déterminé par la nature des liens tissés entre Farida et ses proches. La question de la honte représente la trame princeps du tissage inter-subjectif. Car Farida a participé au travail de confection de son manteau de honte, elle s'en est affublée comme d'un habit de lumière, dans une tentative pour masquer l'abjection dont elle se sent détentrice. Ce faisant, elle a rapiécé des morceaux d'étoffes disparates et insolites, mal assorties, obscènes ou infantiles. Elle s'est emparée du maquillage, comme une enfant pré pubère espère inventer sa beauté en volant les palettes de couleur de sa mère, alors qu'elle ressemble à un clown en pleurs. Farida fait couler le noir de ses yeux, signifiant ainsi l'ambiguïté de la féminité qui séduit et souffre de cette séduction. Mais elle se l'approprie dans le même temps pour, dans le sillage de sa sœur, se donner l'illusion d'une liberté inédite. Le lien à la sœur comporte, à la fois l'idéalité de cette figure féminine qui se confond avec l'imago maternelle bienveillante, à la fois l'intuition d'inconvenance qui lui est rattachée. Ce paradoxe s'inscrit clairement dans l'offrande toxique des vêtements, qui plonge Farida dans le désir coupable de s'en débarrasser, sans jamais y parvenir. Une fois le secret levé, elle ne s'en ressent pas soulagée pour autant et continue à exhiber sur son apparence l'empreinte entrelacée de la honte et de la dérision.

La folie de la petite sœur, peut être incestée, à tout le moins violée par des proches, a résisté aux soins de Farida, malgré ses tentatives pour la guérir, lui insuffler de l'espoir là où se propageait la perte de l'élan vital. Elle est devenue alors, pour elle-même, hyperactive, euphorique, pleine d'illusions démesurées. Dans l'espoir de guérir l'aboulie essentielle de sa cadette, Farida inversait pour elle-même ce trouble en une exubérance maniaque. Par là, elle reprenait à son compte la maladie psychique.

D'une autre façon, le frère tortionnaire scelle davantage la précarité dans laquelle Farida se débat. Quand il vient au domicile familial, il la nargue, l'enferme, lui vole ses biens et ses souvenirs. "*Nazifiée*", c'est à dire prise dans un lien de soumission absolue, elle rêve d'une nouvelle naissance hors des hardes qu'elle a connues. C'est par ce même désir qu'on peut comprendre l'investissement du travail psychique, identifié plus haut comme une dénudation, un effeuillage. Mais ce dernier désir trébuche lui aussi, faute d'un tempo adapté à son besoin.

Il faut maintenant examiner l'effet des processus en jeu sur l'objet actuel que nous avons représenté pour elle pendant un temps, dans la perspective d'une forme d'amarrage particulier, celui qui transmet les affects in-sus, en premier lieu bien sur, celui de la honte.

4.2.4. La honte sur la relation actuelle.

Les excès de Farida nous gênent. Nous aimerions qu'elle se calme, qu'elle soigne son allure, qu'elle prenne conscience de ce qu'elle représente aux yeux des autres personnes

du lieu d'accueil. Nous nous sentons parfois prise dans les sarcasmes qui l'entourent, mêlant notre pensée aux voix plus explicites. Nous savons qu'elle exhibe quelque chose, sans comprendre si c'est une souffrance ou un style de vie. Mais nous ne sommes pas censée lui rappeler la bienséance et, faute de clairvoyance, nous restons muette et transparente devant elle. A peine a-t-elle connaissance de notre fonction.

Cette période d'observation se termine par notre proposition de participer au groupe de paroles. Peut être a il fallu qu'une autre instance la désigne comme accueillie, c'est à dire l'identifie comme patiente potentielle, pour que nous puissions l'interpeller. Un premier niveau de honte émerge en nous tacitement, celui d'avoir besoin de sa différence pour la reconnaître. Sans doute, si elle était restée dans l'ambiguïté, ne nous serions nous pas autorisée à l'aborder, peut être dans l'angoisse diffuse d'une contamination par la double assignation de folle et de prostituée.

Ainsi, le contre-transfert s'organise sous la prévalence d'une honte qu'à aucun moment Farida n'a semblé laisser transparaître. Nous sommes extrêmement coupable de nos pensées sans comprendre, pendant longtemps, d'où elles émanent. L'idéologie prend le dessus sur la pensée clinique, accompagnée d'un discours normatif autour de la tolérance. Pourquoi donc ne pouvons nous donc pas nous empêcher de la mal-considérer?

Il est clair que le fait de la situer dans un espace mieux identifié a été un grand soulagement pour nous, qui avons alors pu l'accueillir dans un groupe formel. Ce qu'elle y a déployé était d'un autre registre, où dominaient candeur et vulnérabilité. Mais cette étape a permis que l'intériorité blessée de Farida se montre différemment, ouvrant ainsi la voie à un début d'élaboration psychique.

Puis dans un premier temps, les entretiens individuels ont réactualisé la question de l'outrance et de la folie, puisque notre réaction immédiate a consisté à l'amener au soin psychiatrique et psychotrope. Nous ne comprenions pas, de nouveau, comment canaliser un tel débordement maniaque, une telle démesure globale. Là encore, une autre forme de honte à propos de notre désir souterrain de ne pas la voir, nous a fait souhaiter nous défaire de la plainte qui nous était adressée. Le secours inattendu d'un léger traitement anxiolytique a dénoué cette tension. Nous avons alors vu éclore une autre jeune femme, douce, élégante et triste pour laquelle nous nous sentions enfin en mesure d'intervenir. Il est vrai que ces ultimes entretiens ont été féconds, puisque Farida a pu se saisir enfin de cette honte qu'elle laissait porter aux autres. En se dévêtant de l'habit sali et contaminé, elle a montré la profondeur de la blessure, et des multiples niveaux d'humiliations infligées. Un dernier degré d'éprouvé honteux a alors pris forme en nous, celui de n'avoir pas su éviter le retour de l'empiétement en ne prévoyant pas où sa mise à nu risquait de la conduire.

Farida a donc traversé, en notre compagnie, différentes strates dans lesquelles l'affect de honte se partageait. Ehontée dans son allure, elle a déposé en nous la confusion qu'elle ne parvenait pas à éprouver. Rien, de ce ressenti, ne pouvait en effet être exprimé, encore moins élaboré. Brut il surgissait, brut il nous envahissait avec ses déclinaisons de culpabilité et d'abjection. L'apaisement de l'excitation a ôté la première couche du manteau d'Arlequin, et la saisie de l'amarre a aidé Farida à le laisser à terre.

Alors, l'enveloppe psychique a commencé à se reconstituer par la représentation de mots, à la place de la représentation de choses que signalaient les marques de l'opprobre sur sa peau, comme des tatouages infectés. Mais Farida est malheureusement restée mal-vêtue, seulement à moitié recouverte par l'assemblage en cours, qui n'a pu se terminer à la suite d'une nouvelle, inopinée et cependant habituelle scansion de son rythme.

4.3. Monsieur Rouge ou la brûlure viscérale de la honte.

Cette dernière situation, elle aussi traitée sous l'aspect de la honte, va clore le chapitre des suivis thérapeutiques. L'histoire de Monsieur Rouge mettra en relief l'attaque du corps. Comme dans le cas de Farida, on peut d'ores et déjà considérer la part essentielle de l'affect de honte dans la problématique psychocorporelle de cet homme.

4.3.1. Anamnèse.

Nous suggérons le pseudonyme de Monsieur Rouge pour évoquer un homme de 36 ans qui demande à nous rencontrer dans une perspective thérapeutique, lors de notre première entrevue dans le lieu d'accueil. La proposition lui en a été faite, en amont de sa visite dans l'institution, par son médecin traitant et son assistante sociale. Cette double prescription rend déjà compte du lien entre troubles somatiques et précarité, chez lui qui n'a cessé son errance qu'au moment où lui a été révélée une maladie inflammatoire chronique des intestins. D'emblée il mentionne une confusion à propos du diagnostic qui est clair pour certains, encore en débat pour d'autres. L'énigme non encore résolue par le corps médical, entraîne de nombreuses investigations invasives et des interventions chirurgicales multiples, maltraitant sa santé et invalidant son insertion. Il décrit des actes médicaux pénétrants, supportés avec une sorte de complaisance froide; il est question de fibroscopies intéressant toute la longueur du tube digestif, de bas en haut ou de haut en bas, de diverses résections ou dérivations intestinales. Cette insistance nous convie à un éprouvé diffus d'acharnement et d'envahissement de son intériorité corporelle, tandis que lui-même demeure dans une observation clinique froide.

Il dit encore, au cours de cette première relation, que ses parents désireraient entamer avec lui une psychothérapie familiale.

Lors de ce contact sous le regard et l'attention de tous, nous sommes ainsi frappée par l'exhibition publique d'éléments privés, tels que son alcoolisme ancien, la caractéristique de ses problèmes de santé, la complexité des rapports familiaux.

Nous arrivons à grand peine à différer l'exposé encore plus détaillé de ses problèmes, à une rencontre plus confidentielle que le lieu ouvert dans lequel il l'a commencé. Mais cet abord nous laisse aux prises avec un sentiment d'urgence vitale, alors même qu'il est particulièrement suivi médicalement.

4.3.2. Les entretiens.

Dès que nous entrons dans un dispositif individuel, Monsieur Rouge quitte la description

de sa maladie pour évoquer une rupture sentimentale après huit ans de vie commune. Son refus d'un enfant l'amène à un conflit avec sa compagne, à l'origine de sa "chute ". Après cette séparation, il perd très vite l'emploi plaisant qu'il avait obtenu, par une reprise d'études tardive. Il quitte sa région, se ruine rapidement, vit reclus dans un sous-sol avec les chiens de son logeur. La souffrance de sa déchéance se nuance d'un plaisir trouble, lié à son enfermement dans un territoire clos et réduit, où des chiens constituent sa seule compagnie. Il associe ensuite avec l'emprise paternelle, sur la famille en général et lui en particulier. Bourreau, ce père l'a en effet maltraité dans l'enfance, le frappant ou l'humiliant publiquement, comme lorsqu'il exigeait de lui qu'il affiche ses ongles peints en rouge, en punition de son onychophagie; sauveur, il a permis que cesse l'errance de son fils, en le ramenant auprès de lui dans une contrainte affective qui continue à entraver ce dernier. Monsieur Rouge reste par exemple dépendant financièrement de son père, qui paie son loyer et est même prêt à financer sa psychothérapie. Il s'étonne de notre réticence devant cette perspective, comme s'il ne mesurait pas en quoi elle risquait d'entretenir la soumission dont il prétend s'affranchir. Du coup, l'expression de sa révolte semble un peu formelle et extérieure à la complexité du lien filial.

Quand nous nous revoyons dans l'espace collectif entre deux entretiens individuels, Monsieur Rouge reprend l'exposé des problèmes somatiques, évoquant les troubles d'anorexie et d'insomnie afférents à sa maladie. Il ne paraît venir au lieu d'accueil que pour évoquer ce type de préoccupations.

En individuel en effet, comme si nous n'avions pas échangé sur un autre plan, il revient sur son parcours psychologique. Il émet son désir de départ, sur le versant mythique de "*Quête du Graal*", de croisade ou d'extra-terrestres qui pourraient l'emmener dans un ailleurs idéal où il serait choyé. Il parle d'un "*essaim*" où il pourrait s'agglutiner à d'autres. Le choix de ce mot polysémique nous arrête sur la dimension latente du lien à l'objet archaïque. Il associe avec l'amnésie ou l'absence de moments d'intimité que sa mère aurait pu lui prodiguer, peut être reliée à sa soumission à son époux; il se dit révolté par cette attitude mais il en conçoit l'origine dans la terreur imposée par le père.

A propos de ce dernier qui représente l'objet central de sa préoccupation, Monsieur Rouge utilise les métaphores de "*dictateur, de prophète*" dans les pas duquel il était contraint de mettre ses propres pas, sans espoir de laisser une "*trace* " personnelle. Il en parle encore comme d'un dieu vengeur et cruel dont il lui est impossible de détourner le regard. La notion de jugement émerge ainsi, lui rappelant des événements honteux qu'il mentionne avec des larmes dans les yeux; il laisse flotter à ce sujet comme une exhalaison d'avalissement sexuel; mais la honte est muette, tout juste furtive, et nous sommes seule à la ressentir.

Parasitée par le regard et l'emprise paternels, toute idée de prendre soin de lui est déboutée par Monsieur Rouge. Par notre hésitation à recevoir son père tandis qu'il réitère cette demande, nous nous centrons sur la constitution d'un espace d'intimité personnel. Mais cette divergence paraît être un début d'accroc dans la relation thérapeutique que, pourtant, il persiste à investir. Il prétend même qu'au terme du dispositif gratuit, il trouvera une solution pour payer ses séances. Cette remarque nous inspire le fantasme, fugace mais honteux, qu'il pourrait même songer à se prostituer pour cela, en référence avec ce qu'il avait précédemment laissé imaginer.

Peu après, il commence à exporter le conflit jusque là circonscrit à la sphère corporelle, psychique et intra-familiale, sur les travailleurs sociaux. Pourtant, l'imago paternelle reste prégnante en terme de "*fléau de la balance*" qui penche toujours plus lourd du côté du fils, comme s'il pesait du plomb. La légèreté, l'ouate ou la plume lui semblent de fait inaccessibles.

Pendant quelques temps, nous ne nous rencontrons plus qu'au sein du lieu d'accueil où il s'autorise quelques remarques acidulées à notre attention. Il mène une démarche de reconnaissance de son handicap et ne peut donc s'engager pour des entretiens individuels. Il explique que son père a beaucoup critiqué notre refus de sa présence, en dépit des tentatives du fils pour nous réhabiliter. Monsieur Rouge signale que, "*s'il (vous) connaissait, il changerait d'avis*", de telle manière que nous comprenons un reproche implicite de n'avoir pas permis cette présentation. Pour que le père change d'avis sur notre compétence, il faudrait que le fils renonce à sa parcelle d'individualité, à l'esquisse de sa subjectivité, donc accepte la répétition de l'empiétement ancien. Il verbalise par ailleurs un scénario rationnel, fondé sur une normalisation par le travail, qui semble ne pas authentiquement lui appartenir. Il finit néanmoins par reprendre un rendez-vous que nous n'entendons déjà plus comme une demande réelle. Il y vient avec un large retard, prétendant s'être endormi, tandis que jusque là il était toujours très ponctuel. Il explique rester dans l'incertitude entre deux désirs opposés, celui de tout quitter de nouveau, ou celui de "*franchir la porte intérieure*". C'est pourquoi, il reste sur le seuil, hésitant entre "*claquer la porte et entrer, sans savoir (si je vais) trouver les bonnes clés*". Il authentifie notre comparaison avec la problématique de son entrée ou non en thérapie, reliant ces questions à sa difficulté de trouver sa place, en soulignant que celle-ci pourrait être là où son père n'est pas, mais que ce lieu n'existe pas. Nous le sentons en danger, mal identifiable; nous ne pouvons que mettre l'accent sur un choix personnel minimal, espérant ainsi apporter une nuance par rapport à ce qu'il définit comme un "*conditionnement en rouge ou noir*" auquel il se pense assujéti depuis toujours. C'est seulement alors que nous prêtons l'oreille à l'insistance de la référence à son patronyme, que nous avons tenté de restituer dans l'équivalence suivante: il semble contraint et assigné à deux seules possibilités: être noir, ténébreux et mauvais, ou rouge, enflammé et honteux. Au-delà, le rappel du nom du père résonne comme une destinée tragique qui le transcende et dont l'issue est barrée.

Il rate le rendez-vous suivant. Nous ne le voyons que par hasard au lieu d'accueil, un jour où nous ne devons pas être présente; il semble éviter la rencontre en baissant son regard ou nous tournant le dos. Il se ré-alcoolise de plus en plus souvent. Nous apprenons que sa santé empire et lui impose une nouvelle hospitalisation pour d'autres examens.

4.3.3. Synthèse, commentaire et axe central : la brûlure viscérale de la honte.

4.3.3.1. LA HONTE DES LIENS.

Monsieur Rouge est envahi par une brûlure. Il plie, à 36 ans, devant un père omnipotent qui parvient à le déloger du sous-sol où il se terre sans humains, qui s'invite dans son

espace thérapeutique. Il avait déjà inscrit sur les ongles de son fils, le rouge qui s'est, à n'en pas douter, propagé sur sa face, déjà peut être perdue à ce moment. L'humiliation ressentie par l'enfant a pris sa source dans la sanction paternelle. Cependant un mot étonnant renvoie à l'imgo maternelle; "*l'essaim*" fusionnel rêvé peut en effet sans trop de peine s'entendre comme la quête du giron qui, nous dit il, n'a pas laissé trace dans sa mémoire. En revanche, à la place de cette absence, "*le pas*", la marque du père, s'est gravé, à travers une tyrannie surmoïque qui stigmatise sans cesse le sujet. Ainsi, en lieu et place d'une sécurité précoce, le rouge de la honte s'est installé au fond de Monsieur Rouge.

L'apaisement relativement durable dans lequel il a commencé à construire une vie professionnelle et amoureuse semble le guérir de la tourmente de l'enfance, jusqu'à ce que le projet de perpétuation de la lignée, de transmission du nom, réactualise ce qui avait été enfoui, provoquant la rupture du couple. La perspective de paternité a sans doute opéré comme retournement de la soumission passive en potentialité active sur l'enfant à venir. Dès lors, Monsieur Rouge, ne pouvant supporter le risque d'endosser la violence à la place de/du père, ne trouve d'autre choix que celui de quitter tout lien social. Sa fuite et son ensevelissement dans la cave, évoquent déjà la présence d'une honte in-sue mais active.

Le lien à autrui est institué sous ce principe, confirmé par la misère et la précarité matérielle. C'est encore la honte silencieuse qui amène l'allusion d'une possible prostitution, en tout cas d'une conduite qui fait sourdre des larmes dans ses yeux. Enfin, l'offrande de son corps aux investigations médicales peut être comprise sous ce même registre.

La relation actuelle est régie par la soumission au père qui l'héberge et pénètre ses espaces, qui l'accompagne dans ses démarches sanitaires et sociales. Monsieur Rouge prétend vouloir à la fois l'éloigner de, à la fois l'introduire dans sa subjectivité, comme si son intimité ne pouvait résister à l'omniprésence paternelle.

4.3.3.2. L'ESPACE EMPIÉTÉ.

Monsieur Rouge, empiété depuis toujours par la représentation d'un Père divin et vengeur, n'est de nulle part, n'a jamais eu aucune place, sauf peut être celle d'infra-humain, identifié aux chiens du sous-sol. L'appartement qu'il occupe, la ville où il réside, sont marqués de l'emprise et du sceau paternels qui pèsent sur lui comme du plomb. Pourtant, il rêve encore de légèreté, d'intimité et de douceur, c'est à dire d'un monde informel, fusionnel et éthéré, que sa mère n'a pas pu lui offrir en son temps. L'espace psychique, en s'ouvrant sur la vie intérieure où couve toujours le désir de l'archaïque, en dévoile simultanément les absences essentielles. Jusque là plus ou moins bien calfeutrée, la brûlure du manque se réveille sans aucun liniment pour l'adoucir. Il semble que, face à ces empiétements successifs, Monsieur Rouge n'ait pas réussi à constituer une topique subjective.

4.3.3.3. LE CORPS ÉHONTÉ.

Monsieur Rouge a inscrit en lui les strates de l'affliction interne. Palimpseste des

empiétements successifs, son corps se montre à vif et cependant voilé. Rouge et noir en même temps, honteux et désespéré, incandescent et sombre. L'exhibition est d'abord dans la description publique et détaillée des différents problèmes de santé à l'interlocuteur que nous sommes, ignorante et immédiatement troublée de la profusion des diagnostics et des examens. Les viscères inflammatoires et sanglants, l'alcoolisme ulcérant, évoquent l'espace le plus enfoui du corps, que nul ne devrait visiter. Pourtant, la médecine, en tant qu'observateur anonyme est autorisée à le fouiller, le pénétrer dans tous les segments de son appareil digestif, renvoyant de fait Monsieur Rouge à une sexualité subie et humiliante. Il ne s'en offusque pas, ne signale ni souffrance ni gêne devant cette succession d'intrusions. En outre, le corps médical est légitime à couper, dériver, prélever des parties de lui. Comme si, sur le plan psychique, il procédait à sa place à l'isolation et au clivage d'une part de soi, dans l'illusion que l'élément lésé ne contamine pas l'ensemble. Hélas cet espoir se révèle vain, car non seulement les médecins ne conviennent pas d'un diagnostic incontestable, mais de plus, la santé globale de Monsieur Rouge s'aggrave au fur et à mesure des interventions. En effet, l'anxiété et l'insomnie, accompagnées d'anorexie sont considérées par le sujet comme afférents aux traitements. Une seule certitude existe pour lui, celle d'une maladie qui le ronge de l'intérieur et qui risque de l'emporter.

Toutefois on peut aussi entendre cette attaque du corps comme la mise en scène d'une conflictualité interne fondamentale. En effet, elle semble représenter en premier lieu, une forme d'opposition à l'emprise paternelle puisque, objectivement, son état de santé dédouane Monsieur Rouge de l'obéissance d'insertion dans une vie sociale ordinaire. Dès lors, sur ce plan au moins, il s'invente un espace interne inédit qui ne répète pas à l'identique l'injonction paternelle.

Mais elle confine le patient à un territoire limité au creux de son corps, dans l'espace le plus souterrain, le plus enfoui de son être, ses viscères. Lorsqu'il évoque sa pathologie, Monsieur Rouge ne cesse en effet de décrire les symptômes et les interventions qui y sont rattachés, dans un investissement paradoxalement intense et désaffectivé. Ultime bastion contre l'intrusion paternelle, les intestins sont malheureusement empiétés par la science, autre figure d'autorité suprême, chargée de guérir l'énigme de sa maladie. Au fond, celle-ci peut se concevoir comme la forteresse où se love le reste d'intimité de Monsieur Rouge, et où la honte enfouie trouve une voie de représentation par les symptômes digestifs. Mais le déplacement de la souffrance psychique en maladie physique, renvoie le sujet à la violence de l'intrusion corporelle exercée par le père. L'intimité ultime résidant au fond de lui à défaut de trouver sa réelle place psychique, est alors effractée de manière chronique par la raison savante qui dévoile le rouge de la honte et la gravité de l'atteinte. Le père avait autrefois livré à la risée publique la faiblesse de l'enfant onychophage; la médecine explore les entrailles de l'homme, en difficulté avec une problématique homosexuelle opportuniste ou essentielle, mais qui surtout réactualise le lien princeps avec l'homme/père imago prophétique tyrannique et divine.

Brûlé, Monsieur Rouge l'est de l'intérieur, laissant derrière lui la trace éhontée du rouge de son sang et de son nom, d'une lignée qu'il ne peut perpétuer à cause de son impossibilité à soutenir la place du père. Aucun baume ne semble capable d'éteindre son feu intérieur et la médecine, inopérante, se résout à amputer ce corps déjà invalide, faute

de réussir à soulager le martyr de sa subjectivité.

Monsieur Rouge utilise donc la scène de son corps enfoui et fouillé pour signaler l'humiliation qu'il a accueillie jusque dans ses lieux de vie. La figuration du sous-sol est une métaphore extrêmement significative de la réduction topique du sujet au plus petit espace possible. Elle éclaire aussi la question du dedans caché, seule place possible pour lui qui passe son temps à éviter d'être retrouvé. Mais par un retournement en son contraire, l'intime s'exhibe comme si Monsieur Rouge cherchait une instance capable de reconnaître sa honte et de prononcer une juste sentence. Car l'accusation chronique du père, dont le regard inflexible reste dardé sur lui où qu'il aille, lui est devenue intolérable. L'alcool et l'errance ont sans doute eu pour fonction de détoxifier le lien tendu, en esquissant une tentative de retour dans l'indéterminé et l'archaïque. Mais Monsieur Rouge ne s'est pas échappé longtemps; le lien mais aussi le corps sont devenus surdéterminés; les sites internes se montrent sans vergogne, instrumentalisés par la médecine. Ce faisant, Monsieur Rouge mobilise d'autres regards sur lui, en creux, mais activement, recréant ainsi un lien et une appartenance sociale nouvelle, celle d'objet de soins. C'est cette perspective qui semble à l'œuvre dans sa demande équivoque à notre endroit.

4.2.4. La honte sur le contre-transfert.

Dès les premiers instants, Monsieur Rouge suscite en nous l'envie de le faire taire. Non qu'il se trompe d'interlocuteur en s'adressant à nous; mais la teneur de son discours n'est pas adaptée au lieu ni à la nouveauté de la relation, et l'indifférence qui l'accompagne paraît insolite et décalée. Nous sommes gênée par le sentiment d'indiscrétion qui nous submerge, à entendre les trajets suivis par les multiples fibroscopies à l'intérieur de son tube digestif. De surcroît, l'intrusion parentale, envisagée dans la relation thérapeutique avant même qu'une demande ne soit élaborée, le brusque aveu de l'addiction alcoolique, clôturent et remplissent à ras bord notre capacité d'écoute.

Immédiatement, Monsieur Rouge "*se constitue comme notre intrus (...à travers) un transfert topique s'appuyant sur une symbolisation en présence de l'autre*". (B. Duez, 2002. p76-82) Autrefois empiété par l'objet, il choisit aujourd'hui un autre objet, prescrit par ses interlocuteurs actuels, pour l'envahir à son tour. Notre réponse, consistant en un différé et une proposition de rencontre individuelle, est agréée comme un apaisement provisoire. Il entre alors, pour un temps, dans notre sphère, s'ajuste à notre perspective et déploie ce qu'il imagine être du domaine psychologique. Il évoque sa "*chute* " psychosociale, à la suite d'une rupture amoureuse, revient sur ses dépendances et ses projets. Lorsqu'il nous laisse imaginer une possible prostitution au moment de son errance, nous sentons le rouge nous monter aux joues pour une pensée qu'il n'a pas émise.

Mais il évoque régulièrement la présence du père, perspective que nous ne savons comment traiter, sauf à la considérer comme une effraction supplémentaire dans l'espace qui lui est réservé. S'il insiste sur cette éventuelle venue, nous pensons qu'il n'a pas encore quitté l'emprise, sans plus nous attarder sur ce point. Ce niveau de la honte ne nous parvient pas, tandis que Monsieur Rouge a sans doute été précocement avili par cet empiètement-là, les suivants n'en étant vraisemblablement que la conséquence. Il nous

perd dans des hontes successives et diffuses, que nous imaginons assurément moins archaïques qu'elles ne sont.

Sur ce point, A.Ferrant (2000) parle d'une "*honte d'être*" qui touche à une "*confusion identitaire primaire*". Dans le prolongement de sa recherche, il évoque un peu plus tard la question de «*la double transparence et la honte* » (2003) qui entraîne le sujet exclu dans un paradoxe proche de celui que supporte Monsieur Rouge: «*la grande exclusion implique (...) une double transparence du sujet: d'une part l'autre sait tout de lui, il n'y a pas de domaine caché; d'autre part il n'existe pas face aux autres, il n'est pas vu et l'indifférence règne. La honte est alors omniprésente: l'essentiel de soi est d'un côté trop visible et de l'autre dénié*». Car Monsieur Rouge est éhonté en ce qui concerne la description de son intimité, en référence à la notion du «*négatif cloacal partagé*». Ce qui devrait être «*inviolable et tenu secret*» est développé à l'envi, au point de nous en détourner comme d'une chose malséante. Mais lorsque Monsieur Rouge insiste sur la dimension filiale, qui enfin pourrait être accueillie et contenue dans un espace psychique idoine, nous en refusons les modalités de présentation, sans en comprendre l'importance, rejetant ainsi dans les limbes ce qui aurait dû avoir droit de cité dans une communauté de paroles. Pourtant, il est probable que le sujet désirait mettre en scène son inféodation à la tyrannie paternelle; dans cette représentation sur une scène actuelle, aurait pu émerger ce qui a sans doute empêché la création d'un espace d'intimité; ou si l'on veut le dire autrement, ce qui a suspendu le processus de constitution topique, laissant le patient dans un «*non-man's-land*» de l'ordre de la proto-topique.

On pourrait donc considérer cette situation comme le contre-exemple du concept d'amarrage. En effet, Monsieur Rouge n'a pas investi durablement la relation, au contraire, s'en est clairement et semble-t-il définitivement, détourné après quelques tentatives. Mais nous pouvons penser, avec le recul offert par l'analyse, qu'elle en marque au contraire les conditions préalables: en effet, le lien lancé par le sujet, aérien, informel et sécable à tout moment, aurait dû être accepté par l'objet, sans autre projet que celui de le retenir sans l'agripper; mais de plus, il aurait fallu le recevoir comme il était présenté, sans souhaiter le modifier ni dans sa forme, ni dans son contenu. Or il nous paraît que notre obstination à refuser ce que Monsieur Rouge insistait à nous proposer, représente véritablement le retour de l'empiétement, de la maltraitance active, que le sujet a déjà vécus. Comme si nous remettions en scène, de notre propre chef, le vernissage des ongles par le père, nous avons imposé notre volonté à Monsieur Rouge; sous le prétexte de ne pas le laisser enfermé dans la dépendance, nous avons empêché qu'il prenne la place qui lui était jusque là assignée, donc la seule qu'il pouvait reconnaître comme sienne.

Notre contre-transfert a ainsi perdu ses propriétés d'amarrage, en se centrant trop vite sur l'objectif, inatteignable en première intention, d'accès à l'autonomie psychique. Il a reproduit le processus de «*lune de miel*» initial entre les grands exclus et leurs interlocuteurs; isolant la réalité subjective de la personne, pendant un temps d'illusion partagée, il a privilégié le désir de normalisation, que nous avons incarné en tant que représentant du corps social. Cette perspective, imprégnée des traces d'empiétement précoce, a réactualisé l'éprouvé d'effondrement par l'absence d'accueil inconditionnel, donc de messenger d'une préoccupation maternelle primaire d'une part; elle a figuré la

contrainte, déjà subie, d'une pensée normative à propos de ce qui devrait être bien pour lui, donc d'une position surmoïque, indiscutable et tyrannique, d'autre part.

Il semble que la honte indicible et irréprésentable ailleurs que dans les entrailles, ait tenté une issue par l'intermédiaire de l'objet que nous avons un moment été pour Monsieur Rouge. Mais en lieu et place, son destin s'est noué dans notre incapacité à d'abord seulement la recevoir et la contenir. L'échec de l'amarrage dans cette situation paraît donc avoir été celui de l'échec du traitement de l'éprouvé de honte en nous.

5. Boris, "l'enfant-clodo".

5.1. Introduction.

Il y a longtemps que les rencontres avec Boris croisaient en arrière-plan le travail mené par ailleurs avec les grands exclus, sans que cela ne tienne d'une attention directe ni délibérée. Seuls, de vagues contours, des attitudes identiquement floues et énigmatiques, des impressions personnelles insolites, forçaient notre esprit à ce type d'association.

Au cours de la recherche, s'est progressivement imposée la nécessité d'insérer le suivi de Boris dans la réflexion sur les errants et les précaires. Nous tâcherons de repérer, à travers la situation de cet enfant devenu adolescent pendant la thérapie, les prémisses d'un psychisme "erratique". Nous verrons ce qui, en train de s'organiser dans l'actualité d'un sujet en devenir, peut se retrouver en filigrane chez les adultes gravement désaffiliés. Même si, certainement, rien n'est jamais totalement identique, nous imaginons qu'il existe sans doute quelques points communs entre ces différents sujets.

Le lien attendu entre les situations précédemment développées et celle de "l'enfant-clodo" concerne donc les préalables conduisant à la suspension d'une topique psychique suffisamment déployée d'une part, et la qualité de la relation thérapeutique à proposer pour remettre en route le processus d'autre part.

Pour aborder la clinique de ce garçon en respectant la logique de la recherche, nous proposons de décomposer le travail en des parties équivalentes aux précédentes. C'est ainsi que nous garderons une anamnèse générale, puis un découpage chronologique des entretiens en trois séquences. Nous reprendrons une synthèse et un commentaire global avant de terminer sur l'axe central et la relation thérapeutique.

5.2. Anamnèse.

Boris est amené en consultation par ses parents lorsqu'il a bientôt douze ans. Le discours le concernant est sombre et le père, excédé, menace de le mettre en pension; il est vrai que Boris, en classe de 6^{ème} à l'époque, manifeste un comportement et des résultats scolaires problématiques. Nous sommes d'emblée frappée par le décalage entre le collège où il poursuit sa scolarité, l'un des plus huppés de la ville, et l'apparence de

l'enfant. Il s'emmitoufle dans une parka verdâtre qu'il ne quitte à aucun moment de la séance, le regard baissé, sans aucune parole.

Les parents signalent un suivi ancien par de nombreux psychologues, apparemment sans beaucoup de succès, pour des troubles antisociaux importants. Boris ment depuis toujours, vole souvent, présente une énurésie et une encoprésie extrêmement gênantes pour l'entourage, mais qui ne semblent aucunement l'indisposer. Alors qu'il est un enfant indubitablement doué, l'école est devenue une source permanente de scandales divers, de bagarres interminables, qui le font régulièrement exclure. La psychologue scolaire nous informe que son allure, son attitude et ses problèmes sphinctériens lui ont valu le surnom de "clodo". Mais Boris semble indifférent à tout.

Il est le puîné d'une fratrie de trois garçons dont l'aîné est porteur d'un handicap moteur; les parents banalisent cette situation et n'en diront rien, sinon que Alex se déplace en fauteuil et qu'il vit en institution spécialisée. Il n'est présent que le week-end. Steve le benjamin, d'un an plus jeune que Boris est pour lui, l'objet et la cause de toutes les disputes, bagarres et vols, en particulier en ce qui concerne la place de chacun auprès des parents.

5.3. Apprivoisement et tissage du lien.

5.3.1. La prise de contact et les premiers mois.

Dès la première séance, Boris prend une pâte à modeler de couleur sombre, qu'il pétrit sans lui donner ni forme ni projet. Il arme jusqu'aux dents deux chevaliers. Il parle peu, répond à peine à nos questions, exprimant seulement qu'il ne veut pas aller en pension, parce qu'il se sent bien dans son école.

Nous décidons de commencer un suivi à raison d'une séance tous les quinze jours. Les maigres revenus de la famille, ainsi qu'une attention diffuse à ne pas précipiter la prise en charge, nous ont sans doute poussée à proposer ce rythme.

Dans ce premier contact, la question de l'organisation psychique s'impose à notre esprit. La crainte d'une psychose infantile ne résiste cependant pas à l'évidence d'une faille narcissique grave.

Au début de la thérapie, Boris va beaucoup exhaler ses odeurs corporelles que, pendant un temps, nous laissons flotter sans rien en dire. Seule, la pensée des patients suivants nous autorisera à l'informer de la nécessité d'ouvrir la fenêtre, pour aérer avant qu'il ne parte. Nous avons l'impression qu'il semble vouloir laisser ici une trace sensorielle de son passage. De la même façon, sans mots, il joue beaucoup avec la pâte à modeler, marque son empreinte sur les objets. Il invente des histoires, pas encore des scénarii mais plutôt de simples scènes d'abord isolées. Leur réalisation est très élaborée et produit un effet de véritable création, qu'il dévalue systématiquement, même lorsqu'il sait que d'autres enfants l'admirent. Après une période dans laquelle il passe d'un jeu à l'autre sans trop de cohérence, Boris s'attarde sur les animaux féroces, qu'il gave puis enterre. Le crocodile est souvent retenu, gorgé de pâte à modeler jusqu'à vomir ou s'étouffer. Il enfouit un Bernard l'ermite dans la pâte, mais cet animal vit encore, précise-t-il, en filtrant

le sable. Cependant le crocodile, dégagé de ce qui était enfourné dans sa gueule, vient grignoter le tertre protecteur du crustacé, alors dénudé et en danger d'être englouti. Boris met en scène une dualité autour de la dévoration mortelle: il s'agit d'être gavé au risque d'étouffer, ou de déterrer l'objet pour le croquer. Le coquillage squatté par le crustacé figure un essai de protection mais, à la merci du premier fauve qui passe, il laisse son habitant nu et mou.

Une première représentation humaine se fait jour, par la fabrication d'une "*tête de clown/tête de pioche*". Représentation-chose, la tête de pioche n'est pas encore un symbole, une "vraie" pioche étant plantée dans la joue du bonhomme. Boris l'affuble d'un boulet au pied.

Progressivement, l'histoire commence à s'organiser. Les thématiques récurrentes concernent le gavage, la dévoration, la vase et l'élément marin avec les animaux qui l'habitent. Il revient souvent sur la trace, l'empreinte sur le corps des animaux, ou leur enveloppe externe. Il ne peut pas envisager que tout cela ait un sens et n'a rien à dire de ses productions.

Dans la relation thérapeutique, il est alerté par un hématome sur notre visage, sur lequel nous nous arrêtons un moment. Attentif, il écoute gravement nos paroles, avec une sorte d'hésitation à croire à notre explication d'un accident de la circulation.

Il émet quelques mots, presque extorqués, sur la difficulté de faire une demande à son père pour être seul avec lui.

Six mois après le début de la prise en charge, Boris quitte un peu de son allure infantile et sombre. Il paraît moins tendu et évoque un rétablissement léger de ses notes et de la relation familiale. Il joue avec une canne à pêche dont il défait les nœuds, en associant avec le plaisir qu'il prend aux parties de pêche où son père le convie parfois, seul. Il met en scène une attaque par le "*tyran Hitler tête de nerf*" et ses sbires, très armés. Il critique l'odeur et la consistance de la pâte à modeler, lui trouvant des "*fissures aux points de soudure*". Il y enfouit pourtant une autre arme. Il expliquera à la même période son observation entomologique des fourmis dans les fentes de la terrasse. Il va redoubler.

Dans les séances suivantes, Boris montre d'inquiétants moments de désorganisation psychique, où la crainte de la psychose fait retour. Un épisode est particulièrement éprouvant, dans lequel il saccage une paisible scène de pêche, avec beaucoup de violence et d'acharnement. Dans une sorte d'excitation croissante, il répète l'effondrement d'un morceau de pâte à modeler de forme phallique, après l'avoir mollement collé au fond du couvercle d'une boîte. Chaque fois, nous prévoyons en silence le bruit métallique de la chute, dans une angoisse diffuse. La confusion précède et suit tout nouveau collage, amenant Boris, dans une frénésie compulsive, aux confins de l'étrangeté et de la discordance, lorsqu'il finit par écraser la pâte sur son visage. Un rictus sur les lèvres, il s'est totalement absenté de la relation. Pour sortir de la sidération, nous formulons quelques mots, autant pour nous que pour lui, avec l'idée que ce qui s'est longtemps et souvent écroulé, peut un jour s'arrêter de tomber. Mais ces paroles semblent dérisoires face à l'ampleur de la catastrophe psychique représentée sous nos yeux. A la fin de cette séance épuisante, nous avons l'impression de ne pas être de taille à contenir un tel

désastre.

5.3.2. La deuxième année.

Beaucoup d'erreurs de rendez-vous empêchent le retour de l'enfant avant la fin des vacances d'où il revient rasséréné, expliquant avoir "*construit un barrage*". Comme s'il avait oublié la séance précédente, il construit des engins de guerre, "*une plate-forme d'amarrage*", un bateau qui protège des armes et des pirates. Un monstre se transforme en humain. A la même époque, Boris fouille dans les placards, dévore le pain de notre repas du soir, vole des figurines. Il rejoint un groupe de psychodrame d'une institution de soins, sollicitée par la famille qui n'a de cesse de chercher les thérapeutes qui pourraient enfin le guérir. Aucun contact n'est établi avec ces soignants pendant longtemps, mais la démarche paraît intéressante pour aider l'enfant dans la représentation de son monde interne. Il se débrouille souvent pour alterner les moments de progression et de régression, suscite parfois en nous des réactions éducatives déplacées mais inévitables.

Il reste très occupé par la pâte à modeler, dont il aimerait utiliser la totalité; il ne réussit pas à la couper en trois parts égales. Il crée un jeu de lumières harmonieuses et tamisées, aussitôt nuancé d'une autre thématique plus obscure: le cimetière insulaire des chevaliers, avec un monticule où sont fichées de nombreuses épées. Encore une fois, l'angoisse de dévoration revient; le crocodile rôde toujours en compagnie des requins, avalant les morts et leurs épées en même temps que le tertre qui les recouvre. Quelques mots raccordent le jeu et son histoire, autour de la mort d'un grand-père et celle d'un enseignant investi. La séance se termine avec la production d'une "*tête d'Halloween*", balafrée, piquée et sans cervelle, elle-même dévorée par l'éternel crocodile.

Boris semble entrer dans un début de symbolisation et de rassemblement des éléments épars de sa réalité psychique, qui nous laisse entrevoir un certain espoir pour la suite du travail. Pourtant, les parents mentionnent la pérennité de ses conduites antisociales de vols, bagarres ou mensonges. Il est toujours pris sur le fait, comme s'il le cherchait. La conflictualité interne se fait jour dans la tendance concomitante à être aimé en même temps que rejeté et exclu; il nous fait, de la même façon, traverser espoirs et échecs successifs. Il réussit à être premier de sa classe à la fin du trimestre, en est félicité; pourtant, dès qu'une bonne note arrive, il la fait suivre d'un résultat catastrophique.

Il aide Alex pour ses déplacements, mais continue à se bagarrer de plus belle avec Steve, ou provoque un début d'incendie. A ce propos, est rapporté un événement survenu autour des quatre ans de Boris, au cours duquel son père s'était accidentellement et sérieusement brûlé. Ce garçon, d'ordinaire si peu bavard, insiste beaucoup pour rappeler la scène, mais le père dénie la possibilité d'un tel souvenir. Personne ne note aucun lien entre l'accident du père et le début des troubles de Boris.

Pendant quelques temps, il passe beaucoup de temps aux toilettes avant la séance, jusqu'au jour où nous découvrons qu'il a méticuleusement vidé les produits d'entretien, sous le prétexte de devoir "*nettoyer la cuvette*". Devant cette nouvelle énigme, l'idée s'impose qu'il croit devoir nettoyer ce qui est sale et l'encombre. Comme pour chaque passage à l'acte, Boris ne semble rien éprouver, sauf que tout est délié, "*sans rapport*". Nous avons cependant l'intuition qu'il tente de signifier quelque chose de l'évacuation du

déchet encrypté en lui. Mais son agacement face à nos interprétations, dont il se détourne sans pour autant les dénier, nous laisse un sentiment de tarissement et de vidage de notre propre capacité de penser. Dans la même période, après l'incident des toilettes, il utilise des éléments de jeu de sanitaire qu'il démonte et reconstruit.

Le crocodile, dont l'enfant a longuement développé la dangerosité est ensuite maltraité; son engorgement par des boulettes dans la gueule, le met en grand danger d'étouffement. Transformé en médecin, il désobstrue les voies aériennes de l'animal, recomptant soigneusement les boulettes extraites, pour éviter de perdre quelque chose. Il semble possible de proposer à Boris l'idée qu'il faut "fermer la gueule du crocodile", pour l'empêcher de mordre ou peut être de parler. A cette suggestion, il répond en silence par la fabrication d'une muselière, dont il enserre les mâchoires de l'animal.

Au bilan suivant, la famille constate une légère amélioration, en dents de scie. Nous pensons qu'il commence à modifier la répétition de l'échec et de l'exclusion; la prise de risque devient plus symbolique, Boris parie avec nous qu'il ne sera pas puni. En effet, à ce jeu de défi auquel nous nous prêtons comme une modalité relationnelle nouvelle, il gagne toujours, montrant qu'il sait s'arrêter juste à temps. Il est fier de ses réussites, dont il parle de préférence lorsqu'il a vécu un échec, comme s'il s'approchait d'un début de régulation interne.

Les troubles sphinctériens s'atténuent, en particulier l'encoprésie, alors que l'énurésie paraît être réservée à la maison; depuis que nous avons osé évoquer devant lui l'incidence de leurs effluves sur nous et autrui, nous ne les avons plus que rarement perçues en séance.

Nous voulons croire que le processus de symbolisation commence à se remettre en route et que Boris investit la relation. Il nous donne à penser que l'affect douloureux et enfoui tente de se représenter, même si les mots échappent encore.

5.4. Déchirures et raccommodages.

Boris va avoir 13ans. Le passage en classe supérieure est assuré; il envisage de rejoindre les pompiers, pour extraire les gens de leur voiture quand ils y sont incarcérés. Nous ne pouvons manquer de penser le lien à distance avec notre accident de la circulation. Il continue à souffler le chaud et le froid dans les séances, se montrant muré, taciturne, improductif ou inversement, drôle, communicatif et imaginaire, successivement et à l'infini. Il tente de trouver les maillons manquants de la chaîne qui tenait le coffre ouvert.

Le jeu change d'aspect et ne convoque plus exclusivement le crocodile. Il met en scène une forêt amazonienne abritant un arbre immense, envahi de serpents. Au cœur de cet arbre se cache un *"squelette/fantôme perdu"*.

Il revient sur le jeu des boulettes de pâte à modeler qu'il expulse, cette fois hors d'une pompe par propulsion d'air. La projection concerne progressivement, dans une excitation croissante, la totalité de la pièce; nous-même recevons quelques fragments de cette explosion. C'est un véritablement déchaînement, dans la double acception de libération et de déliaison. Nous tentons de le contenir, en proposant à Boris de déposer les boulettes

dans le réceptacle approprié. Il fait part de son inquiétude que *"ça ne sorte pas, ça reste coincé"*. Il termine cette même séance en lacérant le bloc de pâte à modeler orange dont il s'était servi pour les boulettes, le transforme en une figure grimaçante du *"fantôme d'Halloween"*; c'est une reproduction très exacte de la forme publique de ce mythe.

Un rendez-vous est oublié. Au suivant, tout va mal de nouveau, il accumule les "bêtises" et les reproches, se bat avec Steve. Une fois ces informations déposées en début de séance, il ne veut rien en dire de plus. Il reprend la pompe, en tête l'embout pour en extraire les boulettes non évacuées, s'énerve et jure lorsque ces dernières ne sortent pas assez vite à son goût.

A la séance de bilan, la catastrophe semble en effet avoir eu lieu. Boris arbore des traces de strangulation, consécutive à une bagarre plus violente que les autres. Un placement en centre pour "adolescents difficiles" est proposé. Les parents souhaitent arrêter la thérapie avec nous, à cause de problèmes financiers que le père finit par minimiser. Nous éprouvons l'urgence de ne pas lâcher Boris, malgré le désarroi qu'il nous fait éprouver et l'impression d'incompétence qui nous submerge de nouveau. Les processus d'auto-exclusion règnent et semblent pour l'instant remporter la victoire sur le travail psychique. Nous restons à la disposition de Boris et proposons à la famille de réfléchir à la suite pendant les vacances d'été, pour nous contacter le cas échéant à la rentrée. Nous redoutons que l'adolescent disparaisse une nouvelle fois hors de toute possibilité thérapeutique, avec pourtant en arrière-plan, le sentiment de l'évidence de son retour.

Lorsque, un trimestre plus tard, la famille se manifeste de nouveau, nous l'informons de la nécessité de faire lien avec l'équipe de psychodramatistes. Ce contact va se faire rapidement, le pédopsychiatre semblant lui-même prêt à nous solliciter, comme si Boris et ses parents avaient instauré soudain un besoin de cet ordre, tandis qu'auparavant la discrétion et l'isolation prévalaient entre les deux formes de thérapie. L'adolescent a physiquement beaucoup changé; il paraît heureux de son retour et parle plus volontiers; il évoque son frère aîné pour la première fois spontanément, mentionne un conflit entre eux, quand Alex refuse de le saluer; en revanche le lien à Steve semble s'améliorer, les bagarres deviennent moins fréquentes. Nous sommes étonnée de voir Boris consentir aussi facilement à évoquer la situation d'Alex, son école, ses capacités motrices, son autonomie, thèmes qui autrefois n'étaient jamais signalés.

Son avancée en âge nous incite à privilégier la parole au détriment des jeux exclusivement investis jusque là. Dans l'espoir qu'il privilégie la première forme d'expression, nous le laissons cependant occuper l'espace de la séance à sa guise, en décidant de verbaliser nous-même, davantage qu'auparavant, ce qu'il nous donne à voir. Il se saisit de la momie, qui nous ramène à une des dernières thématiques explorées. Pour la première fois, il représente une scène familiale, installe des meubles, dans la forêt qui balise un cimetière où vit un fantôme. A côté du canapé, quatre chaises trônent dans le salon. Les quatre places assises sont vides, la momie est allongée sur le canapé, puis, redressée, Boris la démaillote pour en extraire le squelette. Il le repose enfin dans l'arbre comme à la séance précédente.

Il figure ainsi un cadre intérieur, d'abord paisible, qui finit par être cerné sur sa

frontière externe, d'une forêt inquiétante peuplée de cimetières et de fantômes.

La mort et le personnage couché évoquent pour la première fois une présence mort-vivante dans la subjectivité de Boris. Mais nous craignons que cette interprétation ne soit trop violente et la gardons informulée.

Le contact avec le psychodramatiste permet de quitter enfin l'isolement dans lequel nous étions enfermée. Nous apprenons la mort d'une fillette avant la naissance de l'aîné, nous découvrons qu'au cours d'un psychodrame, Boris a mis en scène l'évacuation d'un bébé dans la cuvette des toilettes. Nous convenons de poursuivre un travail groupal/individuel en parallèle.

L'adolescent continue le travail d'évacuation des boulettes séchées, tente de trouver des techniques pour un meilleur résultat, explore des solutions physico-chimiques et aboutit à une perspective médicale. Il est très mutique dans cette séance, répond à peine; nous dramatisons notre agacement. Les séances suivantes mentionnent une nouvelle éviction, cette fois agie par le père qui le retire du collège en cours d'année. Le garçon s'approche d'une émotion, nomme sa peine et s'en détourne aussitôt. Mais il est très pâle, amaigri et recommence à diffuser des odeurs. Dans la relation, il se replie, redevient hermétique et ne peut construire qu'une « *plate-forme terrestre* » pour aller dans les étoiles. Aucun être humain n'y existe, seul « *Dark Vador* » la puissance du mal, y règne en maître⁸ (1). Lors d'une séance suivante, il poursuit son jeu de pâte à modeler qu'il sculpte cette fois en forme de cœur; une « *bulle d'air* » a pénétré ce cœur qu'il essaie de faire pulser. Ce dernier est « *fissuré* » ou troué, ce qui l'empêche de répondre à l'impulsion que Boris persiste à vouloir lui donner. Il est également curieux de réponses « médicales » sur la température vitale du corps. Ces préoccupations cardiaques et thermiques semblent concerner le manque de pontage des liens internes, comme si les parties lésées ne pouvaient encore être raccordées. Cependant, leur présence métaphorique contredit simultanément l'idée de scission. Au bilan familial, les parents estiment que Boris amorce une amélioration, aussi bien sur le plan comportemental que sphinctérien. Les notes sont bonnes après le changement de collège. Nous remarquons le début d'expression des émotions et des sensations. Pour la première fois la famille évoque la difficile prise en charge d'Alex. La séance est paisible, moins destructrice envers Boris que d'ordinaire. Pourtant, nous passerons encore souvent par des phases de vrai travail de symbolisation et de régressions brutales et désespérantes. Boris va continuer à se taire, s'exclure ou se faire rejeter, aussi bien par l'école ou ses parents, provoquant parfois en nous une immense colère ou incompréhension. Sur ces aspects, il pourra convenir qu'il nous amène sur « *des fausses pistes* », jamais signalées à l'inverse des jeux du même nom. A chacun de ses anniversaires, coïncidant avec celui de sa mère, Boris gâche la relation familiale, comme si sa naissance ne devait pas être fêtée, comme si sa présence au monde demeurerait illégitime.

Avec l'adolescence, les problèmes comportementaux s'aggravent par secteurs: il joue avec une arme dans la rue, il vole et attaque les siens, mais aussi il continue à jouer comme un enfant latent. La question sexuelle ne le concerne pas: lorsqu'il répète la chute

⁸ Dark Vador l'anti-héros du film « Star War » (G. Lucas) était autrefois considéré comme un déchet humain; il parvient à imposer sa terreur militaire à toute la galaxie.

phallique à un an de distance, il ne marque aucune compréhension sexualisée de cette figuration. En revanche, il semble être moins gravement déstructuré par ce jeu qu'il peut finir de manière apaisée, supportant que l'objet cesse de tomber. Il accepte l'énoncé de notre colère à le voir se détruire. Ses yeux s'embrument, ses mâchoires se serrent, mais il nous écoute attentivement sans broncher. A la suite de cette scène, il recouvre la boîte d'une très fine membrane de pâte à modeler, puis, toujours à l'affût de nos paroles, il en troue la peau avec un crayon jusqu'à faire une large déchirure.

Violence, arrachement, ambiguïté de la représentation, Boris se montre bouleversant de rage et de désespoir; nous sommes nous-même ébahie par la multitude des possibilités interprétatives de la séquence.

En fin d'entretien, il transforme cette peau rompue en nouvelle tête muselée, trouée au centre du crâne et au cou, balafrée enfin. L'ensemble figure une tête de mort, parfaite métaphore de son état du jour (1).

Nous pourrions poursuivre encore l'anamnèse, tant Boris s'ingénie toujours à ouvrir de nouveaux champs. Mais nous sommes désormais trop près de la thérapie en cours pour le faire. Peut être aussi nous faut il quitter la fascination dans laquelle la richesse des représentations nous plonge. Car nous rencontrons les mêmes difficultés, les mêmes doutes et hésitations, les mêmes intérêts parfois démesurés depuis le début de la relation. Néanmoins le lien thérapeutique perdure, traversant les mouvements antisociaux de Boris et l'incertitude renouvelée de la suite de la prise en charge.

Le chapitre suivant va tenter d'organiser une synthèse des éléments saillants pour en déterminer une piste qui ne soit pas un cul-de-sac de plus.



(1) « la tête de mort ».

5.5. Synthèse-Commentaire.

Boris marque sa trace, sensorielle et déplaisante d'abord. Puis l'empreinte se grave sur la

pâte, par des créations singulières et isolées, sans mots et "*sans rapport*". Il n'est pas question de paroles ni de sens, seulement d'actes déliés.

Progressivement, le flou des scènes laisse place à des scénarii de plus en plus précis, où dominent les angoisses de dévoration; être gavé ou manger l'autre, de préférence l'être sans contenance ou sans vie, évoquent l'inquiétude face à la voracité, la férocité, l'engloutissement ou l'enfouissement, avec une nuance plus apaisante de filtration. Il utilise les choses pour dire les mots; il prend une vraie pioche pour traduire la première figure humaine, celle de la "*tête de pioche*" ligotée et meurtrie.

Boris ne parle pas; il se contente de signes que le tiers doit décrypter. Le travail psychique se décline à deux voix: la sienne, sourde, passe par l'acte; la notre, incertaine, traduit les gestes et les productions.

Inversement, devant une blessure sur notre visage, l'enfant témoigne d'une préoccupation, demande des précisions, émet des doutes. La trace lui est renvoyée comme l'écho d'une violence délibérée.

Les armes se cachent, les animaux s'étouffent, les parents se désespèrent. Boris ne s'extrait pas de la marque du négatif.

A la fin de cette première période, l'enfant ose quelques discrètes associations entre ses jeux et les mots, la partie de pêche et le souvenir du plaisir.

La seconde représentation humaine "*Hitler tête de nerf*", est dictatoriale. Boris entre dans le langage, il critique odeurs et texture de son jeu de prédilection, lui trouve des "*fissures*", comme des écorchures. Il avance dans la symbolisation, jusqu'au moment où une désorganisation psychique brutale l'envahit, laissant toute la place à l'effondrement, à l'inconsistance et à la flaccidité. Bernard l'ermite sans coquille, Boris paraît alors invertébré et nu.

Il revient content d'avoir construit un "*barrage*", digue salubre contre le déferlement interne. Il abandonne un temps la pâte pour construire une "*plate-forme d'amarrage*" protectrice. Le monstre s'humanise. Pourtant, il reste un dévoreur et un voleur, qui se fait découvrir au plus vite. L'enfant agace, séduit, fait alterner les sentiments de protection et de rejet. Il crée l'espoir par des jeux de lumières sophistiqués, et ramène l'obscurité abyssale de la mort. Il se raccorde pourtant avec la réalité de son histoire, quand il évoque le décès de familiers. La troisième représentation humaine, hybride entre mythe et réalité, "*la tête d'Halloween*", est "*balafrée, piquée, sans cervelle*". Boris commence à rassembler les bribes de sa subjectivité, tout en poursuivant son œuvre de destruction; chez les objets sociaux et familiaux investis, il suscite le désir d'exclusion réelle et symbolique.

La scène des toilettes s'éclaire, par l'aide du psychodramatiste. Ainsi donc, un bébé mort est évacué par la cuvette, qu'il faut à tout prix nettoyer de possibles traces. C'est un autre, qui a participé à la scène de l'expulsion du bébé, qui sait le secret décès de cette première-née, mais c'est dans notre espace que le scénario est joué, hors-champ, inintelligible.

Le monstre marin, dévoreur et maltraitant étouffe par les boulettes, omniprésentes et potentiellement meurtrières. Boris tente de le guérir.

A la troisième période de ruptures et de raccommodages de la relation, Boris fait apparaître une forêt peuplée de fantômes. D'objet de gavage interne, les boulettes deviennent objet de projection externe. Boris craint qu'elles ne restent coincées, les recompte à leur sortie. La quatrième expression de l'humain est de nouveau une tête grimaçante et lacérée, un « *fantôme d'Halloween* ». L'adolescent porte des traces de strangulation, comme des preuves, sur son corps, de la violence infligée. A la dernière reprise, la place du frère handicapé, ses performances, ses rejets sont enfin signalés. La momie prend place dans l'espace familial; Boris laisse émerger un peu d'émotion, par l'évocation d'un "cœur fissuré" qui tente de pulser, malgré la bulle d'air parasite.

La relecture de la chute phallique permet une issue plus optimiste que sa première présentation.

Enfin, Boris nous offre une figuration spectaculaire de l'effraction d'une membrane corporelle déchirée, arrachée. Est ce l'enveloppe maternelle qui met au monde des enfants morts ou abîmés ? Est-ce celle de son frère, invalide? Est ce la sienne, salie ? Sans doute la scène condense-t-elle l'ensemble de ces hypothèses, dramatiques dans tous les cas; car au bout du compte, l'humanité ultime que la récurrence des « *têtes* » met en scène, est muselée, trouée et balafmée, représente littéralement une « *tête de mort* ».

Devant ce déluge de significations, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses que le sujet ne confirmera ni ne démentira quasiment jamais. C'est pourquoi nous avons si longtemps hésité à nous prononcer dans le sens d'une interprétation plutôt qu'une autre. Toutefois il semble que cette indétermination participe de la problématique de Boris comme des autres sujets déjà étudiés. Nous prenons donc le risque de sortir de cette perplexité inhibitrice, pour tenter une formalisation dans les termes du corps, de l'espace et des liens.

5.5.1. Le corps.

Le corps de l'enfant est perturbé dans sa fonction de contrôle; Boris exhale les signes de son lâcher-prise sphinctérien, souvent en lien avec des événements contextuels. A notre première rencontre, nous sommes frappée de son odeur mais aussi d'un affaissement global de la silhouette. Enfoui dans un vêtement informe et sans couleur, il semble en tenue de camouflage. Le corps propre n'est que rarement interrogé.

En revanche, c'est par l'intermédiaire des jeux et du tiers que Boris l'évoque. Devant un hématome, il imagine qu'il est le signe de coups reçus; dans le jeu, le corps est dénudé, mou et vulnérable, face à la voracité de l'animal. Dans l'histoire de vie, il est l'objet de souvenir traumatique de la brûlure, ou la localisation d'importantes traces de strangulation, marques de sa mise en danger.

L'adolescence modifie la voix et l'allure du garçon qui revêt le physique d'un éphèbe, sans transformer sa subjectivité. Les avancées corporelles n'interfèrent pas dans sa prise en compte de la sexualité et du désir de grandir. Il reste un enfant dans ses jeux, tout en s'approchant de la pré-délinquance bagarreuse et armée.

Mais sa représentation du corps s'inscrit de manière massive dans la fabrication des différentes têtes; de la tête de clown/tête de pioche à celle d'Hitler, des différentes formes

d'Halloween jusqu'à la tête de mort finale, on peut penser que pour Boris, la tête est rarement investie comme un lieu d'activité agréable et paisible. En outre le phonème "tête" peut également être entendu dans le sens d'allaitement. Sous cet angle, la tétée offerte à Boris par une "mère morte", paraît elle-même infiltrée d'une transmission traumatique inconsciente, absorbée par l'enfant depuis son plus jeune âge. Dans cette logique, la succion de l'embout du jeu de boulettes confond oralité et analité dans une anxiété compulsive à montrer l'indicible.

Ainsi, têtes et tétées figurent la confusion, l'agitation, le fantôme ou le trépas d'enfants mêlés dans le secret familial.

5.5.2. L'espace.

Boris investit l'espace social sur le mode du conflit, de l'attaque et par voie de conséquence, de l'exclusion. Sa place à l'école est systématiquement décalée, remarquée en négatif. Cependant, il n'est pas toujours un perturbateur actif et un mauvais élève; il est en effet capable d'excellentes notes ou de discrétion, voire d'inhibition. On ne parvient donc pas à l'assigner à une place stable. Par ailleurs, dans son espace corporel et péri-corporel, il a réussi à provoquer, sans un mot, l'évitement du contact.

Il s'isole dans les fissures du monde, de la maison, du cœur ou de la matière malléable, refusant de partager l'espace familial s'il n'en a pas l'exclusivité. Il se déploie dans l'environnement public incertain, traîne dans la rue, de préférence avec des armes, ou, à l'inverse, investit les lieux clos ou interdits de manière étrange. Il pénètre dans l'intimité des parents, vole les jeux partagés ou la nourriture privée; il altère la fonction de l'espace d'excrétion, pour laver une blessure venue d'ailleurs. En séance, il envahit la salle par des projections excrémentielles, celles qui ont autrefois obturé la gueule et l'anus du carnassier, le fermant du dedans. L'espace rêvé est infini, l'espace réel est clôturé par le fauteuil d'Alex, la présence rivale de Steve, et la distance que l'encoprésie fixe entre les autres et lui.

5.5.3. Les liens.

Ils apparaissent entremêlés à une corporéité confuse et un espace contaminé, tous deux marqués par la présence de la pulsion de mort. Boris doit soutenir son frère, le bien-traiter, mais il ne peut, pour ces mêmes motifs, que rester dans une indifférenciation évitant la moindre attaque créatrice de liens fraternels. L'identification à Alex est donc à la fois nécessaire et impossible. C'est pourquoi, dans un basculement latéral, la relation à Steve déborde, de la rivalité agressive qui ne peut advenir avec l'aîné.

On pourrait s'attendre à ce que la problématique du handicap occupe une grande place dans le discours et la préoccupation familiale. Mais au contraire, nous ne l'entendons pas, prise que nous sommes dans le vacarme du silence instauré par la famille. Le pacte dénégatif (R. Kaës, 1993) commun à Boris et ses parents, nous contamine tant que nous ne commençons à nous interroger sur l'impact de la problématique de l'aîné que par l'aide d'un regard tiers.

Sur un autre registre, le patient montre une succession d'indices très confus

concernant l'exclusion, le déchet et l'inhibition. Brouillant les pistes, il nous donne à penser que les difficultés dont il est question lui appartiennent en exclusivité, ce que il est vrai, chacun de ses interlocuteurs finit par croire. Ses parents en tout cas, dans leurs alternances de rejet et d'espoir, circonscrivent le problème à ses conduites, depuis bientôt dix ans. L'enfant endosse activement cette assignation offerte par le contrat narcissique (P. Aulagnier, 1975); faute de pouvoir le considérer comme réparateur de la blessure infligée par la filiation, les parents semblent en effet avoir reporté sur Boris la responsabilité des dommages.

La relation que Boris entretient avec les objets sociaux, qu'ils soient matériels, intellectuels ou affectifs, est ainsi pénétrée d'angoisse d'effondrement et de déchéance. Tout se passe comme s'il s'évertuait à n'être que le mauvais objet de tous, thérapeutes compris. Comme s'il ne pouvait être reconnu que dans l'excrémentiel et le honteux, il s'étonne chaque fois qu'une compétence se fait jour malgré lui. Ce sont donc les trois niveaux du corps, de l'espace et du lien qui sont également atteints chez Boris.

Concluons le chapitre par le constat que, pour ce garçon, l'entrelacement serré des trois axes les rend a priori inextricables; il n'est pas certain en outre que leur dissociation soit pertinente. Avant la fin de l'adolescence, il est en effet possible que la différenciation entre les trois niveaux subjectifs ne soit pas aboutie. Si c'est le cas, il devient alors envisageable de proposer une nouvelle lecture des difficultés précoces de l'errance, dans laquelle la prévalence de l'intersubjectivité imposerait au sujet une logique de troubles mixtes. Le "choix" de l'axe privilégié interviendrait alors plus tardivement, selon les aléas de la trajectoire de la personne.

Dès lors, il paraît nécessaire de se décentrer maintenant de ce nœud problématique pour tenter d'en percevoir la trame implicite. Si nous avons évoqué l'intersubjectivité comme source, nous pouvons profiler cette même notion comme delta du trouble. En d'autres termes, il semble désormais pensable de se ressaisir de son lien à l'autre, dans la perspective d'élucider, autant que faire se peut, le magma que Boris donne à voir. Il s'agit pourtant d'étudier moins l'axe relationnel, au sens que nous avons choisi dans les autres situations, que la particularité du lien actuel au thérapeute

5.6. De l'amarrage au transfert, un itinéraire incertain.

Plusieurs étapes vont être notées dans cette prise en charge ; elles touchent à l'attitude de Boris à notre égard, comme à la notre face à lui. Il est par ailleurs important de souligner la place, silencieuse ou patente, du sociétal entre nous, que nous ne pourrions manquer de signaler au fil de l'analyse: intervention des partenaires, demande de positionnement envers des tiers...Bien entendu, nous n'oublions pas l'histoire intra-familiale de l'enfant, mais nous prenons le parti de la mettre en suspend dans ce chapitre pour nous centrer sur la relation actuelle et ses avatars.

5.6.1. L'amarrage.

Quand Boris nous est adressé, il se positionne dans un registre de claustration psycho-corporelle dans lequel sa parole n'a aucune place. Il donne l'impression de n'être

psychiquement arrimé à rien, sauf à sa parka et à son odeur. Obturé par une enveloppe externe qui fait office de carapace, l'enfant paraît inaccessible à un quelconque lien.

La première piste ouvrant à une possible accroche, transite par le jeu que nous pensons encore être, malgré ses douze ans, un média acceptable. Il investit en particulier la pâte à modeler, qu'il utilisera intensivement tout le long des séances, en dépit de quelques remarques de notre part sur le temps qui passe et l'éloigne de l'enfance. Ses représentations évoquent immédiatement une empreinte gravée dans le corps. Mais les interprétations que nous pouvons en retirer, peut-être justes au demeurant, ne nous informent que partiellement puisque que tout cela n'a « *pas de rapport* ». Ce déni essentiel n'annule évidemment pas la richesse des ponts que l'enfant trace entre les fragments de son histoire, mais il ne permet pas de les formuler. Il est vrai que le pacte dénégatif a fait son œuvre sur nous aussi, en nous barrant l'accès aux traumatismes princeps.

Le lien change considérablement lorsque Boris découvre l'hématome sur notre visage. L'enfant semble douter, laissant entendre qu'il croit plutôt à des traces de violence délibérée. Notre corps et notre visage, à l'identique de celui du mollusque et des « *têtes* » créées par Boris, exhibent la marque d'un empiètement; par ce biais, l'enfant peut s'approprier un premier espace d'identification, puisque l'empreinte infligée par le tiers se distribue, se communique et se rejoint de la représentation à l'objet actuel. L'amarrage primitif est pré-symbolique, concerne le corps qui inscrit, endosse sur lui l'atteinte plus ou moins violente ou volontaire.

Si l'environnement familial et scolaire, désespérés, gardent toujours une logique d'exclusion socio-affective, Boris se montre avec nous moins tendu et hermétique, ses productions commencent à s'ordonner, il reprend contact avec des scènes paisibles. Sur les « *têtes* » comme sur l'espace de sa maison, les fissures se nomment.

Pourtant, après ce début d'organisation, Boris nous assigne à une position de « *témoignaire* » d'une scène de déstructuration psychique très inquiétante, peut être abouchée au premier contact psychique authentique de lui à nous. L'évocation de l'effondrement n'a de sens, comme R. Weinrater (2003, p117) le suggère dans sa définition de la rencontre testimoniale, que pour rendre compte de l'expérience qui va être ici communiquée à « *l'autre, représenté par la fonction du témoignaire. L'observation que le témoignaire peut faire des processus de communication à l'œuvre(...) est une ressource supplémentaire mise au service du processus testimonial* ». On pourrait penser que nous sommes mise en demeure d'interpréter la terreur qu'il agit placidement, sans exprimer aucun affect. Pourtant, endiguer la réactualisation traumatique paraît être le seul enjeu de ce moment ; c'est peut être par cette retenue, mais aussi le passage par notre éprouvé personnel, que Boris peut proclamer triomphalement avoir « *construit un barrage* ». Ainsi, il nous semble que la fonction contenante du thérapeute, brutalement sollicitée dans cette séquence, est mise à mal dans sa capacité à ne pas craquer devant la déferlante d'angoisse et d'effondrement. Certes, la proposition du phallus s'écroulant interminablement, convoque en nous des représentations autour de ce qui ne parvient psychiquement pas à s'ériger en direction de l'identification paternelle. Mais Boris ne peut que réitérer, dans une mise en scène inattendue, une chute qu'il faut selon nous entendre dans sa valeur de représentation-chose, celle de l'expulsion initiale hors de l'espace

primitif personnel, l'espace fusionnel avec l'objet. C'est pourquoi nous tenons comme essentielle cette qualité du lien qui, d'abord et seulement, accueille ce qui est énigmatique et inouï.

Lorsque Boris passe de la représentation-chose à une esquisse de représentation-mot, l'amarrage est assuré entre lui et nous, puisqu'il en construit même «*une plate-forme*». Il peut alors commencer à évoquer son désir de s'absenter loin du danger des pirates. Mais, dans le mouvement de balancier qui le caractérise, il se transforme lui-même en notre pilleur personnel. L'interprétation du vol, dans l'acception winnicottien de l'acte antisocial, tient compte de l'espoir d'une «*bonne expérience primitive qui a ensuite été perdue* » (1984, p156). La nécessaire découverte du délit mettant en exergue le lien direct à l'autre, cette étape de l'amarrage repose ainsi sur le retour de l'espoir qui transite par l'objet actuel. Parents et psychologue ayant simultanément reçu l'attaque: les premiers restituent l'objet volé en stigmatisant leur fils d'une nouvelle honte. Pour un temps, l'espoir réside dans le seul lieu thérapeutique que Boris investit dans une nouvelle rencontre: il tisse quelques fils entre ses productions et la réalité historique. C'est l'épisode de la mort des chevaliers, raccordée à celle du grand père et de l'enseignant. Pourtant, il conclut la même séance avec la production de la «*tête sans cervelle, piquée et balafrée* », comme un désaveu du lien psychique qu'il vient d'élaborer.

Si un apaisement semble advenir dans son contexte de vie, il se ressaisit pourtant des actes pour montrer, sans le dire, ce qui le hante psychiquement.

L'investissement de la réalité des lieux, leur utilisation paradoxale, ne peut s'éclairer que par l'extérieur et le contact enfin effectif avec l'équipe de psychodrame. Voilà du sens qui transparaît autour de l'évacuation du déchet, associée à l'obligation de museler les mots et les sphincters du corps. Dans la relation qu'il impose, Boris nous invite à une traduction, une translation de ses actes en nos mots, parfois assurés, le plus souvent incertains. A cette condition, il s'approche un peu de ce qui pulse secrètement en lui en terme d'affect. Il poursuit cette route escarpée en renonçant souvent, s'interrompant parfois, grâce à sa redoutable capacité à convaincre de l'inutilité des choses, en séduisant beaucoup et en avançant un peu. Pourtant Boris, au prix qu'il impose à la thérapie, découvre peu à peu les fantômes de son histoire et peut espérer les apprivoiser.

5.6.2. L'impact de la relation.

Il faut rapidement comprendre les effets subjectifs et intersubjectifs que la rencontre avec Boris a suscité en nous. Si nous avons décidé d'évoquer cette relation par la notion d'impact, c'est pour rendre compte de la force du choc sensoriel, de l'empreinte corporelle inscrits en nous, en dehors de tout recours à la pensée.

Cet enfant réveille chez ses interlocuteurs en général, et en nous en particulier, des motions spécifiques qui pourraient bien représenter l'exportation de ses propres conflits. Dans un premier temps, c'est l'interrogation diagnostique qui prédomine, comme s'il fallait à tout prix situer l'enfant dans un statut quelconque, fût-il psychopathologique. La crainte d'une psychose émerge au premier entretien, aussitôt démentie, sans pour autant que ne se calme l'inquiétude. Puis Boris nous invite à une valse interminable d'espoir et de

désespoir, aussi irraisonnés, aussi chaotiques et imprévisibles l'un que l'autre. Tout se passe comme si les ruptures de l'organisation narrative de ses jeux, l'isolation des uns par rapport aux autres, se reportaient sur notre attention à son égard. Tantôt, nous découvrons sa capacité de (pré)symbolisation avec une sorte d'émerveillement, tantôt nous nous désolons de l'appauvrissement psychique de ce garçon et n'envisageons comme seule issue que l'antisocialité. Mais aucune des deux positions ne se pérennise en lui ni en nous, et c'est encore une fois la segmentation de l'histoire et des éprouvés qui occupe l'espace. Comme lui, qui ne peut pendant longtemps rien dire, nous ne parvenons pas à mettre en relation ce qu'il montre avec l'ensemble de son histoire personnelle et familiale. Alors, nous consentons tacitement au silence qui enveloppe la blessure de la filiation. Plus nettement encore, nous la refoulons purement et simplement, pour ne plus tenir compte que de l'individu Boris, isolat perdu et sans attaches. Il faut un regard extérieur pour enfin comprendre le mouvement dans lequel nous avons été engagée par la force du pacte familial, celui de ne pas voir la trace de l'aîné, d'enfourer celle de la morte, de les rabattre sur l'enfant vivant, valide et en bonne santé. Dès lors, la question récurrente du déchet, de la honte et de l'exclusion résonne en nous comme le signe du secret confié à Boris, qu'il a accepté d'endosser et de porter. Mais cette clarification est cependant attaquée par l'ombre avec laquelle l'enfant persiste à recouvrir toute intelligibilité de son histoire. Ainsi, nous retrouvons très vite des éprouvés d'incompétence devant ce qu'il expose en séance. Au fond, tout se passe comme si, en dépit de clarifications partielles, une inhibition massive et profonde gagnait le plus souvent. Nous hésitons longuement à interpellier les autres thérapeutes, craignant que notre point de vue ne paraisse ridicule.

Nous traversons fréquemment des éprouvés de honte à l'égard de Boris; la première émergence de cet affect nous parvient sur le registre sensoriel, à propos de l'odeur qu'il dégage. Est ce lui, est ce notre audace à lui en parler, qui est le plus abject? On pourrait dire que sur ce plan, il existe comme une transitivité de la honte, inscrite dans un espace indéterminé mais commun entre lui et nous. Car c'est bien notre crainte que notre espace professionnel soit suspecté de puanteur, qui a motivé notre remarque à son égard, à l'origine de notre gêne mais aussi de ses premiers mots sur l'encoprésie. Honte également lorsqu'il nous voit marquée de ce qu'il semble imaginer être la violence d'un tiers, malgré notre explication; à cet instant, il renverse sur nous la suspicion habituellement ressentie devant ses démentis sur ce qui ne fait aucun doute; le niveau discursif est lui aussi atteint par une vergogne diffuse propagée entre nous. Honte encore, que relaient discrètement les parents, de ne pas parvenir à le "guérir" plus vite; sommes nous à ce point incompétente ou, comme avec tous les collègues, Boris s'acharne-t-il à refuser l'amélioration qui se dessine? La labilité de l'attribution est là aussi un élément récurrent dans le trajet de la honte; elle advient également face à la haine intérieure, éprouvée lorsqu'il nous vole, utilise et vide les détergents, nous laissant accessoirement penser qu'il aurait pu les boire et impliquer notre responsabilité. Honte encore pour notre colère démesurée qu'il ait osé dévorer notre pain, pénétrant par là notre intimité vespérale. La honte nous envahit enfin lorsque Boris nous pousse à des réactions d'inspiration pédagogique; dans un lieu pourtant réservé à sa subjectivité, nous avons le sentiment de la faire taire, comme le rappelle l'épisode de la projection des boulettes dans la salle, et notre exigence qu'elles soient contenues dans leur réceptacle.

Si comme le constate O. Douville « *l'exclusion (...) vaut comme paradigme d'un sujet en décalage* » (1999), alors la question de l'incongruité de son interlocuteur est elle aussi paradigmatique de l'interaction qui dénature la fonction thérapeutique ordinaire.

A cause de cet écart, nous sommes tourmentée par le sens de nos réactions, par ce qui se mobilise en nous face à lui, par le fondement de notre bienveillance et la réalité de notre tolérance. Nous apercevons le danger de prendre, à notre compte, la place de bourreau qu'il sait si bien solliciter, comme un censeur de plus. Cette dimension, attisée lorsqu'il est particulièrement hermétique, inintelligible et opposé, épuise notre énergie psychique, nous plonge dans la confusion, le doute et la désespérance à nous sentir enfin un thérapeute compétent. Face à l'accusation plurielle de mensonge, de vol, de dégradation, de haine, il fait en sorte d'ajouter notre voix à la plainte générale contre lui ; ce faisant, il finit par retourner la culpabilité sur nous, nous invitant à partager, puis à endosser ce qui pèse sur lui. De manière générale, on peut penser que l'affect silencieux d'humiliation, dont il se dégage sur nous avec fracas, figure une des formes d'empiétements subis tacitement.

Pour conclure, il paraît pertinent de noter le passage nécessaire par des éprouvés personnels, d'abord du registre sensori- corporel ; ceux-ci pourraient s'entendre comme l'expression indirecte de la vie psychique de Boris, informelle et indicible. Notre corps paraît donc être utilisé comme le creuset de l'expression de la subjectivité de l'enfant, préalable à une symbolisation secondaire.

563. Le groupe social.

Dans la situation observée, on ne peut faire l'impasse sur l'importance du groupe au sens large, famille en priorité, mais aussi environnement scolaire et social, comme représentants du contrat narcissique auquel Boris tente de rester lié.

Les parents, très acides envers leur fils, nous obligent à chaque début de séance de bilan, à supporter avec Boris la litanie des griefs à son égard. Dans ces moments, notre empathie se centre exclusivement sur l'enfant placé en position de repli, et nous tentons de noter inversement les aspects plus favorables dont il témoigne.

Nous craignons fréquemment une décision de suspendre ou de cesser la prise en charge, comme Boris redoute son retrait du collège. Pourtant, ces parents blessés semblent, en dernière analyse, n'attendre qu'un démenti à leur désespoir, comme si leur fils devait malgré tout les relever de l'atteinte causée par les deux aînés. Mais ils se taisent sur le drame du bébé mort, banalisent le handicap d'Alex, et contestent à Boris sa réminiscence de l'embrassement paternel. Tout se passe comme si, pour eux, le soulagement passait par l'amnésie et l'enfouissement des traumatismes. Peut-être faut-il penser ce silence comme un aspect des empiétements qui encrypteraient, au cœur de l'enfant valide, l'horreur vécue par la lignée.

Aussi bien, les parents interpellent itérativement des professionnels, plus ou moins rapidement exclus des alentours de Boris; d'autres apparaissent, d'abord rivaux des thérapeutes en fonction.

Le petit frère Steve prend un rôle particulier, dans la mesure où, lui-même en bonne

santé, il peut recevoir à son tour une part du conflit de la famille. Mais il est un relais second des drames in- sus et peut "objectivement" déplorer la violence déliée de son aîné; même s'il participe souvent à la création du conflit, il se différencie de Boris par le moindre cumul de ses conduites antisociales. Steve sera beaucoup convoqué comme objet tiers, qui a pour fonction de détourner notre attention de leur aîné Alex; de la même façon, la diffraction opérée par Boris en se plaçant dans l'intervalle entre les deux frères, atténue la violence de l'impact traumatique sur Steve ainsi que sur ses parents.

L'école pourrait être un objet social investi par le garçon qui est un lecteur assidu, un amateur d'histoire et de poésie, un contemplateur d'étoiles. Ses créations se réfèrent la plupart du temps à une dimension mythique ou historique extrêmement élaborée ou savante.

Pourtant, il ne cesse de cueillir des mauvaises notes, de recevoir des punitions pour ses résultats et/ou son comportement. Le plaisir et la valorisation des apprentissages sont annulés par Boris, qui semble insister pour être considéré comme un ignorant et un enfant incompetent. Sur le registre des amitiés enfantines ou adolescentes, Boris isolé ou en guerre, est l'objet de moqueries ou garde sur le cou les marques de ses bagarres. Adolescent, il s'allie avec un jeune livré à lui-même, sèche les cours et trouve des armes. Il aimerait être pompier, mais y renonce; il apprécie un professeur qui décède; il aime son école mais en est retiré. Les relations sociales se fragilisent ou s'altèrent, en dépit de son attitude bravache, fondement de la construction de son bouclier d'indifférence.

L'humanité se retire donc de lui, l'ignore, se moque, le sanctionne ou l'attaque. Il est vrai qu'il supporte mal l'attention bienveillante et durable à son égard, et qu'il tente par tous les moyens de l'anéantir. Il se replie alors dans le désir de quitter la compagnie des humains pour partir dans l'espace, s'entoure d'armes de guerre ou se fabrique une carapace sous laquelle il s'espère intouchable.

Sa place d'humain considérée comme inaccessible est ainsi mise à distance par des conduites de mortification; celles-ci s'organisent à travers l'autre, répétitivement chargé par l'enfant de confirmer sa mise au ban.

On peut convenir que tous les objets sont assombris d'une part de dépôt/déchet dont il porte la trace et qu'il transmet à l'autre. Ce constat convoque la proposition d'O. Douville autour de la « *mélancolisation des liens sociaux* », qu'on peut rapprocher d'un renoncement vital sous l'égide de la honte.

Ainsi, la logique d'exclusion domine l'affiliation sociale de Boris, évoquant la place incertaine et indéterminée du sujet psychiquement précaire; elle repose de ce fait la question topique telle que nous avons souhaité la circonscrire.

Par son intermédiaire, le groupe de symptômes de la précarité psychique se dévoile devant nous avec une clarté inédite dans les situations d'adultes; en effet dans ces derniers cas, les personnes parviennent, à grand peine il est vrai, à reconstituer ou maintenir parfois quelques liens avec le corps social, même s'ils ne sont que de survie.

Dans son acuité et sa lisibilité, la situation de Boris peut ainsi être envisagée comme emblématique de la problématique en tension dans le fonctionnement psychique des errants chroniques ou des vagabonds psychiques.

III.Troisième partie.

1. Etude croisée des situations.

1.1. Préambule.

Nous devons désormais rassembler les données recueillies dans les différentes situations cliniques, afin d'en extraire les constantes ou d'en remarquer les écarts.

Nous intégrerons sous cette thématique les modèles littéraires rapportés en début de travail. Il faudra au préalable opérer une ultime séparation entre les sujets rencontrés; en effet les variations de population se sont légèrement répercutées sur la méthodologie.

Dans un second temps, nous réunirons l'ensemble des situations sous le dénominateur commun des axes; là encore un décalage subsistera parfois, dû à l'histoire et au contexte des rencontres.

Nous pensons pouvoir le réduire finalement en optant pour un analyseur universel identifié sous le paradigme de Boris, qui devrait collecter, condenser et mettre en lumière les motions éparses enfouies chez les autres.

1.2. Similitudes et divergences entre les typologies de population.

Nous l'avons déjà remarqué à plusieurs reprises, tous les personnages, réels ou imaginaires, étaient ou sont devenus des «précaires», sur le plan matériel et/ou psychique. La «destinée», incarnée dans la malchance, la malveillance ou le mal-être, leur a brisé l'espoir. Le «*mal est en eux*», disait Monsieur C, dans une ambiguïté tout à fait exemplaire sur la responsabilité supposée de ce mal.

1.2.1. Similitudes.

Premier fil conducteur identifié, au-delà de toute discrimination entre les populations, cette communauté de «misère» subjective se joue toujours sur une scène extérieure, objective. Il existe en somme un témoin du pathos, qu'il soit recherché ou rencontré par hasard, identifié ou impersonnel. Fantine est stigmatisée par la rue comme prostituée, puis protégée par Monsieur Madeleine/Jean Valjean, coupable de son licenciement. Gwinplaine montre sa face grimaçante au public. Les déportés n'ont pas d'autre choix que de traîner leur souillure devant leurs bourreaux, au risque d'en mourir.

Quand Monsieur D s'écroule ivre-mort, nous reconnaissons sa voix et constatons sa déchéance. Monsieur M n'en finit pas de décrire à notre intention ses ébats incestueux; Monsieur S nous plonge dans l'égarement; Monsieur C nous fait éprouver le choc de la chute, le froid de la coupure. En notre présence, Arnaud s'affiche rasé, Ali-Yann agressif, Farida exubérante, Amina désespérée et Monsieur Rouge écorché. Tous, à un moment ou à un autre, utilisent notre présence pour exhiber une part d'horreur qu'ils contiennent sans l'identifier.

Boris cache, autant qu'il le peut, cette parcelle d'abomination sous la parka de silence et d'indifférence dont il tente encore de se revêtir. Mais le témoin scolaire, familial ou soignant est pourtant toujours convoqué.

Ensuite, pour tous, la cause de ce malheur est externe, indépendante de leur décision. Certes, ils y contribuent plus ou moins activement, mais à l'origine, un ou plusieurs paramètres contextuels sont en jeu, bien au-delà d'une influence personnelle quelconque. Il est impossible de penser que les déportés aient choisi ce destin, que Boris ait eu prise sur le handicap de son frère, que Ali-Yann, Monsieur B. ou les autres n'aient pas subi une parenté défailante ou franchement toxique.

1.2.2. Divergences.

Le premier point de décalage entre les populations se situe dans l'ancienneté ou la proximité de la désaffiliation. Plus les personnes sont en effet installées dans la précarité, moins leurs capacités de rebond sont sollicitées et efficaces. Les errants chroniques font partie de cette catégorie, leur période d'errance se comptant en années. Cependant, ce constat n'est pas suffisant à faire émerger les subtilités des variations, puisque des sujets observés dans d'autres populations présentent également un parcours durable dans la désocialisation.

"L'homme qui rit", exclu depuis sa prime enfance, a longtemps accepté un statut qui lui permettait de vivre matériellement, en protégeant une intimité inaccessible au regard des intrus; à l'inverse Fantine, abusée à l'âge adulte, a finalement lâché prise à l'égard de sa dignité, jusqu'à en mourir, malgré les attentions tardivement venues à son secours.

Dans le prolongement de ces particularités intra-catégorielles, une variation apparaît à l'étude des déportés: l'anesthésie affective et vitale des «*musulmans*» s'oppose à la résistance physique et psychique de certains autres; celle-ci exige en effet des sujets une capacité «*d'organisation*», d'adaptation et de réflexion aiguisée. C'est pourquoi parmi eux, malgré l'extrême gravité partagée de leur situation, malgré le surgissement possible de la mort à tout instant, on ne peut affirmer qu'il se soit produit une résignation essentielle, unanime et indiscutable devant la précarité. Rappelons la persistance d'inscription idéologique, religieuse ou culturelle comme objet social substitutif, liant fondamental des énergies vitales.

En revanche, les sujets dans la très grande exclusion semblent ne plus trouver beaucoup de possibilités d'affiliation au socius, hors de l'assignation limitée à la position de SDF. Tout se passe comme si les issues se fermaient successivement, après des tentatives itérativement échouées. Chez eux, le désespoir prime, non pas nécessairement dans le discours, mais dans les faits. Pourtant quelques éléments du domaine du projet affleurent encore, comme pour Monsieur D ou Monsieur B qui n'empêchent pas le doute de subsister néanmoins: sont- ce des projets authentiques et psychiquement investis, ou d'ultimes illusions d'insertion?

La plupart des «*vagabonds psychiques*» conservent, coûte que coûte, un pied dans le monde, même si la souffrance de ce maintien est plus grande que celle de l'abandon. Arnaud ou Ali-Yann, Amina ou Farida poursuivent un désir, un idéal, parfois une illusion d'appartenance, toutefois régulièrement mis à mal par leur rapport à la réalité. Seul peut être dans cette catégorie, Monsieur Rouge se détache partiellement; pourtant, en livrant son corps aux investigations médicales, il conserve toutefois un lien, précaire et minimal, au groupe social.

Boris soutient des mouvements contradictoires entre ces extrêmes, tantôt arrimé au contrat narcissique, familial, culturel et mythique, il témoigne d'une curiosité et d'une pulsion de vie inextinguible, tantôt éteint, sali, et isolé, il semble avoir totalement renoncé à cette reconnaissance.

1.2.3. Synthèse.

Au vu des deux parties précédentes, il paraît difficile de proposer une ligne de partage claire entre les différentes populations. On maintient sans risque d'erreur la communauté de souffrance déployée sur la scène sociale, ainsi que le «*choix*» déterminant entre résistance et résignation. En revanche, il ne se détache pas de similitude absolue à l'intérieur d'une même catégorie, même si la dimension temporelle peut être entendue comme une frontière, mouvante et indéterminée; celle-ci concerne l'impossibilité définitive d'une réaffiliation, ou l'oscillation cyclique entre espoir et désespérance. De la même façon, aucune différence radicale n'émerge entre ces typologies. Il s'agirait plutôt de considérer les écarts comme contenus dans un continuum entre inscription ordinaire et

désaffiliation radicale, où le sujet traverse des crises dans lesquelles se perdent les objets/repères affectifs, sociaux, corporels habituels; dans cette circonstance, la succession de retours provisoires à une vie sociale illusoirement adaptée, et de ruptures de rythme entraînant une nouvelle chute, pourrait être considérée comme un facteur aggravant.

1.3. Similitudes et divergences par axe.

1.3.1. Le corps.

1.3.1.1. SIMILITUDES.

Les parias ou les déportés témoignent d'un corps saccagé par la violence d'autrui, qu'elle soit délibérée ou conjoncturelle. On trouve le même type de difficultés chez les errants chroniques, qui imputent la responsabilité de leur dégradation physique à l'extérieur –objet ou fatalité. Pour la plupart, ils souffrent d'une incurie globale qui péjore les ennuis de santé, négligés par force ou par renoncement.

De même, la plupart des témoignages ou entretiens évoquent la perte ou la détérioration des dents, que celle-ci soit «volontaire» (Fantine, les déportés à qui étaient retirées les prothèses en or, même avant leur trépas), accidentelle (Monsieur C) ou consécutive à des soins mauvais ou inexistantes. (Monsieur A, Monsieur C)

La troisième classe de sujets signale des ennuis du même ordre, parfois plus discrets. Selon leur condition, ils présentent en effet un corps très abîmé (Ali-Yann ou Monsieur Rouge) ou plus préservé en apparence (Arnaud, Amina, Farida). Toutefois, des troubles sont souvent mentionnés à propos de l'état cutané ou tégumentaire; les organes vitaux sont régulièrement attaqués par les perturbations toxicomaniaques ou alimentaires (poumons, foie, système digestif).

Si Boris ne semble pas encore touché à l'intérieur de son corps, c'est pourtant le contact premier, sensoriel, qui interpelle l'interlocuteur à travers sa silhouette globale comme son exhalation nauséabonde.

Un point partagé concerne ainsi l'atteinte effective ou potentielle de l'enveloppe, qui tire les sujets du côté de l'infra-humain. La socialité transitant par la sensorialité, l'atteinte corporelle visible de la verticalité (tassement ou déformation par courbure dorsale, voussure thoracique, fracture des membres) ou péri-corporelle (particularités de la chevelure, troubles de la vêtue) est perçue par l'autre. L'oubli de l'hygiène ou le relâchement sphinctérien agressent l'olfaction du tiers, représentant du groupe social. L'évitement, le biais ou la fixité du regard parasitent le lien, ainsi que les vocalisations dissonantes par rapport au discours. (murmures, cris, bredouillements ou silences inadaptés.)

On peut donc affirmer que la manière de présenter son corps diffuse un ressenti captieux, interférant dans la relation; Monsieur A en rend compte lorsqu'il évoque l'aspect «torve» de son regard; nous l'éprouvons lorsque nous ne savons que faire des effluves

qui persistent après le départ de Boris, lorsque l'outrance de la vêtue de Farida nous fait honte, et encore lorsque la posture de Monsieur M suscite en nous le désir de le redresser.

La souffrance psychique, si l'on admet de l'intégrer dans ce chapitre, est globalement peu convoquée. Lorsque c'est le cas, elle est toujours connectée à l'environnement et non identifiée comme autonome; les sujets n'évoquent leur peine que comme une conséquence de ce que la réalité, donc les autres, leur font endurer, rarement comme une émanation de leur difficulté interne. Ali-Yann est expert de cette accusation systématique à l'encontre des interlocuteurs; dans un registre moins caricatural, Arnaud ou les parias se comportent de même, à plus forte raison les grands exclus.

Pour Boris, tout va toujours bien pour lui, en dehors des tiers. De toutes façons, *«il n'y a pas de rapport»* entre son intérieur, qu'il paraît ignorer, et ses troubles.

1.3.1.2. DIVERGENCES.

Une différence immédiate se présente entre les catégories des errants chroniques et les autres: elle touche à l'atteinte de l'ossature, tout à fait récurrente chez les premiers. Nous ne pourrions pas comparer ces sujets avec les parias, sur lesquels nous ne possédons pas de données particulières à ce niveau. En revanche, si les déportés témoignent de blessures graves de la charpente, elles succèdent toujours aux coups reçus de la part de leurs tortionnaires, donc à l'action exclusive d'un tiers. Mais la plupart des témoignages (F. Wetterwald, 1955) concernent cependant des plaies ouvertes à la suite d'infections: *"(...) Tu ne peux t'appuyer sur ton pied droit déformé par l'œdème et ne le peux davantage sur ton pied gauche qu'orne un flamboyant phlegmon."* (p 353) De même les pathologies apparaissent surtout comme les conséquences de parasitoses ou de malnutrition. Sauf dans le cas de Ali-Yann, proche des errants chroniques, qui manifeste en effet de fréquentes atteintes diverses des massifs osseux, les vagabonds psychiques sont rarement blessés sur le plan de la structure dure.

La particularité des grands exclus se remarque dans le fait qu'ils ont souvent confusément été partie prenante de leurs dommages osseux. Monsieur B (sujet n°1) participe à, ou subit, une agression dans le cadre professionnel et en garde une lésion lombaire, Monsieur S s'abîme les vertèbres par son métier et ses habitudes de vie, tout comme Monsieur C. Il se dessine une inattention importante, certes assez fréquente dans la population générale, face à la prévention de ce type de désordres, qui sont de plus identifiés comme inévitables.

Par ailleurs, Monsieur B (sujet n°4) glisse par inadvertance sur des excréments canins et se brise la malléole. Monsieur S essuie un grave accident de la circulation. Il existe dans ces deux cas, des hasards malencontreux, qui ne permettent cependant pas d'exclure leur participation à l'événement: Monsieur B, alcoolo-dépendant, était-il ivre lorsqu'il a chuté? Monsieur S a-t-il commis une imprudence dans sa conduite, pour subir cet événement? Evidemment, rien ne certifie la pertinence de cette piste, mais le flou des discours, l'évitement du développement des circonstances de l'accident, laissent imaginer d'autres origines que la seule malchance.

Au-delà des blessures avérées, on a pu remarquer, pour certains, un rapport troublé

à la verticalité, comme chez Monsieur M qui, affaîssé, semble en attente d'aide pour se relever. Nous notons que les personnes perdent progressivement la solidité du maintien bipède, pour des raisons sans doute croisées entre les sphères physiologique et psychique.

Sur ce dernier plan, quelques errants se considèrent en souffrance, majoritairement ceux qui sont le plus près d'un fonctionnement ordinaire. Tous les déportés encore en mesure d'observer leur condition, entretiennent en leur for intérieur la haine des coupables, la nostalgie du passé ou l'espoir d'un avenir meilleur, pour eux-mêmes ou pour l'humanité. Les parias quant à eux, même conscients, perdent peu à peu cette foi en une destinée plus clémentine.

Face à l'enfant-clodo, nous percevons d'abord un corps atone, image qu'il utilisera d'ailleurs lui-même de manière régulière, dans ses productions de crustacés dépiautés et mous. Il nous informe aussi, à travers ses têtes "*fêlées, fissurées*", que les protections solides du corps sont facilement accessibles et vulnérables. Il ne peut envisager nul projet et la rêverie paraît absente de sa vie qui se déroule uniquement dans l'instantanéité.

1.3.1.3. SYNTHÈSE.

Le corps des sujets se montre blessé et affaibli, à des niveaux qui varient selon la sévérité et la chronicité de l'exclusion. Dans tous les cas, il est atteint sur l'enveloppe sensorielle externe, comme si la peau et les organes des sens servaient de signifiant transitionnel à la problématique intrapsychique et intersubjective. La plupart des sujets ont tendance à incriminer l'extérieur en tant que cause des lésions, ce qui est réel dans beaucoup de cas. Cependant, il faut remarquer, surtout en ce qui concerne les errants chroniques, leur participation plus ou moins active aux dommages subis. Les vapeurs de l'ivresse réplétive, l'inhalation de toxiques ou les troubles alimentaires, aggravent les perturbations des organes internes; les addictions conduisent à des actes d'auto exclusion; les négligences ou mises en danger portent atteinte au soutènement architectural; les périls infectieux, toujours présents dans la situation de précarité, blessent gravement l'intégrité somatique; enfin, l'incurie menace le lien.

Tant sur le plan de la verticalité que sur celui des strates de la profondeur, le corps paraît donc globalement maltraité par un tiers groupal, tortionnaire ou indifférent. S'il ne peut demeurer "bien veillé" par l'étayage familial ou social, il apparaît donc en risque de dé-liaison en se décomposant, par lambeaux ou éparpillement, ou en s'évanouissant progressivement, comme dans le cas des déportés «*musulmans*». Plutôt que de subir passivement la violence extérieure, lorsqu'elles n'ont plus l'énergie d'y faire face, les personnes l'endossent en prenant une part discrète mais active à cette entreprise de destruction. Enfin, le psychisme entendu comme partie du corps est rarement douloureux, mais se brise ou s'enfouit dans l'indéterminé.

1.3.2. Les liens.

1.3.2.1. SIMILITUDES.

Tous font état de liens sociaux historiquement ou actuellement bizarres, mal traitants ou incohérents. Même s'il était autrefois paisible, l'étiayage familial ou social s'est distancié, détourné, voire persécute activement le sujet en tant qu'il représente une catégorie infra-humaine à exterminer.

Pour les déportés en effet, le lien social présent est dangereux, violent, imprévisible, sauf dans la torture d'une mort annoncée, dont on ne sait jamais quand ni d'où elle proviendra.

Le lien aux compagnons est soumis à une communauté idéologique ou religieuse difficile à préserver, ou au contraire, bâti sur l'idée de survie individuelle. C'est à dire que l'autre est généralement un double-ennemi potentiel, toujours prêt à chaparder un morceau de pain ou l'indispensable pour prolonger un peu son existence.

Le lien affectif, nécessairement absent, est idéalisé, tout comme le retour à la vie civile, dans un ailleurs encore lointain. Les réminiscences des attachements du registre de l'intimité, sont parfois considérées comme exposant le déporté au risque de «*musulmanisation*» par trop de nostalgie.

Si cette occurrence n'est rencontrée que dans la situation extrême des camps de concentration, le regard social porté sur les exclus reste pourtant connoté d'une analogie de fond: le sujet n'est plus considéré comme membre banal du contrat narcissique, il présente une différence qui lui donne un statut particulier.

Tous parias, donc tous «à part», Gwinplaine phénomène de foire, Claude Gueux voleur et assassin, Jean Valjean fugitif et dissimulateur, Fantine objet de risées ou de commisération. Les liens affectifs, lorsqu'ils survivent, sont inaccessibles, magnifiés. La plupart du temps, ils se sont disloqués dans l'épreuve de la vie, volatilisés, morts, empêchés de se déployer par des tiers intéressés ou brutaux.

Les errants chroniques de notre époque ne sont plus stigmatisés, au moins dans le discours. Mais ils anéantissent les projets, s'enivrent ou se bagarrent, amenant chez l'interlocuteur irritation, dérision, pitié mêlée de mépris ou au contraire, désir suspect de les sauver à tout prix. Les liens familiaux, pour ce qu'ils acceptent d'en dire, sont teintés de violence, d'abus, d'indifférence, d'intérêt, mais ne rendent jamais compte en tout cas, d'une sécurité nécessaire à leur épanouissement.

Des histoires de vie des vagabonds psychiques, il subsiste la même impression, sinon de violence physique comme pour Farida ou Ali-Yann, du moins d'emprise psychique dans les cas rapportés par Amina, Arnaud, Monsieur Rouge. Il peut aussi être question, en arrière-plan, de l'imprévisibilité radicale de l'objet.

Les rapports sociaux se déclinent sous la primauté du cycle d'une immense attention suivie d'un rejet tout aussi absolu, chaque élément de cette polarité étant inextricablement relié à l'autre.

Le lien est ainsi fait qu'il paraît toujours construit sous l'alternance attirance/rejet, d'abord de la part de l'objet. Car celui qui exclut reste dans un rapport de fascination avec celui qui est exclu, tour à tour le ramenant au sein du groupe et l'éloignant en tant "qu'in-insérable".

Le type de relation mis en place par les sujets n'est pas dénué de ce que J. Furtos a

décrit comme « *processus d'auto-exclusion* »: assurés de l'assignation d'exclus posée par le groupe dominant, les sujets mettent en effet beaucoup d'énergie à s'y conformer. Rappelons Fantine, Claude Gueux, les sujets interviewés ou suivis à long terme qui, stigmatisés par une caractéristique particulière, s'y plient finalement, même sans le vouloir.

La population des déportés, totalement soumise à l'arbitraire, semble représenter l'extrême de ce positionnement: certes, les SS utilisaient le reste de force des sujets dans un but économique; mais surtout, ils jouaient avec leur part d'humanité pour la fouler aux pieds. Ce faisant, ils en ressortaient, à n'en pas douter, grandis à leurs propres yeux, confortés dans la certitude idéologique et narcissique qu'il ne partageaient plus aucune communauté avec les « *sous-hommes* ». A. Ferrant se risque à considérer (1997) que pour les victimes aussi, les bourreaux pouvaient être identifiés comme appartenant à « *l'humanité debout* » dont elles étaient exclues, catégorie digne, cultivée, préservée de toute la souillure qu'elles-mêmes endossaient. Cette hypothèse, radicale, a le mérite d'interroger la question du lien social en terme d'appartenance sociétale, question récurrente quelques soient les modalités d'exclusion. Car on peut véritablement se demander si aujourd'hui encore, le rôle de bouc-émissaire, que tiennent certains, ne répond pas à cette problématique enfouie en chacun des membres du groupe: ne faut-il pas trouver d'autres qui montreront, en positif et en négatif, les critères de ce qu'est l'humanité à laquelle tous rêvent d'appartenir? En ce qui les concerne, l'exclusion des populations étudiées renseigne peu ou prou sur ce que n'est pas le statut d'humain.

Boris parle rarement de violence physique, même si on peut la remarquer parfois par les traces de strangulation sur lui. En revanche, il montre l'impact de l'inadaptation du lien familial et social, en tant que ce dernier le traite systématiquement d'abord comme l'exclu qu'il s'acharne à incarner. Lui aussi, aimantant et repoussant le tiers, se situe dans cette dualité évoquée à l'instant. Le souvenir personnel des traversées à son bord, reste suffisamment brûlant pour qualifier ce lien tissé entre lui et nous, comme entre tous les exclus et les représentants sociaux chargés de maintenir le contact: il pourrait s'agir d'une forme d'oxymoron au sens proposé par B. Cyrulnik (1999, p22): « *...l'oxymoron fait apparaître le contraste de celui qui, recevant un grand coup, s'y adapte en se clivant.(...) La gangrène et la beauté, le fumier et la fleur se trouvent ainsi associés lors de l'adaptation au fracas.* » Osons nommer l'exquise horreur, la suavité honteuse, qui se partagent avec eux dans un lien paradoxal que nous ne savons jamais éclairer d'une lumière sans ombre. Tel est le lien lancé par eux, accroché par nous, à peine, à peine...

1.3.2.2. DIVERGENCES.

Sur ce plan l'écart essentiel concerne l'origine de la pathologie du lien. On pense encore une fois à la fracture fondamentale qui s'est opérée entre l'avant et l'actualité de la déportation, comme acmé de l'exclusion. D'une vie structurée, parfois même emblématique de la réussite sociale, les sujets ont en effet brutalement été réduits à un chaos inouï, imprévisible et irréprésentable, bouleversant les repères existentiels.

Il semble que chez les autres, la rupture ait été plus progressive, la vie moins fracassée par un traumatisme unique; une discrète et itérative succession de distorsions

ou d'inadaptations de l'objet les a plutôt empiétés, jusqu'au renoncement final qui les définit comme exclus.

L'accommodation est également variable selon les ressources dont le sujet dispose. Si en effet le lien social a été solidement et durablement construit au préalable, l'individu peut s'y raccrocher, aussi longtemps que son organisme supporte l'épreuve. C'est le cas pour les déportés partageant une conviction humaniste ou une foi religieuse, mais c'est vrai aussi pour Arnaud ou Amina qui savent entretenir la préoccupation pour eux, pour Gwinplaine qui amuse son auditoire. En revanche, pour ceux qui se sont longtemps égarés dans l'isolement et l'éviction du socius, le parcours est rude pour retrouver une appartenance ordinaire. Ali-Yann use les bonnes volontés, pourtant longtemps gardées vives; Monsieur M ou Monsieur Rouge se présentent de telle manière qu'ils ne peuvent que faire fuir le tiers devant l'horreur du récit de vie, ou bien l'entraîner sur les rives très ambiguës de la fascination; Fantine désespérée, ou Claude Gueux rendu sanguinaire, ne parviennent plus qu'à disparaître ou se faire tuer; sur un autre registre, Monsieur S s'évanouit un moment dans la folie, Monsieur C dans les profondeurs de l'accablement.

La différence se situe également dans la durée et la gravité de la désaffiliation secondaire. En effet, même pour ceux qui n'ont pas bénéficié, à l'origine, d'un environnement adapté, les événements ultérieurs peuvent restaurer ou aggraver les perturbations originelles. On le voit quand les sujets rencontrent des objets dont la présence, persistante et fiable, les aide à remédier aux dommages subis; à l'inverse, lorsque la relation actuelle répète chez eux les empiétements passés, la segmentation des liens se précipite et les conduit à une plus grande désocialisation.

Dans sa manière d'être, Boris signale une attache particulière aux objets: il ne peut que dénier sa difficulté dans la relation familiale centrale, mais se bat immodérément avec le frère indemne, ou bien entre en conflit dans l'espace où il pourrait être épargné et valorisé. Ce déplacement des lieux d'exposition du problème rappelle "*l'inversion de la demande*" (J. Furtos, 2000) qui se caractérise en particulier par "*une rupture activement entretenue des liens transgénérationnels*". (2002) La répudiation tend régulièrement à aboutir en effet. Mais elle échoue par la vigueur que met l'adolescent à se rendre de nouveau plaisant et attentionné. Sur le plan intra familial encore, la maman détourne, voire dénie notre possible interrogation de la place d'Alex. Elle nous centre en même temps sur l'encoprésie de Boris, presque avec une complaisance dégoûtée, ouvrant ainsi la question diffuse du rapport de son fils au cloacal et à l'infra-humain. Cependant, la capacité de ce dernier à résister à la chute totale hors du monde socialisé, nous permet de postuler l'idée d'un maintien minimal dans certaines conditions:

Les troubles ont été identifiés par un environnement suffisamment bienveillant qui a ainsi témoigné d'une préoccupation, donc d'un lien de qualité de base à son endroit.

Même si le nouage de celui-ci apparaît complexe, paradoxal, encrypté, il a survécu assez pour que Boris se soit senti appartenir à un univers encore vivant.

Dans la relation d'amarrage actuelle, le tiers a dû endosser des motions incongrues, inadéquates, inappropriées avec ou à la place du sujet, afin de l'en décharger pour un moment.

1.3.2.3. SYNTHÈSE.

Les liens interpersonnels de ces sujets témoignent tous d'une altération plus ou moins radicale de leur inscription au contrat narcissique. Précoce ou récente, la perturbation peut de la même façon engager le devenir, la survie des personnes; c'est le cas dans l'idéologie nazie où l'environnement empiétant ou tyrannique fait de ce principe une finalité; c'est un peu moins marqué quand la précarité est considérée comme une contingence inévitable, comme la prise en charge historique des miséreux, la littérature ou encore les situations exposées semblent le montrer. Mais toujours, l'impact des liens sociaux ou familiaux interroge l'appartenance des exclus à la communauté humaine.

Du côté des sujets, on remarque souvent un consentement à l'assignation que le groupe leur octroie, sans doute davantage liée au souci d'exister à tout prix, que par choix réel. Une nuance touche à la «résistance» individuelle face à la déchéance annoncée: on peut supposer que ses bases se sont constituées grâce en partie à l'attention précoce dont ils ont parfois bénéficié, mais aussi aux réseaux sociaux, idéologiques, philosophiques ou religieux entretenus parfois par delà tous les obstacles. La notion d'affiliation s'impose ici, comme maintien ou restauration des objets sociaux, indispensables pour permettre la pérennité du sentiment d'existence. Dans le cas inverse, les sujets en sont réduits à trouver jour après jour les moyens de survivre hors du champ social; à cet endroit, la question de l'animalité réapparaît dans toute sa force. Comment donc le sujet peut-il espérer rester inclus dans l'humanité, jamais définitive, dès lors que des empêchements majeurs, environnementaux, intersubjectifs ou intrapsychiques, lui interdisent de se sentir membre à part entière du groupe? Sous l'aspect de la défense de toucher, de la réticence à s'approcher, ou inversement par trop de sollicitude, un tabou latent stigmatise ces sujets qui semblent confirmer, par leurs conduites d'auto-exclusion, l'impossibilité à dépasser ou contourner cet interdit. Le caractère indiscutable de cette marque, comme une empreinte au fer rouge psychoaffectif, signale s'il en était encore besoin, la circularité fondatrice de la négativité du sujet et de son environnement: pris sous un regard social qui intègre une trop grande part d'étrangeté à son égard, l'exclu devient activement et rapidement étranger au groupe dominant.

1.3.3. L'espace.

1.3.3.1. SIMILITUDES.

Même si nous ne possédons pas de données équivalentes entre chaque population sur ce registre, nous pouvons cependant envisager des pistes de compréhension communes.

Il existe chez les sujets une alternance paradoxale de confinement et «*d'addiction d'espaces*» ; tant sur le plan des lieux corporels et péri-corporels, que par le rapport aux sites géographiques (rue, lieux de vie et de passage), ils occupent une place à interroger comme une inscription spécifique de leur manière d'être au monde.

Premièrement, il semble que dans tous les cas, l'errance soit présente, volontaire ou forcée. Les vagabondages de Jean Valjean, mais aussi l'exil de Fantine, les voyages de Gwinplaine, convoquent des modalités particulières du rapport à l'espace.

Le long bannissement des déportés jusqu'aux confins de l'Europe Orientale, ainsi que les marches de la mort, signalent eux aussi des déplacements insolites. Enfin, l'interminable recherche des errants actuels vers le lieu idéal, force l'attention sur ce thème. L'espace doit être déployé, illimité, absolu.

Mais aussi de gré ou de force, chaque espace occupé se restreint et régresse du côté de l'étroit et du cloacal. C'est dans les égouts de Paris que Jean Valjean se transforme en héros; l'Homme qui Rit se réfugie dans une roulotte surpeuplée, ainsi que dans les yeux morts de Dea. L'agonie de Fantine se transforme dans son lit d'hôpital. Même si elle est radicalement contrainte, la promiscuité des déportés permet parfois à certains, dans les lieux souvent voués à l'excrémentiel, de partager des valeurs essentielles qui aident à vivre.

Monsieur B, rêvant de grands espaces, se crispe devant la proximité des passants; Monsieur M hurle de terreur quand il ne peut se soustraire à notre présence à ses côtés; ayant pourtant vécu dans un certain confort, Monsieur A allègue du «luxue» de son coin de radiateur et de fenêtre; Monsieur C enfin, aurait souhaité ne pas quitter son île et son quartier.

Alien, traqué, se réfugie dans un local-poubelle en présence de détritiques humains; face à nous, il reste confiné dans un angle limité de la pièce. Arnaud se tasse sur son fauteuil, Amina s'embrume et s'enferme dans les vapeurs de cannabis ; Farida est séquestrée ; Monsieur Rouge se définit dans un espace souterrain réel ou corporel.

L'espace pourtant presque toujours revendiqué dans un idéal de liberté, apparaît donc réduit à ses dimensions les plus exiguës, comme s'il devait épouser les formes du corps du sujet, ou permettre à celui-ci d'échapper le plus possible à l'autre, considéré comme un intrus potentiellement dangereux. L'olfaction reste prégnante dans la plupart des situations, diffusant des odeurs para-humaines certainement nécessaires à la fois comme enveloppe, à la fois comme bouclier.

Ainsi, une constante se dessine dans la possession paradoxale de l'espace, central ou périphérique: il est rêvé infini, mais il est organisé recroquevillé, rabougri. On pourrait suggérer que cette disposition renvoie à la sécurité de base qu'offre un corps replié sur lui-même, quand il faut ne laisser que la plus petite prise possible au monde. Sur le même plan, on peut proposer l'idée qu'à travers ses effluves, le sujet retrouve des fragrances de l'époque archaïque et son intimité (voir à ce propos le Parfum, P. Süskind, 1985).

Simultanément, par leur diffusion dans l'environnement, ces émanations détournent autrui du projet d'un rapproché physique durable avec le sujet, en servant de protection à ce dernier. La barrière est volatile, insaisissable, mais efficace. En se démarquant par ses exhalaisons, le sujet est donc isolé et se défend contre l'extérieur; ce faisant, il confirme l'assignation sociale de sa non-appartenance à la communauté humaine.

Boris est une démonstration exemplaire de ce processus: l'encoprésie associée à l'énurésie le mettent à l'écart des camarades de classe qui l'identifient rapidement comme "*l'enfant-clodo*". Lorsque nous faisons sa connaissance, il est blotti au fond du fauteuil, pelotonné, en boule dans une parka délavée. Il s'applique à représenter l'enfouissement des nécropoles ou la fragilité du crustacé décortiqué, mais s'envole seul dans les étoiles. Le corps comme les liens s'inscrivent ainsi dans une figuration de l'espace réel

dévalorisant, toxique ou dangereux, tandis que l'espace idéalisé est hors d'atteinte de l'humanité.

1.3.3.2. DIVERGENCES.

La relation à l'espace varie cependant selon les raisons de l'errance ou de la désaffiliation des sujets.

La «*place d'appel*» des camps est symbolique de ce que les déportés peuvent ressentir à l'égard de leur «habitat» actuel: froid, torture, inconfort, ennui, fatigue, arbitraire, imprévisibilité, danger des sélections, spectacle des pendaisons...Pour eux, le lieu qu'ils subissent présentement est un équivalent de l'enfer. En revanche ils ne proclament aucun désir de s'éloigner des lieux de leur passé, bien au contraire, ils en expriment la nostalgie et l'espoir fou de les retrouver. Parfois, le retour des émotions et des instants inscrits dans des lieux marqués affectivement leur donne un peu d'énergie vitale. Mais il leur faut partager, transmettre ces souvenirs, au risque de s'y enfermer et de lâcher prise sur la réalité actuelle.

Etrangement, chez les exclus modernes comme chez les parias, la résidence actuelle est rarement décriée, les sujets y éprouvant plutôt l'apaisement de la halte, de l'étape ou du repos, malgré la promiscuité et l'inconfort. En revanche, l'origine est oubliée ou désormais désinvestie en tant qu'elle convoque des remémorations douloureuses.

Quand V. Hugo évoque les lieux de l'enfance et de la jeunesse de Fantine, il ne s'y attarde que le temps d'expliquer sa misère ancienne et le drame de son amour bafoué, tandis qu'un chapitre est consacré au confort de son lit d'hôpital; de même on ne connaît que fort tard les sites illustres qui ont vu les premiers pas de Gwinplaine, mais la guimbarde bringuebalante qui lui sert de toit est largement décrite.

Les sujets rencontrés au cours de l'enquête ne parlent pas volontiers des lieux de l'enfance, en tout cas pas en première intention. Mais ils passent, sans se plaindre, d'hébergements précaires à de sordides asiles, dangereux, infestés et grouillants.

Ali-Yann ne peut quitter l'espace de sa ville natale, même quand le départ lui permettrait de meilleurs espoirs. Pourtant, les lieux qu'il se «choisit», prison ou local-poubelle, sont toujours entachés d'une forme de déchéance. Monsieur Rouge, errant, opte pour un sous-sol qu'il partage avec des chiens. Encore une fois nous sommes en présence de l'infra-humain, de l'animal, que ce soit la vermine parasitaire, les rats des ordures ménagères ou les chiens.

Dans une dimension moins tragique, l'habitat d'Arnaud ou celui d'Amina, non investis, sont parfois l'occasion de mise en danger de leur locataire.

Sur ce registre de l'espace, Boris synthétise encore une fois, par la particularité de son âge et de sa forme de symbolisation, l'idée de fêlure de l'environnement physique et de la construction psychique: il observe les fourmis à l'intérieur des failles, des «*fissures*» de sa maison; fasciné de cette agitation d'animaux sociaux qui s'approprient les interstices où se faufile la vie, mais aussi qui frôlent les abîmes la menaçant. A travers cette énigme, on retrouve la question de la périphérie: ce qui se passe au fond se montre sur les bords, sur les échancrures.

1.3.3.3. SYNTHÈSE.

Lorsqu'on réfléchit à l'investissement de l'espace, il faut remarquer l'enchevêtrement des dimensions objective et subjective. Boris nous le signale avec son acuité habituelle: tout se joue dans les failles de la construction, qui ne se montre que sur et dans l'espace. Une singularité concerne le fait que, hormis chez les déportés, l'histoire s'est rabattue sous la géographie et le temps sous l'espace. La très forte résistance des sujets sur cette question, nous permet de supposer que la spatialité s'exhibe sans être parlée.

Les fissures de l'intérieur sont mises en scène, mais non en mots par une narration qui convoquerait la temporalité; elles s'actualisent par des attitudes ou des conduites qui figurent le «*chantier*» intérieur; ainsi, l'éternel déplacement vers un idéal constamment repoussé, pourrait se concevoir comme l'espoir sans cesse échoué d'une temporalité à inventer.

L'utilisation parfois paradoxale des espaces péri-corporels et sociaux nous interroge sur le rapport de ceux-ci avec le corps et les liens du sujet. Tout se passe comme si l'espace devenait une bizarre surface de translation, entre le sujet et le monde. Parfois, cet interface est momentanément apaisé, si les sujets ont pu dans leur histoire, créer et/ou maintenir une structure corporelle et des liens suffisants; mais la plupart du temps, nous avons noté un rapport pathologique à l'espace partagé, qui tantôt vectorise l'angoisse, l'abjection et le rejet, tantôt témoigne de l'appétence sociale inassouvie du sujet.

1.4. Similitudes et divergences sous l'aspect de la relation actuelle.

Ce chapitre voudrait reprendre les éléments encore disséminés, autour de la relation qui s'est construite dans la rencontre des sujets avec des objets singuliers. Pour garder la logique de notre étude, nous tenterons quelques propositions concernant les personnages de la littérature ou les déportés des camps de concentration. Nous aimerions repérer si la relation actuelle peut globalement s'apparenter, dans ses modalités, à ce que nous avons personnellement identifié dans les rencontres réelles, prolongeant ainsi la piste des similitudes/divergences entre les exclus.

1.4.1. Similitudes.

Les liens «actuels» des parias se tissent dans un présent qui succède à des bouleversements plus ou moins graves. Avant leur rencontre avec des objets significatifs, Jean Valjean, Fantine, Gwinplaine et Claude Gueux ont été malmenés par la vie, comme ils le seront encore parfois à la suite de cette relation.

Monseigneur Myriel accueille le bagnard venu frapper à sa porte et l'invite à sa table. Jean Valjean reste méfiant, comme si l'amabilité de l'homme d'église lui était suspecte. Puis, loin de le dénoncer, ce dernier assure lui avoir lui-même offert des objets dérobés. Cette attitude laisse le voleur silencieux et éberlué de tant de compassion; il faut quelque temps pour que ce sentiment le transforme subjectivement.

Lorsqu'elle le rencontre, Fantine s'en prend violemment, sous les yeux de la police, à son ex-employeur, qu'elle accuse de l'avoir réduite à la déchéance; le premier contact est âpre, sans espoir ni concession. L'affliction de Monsieur Madeleine/Jean Valjean devant la décision policière ouvre alors l'espace inattendu de l'engagement énergétique contre l'emprisonnement. De là va s'ériger une relation singulière, fondée sur le respect et la reprise de confiance, permettant à Fantine de mourir presque apaisée.

Gwinplaine, agonisant au moment de sa rencontre avec Ursus, est inconditionnellement réchauffé, nourri et éduqué; pourtant l'enfant et le bébé qu'il transporte, sont des étrangers pour l'adulte qui vit en ermite, seulement accompagné de son loup, Homo. Notons en passant l'inversion des signifiants qui identifient le loup comme homme, tandis que l'homme est nommé ours. Au-delà de l'effet de style hugolien, c'est encore une fois la perplexité sur les caractéristiques de l'humanisation qui est ici posée.

Claude Gueux, embastillé pour un vol mineur, découvre un autre bienfaisant qui, sans contrepartie, lui donne sa part de pain et devient son ami. Il en vient à tuer et mourir pour défendre ce lien vital.

Dans une perspective de maintien du lien social, certains déportés aspirent à conserver une relation entre eux, malgré les coups de boutoir de la déshumanisation organisée. Celle-là aussi passe d'abord par la préservation corporelle rudimentaire, ensuite par le partage de nourritures intellectuelles.

Dans ces exemples, la relation sert d'étai indispensable au maintien de la vie physique, par la contribution du tiers à la satisfaction des besoins fondamentaux du sujet, parfois au prix de sa propre privation. Mais aussi elle lui restitue des raisons de poursuivre son parcours, en le ré-invitant dans le monde des humains, en lui rapportant quelques bribes d'émotions précédemment broyées. L'accroche actuelle dépasse le premier contact d'abord revêche, parfois féroce, qui considère l'autre comme un obstacle potentiel. Il nécessite chez ce dernier une disponibilité particulière envers un sujet, tout juste capable du minimum d'échange qui convient à résoudre son problème immédiat.

Il faut remarquer que dans ces situations, au contraire d'une posture de charité, systématiquement proposée par l'autre et adressée au sujet, la démarche initiale émane de la personne en direction du tiers; ce dernier va dès lors organiser une réponse sur plusieurs plans superposés: le premier concerne la satisfaction du besoin immédiat, tandis que les autres ouvrent vers une éventuelle mutation intersubjective et intrapsychique, incertaine et indéterminée à ce stade de la rencontre.

Dans une autre perspective, il faut considérer le lien de certains déportés à leur bourreau, dans lequel ils présentaient, à leur corps défendant, une attache tout à fait paradoxale et apparemment dénuée de rationalité: ils craignaient au plus haut point l'emprise létale du nazi sur eux, mais ne parvenaient pas toujours à se défaire de l'obéissance aveugle à ses attentes, voire les précédaient. Sans rien renier de leur haine, ils éprouvaient parfois une forme de fascination envieuse envers sa puissance, ou la préservation de tous les attributs qui le maintenaient dans le statut d'homme: force et pouvoir, propreté et santé, culture et raffinement. Citons en particulier les «kapos», détenus chargés de commander leurs camarades, quelquefois plus sadiques envers eux

ou obséquieux face aux SS qu'il n'était nécessaire pour rester vivants; en outre, considérons l'attitude des «*musulmans*» qui confirmaient, par leur humiliation «active», l'assignation méprisante des tortionnaires. Dans cette relation complexe, paroxystique, la défiance et la dépendance paraissent ainsi avoir été intimement liées sur le plan vital mais également sur le plan psychique.

En ce qui concerne les personnes réellement connues, les relations sont d'abord là aussi investies sur le registre utilitaire; pourtant la plupart du temps, un personnage idéalisé sort de l'anonymat. Le médecin de Monsieur B ou de Monsieur S, tel professionnel de l'hébergement, la première assistante sociale d'Arnaud ou ce responsable de lieu d'accueil pour Ali-Yann, revêtent la figure du sauveur qui aurait, le premier et le seul, tout perçu et tout compris de leur souffrance.

Notre brève rencontre avec les errants chroniques ne touche pas de façon probante à ces niveaux de communication. Pourtant, à bien y regarder, d'une part la méfiance se retrouve incontestablement à chaque début d'entretien; d'autre part, si la question de la dépendance est plus subtile, moins patente, on peut interroger sa nature dans ce type de relation. En effet, il est sûr que les sujets n'ont fondamentalement pas eu besoin de nous à aucun moment, et il serait bien présomptueux d'imaginer que cette unique ou ces quelques séances aient pu marquer leur existence. Pourtant on pourrait penser que le contexte et le contenu de ces rendez-vous ont fait surgir un travail d'intériorisation souvent mis à distance par eux, sans pour autant qu'il ne soit possible d'en pronostiquer le devenir. Tout comme Jean Valjean a pris du temps pour élaborer l'impact en lui de l'attitude de Mgr Myriel, Monsieur B, quelques mois après nous avoir malmenée dans l'entretien initial, nous salue, nous reconnaît et évoque devant nous sa prochaine entrée en soins. De même Monsieur S qui, après avoir, à de multiples reprises, signalé l'inadaptation de nos questions, conclut l'entretien en s'étonnant de ce qu'on peut «*retirer de l'échange*».

La dimension d'espoir surgit de manière récurrente lorsque la relation semble avoir trouvé son rythme. Elle est même très vite démesurée, amenant souvent l'interlocuteur à la refroidir ou à s'en éloigner, si le sujet ne la calme pas de son côté. Ces modalités d'existence, de survie, nécessitent la présence concrète de l'objet: ainsi Claude Gueux nourri par son ami; le déporté soutenu physiquement au moment de l'appel par le compagnon, le séide des basses œuvres nazies condamné à mort sans son protecteur; ainsi Ali-Yann exigeant la satisfaction immédiate et sans discussion de toutes ses demandes, au risque immanquable que l'objet se détourne et l'abandonne, faute de pouvoir y répondre; ainsi Arnaud ne supportant pas notre incapacité à deviner ses besoins indicibles.

Boris n'échappe pas à cette logique: la première entrevue est glaciale, l'échange de regard ou de paroles est impossible, la méfiance envers nous domine toute la séance. Néanmoins, il est présent, dans une attente indéchiffrable, montrant seulement, derrière sa passivité extrême, la crainte d'une réelle exclusion. Peut être espère-t-il que nous puissions éviter cette sanction. Le registre utilitaire est donc essentiel dans ces premiers moments, alors qu'il disparaît en faveur d'un lien paradoxalement serré et lâche: serré lorsqu'il nous fait éprouver avec, ou pour lui, des affects de l'ordre du désespoir ou de l'illusion; lâche quand nous refroidissons l'intensité émotionnelle. Comme pour les autres,

dans la relation avec Boris, c'est le tiers qui saisit et porte d'abord le lien que le sujet a lancé, un peu au hasard.

Tous enfin, nous font éprouver des motions extrêmes, qui ne nous appartiennent pas en propre ni exclusivement. Ce sont des tensions liées à l'irritation ou à l'incompréhension, des mouvements de pitié ou de désespoir, des sensations de dégoût ou de vertige, des ressentis d'effondrement ou d'exaltation, qui nous transportent personnellement sur les berges de l'étrangeté ou de la confusion des émotions. Unanimement, ils transfusent en nous, lecteur ou interlocuteur, une intensité d'affects irreprésentables pour leur part, s'ils veulent préserver un peu de leur vie ou santé psychique. Ce point met en évidence le minimum de sécurité vitale nécessaire pour se risquer à traduire et exprimer ce qui vibre au-dedans.

1.4.2. Divergences.

Sur cet axe, les dissemblances sont plus nettes que précédemment. Certes, le lien actuel réactualise souvent des difficultés précoces dans les situations chroniques. Cependant, chez les déportés, rien n'indique la présence de ce type de problématique et seule, la catastrophe présente est responsable de la nature des relations qui se font jour, autour de la survie. Ainsi, on ne peut immédiatement considérer la précarité dans son ensemble, comme organisatrice d'un lien particulier, qui oscillerait entre méfiance et abandon total à l'objet. Si l'on prolonge cette thématique sur la nature du lien, il serait plus pertinent de différencier la survie réelle et la sauvegarde psychique. La première implique en effet l'entrecroisement des liens de crainte et de dépendance, absolument inéluctables pour demeurer vivant, mais qui ne semblent nécessaires que dans l'urgence de la crise; tandis que la seconde déterre des modalités relationnelles historiques et les réveille sur la scène actuelle.

Dans cette analyse, la précarité consécutive à un contexte extrême convoquerait des mécanismes psychiques apparemment identiques à ceux mis en tension dans la précarité affective originaire. Ceux-ci concerneraient un nœud de méfiance et d'attente démesurées envers l'objet. Infiltré d'une telle dualité, le lien actuel serait instable, insécure et paradoxal, de constitution forcée par les contingences. Dans le cas de sujets déjà organisés en amont de la situation de crise, il pourrait se consolider sur un versant de partage minimal, tel que nous l'avons observé chez les déportés suffisamment armés. Pour ceux qui auraient subi une succession d'empiétements, plus ou moins discrets mais répétitifs, il remettrait en scène les incohérences, les échecs, les imprévisibilités de l'histoire ancienne en même temps que l'illusion d'une restauration intégrale.

143. Synthèse.

Le lien actuel repose sur la défiance initiale, connectée à des expériences préalables dangereuses, qu'elles soient contemporaines, anciennes, ou répétées, suivie d'un immense espoir qui confine à l'abandon, total mais provisoire, en l'autre. Paradoxalement, cette forme d'attache témoigne de niveaux d'investissement ultimes et ambigus entre haine et passion, indifférence et dépendance. Il faut noter des nuances entre la «simple» réaction à un traumatisme soudain, qui déclenche ces modalités défensives

d'attraction/rejet, et l'habituement insidieuse à un environnement discrètement imprévisible, qui n'aurait jamais permis une organisation psychique de base. Cependant, dans tous les cas, la relation présente se joue sur un modèle qu'il appartiendra au tiers de déchiffrer, pour tenter de lui rendre figure humaine. Il s'agit d'un lien fragile, hésitant, d'abord hostile, que l'objet devra accueillir et accepter, en le déclinant de manière suffisamment tolérable pour lui-même. Il est en effet capital que cette attache ne soit pas, par sa violence et son étrangeté, le motif d'une nouvelle éviction, assurément considérée jusque là par le sujet comme sa seule possibilité d'«être-au-monde-social». Dans les situations au long court, nous avons étudié les mouvements d'amarrage comme cette unique possibilité thérapeutique, au sens où elle débute au niveau le plus primitif de la prise en charge des besoins fondamentaux, par une musicalité plus que par une parole, par un regard contenant plus que signifiant; au fond il pourrait s'agir d'un échange d'abord seulement sensoriel, au sens où la relation devra, surtout, contenir l'ensemble des paradoxes d'une appétence au lien qui n'a cessé d'être déboutée.

1.5. Boris, l'analyseur « universel ».

1.5.1. Liminaire.

Cette fin de chapitre voudrait reprendre et analyser les perspectives développées jusque là, sous l'angle de la pré-adolescence de «l'enfant-clodo». En effet, nous avons suggéré que, rien n'étant encore définitivement fixé à son âge, Boris montrait les prémises d'une position erratique ultérieure. Notre proposition concerne ainsi les possibles sources de l'errance psychique, ses modalités défensives non encore sclérosées ou enfouies dans une a-temporalité radicale, enfin les indices discrets d'un amarrage, encore envisageable pour quitter la dérive dans les espaces infinis. Pour cette partie, il nous faudra quitter les personnages de la littérature et nous intéresser plus particulièrement aux personnes réellement rencontrées, afin de tenter une construction théorique de l'errance dans ses différents moments.

1.5.2. Origines.

Si Boris est considéré par tous comme «le» problème, si nous nous sommes nous aussi engouffrée dans cette brèche, c'est que le contexte familial a été soigneusement écarté du champ présenté. Aucune omission parentale n'a strictement empêché d'évoquer Alex, mais la banalisation de sa situation, associée à la dramatisation de celle de Boris, ont abouti à une centration exclusive et inadéquate sur les troubles antisociaux de ce dernier.

De plus, il a fallu trouver la collaboration d'autres thérapeutes, pour comprendre les scénarios joués parfois hors-contexte.

Une des origines des troubles est ainsi cachée/montrée par le sujet, qui pactise avec la famille de manière dénégative. Cachée, car rien n'est à dire sur les événements capitaux qui ont eu lieu. Montrée, car Boris n'en finit pas de nous mettre sous les yeux son rapport à la mort, à l'expulsion du déchet, à la momie ou à l'impossible tranquillité familiale.

Les empiétements subis par le garçon se perdent dans le cumul des traumatismes; seule se perçoit sa posture actuelle, voûtée sur son rôle de mauvais garçon pour préserver autant que possible la mémoire de la première et seule fille mort-née, la vie de l'aîné véritablement mutilé, la tension de ses parents authentiquement tourmentés.

On peut penser que la bonne santé de Boris, soulageant sans doute une parenté doublement endeuillée, a permis une attention plus diffuse, moins précise à son égard. Le «non-traumatisme» individuel associé à plusieurs traumatismes familiaux a provoqué, à son adresse, un empiétement discret par déficit probable de préoccupation.

Nous pouvons émettre l'hypothèse que les sujets errants ont sans doute suivi le même parcours que Boris, sur une exposition secrète et inintelligible des blessures historiques et intersubjectives. Comme dans «*la lettre volée*» (E.A. Poe, 1839) tout est sous les yeux de celui qui veut bien s'efforcer de voir, mais de manière tellement grossie, outrée, que chacun en est aveuglé. Les bribes d'histoire recueillies auprès des adultes, nous autorisent elles aussi à penser que les problèmes ont concerné d'abord l'environnement, qui a secondairement transmis l'onde de choc à *l'infans* en voie de maturation. Le traumatisme originel est donc familial, mais les empiétements blessant directement le sujet concernent le plus souvent les non-ajustements successifs de l'objet à ses besoins précoces.

1.5.3. Modalités défensives.

Boris se tait et se terre dans un espace minimal; il s'entoure en revanche d'une bulle, protectrice et répulsive. Lorsqu'il exprime quelque chose, c'est une sensation de vide, de négatif ou d'indifférence. En revanche, il nous fait éprouver des affects de confusion, de flou, d'indéterminé, d'inintelligibilité.

Toutefois, il montre dans ses jeux, des processus qui s'approchent d'une élaboration de ressentis, récurrents mais tacites. Il hausse les épaules devant nos essais de traduction, mais les écoute attentivement ou demande des précisions. Alors que la valeur de ses mots est désavouée, il semble très friand des nôtres.

Un des points forts de la thérapie de Boris réside dans la labilité de ses défenses, encore peu installées ou rigides. L'enfant a déjà perçu l'immédiateté du soulagement psychique procuré par l'acte, comparativement au différé de celui de la parole; cependant, l'acte reste porteur d'un désir d'expression devant un autre. Autrement dit, il est utilisé comme médiateur entre la vie interne du sujet et le monde environnant, à la condition d'être déchiffré par le tiers.

La difficulté de décodage provient de la césure entre l'émergence de sa vie psychique et le désintérêt de ce qui peut en être dit, une fois qu'elle s'est manifestée. De ce fait, l'acte prend le risque de n'être entendu que comme une impulsion, ou d'être pris dans un contresens malencontreux, sur sa valence uniquement intrapsychique, qui renforce les processus d'auto-exclusion.

Mais l'enfant ne se contente pas des premiers malentendus et revient infatigablement sur les mêmes scènes, jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment interprétées à son gré. Les défenses se solidifient néanmoins, en général à la suite de nouveaux errements. En

outre, il faut noter qu'après des périodes fastes où il produit beaucoup et s'approche d'un début de symbolisation, Boris détruit son avancée comme pour la démentir et faire retour à l'échec, l'exclusion, l'évanouissement.

Ces moments de chaud et froid se succèdent de manière rapprochée chez lui, du fait de son âge et de son désir persistant de se faire entendre. Mais on peut penser que chez les adultes abîmés par un désespoir pérenne, ils s'éloignent peu à peu, pour que seule subsiste une glaciation affective protectrice.

Pourtant on peut supposer le même fonctionnement chez les grands errants, toujours prêts à investir le moindre intérêt pour eux, pour peu qu'il ne soit pas trop intense. On imagine volontiers que les objets sociaux des sujets chroniques, utilisés certes de façon plus concrète que les pâtes à modeler, aient la même fonction de message adressé à l'objet, celle de traduire pour eux une partie de leur vie psychique. Simple, l'enfouissement de celle-ci et sa perte dans l'intemporalité, les a éloignés de ce sens qui n'apparaît que, de loin en loin, comme un mal à museler sous peine de reviviscence de souffrances incongrues et non identifiées.

1.5.4. Le lien d'amarrage.

Boris est paradigmatique de cette modalité relationnelle, dans sa manière d'initier, renier et investir la relation de lui à nous. Il s'y engage de façon parcimonieuse, superficielle au départ, se méfiant du énième thérapeute qu'il va rencontrer. On pourrait situer la profondeur de cet enfant en surface, puisque ses troubles se voient de l'extérieur sans être ressentis par lui.

Le tout premier lien est ainsi marqué de l'exhibition de son assignation d'exclu.

Au fil des séances, il consacre beaucoup d'énergie à insuffler des temps d'illusion puis de déception, inattendus et intenses, scandés par des moments dans lesquels la crainte d'une grave régression psychique réapparaît.

Pendant toute cette période, nous doutons de notre compétence, de notre diagnostic, de notre proposition de soin. Nous n'osons rien lui restituer de notre gêne et nous sentons coupable, honteuse d'aérer la pièce dès son départ. Nous sommes muette comme le crocodile auquel il fabrique une muselière. Nous sommes irritée de ses échecs alors qu'il nous avait laissé espérer une avancée.

Quand la notion d'amarrage, proposée dans le cadre des suivis d'adulte, s'est imposée dans cette psychothérapie, nous avons perçu un soulagement face à ce que Boris nous transmettait. Les ressentis éprouvés honteusement ne nous appartenaient pas en propre, mais étaient le résultat d'une «co-crédation» à deux: incompréhension, gêne, incompetence, mutité devant les empiétements de l'histoire, avaient été transportés de lui à nous par une silencieuse mais efficace mise en lien psychique.

Ce type de rapport, durablement incertaine et précaire, a été le préalable incontournable de ce que l'on peut aujourd'hui classiquement nommer une relation transféro-contre-transférentielle. Car la dernière étape n'aurait jamais pu se constituer sans le passage par cette période d'indétermination, dans laquelle nous n'avons pu partager qu'incohérences, sensorialité, alternances attirance/rejet. Le lien d'amarrage tel

que Boris nous a aidée à le définir, a consisté à supporter ces motions indicibles et non-symbolisables par nous, encore moins par lui.

Evidemment, la durée de la thérapie de Boris nous donne le recul nécessaire pour proposer une généralisation de cette perspective. S'il est aisé de la reconnaître auprès d'Arnaud ou d'Amina, pour lesquels la prise en charge a également été durable, on peut sans trop de risque la proposer comme piste de compréhension dans le cas de Ali-Yann, de Monsieur Rouge ou de Farida, ainsi que, comme potentialité, chez les errants chroniques.

C'est pourquoi nous envisageons de considérer cette qualité du lien, généralisable à la problématique de l'errance: Il s'agit pour le sujet de s'adresser, de manière aléatoire, à tout objet susceptible de répondre de manière rudimentaire à ses besoins fondamentaux d'appartenance, sans crainte d'un quelconque retour de l'empiétement; il s'agit pour l'interlocuteur de tolérer l'indicible, le précaire, l'inintelligible tant que le sujet ne sera pas suffisamment assuré de l'innocuité de ce lien.

1.5.5. Point de vue heuristique.

Boris nous permet de proposer un panorama de la problématique de l'errance, psychique avant d'être physique. Celle-ci touche en effet à la spatialité interne, à la topique suspendue par les empiétements précoces et qui cherche à s'achever. Nous avons voulu montrer qu'une des tentatives de cette réalisation procède par le déplacement et le dépôt, sur l'autre, des traces de ces «accidents» psychiques survenus dans la préhistoire psychosociale du sujet.

Nous avons souhaité signaler que le travail est en premier lieu, de nature sensorielle et pré-symbolique, qu'il est éprouvé corporellement avant que d'être pensé, et d'abord par l'objet actuel. De ce fait, il précède la dimension transférentielle classique, qui repose sur la verbalisation d'affects, et s'inscrit plutôt dans une monstration de faits, d'actes, d'abord inintelligibles puisque déliés entre eux.

C'est pourquoi la notion d'amarrage paraît essentielle pour entrer dans un début de relation et de symbolisation, laborieuse, maladroite et toujours incertaine; la dimension temporelle exigée dans la construction cohérente d'un lien reste paradoxalement déniée: son déploiement impliquerait en effet une réconciliation douloureuse avec l'histoire, précisément évitée par l'investissement exclusif et désordonné d'un espace flou. Ce dernier point nous amène à identifier le sens de l'indéterminé en tension chez ces sujets: il pourrait être entendu comme une manière de se défendre contre le désir d'appartenance au contrat narcissique, autrement concevable sous l'aspect du lien social; pourtant, il maintiendrait à minima l'investissement vital du sujet à ce dernier, en tant qu'il représente son attache ultime à la condition humaine.

On pourrait conclure cette partie avec l'hypothèse que la précarité sociale, subordonnée aux processus d'auto-exclusion, figure un acte signifiant de l'intériorité blessée. Cependant, cette représentation admet en son sein une transivité du côté du socius. Celui-ci, dans le pire des cas, est l'initiateur de l'exclusion en refusant toute inscription sociétale au précaire; mais dans la plupart des situations, il se contente de parvenir- ou non- à déchiffrer les messages que le sujet lui adresse. Notre expérience

personnelle de la relation avec Boris et les autres nous laisse à penser la place des tiers dans le destin des errants. Contenante, elle ouvre un espace potentiel de symbolisation; inadaptée, elle obture définitivement le champ, clôturant le sujet dans une assignation d'exclu, de désaffilié pouvant devenir mortelle. Là encore, même du côté de l'objet, c'est d'espace dont il est question, espace partagé, espace de pensée, espace d'humanité...

2. Analyse théorico-clinique.

Cette partie vise, au vu de la clinique, à reconsidérer les notions principales utilisées dans le travail, pour tenter d'en évaluer la pertinence finale. C'est ainsi que nous examinerons le destin des empiétements ainsi que leur mode de re-présentation dans l'environnement du sujet, le passage de l'absence ou de la confusion d'affects à leur partage, enfin la trajectoire de l'amarrage au transfert. Nous supposons que ces parcours parallèles prennent forme et s'organisent au hasard de l'itinéraire de la personne, en s'adossant sur la relation actuelle, si celle-ci est en mesure de créer une scène acceptable pour le sujet.

2.1. Des empiétements à leur re-présentation.

En ce qui concerne les populations rencontrées, nous avons pris connaissance, dans l'histoire familiale, de l'existence de situations que l'on peut identifier comme étant du registre du traumatique. Mais, à l'inverse de ce qui a été observé chez les déportés, il semble que ce ne soit pas elles à proprement parler, qui aient mis à mal la solidité psychique des personnes. En effet, le traumatisme paraît souvent concerner des générations précédentes, ou d'autres membres de la lignée, et n'avoir pas d'effet direct sur elles. C'est pourquoi on peut penser que la notion de traumatisme est inadéquate à rendre compte de l'état du sujet qui, plus qu'une violence immédiate, a subi les répercussions en ricochet de celle-ci.

De plus, aucun événement unique n'est jamais rapporté, mais bien plutôt la succession, récurrente et imprévisible, de liens fondés sur l'incohérence, l'inattendu, parfois la brusquerie ou l'absence, rarement totale, de la préoccupation de l'objet pour l'enfant. Dès lors, le concept d'empiètement par la réalité, au sens winnicottien, rend particulièrement bien compte de ces micro-événements qui inscrivent leur marque, imperceptiblement, dans le psychisme naissant de l'infans. La discrétion de ceux-ci éclaire en partie la difficulté de les reconnaître en tant que traumatisme soudain, chaos violent qui bouleverserait l'économie interne; c'est ce qui différencie, pour une grande part, la situation des errants de celles des déportés.

On peut noter également une manière particulière de relater les événements difficiles, banalisée et attiédie, ou au contraire épique et extravagante. D'une façon ou d'une autre, même lorsqu'ils sont annoncés, les empiétements de la vie semblent être gardés à distance du sujet, comme s'ils ne le concernaient pas. Et pour cause, puisqu'ils ont gravé leur empreinte subtile au cours du temps, comme un allant-de-soi interne, une particularité indiscutable et immuable.

Il faut alors que l'objet accepte de contenir, de supporter beaucoup, en termes de temps, d'attention et de soumission partielle au sujet; c'est à ce prix peut être que sera identifiée la souffrance ou les motions internes échappant à la défense de dire et de montrer; cela est d'autant plus net que les conduites du sujet orientent habituellement le tiers vers une réponse de désaffection et de rejet.

La re-présentation des éprouvés ne peut ainsi s'effectuer que dans un contexte particulier qui à la fois accueillera, à la fois limitera le débordement d'actes en tant que représentants. On peut en effet extraire de cette clinique, l'idée que le travail d'élaboration de l'éprouvé d'empiétement ne s'effectuera, chez ces sujets, que lorsque les "passages à l'acte" auront été suffisamment acceptés comme indices, avant de se transformer en symboles de la réalité psychique. La question de la re-présentation prend alors le sens d'une monstration brute, d'abord non construite par un scénario ou un travail scénique. Pour espérer une transformation, cette exposition doit trouver un public suffisamment attentif et inconditionnellement accueillant, qui veillera pourtant à ne pas se laisser atteindre par le voyeurisme parfois inféré dans la scène, à ne pas se détourner de l'abjection qu'elle contient, mais aussi à ne pas sombrer dans une fascination délétère.

En d'autres termes, le passage de l'ob-scène à l'œuvre de création, transite par la participation de l'objet à la mise en scène, en tant que co-auteur, adaptateur ou nouvel acteur de l'histoire. Immanquablement surpris et chaviré par les remous de la relation, il devra tenir le cap de manière parfois passive, parfois résolue, sans aucune assurance d'aboutir, mais avec un espoir tenace et souvent solitaire. Ecrivant ces mots, nous craignons de prêter le flanc à la critique d'illusion, voire de fantasma de toute-puissance. Or nous avons souhaité insister, du côté de l'objet, sur l'importance d'une posture d'attente, paradoxale dans ses termes de soumission et de fermeté: elle exige en effet de considérer le sujet dans une quête d'absolue bienveillance à son égard, qui inclut cependant les exigences du contrat narcissique, les diffracte et les rend acceptables.

2.2. De l'absence d'affect à leur partage.

2.2.1. L'absence.

Tous les sujets nous ont d'abord signifié ne pas ou plus être atteints sur le plan affectif. Qu'ils le disent ou qu'ils le montrent silencieusement, la dimension émotionnelle paraît en effet enfouie, déniée ou absente de leur univers. Pensons à Boris, mais aussi à la posture de matamore prise par les errants aux premiers instants de la rencontre. Comme l'étude de cet axe l'a montré, la subjectivité, la centration sur soi et les liens ne les concerne pas pour la plupart, ils semblent d'emblée rester à distance de leurs ressentis, voire ne pas en éprouver. L'idée première est celle de l'investissement exclusif de la surface, celle du corps ou de l'espace en mouvement; même si le comportement ouvert est inévitablement connecté à des motions internes, les sujets en refusent la connexion, rappelant comme Boris *«qu'il n'y a pas de rapport»*.

2.2.2. La confusion.

Très vite pourtant, et souvent en lien avec la centration sur l'espace, les sujets déroulent une kyrielle d'élans étranges, brusquement extirpés d'une strate non localisable, rendant l'échange de plus en plus confus et bizarre. Par instants, Monsieur S ou Boris nous aspirent du côté de la dissociation, Monsieur B suscite l'attaque, Monsieur C une compassion mêlée d'horreur, Monsieur A nous attire au cœur du désespoir, Monsieur M sur les voies de l'inceste; Farida et Amina nous accueillent dans une trame de violence physique et incestuelle. Arnaud plonge dans l'effroi muet, Ali-Yann invite à l'épouvante et Monsieur Rouge développe à l'envi l'effraction de son intérieur à vif.

Mais tout cela s'enchevêtre, s'entrechoque, se superpose dans un inextricable lacis d'où n'émergent qu'également et incohérence.

L'étape suivante pourrait alors être figurée comme une incandescence émotionnelle, seulement ressentie par le tiers, puisque les sujets n'expriment toujours qu'une indifférence invraisemblable face au récit qu'ils relatent. Nous sommes témoin en effet d'un déferlement paisible, oxymoron de la brûlure enfouie et de la glaciation défensive. Notre appareil à penser est bouleversé, tombe en panne et se perd lui même dans des émotions indicibles. Nos confusion, embarras et honte prédominent dans cette seconde période. Car nous ne comprenons, n'entendons même, rien d'autre que le vacarme du chaos, que nous ne pouvons reconnaître ni strictement nôtre, ni définitivement leur.

Cette dimension récurrente nous amène à poser l'hypothèse de la co-création d'une instance psychique double, composée d'abord des sensations corporelles ressenties pour chaque interlocuteur et abouchées, ajustées l'une à l'autre. C'est par la résonance, en l'objet, de ce type d'éprouvés, qu'un début d'élaboration se met en place; sa mutation de sensation en affect s'opérant en partie par la migration en l'autre. Au fond, la figuration du Bernard l'ermite, représente très finement la souffrance de ce psychisme décortiqué et nu, qui tente, avec avidité et désespoir, de trouver une niche protectrice dans l'objet.

Ainsi, par leur intrusion brutale, les empiétements passés traversent l'objet en se déchargeant de leur dimension solitaire. Ce qui se transmet d'abord, ce sont les éléments bruts, non-détoxiqués. De l'autre côté du miroir, le tiers se trouve implicitement chargé de mission, celle de se rendre apte à transformer les excitations venues du passé. La translation est donc nécessairement infiltrée de la violence et de l'hébétude que l'enfant avait autrefois éprouvées lui-même face à l'objet. Simultanément, elle ouvre un espace apaisé, car partagé avec au moins un autre, atténuant de ce fait ses premières incohérences.

2.2.3. Le partage.

Dès lors, le partage devient possible et une esquisse d'émotion se profile. C'est le cas lorsque Arnaud cesse de rester silencieux en rêvant son espace intérieur; cela se produit au moment où Boris déclare avoir construit un barrage, quand Amina accepte l'idée de maltraitance, ou quand Farida déverrouille sa folie pour laisser poindre l'ambivalence. Cela pourrait aussi se percevoir dans les entretiens d'enquête au moment où Monsieur B, évoque soudain à mi-mots, la relation à sa mère, ou quand Monsieur D redécouvre l'incertitude de la responsabilité. D'autres rencontres n'ont pas atteint cette étape, faute de n'avoir pas été suffisamment comprises, ou déployées.

Pourtant le partage d'affects a élucidé de nombreuses séances de confusion, a permis dans un second temps, que le "double psychisme" se sépare en instances différenciées, que les sensations se transforment en émotions, même si tout avait, un moment, fusionné dans un espace, une peau psychique commune et provisoire.

2.3. De l'amarrage au transfert.

Nous avons à plusieurs reprises insisté sur la primauté du lien d'amarrage, en tant qu'il organise les bases de tout autre relation thérapeutique de ces situations spécifiques. En effet, la psychothérapie s'appuie, pour une part, sur le processus psychique de déplacement des motions fantasmatiques ou affectives, sur un tiers censé les analyser en tant que produits de l'histoire précoce; notre clinique ne répond que partiellement à cette perspective, puisque la dimension symbolique ne se montre pas en premier lieu dans la relation initiale. Rappelons simplement l'importance du registre sensoriel et la place de l'espace qui nous envahissent au contact du sujet; mentionnons l'étrangeté de paroles ou d'actes insolites et hors de propos dans l'entretien, qui n'appartiennent cependant généralement pas à une logique délirante. La quête de symbolisation semble souvent s'évanouir de ces rencontres, comme si les sujets s'en détournaient et que nous n'y avions nous- mêmes plus accès.

En revanche c'est, à notre sens, la prise en considération des indices corporels et objectifs, ainsi que leurs effets sur nous, qui a pu remettre en route un réel travail psychique. En d'autres termes, la réalité paraît être devenue l'unique porte d'entrée de l'univers intérieur des sujets.

Errant comme le sujet dans des contrées floues, conservant précieusement la seule attache totalement précaire lancée au hasard, l'amarrage légitime la fragilité première du lien, en esquisse les contours; par ce premier marquage, il autorise l'espoir d'un étayage secondaire plus affermi. Bien avant toute prétention à un soin quelconque, l'amarrage permet que le sujet se repose, au sens du répit et de l'immobilisation. Mais il invite également à se reposer sur, à s'adosser contre un objet; ce dernier doit s'ajuster à son rythme, ne pas l'entraver dans son propre narcissisme, accueillir ce qui se figure dans l'espace partagé sans immédiatement vouloir en proposer un sens.

En somme, l'amarrage représente la souche de l'éventuel transfert qui se développera plus tard, si le lien perdure et se transforme. Les situations d'Arnaud, d'Amina, de Boris en sont l'illustration, tandis que le cas des errants chroniques témoignent des prémices d'une possible histoire ultérieure. Quant à Ali-Yann ou Monsieur Rouge, ils sont les contre-exemples de ce que ce temps d'amarrage doit comporter de latence, d'incertitude, voire de danger. Pour le premier, la réalité de ses conduites a dressé une barrière insurmontable contre le déploiement d'une telle relation, figeant dans la répétition la possible valence symbolique de ses actes. Au sujet du second, la défense que nous avons personnellement érigée contre la survenue de l'indéterminé et de la confusion, ne nous a pas laissée nous accorder à son rythme, tolérer un nouvel empiètement supposé de son espace psychique; ainsi, croyant le protéger, nous avons renouvelé son expérience de dés appropriation, et prohibé de ce fait la réalisation d'une démarche thérapeutique pourtant revendiquée.

Pour conclure, il est vraisemblable que ces contacts fugitifs figurent de manière extrême les préalables discrets de tout lien transférentiel, composé d'indices sensori-moteurs, de confort psychique minimal, mais surtout de centration commune, verbale et symbolique, sur la réalité psychique. Ils s'en démarquent essentiellement par leur spécificité de l'espace et de la réalité externe: car le premier occupe le temps, et les actes remplacent le sens; il est alors possible de concevoir ces phénomènes de déplacement et de condensation, plutôt que comme le passage, la transformation d'une représentation à une autre, comme ceux d'une trace mnésique non encore constituée comme signe, à une représentation réellement symbolique.

3. Relecture des hypothèses.

Parvenue en cette fin de parcours, nous devons désormais examiner son déroulement, en particulier le destin des hypothèses qui l'ont organisé. Nous procéderons en ordre inversé par rapport au début du travail, en commençant par les hypothèses spécifiques secondaires, puis en remontant le courant jusqu'à l'hypothèse centrale.

3.1. Hypothèses spécifiques secondaires.

Au vu de la centration que nous avons conduite sur les thématiques correspondantes, on est en droit de s'interroger sur la pertinence de la notion de secondarité, en contrepoint d'une proposition qui serait «essentielle». Cependant, nous suggérons d'examiner chacune tour à tour, avant de décider de leur validité.

3.1.1. L'indéterminé.

Cette représentation nous a accompagnée en arrière-plan d'une bonne partie de la recherche en tant qu'elle essayait d'interroger la nature des investissements de la réalité par les sujets. Aussi bien les errants chroniques, les vagabonds psychiques, que l'enfant-clodo témoignent d'une manière d'être au monde inscrite sur un mode diffus et vague, indécis et fondu. Sur ce point, le travail a consisté à rendre compte de cet indéterminé, en tant que signe possible de la subjectivité, qui ne peut se montrer que par défaut sous l'aspect de l'indifférence et du détachement, ou inversement, de l'adhésivité.

La précarité et la volatilité serviraient d'écran de fumée, de pare-excitation supplétif et involutif, à la déchirure de l'enveloppe de sécurité interne; celle-ci est normalement constituée par «*les contacts signifiants*» (D. Anzieu, 1985) de la peau commune du temps des soins précoces et «suffisamment bons»: «*le paradoxe des contacts signifiants tient en ce que la mère attentive aux besoins non seulement corporels, mais aussi psychiques du bébé, ne fait pas que satisfaire ces besoins, elle montre, par les échos sensoriels qu'elle renvoie autant que par les actions concrètes qu'elle accomplit, qu'elle a correctement interprété ces besoins. Le bébé est satisfait dans ses besoins, et il est surtout rassuré quant à son besoin qu'on comprenne ses besoins* ». (p 65) En prolongeant cette

perspective, on peut penser que le «*double narcissique*» est à cette période, omniprésent et indistinct du sujet, lui offrant l'illusion d'un double psychisme et d'une double peau indifférenciés, avant de les lui retirer progressivement. Il procède sur un registre d'abord sensoriel et concret, auquel les sujets étudiés font sans cesse référence dans l'actuel.

Si ceux-ci restent dans l'indéfini, l'illimité, c'est sans doute que l'illusion perdure, faute d'une désillusion supportable. La question de l'indéterminé évoque ainsi l'accroche minimale en amont de la déchirure, quand l'avenir psychique demeurait ouvert.

Cette dimension semble désobstruer la considération habituellement morbide attachée à l'idée d'indéterminé; elle engage en effet la réflexion vers le retour à une temporalité potentiellement reconquise, si les conditions de résonance suffisante de l'objet sont réunies.

De ce fait, l'indéterminé exporté sur les objets sociaux, concerne la représentation (chose) de la nostalgie des sensations précoces du sujet, non immédiatement articulée dans une représentation (mot) intelligible.

Plus qu'une défense à proprement parler, comme le proposait la formulation de cette partie de l'hypothèse, on pourrait conclure que cet appel à l'indéterminé est une tentative de mise en représentation des besoins du sujet, certes maladroite et inadaptée, mais renouvelée sur la scène actuelle dans l'espoir qu'elle soit entendue.

3.1.2. La proto-topique.

A partir de la clarification précédente, nous suggérons l'interruption, la suspension mais non le blocage des processus. La nostalgie n'étant pas toujours mélancolique, tout semble être resté en attente de résolution, en tout cas pendant une période difficilement identifiable. Dans cet esprit, la notion de «proto-topique» pourrait s'entendre comme une atteinte, ou une égratignure de la constitution topique, entraînant malentendu, confusion ou indétermination des localisations internes et périphériques; ce trouble proviendrait d'une perception erronée des besoins du sujet par l'objet, en particulier de celui d'un espace intime, personnel, ou intersubjectif. Dans cette hypothèse, l'espace, les corps et les liens blessés condenseraient et figureraient l'arrêt du processus de différenciation en même temps que celui de séparation.

Cependant, des organisations compensatoires sont mobilisées, montrant la fluidité, la labilité de la psyché, non seulement dans sa fragilité mais aussi dans sa potentialité. A nouveau l'indéterminé, à travers la défense paradoxale par évanescente de la subjectivité, soutient la survie du processus instantiel; en attente de déploiement, les espaces restent incertains et précaires, mais cette conjoncture est simultanément une condition de l'aboutissement topique.

C'est pourquoi la notion de proto-topique ne semble pas devoir être seulement entendue comme un déficit d'organisation, qui conduirait le sujet à une errance inapaisable par un manque définitif de structuration, mais aussi comme une préservation des possibilités de construction des lieux internes.

Evidemment, la chronicité et l'ancienneté du «gel» du processus, sont des facteurs péjorant les capacités de remise en route de celui-ci, mais il faut pourtant concevoir ce

dernier comme potentiellement apte à un «réchauffement» partiel.

3.1.3. La relation d'amarrage.

Notion capitale de ce travail, nous croyons pouvoir l'énoncer comme un concept «pré-transférentiel». La double dimension de primauté de la relation, en tant que réminiscence de l'attachement archaïque et de lien actuel rudimentaire, a en effet progressivement pris une place centrale dans cette recherche, qui la situerait aujourd'hui comme une des hypothèses principales. Car plus qu'un «*baume psychique du vécu d'empiétement* » tel que nous l'avions proposé à l'origine, elle permet de re-visiter ces premières expériences en les transportant du sujet à l'objet.

Au cours du développement, notre pensée a régulièrement oscillé entre amarrage et transfert, avant de nous autoriser à énoncer une étape préalable au moment strictement transférentiel. En effet, comme nous croyons que la clinique l'a montré, il existe dans ces situations tout un pan de la relation qui passe presque inaperçu, tant il est discret, éphémère et discontinu. Il n'est à notre avis pas possible de l'identifier comme un lien thérapeutique, dans la mesure où aucun indice d'une demande n'est perceptible, en tout cas sur le plan symbolique ou pré-symbolique. En revanche, quelque chose s'esquisse parfois sur un registre sensoriel ou concret.

Bien sûr, il faut considérer les demandes, souvent utilitaires et dispersées, comme susceptibles de biaiser les potentialités thérapeutiques ultérieures; dans la logique de l'indétermination, il faut également les entendre comme n'étant pas adressées à un objet défini, encore moins à un spécialiste de l'insight; rappelons à ce propos la difficulté de ces personnes à s'approcher de la sphère de l'intime.

Cependant, si les sollicitations sont agréées, avec la soumission suffisante que nous avons développée plus haut, si elles trouvent une contenance avertie, un lien à peine visible peut se tisser, du sujet à l'objet. La relation d'amarrage consistera en premier lieu, du côté de l'objet, à seulement protéger ce fil fragile; dans ce sens, aucune prétention de travail psychique n'est réaliste ni souhaitable. Plus, elle pourrait être une contre-indication majeure dans ces situations. Car si le psychiste ne se prête pas à ce lien insensé et sans projet, la dimension intérieure du sujet risque d'être abandonnée; en effet la relation sera éventuellement reprise par des projets sociaux, souvent chargés de bienveillance, mais généralement spécieux et vains, la réalité interne du sujet, toute gravée en palimpseste, ne pouvant assurément pas être saisie facilement.

Ainsi, la relation d'amarrage ne paraît plus seulement permettre au sujet de lutter contre la trace du vécu d'empiétement, à travers un «*travail de déconstruction transitant par l'objet* ». Elle lui donne la possibilité de constituer la désillusion nécessaire pour re-mobiliser les processus suspendus, en direction d'un aboutissement plus ajusté de la structuration interne. Lien inconditionnel au départ, elle va consentir à l'exportation sur l'autre de l'incohérence, de l'imprévisibilité, de l'absence, ré-adressant en cela les éprouvés intérieurs, en actes externalisés. C'est par ce passage indispensable que le sujet pourra, peut être, créer et scénariser un nouveau mode d'expression de ses motions internes, qui se transformeront alors en affects, possiblement transférables.

3.1.4. La honte comme balise.

Cette autre hypothèse secondaire se vérifie partiellement par la clinique éclairée sur le plan théorique. Si nous reprenons les définitions du mot confusion (Petit Robert 2002), nous remarquons la notion générale de trouble, que celui-ci concerne l'idée de désordre, de fusion ou de honte. La honte éprouvée par le tiers paraît donc un signe du désordre, de l'embarras, de l'humiliation et de l'interpénétration entre le sujet et l'objet, que ceux-ci soient actuels, ou passés et remémorés. Le passage de cet insu de l'un à l'autre, permet d'être éprouvé, donc connu par l'un des deux pour l'autre; en l'occurrence le tiers endossant cet affect partagé, peut le restituer un peu détoxiqué au sujet, qui le re-connaît partiellement comme sien. L'épisode de l'ogre illustre clairement cette proposition: tandis qu'il nous plongeait dans un éprouvé catastrophique, ce commentaire hontogène, surgi de notre préconscient comme un enjeu inattendu de la relation, a été considéré, étudié paisiblement par Monsieur S qui s'en est détourné avec sérénité. Par la suite, il n'a plus présenté aucun mouvement déstructuré comme au début de la rencontre, allant même jusqu'à trouver un intérêt imprévu à cet échange.

La honte, comme signe du confus parvient donc logiquement à organiser cette sensation, lorsqu'elle est portée et traduite par un autre avec lequel un lien s'est installé.

Pour autant, elle ne peut avoir cette fonction que si cet autre ne s'effondre pas sous la violence de l'affect qui soudain l'envahit. C'est à dire qu'il doit ne pas se perdre dans les motions décrites précédemment, égarement, fusion, humiliation, au risque de s'esquiver à son tour face aux émotions qui cherchent une figuration en lui. En d'autres termes, ce n'est pas seulement la honte sur l'autre qui peut aider le sujet à un balisage topique, mais c'est aussi son accueil par un psychisme suffisamment structuré lui-même, pour ne pas se confondre avec l'indicible émergeant.

3.2. Hypothèse spécifique principale.

Cette hypothèse va reprendre sous un angle plus général les éléments déjà observés, en particulier à propos de l'indéterminé et de la proto-topique. Il s'agira de les identifier dans un contexte décentré et de considérer leur effet d'interface dedans/dehors.

3.2.1. L'errance comme issue.

On peut émettre l'idée que le sujet a constitué son espace en réaction à une série d'empiétements de la réalité; si c'est le cas, l'errance prendrait valeur de défense par l'extériorité. Car l'insupportable se trouvant désormais incorporé, le sujet peut garder foi en un extérieur vierge de telles déchirures.

Nous avons essayé d'explorer la construction de la proto-topique, en tant que modalité d'attente de la reprise du processus d'élaboration interne. Intermédiaire temporel rabattu sur l'espace, l'errance porte en elle une espérance d'un corps rétabli, d'un espace approprié et de liens bonifiés, l'espérance d'une réaffiliation complète. Elle doit donc être comprise comme une illusion, parfois comme une fiction, de temps en temps comme un délire cicatriciels, qui essaient de manière itérative de trouver une voie de secours. C'est

pourquoi nous entendons l'errance comme un authentique objet social, nécessaire à la survie de certains, enclos dans une relation désorganisée à l'objet. Création d'un rythme différent que le sujet voudrait considérer comme sien, le «choix» erratique frôle sans cesse la compulsion de répétition, sans pour autant toujours s'y absorber. Car le sujet innove souvent, malgré les «*lignes d'errés*» qu'il trace, inévitablement. Imprévisible, il l'est par ses parcours ou ses étapes, ses rejets ou ses attentes de l'autre, les soins qu'il se donne ou l'incurie qu'il manifeste. Longtemps, ces chemins sont visibles pour le tiers, il n'est que les désespérés pour se perdre et disparaître pour de bon.

C'est pourquoi les lieux d'errance ne peuvent être que périphériques au sujet, en ce sens qu'ils doivent rencontrer des témoins, possibles compensateurs des blessures précoces. L'errance psychique remet au travail- en actes plus qu'en scène- sur l'espace public actuel, la trame incertaine de l'histoire privée d'autrefois.

3.2.2. L'enfouissement périphérique.

Une confusion répétée a été au fondement de l'idée d'enfouissement; elle était déclenchée par l'attitude de certains qui certes, exhibaient beaucoup, mais enterraient simultanément l'affect, de manière à le rendre inaccessible à toute prise. En ce début d'émergence, il s'agissait plus d'un pressentiment que d'un réel postulat. Il a cependant insisté suffisamment pour être organisé en hypothèse, que nous présumons avoir approfondie, en particulier par l'exploration de la clinique du corps.

Celle-ci a confirmé l'évanouissement progressif de la dimension subjective, jusqu'à parfois sa disparition radicale dans la clinique de la précarité. Cependant, en y regardant de plus près, le psychisme restait présent par les pseudopodes lancés dans les autres sphères. Boris, Arnaud et Amina nous ont permis de l'apercevoir enfermé, mais pas encore tout à fait recouvert.

C'est que pour les autres, il s'était réellement terré, afin de ne plus être exposé aux rappels des empiétements. La proposition d'une défense en creux semble ainsi validée.

L'équivalence inverse des mouvements de projection/incorporation paraît discutable: Le processus de périphérisation, mouvement centrifuge, renvoie certainement à un mécanisme de défense, mais il paraît ne plus seulement relever d'une intention protectrice, puisqu'il organise aussi une issue pour le futur, même fort improbable; toutefois il existe une logique paradoxale centripète, qui semble quant à elle ne s'inscrire que dans la défense par éloignement, par enfouissement des perceptions préalables à la constitution des affects. Cette distance passerait par un empilement de strates internes, visant à dissoudre la subjectivité du sujet, sous des investissements de niveaux de plus en plus extériorisés.

En somme, avec le temps et la chronicisation des troubles, l'espace psychique enfoui se diluerait en périphérie. A ce niveau le plus proche des affects en devenir, on pourrait envisager que le danger de les rencontrer soit plus important; c'est pourquoi, l'enfouissement tend exclusivement à protéger le sujet des résurgences possibles de l'état agonistique.

3.2.3. Le tourbillon défensif.

La sensation de confusion émanant des sujets paraît constituée de ces deux mouvements opposés qui s'affrontent. Ils pourraient figurer la dualité de l'appétence et du rejet envers le socius, que les personnes ont à gérer et qui les épuise. Car garder inhumés des signes de la vie intérieure, tout en les exposant à la surface du corps individuel et social, crée une situation intenable pour tous. Le tourbillon ramène à un espace indéterminé et insaisissable, qui à la fois protège, à la fois égare le sujet et ses alentours. Nous avons présumé une quête défensive, inhérente à ce mouvement physique et psychique qui brouille les pistes de l'intime; mais n'en avons pas clairement perçu l'aspect vertigineux pour le sujet lui-même, que la recherche dévoile. Autrement dit, on pourrait supposer que la dilution de soi dans l'extérieur et la profondeur, augmente la vitesse d'éparpillement des éléments qui ont constitué l'histoire de l'individu. Ainsi, on est en droit de concevoir un accroissement des phénomènes, dès lors qu'une certaine habitude s'installe. L'errance s'amplifie dans l'espace, voire dans le temps qui se rallonge entre deux pauses; les liens se font plus superficiels, leur rupture plus rapide, inversement à l'aisance de leur constitution; les addictions aidant à l'enfouissement se répètent et s'aggravent, comme les passages à l'acte antisociaux ou mélancoliformes. Sans intervention extérieure, le tournoiement ne cessera qu'avec la disparition du sujet qu'il enveloppe.

L'arrêt du mouvement ne peut donc advenir spontanément et requiert la présence d'un tiers, qui servira de premier liant du corps d'abord, des fragments de psyché ensuite. Celui-ci devra accepter d'entrer dans le mouvement, tout en restant un peu rivé au monde, pour s'aboucher, de manière ténue mais solide, à la partie la plus accessible du sujet tourbillonnant. Dans un second temps, il lui faudra aider la subjectivité en friches, à rassembler sans les ponter ses morceaux disséminés. C'est seulement ensuite que l'amarrage pourra favoriser, comme un gant qu'on retourne, l'inversion dehors/dedans, afin que le sujet commence à retisser les brins de son histoire.

3.2.4. Le processus suspensif.

Cette dernière partie de l'hypothèse spécifique convoque les deux termes qui courent en filigrane de cette relecture. L'investissement de l'indéterminé engage en effet l'ambiguïté caché/montré à l'œuvre chez les personnes précaires, la honte exportée sur l'autre mais diffusée dans le lien, les résurgences de l'empiétement pourtant oublié, enfin le changement, bancal mais vivant. Ce qui est suspendu reste du domaine du processus, qu'il n'est pas utopique de penser ranimer. Certes, plus le tourbillon est ancien, plus les fragments d'affects sont dispersés et encryptés, plus l'amarrage sera abrupt à réaliser. Cependant l'idée de transitionnalité reste pertinente pour aborder ces sujets détruits et cependant porteurs d'espoir, parce que impatients et en attente de liens.

Cette population nous semble donc définitivement à considérer dans un mouvement psychique de suspension vigile, qui pourtant se présente par son contraire. Cette approche, qu'on pourrait percevoir chargée d'une candeur irréaliste, nous semble défendable, sur un plan théorique, à la suite des propositions de D.W.Winnicott concernant l'aire transitionnelle d'expérience. Mais elle ne peut s'appliquer sans la foi du tiers en le sujet qu'il aide, sans sa foi dans l'homme en tant que membre du groupe. C'est pourquoi la dimension philosophique se situe en position méta de nos propositions, nouvelle naïveté qu'il importe d'assumer en tant que psychologue. L'humanité tombée ne

peut en effet se relever sans la main qui la tient, un peu, assez, pour être seulement un ruban et non une chaîne.

3.3. Hypothèse centrale.

En cette fin de travail, les sous-parties qui explicitaient l'hypothèse centrale ont été suffisamment explorées, pour nous permettre d'aboutir à une vérification partielle de cette dernière. En effet, en reprenant les mots-clés que nous en avons extrait, nous constatons qu'ils restent appropriés à nos conclusions. La nuance principale que nous soumettons au lecteur est celle de la trop grande univocité de la proposition d'issue défensive hors de l'empiétement. Nous suggérons d'insister davantage sur l'aspect progrédient du «choix» subjectif de l'indéterminé, en tant qu'il ne se contente pas de répéter l'expérience inélaborée, mais qu'il tente de l'organiser ailleurs que dans la sphère psychique.

C'est pourquoi nous regrouperons les deux entrées de l'hypothèse centrale, en un mouvement de traitement des empiétements précoces par leur rajeunissement dans l'ici et le maintenant; dans le jeu actuel en effet, répétant le rôle comme un acteur, le sujet nuance et transforme la scène en fonction du partenaire. Ce dernier joue la même pièce, mais sa fonction de double, de miroir sensoriel et concret, peut ouvrir une potentialité de modification subtile, discrète, inaperçue; ni lui ni l'acteur principal ne savent, au début des répétitions, ce qu'il adviendra du jeu, ni même si la pièce sera vraiment représentée un jour. Cependant l'espoir les fait répéter «quand même»; car si après quelques essais, éventuellement avec des partenaires différents, le jeu ne s'organisait pas, on peut craindre que le sujet soit irrémédiablement perdu au lien, à l'espace et à lui-même.

Le vagabond psychique cherche à se raccorder à l'éblouissement de la sensation perdue; la regagnant, il réinventera le temps, la métaphore, le poème de son histoire.

C'est ainsi que le «précaire» peut espérer, un jour, découvrir sa propre représentation des empiétements précoces subséquents aux traumatismes de l'histoire familiale...S'il trouve le souffleur adapté qui saura lui faire entendre les mots perdus dans les oubliettes de sa mémoire sensitive, celle qui s'ancre dans les profondeurs du lien.

Mais qui autorisera le souffleur à chercher avec lui et à cueillir ses mots?

Conclusion.

1. La problématique.

Si nous avons à la reconsidérer maintenant, nous pourrions admettre qu'elle correspond bien au thème central développé dans cette recherche. Cependant, sa formulation présente le désavantage de ne pas inscrire une dimension essentielle que le travail a fait émerger; il s'agit des conditions d'accès à la reprise du processus élaboratif de la topique, ainsi que de la représentation des angoisses de séparation. Il est regrettable que ce qui apparaissait, nonobstant, comme fondateur de notre réflexion, à savoir la nature du lien, que nous avons convenu de nommer «amarrage», ne soit pas immédiatement identifié; l'erreur est d'autant plus conséquente que cette notion était le titre même du DEA et que sa présence aurait pu représenter un pont logique entre les deux travaux. Elle souligne également la difficulté souvent entr'aperçue de clarifier les intuitions qui resteraient volontiers non-dites. Comme si le maintien du secret ou l'esquive de sa levée nous avait nous même contaminée.

Nous aimerions alors proposer une autre formulation de cette problématique de la manière suivante :

La thématique de l'indéterminé serait un des pôles centraux de l'organisation psychique de l'errant ; ce flou physique et psychique pourrait esquisser un territoire

subjectif qui n'a pas réussi à se constituer, à cause de la défaillance des liens précoces. Il aurait une double fonction, celle de se référer à l'angoisse d'effondrement, mais aussi celle de représenter un processus potentiel d'élaboration de cette angoisse, si le lien actuel possède et met en œuvre les conditions nécessaires à ce travail.

2. Le titre.

"De l'enfouissement psychique à la scène d'amarrage : actualisation de l'indéterminé chez l'errant". Touchant au fond de ce que nous avons traité dans la recherche, il nous laisse pourtant une impression d'éloignement. Comme si ce qu'il tentait d'évoquer, l'enfouissement lui-même, était à la fois ce qu'il dit et autre chose...s'échappant de, revenant à notre pensée comme une errance psychique, en résonance de celle des sujets. Peut être lui manque-t-il, à lui aussi, un supplément d'âme. Car notre étude a souvent, et de manière inopinée, croisé une exigence de poétisation. Peut être que l'écho esthétique ramènerait en surface des émerveillements sensoriels, enfouis en même temps que les angoisses.

Aussi, pour boucler véritablement cette thèse et ouvrir la voie à une nouvelle problématisation, pourrions nous décliner le concept de narrativité, à la suite de D.N. Stern; il interrogerait le travail- ou ses inhibitions- de mise en histoire, en conte, en roman, en poème, dans le sens d'une reprise de la temporalité indispensable à tout témoignage, rencontre ou lien thérapeutique.

Nous évoquerions alors, dans cette perspective, l'idée suivante:

De la scène d'amarrage à un scénario partageable: L'exigence esthétique comme modalité de dépassement de l'empiétement.

3. Post-scriptum.

Cette recherche se termine...enfin? C'est long, presque cinq années de désarroi, d'ignorance, de stérilité de la pensée, ou de frénésie d'écriture.

Il n'est plus temps maintenant de revenir sur ses manques, ses approximations, ses incertitudes ou ses moments de joie.

Nous voudrions traduire pour le lecteur les mots qui l'ont accompagnée, éclairée, inhibée, perdue, pour les ponter avec la clinique qu'elle a défrichée. Car nous avons découvert que les empêchements, les aisances de la parole ou de la pensée étaient souvent connectés à l'objet de celles-ci.

C'est pourquoi, nous croyons poursuivre notre tâche de passeur en écrivant ces lignes. Nous avons assez dit plus haut combien celle-ci était fragile et ambiguë, pour désormais oser la saisir sans trop de scrupules. Quelque soit sa fortune, nous désirons la

déployer avec l'espérance de sa valeur : sur le plan universitaire d'abord, mais aussi sur un registre plus général ; car nous voudrions offrir une pluralité de regards sur ces populations qui ne se mirent plus dans l'Autre.

Il ne s'agit pas seulement de finir par un plaidoyer, même si les aspects philosophiques de ce travail nous y convient. Il s'agit de reconsidérer la position clinique en regard à l'appartenance sociétale, au Politique, de tout lien social, en particulier du lien du psychologue à son patient, au sein d'une civilisation.

Il s'agit aussi d'ouvrir ou de prolonger une théorisation incertaine, mais qui devra se tricoter au fil du temps avec d'autres brins de pensée épars et mal bâtis, comme ceux que nous avons entremêlés ici.

Ces fragments finiront peut être, si la chance leur sourit, par devenir une source où puiseront les cliniciens, pour hydrater leur discernement des sujets déprivés, et cependant encore en attente de rejaillissement, de rafraîchissement et d'apaisement.

Bibliographie

Abraham. N& Torok. M : 1978, *l'écorce et le noyau*, Paris, Aubier Flammarion, éd 1987.

Abram Jan: 2001, *le langage de Winnicott. Dictionnaire explicatif des termes winnicottiens*, Paris Popesco.

Amicale de Ravensbrück : 1965 « le camp jour après jour », *in les françaises à Ravensbrück*, Paris NRF.

Antelme. R : 1957, *l'espèce humaine*, Paris, Tel Gallimard.

Anzieu. D : 1985, *le Moi-Peau*, Paris, Dunod, éd 1995.

Anzieu. D : 1993, *les contenants de pensée*, Paris, Dunod.

Aulagnier. P : 1975, *la violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, Puf, 6^{ème} éd 1999.

Ayn. J: 1996, *Errance, entre dérives et ancrage*, Ramonville St Agne, Erès.

Balint. M : 1971, *le défaut fondamental Aspects thérapeutiques de la régression*, Paris, Payot.

Bergeret. J : 1974, *la personnalité normale et pathologique*, Paris, Dunod, 3^{ème} éd, 1996.

Bettelheim. B : 1960, *le cœur conscient*, Paris, Poche- Pluriel.

Bion. W.R : 1962, *aux sources de l'expérience*, Paris, Puf, 5^{ème} éd 2003.

Binswanger. L : 1932, *le problème de l'espace en psychopathologie*, Toulouse, Ed

philosophia, Presses universitaires du Mirail, 1998.

Bleger. J : 1975, *symbiose et ambiguïté*, 1981, Puf, Paris.

Burloux.G : 2004, *le corps et sa douleur*, Paris, Dunod.

Cahn. R : 2002, « les défricheurs de l'archaïque » in *la fin du divan?* Paris, O. Jacob.

Castel. R : 1995, *les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.

Castel. R : 1995, « l'avènement d'un individualisme négatif », in *les exclus, Magazine Littéraire*.

Chabert. C et coll : 1999, *névroses et fonctionnements limites*, Paris, Dunod.

Charreton. G: 2001, « la manche, une quête d'un domicile fixe « dans l'autre ». Quelle méthode pour une démarche clinique dans la rue auprès de sujets SDF ? » DEA, sous la direction du Pr B. Duez, Université Lumière Lyon2.

Cicccone A :1999, « manque et transmission traumatique ». In *la transmission psychique inconsciente*, Paris, Dunod.

Colin. V : 2002, « psychodynamique de l'errance. Traumatisme, fantasmes originaires et mécanisme de périphérisation topique ». Thèse doctorale, sous la direction du Pr B. Duez, Université Lumière Lyon2.

Corcos. M : 2004, « Conduites de dépendance à l'adolescence. Le circulaire ou les métamorphoses secrètes de l'absence ». In *addiction et dépendance*, Paris, *Revue Française de Psychanalyse*, N°2, tome LXVIII, Puf.

Dambuyant-Wargny. G : 2001 « corps et précarité ». in *Revue Critique d'Ecologie Politique*, n°4.

Decleek. P: 2000, *psychopathologie et fonction asilaire dans la prise en charge de la grande désocialisation*. Paris, Rapport de recherche, Direction Générale de la Santé.

Decleek. P : 2001, *les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Terre Humaine, Plon.

De Gaulejac. V : 1994, « honte et pauvreté ». In *déqualification sociale et psychopathologie ou devoirs et limites de la psychiatrie publique*. Orspere, Lyon.

De Gaulejac. V : 1996, *Les sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer.

De Gaulle - Anthonioz. G : 2001 *le secret de l'espérance*, Paris, Fayard.

Delbo. C : 1970, *aucune de nous ne reviendra*, Paris, éditions de Minuit.

Derivois. D : « passages à l'acte toxiques et passages à l'acte agressifs à l'adolescence: processus de répétition et de symbolisation. Apports de la méthodologie projective ». Thèse doctorale, sous la direction de Mr P. Roman, Université Lumière Lyon2, avril 2003.

De Scudéry, M : 1654, *Clélie, histoire romaine*, Paris, A. Courbé , BNF.

Douville. O : 1999, « notes d'un clinicien sur les incidences subjectives de la grande précarité ». In «exclusions, précarités : témoignages cliniques, *Psychologie clinique* n°7, Paris, L'Harmattan.

Duez. B : 2000, « l'adolescence : de l'obscénalité du transfert au complexe de l'autre », in *le lien groupal à l'adolescence*, sous la direction de J. B Chapelier, Paris, Dunod.

-
- Duez. B :** 2001, « la solitude de l'autre et le transfert topique ». In *Cahiers de psychologie clinique* 14, n°1.
- Duez. B & coll :** 2001, *la grande exclusion*, Université Lyon 2 Lumière, CRPPC n°9.
- Duez. B :** 2004 « entre ambiguïté et négation : les traces du travail de l'incompatibilité dans les scènes et figures de la réalité ». In *la réalité psychique. Psychanalyse, réel et trauma*, sous la direction de B. Chouvier et R. Roussillon, Paris, Dunod.
- Duez. B & Vacheret. C :** 2004 « les groupes à médiation : variance, alternative ou détournement du dispositif psychanalytique? » In « Les traumas, leurs traitements », *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, n°42, Ramonville St Agne, Erès.
- Dupoyet. P :** 2001, *les parias chez Hugo*, Nice, édition de la Traverse.
- Emmanueli. X :** 1994, « pauvreté, précarité, santé ». In *déqualification sociale et psychopathologie*, Lyon, Orspere.
- Emmanueli. X :** 1998, *l'homme n'est pas la mesure de l'homme*, Paris, Presse Pocket.
- Ferrant. A :** 1997, « logiques de survie et auto-organisation ». in *souffrance psychique, contexte sociale et exclusion*, Lyon, Orspere.
- Ferrant. A :** 2001, *pulsion et liens d'emprise*, Paris, Dunod.
- Ferrant. A :** 2003, « La double transparence et la honte ». *Rhizome n°13*, Lyon
- Ferrant. A & Ciccone. A :** 2004, « réalité traumatique et travail de la honte », In *la réalité psychique. psychanalyse, réel et trauma*, Paris, Dunod.
- Fleury. C :** 2001, *synthèse Séminaire Ville, violences et santé mentale*, n°1, Paris, Resscom /Div
- Foucauld. M :** 1972, *histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Tel Gallimard.
- Frégné. C :** 1999, *sociologie de l'exclusion*, Paris, L'Harmattan.
- Freud. S :** 1895, "l'esquisse d'une psychologie scientifique," Paris, Puf, 1996.
- Freud. S :** 1912, "la dynamique du transfert", in *La technique psychanalytique*, Paris, Puf, 1993.
- Freud. S :** 1915, "deuil et mélancolie, in *Métapsychologie*, Paris, Folio Gallimard, 1968.
- Freud. S :** 1920, "Au-delà du principe de plaisir", in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
- Freud. S :** 1921, "psychologie des foules et analyse du moi", in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
- Freud. S :** 1926, *inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, Quadrige, Puf, 1993.
- Freud. S :** 1939, *l'homme Moïse et le monothéisme*, Paris, NRF Gallimard, 1980.
- Furtos. J & Laval. C :** 1996, "Rapport d'étape", Lyon Orspere.
- Furtos. J & Laval. C :** 1997, "une psychopathologie de la disparition dans le contexte de la précarité et de l'exclusion", Paris, *Gestion Hospitalière*.
- Furtos. J & Laval. C :** 1998, "l'individu post-moderne et sa souffrance dans un contexte de précarité. Introduction à une clinique de la disparition", Paris, *Confrontations Psychiatriques n°39*.
- Furtos. J :** 2000, "qu'est ce que la clinique psychosociale ?" in *Pluriels n°21*, Paris .

- Furtos. J:** 2000, "épistémologie de la clinique psychosociale (la scène sociale et la place des psy).Précarité et troubles psychiques : quelle politique ? "In *Pratiques en santé mentale*, Edition Croix Marine, n°1.
- Furtos. J:** 2000, "connaître l'impossibilité de la demande", In *Métamorphoses de la demande et engagement dans le soin*, Lyon, Rhizome n°2.
- Furtos. J:** 2002, le syndrome d'auto-exclusion. In la psychiatrie publique en questions. 2^{ème} volet: un héritage à réinventer, Lyon, Rhizome n°9.
- Furtos. J. Pommier. J.B, Colin . V :** 2002, *Réseau et politique de santé mentale: mutualisation et spécificités des compétences. Diagnostic partagé sur le mal-être et la souffrance psychique*, Lyon Orspere/ Onsm.
- Gaudillière. J. M :** 1999, "l'histoire volée", In *exclusion et psychiatrie*, sous la direction de M. Minard, Ramonville St Anne, Erès.
- Godard. M.O :** 2004, "après l'horreur partagée, comment revivre ?" in *Les traumas, leurs traitements, Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, Erès.
- Goldberg. F :** 1994, "le grand écart", in *Adolescence*, n°23, Paris.
- Green. A & Donnet. J.L:** 1973, "L'enfant de ça", in *Pour introduire la psychose blanche. Psychanalyse d'un entretien* , Paris, Ed de Minuit.
- Green. A :** 1976, "A l'écoute du narcissisme et le contre-transfert, un, autre, neutre : valeurs narcissiques du même ». *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, éd de Minuit, 1999.
- Green. A .** 1990, "le tournant des années folles", in *la folie privée, psychanalyse des cas-limites*, Paris, NRF.
- Gutton. Ph & Slama. L :** 1994, "essai de psychopathologie de l'errance", in *Adolescence*, n°23, Paris.
- Gutton. Ph & Goldberg. F :** 1996 "l'errance à l'adolescence: une addiction d'espace?" In *Errances entre dérives et ancrages...*Sous la direction de J. Aïn, Ramonville St Anne, Erès.
- Guyotat. J :** 1995, *filiation et puerpéralité : logiques du lien*, Paris, PUF.
- Haag. G :** 1991, "de la sensorialité aux ébauches de pensée chez les enfants autistes" in *Revue internationale de psychopathologie* n°3.
- Haag. G :** 1993, "hypothèse d'une structure radiaire de contenance et ses transformations", in *les contenants de pensée*, sous la direction de D. Anzieu, Dunod, Paris.
- Haag. G & Urwand. S :** 1993, "entre objet partiel et objet total. Pré conditions à la triangulation oedipienne dans les processus groupaux", in *La relation d'objet , théorie et clinique des groupes*, Paris, Erès.
- Hall. E.T :** 1971, *la dimension cachée*, Paris,. Seuil.
- Harris. M &Bick. E :** 1998, *les écrits de M. Harris et d'E. Bick*, Paris, éd Du Hublot.
- Herman. I :** 1973, *l'instinct filial*, Paris Denoël.
- Houssaye. J :** 1998, *Deligny, éducateur de l'extrême*, Paris, Erès.
- Hugo . V :** 1862, *les misérables*,. Vol I&II, Paris, Folio-Classique,1995.

-
- Hugo. V** : 1868, *l'homme qui rit*, Paris, Flammarion, 1982.
- Hugo. V** : 1834, "Claude Gueux", in *Romans 1*, Paris, Seuil, 1965.
- Janin. C** : 1985, "le chaud et le froid: les logiques du traumatisme et leur gestion dans la cure psychanalytique" in *Revue Française de Psychanalyse*, Paris.
- Janin. C** : 1996, *figures et destins du traumatisme*, Paris, PUF.
- Jeanson. F** : 1999, "le psychisme exclu, tout ira bien..." in *exclusion et psychiatrie*, Paris, Erès.
- Joubert. M** : 2003, "précarisation du supports sociaux, chômage et santé mentale", In *santé mentale, ville et violences, questions vives sur la banlieue*, Ramonville St Agne, Erès.
- Kaës. R**: 1976, *l'appareil psychique groupal. Construction du groupe*, Paris, Dunod.
- Kaës. R** : 1993, *le groupe et le sujet du groupe. Eléments pour une théorie psychanalytique du groupe*, Paris, Dunod.
- Kaës. R & coll** : 1993, *transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.
- Kaës. R** : 1994, *la parole et le lien*, Paris, Dunod.
- Kaës. R & coll** : 2000, *les voies de la psyché, hommage à D. Anzieu*, Paris, Dunod.,
- Kaës. R** : 2002, *la polyphonie du rêve, l'expérience onirique commune et partagée*, Paris, Dunod.
- Kernberg. O** : 1975, *la personnalité narcissique et les troubles narcissiques de la personnalité*, Toulouse, Privat, 1979.
- Kernberg.O** : 1976 "narcissisme normal et narcissisme pathologique", in *Narcisses*, sous la direction de J.B Pontalis, Paris, Gallimard.
- Kérouac J** : 1953-1956, *les clochards célestes*, Paris, Gallimard.
- Khan. A** : 1991, *personne ne voudra nous croire*, Paris, Payot.
- Korff-Sausse. S** : 2000, "la mémoire en partage", In *Revue Française de Psychanalyse*.
- Kristeva . J** : 1980, *pouvoirs de l'horreur. Essais sur l'abjection*, Paris, Point Seuil.
- Laplanche. J, Pontalis. JB** : 1967, *vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf, éd. 1994.
- Lazarus. A& Strohl. H** : 1995, *une souffrance qu'on ne peut plus cacher*, Paris, DIV.
- Lazarus. A** : 1997, *une souffrance qu'on ne peut plus cacher. Réflexion sur la genèse d'un rapport et son impact deux ans après*, Lyon, Orspere.
- Le Goff. J** : 1979, *les marginaux de l'occident médiéval*, Paris, cahiers Jussieu, 10/18.
- Le Petit Robert 1**, 1982, Paris.
- Le Robert** , 1983, *dictionnaire des synonymes*, Paris.
- Le Petit Robert 1**, 2002, Paris.
- Le Robert- Brio**, 2004, Paris.
- Le Roux.Y &Lederman. D** : 1998, *le cachalot. Mémoires d'un SDF* Paris, Ramsay.

Levi. P : 1957, *si c'est un homme*, Paris, Pocket Julliard, 1987.

Levi. P : 1986, *les naufragés et les rescapés, quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 2003.

Levinas. E : 1951. "l'ontologie est elle fondamentale?" in *Revue de métaphysique et de morale*, Paris, Puf.

Loi 88- 1088 du 01/12/1988 relative au revenu minimum.

Loi du 29/07/1998 98-657u d'orientation relative à la lutte contre les exclusions.

Maisondieu. J. : 1997, "le syndrome d'exclusion", in *souffrance psychique, contexte social et exclusion*, Lyon, Orspere.

Martin. J.P : 2000, *psychiatrie dans la ville : pratiques et clinique de terrain*, Ramonville St Agne, Erès.

Mauss. M : 1927, "essai sur le don, forme archaïque de l'échange", 04, *Les classiques des sciences sociales*, bibliothèque numérique.

Monferran. J.P 1996, "La mort d'un « éducateur » Fernand Deligny ou l'institution subvertie" in *l'Humanité*.

Monferran. J.P : 1998, "le refus de rendre les « vagabonds » dociles ou l'institution subvertie", in *les Archives intégrales de l'Humanité*.

Monferran. J.P : 2001, "Fernand Deligny, Etats d'erre", in *l'Humanité*.

Moreau de Bellaing. L : 2000, "les exclus modernes, entre indignité, honte et haine de soi". In *La haine de soi*, E. Benbassa & J.C Attias, Paris, éd Complexes.

Paugam. S : 1991, *la disqualification sociale*, Paris, Quadrige.

Paugam. S : 1996, *L'exclusion , l'état des savoirs*, Paris, La découverte.

« **petite loi** » **du 30/06/1999** n°358 portant création d'une couverture maladie universelle.

Pitici. C : 2000, "L'amarrage chez le SDF. De l'empiétement à l'informe: déconstruction d'un forçage. DEA de psychologie et psychopathologie clinique", sous la direction de Mr A. Ferrant, Université Lumière, Lyon2.

Pitici. C : la prise en charge historique des « miséreux », note thématique DEA, sous la direction de Mr A. Ferrant, Université Lumière Lyon2, 2000.

Poe E. A : 1839, "la lettre volée", in *histoires extraordinaires*, 1955, Paris, Garnier.

Poliakoff. L : 1964, *Auschwitz*, Paris, Collection archives.

Projet de loi RMI/RMA du 07/05/2003 adopté 198, loi du 28/03/2003.

Resscom : 2001, *séminaire Ville, violences et santé mentale, bulletin n°1*, Paris, Div.

Ricoeur P. Daniel. J : 1998, "Dialogue". *Les grandes questions de la philo*, Paris, Maisonneuve et Larose.

Rosenblum. R : 2000, "la mémoire du traumatisme". In *Revue Française de Psychanalyse*.

Rosolato. G : 1971, "Recension du corps". In *Les lieux du corps, Nouvelle Revue de Psychanalyse, n°3*, Paris, Gallimard.

Roudinesco. E, Plon. M : 1997, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard.

-
- Rousseau. J. J** : 1762, *Du contrat social*, Genève, Archives de la société J.J. Rousseau.
- Rousset. D** : 1965, *l'univers concentrationnaire*, Paris, éditions de Minuit.
- Rousset. J** : 1947, *chez les barbares*, Lyon. Thèse de médecine.
- Roussillon. R & Brette. F** : 1987, "carence fantasmatique et l'activité « seconde peau »". in *Revue Française de Psychanalyse*.
- Roussillon. R** : 1991, "Un paradoxe de la représentation: le médium malléable et la pulsion d'emprise", in *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- Roussillon. R** : 1995, « le double négatif ». in *Le négatif. Travail et pensée*, sous la direction de A.Green, Paris, Perspectives psychanalytiques.
- Roussillon. R** : 1999, le traumatisme primaire et l'expérience agonistique , in *Agonie, clivage et symbolisation*, Paris, Puf.
- Roussillon. R** : 2001, *Le plaisir et la répétition*, Paris, Dunod.
- Roussillon . R** 2002, "agonie et désespoir dans le transfert paradoxal", In *Le temps du désespoir*, sous la direction de J. André, Paris, Puf.
- Roussillon R** : 2002, "l'homosexualité primaire et le partage de l'affect", In *Vie émotionnelle et souffrance du bébé*, sous la direction de D. Mellier, Paris, Dunod.
- Roussillon. R** : 2003, « la séparation et la présence ». In *la séparation*, sous la direction de J.M. Porte & A.. Barbier, Erès, Ramonville St Agne.
- Roussillon. R** : 2004, "la dépendance primaire et l'homosexualité primaire « en double". In « addiction et dépendance », *Revue Française de Psychanalyse*, 2. tome LXVIII, Paris, Puf.
- Roux . M.L** : 1996, *l'errance : entre dérive et ancrage*, Ramonville St Anne, Erès.
- Sami-Ali. M** : 1977, *Corps réel, corps imaginaire* Paris, Dunod, 1998.
- Sassier.Ph** : 1990, *du bon usage des pauvres : histoire d'un thème politique. XVIème/XXème*, Paris, Fayard.
- Semprun. G** : 1994, *l'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1996.
- Shelley. M** : 1818, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, Paris, J'ai lu, 1999.
- Stern . D. N** : 1985, *le monde interpersonnel du nourrisson. Une perspective psychanalytique et développementale*, Paris, Puf.
- Süskind. P**: 1985, *le parfum. Histoire d'un meurtrier*, Paris, Fayard.
- Thuilleaux. M** : 1999, "exclusion et psychopathologie", in *Exclusion et psychiatrie*, sous la direction de M. Minard, Ramonville St Anne, Erès.
- Vidal-Naquet. P et Tievant. S** : 1996, *les lieux d'écoute de la souffrance sans nom*, Lyon, DIV-Cerpe.
- Vidal-Naquet. P** : 1997, "des destins peu communs", in *souffrance psychique, contexte social et exclusion*, Lyon, Orspere.
- Vidal-Naquet. P& Tievant. S** : 1997, *des moments pour être soi. Enquête auprès d'usagers de structures d'accueil de jour*, Paris, ministère des Affaires Sociales, de la Santé et de la Ville. Direction de l'Action Sociale.
- Vincent. B et coll** : 1979, *les marginaux et les exclus dans l'histoire*, Cahiers Jussieu,

Paris, 10/18.

Waintrater. R : 2000, "le pacte testimonial. Une idéologie qui fait lien ?" In *Revue Française de Psychanalyse*.

Waintrater. R : 2003, *Sortir du génocide. Témoigner pour réapprendre à vivre*, Paris, Payot.

Wetterwald . F : 1947, *les morts inutiles ou morts sans sépulture*, Paris, éditions de Minuit.

Winnicott D.W : 1960, "Agressivité, culpabilité et réparation", in *Déprivation et délinquance*, Paris, Gallimard, 1994.

Winnicott. D.W : 1962, "intégration du moi au cours du développement de l'enfant", in *Processus de maturation chez l'enfant. Développement affectif et intellectuel*, Paris, Payot, 2000.

Winnicott. D.W : 1965, "traumatisme, culpabilité, régression, individuation", in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, NRF, Gallimard, Paris, 2000.

Winnicott. D. W : 1968, "l'agressivité et ses racines", in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, NRF, Gallimard, 2000.

Winnicott. D.W : 1968, "la communication entre le nourrisson et sa mère", in *Le bébé et sa mère*, Paris, Payot, 1992.

Winnicott. D.W : 1969, "entre la mère et l'infans, expérience de l'échange. La mère, l'enfant", in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, NRF, Gallimard, 2000.

Winnicott. D. W : 1970, "le corps et le self" in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, NRF, Gallimard, 2000.

Winnicott. D.W : 1971, "jeu et réalité: l'espace potentiel", Paris, NRF Gallimard, 1975.

Winnicott. D. W : 1971, *la consultation thérapeutique et l'enfant*. Paris, Gallimard.

Winnicott. D.W : 1971, "Jouer. L'activité créatrice et la quête du soi", in *Jeu et réalité*, Paris, NRF, Gallimard, 1975.

Wormser. O & Michel. H : 1955, *Tragédie de la déportation . 1940-1945. Témoignages de survivants des camps de concentration allemands*, Paris, Hachette.

Conférences

Beat-Whisky et poésie: 2004, "Kérouac, la beat-generation", aubry.free.fr/kerouac.hrm.

Bokanowski. Th: 2001, "traumatisme, traumatique, trauma: le conflit Freud/ Ferenczi", *Conférences en ligne, SPP*.

Carfantan. S: 2003, *Philosophie et spiritualité: le don et l'échange*.

Castel. R : 2001, "l'exclusion existe-t-elle ?" *La table ronde pédagogique*, Paris, CNDP.

Ferrant. A : 2000, *la honte dans tous ses états*. Lyon.

Frégné. C : 2001, "l'exclusion existe-t-elle?" *La table ronde pédagogique*, Paris, CNDP.

Green. A : 2000, "les enjeux de la psychanalyse à l'aube du XXI", in *SPP.asso.fr.Actus*.

Pitici. C : 2001, *la honte dans les situations de grande précarité*, Université Lumière. Lyon 2.

Pitici. C: 2004, "errance psychique, errance du lien, la clinique de l'amarrage", Boulogne, *1^{er} entretiens de la psychologie*, FFPP.

Roussillon. R : 2002, *séparation et chorégraphie de la rencontre*, Montpellier.

Cinématographie

Lucas. G : 1977, *Star War*.

Jugnot. G : 1991, *une époque formidable*.

Scott. R: 1978, *Alien, le 8^{ème} passager*.

Résumé de la thèse

Trois populations différentes, parias hugoliens et déportés des camps de concentration, ou précaires et errants, adultes et enfant, rencontrés dans notre pratique, vont être le support de ce travail. Nous examinerons chaque groupe, pour en voir les points de similitude et de dissemblance; il s'agira de mettre en évidence la fonction psychique de l'indéterminé, chez les précaires et les errants actuels, en particulier.

Nous observerons le type de liens mis en place par les sujets, caractérisé par sa nature volatile, informelle et sécable, que nous identifions par la notion de "relation d'amarrage". Nous voulons montrer que celle-ci est une modalité de survie pour les personnes précocement blessées dans leur appétence aux liens; elle leur permettrait de se dégager de la trace de l'empiétement naguère subi, par défaillance de la cohérence des soins primaires, autant que par un traumatisme identifié. Si elle est supportée par l'objet actuel dans sa précarité, son inintelligibilité, voire sa paradoxalité, elle pourrait –c'est en tout cas l'hypothèse de cette recherche –, amener à une reprise des processus de structuration topique; car ceux-ci ont été suspendus, dans l'histoire du sujet, par l'imprédictibilité des soins précoces, sans pour autant être irrémédiablement anéantis.

Nous ferons largement référence aux travaux de D. W. Winnicott, autour de la fonction de l'objet, primaire ou actuel. Une grande partie du travail s'étiera également sur la thématique de la clinique psychosociale; les notions de contrat narcissique et d'objets sociaux seront usitées pour tenter de donner sens à la survivance de l'appétence au lien actuel, dont témoignent les errants.

Nous pensons important d'interroger la question de l'informel dans la thérapie, en ce

sens qu'il ne correspond pas à la définition d'un lien transférentiel, mais se situe largement en amont d'une relation de cette nature. Nous insisterons sur l'importance de la sensorialité comme baume contre la réactualisation de l'empiétement. La question de la narrativité sera explorée, en tant qu'elle remet en route la temporalité, en rapport avec l'idée de poétisation.

Summary

Three different populations -V. Hugo's outcasts, concentration camp deportees and wandering and insecure, both adults and child – were meeting in our clinical

experience, and will be the medium of this work. We will examine each group in order to find points of similarity and difference in the issues they face and thus prove the psychological function of the « indeterminate » particularly among actual wanderers and insecure persons.

We will observe the types of ties formed by the subjects, characterised by their volatile, informal and divisible nature, which we will identify according to the notion of a « mooring relationship ». We wish to show that this is a mode of survival for people wounded early in life ; it allows them to free themselves from former encroachment, proceeding from a weakness in coherent primary care as much as from a real traumatism. If this type of relationship is carried out by the present object in its precarious, unintelligible and paradoxical form, it could – as in the hypothesis of this present study – lead to a reprisal of the process; as these were suspended, in the subject's past, by the unpredictable nature of their primary care, without being destroyed.

We will refer largely to the work of D.W WINNICOTT concerning the function of the object, as primary or secondary. A great deal of the work will depend equally on the thematic of the « psychosocial clinic », the notions of narcissistic contract and of social objects will be used to explain the survival, amongst wandering persons, of a penchant for actual ties. We find it important to interrogate the question of the « informal » in therapy, in the sense that it does not correspond to the definition of a transference link, but is

situated largely prior to a relationship of this nature.

We will insist upon the importance of sensoriality as a comfort against the return of encroachment. Finally, we will examine the question of narrativity, as a process of restoring temporality, connecting with the poetic prospect.

Index

Mots-clé

Auteurs

ANNEXES

Annexe 1 : Questionnaire

1.1.2.1. L'espace.

1.1.2.2. Le corps et la santé.

1.1.2.3. Les liens.

Annexe 2 : Situations cliniques

Intégrale des entretiens.

Avertissement

Questionnaires d'enquête. La sélection des textes a été hésitante, tous évoquant de manière spécifique une ou plusieurs des problématiques soulevées dans la recherche. Cependant, il n'était pas raisonnable de proposer la totalité des entretiens, au risque de lasser le lecteur et de perdre le sens de ces témoignages bruts.

Nous avons donc opté pour deux critères:

Enfin, aussi bien pour Monsieur S (sujet n°7) que pour Monsieur M (sujet n°5), l'intérêt clinique pour un diagnostic du registre psychotique pouvait nous faire dériver de notre problématique. C'est pourquoi nous nous proposons de rendre compte maintenant de l'intégrale des entretiens n°1, 2, 3, 8 qui se sont déroulés de janvier à mai 2001. Les textes ne dépassent pas une quarantaine de pages pour chacun, leur moyenne étant plutôt voisine de 29 pages. Dans ce corpus, nous avons utilisé un style plus personnel et spontané, utilisant la première personne et nous écartant souvent du questionnaire au fil des réponses et commentaires des sujets.

Nos interventions sont précédées d'un E pour "enquêteur" et sont transcrites en italiques. Nous avons essayé de signaler les questions appartenant strictement au questionnaire en caractères gras.

Les errants chroniques

Sujet n°1 : Monsieur B : 100/ 104. 03/01/01

Présentation générale (état civil)

65ans, retraité, séparé, 2 enfants 1 fille 30 ans, 1 garçon, 38 ans. Je suis rentré à la maison, il n'y avait plus rien ; j'ai été abandonné sous le porche d'une église, je suis né dans le Jura ; j'ai été placé à l'assistance publique à L. pendant 2 ans puis adopté ; je me suis engagé dans l'armée pendant 8 ans, j'ai fait l'Afrique, l'Algérie...J'étais maçon, dans une entreprise de St E. Le patron avait hypothéqué sa maison à cause de sa femme, voulait me donner tous ses biens; j'ai refusé et je suis tombé dans la déchéance tout seul, je ne me laisse pas entraîner, je ne fais pas la manche. Le RMI m'a été coupé jusqu'à la retraite. Mon fils de 38 ans, il vient me voir pour les sous ; il a le diabète, c'est pas une maladie, il est à 100%, il ne veut rien faire. A son âge, j'avais déjà plus travaillé que lui. Je suis jurassien, à L. depuis longtemps ; on m'a abandonné, on m'a amené à l'assistance publique sur L ; des gens m'ont adopté, ma maman adoptive était très gentille pour moi. Un jour, ça m'a pris, je me suis engagé 8 ans ; quand j'étais à l'armée, ma mère a pris le cancer du sein ; j'avais demandé une perm en 55 (j'ai fait l'Algérie, le Congo, le Mali, la Somalie, l'Egypte).

E : vous avez beaucoup voyagé ?

Oui, j'étais bien content, j'ai sauté à Port Saïd, j'étais dans les parachutistes.

1^{ère} question : dans quel type de lieu vous sentez vous le mieux ?

dans la rue ; le foyer, j'y suis parce que c'est un dépannage. Je dormais dans un camion au marché-gare, j'étais pas tout seul, beaucoup de gens y étaient dans les toilettes, un peu partout. J'avais aménagé mon camion , qu'on m'avait donné la permission, j'avais bien rangé mon machin et puis un jour le directeur il a dit non stop, on s'arrête ici, il a envoyé les gendarmes, la police est venue...

E : et c'est comme ça que vous vous êtes retrouvé au foyer ?

Non, non, non, non, non; quand j'ai vu ça, bon ben mes affaires y étaient parties, j'avais plus d'affaires. Et puis un jour, on me met au courant : vous allez voir une assistante sociale, allez au CAO et voir Mme ...Qu'est ce que j'ai fait, je dormais sur un quai, toujours au marché-gare. Et puis un jour, il y avait une voiture de police : « bonjour monsieur. »

E : ils vous attendaient ?

« Ca fait deux fois qu'on vous dit de partir ». « Où voulez vous que j'aille ? » Je suis allé dormir à P., mais dans la nuit, ils me réveillaient, papiers, écoutez demain matin il y a une assistante sociale du Mail, essayez de vous arranger avec elle.. Il y a une voiture qui vous attend en bas, on vous amène au P. C. (foyer). Voilà.

E : Ca remonte à vieux ?

2 mois.

E : et auparavant ?

J'étais au Marché-gare.

Pourriez-vous dire pour quelles raisons vous vous sentez mieux dans la rue ?

Je discute avec des gens, avec certaines personnes, et puis je suis plus en sécurité dans la rue qu'ici, moi.

E : plus en sécurité ?

Oui, il y a des drogués, ici, au début oui, j'ai plongé, pas tous les jours, j'étais secoué, vraiment. Enfin bref, et puis, après, ben j'ai mis un petit peu...Je me suis arrêté tout seul.

E : vous avez arrêté de boire ?

J'ai arrêté de boire, j'ai de la volonté, je fume pas, quand j'ai décidé de faire quelque chose...

E : vous dites que vous vous sentez plus en sécurité dans la rue, que vous discutez avec des gens... Ce sont les raisons pour lesquelles vous y êtes mieux ?

Ici, vous avez pas de dialogue avec qui que ce soit ; on vous envoie promener, on vous demande « t'as pas un franc, t'as pas ci, t'as pas là.... » Moi je travaille pas, hein...Avec les gens de la rue, ils comprennent quand même, ils me demandent « comment ça se fait que vous avez pas de logement? » En ce moment, j'ai fait une demande au CAO (organisme social), mais ça va faire 3 mois...

E : ça vous fait envie d'avoir un appartement pour vous ?

Oui, parce que, comme maintenant là, où c'est que je vais, maintenant ? Je m'assois sous un porche, je viens pas ici parce que c'est tous des drogués, des malades.

E : en somme, vous n'avez pas envie d'être ici.

(opine en silence).

2^{ème} question : Etes vous itinérant (sans attache géographique) ?

Je suis implanté pour le moment ici, mais autrement, si c'était à....Je repartirai chez moi, dans mon pays.

E : vous aimeriez repartir dans le Jura ?

Oui, c'est très joli.

E : pourtant vous sembliez dire qu'il y a longtemps que vous en êtes parti ?

Oui, il y a longtemps.

E : vous me dites que vous avez été adopté sur L ; ça, ça a duré toute votre enfance ?

Oui, jusqu'à 17 ans, après je suis parti, je me suis engagé dans l'armée.

E : d'accord ; et quand est ce que vous avez vécu dans le Jura ?

Ben, je suis né là-bas, mais j'ai pas vécu là-bas, puisqu'on m'a trouvé dans la rue et qu'on m'a remonté sur L.

E : et quand vous étiez adulte, vous n'êtes pas remonté dans le Jura, vous êtes resté sur L. ?

Oui

E : donc, vous êtes pour l'instant implanté sur L, mais vous n'êtes pas itinérant pour autant puisque vous aimeriez retourner dans votre pays ?

Voilà, c'est ça..

E : et cela, c'est depuis quand ?

Deux ou trois mois, au foyer ; au marché-gare, je suis resté 11 ans dans le camion, j'étais bien installé, j'avais un docteur qui était venu me voir, m'apporter des affaires, mais comme on voulait pas le laisser rentrer, je connaissais du monde ; le problème, j'étais au poste de garde, je disais, voilà y' a un professeur de G.B (hôpital), il était très gentil, alors vraiment !...il m'apportait des couvertures, un matelas, il m'a tout apporté.

E : j'essaie de remettre un peu les choses en ordre dans ma tête : avant de dormir dans le camion, vous étiez à l'armée ?

J'étais à l'armée, voilà. Pis j'ai repris du travail comme je vous dis, j'étais chef de chantier...

E : ensuite, il y a eu la faillite de votre patron ?

Et c'est là que j'ai plongé dans l'alcool.

E : quel est votre périmètre de déplacement ?

L., V., St J., F., la Demie –L.(tout le nord ouest de la ville) . J'ai fait tout à pieds, 40 kilomètres...

E : les 40kms, vous les avez faits à pieds ?

Oui, dans la région.

3^{ème} question : êtes-vous sédentaire ?

non, je voyage beaucoup dans la région.

E : vous considérez vous sédentaire dans votre espace ?

Je suis toujours en mouvement.

E : depuis quand ?

Depuis que je suis au foyer.

E : et dans le camion, non ?

Non, parce que j'avais des activités, je travaillais, mais pas déclaré. Je chargeais des camions, même à 2h du matin.

4ème question : pourriez vous mesurer approximativement la durée de vos séjours dans un même lieu ?

11 ans dans le camion.

E : au foyer ?

Je vois avec l'assistante sociale quand j'aurais une réponse de la préfecture pour un logement; je voudrais bien au moins dans 2 mois.

E : et l'armée ?

8 ans d'armée, j'aurais mieux fait d'en reprendre en plus.

E : auprès de vos parents adoptifs ?

Mes parents adoptifs ? attendez voir...Oh, 20, 20, 23 ans, le plus longtemps, oh oui, ils étaient très gentils...

E : entre votre naissance et l'arrivée à L. ?

C'est à dire, j'étais d'abord là-bas à B. (*institution d'hébergement pour enfants*). Je peux pas vous dire à peu près, je suis bien resté 2 ans, oui. (*silence*)

E : on continue ? Ce n'est pas trop fatiguant ?

Oh non, non, pas du tout.

5^{ème} question : savez vous ce qui détermine votre départ d'un lieu donné ? Et je vous propose plusieurs réponses... Impossibilité matérielle d'y rester ; sentiment de ne pas y être à ma place ; envie d'aller ailleurs ; autres...

Oui , voilà, plutôt pas à ma place quelque part, ben ça...(souple). Envie d'aller ailleurs si j'avais un petit peu de sous, mais alors ça, c'est pas demain la veille...

E : donc, une envie de partir... D'autres choses ?

Comme je vous ai dit, je voudrais partir chez moi, dans le Jura, parce que c'est un coin qui me plaît, que. Oh, pis ça n'a rien a voir avec L., hein...Moi j'aime la nature.

E : vous vous souvenez un peu du Jura ?

Oui, un peu, j'ai descendu, euh, avec un gars qui est venu charger à L ; et pis qui m'a

dit, ben tiens, j'ai mon frère qui est malade, est ce que tu peux venir, descendre avec moi dans le Jura, ben je dis oui, alors j'ai fait St C. ,j'ai pas reconnu St C.

E : est ce que vous aviez des souvenirs d'enfance, de St C., par exemple ?

Euh, ben, j'étais petit, ben (*hésite*) on m'a parlé qu'on m'avait trouvé dans l'église à St C. (*bafouille*), on m'a expliqué c'est là qu'on m'a trouvé.

E : sous le porche de l'église ?

C'est ma mère adoptive.

E : elle vous a reconduit sur les lieux ?

Elle m'a emmené, on est restés 15 jours en vacances, on est descendus à l'hôtel et c'est de là que, bon ben, on est partis d'un côté elle m'a dit ben voilà c'est, c'est pas me faire le coup de te sauver ? je lui ai dit non, je rentre avec toi, et pis on est rentrés.

E : vous étiez grand, déjà ?

Voilà, oui.

E : un adulte, un adolescent ?

Non, non, un adulte, oui oui.

6^{ème} question : avec quel événement associez- vous votre entrée dans l'errance ?

E : je crois que vous me l'avez déjà dit, c'est quand votre femme vous a quitté ?

Voilà, c'est ça.

La deuxième série de questions concerne votre santé ;

Vous n'êtes jamais obligé de répondre si quelque chose vous ennuie.

7^{ème} question : considérez vous avoir des problèmes de santé et lesquels : mal de dos, dermatoses, parasitoses, maladies cardio-vasculaires, pulmonaires, dentaires... ?

Ah, dentaires, alors là oui, alors là je peux vous le dire, il m'en reste pas grand chose...

E : comment ça se fait ?

C'est à dire, j'ai fait l'Afrique noire et pis j'ai attrapé le scorbut , alors j'ai les dents qui tombent toutes seules.

E : vous n'avez pas ce problème à cause d'une dénutrition ?

Non, je mange correctement.

E : des problèmes de dos ?

Par contre, j'ai des problèmes de colonne vertébrale ; il m'est arrivé, j'ai eu un accident (*silence*) un petit peu bête, quoi...Pareil, au marché-gare. Ben, comme je vous ai dit, c'était pas déclaré, puis un monsieur qui nous embêtait avec son chariot et moi j'ai voulu, ben, jouer le malin ; au total, c'est moi qui ai pris, qui ai pris quoi. J'ai basculé, puis j'ai les reins qui ont...Moi, je tournais le dos, j'ai tombé comme ça (*montre la chute en*

arrière) , comme ça sur le dos, je suis cogné par terre et ben, le samu et les pompiers y ont pas pu arriver à me bouger je suis resté une demi-heure allongé par terre, alors...

E : vous aviez peur d'être paralysé, à ce moment là ?

Oh, j'ai une boule comme ça à la colonne vertébrale.

E : il vous reste des séquelles ?

Oh oui.

E : ça vous fait mal, encore ?

Ben, quand le temps y change. On dirait qu'il, que quelqu'un me tire sur le nerf qui est coincé, machin, et pis bon, ben, on voulait m'opérer, j'ai jamais voulu. Ben, j'ai un docteur de famille à O., le Dr..., et il m'a dit : quand vous prendrez de l'âge, dites moi, comment vous allez faire ? Ben, je dis, je ferai comme les autres...

E : c'est comment, comme les autres ?

Ben j'ai dit, ben (*s'esclaffe, silence*) je, je laisse aller comme ça, ben...mais il m'a dit non, écoutez maintenant avec, euh, bon, les hôpitaux y font des, des comment, des, des progrès en, machin.. M'a dit maintenant si vous voulez on va vous hospitaliser bon et puis ce qu'on va faire, on va vous opérer avec un laser. J'ai dit qu'est ce que c'est ce truc, encore, j'y connais rien du tout...

E : qu'est ce qu'on pouvait faire pour l'opération, vous enlever la boule, c'est ça ?

Oui, mais c'est coincé entre les vertèbres.

E : comme une hernie discale ?

Voilà. Moi, on m'a foutu la pétoche, pourtant je suis pas... quand on m'a dit vous risquez d'avoir (*silence*)...90% autrement vous allez vous retrouver en...Voilà, eh ben voilà pourquoi j'ai pas voulu qu'on m'opère.

E : 90% que l'opération marche bien, sinon vous risquiez d'être paralysé ?

Voilà. Dans une charrette, oh là ! J'ai dit non, ça, c'est à moi, on n'y touche pas. Mais autrement tout va bien.

E : Alors, des problèmes dentaires et des problèmes de colonne vertébrale. Pas d'autres choses ?

Non, tout va bien.

comment traitez-vous ces problèmes de santé ?

E: Vous refusez de vous faire hospitaliser, mais est-ce que vous vous faites suivre par rapport à la douleur par exemple ? Prenez-vous des médicaments contre la douleur ?

Non, rien du tout. Et pourtant je suis assuré. J'ai été ce matin à la sécurité sociale, là, place J. M. parce que j'ai ma carte, elle passait pas. Je voulais prendre des cachets. Il y a deux semaines, oh je suis comme les autres, hein, j'avais un coup de froid, j'avais une petite grippe, j'avais le nez qui coulait, bon, ben j'y ai été et puis ils ont passé la carte dans la borne, elle passait pas. Alors le pharmacien, bon ben ils sont très gentils, ils m'ont donné des cachets, ça s'est passé, pis moi ce matin j'ai dit : je retourne là-bas à la sécurité sociale, ben la fille m'a dit, ben j' comprends pas pourquoi, votre carte elle est

bonne ; ben j'ai dit non ; la p'tite dame, elle m'a fait « comment qu'ça s'fait » ? Ben...

E : les médicaments, vous n'en prenez pas forcément, mais quand vous en prenez, vous vous débrouillez tout seul ? Jamais avec des copains, par exemple ?

Oh non, non. Je vais vous dire quelque chose : si j'ai mal aux dents, bon voilà, je vais m'acheter des cachets...

E : vous allez voir le dentiste ?

Ben, pas le dentiste...

E : vous ne vous faites pas suivre ni par un médecin, ni par un dentiste, ni par l'hôpital ?

Non, non, personne. Et pis je prends les cachets de personne, voilà.

E : est-ce que vous connaissez Médecins du Monde ? Est-ce que vous y allez, parfois ?

Si, j'ai été une fois, c'était pour la retraite, pour avoir un papier, j'arrivais pas à avoir ce papier. Bon, ben un jour, je suis passé et j'ai été voir le médecin du monde. C'est Mme ... qui a le papier. Mais il était très gentil ce monsieur, il a dit revenez me voir et il m'a dit : avec vous on peut discuter, j'ai dit écoutez, il m'a dit... (s'interrompt)

E : vous y êtes allé pour un papier administratif mais pas pour vous faire soigner ?

Pas pour me faire soigner et bon, ben le monsieur il m'a dit de revenir ; il m'a dit : si vous avez un problème, vous revenez me voir et j'y suis jamais retourné.

E : est ce que je peux vous demander pourquoi vous ne vous faites pas soigner ?

(silence)

E : vous n'avez pas envie ?

Euh, c'est pas que j'ai pas envie. C'est juste que j'ai une bonne santé, que peut être, il y a peut être des choses à quelque endroit des fois, que je vois pas moi hein, mais non, je me suis mis dans la tête que, bon ben j'ai décidé que... (silence)... j'ai une bonne santé, je vois pas pourquoi que j'irai, comprenez, voilà. Maintenant, s'il m'arrive quelque chose, bon ben, je s'rai bien obligé d'y passer, hein...

E : on peut avoir une bonne santé et se faire suivre pour voir si tout va bien ?

Ben oui, j'ai les allocations familiales qui m'envoient souvent un papier. Ben j'y vais pas...

E : c'est pour passer des bilans de santé gratuits ?

Je sais pas si je vais pas y aller d'ici quelques temps parce que y'en a qui me disent que ça joue sur la retraite...Alors moi je pense pas, hein...

8^{ème} question : avez-vous l'habitude de fumer ?

Non, j'y ai jamais touché.

9^{ème} question : buvez-vous régulièrement de l'alcool?

E : vous m'avez dit que vous buviez autrefois...

Non, maintenant j'ai arrêté.

E : quand vous buviez, c'était seul, ou en groupe ?

Oui, oh accompagné avec une ou deux personnes.

E : des amis ?

Oh, vous savez...Parce que des amis, vous savez, pour en trouver à ce moment, fallait les chercher...

E : au moment où votre femme vous a quitté ?

Voilà.

E : Après, vous avez décidé d'arrêter ?

Après, oui.

E : pourquoi cette décision, comme ça, brutalement ?

Eh ben, je vais vous dire une chose, de voir les autres, ça m'a, je sais pas, ça m'a, je vois ces gens qui « boit » des canons, je dis, mais toi, tu faisais pareil avant, je comprends pas ! Ben j'ai dit, ben maintenant on va arrêter, j'arrête et puis maintenant quand je vois la déchéance des autres, je leur dis mais pourquoi vous buvez ? Alors, on m'envoie promener...

E : pourquoi vous buviez ?

Ben, pour la raison c'est que ma femme est partie avec mes enfants. Et voilà.

E : ça faisait quoi, de boire ?

Et ben j'oubliais.

D'accord. Cela permet d'enchaîner avec la question qui suivait :

10^{ème} question : en quoi, à votre avis, ces habitudes vous sont-elles utiles ? sont-elles agréables ?

(hésite, silence, marmonne) non, non. C'est pas agréable, mais bon...

E : Est- ce un moment partagé avec les amis ?

Oui, on buvait avec ces personnes.

E : Est- ce un moment où vous isoliez du monde ?

Oui, je m'isolais, oui.

E : Est- ce que cela vous permettait d'oublier vos problèmes ?

Voilà.

E : En étiez-vous dépendant ?

Euh, oui, passé un moment, oui.

E : Vous ne savez pas ?

J'allais chercher à boire et pis voilà, je faisais deux, trois sous...

La dernière série de question concerne le lien entre vous et les autres :

11ème question : quel regard portez- vous sur : la société ?

Et ben la société, la société elle est pas belle.

Les amis ?

Non, des amis, j'en ai pas.

E : pas d'amis, pas de regard ?

Voilà, comme ça...je suis tout seul, je suis bien, je me promène tout seul et comme ça, ça se passe très bien. J'ai mon caractère, c'est comme ça, je me suis plongé là-dedans j'ai dit, bon ben, vaut mieux rester tout seul. N'importe comment, ici j'ai pas de conversation, avec personne, je prends mon plateau, je vais me mettre à une table, il y en a qui me parlent, je réponds pas.

E : aucun avec qui partager ?

Non (*silence*).

E : vous n'avez pas envie ?

Si, j'ai essayé ; passé un moment avec un monsieur, bon ben, ben maintenant il est à l'hôpital ; je sortais avec, je l'ai accompagné, il avait une canne, bon ben je l'accompagnais et puis un jour ou l'autre et ben il a disparu. Et pis hier, bon, ben...

E : les amis, quand il y en a, ils disparaissent ?

Voilà, c'est ça, et j'ai appris qu'il était à l'hôpital, qu'il s'était fait opérer que bon ben la santé ça allait vraiment mal de son côté alors moi, j'ai dit bon, mince mais pourquoi il m'en a pas parlé, pourquoi ci, pourquoi ça...On était bien, c'est pas qu'on était des amis mais on discutait à table voyez, il venait tout le temps vers moi et moi, je, des fois moi je mange pas de yaourt, je mange pas ci, pas là ; ben tiens Jean Paul, tu y veux ?...

E : vous partagiez des choses ?

Voilà, il me donnait des choses.

E : et pourtant il ne vous a pas prévenu qu'il était malade ?

Ben non.

E : vous avez envie d'aller le voir à l'hôpital ?

Euh...ben...(hésite) Justement, cet après-midi je vais voir, on va me donner l'adresse où il est ; d'après ce que j'ai entendu, c'est l'hôpital F. d'A. Je sais pas où c'est que ça se trouve, mais enfin on va me donner l'adresse. Je sais pas où ça se trouve.

E : vous avez envie d'y aller ?

Ben j'ai envie d'aller voir, oui, moi, moi (*hésite, bafouille*)

E : vous n'êtes pas bien sûr ?

(*opine en silence, rit*) Non, parce que, pour me lâcher comme ça d'un seul coup, j'ai dit tiens, c'est bizarre ça, il aurait pu me dire, ben je vais me faire opérer d'ici quelques jours, tu viendras me voir.

La famille ?

Il n'y a pas de famille, ma mère est décédée, mon père... Il tenait une blanchisserie. Quand je suis revenu en perm, il m'a dit « viens, on va au cimetière » et c'est là que j'ai compris la mort de ma mère. Je n'avais pas été prévenu. Il a laissé la blanchisserie, il m'a dit « viens on va au restaurant manger des grenouilles ». Après le restaurant, on s'est arrêtés, on a bu un verre et puis bon, on a discuté un petit moment et pis ben « tu sais pas, moi je m'en vais deux ou trois heures, voilà. » Moi j'ai dit, « tiens il a peut être dans le coin quelqu'un à voir. » « Si dans trois heures je suis pas là, tu rentres à la maison, il m'a dit, tu prends un taxi ; » il sort son portefeuille, je lui dis « attends papa, moi j'en ai des sous » ; il garde ses sous, bon il me dit, « ben on fait comme ça » ? (*inaudible*) Je dis, « y a pas de problèmes », eh oui. Je me suis mis à discuter avec le patron du bar et pis, une heure, deux heures, trois heures, quatre heures, personne, je lui dis « s'il vous plaît vous pouvez m'appeler un taxi et je rentre à Gr. ». Bon, je prends un taxi. (*inaudible*) Il me dit, « avant de repartir, avant de repartir, tu passes nous voir... »

E : (en difficulté pour suivre le fil du discours) c'est votre père qui vous dit ça ?

Non, le patron du bar, bon, ben. Moi, j'ai rentré, y' avait à peu près une heure que j'étais rentré, bon moi je m'étais déshabillé, j'avais pris une douche tout ça, je m'étais mis au lit. Y' avait bon, trois heures que j'étais au lit, les chiens se sont mis à japper, je dis tiens, qu'est ce que c'est, encore des rôdeurs ; j'étais torse nu, j'étais en pyjama, je me suis levé sur le balcon et je dis aux chiens « taisez-vous ». A ce moment j'entends : «gendarmerie nationale, ouvrez ». Alors enfin je me dis qu'est ce que c'est encore ce truc là, j'arrive... Je dis « qu'est ce que c'est ce cinéma ? » Ben je dis, « attendez je vais passer quelque chose sur le dos. » (*inaudible*) « s'il vous plaît allez vous habiller, on vous emmène. » Quoi, je dis, qu'est ce que c'est ? « Ecoutez, on vous dit d'aller vous habiller, un point c'est tout. » Un adjudant-chef. Bon, ben, je vais m'habiller. Il me dit «montez dans le fourgon ». Donc, nous voilà partis, (*énonce un itinéraire dans la périphérie ouest de la ville*) Gr., d'habitude, la gendarmerie est à Va., on descend vers Cr., tout ça... « Nom de Dieu, où c'est que vous m'emmenez là ? » « Attendez, vous verrez ». Alors on arrive à l'A.. , là, avant d'arriver à la Demie-L., moi je vois une pancarte avec un gyrophare avec accident. Qu'est ce que c'est que ce truc ? ben l'adjudant-chef me dit « descendez », avec deux gars qui étaient à côté de moi (*silence*). Et pis je monte sur le talus, je regarde...Mais je vois la voiture de mon père en bas, mais en mauvais état...Nom de chien ! Moi je vais pour sauter, les gars ils m'ont attrapé, ils m'ont remis dans la, la (*hésite*) camionnette. Je dis, mais c'est mon père, il me dit : « ben, vous reconnaissez » ? Ben, je connais la voiture et ils étaient en train de couper avec une machine, là...

E : de le désincarcérer ?

Oui, le désincarcérer. Nom de chien, qu'est ce qui m'arrive encore ? J'ai attendu un moment et après ils m'ont fait sortir. Il me dit « vous reconnaissez » ? Ben je dis oui, c'est mon père. Défiguré, hein !

E : il était mort ?

(*voix très basse*) oui, il était mort. Alors moi, j'en ai déduit que bon, hein, qu'il m'avait dit pendant trois heures, qu'il voulait se suicider mais il aurait pu me le dire, hein...

E : oui, mais vous l'auriez sans doute empêché ?

Oh ! Oui, parce qu'il était trop gentil.

E : ça, c'était tout de suite après la mort de sa femme ?

Ouais. Enfin...

E : alors, vous vous êtes retrouvé sans plus personne ?

Ouais, ah oui.

E : il n'y avait pas de frères ni sœurs ?

Non, non personne. Et puis, bon ben, après je me suis débrouillé seul, je suis parti, je suis rentré au marché-gare, j'ai travaillé tout ça, et puis je me suis retrouvé dans le camion quoi...ben, j'en ai tellement pris sur la tête que, hein !...

E : ça c'était par rapport à la famille, on peut dire que c'est très lourd...

Oui, oh ! Oui, c'était lourd. C'était vraiment...

Quel regard portez-vous sur vous-même ?

Ben c'est dommage, parce que j'aimais bien...et puis...pour une fois que j'avais trouvé une famille qui était très gentille...(silence)

E : C'était un peu votre famille ?

Oui, c'était ma famille. Et pis, beaucoup, de loin...Ben oui.

E : un peu comme si, les deux parents étaient décédés, vous n'existiez plus ?

Voilà c'était comme si...(silence) ben...

E : comme si vous étiez mort avec eux ?

J'étais mort avec eux, oh ! Oui. (silence).

E : Alors, vous n'avez pas de regard sur vous ?

Eh ! non, pas du tout. (silence) La vie, elle est faite comme ça, hein. (silence)

12^{ème} question : à votre avis, quel regard portent les autres sur vous ? Amical, affectueux, indifférent, méprisant, autre...

Ben, je sais pas, je vois pas parce que vous savez, je parle pas beaucoup, à part avec, comme vous, vous me posez des questions, mais autrement les autres, moi j'ai pas de conversation avec eux...Et puis, puis, ils m'intéressent pas.

E : ce serait plutôt de l'indifférence, alors ?

De l'indifférence, oui.

E : et eux, par rapport à vous, vous pensez qu'ils vous regardent avec indifférence ?

Oui, ils doivent penser, mais à quoi il pense, à quoi, pourquoi il parle pas, ben moi, j'ai pas à parler avec eux, ils sont tout le temps entre bise et vent...

E : entre bise et vent ?

Oui, c'est à dire (peu audible) saouls. (rit)

E : je ne pensais pas forcément aux gens d'ici ; ça peut être les gens de la rue...

Ah, les gens de la rue, oui j'ai beaucoup de gens qui me disent « vous êtes gentil, que c'est malheureux ce qui vous est arrivé »..

E : c'est un regard amical, alors ?

Oui, amical. Y'a beaucoup de gens qui m'ont invité et pis j'y vais pas.

E : ils vous ont invité et vous n'avez pas envie d'être invité ?

Voilà. Des samedis, des dimanches, jours de fête, tout ça, y'a beaucoup de gens qui m'ont invité, moi j'y ai pas été J'ai dit excusez moi, j'aime autant rester tout seul et pis j'aime pas voilà, j'aime pas gêner les gens.

E : Vous pensez que vous les gênez ?

Voilà.

E : mais s'ils vous invitent, vous pensez que vous le gêneriez quand même ?

(silence) Peut être, un jour, j'irai peut être les voir, leur dire bonjour en passant, c'est tout, quoi ça va pas plus loin. Non, parce que j'aime pas embêter les gens. Voilà. J'aime être tranquille, j'ai l'habitude de marcher, me promener, j'arrête devant une vitrine, je regarde, je vais au parc de la T d'O, je donne des cacahouètes aux écureuils, voilà.

E : aux grands animaux aussi ?

Non pas aux animaux parce que c'est trop sévère. Si un jour vous y allez, vous allez me trouver là-bas à genoux, et pis j'ai des machins dans la main, et pis ces petits écureuils qui me font piquer parce qu'ils viennent manger dans la main.

E : ils piquent ?

Ils viennent manger mais alors hier j'ai rigolé parce que bon ben, j'avais rien, j'avais pas de sous pour acheter un paquet de gâteaux, alors je me suis mis comme ça et alors y'en a un qu'est venu avec ses pattes il m'a attrapé le doigt, et il a vu qu'y avait rien dedans...Alors il m'a mordu, mais pas méchamment hein! il m'a mordu. Et pis une dame qui a passé et m'a fait : « il vous a pas fait mal, j'ai vu qu'il vous a mordu » ? J'ai fait, non madame, bien au contraire, c'est pas comme les humains, ils vous font pas de mal, ces bêtes là. Alors elle m'a dit «on va s'asseoir » et puis elle m'a dit «si vous voulez, on va boire quelque chose » (silence). Je lui dis «écoutez, madame, je suis désolé, je n'accepte rien du tout de personne ». Et c'est là qu'elle m'a dit «mais vous êtes un monsieur, vous êtes méchant ». «Oh! là, je lui dis, je suis encore pire plus que méchant ». Alors elle me dit : « c'est pas grand chose, je vous offre le café. » (silence) Je lui dis, « écoutez madame, vous gardez votre café, c'est très gentil de votre part. » D'abord je lui ai souhaité une bonne année.

(à part) excusez moi, je ne vous ai pas souhaité la bonne année.

E : moi non plus, je vous souhaite une bonne année.

Et bon, c'est fini comme ça, elle m'a dit «je me suis aperçue que vous êtes méchant, comme gars ». Ben je lui dis, «écoutez...moi »...

E : c'est une dame que vous connaissiez déjà ?

Jusque là non. Elle m'a dit «je vous ai croisé souvent dans le parc de la T d'O, parce

que passé un moment je faisais du «shopping » (*semble vouloir dire jogging*). J'avais un machin (*montre un vêtement*) que je m'étais acheté; bon, ben pis au marché- gare, ils m'ont tout enlevé, mais je faisais souvent une centaine de tours du parc.

E : vous êtes sportif ?

Oui, j'ai fait de la boxe avec T, si vous connaissez ?

E : C'est un boxeur ?

Oui, c'est un champion d'Europe.

E : vous étiez professionnel ?

Non, non, j'étais amateur, et j'allais passer professionnel. (*silence*) Moi, j'aime tous les sports. C'est pour ça que j'ai pas d'embrouilles ici, moi je réponds pas. Voilà, autrement il vaut mieux.

E : sinon, vous pourriez être violent, si vous répondiez ?

Oui, parce que vous voyez pas, mais moi je suis toujours sur le qui-vive, tout le temps.

E : vous êtes méfiant ?

Ouh ! la la ! Tout le temps, tout le temps. Quelqu'un qui passe derrière moi, alors je fais semblant de rien, puis je regarde. Quelqu'un qui est derrière moi, ah! ça j'aime pas parce que...

E : un peu comme si vous étiez en guerre, alors ?

Euh oui, j'ai appris ça à la guerre.

E : vous avez appris à vous méfier ?

C'est pour ça que je suis toujours vivant.

E : si vous ne vous méfiez pas, vous risqueriez d'être mort ?

Oui, parce que avec ces jeunes qu'y a en ce moment, vous savez...(silence) Y me posent beaucoup de questions, moi, ces jeunes, c'est trop violent, trop violent...

E : on continue ?

Ben bien sûr, pas de problème.

13^{ème} question : ressentez-vous parfois un sentiment de honte ? Envers : la société ?

Oh ! non, non pas du tout, jamais. La société (*rit*), comme je vous l'ai dit tout à l'heure, la société ça me surprend vraiment. Oh ! d'abord on ne s'occupe pas des gens qui sont dans la rue. Ils pourraient faire quelque chose de plus ; moi, ce que je demande, c'est d'avoir un appartement, maintenant, parce que bon, ben se promener c'est bien beau, se promener dehors...Mais je suis comme les autres, j'arrive à un âge hein ! bon ben, maintenant je me lèverai un peu plus tard tandis que là, on vous met dehors à 7 heures, qu'est ce que vous faites à 7 heures dehors ? Vous avez rien du tout. Bon ben j'ai ma fille à V., elle est mariée, elle a trois enfants...

E : vous n'avez jamais essayé de la revoir ?

Si si, je la vois souvent, ma fille. Mon fils je m'en occupe pas mais elle, je la vois souvent. Elle habite avenue..., moi j'y vais souvent mais maintenant j'y vais moins parce qu'il y a sa mère, bon j'ai mon beau-frère qui est mort, il est mort du cancer et maintenant mon ancienne femme elle y est presque tout le temps.

E : et vous ne voulez pas la revoir ?

Non. Encore, elle « aurait parti » avec un français...Je suis d'accord. Mais pas avec un algérien, alors là ça m'a coupé les jambes.

E : elle est partie pour un autre homme ?

Ouais, elle est partie pour un algérien. .. Alors ça m'a donné encore plus de les « aire »

E : les quoi ? Les haïr ?

Haïr. Haïr ces gens là. Parce que j'ai trop vu ce qu'ils ont fait là-bas en Algérie. C'est pas des humains, c'est vraiment pas des humains. (*voix plus basse*)

E : vous avez assisté à de la torture ?

Oh ! oui. Oh vous savez on est intervenus dans un, dans une ferme...Ces gens ils avaient incendié lestout autour il y avait des...Oh, comment ça s'appelle ? des...Comment on appelle ça ? (*sidéré. silence*) Voilà, ça me revient : l'avoine, il y avait de l'avoine tout autour de la ferme ; ils y ont mis le feu et les gens ont brûlé. On est intervenus avec les hélicos mais c'était trop tard.

E : les gens ont brûlé dans la ferme ?

Voilà. Y avait une femme qui était à moitié carbonisée, on voyait qu'elle était enceinte. Alors ça, encore là ça m'avait frappé encore. (*silence*)

E : ça, ça vous fait honte ?

Oh ! oui.

E : c'est la société, ou c'est les Algériens, dans cette situation là ?

Oui, ils veulent montrer que, enfin c'est les jeunes, pas les vieux, ils veulent montrer que...Y veulent peut être faire la même chose que en Algérie ; moi je leur dis de temps en temps, croyez moi je leur dis, hein « si vous êtes pas contents, y a des bateaux, des avions, partez pour votre pays, alors. (*silence*)

Les amis ?

E : Vous disiez y'en n'a pas; il n'y a pas de honte alors ?

Non.

La famille ?

E : par exemple, votre père s'est suicidé, quel sentiment cela vous a fait vivre, est ce que vous avez eu honte, regretté qu'il ne vous ait rien dit ?

Ben voilà, c'est ça qu'il me l'ait pas dit, il aurait pu me le dire, au moins j'aurais pu comprendre, c'est des gens y' avait pas d'histoires, pas du tout, jamais je les ai entendus se disputer, rien du tout. C'est pour ça qu'après quand j'ai vu qu'il s'était suicidé...

E : vous lui en avez voulu ?

Comment ?

E : vous lui en avez voulu ?

Au début, oui, un peu, oui, qu'il me l'avait pas dit. Qu'on aurait pu avoir un petit dialogue ensemble, et puis que quelque fois peut être j'aurais peut être pu...*(silence)* Je sais pas, j'aurais des fois peut être pu l'empêcher. Peut être, parce que moi, il m'aimait bien.

E : vous vous en êtes voulu de n'avoir pas pu l'empêcher ?

Oh ! oui, ça c'est vrai.

E : vous avez honte par rapport à ça ?

Honte ? ...Oh ! C'est pas une honte...Comment qu'on pourrait l'appeler ?

E : essayez de trouver un mot...

(silence). Je ne sais pas comment interpréter ça... C'est pas de la haine, non c'est vraiment pas de la haine parce que c'était mon père, quoi. *(silence)* Enfin, je peux pas vous dire, c'est pas la peine que je cherche, je peux pas vous dire.

E : d'accord. Je vous pose la dernière question :

14^{ème} question : pourriez vous proposer une image qui représenterait ce qu'est la honte pour vous ?

Euh, une image ?*(très long silence)*. Bon, je vois pas, je vois pas ce que je pourrais trouver, non je vois pas.

E : nous en avons terminé en ce qui me concerne. Avez vous des questions à me poser ?

Non, pas du tout, vous faites votre travail et moi ça me fait plaisir que vous me posiez des questions, ça me change un petit peu.

E : ça vous fait du bien de parler un peu de vous ?

Voilà, oui

E : même si c'est des moments difficiles ? La mort de votre mère, de votre père ?

Ah ! là oui, ça m'a... ça m'a secoué un petit peu, enfin, après on a discuté d'autre chose, ça passe un peu.

E : d'accord, il faut qu'on arrête de parler de ça ?

Oh ! de mes parents, oui.

E : après vous êtes mal pour le reste de la journée ?

Oui, et puis moi je suis pas prêt à pleurer, mais ça me, ça me...

E : ça vous touche ?

Oui, ça me touche, parce que c'est la première fois que je voyais des gens qui étaient vraiment très gentils pour moi. J'avais besoin de quoi que ce soit, une mobylette ou machin comme ça et comme ici à L., je faisais des courses cyclistes c'est mon père qui

m'avait poussé à faire du cyclisme parce qu'il voyait que j'étais un bon sportif et...

E : c'est le sport qui, à votre avis, vous a gardé en bonne forme physique ?

En faisant beaucoup de sport.

E : donc, on pourrait dire que c'est grâce à votre père que vous êtes en bonne santé ?

Oui, grâce à mon père, ça c'est vrai.

E : nous allons arrêter pour aujourd'hui.

Sujet n°2 : Monsieur N : 104/ 112. 04/01/01.

Avant la mise en route du magnétophone me donne son autorisation en expliquant sa méfiance, par rapport à son passé de syndicaliste face aux patrons, qui le mettaient en route sans demander l'avis des personnes concernées.

E : je vais vous demander une présentation générale avant de vous poser mes questions.

Je m'appelle J N., je suis la 3^{ème} génération de J, ils manquaient d'imagination ! J'ai 59 ans, je suis divorcé ; un garçon, ah ! Mon fils, 40 ans, trois sublimes petites filles, enfin non, elles ne sont plus petites...Oh ! Je veux pas (inaudible. J'entends «m'amuser ») avec mon livret de famille. Mon fils, il a (hésite) 36 ans maintenant et mes filles, la benjamine elle doit avoir (silence) 30 ans...

E : donc, de 34 à 30 ans pour les filles ?

A peu près. Je vous dis, j'ai perdu mes papiers, j'avais une sacoche, elle était cassée puis j'ai perdu mes papiers, livret de famille ; il va falloir que je refasse tout.

E : vous les voyez, vos enfants ?

Oh ! C'est rare que je les voie, y' a toujours une excuse ou bien c'est au point de vue monnaie, au point de vue matériel ; ensuite j'ai eu des problèmes de peau qui risquaient des fois de les contaminer, enfin pas les contaminer, disons que ça pouvait se transmettre alors le... (s'interrompt). Et puis, je suis pas d'accord, y' a un temps pour chaque chose et pis j'étais pas d'aplomb pour aller les voir. Quand je suis pas d'aplomb, pas au meilleur de ma forme, je tiens pas à voir mes enfants particulièrement.

E : vous préférez attendre d'aller mieux pour les rencontrer ?

Plus ou moins certainement, voilà. L'image de marque, j'y tiens, c'est pas de l'orgueil, l'image de marque, je tiens à l'image de marque : on a connu papa comme ça et moi je veux qu'ils gardent toujours une image de leur père et ceci, c'est très important.

E : vous avez vécu avec eux longtemps ?

Bien sûr.

E : toute leur enfance ?

Oh non ! Au moment de, de (bégaie) lorsqu'elles sont devenues jeunes filles, mes filles, on était déjà divorcés, je les ai pas connues au moment de leur puberté, quoi, disons, je les ai, je les ai, à cette époque là il y a eu la rupture, ma

«charmante » (très ironique) épouse avait...(mime le départ)

E : bien, je vous propose qu'on démarre avec les questions. Vous savez que vous avez toujours le choix de ne pas répondre à certaines questions si vous le souhaitez.

1^{ère} question : dans quel type de lieu vous sentez vous le mieux ?

Vous savez, pour se trouver bien dans sa peau, c'est pas facile. Y a de Caux, de Caux, vous savez, le présentateur de télé, là, il a fait l'expérience, il a été sur une île.

E : Georges de Caunes ?

De Caunes, je me souviens plus. Il avait fait l'expérience, il a dit, je vais essayer d'être tout seul, il avait emmené un chien, du secours, à manger ; et puis, au bout d'un certain temps, il s'est aperçu, il disait que la société ça allait gêner, quoi ; il voulait faire l'expérience, il s'est aperçu qu'il avait besoin (souligne) de compagnie. Et on ne peut pas être, on ne peut pas s'isoler, on a besoin (insiste) de son prochain.

E : (reposant la question à l'identique.)

Dans la nature, elle est tellement belle, elle ne trahit pas, la nature. La nature, elle nous trahit pas, elle est ce qu'elle est, elle est très généreuse avec nous, si on sait la respecter elle nous donne beaucoup de choses. Dans la nature, bien sûr... C'est pas qu'on est misogyne, qu'on n'aime pas notre prochain, mais... (silence) Vous savez, la question elle est ardue, elle peut... (hésite) y' a des gens sur 100 personnes vous allez prendre, y' a 80 personnes que vous arriverez à essayer, je dis bien essayer de communiquer avec elles ; et puis au bout d'un certain temps, vous vous apercevez que sur les 80 personnes, y' a beaucoup de déchet. Ensuite, y' en reste 150 encore...

E : Y 'en reste ? (déjà perdue dans les chiffres proposés)

150 encore, que vous arriverez à...

E (l'interrompant) : 150 ?

(Professoral) Sur 100, on part sur la base de 100. 80 après que vous avez, sur les 80 vous avez encore une série de 10 ; et sur les 80, il en reste encore 50 ; ensuite vous allez vivre pendant un certain laps de temps avec ces 50 personnes et ensuite vous allez vous rendre compte que vous ne trouvez plus que 10, ça va...(hésite, bafouille) Et au bout d'un certain temps, on en revient à... Bon, la solitude n'existe pas, on a toujours besoin de quelqu'un pour avoir une compagnie, il est bien vrai que...Ecoutez, moi j'ai vécu, parce que pendant un certain temps j'ai fait des expériences tout à fait personnelles, j'ai vécu avec des gens de la rue, c'est dur avec les gens de la rue ; je l'ai fait volontairement cela, au début on était deux, ensuite y' a des gens qui sont venus se greffer, on s'est trouvé à 10 et à un moment donné, j'ai dit, y' a toujours une personne qui essaie de s'imposer sur les autres, j'ai dit «bon, écoutez les gars, au début on était deux, trois, deux trois on était bien, on était bien parce que le courant passait bien avec 2, 3 personnes. Y' a de quoi écrire un bouquin, je vous assure, parce que c'est... Après, on s'est trouvé à 10, moi je dis, même de moi-même j'ai dit non, on cassait la croûte ensemble, on buvait le canon ensemble, mais là on s'est trouvé à 10, automatiquement il s'est créé une zizanie. Y' a des gens, je vous parle des gens de la rue, je vous parle pas dans un contexte où c'est

que les gens y sont équilibrés, ils rentrent le soir de leur boulot, tout ça... Des gens de la rue, je connais des gens y sont, ils font la manche, des gens de la manche, quoi. Mais moi, je la fais pas la manche, vous savez, c'est un truc, je suis jamais arrivé à le faire ; c'est un truc, d'ailleurs, je me suis posé la question, j'ai fait mon analyse personnelle, en plus j'ai fait une analyse sur le tas, je posais la question aux copains là, aux camarades, enfin aux compagnons, c'est des compagnons pour moi, c'est tous des compagnons... Eh ! Bien je lui demandais : « dis donc, Jean ou Pierre ou Paul, comment que tu fais pour arriver à faire la manche, ça te, ça te fait pas quelque chose ? » J'y arrive pas, moi, ça... J'étais, j'étais au fond (inaudible), «tu trouves pas que c'est déshonorant de tendre la main et puis, demander... ? Tu sais, Joseph, au début, oui, - il m'a dit, le copain me dit – oui, c'est vrai que c'est dur ». Je dis, «j'y arrive pas, je n'y arrive pas. »

E : vous n'avez jamais essayé, ou vous n'avez jamais pu ?

Si, Madame, c'est vieux, ça, j'ai essayé une fois. Je me suis dit la prochaine fois je me fous sous une cisaille et j'appuie sur la pédale. Je peux pas. Bien sûr, je préfère mieux aller avec des copains quitte à me serrer la ceinture, j'ai toujours une petite pièce au fond de la poche, hein ! Pour casser la croûte et ainsi de suite... Je dis, eux c'est leur vie, la manche, en fin de compte ils comprennent pas un autre système, un autre module de vie que ça, oh ! Non. La manche, la manche, c'est pas ça la vie, y' a d'autres choses, d'autres horizons, non, ils sont toujours dans le même coin, en fin de compte, j'arrive à admirer vraiment ceux qui y arrivent. Y' a des gars, ils vivent comme ça mais ce qu'il y a, faut être changeant dans la vie, mais c'est toujours le même système, ils ont cette (inaudible) de nature, c'est ci, c'est ça, voilà on casse la croûte, on a le litron, on casse la croûte à midi ou à une heure... Y' a d'autres horizons, avec des faibles moyens on peut essayer de se rendre utile, quoi (bafouille). En fin de compte, voyez, je vais essayer peut être de pas être dégueulasse ou quoi, ils s'excluent par eux-mêmes. Moi, c'est l'analyse que je fais, c'est l'exclusion, elle vient déjà du système social, y' a certaines exclusions qui se font par le comportement d'un individu et ensuite une fois qu'ils sont... Y' a une exclusion qui est faite au niveau du travail, hein ! ...Du contexte du travail, parce que bon, ben, incompétence dans le cadre de leur métier, ensuite y' a l'exclusion caractérielle aussi, qui peut jouer aussi dans le contexte du travail, le niveau de compétence qu'on a dans les ateliers... Et ensuite, c'est d'eux-mêmes par le comportement quand ils sont dans la rue, ils arrivent à avoir une forme de sélection ils s'excluent aussi par eux-mêmes, par leur autocritique, voilà l'autocritique vis à vis de la société et par eux-mêmes en fin de compte. Alors là, ça devient grave, quoi, vous savez, je me souviens, on a, c'est vieux ça, un système au point de vue syndical, vous savez dans les grands trusts japonais, le matin, le matin les gens sont réunis alors qu'est ce que vous avez fait, et comment vous vous jugez, et c'est leur mea culpa qu'ils font.

E : et vous pensez que les gens de la rue ne le font pas, leur mea culpa ?

Ben non, ils vivent au jour le jour, quoi, ils vivent au jour le jour, ben la manche est bonne, vous vous rendez compte ? Et moi, j'ai vu, au moment des fêtes là, j'ai discuté y' a pas tellement longtemps ; c'est pour ça qu'il faut faire une expérience de cette vie là, ben le gars il gagnait plus, il gagnait plus que le gars qui va au boulot, même qu'un ouvrier qualifié, je vous assure hein ! Je vous dirai pas les prix, et même à la journée je vous dirai pas les prix non plus, et bien le gars qui sait se débrouiller, enfin, honnêtement hein ! Eh !

Ben il gagne comme un O.S. chez Renault ou chez... comme un O.S., je parle pas des ouvriers qualifiés mais c'est pas compliqué à la fin du mois, si il a un RMI, il gagne comme un cadre, je vous assure madame, il gagne comme un cadre, mais je vous dis pas les prix. Je les connais, les prix, mais je vous dis pas. Sans faire la manche, j'étais avec les gens, je regardais, cassais la croûte avec eux, c'est pour ça que je vous dis pas les prix ce serait une forme de délation ; vous savez, ma philosophie là dessus, c'est les délateurs en temps de paix je les hais, en temps de conflit, je les mets contre un mur. C'est dur, hein ! Vous savez, un délateur, un mouton si vous aimez mieux, c'est comme la gangrène, voyez, je vais vous faire un rapport, il vaut ce qu'il vaut, il est tout à fait personnel je n'ai vu ça nulle part : un délateur, c'est comme le type qui a une gangrène, voyez, j'ai la gangrène, mais ça je le dis chaque fois, pour imaginer le délateur, c'est le type dangereux en fin de compte ; donc j'ai la gangrène ici, par exemple (montre un doigt), j'ai eu un accident, je l'ai pas soignée, j'ai la gangrène, ben vous savez ce que je fais, je fais l'ablation, l'ablation de cet élément là de crainte que la gangrène se propage. Ben, un délateur, c'est pareil, faut le neutraliser, pas physiquement bien sûr, ça se fait pas, ben disons faut le neutraliser puis éventuellement le mettre au ban, voilà, c'est ça. Je suis peut être dur, mais c'est comme ça. Vous vous rendez compte, les délateurs ils, écoutez, on recule un petit peu dans le temps, en 45, vous vous rendez compte, y' a des délateurs vous savez, ils ont détruit tout un groupe de résistants, comment qu'on appelle ça, la taupe... Un type, un seul, il a foutu en l'air, il était capable de foutre en l'air tout un système de gars, et les gars ensuite ils étaient déportés ou on les mettait contre un mur. Une seule personne, c'est pour ça il faut les neutraliser et puis éventuellement, ça dépend du contexte, éventuellement même physiquement.

E : en cas de conflit, contre un mur, c'est ce que vous avez dit ?

Oui, oui, tant pis, mon vieux, t'as joué le jeu, hein ! Ecoutez, c'est ce que je vous dis, j'en reviens là, j'ai la gangrène, je me suis pas soigné, et ben on fait l'ablation hein ! Et puis c'est tout. De toutes façons, il vaut mieux faire l'ablation ici (montre le doigt) qu'ici (montre le bras). C'est encore le même système là.

E : (perdue dans le discours, tente de retrouver le fil des questions) : Est-ce que vous pourriez dire finalement dans quel type de lieu vous vous sentez mieux ?

Euh ! Vie de famille, vie de famille, bien sûr ; du moment que j'ai eu une vie de famille, mes enfants se débrouillent très bien.

E :(sentiment de ne pas être entendue) : la vie de famille, c'est à dire un appartement ou une maison personnels ?

Oh ! Vous savez, je cherche la compagnie, je cherche la compagnie, je vous ai expliqué avant, je cherche la compagnie mais je suis très sélectif quant à la compagnie ; mais je peux avoir des compagnies, des gens qui sont au point de vue social, qui ne sont pas asocial mais qui sont primaires du point de vue social, par leur comportement et leur façon de vivre deviennent éventuellement (s'interrompt). Ca vient du caractère et ça vient du niveau intellectuel qu'ils ont, hein ! Ils deviennent asociaux, puis y' a des gens qui sont caméléons. J'appelle ça le système caméléon.

E : (assez exaspérée) : pardonnez--moi de vous interrompre : il y a longtemps que vous êtes au foyer ou à la rue ?

Oui, ça fait un bout de temps que ça dure, oui.

E : vous n'avez pas souhaité ou pu trouver un appartement, depuis ?

C'est pas compliqué, je serais dans une situation difficile, que je serais à la rue. Je touche, je peux avec ce que je touche, je peux me trouver un espèce de garni. Mes moyens matériels me permettent d'éventuellement, de trouver quelque chose. Mais j'ai d'autres projets, j'en ai discuté avec B, (le responsable de l'orientation) c'est de me rapprocher de mes enfants, c'est pour ça que je ne veux pas avoir quelque chose de solide. Vous comprenez, je serais éventuellement, par ce système de trouver un garni, c'est l'effet boule de neige qu'on appelle ça ; progressivement, oh ! Ben tiens, je vais acheter une armoire, un réchaud, je vais acheter un frigo, mais une fois que vous avez votre cocon, hein ! C'est le système de cocon ; quand vous avez un cocon du moment que vous êtes bien parce que c'est, chaque personne a sa façon de créer son milieu ambiant, eh ! Bien une fois que vous l'avez, vous avez plus envie de bouger.

E : vos enfants sont loin d'ici ?

Non pas spécialement. Ils sont dans l'Allier c'est pas loin.

E : mais vous aimeriez repartir dans votre région ?

Voilà, oui.

E : Est-ce qu'on pourrait dire que pour l'instant vous êtes dans un foyer... ?

(m'interrompt) Je suis dans un cocon, je suis bien, j'ai affaire à des gens qui sont charmants, je vous assure qui sont charmants, et je vous assure c'est ce que je vous dis tout de suite là, quand vous êtes dans un climat, dans un climat de communication, de convivialité (convivialité), y' a tellement de nouveaux termes qui sont à la mode... Et que vous avez des gens qui sont agréables, ben...

E : donc, ici vous êtes bien et vous ne souhaitez pas vous installer ailleurs dans la mesure où vous espérez retourner auprès de vos enfants ?

Non, il faut que j'aie les moyens matériels pour le concrétiser.

E : pour retourner vers vos enfants ?

Voilà, si j'ai les moyens matériels. Dans l'immédiat, faut que je refasse surface parce que vous savez, j'ai eu des problèmes de santé. Alors, il faut que je refasse surface, surtout qu'au point de vue matériel je sois, pas compétitif, on ne parle pas de compétition à ce niveau-là...Que je sois pas dépendant, quoi, que je quitte le système de...(s'interrompt) Enfin nous sommes tous dépendants de quelque chose, y' a aucun mystère hein ! Ne serait-ce que vous ayez un numéro, 143...mon numéro de sécurité sociale, tout de suite vous êtes déjà, rien que par ce biais là, alors on tape sur l'ordinateur vous êtes, vous êtes dépendant. A moins de faire comme Ducros (de Caunes) aller dans une île vierge, malgré tout y'arrive un moment, vous êtes...

E : (dans une tentative de synthèse de la réponse) :donc, pour l'instant, ce qui est le mieux c'est d'être dans un foyer, dans la mesure où ensuite, vous avez le projet de vous rapprocher de vos enfants et de prendre un appartement ?

Voilà. C'est une ébauche qui est faite. Faut faire une infrastructure, vous savez,

quand vous construisez une maison, faut faire des fondations.

E : vous avez déjà été dans la rue avant le foyer ?

(Surpris) Vraiment dans la rue ? Attendez, qu'est ce que vous entendez ?

E : dormir sous un porche, par exemple ?

Si, enfin, attendez, comment vous avez posé la question ?

E : dormir dans la rue ?

Parce que j'avais pas les moyens de... ?

E : pour une raison ou pour une autre...Avant d'être au foyer, vous étiez en appartement ou dans la rue ?

J'étais dans un foyer S.

E : vous êtes toujours resté dans un foyer ?

Oui, disons qu'être dans la rue, vous y êtes pendant 2 ou 3 mois, ou 4 mois, c'est ça d'être dans la rue, hein ! (explicatif)

E : vous y avez déjà été ?

Non, c'est parce qu'il faut savoir interpréter «être dans la rue. » (Entre clarification et opposition latente) C'est être «locataire de la rue» ? Non, ça non. Locataire de la rue, (rit) ouh! Là, ça chauffe, J ! Locataire de la rue, c'est une expression, elle vaut ce qu'elle vaut, vous savez, nos académiciens, bon, ben, locataire de la rue, ça passe, à mon avis ça doit passer. Les académiciens, vous vous rendez compte, ils sont pendant des jours entiers sur un mot, et ils passent à la paie en plus. (Inaudible) Et oui, en plus, ce mot ils le modifient des fois parce que c'est pas encore ça.

E : (submergée) c'est leur travail.

Vous savez, c'est complexe, un mot, des fois...Ca vient pas comme ça, hein !

E : est-ce qu'on peut continuer ?

2^{ème} question : êtes-vous itinérant (sans attaches géographiques)

Vous m'auriez dit ça, je l'aurais apporté, parce que j'ai un pense-bête, je l'aurais amené là.

E : (de nouveau perdue) quoi donc ?

Je, je (silence) Je note, moi aussi, je note aussi ; c'est pas rien que vous qui notez.

E : (de plus en plus exaspérée) vous voulez noter quoi, le mot itinérant ?

Non, c'est pas itinérant je connais sa définition heureusement. Mais j'ai un autre calepin où c'est que je note depuis quand je suis ici moi. (persévère sur la question précédente.)

E : non, ce qui est important (je bafouille), ce n'est pas la vérité historique, c'est votre vérité à vous. La question était de savoir si vous aviez ou pas des attaches géographiques. Ca pourrait être vos enfants, par exemple ?

Je vous ai dit, c'est mes enfants, mon attache, oui, c'est le retour auprès de, c'est

mes enfants. C'est là l'important, c'est ça.

E : autrement, à part le retour, vous êtes itinérant, la seule attache, c'est l'Allier, c'est ça ? (très confuse)

Oui, oui, la base, la base.

Depuis quand êtes vous itinérant ?

E : depuis le divorce ?

Depuis le divorce, j'ai fait le pigeon voyageur, j'ai bourlingué un peu partout dans l'hexagone, dans l'hexagone, non, j'ai pas été à...

E : le divorce date de quand, approximativement ?

Plus de 10 ans, maintenant, ah ! Oui, ça fait plus de 10 ans que je suis divorcé.

E : ça fait plus de 10 ans que vous êtes itinérant avec le souhait, l'espoir de revenir dans l'allier ?

Des fois, des fois j'ai travaillé, depuis le divorce, je me suis foutu au chômage pendant un certain laps de temps, je peux pas vous dire si... Non, parce qu'il faut quand même donner des bases, hein ! A peu près sérieuses, quoi. Depuis le divorce, j'ai quitté mon boulot, j'ai tout abandonné, j'ai quitté mon boulot, allez hop ! Va comme je te pousse. Au point de vue travail, j'ai une formation technique qu'est pas si mauvaise que ça...

E : c'est indiscret de vous demander laquelle ?

Non, ajusteur automatique.

E : ajusteur... ?

Automaticien, faut pas l'oublier, c'est déjà plus costaud qu'ajusteur et actuellement c'est ce qu'on demande, on demande des gens qui sont de plus en plus qualifiés. Et un ajusteur, c'est dépassé maintenant.

E : jusqu'au divorce, vous travailliez, vous aviez des responsabilités syndicales, si j'ai bien compris, et au moment du divorce, vous avez tout lâché ?

Au niveau national en plus, madame, au niveau national. J'allais à Paris, je vous dis pas où mais j'allais à Paris, j'étais responsable au niveau national.

E : et vous avez tout lâché à ce moment ?

Oui.

Tout balayé ?

Oui. (Silence) pourtant quand même, malgré tout, c'est balayé sans aucune arrière-pensée, c'est en bonnes relations.

E : avec votre épouse ?

Oh ! Non, pas avec elle, c'est rideau.

E : Avec vos enfants ?

(Persévère) C'est une étrangère, c'est vraiment une étrangère, c'est fini, hein ! Pensez, une étrangère, elle a plus de considération... C'est comme ça et puis c'est tout,

hein ! Mais... C'est pas qu'on est têtù, mais... C'est un module de vie, il vaut ce qu'il vaut mais c'est ça. Vous savez, c'est comme les lâches, les traîtres, c'est pareil hein ! (Silence) Elle existait plus, c'est dépassé. (Devient inintelligible) Vous existez peut être physiquement pour vous, mais pas pour moi, même physiquement vous n'existez plus.

Quel est votre périmètre de déplacement ?

E : vous disiez : au niveau national ?

C'était pour mon travail, ça. En train, en bus...

E : et maintenant que vous êtes itinérant ? Vous vous déplacez dans quel périmètre ?

Dans quel périmètre je me déplace ? Bon, ben là, je vais au point de vue administratif, ben il y a les ASSEDIC, il y a...

E : sur la ville, donc ?

Aux alentours là, direction St F.(sud), des trucs comme ça. Je me déplace au point de vue administratif là ; ensuite quand il y a les beaux jours, vous avez des bancs là qui sont charmants au parc de la T. d'O. c'est charmant, c'est merveilleux, y' a des gens qui disent, oh ! Le parc de la T. d'O, je connais ; je dis «excuse-moi, tu connais pas le parc de la T. d'O. » Moi j'y vais, ça fait peut être pas 100 fois, mais ça fait X fois que j'y vais au parc de la T. d'O. Le parc de la T. d'O. est toujours à découvrir suivant les saisons.

Les gens parlent, disent : « je connais». « Dis pas non, tu connais pas, le parc, tu connais pas le parc de la T. d'O. C'est tellement merveilleux, ça dépend, ça dépend, moi je vais dans un endroit, le long de la rue quand on passe là, derrière où c'est qu'il y avait le palais des expositions, là, vous savez, juste derrière, suivant la saison c'est, c'est plus pareil, il a changé déjà.

E : au bord du fleuve ?

Ouais ! Eh ! Bien des fois, y a les écureuils qui viennent, parce qu'on leur donne à manger, ils viennent sous le banc ; ben c'est pareil, l'autre fois j'ai vu un écureuil noir, la première fois que je voyais un écureuil noir, j'ai dit c'est merveilleux ça ! Donc c'est plus pareil, c'est plus comme c'était il y a deux mois. C'est pour ça, on dit qu'on connaît le parc de la T. d'O. mais non.

3^{ème} question : êtes- vous sédentaire ?

Non, j'ai pas une tendance de sédentaire. Sé-den-ta-ri-sa-tion, encore un mot barbare, on va dire à nos habits verts qu'ils fassent attention...

E : à quel mot ?

Sédentariser. Parce que vous l'employez, ça dépend à quelle forme vous l'employez, ce mot-là.

E : c'est quoi, pour vous, être sédentaire ?

Le gars, une fois qu'il est dans un coin, il bouge pas, c'est à dire, on devient pas papa gâteaux, mais se sédentariser, c'est avoir...Je vais chercher mon, vous savez, le système, le bon petit français avec l'image du français moyen, le béret, la baguette et pis pour... (inaudible. Rit) Non, voilà, je suis contre. J'aime voir les horizons nouveaux, pourquoi je me suis mis à faire de l'intérim ? Je faisais des intérim, j'étais bien, vous savez, c'est pas

pour me gargariser ni pour me faire enfler les chevilles, j'avais des intérimis où c'est qu'y avait d'autres compagnons qu'y étaient partis, on m'avait dit : « Mr. N. vous restez. »

E : et vous ne vouliez pas ?

Hein ! Si, si je suis resté parce que, bon ben, j'avais vu des fois des compagnons avoir des missions d'un mois, un mois et demi, moi je suis resté six mois et on me disait, «Mr. N. si vous voulez, vous pouvez rester encore. » Je dis non, non, non et puis je suis allé ailleurs. Si, je vous assure.

E : et cela, même quand vous étiez encore avec votre famille ?

Non, non, non, dans ma famille j'avais mon poste de travail, là non.

E : vous avez été intérimaire après ?

Quand ? J'ai jamais été intérimaire lorsque j'étais avec ma famille. Je tenais, lorsque je rentrais de mon travail, à voir mes filles et tout. Non, non, tout ça c'est après, c'est au moment du divorce, c'était le pigeon voyageur.

E : c'est après, que vous avez été « pigeon voyageur» partout en France ?

Non, j'avais une région, la région Rhône Alpes, je travaillais en Rhône-Alpes et un peu, on dégageait un petit peu du côté de l'Ain. Rhône-Alpes, oui.

4^{ème} Question : pourriez-vous mesurer approximativement la durée de vos séjours dans un même lieu ? Dans les foyers, en intérim... ?

6 mois c'est le maximum parce que bon, ben le chef d'atelier, il a dit «écoutez Mr. N. c'est un projet pour le futur, en attendant vous allez faire des préparations tout ça, mais vous restez ici. »

E : c'est aussi vrai par rapport au foyer, par exemple ?

Ben écoutez, le cocon, le cocon est bon.

E : il n'y a pas de durée moyenne ?

6 mois en intérim.

E : combien ici au foyer ?

(silence)

5ème question : Savez-vous ce qui détermine votre départ d'un lieu donné ? (énumération des propositions)

Je ne sais pas, vous savez j'ai un état, suivant l'état d'âme. Moi j'ai un endroit suite à une personne, je vous tairai le nom de l'endroit, on était content de moi, j'assumais, je m'affirmais et j'assumais ; on était content de moi. A cause d'une personne qui est venue ensuite, elle voulait imposer son, un module, un module de travail, tout ça. Moi j'avais crée, à l'endroit où j'étais, j'avais crée un module de travail qu'était pas si mauvais que ça, je vous tairai le nom, je veux pas, je veux pas vous le dire...Puis, après, cette personne qu'est venue et puis... (s'interrompt) Le courant passait bien avec une autre personne et à partir du moment que cette autre personne est venue, elle voulait créer, il a crée un climat peut être moins, le courant passait plus, moi, la première personne (inaudible), il dit : »Mr. N. restez, restez, vous me donnez satisfaction. » J'étais dans son bureau, la personne

était dans l'autre bureau, j'ai pas voulu dire le nom, on sait jamais, vous savez les murs ont des oreilles. « Mais pourquoi vous vous en allez ? » Vous savez ce que j'ai fait ? J'ai fait un petit signe de la tête. (Mime un signe de connivence) (murmure) Et je suis parti à cause de ça.

E : Vous partez suivant l'humeur, mais aussi suivant l'environnement, les personnes ?

Vous savez, vous savez, le milieu ambiant, c'est vraiment je pense, on peut pas dire que c'est capital... (silence) Vous savez, lorsque vous créez un milieu et que vous arrivez à vous intégrer dans un milieu, enfin c'est pas pour créer un sectarisme, ou pour créer un clan, le clan n'est pas bon non plus ; on rejette ensuite les autres personnes une fois que le clan est créé, plus personne peut rentrer dedans hein ! C'est difficile à dire (inaudible) c'est à double tranchant oui. L'homme, l'homme crée des clans, c'est vraiment malgré tout, (rit) c'est malgré soi-même, hein !

E : donc, on pourrait dire que quand vous êtes prêt à partir, c'est parce qu'il y a des gens qui...

(M'interrompt) Y' avait, y' avait le milieu ambiant, y' avait déstabilisation du milieu ambiant, ah ! oui, c'est pour ça que...

E : (l'interrompant à mon tour) pardon, est ce que ce serait le besoin d'aller ailleurs ?

Non, non, parce que ça me plaisait, ce que je fais, le travail que je faisais, c'était un travail qui était diversifié, hein !

E : donc ce serait plutôt...

(m'interrompt ; inaudible)

E (continuant) l'impression de ne pas être à votre place ?

Non, c'est parce qu'il y avait une personne, une personne qui était cadre ici, qui créait un milieu qui était négatif, c'est tout. Et puis, moi j'ai dit non, je peux pas travailler comme ça. Disons qu'on avait démarré un processus de travail qui était mauvais, hein !

E : là, vous parlez au niveau professionnel ?

Au niveau du boulot, oui.

E : et au niveau par exemple social etc., c'est pareil ?

Eh ! Bien non, je suis très sélectif quant à mes fréquentations ; ça m'a pas empêché de fréquenter des gens de la rue, y' avait des gens qui étaient charmants et puis y' avait des petits salopards, y'en avait aussi hein ! Peu vous savez, nul n'est parfait. Peut être que je passais des fois pour un asocial avec mes autres compagnons, hein, ça dépend, sur 1000 personnes, y' a quelques personnes qui sont différentes, hein !

E : et une qui est pareille ?

Où est-ce que vous allez trouver votre semblable en face de vous, je vous défie de le trouver...(inaudible) dans sa façon de manger... Nous sommes un seul et unique et indivisible. Voilà, je suis d'accord sur le principe.

E : (épuisée, confuse) : On en arrive à la seconde série de questions : vous êtes

fatigué ? On continue ?

Quand je veux, je suis un très grand bavard.

7 ème question : considérez vous avoir des problèmes de santé ?

Des fois, ah ! Oui, oui, oui, je crois, je me rends compte et puis ce qu'il y a, vous savez, j'ai encore une formule, j'aime certaines formules, c'est vrai, y' a du statisme ; il arrive un certain âge, j'ai, j'ai... (bafouille) dans le passé j'étais un garçon dynamique, je faisais, enfin, je faisais du sport, j'ai tout le temps fait du sport. Ici, je suis statique, actuellement, je suis statique et le statisme, voilà, j'en reviens à une comparaison, vous savez ; une mare, une mare, voyez une mare, vous prenez une mare, vous avez des grenouilles dedans, vous approchez de la mare, regardez l'eau, elle est fétide, vous sentez l'eau, vous regardez l'eau, voyez cette eau stagnante. Vous respirez sur l'eau, c'est fétide. (Inaudible) Voilà ça, ça correspond à l'être humain, l'être humain, regardez, qu'est statique. C'est mauvais. Parce que point de vue circulation, il va avoir des problèmes de santé ensuite, because son statisme. Vous avez un fleuve, vous avez un rui, un ruisseau, bon ben, on peut plus parler de ça parce que c'est pollué quasiment partout ; vous avez un ruisseau, oui un ruisseau à certains endroits, vous avez l'eau vive, l'eau vive regardez l'eau claire, voilà, c'est ça le dynamisme ; et puis(inaudible) moi j'ai vu des endroits, c'est vieux ça, ça fait 15 ans, j'arrivais à boire comme ça (mains jointes portées à la bouche) tandis que le type statique, eh ! Ben il est...(s'interrompt) C'est pas bon.

E : et vous, vous vous considérez comme statique ?

Absolument, absolument.

E : les problèmes de santé que vous pourriez avoir sont liés au statisme ? Je vous cite quelques propositions ?

Lombalgies ?

Lombalgies, euh ! C'est vrai qu'euh ! Lombalgies, je me souviens que non, j'en n'ai jamais eu, non.

Dermatoses ?

Eh ! Oui, ah ! Oui, ça j'en ai eu malheureusement.

E : c'est dû à quoi, cette maladie là ?

Ecoutez, j'ai été à... (nom d'une maison de repos) là oui, j'ai suivi un traitement, ça allait bon, ben, un coup je te vois, un coup je te vois pas...

E : c'est quoi, c'est de l'eczéma, qu'est ce qu'on vous dit ?

C'est une forme de gale. C'est l'appellation que le toubib a donnée, hein ! C'est de la gale, hein ! Bon ben, j'ai des vêtements, j'ai des sous-vêtements qui sont propres, enfin je pense qu'ils sont relativement propres, mais c'est une forme de gale, oui, oui.

Problèmes cardio-vasculaires, circulatoires ?

Circulation, euh ! Je vais vous dire une chose, euh ! Cardio-vasculaire, une fois ça s'est passé, c'était en 63, et puis moi, je suis un marcheur devant l'éternel ; j'ai fait la marche des 15 km, quand j'étais bidasse, 5km, 10, euh ! 15 km, je l'ai faite. Ensuite, bon,

ben y' avait la marche des 20 km, alors vous savez, au tableau ceux qui font la marche et y' a toujours des canards boiteux. Ils m'avaient foutu dans les canards boiteux. Ni une ni deux, moi je, sans rien du tout, moi j'étais comme ça déjà à l'époque, je vais voir le lieutenant B. et c'est là, salut réglementaire, quoi... «Comment que ça se fait que vous m'avez pas mis dans la marche des 20 km ? »

Ben, il m'a foutu les boules parce que je vous dis, je vous dis quand je faisais les marches, je portais le fusil du p'tit copain. (Inaudible) J'arrivais dans les dix premiers, toujours sur, je sais pas, une centaine qu'on était. « Ben écoutez, canonnier N., pourquoi vous faites pas la marche, vous avez un souffle au cœur. » J'avais appris que j'avais un souffle au cœur à l'armée. C'est dingue, non ? J'avais un souffle au cœur, c'est là que j'ai fait...on a fait, avant j'ai (bafouille) on a failli faire le décathlon quand on était gamin ; vous savez, le décathlon, le lancement du poids, le javelot, les 5kms, qu'est ce qu'il y avait ? Le saut en hauteur, saut en longueur, on n'a jamais concrétisé, jamais fait de la compétition, on s'est arrêté à cinq (inaudible) ; cinq disciplines, vous savez, faire cinq disciplines, le décathlon, je vous assure c'est pas n'importe quoi, pas à la portée du premier venu, on avait 18/ 19 ans. Et alors moi j'étais mal à l'aise, je disais « vous me faites faire la marche, non parce que... » (brouhaha extérieur. Inaudible)

E : et vous avez eu des séquelles de ce souffle au cœur ?

Jamais. Ecoutez, je vais vous dire une chose, là, quand il fait beau là, vous savez combien je fais du sport, je sais pas si vous connaissez...Décidément, c'est les neurones qui sont en train de se tailler !

euh ! A M.. vous savez là, le lac, j'aime pas aller en piscine parce qu'en piscine, le gars qui aime la natation –c'est mon sport favori, ça la natation et la marche à pieds, pis dans le temps quand j'étais jeune homme j'ai fait de l'aïkido- eh ! Bien quand je vais nager, je peux pas, je peux pas aller en piscine, en piscine c'est du barbotage, je dis ; eh ! Oui, je tiens à cette formule de barbotage ; ceux qui aiment la natation, moi j'aime la natation, quand il fait beau, je vais à M ; J...

(sonnerie du téléphone)

On est en Russie là, le thème...Kalinka... (en fait, une danse hongroise)

E : je vous écoute, la natation ?

On en revient à quelque chose de personnel, c'est pas pour être misogyne ou quoi que ce soit, non mais, enfin...Non mais c'est lorsqu'on aime le sport, on aime les grands espaces, j'aime la natation et quand on nage, ceux qui aiment la natation, ceux qui aiment vraiment la natation, à moins de faire de la compét. Vous allez pas en piscine, bon je me vois pas nager dans une piscine, j'ai nagé peut être une ou deux fois dans une piscine, c'était quand j'étais à l'armée, juste à côté de la caserne, c'était pas une piscine... C'était une piscine hors normes, c'était... (s'interrompt) Vous savez que l'Alsace dans les années 1870, c'était l'Allemagne, hein ! C'était les Allemands qui avaient construit ces piscines là.

E : c'était en Alsace que vous étiez militaire ?

Voilà, j'avais été dans cette piscine là, c'était des piscines hors-normes quasiment, le double de ce qu'on a ici. A M. J. (le lac près de la ville), vous savez ce que je fais ? Je fais, pas dans le sens de la longueur, parce que ça fait plus de kilomètres, mais je

traverse dans le sens de la largeur, ça fait deux kilomètres.

E : je connais.

Et on est bien, là-bas. Vous savez, j'étais au foyer à cette époque là, on m'a dit, bon ben je vais aller à M.J., il faisait beau et je dis « les gars, écoutez » vous savez, les plus chics dans le foyer à cette époque là ; en fin de compte, je dis « écoutez les gars, on va amener un casse-croûte et on va amener à boire, quoi », quand on fait de la natation, de l'eau, hein ! Je vous assure c'est pas du pinard ; le pinard c'est interdit chez moi eh ! Bien j'ai jamais pu arriver à convaincre ; je dis, c'est malheureux, je dis « écoutez les gars, c'est pas compliqué, je paie le casse-croûte ; restez donc confinés dans votre cocon. »

E : et le problème de souffle au cœur, même en nageant vous ne l'avez jamais ressenti ?

C'est ça. J'ai jamais compris. Oui, bon, ben...

E : depuis, on vous a reparlé de ce problème là ?

Non, jamais, jamais, jamais.

Est- ce que vous avez des problèmes pulmonaires ?

Disons que je suis plus tout jeune, moi ; je prends jamais l'ascenseur, hein ! Je suis contre l'ascenseur moi ; non je monte les escaliers là, c'est vrai, y en a, y'a un petit essoufflement, j'ai essayé une fois.

E : vous mettez ça plus sur le compte d'un problème pulmonaire que cardiaque ?

Non, le cœur y'a rien, c'est l'âge, c'est l'âge, l'âge qui y fait et puis... Ecoutez j'en reviens à l'histoire de (inaudible), nauséabond et le ruisseau qui coule. C'est ça, on a le statisme ça fait, pas de mouvement, pas d'effort pour pouvoir dire, c'est à dire qu'on est en bonne condition physique.

E : avez-vous des problèmes dentaires ?

Oui , aussi, une fois je me suis cassé la figure, regardez là...(me montre sa bouche où il manque deux ou trois dents devant)

E : vous n'avez jamais pu vous faire changer ces dents ?

Oh ! Ben c'est pas vieux, ça, c'est pas vieux, ça l'histoire. Non, mais j'ai eu des problèmes dentaires mais je me suis jamais soigné point de vue dentition, plombages, couronnes et tout...

Comment vous vous soignez, justement ? Tout seul ? Avec l'aide d'un médecin, d'un dentiste...

Non, mais dans le temps, je vous parle...

E : et maintenant ?

Non maintenant ça va, je me brosse les dents, moi. Maintenant je vais attendre qu'ils fassent l'appareil, regardez ! (me remontre sa bouche)

E : oui, et vous êtes suivi pour ça ?

Non, non, pas encore.

E : vous pensez que vous pourriez vous traiter tout seul en ce qui concerne les maladies ?

C'est vrai qu'au point de vue... C'est pas moi qui cours les médecins. (rit) Alors là, non, il faut que ça soit, disons sans être à l'article de la mort...Il faut que ce soit déjà costaud avant que j'aille voir un toubib, hein !

E : pourquoi ?

Parce que...(hésite) du fait que ça va quand même, que normalement nous avons un organisme qui crée des anticorps, éventuellement l'être humain peut arriver à se soigner par lui-même, ça sans faire partie d'aucune secte ni quoi que ce soit, hein ! Y' a certaines sectes qui prônent de pas aller au toubib hein !

E : si votre souffle vous ennuyait, vous pensez que vous pourriez vous soigner tout seul ?

Oh ! Non, si vous avez réellement (insiste) un souffle au cœur... Maintenant, ce qu'y m'ont raconté...

E : vous croyez que ce n'est pas vrai ?

Je mets en doute, moi, soyons sérieux...

E : et la dermatose, la gale, vous pourriez la soigner tout seul ?

Ca non, non, bien sûr que non, non, elle part pas d'elle-même...

E : mais vous prenez des traitements ?

Oui, il me reste encore des cachets, là ;

E : c'est le médecin qui vous les donne ?

Voilà. On m'a donné ça quand j'étais à...

E : à l'hôpital, enfin en maison de repos ?

Oui, oui.

E : mais chez un médecin en ville, vous n'y allez pas spontanément, même avec la CMU ?

Y' en a un ici . Non, non, j'ai aucun médecin attribué.

E : vous ne le souhaitez pas ?

Non. Y'a des gens sur l'accueil et puis je vais à l'hôpital St. J. quand c'est comme ça, hein ! Bon, ben...

8^{ème} question : avez-vous l'habitude de fumer ?

Ca fait des années que je fume pas et c'est grâce à mes filles ; c'est mes filles qui m'ont au début...Au début, c'était grâce à mes filles parce que quand on allait, l'été on restait pas à la maison, quand il faisait beau, c'était au bord de l'eau, on allait au bord de la (inaudible) ou au lac des S., je sais pas si vous connaissez ?

E : Vous étiez donc dans la région avec vos enfants ?

Ah ! Ben, bien sûr

E : Pas dans l'Allier ?

Non, j'étais à B.-L. en Saône et Loire, limitrophe avec l'Allier. Et bien, un jour, j'étais dans la voiture...

E : vous fumiez beaucoup ?

Je fumais, oui je fumais jusqu'à deux paquets de Gauloises par jour, sans filtre. Et un jour, c'est une anecdote, j'avais ouvert la glace de mon côté pour faire sortir la fumée ; et d'un seul coup, y'a ma fille qui ouvre l'air derrière elle, une de mes filles ; et je lui dis «écoute, écoute (inaudible) –parce qu'ils ont tous un sobriquet- coco, ferme moi cette glace». «Papa, tu nous embêtes avec ta cigarette!» Mon vieux, ça faisait des courants d'air...Vous savez ce que j'ai fait? J'ai jeté mon mégot, j'ai jeté le paquet de cigarettes par la portière et j'ai dit « tu vois, tu vois, maintenant j'ai plus de cigarettes.» «Ah! C'est bien.» (rit)

E : depuis ce temps...

(m'interrompt) Non, non, je me suis arrêté de fumer comme ça ; (inaudible) de but en blanc, hein! Deux paquets de Gauloises dans la journée, en huit heures, ça, pas en 24 heures, je fumais pas la nuit quand même. Deux paquets de Gauloises, c'est grâce à ma fille... Ensuite, quand j'ai divorcé, je me suis mis à fumer, puis après je me suis rendu compte que le souffle, le souffle, le souffle y est plus, y'avait plus de souffle, y'en avait toujours autrement je vivrais pas, mais ce souffle était vraiment diminué. J'ai arrêté de fumer là.

E : totalement ?

Hein? Totalement, d'un coup d'un seul, parce que je m'apercevais rapidement, que je mettais ça sur le compte...Le cardiaque n'avait rien à voir là dedans. Non, quand vous faites 2km à la nage, si vous aviez le cardiaque qui vous posait des problèmes, vous vous arrêtez avant, c'est à dire vous vous arrêtez pas...(hésite) c'est que vous...(s'interrompt)

E : vous coulez ?

Voilà. Le cardiaque, je suis très, très pessimiste quant à...

E : quand vous fumez, êtes vous seul ?

Pas besoin de groupe, je suis assez grand pour le faire tout seul.

9^{ème} question : de la même façon, est-ce que vous buvez ou avez bu régulièrement de l'alcool?

Je peux m'en passer. Je peux m'en passer. J'étais ici, dans la maison de repos, vous savez. J'avais de l'argent sur moi et je pouvais sortir, je pouvais sortir au village ; y' avait des bistros au village, ça m'a jamais tenté de...Je suis jamais rentré complètement bourré. Non, non, non, au village, non.

E : mais par contre, pourriez-vous dire que vous vous enivrez, ? (un peu inquisitrice) Est-ce que cela peut arriver aussi que vous buviez ?

Non, depuis que je suis ici, non. Je vous jure. Je bois mon verre de vin, je peux sortir, là aussi. (inaudible) Ils me laissent un petit peu (hésite) aller chercher mes ASSÉDIC ; sans me vanter, j'étais un peu responsable quand ils sont arrivés là vous savez.

(inaudible et inintelligible)

E : vous ne bénéficiez pas du RMI ? Vous touchez toujours les ASSEDIC, là ?

Oui, oui. Mais alors, qu'est ce que je voulais dire ? Je sors...

E: et que depuis que vous êtes au foyer, vous ne buviez plus.

Je bois mon verre de vin au repas, là oui.

E : et après, au moment du divorce, vous avez beaucoup bu ?

C'est à dire, au moment du divorce, j'avais une fermette, vous savez, cette fermette, c'était moi qui refaisais la fermette ; j'avais pas le moyen d'avoir des compagnons tout ça, alors je buvais beaucoup de bière, oui, mais on peut pas dire que c'était lié ; vous savez, lorsque vous travaillez, on s'étonne, regardez les maçons, pourquoi ils boivent ? Ils sont altérés, c'est leur métier qui conditionne...Vous allez me dire, ils peuvent boire de l'eau, mais vous savez, il est vrai qu'on... (s'interrompt) Un maçon, comparez pas un maçon et un type qui tient un stylo, hein ! L'effort, en kilowatts, on calcule en kilowatts, l'effort qu'un homme développe, eh bien, un maçon et puis un type qui travaille dans un bureau, on peut pas comparer. Il est bien évident que l'eau, je sais pas si ça vous apporte vraiment de l'énergie ou des calories. C'est vrai que l'alcool n'est pas bon non plus.

E : c'est à dire que vous, quand vous buviez de la bière, vous ne pensiez pas que c'était de l'alcoolisme, vous pensiez que cela vous apportait de l'énergie ?

(brouhaha) Vous aviez soif.

E : vous ne vous êtes jamais senti en état de dépendance par rapport à l'alcool ?

Ecoutez, Madame, si j'étais dépendant, j'étais pendant un mois avec de l'argent sur moi ; (inaudible) un copain ; je sortais en ville, comme je voulais, en ville, j'aurais pu entrer dans un bistro et dire : « donnez un verre de blanc »

E : cela n'est pas quelque chose qui vous manque ?

Non. On peut pas dire que j'en sois dépendant. Disons que j'aime bien boire mon p'tit canon. C'est pas...(rit, inaudible) Encore une théorie là : (rit) « le sang du Seigneur »

E : « boire un p'tit canon, c'est ? Comment vous définiriez ?

Le milieu ambiant beaucoup. (découpe chaque syllabe et l'articule exagérément) Le mi-lieu ambiant joue é-nor-mé-ment. Sur beaucoup de choses.

10^{ème} question : en quoi, à votre avis, ces habitudes vous sont-elles utiles ?

E : sont-elles agréables ?

Un bon vin, oui.

E : une bonne cigarette, autrefois ?

Non, la cigarette au contraire, non.

E : ce n'était pas agréable, à l'époque ?

Si, c'était agréable, c'était même une détente. Je me souviens, j'avais passé des tests à l'AFPA pour faire des automatismes ; j'étais en stage AFPA, on m'avait envoyé à B., je devais aller à I. et y avait plus de place à I. A Pétaouchnock là bas à B., et je fumais,

je fumais là. C'était pour la réflexion, hein ! Ca aidait à la réflexion.

E : donc, c'était agréable ?

Non. D'abord, c'est pas agréable, ça aide à la réflexion, c'était pour la réflexion, c'était, oh ! Quasiment j'appelais ça un automatisme, un automatisme, c'était pas spécialement que...Je pense pas que j'avalais la fumée.

E : Est-ce qu'on pourrait dire que c'était un moment partagé avec des amis, des proches, des compagnons

Non, non parce qu'actuellement j'ai des copains, enfin des copains, des compagnons, des gens comme ça, on est ensemble, on peut pas vivre sur soi-même, replié sur soi-même ça va pas, c'est négatif. C'est même dangereux éventuellement ; non j'ai des compagnons ici, des gars, des bons garçons, ils fument, ils boivent... Bon ben quand ils fument ensemble, moi je fuis, non ça me dit rien de fumer au contraire, au contraire, je panique, si je vous assure.

E : quand vous fumiez ou vous buviez, était-ce un moment où vous vous isoliez du monde ?

Non, la cigarette, c'était pour la réflexion.

E : et l'alcool ?

Parce que je vais vous dire une chose : le pinard c'est bon, c'est très bon.

E : et en ce qui concerne la bière ?

j'étais altéré et la bière, c'est bon. Voilà.

E : l'alcool ou la cigarette vous permettaient-ils de ne plus penser à vos problèmes ?

La cigarette c'était (réfléchit) autre chose.

E : la cigarette après le divorce, c'était pour quoi ? Pour réfléchir ou ne plus penser ? (sidéré) Ben dis donc ! Vous me posez des questions qui... C'était aux oubliettes.

E : tout à l'heure, vous m'avez dit que la première fois que vous avez arrêté de fumer, c'est parce que votre fille...

(m'interrompt) c'était pour ma fille.

E : voilà, et après le divorce, « je me suis remis à fumer et après j'ai arrêté de nouveau » ?

Voilà, oui ; après j'ai arrêté.

E : au moment où vous avez repris la cigarette, c'était pour quoi alors ?

Un automatisme. (Démonstratif, pédagogique) Ca existe, les automatismes attention, hein ! Ah ! Oui, y' a des trucs que l'on fait, ce n'est pas consciemment, ne l'oubliez pas, hein ! Y' a plus de choses qu'on pense pas qui sont faites par automatisme, qui ne sont pas commandées par notre cerveau. (inaudible) Médicalement c'est reconnu, vous avez un neurologue, il vous expliquera, c'est connu, c'est un automatisme ; c'est (articule chaque syllabe, hausse le ton) in-dé-pen-dant , indépendant de notre vo-lon-té.

E : est-ce que pour vous l'automatisme serait quelque chose comme une dépendance au produit ?

Non, je peux pas dire que c'est une dépendance, c'est un automatisme, ça n'a rien à voir avec la dépendance.

E : Nous allons terminer avec la dernière série de questions :

11^{ème} question : quel regard portez vous ?

sur la société ?

Le terme compagnon, je l'aime bien parce que c'est la « convivialité », le partage des connaissances, le partage des... du pain éventuellement. Le compagnonnage, d'ailleurs je regrette, je regrette que ça a disparu, au point de vue métiers, le compagnonnage c'est le Tour de France, moi je suis pour.

E : vous l'avez fait, vous-même ?

Non je l'ai pas fait. Disons qu'avec les intérim j'ai fait un semblant de compagnonnage, parce que, avec ma petite gueule enfarinée, quand je sortais des forges de Gueugnon, je croyais que j'étais un ajusteur. Et pis non, c'est pas moi le meilleur, je roulais les mécaniques. (inaudible) Tandis que je dis maintenant...Je pensais maîtriser mon travail d'ajusteur mais quand je suis allé, quand j'ai fait les intérim, j'ai dit mon gars...Et c'est là que j'ai appris, je pense que j'ai appris, que j'ai encore à apprendre.

E : donc, votre regard semble être plutôt positif sur les compagnons ?

Ah oui, je souhaiterais que ça revienne, que les jeunes y voudraient, qu'on les passe : « non, tu vas pas rester ici, là, dans ton cocon, tu vas bouger, tu vas aller ailleurs ; on va te déplacer à 200/300km, tu vas aller dans une autre entreprise, dans ton métier bien sûr, mais tu vas aller là et ensuite au bout d'un certain temps, on va te faire aller ailleurs.

Au niveau de la vie sociale : comment regardez-vous les autres ?

La vie sociale ? Oh ! Vous savez, j'aime pas porter une opinion qui serait arbitraire. Disons que dans l'ensemble, le matérialisme est destructeur. Quant à l'esprit de famille, le matérialisme n'est pas constructif.

E : vous pensez que le monde, les autres sont matérialistes ?

Oui. Non, même moi, chacun, nous sommes matérialistes, nous sommes obligés, vivant le contexte. On en revient toujours au milieu ambiant. Le matérialisme est (souligne) destructeur au point de vue de la famille et surtout au niveau social aussi. Le plus on deviendra (inaudible) son prochain, on peut observer en ville, dans les grandes villes, surtout : un p'tit vieux qui est là, on voit le p'tit vieux malheureux, alors qu'il est laissé pour compte. Et ça, c'est un tort, on s'occupe pas bien de lui, faut s'occuper mieux de ces p'tits vieux ; quoiqu'il y a des p'tits vieux qui ne veulent pas aller dans un hospice aussi, faut le dire aussi. Eh oui. Moi je connais des gens, là, qui sont dans la rue, ils veulent pas venir au P.C (foyer) c'est leur vie, ils sont bien, ils font la manche, je dis « écoute, y' a des gens merveilleux qui vont te prendre en main », non, non, ils sentent automatiquement une forme de prison, de dépendance.

E : celui qui est matérialiste, peut-on dire que vous le méprisez ?

Quelqu'un qui n'est pas matérialiste à ce moment, faut aller en Océanie chez les Papous, là ils sont pas matérialistes, ils vivent à l'état...(réfléchit) comme on vivait il y a 20 000 ans. On est obligé d'être matérialiste sinon on devient, c'est une forme d'anarchisme qui se crée. On peut pas vivre au milieu de ...(inaudible) vous êtes un consommateur à part entière donc, automatiquement...Même une personne bien-pensante, qui a un bon état d'esprit... Nous sommes tous matérialistes, même si on veut pas que ce soit dit.

E : est-ce que ce matérialisme, qui est quelque chose que vous reconnaissez en vous aussi, est une chose qui vous gêne beaucoup, qui vous met mal à l'aise ?

J'ai constaté, bon, ben (hésite), voilà, quand je vois (hésite encore) le matérialisme (inaudible) est reconnu matériel, au point de vue familial, au point de vue affectif aussi, matériel...(inintelligible) Y' a des gens qui vont acheter, bon, ben, quand je vois la cafetière, bon ben c'est bien, c'est bien...Mais je me souviens du moulin à café de la grand mère, c'était quelque chose de merveilleux quand j'étais gamin, c'était ma p'tite corvée de...ben c'est moi qui, je voulais le café (ému, bafouille) quelque chose de merveilleux, ben ces choses là ont disparu.

E : vous étiez dans quelle région, alors ?

La Saône et Loire... A quel âge ?

E : au moment du café de la grand mère précisément ?

C'était dans les années 50, ça... C'était quelque chose de merveilleux.

E : vous étiez en Saône et Loire, à ce moment ?

Oui.

E : et votre petit accent, c'est l'accent de Saône et Loire ?

Ca c'est la Saône et Loire, ça ! (accentue le phrasé, roule davantage les R) Madame, il faut pas renier ses origines, au contraire.

E : et pourtant, un nom comme N., le votre, ce n'est pas un nom de Saône et Loire ?

Non, non, c'est un nom...C'est slave.

E : c'est polonais ?

Oui, de par mes parents, c'est polonais.

E : et vous, vous êtes né en France, en Saône et Loire ?

Je suis né : « Heili , Heila », je suis né en...

E : en Autriche ?

En Allemagne, moi, oui. «Heili, Heila c'est allemand. L'Autriche, c'est la tyrolienne, hein !

E : (confuse) j'avais entendu « Heidi », comme la petite fille de l'histoire...

Oui, oui, c'est l'Autriche. Heili, c'est un chant guerrier. Oui, oui. Du 3^{ème} Reich.

E : vous êtes venu en France très jeune, alors ?

Oui, à 6ans ½, 7ans.

E : vous avez grandi en Allemagne ?

Dans ma jeunesse, dans ma jeunesse j'étais en Allemagne.

E : vous parlez allemand ?

Non, je ne le parle plus, il a disparu aussi, je vous assure, et pourtant je le parlais couramment l'allemand , mais là, non ; le polonais je le parle, couramment, non. Je le baragouine.

E : vos parents parlaient polonais entre eux ?

Oui, ils parlaient polonais. Oui, ils parlaient bien.

E : et vous êtes venus au moment de la guerre, en France ?

La guerre était finie, madame, je suis né en 49.

E : (confuse) d'accord, j'avais oublié votre date de naissance. (en fait, ne donne plus la même date de naissance.)

Oui, la guerre a fini en 45, quoique, après...(s'interrompt) C'était pas brillant, vous savez, y' avait les restrictions, vous savez, après les Allemands il fallait, tout ça...(silence)

E : vos parents ont souhaité venir en France pour travailler ?

Non. Mon père, il est mort en déportation.

Ma vie, c'est comme celle de Martin Gray. L'horreur de son histoire...

12^{ème} question : à votre avis, quel regard portent les autres sur vous (énoncé des propositions)

Je m'en fous ; ils sont plutôt amicaux ; je fais le système caméléon.

13^{ème} question : ressentez-vous parfois un sentiment de honte ?

Je pense être intègre. J'ai honte vis à vis du monde, de la société. Y' a des gens qui ont trop, d'autres qui sont nécessiteux.

14^{ème} question : pourriez-vous proposer une image qui représenterait ce qu'est la honte pour vous ?

Le mot est trop péjoratif. Au Parti, je suis arrivé à faire supprimer le mot « dictature du prolétariat ».

J'ai du ressentiment avec un peu de colère. (aborde son appartenance et ses responsabilités au Parti Communiste, les termes de « camarade politique, syndical, de compagnon ; puis ton professoral :) il faut élaborer la suppression du mot « dictature » , c'est un mot à multiples tranchants, dictature, ça fait penser à Pinochet, c'est un mot que je bannis...Il faut remplacer dictature par ressentiment, comme les jurés devant un tribunal : « en mon âme et conscience »... « Voulez vous condamner cet homme à la peine capitale ? » J'aurais jamais pu être juré, il y a toujours un doute sur le non (nom ?) arbitraire.

Sujet n°3 : Monsieur D : 112/ 124. 10/01/01

52 ans, divorcé, une fille de 28 ans. Je fais un stage d'agent d'entretien conduisant à un CDI.

1^{ère} question : dans quel type de lieu vous sentez-vous le mieux ? (énumération des propositions)

Ah ! Moi, je me sentirai mieux, parce qu'ici je me sens pas bien du tout, je peux pas m'entretenir comme je veux, euh, me changer, je peux pas, j'ai beaucoup d'affaires là... Alors moi, ce que j'aimerais, c'est un... (*hésite*) foyer d'hébergement ou... avec chambre individuelle.

E : comme les Sonacotra ou quelque chose comme ça ?

Ouais, euh... (*hésite*)

E : vous ne souhaitez pas un appartement à vous mais plutôt un foyer ?

Non, parce que je ne compte pas rester à L. (*silence*) Je compte partir à Li. faire un rapprochement familial.

E : ça veut dire que votre famille est à Li ?

Voilà.

E : donc, provisoirement un foyer d'hébergement avec chambre individuelle ?

Individuelle.

E : c'est ce qui vous conviendrait le mieux ?

Ah! bien sûr, en raison de mon travail, il faut que je sois propre parce qu'on fait les banques, les grandes surfaces, faut que je sois propre, présentable, alors qu'ici c'est pas évident hein, on peut pas s'habiller, j'ai pas mes affaires ici...

E : ic, i vous avez le strict minimum ?

Ben j'ai que ça. (*Montre ce qu'il a sur lui. Silence*)

E : vous avez besoin d'un endroit individuel mais vous refusez de vous installer chez vous parce que vous avez le projet de repartir à Li ?

Voilà, c'est ça.

2^{ème} question : Etes-vous itinérant (sans attaches géographiques) ?

J'ai pas compris.

E : êtes vous itinérant, c'est à dire sans attaches géographiques ?

Pas d'attaches, ah non, non!

E : on pourrait dire que vos êtes itinérant? Sans attaches géographiques, et non affectives? (Impression qu'il n'a pas compris). Sans port d'attache ?

(*Silence*) Ah! ben si j'avais une préférence, ce serait N., bon, y'a pas de travail aussi, là-bas.

E : où ça ?

N, en Loire Atlantique.

E : pourquoi N ?

Parce que je connais bien, j'ai vécu avec ma femme là-bas et puis...euh...c'est pas loin de la mer et j'ai une préférence sur la Mer du Nord, la Manche et la Méditerranée, j'ai une nette préférence pour l'Océan Atlantique.

E : pourtant, c'est à Li. que vous aimeriez retourner ?

C'est parce que j'ai toute ma famille et puis je suis divorcé.

E : votre femme est restée à N ?

A N.

E : à part N et Li, où vous avez l'espoir de retourner, vous n'avez pas d'attaches ? Vous vous considérez comme itinérant, quelqu'un qui prend son sac et qui fait la route ?

(Vivement) Ah ben non ! Je fais pas la route, non. Moi, mon but c'est de travailler, euh...m'intégrer. Là je fais un stage de formation professionnelle à l'AFPA pour avoir un bagage pour pouvoir m'installer à Li., hein ! Ah non, non, moi je fais pas la route.

E : et vous l'avez déjà faite, la route ?

Boh, quand j'étais jeune, j'ai plus 20 ans, hein ! *(silence)*

E : alors, du coup, est ce que vous êtes itinérant ou pas ?

Oh non, je le suis pas.

E : donc, vous avez des attaches ?

Ben oui, si éventuellement je pouvais les concrétiser...

E : Pour l'instant ce sont des attaches affectives qui demandent à être concrétisées dans la réalité ?

Voilà. Ben, bien sûr.*(Silence)*

Quel est actuellement votre périmètre de déplacement ?

De par mon travail, euh, dans la ville et quelquefois dans la région. *(Silence)*

E : vous n'avez pas de poste fixe dans votre travail ?

Ah oui, bien sûr ! C'est ça, le travail d'agent d'entretien. Ben si, c'est plusieurs...*(cherche le mot)*

E : plusieurs locaux ? Vous n'allez pas toujours au même endroit ?

Oh ben non !

E : vous appartenez à une société qui vous dit aujourd'hui il faut aller là, demain là... ?

Voilà, voilà.*(silence)*

3^{ème} question : êtes vous sédentaire ? Depuis quand ? (Etes vous installé sans trop bouger?)

A L. ?

E : par exemple.

Ben à L. 3ans.(*silence*)

E : *et avant L. ?*

J'ai beaucoup voyagé parce que...En raison de la profession de ma femme, qui était agent des finances, elle était souvent mutée, euh j'ai fait beaucoup de villes...(*ilence*)

E : *toute la France ?*

En partie, ouais.(*Silence*) Les villes principales.

E : *ça s'est arrêté avec le divorce ?*

Et puis avec L. (*rit. Première détente*)

E : *et puis avec L...C'est concomitant?*

Oui.

E : *pourquoi L. ?*

Il y a davantage de travail qu'ailleurs.

E : *depuis quand ?*

J'ai habité avec des amis, j'ai été hébergé. Je suis au foyer depuis une semaine. J'ai été dans la rue avec mes parents mais je ne veux pas en parler.

4^{ème} question : pourriez-vous mesurer approximativement la durée de vos séjours dans un même lieu ?

10 ans à P. avec ma femme. Dans le Nord jusqu'après le service militaire, j'avais 21 ans. J'ai souvent déménagé; je reste 2-3 ans dans un même lieu. J'étais installé à N. de 81 à 94, pendant 13 ans.

5^{ème} question : savez-vous ce qui détermine votre départ d'un lieu donné ? (énumération des propositions)

Dans un premier temps, ce sont des raisons professionnelles, matérielles, puis affectives. L. est une ville que je n'aime pas mais je travaille à L. Plutôt le sentiment de n'être pas à ma place.

6^{ème} question : avec quel (s) événement(s) associez-vous votre entrée dans l'errance ?

(*Perte de la réponse*).

7^{ème} question : considérez-vous avoir des problèmes de santé et lesquels ? (énumération des propositions)

J'ai une cicatrice au poumon, un reste d'une pleurésie. J'ai eu un accident en 92 qui a sectionné le nerf circonflexe et le tendon. J'ai 40% de handicap au bras gauche ; mais j'ai eu une chute du taux d'invalidité de la COTOREP ; je suis passé en catégorie B. Il y a une procédure en cours, mais elle est longue.

E : *vous avez recherché un travail par rapport à ce handicap ?*

Ce n'est pas possible.

E/ vous en avez des séquelles dans le travail ?

J'ai un ralentissement dans le travail.

Comment les traitez vous ? (Cette douleur du bras par exemple ?)

Je ne la traite pas. Ce n'est pas possible, je me suis habitué à la douleur. Mais je prends des médicaments pour l'angoisse, pour dormir. A cause du stress, de toute ma vie qui va mal. Je pense au boulot, à me sortir de ce foyer de misère ; ce n'est pas confortable pour moi en ce moment.

E : ça traîne ?

Oui, ça traîne.

E : Vous avez l'impression que ça n'arrivera pas ?

Oh bon, si ! J'espère, heureusement.

E : vous avez un délai, des dates, pour la prise, plutôt la reprise de travail ? ...Ou bien vous travaillez déjà ?

Non je travaille.

E : un délai pour le contrat, l'embauche etc....?

Pour l'embauche, le 12 février, je serai embauché.

E : c'est vraiment proche, alors...

Là, je rentre en stage pratique le 29 janvier, et puis à la suite de ça je suis embauché.

E : alors qu'est ce qui fait que ce soit si difficile à supporter et que vous ayez des angoisses ?

C'est pas difficile, le travail n'est pas difficile à supporter ; ce qui est difficile à supporter, c'est ma situation là de suite.

E : qui est donc la situation d'attendre et d'être au foyer ?

Mais pas l'attente pour le travail, je m'en fous, je travaille déjà, je sais que ça va aboutir à quelque chose. C'est d'être au foyer et de ne pas pouvoir m'occuper de moi comme je voudrais.

E : ça vous agace beaucoup ?

Ah oui ! bien sûr.

E : comment ça se manifeste, votre stress ? Ca vous énerve, ça vous empêche de dormir ?

Ouais, ouais je prends des, je prends des...J'ai un traitement pour ça.

E : des anxiolytiques ?

Anxio...Pour dormir, je prends des...euh...(hésite) Xa..., xa... Et puis d'autres médicaments, que je connais pas le nom.

E : et depuis combien de temps avez vous recours à des médicaments ?

Ben, depuis mon divorce. (*silence*)

E : depuis 3 ans...Et vous avez un médecin attiré ?

Ouais, ouais.

E : en ville ?

Ici, à L.

E : vous n'avez pas de contact avec le médecin du foyer ?

Non, non. Non, non. *(silence)*

E : votre médecin est un médecin généraliste ? Vous n'avez jamais eu envie d'aller voir un psychiatre ?

(silence) Ils sont aussi malades que moi. Même plus ! *(se détend, rit)* Alors donc, c'est pas la peine.

E : vous n'avez pas confiance en ces gens-là ?

Ben non, ils me prendraient la tête. Non, j'ai un médecin généraliste que j'aime beaucoup, euh...Qui me comprend et tout, c'est bien, hein !

E : que vous connaissez depuis longtemps ?

3 ans ; depuis que je suis arrivé à L.

E : alors on pourrait dire que votre problème de bras, vous ne le traitez pas parce que vous considérez que ce serait encore prendre des médicaments en plus ? Peut être que ce médecin là pourrait vous aider à le traiter mais avec lui vous préférez vous occuper de votre stress et de vos angoisses ?

Ouais.

E : Est-ce qu'il y a des choses que vous traitez seul concernant votre santé ?

Quand vous parlez de vous occuper de vous, est ce que ce serait aussi par exemple, vous occuper des problèmes de santé actuels ou potentiels ? Quand vous êtes frileux ou fiévreux vous vous en occupez seul ou vous allez consulter ?

Non, je vais voir un médecin.

E : Ce fameux médecin en qui vous avez toute confiance ?

Voilà.

E : vous lui confiez votre santé ?

Voilà. Ouais parce que je sais pas comment je ferais...Non, j'ai la trouille de ça.

E : vous avez la trouille de vous soigner tout seul ?

Non. De me soigner tout seul, je sais pas comment je pourrais faire...Mais j'ai toujours la trouille d'avoir un p'tit quelque chose qui va pas.

E : vous avez une anxiété particulière par rapport à la santé ?

Voilà.

E : comment vous la comprenez, cette anxiété ?

J'en sais rien.

E : il y a des gens autour de vous, dans votre famille, qui ont été gravement malades ?

Ah mon père !

E : est ce que vous pensez qu'il y a un lien entre cette anxiété et la maladie de votre père ?

Je sais pas. (*Silence*) Je...(Bafouille) Je ne sais pas, je ne sais pas...euh... (*Silence*) Je sais pas. (*Réfléchit*) Mais bon, je pense souvent, je pense souvent, parce qu'il est mort maintenant...(Silence) Il est mort en 76, euh bon, je pense souvent à lui quand, quand j'ai l'occasion de discuter avec ma sœur, parce que je lui téléphone souvent, on en parle, bon, ben j'y pense. (*Silence grave*)

E : sa maladie puis sa mort vous ont étonné, ou c'était prévisible, attendu ?

Ah sa mort ! Sa mort...Euh, quand je lui ai demandé si mon père...(Reprend sa phrase) Quand j'ai demandé à ma mère si mon père, parce qu'il y a très longtemps qu'ils étaient divorcés, quand je lui ai demandé si mon père était mort, elle m'a dit oui...Bon, ben...

E : pardon, vous me dites que vos parents étaient divorcés...Depuis longtemps ? Je ne sais pas si vous me l'avez déjà dit ?

Oh oui, oui !

E : vous étiez davantage en contact avec votre maman qu'avec votre père ?

J'étais beaucoup plus proche de mon père que de ma mère. (*Silence. Sépare ses mots*) J'ai beaucoup plus aimé mon père que ma mère.(*Silence*)

E : Cependant vous étiez plus en lien, en relation avec votre mère qu'avec votre père ? Vous aviez plus de nouvelles d'elle que de lui ?

Ouais. (*Silence*)

E : vos parents étaient donc tous les deux dans le Nord ?

Ouais.

E : ils étaient divorcés depuis quand ?

Attendez, euh... Quand je dis divorcés...Parce que bon, mon père est tombé malade en...dans les années 60. (*Silence*) Et pis le pauvre, il s'est fait avoir parce qu'elle a eu des amants...Il s'est fait avoir ...Des enfants...Mais comme ils n'étaient pas divorcés, le pauvre, le pauvre, il a eu les gosses à son nom. (*Silence*) Vous savez ça, vous savez quand...

E : (un peu perdue) je sais quoi ? Que lorsqu'il y a des enfants adultérins et qu'il n'y a pas eu divorce, ils sont reconnus par le père, enfin plutôt le mari de la mère ? Oui, je sais ça.

Voilà, c'est ça. Alors, le divorce...

E : il y a eu beaucoup d'enfants ?

Bon, on est 15.

E : et de votre père, il y en a combien ?

Euh...6.

E : six enfants du couple, et donc...9 enfants...

Différents...(Silence)

E : donc, vous disiez qu'il avait été malade, puis qu'il s'est fait avoir par votre mère...Et avec ces enfants là, vous n'avez pas de rapport ?

Oh si, j'en connais quelques uns.

E : vous avez grandi avec eux ?

Un petit peu. (Silence)

E : et vous étiez en bons termes avec eux, ou c'était difficile ?

(Silence) Ben, je les connais pas tous, hein ! Euh, y'en a un que j'ai rencontré à Noël pas cette année, mais l'année dernière. Ca va. (Silence)

E : pour la première fois ?

Ben depuis que...depuis qu'il était tout petit. Donc, voilà, en fait...(s'interrompt)

E : vous étiez un des aînés de cette grande famille ?

Le quatrième. (Silence)

E : des six premiers ?

Ouais.

E : alors, pouvons nous revenir sur le lien entre la maladie et la mort de votre père, et votre propre anxiété ?

(Silence) Ben c'est compliqué à dire, hein ! j'en sais rien, j'ai du mal à...J'ai du mal à pouvoir dire d'où me vient...D'où me vient, (*confus, cherche ses mots*) d'où me viennent tous ces problèmes. (Silence)

E : c'est un peu flou, pour vous ?

Ouais, j'ai du mal à l'expliquer.

E : ce qu'il y a de sûr c'est que vous semblez être toujours très soucieux de ce qui pourrait vous arriver au niveau du corps ?

Ben oui, bien que je ne fais pas toujours attention.

E : et quand vous faites attention, vous pensez à quoi, alors ? Une grippe ou une maladie grave ?

Ben, mon angoisse principale, c'est fou... C'est toujours le cœur.(Silence)

E : vous pensez à l'infarctus ?

(Silence). Pas spécialement ça, mais d'avoir un problème au cœur. (Silence) Alors ça c'est...Bon, j'ai fait des angoisses cardiaques, y' une dizaine d'années, j'ai fait de la tachycardie et puis, bon, là ça, j'avais des battements forts...Que maintenant euh, ça va, euh, j'ai beaucoup fait de tension aussi, je suis monté jusqu'à 20/14, et puis j'ai eu un

traitement pour ça. Je ne sais pas si c'était dû à l'angoisse euh...Ou au stress ou à l'état nerveux, mais ce qui fait que maintenant ,je n'ai plus de traitement et je n'ai plus de tension. Donc, ça varie, ça descend des fois à 12, des fois ça monte à 14/8 euh...Une bonne tension.

E : ça, le médecin s'en occupe bien ?

Ben, je lui prends la tête avec ça ! A chaque fois que je le vois, je lui dis « Docteur, prenez-moi, prenez ma tension ».

E : et si vous baissez le traitement anxiolytique, la tension remonte ?

(Réfléchit. Silence) Oh je crois pas, non, non. Je sais pas.

E : il n'existe pas forcément de rapport entre les médicaments qui vous apaisent et la tension ?

Non, non non. J'avais un traitement spécial, spécialement pour la tension, que j'avais arrêté euh... J'ai vu un cardiologue, aussi, qui m'a dit, bon je m'inquiétais pour ça, il m'a dit « bon écoutez, je connais mon métier, je suis cardiologue : vous n'avez rien au cœur. »

E : vous avez eu des examens, des électrocardiogrammes ?

Voilà.

E : la visite complète ?

Voilà. J'ai rien.

E : et vous n'avez rien..

J'ai rien.

E : ça vous a rassuré ?

Ben, ça m'a, ça me rassure pas toujours, euh...J'y pense de temps en temps, euh y'a aussi le...(s'interrompt) Alors le problème aussi c'est que y'a, que j'ai pas connu ça dans ma jeunesse...Euh, les histoires du SIDA, euh on peut pas rencontrer les filles comme on veut...Prendre des, prendre des précautions, c'est pas dans ma nature, j'aime pas ça, c'est pas dans mes (très gêné), dans mes habitudes, donc ça, des fois je suis pas prudent. Euh, y'a ça, aussi....

E : ça, ça vous angoisse davantage après ?

Après. Après. Bon. Vous connaissez la nature, bon... (Air de connivence) On sort avec une fille, on n'y pense pas...et après on dit « m..., qu'est ce que j'ai fait » ?

E : et dans ces cas-là, vous allez faire des bilans ?

Ben, ça m'est arrivé, j'ai fait trois bilans, j'en ai fait un y' a pas très longtemps, euh...Négatif. (silence) Euh, aussi comme, comment ça s'appelle...L'hépatite B, euh, C, le SIDA, tout ça...Donc c'est négatif.

E : quand vous avez des résultats qui disent que tout va bien, vous êtes détendu, soulagé, ou... ?

(M'interrompt) Oui, je suis soulagé.

E : ou vous vous dites et si, quand même... ?

Non, non. Je suis soulagé. Je suis soulagé.

E : jusqu'à la prochaine fois ?

(rit) Et puis y' a aussi l'histoire de cette maladie épouvantable qui fait peur, qui angoisse, ça peut nous tomber dessus sans qu'on...Le cancer.

E : c'est de cancer qu'est mort votre père ?

Non, non. Mon père est mort d'une tuberculose qu'à l'époque on ne soignait pas du tout.

E : le cancer...Lequel imaginez vous ?

Ben, euh, le cancer et la maladie du cœur.

E : mais le cancer en général, ou le cancer du poumon, la tumeur au cerveau etc... ?

Le cancer. (silence)

E : ça pourrait vous arriver ?

Ca peut arriver à tout le monde.

E : mais spécifiquement à vous ? Vous avez peur que ça vous arrive ?

Ah ben oui, voilà.

E : cancer et MST ?

Voilà.

E : y a t-il d'autres maladies qui vous inquiètent ?

Non.

E : la folie, ça ne vous inquiète pas ?

(silence) Ben, la folie, euh...(hésite)

E : la peur de devenir fou ?

Ben vous savez, euh... quelques fois, j'ai...j'aimerais perdre la...(bégaié) perdre la raison, ne plus penser, ne plus être conscient de la réalité des choses, de la vie.(silence)

E : c'est trop dur de penser ?

Ouais. De voir les choses. Parce que dans la ma tête, je suis franchement jeune, hein...(silence).

E : vous avez l'impression que dans la réalité, vous êtes trop vieux ?

Non, non, j'ai du mal...Non, non, je suis tellement jeune que j'ai du mal à...à...La réalité...(silence) Pis...(rit)

E : (confuse) quand vous dites ça, c'est qu'il y a un lien entre cette réalité là qui ne vous plaît pas bien, et votre jeunesse intérieure ? Un lien, ou un décalage ?

J'ai pas bien compris.

E : oui, moi non plus c'est pour ça que j'ai peut être du mal à reformuler ma pensée. Vous dites « dans ma tête, je suis jeune, et du coup, j'ai du mal à vivre la réalité » Quel est le lien entre ces deux choses ?

Ben la réalité, la la...(bafouille) réalité c'est que, moi, physiquement...Je prends des claques, je vieillis, ouais, pis j'ai du mal à vieillir dans ma tête.

E : votre réalité physique, corporelle, c'est cela que vous supportez mal ?

Oui, voilà. C'est clair !

E : est ce le fait d'être handicapé par votre bras ?

Ca, ça fait rien, je m'en fous C'est physiquement, ben...Je vieillis, ça se voit.

E : au niveau de quoi, du visage, des performance sportives ? Comment ça se voit ?

Ben, le visage change. Bon, on m'a dit que je faisais pas mes 52 ans (séducteur)...Merci, et ben, je les fais...Je les ai quand même ; je suis pas loin des 60 ans et ça, ça me fait vachement peur, alors que je me sens pas vieux.

E : ce n'est donc pas le fait de vieillir et de ne plus avoir envie de faire des choses qui vous inquiète, c'est le fait des marques de l'âge sur votre corps ?

Voilà. Voilà.

E : on continue ?

8^{ème} question : Avez vous l'habitude de fumer ?

Ah, je fume !

E : du tabac ou autre chose ?

Non, cigarettes.

E : combien à peu près ?

Oh, je fume un paquet, quelquefois euh, 25 cigarettes par jour.

E : fumez vous seul ou en groupe ?

Ah je fume seul, en groupe (bafouille, inaudible) et seul, mais je fume toujours seul. Quand je suis seul, j'ai envie de fumer. E : même en groupe, vous ne partagez pas de cigarettes ?

Ah jamais moi !

E : jamais ?

Oh non ! J'ai horreur... (s'interrompt) Je ne suis pas radin mais j'ai horreur qu'on me taxe !

E : je ne pensais pas forcément être taxé, mais plutôt un partage entre copains, comme un acte social..

Ah si je suis avec des copains...

E : dans un moment partagé ?

D'accord si je suis avec des copains, oui d'accord.

E : ce n'est pas forcément avec des gens que vous êtes obligé de côtoyer...

Voilà. (silence)

9^{ème} question : buvez de l'alcool ?

Ca m'arrive.

E : est-ce régulier ?

Non, c'est pas régulier.

E : de la même manière que pour la question précédente, est ce seul ou en groupe, de préférence ?

Je préfère boire en groupe. (silence)

E : pour vous est-ce la même façon de boire de l'alcool quand on est seul ou en groupe ?

Oh c'est pas la même chose ! On flippe quand on (s'interrompt) quand on est seul...

E : quand on est seul, on flippe quand on boit ?

Oui, oui, oui !

E : quand on est seul, on boit pour d'autres raisons que quand on boit en groupe ?

Oh ben oui, on s'amuse, on s'éclate quand on est en groupe. Que (hésite) quand on est seul, (bafouille) on a le cafard, on noie son cafard dans l'alcool. (silence)

E : et qu'est ce qui vous arrive le plus souvent, boire seul ou en groupe ?

Oh ! De boire en groupe.

E/ dans un climat de convivialité ?

Voilà, bien sûr.

E : mais cela vous est déjà arrivé de boire seul ?

Oh oui ! oui, oui.

9^{ème} question (bis) : prenez-vous régulièrement d'autres produits ? (médicaments ou autres) ?

Des drogues par exemple ?

E : par exemple...

(rit) Il faut dire le terme. Jamais. Jamais. Jamais, jamais, jamais.

E : des mélanges de médicaments ?

Jamais, jamais. Non, il m'est arrivé de me faire avoir, de me faire avoir, euh...bon, comme tout le monde ; j'avais 27 ans, j'ai essayé euh...Une cigarette de shit...Bon, ça ne m'a pas du tout, ça ne m'a pas du tout convenu et je me suis fait avoir une fois avec euh...-Comment on appelle ça ?- (silence) sniffer la, sniffer de la cocaïne...Une seule fois. J'ai été malade comme une bête. Jamais plus, euh, j'ai jamais plus touché à ça.

E : vous ne saviez pas ce que c'était ?

Euh...(bafouille) Si, euh, si...mais le gars qui me l'a fait prendre m'a vraiment poussé.

E : tout seul, vous ne l'auriez pas fait ?

Je ne l'aurais pas fait, non, non. Parce que vraiment, il a insisté, à plusieurs, à plusieurs reprises, que j'ai refusées, puis j'ai (hésite) je me suis fait avoir. Voilà. et j'ai...Terminé !

E : ça vous a découragé ?

Ah oui !

E : vous n'avez jamais pris de produit par voie intraveineuse?

Ah non ! Jamais, jamais, jamais. Non, non, non !

E : par rapport à votre santé et à ce que vous disiez de votre inquiétude, vous n' imaginez pas vous piquer ?

oh non, non, non, non, non !

E : il y a des produits qui circulent, des mélanges, du crack...

Ah non, non, non. Non, non. Non. Non.

E : pour les deux produits dont vous parliez : cocaïne et haschich, ça a été toujours en groupe, jamais seul ?

Voilà. Ben le shit, ça a été par confiance, parce que je connaissais bien le...le gars, euh ; et puis, la coke ça a été pareil, je connaissais le gars mais bon, ça me faisait peur, voilà. C'est un accident, ça m'est arrivé qu'une seule fois dans ma vie, ça m'arrivera plus jamais.

E : et si ça vous arrive d'autres fois... ?

Ah non ! Non, non.

E : en tout cas, ce sont des choses qui vous sont arrivées une fois...

Une fois.

10 ème question : en quoi, à votre avis, ces habitudes vous sont-elles utiles ?
(Enumération des propositions)

Oh ben, d'abord je suis dépendant, dépendant de la cigarette. C'est vachement agréable de fumer.

E : c'est à la fois de la dépendance, à la fois du plaisir ?

Ah ben oui, c'est... (hésite) Quand, quand j'allume une cigarette, c'est agréable...Bon, il faut que...Je sais pas comment expliquer, faut que ça me pique la gorge euh...(silence)

E : vous n'avez aucune envie d'arrêter ?

Je, je...Je ne suis pas motivé pour arrêter...Il m'est arrivé de, d'être motivé , d'arrêter deux ans et puis de reprendre, euh...Un coup de blues...

E : quand vous reprenez, c'est parce que? Vous avez envie d'oublier, vous n'êtes pas bien ou pour quelle raison ?

(silence) Ben de fumer, de fumer c'est vraiment un besoin. Là actuellement, c'est un besoin.

E : vous dites : « un coup de blues »

Ben, quand j'ai repris, j'ai...euh...la cigarette, je l'ai trouvée dégueulasse. (silence) Et puis, je fumais des brunes à l'époque, j'ai trouvé ça dégueulasse et je me suis mis aux blondes.

E : vous aviez arrêté depuis deux ans, vous avez trouvé ça dégueulasse et pourtant vous avez repris ?

J'ai repris.

E : est- ce que vous savez pourquoi ?

P'être pour me calmer. Pour me sentir mieux. Parce que, bon, ben, on dit –et je crois que c'est vrai- on dit que quand on a arrêté de fumer ou qu'on arrête, on le reste, il suffit d'un petit incident pour rechuter.

E : vous pensez que c'est vrai aussi pour l'alcool ?

Ben, l'alcool, je suis pas dépendant, moi de l'alcool. *E : mais de façon générale ? Quand on a été buveur, vous pensez qu'on reste attaché à l'alcool ?*

Ah je crois que oui.

E : donc, pour tous les produits qu'on dit addictifs, vous pensez qu'on reste dépendant, qu'on arrête ou pas ?

A croire que oui, parce que moi j'ai connu une personne alcoolique, très dépendante, les cures et tout ça, ça marchait pas, hein ! (silence)

E : donc, pour en revenir à la question, vous vous sentez dépendant de la cigarette mais vous ne vous sentez pas dépendant de l'alcool ?

Ah non, non, non.

E : quand vous buvez, c'est tout à fait irrégulier et ça ne vous rend pas du tout dépendant.

(bredouille. inaudible)

E : Même au moment où vous aviez arrêté la cigarette pendant deux ans, vous y pensiez toujours ?

Ah, euh, pendant les deux ans, pas tout le temps. Non, non. Euh...Quand il m'est arrivé d'avoir un...(hésite) un coup de blues, là, j'y ai pensé mais il y avait de longues périodes où je ne pensais pas du tout à la cigarette. Et quand je voyais des gens fumer, ah ça me prenait la tête, je disais « c'est dégueulasse », ça m'a rendu malade et...(s'interrompt)

E : cependant, vous dites aujourd'hui, malgré ces périodes où ça vous dégoûtait, que vous étiez et êtes resté dépendant ?

Ah ouais, ouais. Là tout de suite, je ne pourrais pas m'en passer . C'est marrant, parce que si je suis dans un lieu, je n'y pense pas, quand je suis dans un lieu où il est interdit de fumer...

E : là par exemple, en ce moment, vous y pensez ?

Ben, j'y pense parce qu'on en parle, mais bon...Ben, par...(s'interrompt) je sais pas si c'est par respect tout ça, mais je ne fumerai pas et ça...(hésite) ça me manque pas, je sais que quand je vais sortir, je vais fumer ma cigarette.

E : il ne faut pas que je vous garde trop longtemps, alors !

Ah non ! *(rit)*

E : la dernière série de questions porte sur la relation que vous pouvez avoir avec les autres et vous même :

11^{ème} question : quel regard portez vous sur :

la société,

les amis ou rencontres,

la famille,

vous même ?

Ben moi, je me considère comme un marginal. (silence) j'en ai rien à foutre...(hésite) de la société. (scande sa phrase ; silence)

E : quand vous cela, cela veut il dire que cette société, vous la méprisez, vous y êtes indifférent, elle vous pèse ?

(silence)

E : vous vous sentez lui appartenir, ou pas ?

Je vis avec elle mais euh...(réfléchit) Je suis obligé, je me soumetts à ses règles parce que, autrement, c'est, c'est la déchéance. Autrement, non, je m'en fous complètement. Elle m'est (bafouille, hésite) j'y suis complètement indifférent.

E : par exemple, est ce que vous votez ?

Non, non.

E : vous n'avez jamais voté ?

Jamais de ma vie. Sauf une seule fois, dans le travail. Pour...euh, pour (cherche le mot) comment on appelle ça ? Voyez, je suis...comment dire ? des syndicats, comment, syndicats... ?

E : vous voulez dire une élection syndicale ?

D'entreprise. C'est la seule fois où j'ai voté. J'ai voté qu'une seule fois dans ma vie, c'est là.

E : et ça vous convient, de ne pas voter ?

Oh, j'en n'ai rien à foutre. Je m'en fous complètement.

E : les présidents, la politique, cela ne vous intéresse pas ?

Bon, oh, je regarde, je m'informe. mais je m'en fous. Bon, c'est vrai que pour, j'ai quand même des idées sur le plan politique, j'ai des idées, ah je suis pas du tout de la droite. *(silence)*

E : parce que les gens de droite n'ont pas d'idées ?

Pour moi, c'est des cons ! (rit) Moi je suis plutôt du côté socialiste.

E : mais cependant, ce n'est pas suffisant pour que vous alliez donner votre bulletin au Parti Socialiste, Communiste ou je ne sais quoi... ?

Non, parce que c'est pas ma voix qui les fera gagner ou qui les fera perdre.

E : vous pensez qu'ils n'ont pas besoin de vous ?

Voilà. Ma voix est pas importante.

E : votre voix n'est pas importante ?

Voilà.

E : ça c'était votre réponse concernant la société...

Ouais .

E : Autre chose sur cette société dont vous n'avez rien à faire ?

(rit)

E : les amis, ou les rencontres ?

Vous savez, vous avez sûrement déjà entendu parler de James Dean qui disait que l'amitié était une escroquerie à l'émotion ; ouais, c'est lui qui a dit ça...Euh...Et ben je pense (*silence*) exactement à ça. (*silence*) Donc l'amitié, moi, non.

E : vous voulez m'expliquer un peu cette formule telle que vous, vous la comprenez ?

Pour moi, (*ton grave, ému*) euh...(silence) l'amitié c'est quelque chose de... (*long silence*) C'est réellement une escroquerie à l'émotion. C'est...euh, euh...on est pris au piège par, euh...Par des sentiments qui nous trahissent. (*très long silence*)

E : les sentiments vous trahissent ?

Les sentiments qui nous trahissent.

E : ce ne sont pas les gens, les amis, qui vous trahissent, ce sont les sentiments que vous éprouvez envers eux ?

ben est-ce que les sentiments que... (*bafoille*) mes sentiments sont trahis.

E : vous avez déjà été trahi par des amis ?

J'ai jamais eu d'amis alors j'en n'ai rien à foutre. (*vivement. silence*) Je crois pas à l'amitié. (*silence*)

E : et les gens de passage, quel regard portez-vous sur eux ?

(silence) Ben, sympathiques.

E : sympathiques. En fait, vous semblez préférer être en lien avec des gens de passage ?

Ah oui !

E : vous les trouvez plus sympathiques que des amis éventuels ? Vous ne vous sentiriez pas trahi, par des gens de passage ?

Boh ! Je crois aux copains, c'est tout. (*silence*) Je crois aux copains, c'est un petit

peu comme l'amour, ça. (*silence*) Euh, ça marche un moment, après ça marche plus. Et là, c'est pareil, bon, ben ça fait partie de la vie.

E : C'est périssable ?

Bien sûr.

E : alors que les amis, on vous ferait peut être croire que ça marche éternellement, alors que ce n'est pas plus vrai ?

Voilà. (*silence*) Et l'amitié, c'est un petit peu comme, euh...C'est un petit peu comme l'amour quand vous êtes trahi. Ca fait terriblement mal. Ca doit faire terriblement mal. (*silence*)

E : ça vous a fait très mal, votre divorce ?

Ah oui. (*silence*) Ah oui. Parce que j'ai beaucoup aimé ma femme et puis euh, puis, puis...je ne tenais pas à divorcer, je voulais pas être un homme divorcé. Ah oui, ça a fait très mal. (*silence*) C'est un règlement de comptes ; on devient, on devient hyper euh, hyper méchant...euh.

E : au moment du divorce, au moment où on se sépare ?

On règle nos comptes, euh...devant la justice , que moi, d'abord, de toutes façons c'est pas difficile, je ne suis allé ni à la conciliation, je n'ai vu aucun juge...

E : vous avez refusé ?

J'ai...j'ai pris un avocat, Dieu merci...j'avais l'aide juri, juridictionnelle, qui m'a évité de payer tous les...(s'*interrompt*) Donc c'est lui qui s'est débrouillé, il m'a envoyé les résultats du divorce. J'ai assisté à rien du tout. (*silence*) Ni conciliation, je n'ai vu aucun juge. (*silence*)

E : vous ne vouliez pas voir cette séparation arriver ?

Ben moi, je me suis marié à la mairie, légalement, je ne vois pas ce que des juges, des merdeux, viennent faire dans...

E : dans votre vie ?

Voilà. Qu'ils se démerdent et pis voilà, terminé.

E : en même temps, vous ne refusiez pas le divorce ?

Ah moi j'ai, non, non, j'aurais bien aimé...

E : vous avez laissé faire ?

Voilà.

E : vous n'avez pas mis de bâtons dans les roues de la procédure ?

Non, non, euh ben...Que...que voulez-vous que je fasse ? Elle le demande (*silence*), mon avocat s'est débrouillé pour essayer de me défendre. C'était à lui de se débrouiller, bon. (*silence*). Moi, j'ai rien, moi, en fait, euh...Euh...Je me suis marié, je suis divorcé, mais euh...(silence) je dois rien, j'ai pas donné un centime, de ce côté là je me sens bien.(silence)

E : ça vous aurait déplu de payer pour le divorce ?

Ah ben oui, on s'est marié, on s'était marié par amour, et on s'arrache, on se déchire, on se bombarde là, non, non, moi ça m'aurait fait mal, bien sûr.

E : vous avez eu une pension à payer ?

Non, non, bien sûr que non, heureusement.(*silence*). De toutes façons, elle aurait jamais eu un centime.

E : et pour votre fille ?

Elle est grande ?

E : ah, elle était déjà adulte ?

Ah oui, elle était. Non, non, pour ma fille, c'est pas pareil. Ah non, non. On se contacte, et tout. Non.(*silence*) Ah non, elle était grande ma fille, elle a 28 ans.

E : elle avait 25 ans à l'époque ?

Hm, hm...(confirme en silence)

E : alors, les amis, l'ex femme...Et votre famille, du côté des parents ? Vous avez dit à quel point vous avez été attaché à votre père. Et que vous vous sentiez mieux avec votre père qu'avec votre mère...Par rapport à elle, vous avez du ressentiment ?

Je ne l'aime pas. Non. Ca a pas été une mère. (*silence*)

E : elle ne s'est pas occupée de vous ?

Comment ?

E : elle ne s'est pas occupée de vous ?

Pas du tout. Elle a fait des gosses et elle a...(s'interrompt) elle les a tous laissés tomber.

E : vous avez été abandonné par votre mère ?

Ouais, on a été placés.

E : tous ?

Tous.(*silence*)

E : Et votre père, il s'occupait de vous ?

Ben, le pauvre, il a subi des opérations atroces, il était toujours à l'hôpital et pis il fallait, il fallait euh...enfin il fallait...on s'en fout, on n'était pas conscient de ça mais on l'écartait de nous de peur qu'il nous transmette la...la maladie...parce que on suppose, on suppose il fut un temps que moi, je suis...(s'interrompt) C'est peut être moi qui lui a donné...On suppose que la pleurésie, parce que c'est une pleurésie tuberculeuse, que c'est mon père qui me l'a donnée. Alors que bon, c'est peut être moi qui lui a donné la maladie. (*silence*)

E : vous pensez que vous auriez pu être responsable de sa maladie ?

Ben oui, bien sûr, pourquoi pas ? Pourquoi c'aurait été lui ?

E : vous aviez quel âge ? 3, 4 ans ?

Non, j'avais 7 ans. J'avais 7 ans puis mon père, euh, quand j'ai fait ma pleurésie, je

me souviens très bien parce que les...il paraît que je.. (*bafouille*)Je respirais mal, j'étais en transpiration énorme, et j'avais la tête de mon père qui était penchée sur moi. (*silence*) Donc, il était en forme, mon père à ce moment.

E : il a développé, la maladie après que vous l'avez eue ?

Après que j'ai eu la pleurésie.

E : et pourtant, on a dit l'inverse ?

Voilà.

E : ça veut dire qu'on a pensé qu'il était déjà atteint, et donc contagieux, au moment où vous, vous avez développé la maladie ?

Voilà. Parce que j'ai aussi des sœurs, des sœurs qui ont fait des, qui ont des taches au poumon...

E : à cette même période ?

Voilà, dans ces...(silence)

E : est-ce que vous vous sentez responsable de la maladie, peut être de la mort de votre père ?

Ah non, non, non, non. Non.

E : mais cette tuberculose a été bien soignée, finalement ?

Ben il a été fort, il a été costaud, solide. Parce que, il n'est pas mort, en fait (*bafouille*)...y' a ça mais il n'est pas mort spécialement de la tuberculose. Euh...Parce qu'il était sorti de l'hôpital, il vivait avec ma petite sœur, enfin ma petite sœur qui a 44 ans maintenant... que j'aime beaucoup, que j'aime beaucoup; et pis mon frère, qui est décédé maintenant aussi lui. Euh...Ils ont vécu, ils ont, mon père, il vivait avec ma p'tite sœur et pis mon frère, et pis euh...Il est décédé euh, je crois d'après ce que ma sœur m'a dit, il a appelé mon frère et pis il était euh...en train de (*inaudible*).

Mais ma sœur m'a dit, et ma sœur m'a dit que (*silence*) elle se doutait que mon père allait mourir. Quand on est venu lui dire, quand on est venu lui dire «euh j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer...Faut que tu sois courageuse», euh, ma sœur a dit «papa est mort». C'est ce que ma sœur m'a dit à Noël l'année dernière.

E : pourquoi elle l'envisageait, il était fatigué ?

Ben, il...(bafouille)

E : il s'est laissé mourir ?

Non, non, non, non, non. Ma sœur m'a dit que, ben elle a travaillé à l'hôpital et pis elle massait les jambes à papa. Et papa lui a dit : « arrête, tu me fais mal, arrête, ça me fait mal». Et puis, euh ma sœur m'a dit qu'elle...que ses jambes n'étaient pas normales. Gonflées, toutes rouges, elle a dit que probablement, ça pouvait venir du cœur.

E : il avait une mauvaise circulation ?

Papa avait mal aux jambes. Ma sœur m'a dit que papa avait mal aux jambes.

E : et à l'hôpital, il y a eu une inquiétude des soignants par rapport à ses jambes ? On

a pensé à une maladie particulière ?

Ca je sais pas parce que mon père, y' avait très longtemps que je l'avais pas vu. (silence) Donc ça je sais pas. Moi, moi, moi, moi, moi (bégaie) quand j'ai appris sa mort, j'ai tout de suite mis ça sur le compte de ...de...de la tuberculose.

E : mais finalement, vous n'en êtes pas sûr ?

Non, non.

E : est- ce que les médecins ont dit de quoi il était mort ?

(silence) Ah ça, je sais pas, j'ai pas pensé à poser la question et pis faut pas trop poser de questions non plus, je voulais pas trop en poser à ma sœur parce que bon, elle, elle connu mon père, elle a vu mon père euh, mort, tout ça, ça fait mal.

E : vous avez voulu la protéger ?

Voilà. Et elle s'en occupe.

E : d'un autre côté, pour vous il reste un doute...Sur la cause de la mort ?

Voilà. Bon, je...J'écoute un petit peu ma sœur, à savoir que c'est peut être le cœur, (marmonne de manière inaudible) la maladie qu'a p' t'être joué un rôle là dessus...Mais je ne sais pas à quel âge il est mort. (silence ; bafouille) Il avait passé la soixantaine mais...

E : il est mort en quelle année ?

En 76.

E : vous ne savez pas quand est-ce qu'il est né ?

Non. Euh...Sur un livret de famille, c'est marqué ?

E : oui. Enfin, attendez, je ne sais plus, il me semble mais je ne sais pas.

Ah. Alors. Ah oui, ah non. (cherche dans un document) Y' a juste le nom et la date de naissance de ma femme et du mien Et là, c'est marqué : D. Léon Paul. Mais la date de naissance...

E : Léon Paul, c'est votre prénom ?

Non, non, c'est le nom de papa.

E : A. c'est un prénom de quelle origine ?

Kabyle. C'est ma mère qui a déliré...

E : vous devriez trouver sur...

(m'interrompt) Sur le livret de famille de ma mère, ou alors de mon...

E : ou encore à la mairie de naissance de votre père...

Ah oui ! Mais je sais pas où papa est né. A Va.

E : ou à la mairie de mariage de vos parents. Ca se retrouve en tout cas, une assistante sociale pourrait vous le dire.

E : En tout cas, dans les années 76, il devait avoir dans les 50 ans ?

Oh, plus que ça !

E : il avait une grande différence d'âge avec vous ?

Oh oui. Oui. Silence.

E : quel regard portez-vous sur vous même ?

(rit) Oh ben moi, je m'aime bien. Oh, de temps en temps je, je suis un petit peu énervé contre moi parce que je fais des conneries, mais bon, je m'aime bien.

E : et quand vous êtes énervé contre vous, qu'est ce que vous vous dites ?

Oh pas grand chose parce que je suis assez indulgent ! *(rit, puis silence)*

12^{ème} question : à votre avis, quel regard portent les autres sur vous ? (énumération des propositions)

Ben, c'est souvent négatif et pis ben moi, ce qui m'intéresse, je pense que tout ce qui est important, c'est ce qui est positif, bon si c'est pas énorme, ça me rassure parce que...

E : (surprise) si c'est pas énorme ? S'il n'y a pas trop de positif, ça vous rassure ?

Ah ouais, ouais, parce que...Y a pas de cinéma, y'a pas d'hypocrisie.

E : s'il y a trop, c'est du cinéma ?

Oh oui, si ça fait beaucoup. *(silence)*

E : ça vous arrive, que ce soit «trop» positif ?

Non, non. Heureusement pour moi !*(rit)*

E : sinon, ça risquerait d'augmenter l'amour que vous vous portez ?

Ah non ! je suis assez raisonnable, réfléchi !

E : vous vous aimez bien mais pas trop ?

Ah si, je m'aime bien, Euh, je m'aime bien, non, je m'aime bien. Trop ? A la folie non, pas assez, non, je crois que je m'aime bien suffisamment.

E : vous n'avez pas besoin de l'amour des autres ?

Ah ben... *(hésite)* Si, si par exemple ma petite sœur, si, mes petites nièces tout ça, mon petit neveu...Quand il sera grand, parce que c'est un petit bonhomme maintenant, quand il sera grand qu'il m'aime et ben si, oui, je veux. Si, si, oui, ma famille, pis mes petites nièces m'aiment beaucoup. Quand je leur téléphone, elles sont adorables.

E : quand la famille vous aime beaucoup, c'est trop ?

Ah ben non, ça c'est sincère, c'est le même sang. C'est un peu normal.

E : alors qui pourrait vous aimer trop ? Par exemple une femme de rencontre, des amis ?

Mais j'y crois plus, à ça !

E : dès que quelqu'un vous dit «je vous aime», vous pensez que c'est du cinéma ?

Euh non, *(bafouille)* j'en prends, j'en laisse...Pour moi ce qui est le plus important, c'est le physique, le reste je m'en fous. Bon, je ferai plaisir, euh, j'exprimerai de l'affection parce que je peux pas faire autrement ; mais avoir des sentiments profonds, de l'amour,

non je peux pas, non.

E : comme si votre femme vous l'avait tout pris ?

Ben je crois qu'elle m'a pris, ouais, elle m'a pris ma vie. (*silence*)

E : le regard des autres est négatif... Vous ressentez de l'indifférence, du mépris, de l'envie ?

(*semble entendre la question envers lui même*) non, pas d'envie, ni de colère. De l'indifférence, oui, sûrement.(*silence*) C'est pour cela que j'ai pas de cheveux blancs, je n'ai pas de soucis.

E : là, c'est vous qui ressentez de l'indifférence par rapport aux autres ?

Ah ouais, ouais.

E : et les autres par rapport à vous ?

(*réfléchit*) Vous avez dit ? euh...

E : les autres par rapport à vous ? De quoi est fait ce regard négatif ?

(*réfléchit*) D'indifférence.

E : vous ne pensez pas qu'on puisse dire de vous : « il n'a pas de domicile » ?

Ils ne s'en rendent pas compte.

E : votre apparence est importante ?

Ouais.

E : insister sur le paraître, vous laver, vous habiller correctement, c'est ne pas sembler...démuni ?

Bien sûr.

E : je vais vous proposer les deux dernières questions avant de vous laisser fumer votre cigarette :

(*rit*)

13^{ème} question : ressentez-vous parfois un sentiment de honte ? (énumération des propositions)

Ah la honte ? (*silence*) Oh oui, oui, pas vis à vis de ma famille, parce que ma famille, j'ai, j'ai (*bafouille*) je ne généralise pas, mais j'ai une honte incroyable vis à vis de ma mère.(*silence*)

E : elle vous fait honte ?

Oh oui, oui.

E : dans son attitude ?

Dans son attitude, dans sa vie, tout. (*silence*)

E : qu'est ce qui vous fait honte ? Le fait qu'elle ait eu plein d'enfants ?

Non, mais même les faire, ne pas les aimer, ne pas les élever, les abandonner, euh... Oh, excusez moi du terme, mais avoir presque une vie de putain. (*long silence*)

E : c'est ce que vous ressentiez quand vous étiez enfant ?

Ah non ! Ah non ! Non, quand j'étais enfant je l'aimais beaucoup, euh...c'est en grandissant, en la voyant vivre, en grandissant de plus en plus, en grandissant que j'ai, j'ai (*bégaie*) appris à la détester ; tout ça, son attitude m'a...(s'interrompt) Non, ça n'a pas été une mère, pour personne.

E : vous êtes encore en contact avec elle ?

Non, non. Depuis 1975, depuis 1975, je crois que c'est en mars, 1975 je ne l'ai plus jamais revue.

E : vous étiez tout jeune à ce moment là ?

Je devais avoir 25 ou 26 ans.

E : déjà marié ?

Ouais.

E : vous avez décidé de rompre à ce moment ?

Euh...elle n'a jamais vu ma femme...

E : ni votre femme, ni votre fille ?

Non.

E : c'était un choix pour vous ?

Voilà.

E : ça vous aurait fait honte de la montrer à votre femme ?

Non. Non, non, mais elle méritait pas de la voir. Et surtout pas de voir ma fille. Surtout pas de voir ma fille. Elle a pas élevé ses gosses, je vois pas comment, pourquoi elle aurait pu embrasser ma fille.

E : et par rapport à votre père ?

Non, papa, papa il ne l'a pas connue, non.

E : Il est mort en 76, c'est bien ça ? Pardonnez moi, j'ai du mal avec les dates...mais cette mère, qui aurait pu rencontrer votre fille, vous le lui avez interdit, finalement ? Vous pensiez qu'elle n'était pas digne de...

(m'interrompt) Non. Négatif.

E : est ce que vous vous souvenez du moment où votre avis a basculé vis à vis de votre mère ?

(ne semble pas avoir suivi)

E : est ce que vous vous souvenez du moment où votre avis a basculé vis à vis de votre mère ?

Ben, entre (*réfléchit*) ben, (*silence*) j'ai été placé jusqu'en 60... jusqu'à mes 14 ans alors, en 63 ; en 63 elle m'a retrouvé de 63 à (*hésite*) à 22 ans, 22 ans, 23 ans..

E : c'est elle qui a cherché à vous retrouver ?

Voilà. (*silence*) Par intérêt, parce que j'étais devenu un p'tit bonhomme qui était capable de travailler. (*silence*) Donc c'était pas..(*s'interrompt*) Pour toucher le salaire.

E : et vous, à 14 ans, en sortant de foyer, ou foyer d'accueil...

Non, foyer de jeunes travailleurs...

E : quand vous l'avez retrouvée, vous étiez heureux de la revoir ?

Ben eh ! Vous savez, quand on est gamin...Moi je travaillais avec des petits jeunes de mon âge, je, je les voyais libres, pouvoir sortir et tout ; moi, j'étais en foyer, je pouvais pas, moi ce qui me manquait, c'était la famille. J'étais content de la revoir, de pouvoir vivre une vie un petit peu plus libre.

E : donc vous l'avez revue et vous êtes retourné vivre avec elle jusqu'à vos 22 ans ?

Oh, je suis pas resté avec elle, oh non ! J'ai navigué beaucoup. (*silence*) A travers toutes les villes. J'ai habité longtemps chez ma grande sœur aînée. (*silence*)

E : au moment où elle, votre mère, vous a retrouvé, vous êtes retourné un petit peu avec elle ou pas du tout ?

Un petit peu, oui...Je...

E : et c'est vous qui avez décidé de vous en aller ?

Oh oui !

E : C'est à ce moment là que votre regard a changé ?

Complètement. (*très long silence*)

E : envers la société, avez vous parfois un sentiment de honte ?

La société ? je m'en fous. J'ai pas honte, j'en n'ai rien à foutre. Non. (*bafouille*) Non, elle me prend pas la tête, j'en n'ai rien à foutre d'elle. Non. (*marmonne*)

E : vous êtes vraiment indifférent ?

Ouais, ouais.(*marmonne*) Je m'en fous, je m'en fous... (*bégaie*) Je me ferais...(s'interrompt) Ca me créerait des problèmes pour rien, je me rendrais malade pour rien, non, non, je m'en fous. (*silence*)

E : peut on reparler de votre épouse dans ces termes là ? Avez vous parfois un sentiment de honte face à elle ou par rapport à elle ? Des choses de votre vie de couple, et en particulier dans les moments du divorce qui ont été extrêmement intolérables...La honte a-t-elle pu arriver ?

Oh, intolérable ça a été la procédure...mais pas de honte, non, ma femme, ma femme c'était une femme, ça a été une femme correcte, honorable, travailleuse, droite, pas dépensière, pas...(s'interrompt) Aucune goutte d'alcool, il fallait pas que je boive avec elle, euh...Non, non, c'était une bonne mère, c'était euh...Non, non ça a été une femme modèle.

E : vous avez encore des regrets par rapport à elle ?

Oh oui, oui, j'ai beaucoup de regrets. (*silence*) Oh ouais...

E : la honte, par rapport à vous ? Est ce que sentiment existe parfois vis à vis de vous

même ? Vous disiez tout à l'heure : « des fois, je suis un peu en colère contre moi ». Est ce que parfois ça pourrait s'apparenter à la honte ?...Face à vous-même, quand vous vous regardez ?

Oh, je suis pas toujours content de moi. (*silence, puis inaudible*) Oh, je suis pas toujours content de moi, hein ! (*silence*) de temps en temps, je m'en veux. (*silence*)

E : ce serait un sentiment de culpabilité ?

Ouais, bien sûr.

E : je voudrais vous poser la toute dernière question :

14^{ème} question : pourriez vous proposer une image qui représenterait ce qu'est la honte, pour vous ?

(*réfléchit*). La honte...La honte...Qu'est ce que ça pourrait être ? (*silence, comme sidéré*) La honte, ce que ça pourrait être ? Ben moi, y' a un truc qui me, qui me travaille...(silence) Je crois que je (*lentement*) serais très, très, très honteux (*silence*) si je devenais alcoolique. (*silence*) J'aurais très honte. (*silence*)

E : l'alcoolique, ce serait quelqu'un qui est saoul, qui est dans le caniveau, qui ne s'occupe plus de lui ?

Voilà. Une épave.(*silence*)

E : l'épave, ça pourrait être pour vous le signe de la honte ?

De la honte, oui.

E : l'épave, qui serait la déchéance ?

Voilà.

E : et cette déchéance là, c'est une déchéance plutôt morale ou physique ?

(*silence*) C'est les deux. (*silence*)

E : quelque chose qui se voit ?

Oh ouais, ouais. (*très long silence*)

E : autre chose sur la honte, la déchéance, l'épave ?...Ce sont des mots forts.

(*absent*) Comment ?

E : ce sont des mots forts !

Non, non, mais c'est vrai , je le pense sérieusement. (*silence*) Non, c'est tout, c'est vrai, j'en souffrirai énormément.

E : et vous avez échappé à ça ?

Ouais. Ben, quelquefois, il m'arrive de, comme je vous ai dit il m'arrive de boire mais bon...(s'interrompt) Après, euh ...Et je crois que je ne serais, je ne pourrais pas tomber parce que je serais très malade ; je ne supporte pas l'alcool ; quand je bois, je suis très, très, très malade le lendemain.

E : c'est un garde-fous, ça, d'être malade ? Puisque vous êtes malade quand vous buvez, et que la santé c'est important pour vous, cela vous retiendrait de boire ?

Oh ouais ! oh, p't'être que si j'avais rien, p't'être que je me laisserais aller, parce que c'est tellement facile de boire. (*silence*) Parce que vous avez la... Vous avez l'impression de tout oublier. De vivre dans un autre monde. (*silence*)

E : de ne plus penser ?

De ne plus penser. Alors que c'est faux, parce que le lendemain, tout revient. (*silence*) Mais sur le moment... Alors si, (*bégaie*) si, si, heu, continuellement, vous étiez soul, (*bégaie*) soul, soul, soul...vous seriez dans un, dans un (*inaudible*) différent euh...(*silence*)

E : dans un monde où l'on est avant d'être une épave ?

(*silence*) Ah oui, parce que vous n'êtes pas conscient. (*silence*)

E : finalement, les problèmes de santé ou le fait de ne pas supporter l'alcool, c'est utile ?

Ouais, ouais. Ouais, c'est très utile. (*rit. silence*)

E : avez vous des questions pour terminer cet entretien ?

Ca va vous servir à quoi ?

E : A vérifier certaines hypothèses de travail, en particulier si quelque chose se répète dans l'organisation interne des errants autour de l'espace, du corps et du lien. Il me semble que l'errance est une façon de ne plus se confronter à une réalité qui est trop douloureuse.

Hm. Vous comptez me revoir ?

E : Oui, si vous acceptez, nous allons prendre un rendez-vous pour un test psychologique, comme je vous l'ai annoncé au début.

Au rendez-vous prévu, à l'heure dite, le sujet est présent dans les lieux, ivre mort. Il ne demande pas à me voir. Le TAT n' a pas été passé, aucun autre rendez-vous n'a été fixé.

Sujet n°4 : Monsieur B : 124/ 141.

Sujet n°5 : Monsieur M : 141/ 147.

Sujet n°6 : Monsieur A : 147/ 155.

Sujet n°7 : Monsieur S : 155/ 177.

Sujet n°8 : Monsieur C : 177/ 192. 24/05/01

Le sujet est d'accord pour l'entretien et la passation du TAT. Il dit aimer rendre service, être très serviable. Il accepte l'enregistrement.

E: dans un premier temps, je vais vous poser des questions d'ordre général, votre état civil, votre âge...

50 ans. Au chômage.

E: êtes vous marié, avez vous des enfants?

Divorcé. Divorcé 4 enfants. (silence)

E: c'est tout pour l'instant?

Ben, oui.

E: je vais donc vous poser un certain nombre de questions, et vous répondrez comme vous le voulez.

1^{ère} question: dans quel type de lieu vous sentez vous le mieux? (énoncé des propositions)

Oh, ben c'est l'appartement personnel. (inaudible, parle très bas)

E/ appartement ou maison, bien sûr. En tout cas, habitation personnelle?

Oui, oui.

Pour quelles raisons?

Mon indépendance totale. (silence)

E: votre indépendance totale? Vous voulez en dire un peu plus?

Ben, j'ai l'intention de récupérer mes, mes deux petits. (silence)

E: les deux petits?

Ouais, ouais. Mes deux derniers enfants.(silence)

E: qui ont quel âge?

16 et 12 ans.(silence)

E: et donc, pour récupérer ces enfants, il vous faut un appartement personnel?

Voilà. et j'ai du mal à trouver ça, vu que je suis au chômage, ou que j'ai pas de...(hésite) répondant, euh...

E: vous n'avez pas de répondant? Ca veut dire quoi?

Ben, de répondant, de cautionnaire, quoi...

E: d'accord. Vous touchez encore de l'argent du chômage?

Ah oui, oui je suis en entrée de droits, donc...(silence) C'est quand même un bon revenu....(silence) vu la, vu ma position, euh...professionnelle....

E: oui?

Euh, je suis quand même...(attend, semble ménager un effet) mécanicien généraliste, euh...(silence) OQH.

E: vous me parlez de sigles que je ne connais pas. OQH?

Hautement qualifié!

E: d'accord.

(rit, comme satisfait)

E: donc, si vous êtes en début de droits, cela signifie que vous avez travaillé jusque il y a peu de temps?

Oui, j'ai travaillé, j'ai travaillé jusqu'au 22 décembre 00. (*silence*) Et là, là, bon, ben, je peux pas retrouver de boulot. Je retrouverai pas d'embauche. (*soupire*) Ca y'a pas de problème!

E: c'est une certitude pour vous?

Oh oui! A partir de 50 ans vous trouvez plus d'embauche. Déjà, à 45 ans on va pas vous embaucher, alors à 50! (*rit*) C'est d'ailleurs pour ça que je viens de recevoir, euh, j'ai reçu la semaine dernière justement un courrier des ASSEDIC (*s'interrompt*) me rallongeant de 122 jours euh, mes, mes entrées de droit. (*silence*)

E: ça veut dire quoi?

Ca veut dire que les ASSEDIC vous, vous donnent au départ, euh, en entrée de droits, 122 jours donc comme premier, euh, premier barème et ensuite ils vous, ils vous baissent euh, vos droits de 5% par trimestre. Alors que là, ils m'ont remis, donc...

E: un peu comme si vous démarriez à nouveau?

Voilà. Entrée de droits, euh, de nouveau. Bon, vu les années de travail derrière moi aussi, j'ai pas eu beaucoup de chômage, je dois avoir euh, un an 1/2 de chômage en (*parle lentement*) en 30, euh, 4 ans de cotisation. (*silence*) Ca fait 34 ans de cotisation sécu, c'est pour ça qu'ils ont, bon, ben...

E: c'est pour ça que vous avez des...

Voilà, des...

E: des possibilités supérieures au niveau des ASSEDIC?

Oui. C'est comme des droits supplémentaires. En plus de ça, comme on approche de la pré-retraite, ils savent très bien donc, automatiquement, euh, ce sont des, euh, des clauses internes aux ASSEDIC, quoi, qui...

2^{ème} question: êtes vous itinérant (c'est à dire sans attache géographique?)

Non, les gosses sont là. Ca fait 40 ans que je suis.... (*s'interrompt*) Non 30 ans, sur L.

E: et auparavant?

Auparavant, j'étais à P. pendant 9 ans. Sinon, je suis Corse, de sang et de cœur. (*sourit*)

E: vous êtes né en Corse?

Non, je suis né en Algérie, à cause des mutations de mon père.

E: vous êtes revenu au moment de l'indépendance?

Non, je suis venu en France pour finir mes études en 58. Mais j'ai transité par la Corse quand j'avais 7 ans. Mon père est resté 12 ans en Algérie, il était receveur des PTT. Il a passé deux grades pour pouvoir revenir en Corse après.

E: donc vous êtes retourné en Corse?

Oui, de 64 à 65, ensuite j'ai fini mes études à Cl.

E: jusqu'en quelle classe?

En seconde.

E: vous avez fait une formation de mécanique ensuite?

Non, j'ai tout appris sur le tas.

E: vous êtes retourné en Corse?

Je suis rentré 1 an puis je suis resté 9 ans à Paris.

E: vous disiez que vous êtes Corse de sang et de cœur. Votre intention est d'y retourner?

Y' a pas de boulot. *(rit)* Pour finir mes jours là-bas. *(silence)*

E: donc vous n'êtes pas itinérant parce que vous avez des attaches géographiques ici, à L. En même temps, on voit bien que le cœur est en Corse?

Ben oui.

E: et aussi que vous avez pas mal bourlingué, depuis que vous êtes petit?

Ah mais oui! J'étais, quand j'étais à P, j'ai fait pas mal de déplacements donc, euh...

E: ah donc, pas seulement quand vous étiez petit, mais même au travail, vous vous déplaçiez beaucoup?

Oui, oui. *(silence)* Quand j'étais à P, j'ai fait, euh, j'ai fait l'Autriche, l'Espagne, la Belgique, euh...

E: d'accord, l'international, on pourrait dire? L'Européen, plus exactement?

L'Européen. *(silence)*

E: Donc, Espagne...Puis, vous avez dit quoi, Belgique?

Espagne, Belgique, euh, Allemagne, Autriche, euh...

E: c'est pour votre entreprise que vous partiez ainsi à droite et à gauche?

(acquiesce)

E: et c'est dans cette entreprise que vous êtes resté 9 ans?

non, là, c'est où j'étais, je suis resté euh...*(réfléchit)* 4 ans ½. *(silence)* Parce que j'ai plusieurs cordes à mon arc.

E: oui? Toujours dans la mécanique ou autre chose?

Non, j'ai commencé par la cuisine, c'est la première place que j'ai trouvée. *(silence)*

E: à P?

A P. A Ram. *(silence)* Je sais pas si vous connaissez Ram?

E: non, je vois où c'est mais non, je ne connais pas.

J'ai laissé tomber. Par rapport aux filles. *(rit)*

E: (surprise) Par rapport aux filles?

(rit) Eh oui!

E: vous êtes tombé amoureux à ce moment là?

Ah non, non. Je suis un bon coureur, alors...*(rit)* Je suis un bon coureur de jupon, s. Pis comme dans le, dans le restaurant où je travaillais on n'avait pas d'horaires pour finir le soir, bon, euh, j'en avais marre de poser des lapins, des trucs comme ça....Mais enfin de toutes façons c'était pas trop mon job. Parce que je suis très manuel, donc...

E: et comment passe t on de la cuisine à la mécanique, alors?

Par le goût. *(peu audible)*

E(vérifiant) par le ?

par le goût.*(insistant sur le mot)*

E: par le goût? Alors on passe de la cuisine à la mécanique par le goût?

Oh oui, ben oui, parce que, bon, ben, c'est le, le goût de....la création. *(silence)* Et la mécanique, c'est de la création. *(silence)* Créer une pièce en mécanique, c'est...*(hésite)* C'est un plaisir.

E: et cela, c'est un métier que vous connaissiez déjà quand vous étiez en cuisine?

J'étais, j'étais très bricoleur, mon père était très bricoleur aussi, donc, euh... *(silence)*

E: c'est à dire, au fond, que c'était un hobby avant de devenir un métier?

Voilà! Voilà!

E: vous avez toujours su faire?

Ah oui, toujours. Toujours bricolé. J'ai commencé, j'ai commencé par la mécanique auto, quoi la mécanique auto si on veut quoi, parce que...*(s'interrompt)* Bon, ben, combien, combien de fois, combien de fois j'ai dé, j'ai démonté le moteur de la mobylette pour rectifier la culasse....*(rit)*

E: elle était à vous, la mobylette?

Ah ouais! *(silence)* Après, j'ai, j'ai préféré après aller dans la mécanique générale parce que c'est une mécanique de, de pré, de plus haute précision. Et là, le plaisir justement de la pré, la précision...*(s'interrompt)* Tout un art...

E: vous avez déjà créé, à part des pièces, avez vous déjà créé des œuvres d'art, justement, des choses personnelles, des sculptures....? Je ne sais pas si on peut dire sculpture en l'occurrence?

Oh ben non, c'est pas de la sculpture! La mécanique, c'est pas de la sculpture. La mécanique générale, euh, vous avez une pièce, une pièce de, comme par exemple, ah la, la fabrication des, des pièces, des pièces détachées qui ont servi à monter des vérins hydrauliques qui ont remonté les, les pla, les plaques pétrolières de la mer du Nord. Euh. J'ai beaucoup travaillé sur *(bégaie)* sur ces, sur ces pièces détachées là. *(silence)* C'est de la mécanique de précision.

E: oui, c'est ça. Ce que je voulais dire, c'est....

(m'interrompt) Si, sur demande, sur demande, sur demande d'un client, bon, ben, bon, tu fais ça ou, euh, faire des, des pièces, des premières pièces, créer les premières

pièces...A la demande du client.

E: c'est ça. C'est à dire que si vous êtes capable de créer les pièces, vous pourriez aussi, on peut imaginer, faire des objets de décoration pure, avec le même matériel?

Ouais, ouais.

E: mais vous ne l'avez jamais fait?

Non.

E: votre plaisir, c'est de créer les premières pièces, pas pour les exposer, pour que ce soit décoratif, mais pour simplement les créer?

Ouais. Créer des pièces qui soient utilitaires, quoi. Parce que pour moi, une sculpture, c'est pas utilitaire.

E: c'est important, l'utilitaire?

voilà.

E: vous êtes capable de créer une pièce qui peut être décorative ou utilitaire, mais vous préférez l'utilitaire?

Je préfère l'utilitaire.

E: pouvez vous me dire depuis quand vous êtes au foyer?

Euh, je suis au foyer depuis....(brouhaha)

E: je n'ai pas entendu, pardon?

depuis le 16 janvier.

E: depuis le 16 janvier.

(silence) C'est à dire que j'ai, j'ai divorcé en 96, bon, ben... (inaudible) Je suis passé à l'hôtel, pension - hôtel...(inaudible) Bon, ben ça a commencé à baisser, je suis venu ici donc en....(hésite) 80...98/99.

E: ici?

Oui, ici. J'y ai passé 5 mois. (silence) J'avais retrouvé un logement. Et puis, bon, ben, bon après je me suis mis avec... (silence) quelqu'un... (silence) Je me suis attaché à quelqu'un et pis bon, ben pour économiser un appartement, j'ai laissé tomber mon appartement. Et pis après à la sortie ça a mal été, (bafouille) comme, euh, elle avait des gosses... (inaudible) Pour un problème (silence) disons, particulier.... (silence) j'ai eu une réflexion: "tu n'es pas chez toi". J'ai dit, bon, puisque je suis pas chez moi...J'ai pris mes, j'ai pris mes vêtements pis je suis revenu ici En attendant de retrouver un appartement. Pour retrouver un appartement, là c'est définitif.

E: donc, depuis janvier, ça fait 5 mois...(brouhaha) Ca fait 5 mois que vous êtes ici et que c'est difficile de trouver un appartement?

Ben c'est di, difficile de trouver un appartement en étant au chômage, en étant seul, et comme je veux un type 3...

E: vous voulez un type 3? Ah oui, pour reprendre les enfants après?

Pour reprendre les enfants. (silence) C'est pour ça que...Ca provoque la, la

(silence) En plus de ça, c'est tombé en période d'hiver, donc les appartements ne se libèrent pas facilement, vu qu'il y a l'interdiction d'expulsion...

E: donc là, vous avez...

(m'interrompt) Au mois de mai...

E: vous attendez que ça redémarre?

Théoriquement, bon, ben si j'arrive à avoir un cautionnaire, normalement euh, à la fin du mois...

E: vous êtes sur des pistes?

Oui. (long silence)

E: depuis que vous êtes au foyer, quel est votre périmètre de déplacement? (Maintenant que vous n'avez plus de logement personnel, où vous déplacez vous surtout? (énoncé des propositions)

Oh, un peu, un peu toute la ville Je connais L. par cœur, alors...J'ai aucune difficulté pour me déplacer.

E: comment vous déplacez vous? Avec les transports en commun?

Bus et métro. Les transports en commun.

E: allez vous sur la région? Gr, Va...?

Non. (inaudible)

E: vous restez localisé sur L.?

Ouais. Je reste localisé sur L. (silence) Le seul endroit où je vais c'est, bon, ben de temps en temps, pour aller voir mes gosses ou pour me faire confirmer... (inaudible) C'est juste pour aller voir mes gosses. (silence)

E: vous avez dit Pont de Ch? Ils sont avec leur mère, je suppose?

Ils sont avec leur mère. (silence) Et là, elle peut me dire merci.

E: (perdue) Et?

Elle peut me dire merci.

E: elle peut vous dire merci?

Ouais. Parce que j'aurais pu garder mes enfants. (silence)

E: c'est vous qui avez souhaité qu'ils restent avec leur mère?

Oui, oui. parce que les, parce que les enfants, euh, des, des enfants ont plus besoin d'une mère que d'un père. (silence) J'adore les enfants, mais je n'en, je n'ai...jamais voulu leur couper, les priver de leur mère. (silence) malgré que...(s'interrompt) elle ne travaillait pas.(silence)

E: mais vous pensez que si vous l'aviez souhaité, leur mère aurait été privée des droits de garde? A votre bénéfice?

(opine de la tête)

E: oui?

Oui. Sans problème. *(silence)* Sans problème. *(silence)* J'avais suffisamment de...*(s'interrompt)* de témoignages euh...*(inaudible puis silence)* ça, si on était, si on était disons, suivis par la Sauvegarde de l'Enfance, euh, pendant 5 ans, *(silence)* c'est bien pour une raison, c'est qu'elle savait pas s'occuper de ses enfants. *(silence)*

E: le fait de les laisser à leur mère qui ne savait pas s'en occuper, c'était difficile pour vous?

Hein?

E: choisir de les laisser à leur mère, alors que vous dites qu'elle ne savait pas s'en occuper, était ce une démarche facile?

Ben c'est à dire qu'ils étaient, ils étaient, ils étaient grands *(bafouille)* quand on a divorcé, donc j'ai voulu *(bafouille puis inaudible)*. Parce que j'ai quand même un gamin de 24 ans, *(inaudible)* j'en ai un qui va sur des 22 ans...

E: attendez, je n'ai pas compris: un fils de 24 ans, un autre de? 22?

22.

E: trois garçons, c'est ça?

3 garçons.

E: donc, ensuite, il y en a un de 16 ans, c'est ça?

De 16 ans, oui.

E: encore un garçon.

Ouais.

E: et donc la dernière, c'est une fille?

Ah oui, ça, c'est ma chouchoute.

E: et quel âge a t elle, la petite?

12 ans.

E: est ce que tout le monde vit encore dans la maison familiale ou les grands sont ils partis?

Ouais, ouais. Non, non, ils sont... *(inspire)* Les grands je suis content *(s'interrompt)* pour eux parce que je leur ai trouvé du boulot et je m'occupe, je m'occupe pas de mes gamins, j'ai trouvé à, j'ai trouvé à les caser dès la sortie de l'école.

E: les deux grands?

Les deux grands, oui.

E: ils font quoi?

Ben y' en a un qui est plieur en...*(inaudible)*

E: Ils sont, un peu comme vous, dans la mécanique?

Oui, ils sont, ils sont partis dans la mécanique aussi. *(rit)* Tous les trois d'ailleurs. *(silence)* Ils sont tous les trois dans la, ils sont tous les trois dans la mécanique. Et le troisième, c'est vraiment la mécanique...*(inaudible)* C'est la mécanique.

E: comme vous?

C'est la mécanique...(inaudible)

E: on en était à la question sur l'itinérance. On voit bien qu' à la fois, vous n'êtes pas itinérant puisque vos attaches sont depuis longtemps à L., et qu'en même temps...

(m'interrompt) De, depuis euh, bon, je suis arrivé à L., j'ai connu euh, j'ai connu ma femme et puis donc euh, et puis depuis quoi...

E: d'accord. Et en même temps, vous avez eu une jeunesse où vous avez beaucoup bougé...

Oui, j'ai beaucoup bougé. *(marmonne)*

E: votre périmètre de déplacement est actuellement centré sur la ville...

Sur l'agglomération L.

E: à part les moments où vous allez voir vos enfants qui...

(m'interrompt) Sinon, c'est l'agglomération L.

E: vous allez les voir souvent?

Ben quand j'en ai envie.

E: quand vous voulez?

Quand je veux. J'ai le droit de visite *(scande les mots)* comme- je- veux. Ca, ça a été une clause qui a été dans le divorce *(hésite)* le droit de garde et de visite, euh, "à ma bonne humeur"!*(rit)*

E: et en moyenne, ça fait à quel rythme?

Ben en ce moment, bon, ben comme *(souffle)* j'ai eu des, des difficultés financières, ben j'y vais une fois par mois.

E: une fois par mois actuellement. Mais ça peut être une fois par semaine? Mais sinon, sinon ça peut être toutes les semaines, sinon ça peut être une fois tous les quinze jours...

E: au minimum, c'est une fois par mois?

Ouais. C'est le minimum. Et par contre je les prends tous les ans au mois d'août.*(silence)* C'est vrai que ça, c'est réglé comme du papier à musique.

E: même les grands? Ils ont encore envie d'aller en vacances avec leur père?

Non, non. Les grands, euh, ils préfèrent les copines!*(rit)*

E: et en ce mois d'août, vous allez arriver à partir en vacances avec eux?

Ah! *(souffle)* Ben un petit peu ou alors, bon, ben je les prends avec moi, puis bon, ben c'est, euh....*(hésite)* c'est les îles de Mi. Jo, c'est...

E: vous les prendrez à ce moment là?

Ah, je les prends carrément hein!

E: et si –ce que je ne vous souhaite pas- vous êtes encore là en août, comment allez-

vous faire pour les prendre?

Y' a des hôtels.

E: d'accord. Donc, vous irez à l'hôtel pendant...

(m'interrompt) Ah oui, bien sûr, bien sûr. J'ai une carte de fidélité à "Formule 1" c'est pas pour rien. *(silence)*

3^{ème} question: êtes vous sédentaire et depuis quand?

Euh, disons que j'ai fait, j'ai fait de l'itinérance par rapport au boulot, sinon je suis plutôt une personne sédentaire.

E: donc, au moins depuis que vous êtes sur L.?

Ah ben depuis que je suis sur L. *(silence)* La cassette s'est arrêtée?

E: (je vérifie) non, non, ça tourne encore. Normalement elle dure 90mn, j'ai prévu large...Alors, vous êtes sédentaire dans votre espace depuis que vous êtes sur L. Et par rapport à l'espace du foyer, vous sentez vous sédentaire?

Non, pas spécialement. Non, c'est l'agglomération, sédentaire sur l'agglomération.

4^{ème} question: pourriez-vous mesurer approximativement la durée de vos séjours dans un même lieu? Par exemple, P c'était 9 ans.. Quelle serait la moyenne?

Euh, pour moi spécialement, y 'aurait pas eu le divorce, euh, je serais toujours dans le même, dans le même appartement.*(silence)* Quoi, dans le même quartier quoi, disons parce que bon, on a été obligé de s'agrandir et, euh, depuis 74, euh...*(silence)* J'y serais toujours et puis, euh, j'y serais toujours resté jusqu'au moment du départ, de mon départ en Corse.

E: attendez, je suis perdue. Depuis 74 vous y seriez toujours resté?

Ouais.

E: jusqu'au moment de votre départ en Corse?

Ouais. C'est à dire la retraite et le retour au pays.

E: d'accord.

(rit)

E: je croyais avoir raté un départ en Corse!

(rit) la retraite pour le, pour le, pour le retour au pays. *(silence)*

E: donc si vous aviez eu le choix, vous seriez toujours resté au même endroit?

Ah oui!

E: c'est le divorce qui a fait que vous êtes devenu...(m'interrompant) Que vous avez changé de lieu?

Oui, c'est le divorce, oui. Et encore, là, depuis l'appartement que j'ai eu là pendant un an, euh, je l'ai repris sur V. en V., y' a pas eu de problème. *(silence)*

E: vous l'avez pris sur le même quartier?

Ouais, sur le même quartier. D'ailleurs je m'étais rapproché justement pour que les

enfants puissent euh...(silence) C'est d'ailleurs pour ça que j'ai, que j'ai traîné 5 mois avant d'avoir cet appartement; c'est pour qu'elle puisse, les enfants aient un appartement pas bien loin de celui que je lui avais laissé (silence) avec les enfants, de manière à ce que les enfants puissent faire la, les va-et-vient entre les deux appartements.

E: mais les enfants ne sont pas à P. de Ch.?

Bon, on habitait V. en V.

E: d'accord. Donc, il y a eu le divorce, votre femme et vos enfants ont quand même habité P. de Ch., euh V. en V. un moment, et vous avez pris un appartement à V. en V.

Oui. Et c'est quand j'ai emménagé là-bas qu'elle est, qu'elle s'est tirée à P.de.Ch. Oui, oui.

E: elle ne voulait pas être près de vous?

Non, c'est qu'elle voulait m'éloigner des enfants. Pour essayer d'en faire ce qu'elle veut.

(silence) Parce qu'elle a réussi à monter un petit peu mes deux grands contre moi. Et les deux petits, elle y est pas arrivée.(silence) Les deux petits, c'est plutôt l'inverse. (silence) Voyez, jusqu'à, jusqu'à quel point elle a, elle est (silence) égoïste, quoi, parce qu'on peut pas parler, on peut pas parler autrement. jusqu'à interdire, euh (prend soudain un léger accent méridional) à mes petits euh, de se servir du téléphone pour m'appeler. (long silence) Depuis, depuis le mois dernier (silence) elle m'a pas (inaudible puis silence.)

E: ils ont un portable?

L'anniversaire du garçon, je lui ai offert un portable et...(silence) Je lui téléphone; (silence) quand il me dit "j'ai plus d'unités", "bouge pas, j'arrive ce, j'arrive ce week- end". Je lui file une carte. (rit puis silence) Et moi régulièrement tous les deux, tous les deux trois jours maintenant...

E: vous l'appellez?

Ah ouais, je l'appelle, je l'appelle, ou je lui passe un message. Il me répond.

E: sa sœur peut l'utiliser aussi?

Ah ouais, ouais, ouais. (silence) Ouais. Déjà, quand (inaudible) je travaillais encore, j'avais gardé l'appartement et pendant quatre ans (silence) je les prenais régulièrement tous les quinze jours et...(silence) je téléphonais à leur mère pour bien (mal audible) confirmer (?) le vendredi. (prend un ton agressif pour imiter la réponse de sa femme) "t'as pas besoin de"...(inaudible)

E: t'as pas besoin de?

(ton très agressif) "de me le dire; ils ont commencé, ils ont commencé à me, à me faire préparer (bégaie) les vêtements depuis mercredi!"

E: les enfants le savaient avant leur mère?

Ben, ils savaient que je les prenais régulièrement tous les quinze jours. Alors le mercredi: "on y va, maman, hein, vendredi on part chez papa."... (silence)

E: c'était important pour eux?

Ah ouais! (*ton grave*) Ah mais eux sont prêts à, sont, sont, sont prêts à venir vivre avec moi. (*peu audible*)

E: à venir? Pardon, j'ai mal entendu..

A venir vivre avec moi. Et seulement, comme j'ai laissé la, la garde, euh, la permanence de garde à leur mère, maintenant pour revenir là-dessus, il faut que j'attende le, le droit qui est (*scande ses mots*) légal c'est à dire, les 12 ans de ma fille, qui se font le 30 juin pour que (*insiste*) elle décide (*silence*) de son plein gré à venir vivre chez moi. (*silence*) Parce que ça, c'est une, c'est une clause interne, donc les enfants ont le droit de choisir avec lequel des deux parents ils veulent vivre, à partir de l'âge de 12 ans. (*silence*) Parce que vous savez que le bouquin, le bouquin je l'ai lu, hein, les lois de la famille, y' en a 78 pages sur le divorce. (*silence*) Je l'ai épluché celui-là. (*rit*)

E: ce divorce, c'est vous qui l'avez demandé?

Non, c'est elle qui l'a demandé. C'est elle qui l'a demandé. (*silence*)

E: vous vous êtes senti lésé?

Ben, je me suis trouvé lésé par rapport à sa vacherie, c'est que, ce qu'elle m'a fait, c'est que normalement j'aurais dû, j'aurais dû avoir la, la lettre de convocation du divorce (*silence*) deux mois avant la présentation en non-conciliation. (*silence*)

E: de quelle lettre parlez vous? De présentation au divorce, c'est cela?

Ouais.

E: il faut une lettre de présentation?

Ben la demande de divorce, quoi, l'avis, l'avis de demande de divorce qui est, qui est envoyé par le tribunal, donc, euh, en recommandé avec accusé de réception à chacun des deux, des deux personnes. (*silence*) C'est envoyé normalement deux mois avant la présentation en non-conciliation. Et elle avait récupéré la sienne (*silence*) et la mienne; elle avait pris la mienne, elle m'a planqué la mienne.

E: vous habitiez encore ensemble?

Oui, oui, on était ensemble. Ben elle a, elle a demandé le divorce au mois de mai, euh, on s'est présenté en divorce le 1er août (*silence*) normalement j'aurais dû... (*s'interrompt*) C'est, c'est après qu'elle m'a ressorti le, l'avis de, de, de retrait de, du recommandé; mais une fois les quinze jours de délai passés, donc le, le, le recommandé était reparti.

E: mais alors, vous n'avez pas pu vous rendre à la présentation?

Oh si, si, si justement.

E: elle vous en avait informé quand même?

Ah oui. Le 14 juillet. Elle m'a balancé, elle m'a balancé sa, sa lettre à elle, de présen-, de convocation. (*silence*) Mais jusqu'au 14 juillet, (*scande ses mots*) comme –si –de –rien –n'était! (*silence*)

E: qu'est ce que ça changeait qu'elle vous la donne si tard?

Ca a changé, c'est que, euh, elle croyait que je pouvais pas me défendre. (*silence*)

E: elle avait demandé le divorce pour faute?

Non. Non.

E: à l'amiable?

Ben, un divorce soit disant à l'amiable. Soit disant à l'amiable.

E: dans ce cas, vous n'aviez pas à vous défendre, si?

Bon, ben, il fallait que je me défende...Bon, ben pour les, parce qu'elle croyait que j'allais, euh, j'allais, j'allais essayer de lui enlever les gosses, j'allais...*(s'interrompt)* Alors que non, je lui ai tout laissé. *(silence)* Je lui ai tout laissé. Par contre, y' a qu'une chose que je lui ai pas donnée dans ce qu'elle a, dans ce qu'elle demandait, c'était une pension à vie de 800F... par mois! Ca j'ai dit: "ah non! *(bruitage oral)* marqué interdit!" *(silence)*

E: vous préféreriez les donner aux enfants?

Ah, elle voulait 800F par enfant, eh non! Elle veut sa liberté, elle se sent capable d'élever ses enfants toute seule, *(silence)* ben qu'elle le fasse! Et puis moi, personnellement, je donne 500F par enfant.

E: le juge était d'accord là-dessus? Sur vos prix, pourrait on dire?

Ah ben, il était obligé, hein! parce que léga, légalement j'aurais pu redescendre jusqu'à 320F par enfant. *(silence)* J'ai donné plus parce que je sais très bien que 320F par enfant, c'est, c'est que dalle, ça, ça sert à rien. *(silence)* Tandis qu'avec 500F euh, on peut très bien se, se débrouiller.

E: vous parlez de 320F par mois?

Par mois, oui.

E: en 96?

En 96. Tarif légal.

E: vous m'avez dit que si vous aviez pu, vous seriez toujours resté au même endroit...Depuis ce divorce, la durée approximative de vos séjours, ça a été combien de temps? Dans l'appartement, au foyer....La première fois que vous êtes venu au foyer, c'était quand?

C'était en 98/99.

E: et vous y êtes resté 5 mois?

oui, j'y suis resté 5 mois.

E: actuellement, ça fait 5 mois aussi?

Ouais.

E: est ce qu'on pourrait dire que c'est une moyenne: 5 ou 6 mois dans un lieu?

Ben, euh, disons que ça, ça peut se prolonger si je retrouve pas d'appartement, quoi. Et si, si le coût de l'appartement *(inaudible)* ça peut se prolonger encore d'un, d'un mois ou deux.

E: dans votre parcours, au moment où par exemple, vous aviez pris un appartement

pour vous, puis avec votre amie, ça a été dans ces délais, autour de 6 mois? Ou plus? Ou moins?

Non, c'est à dire que, bon, ben, disons que quand je me suis mis avec mon amie, bon, ben, c'est la (*silence*) c'est la mère à ma filleule quoi, ça on s'est mis ensemble euh, bêtement comme ça....Pis de là, bon, ben...Sinon je, sinon j'aurais toujours mon appartement, mon autre appartement.

E: combien de temps l'avez vous eu cet autre appartement?

Ben je l'ai eu, euh, environ 14 mois.

E: vous êtes resté combien de temps chez votre amie, la mère de votre filleule?

Oh, ben ça, ça a pas traîné bien longtemps.

E: c'est à dire? Un mois, deux mois?

Quatre, quatre/ cinq mois.

E: en fait, quand vous avez le choix, vous restez longtemps, puisque vous avez gardé l'appartement 14 mois. Et puis, à un moment, quelque chose vient interférer et vous abandonnez l'appartement.

C'était, bon, ben, c'était pour dire, bon, ben, euh, comme elle, elle est, elle est une mère, bon, ben... de, de, de ma filleule. Et pis, bon, ben, elle est divorcée alors...(inaudible) avec ses autres enfants; alors c'était comme elle a un grand appartement, bon, c'était histoire de, euh, d'économiser un appartement, quoi.

E: vous aviez une relation amoureuse, affective?

Oui, oui, oui, quand même, oui, oui.

E: donc, après ces 4/5 mois où vous avez vécu avec cette dame, vous êtes revenu au foyer?

Oui.

E: c'était en décembre, c'est cela?

Au mois de janvier.

E: 5^{ème} question: est ce que vous savez ce qui détermine votre départ d'un lieu donné? (énoncé des propositions)

Oh moi, c'était (*bafoille*) c'était disons, bon, ben, euh, c'était mon divorce, sur le, sur le coup, pis bon, ben, euh, après avec la copine, bon, ben c'était une, euh, une réaction normale bon, ben...(silence) Une question de raison personnelle. (*silence*)

E: sans entrer dans le détail, ce serait plutôt des raisons personnelles...Diriez vous plutôt une impossibilité matérielle de rester, ou un sentiment de ne plus être à votre place?

(*réfléchi*) Euh, les deux. les deux mélangés.

E: et pour votre divorce aussi?

Non c'est plutôt le...(souffle) Oh, bon, ben faut même pas chercher à comprendre, le divorce, euh... (*silence*) Parce que bon, ben, disons que(*silence*) bon, elle, elle a été

poussée euh, poussée par ses copines, à demander le divorce, vu que toutes ses copines c'était des divorcées (*silence*) Quelque chose comme ça...."Tu vas gagner ci, tu vas gagner ça, tu vas gagner ça"....Bon, ben elle a fait une bêtise, bon, ben... (*inspire*) Le divorce, on sait jamais, moi, j'ai voulu rester en bons termes avec elle, je suis quand même resté pendant, pendant sept mois à lui, euh, souper chez elle tous les samedis soirs et dimanches soirs.(*silence*) Je passais les samedis après-midi chez elle et je soupais le soir chez elle. Bon, je payais mon repas.(*silence*) Elle me l'a jamais demandé mais c'est moi qui laissais le billet de 100 balles sur la table.

E: pourquoi cela? Pourquoi aviez vous envie de rester en bons termes avec elle? Et manger chez elle chaque semaine, ce n'est pas seulement rester en bons termes...

Euh, j'avais, j'avais envie de, donc euh, de lui permettre euh, de, de réfléchir. Correctement. (*silence*)

E: dans la perspective, peut être, de changer d'avis tous les deux? De revivre ensemble?

Dans la perspective de, de, de ne pas aller jusqu'au divorce complet, donc en conciliation; après il fallait vraiment la demande de divorce derrière.. Donc, la faire, euh, revenir sur ses, sur sa demande.

E: vous teniez à elle?

Oui, j'étais, j'étais encore amoureux. (*silence*) La preuve en est. (*sort son téléphone portable*) Je vais vous montrer quelque chose. (*silence; pianote sur les touches du téléphone, en reniflant. Pleure en silence*) Texto. Vous allez (*me tend le téléphone*) faire "suite".

E: (gênée) vous êtes sûr qu'il faut que je lise?

Oui, oui, allez- y. Vous appuyez sur le bas...

E: (lisant à haute voix) "après réflexion, je pense que tu ne m'as jamais aimé. Pour ma part, tu ne, tu n'as été que la seule de ma vie. Je t'aime. Yves." Vous lui avez envoyé ce message?

(*pleure*)

E: récemment?

Hein?

E: récemment?

Ben, sur celui que je me suis fait piquer, il était déjà là. (*silence*) Y' avait (*inaudible*), je, je (*bafoille*) je lui envoie des p'tits messages comme ça, (*silence*) régulièrement. Et celui-là qu'il y a, je l'ai relu et pis après je l'ai envoyé.

E: elle vous répond?

Non, jamais.

E: jamais?

Jamais. (*silence*)

E: vous disiez tout à l'heure en commençant l'entretien que vous étiez un "coureur de

jupons", c'est ça?

Oui.

E: et depuis votre épouse, ça n'a plus été le cas?

Ah, ça a été fini.

E: elle a accaparé votre cœur?

Ouais. Ouais. *(silence)*

E: vous lui en voulez?

(soupire) Je lui en veux, j'en veux plutôt à ses copines qui l'ont montée contre moi.
(silence)

E: ça vous émeut encore beaucoup de parler d'elle?

Ouais. *(silence, sort des photos)*

E: vous avez des photos?

Ouais. *(me les montre)*

E: (regardant) vos enfants? Les deux petits?

Et je me suis bagarré pour avoir ça. *(silence)* Une photo d'elle il y a 20 ans en arrière... *(me la montre)*

E: votre femme? Vous vous êtes bagarré, c'est à dire? Vous la lui avez arrachée?

Pour avoir la photo. Pour avoir la photo.

E: elle ne voulait pas vous la donner?

(silence)

E: (regardant la photo) elle était très jeune à l'époque?

Ben y' a 20 ans en arrière!

E: mais alors, quel âge a-t-elle, Une quarantaine d'année, un peu plus?

Ben, euh, elle est de 52; elle doit, euh, elle doit faire ses 49 ans euh, le 19 novembre.
(silence) Et ça, c'est mon cœur! *(me montre)*

E: votre fille?. Elle sourit, votre fille, elle rit, même!

Et ça, c'est le garçon!

E: ils se ressemblent tous les deux, non?

(silence) Les quatre se ressemblent. *(silence)* Les quatre se ressemblent. *(silence)* Les, les photos de, des, des garçons, euh, ayant le même âge, vous regardez les photos, vous pouvez pas dire quel même c'est.

E: les deux premiers, ou les trois?

Les trois. Les trois. C'est à dire les trois, par exemple à 7 ans, les photos des trois à 7 ans, vous les regardez vous ne savez pas lequel est ce des trois. C'est toute, c'est toute ma vie, ça. *(silence)* C'est toute ma vie. *(pleure)* Et je suis malheureux. *(soupire, pleure)* Et je suis malheureux.

E: à cause du divorce?

(renifle) Oui. *(silence)* Y' a trois, y' a trois semaines, j'étais insupportable.

E: vous étiez?

Insupportable.

E: insupportable? Parce que vous aviez trop de chagrin?

J'étais agressif. J'étais...*(s'interrompt)*

E: et vous êtes passé de l'agressivité au chagrin?

(inaudible) Un peu de chagrin, mais du chagrin, on passe à l'agressivité quand il commence à monter un peu trop.

E: donc, il ne faut pas laisser trop monter le chagrin?

Voilà.

E: voulez vous qu'on passe à autre chose?

C'est à dire que mes, mes gosses me manquent, surtout mes gosses. J'adore les enfants.*(pleure)* J'ai élevé mes six neveux et nièces, alors...Et puis, j'ai eu quatre enfants...

Vos six neveux et nièces vivaient avec vous?

Ben quand j'étais à P.et qu'y avait ma sœur qui était à côté, *(inaudible)* J'étais *(soupire)* dès que j'avais un moment.

E: vous n'habitez pas avec eux?

Non, non, non. Alors, quand je suis arrivé à L., de P, avant d'avoir l'appartement, j'étais, euh, j'étais chez ma sœur et y' avait mes neveux et mes nièces avec moi.

E: vous avez deux sœurs?

Deux sœurs.

E: qui ont chacune trois enfants, c'est cela?

(opine en silence)

E: 6^{ème} question: on continue avec une dernière question sur l'errance... peut on dire comme ça?

Non, non, non, je ne suis pas un errant.

E: vous diriez quoi?

(silence) Je suis pas, je suis pas errant.

E: donc, vous ne diriez pas que vous êtes errant?

Oh, moi, c'est mon p'tit, c'est mon p'tit chez moi, c'est euh...*(silence)* C'est moi, chez moi, c'est mon quartier, c'est*(bégaie)* tout, tout, toutes mes amitiés, c'est...*(s'interrompt)*

E: alors, comment nommeriez vous la situation dans laquelle vous vous trouvez, depuis 5 mois?

Ben, je suis mal.

E: vous êtes mal.

Ah oui, je suis mal.

E: mais ce n'est pas de l'errance?

Non.

E: je parle d'errance subie, bien sur, non d'errance choisie.

Non, non, non. Ce n'est pas de l'errance non plus, c'est, pour moi c'est un...*(silence* Disons euh, *(silence)* une p'tite stabilité disons que, que j'ai en attendant de retrouver un appartement, quoi, c'est...

E: une petite? Stabilité?

Une stabilité, oui. *(silence)*

E: alors je suis embêtée parce que ma question était: "avec quel(s) événement(s) associez vous votre entrée dans l'errance? Comment pourrait-on dire? Avec votre entrée dans le mal-être?

Dans le mal- être. Ben, c'est par rapport à la séparation avec ma copine.

E: (étonnée) avec votre copine?

Avec ma copine. *(silence)* Et la, la, la dernière fois, là, et bon, ben, pour c'te fois ci et la fois d'avant, bon, ben c'est par rapport au divorce. C'est la séparation, quoi.

E: c'est la séparation au sens large?

Ouais.

E: vous pouvez continuer? Si vous êtes fatigué, dites le moi.

Non, c'est bon.

7^{ème} question: considérez vous avoir des problèmes de santé? Lesquels? Je vous propose une liste, que vous pourrez compléter.

Souffrez vous de lombalgies?

Alors, pour aller vite...*(s'interrompt)*

E: pour aller vite?

Je ne sais pas ce que c'est d'être malade depuis 1971. *(rit)*

E: depuis 1971? Pourquoi depuis 1971?

Euh, parce que j'ai, j'ai fait une bonne maladie en 1971 et depuis, euh, plus rien.

E: donc, vous avez su ce qu'était être malade à une période?

Ben, c'est la seule maladie que je connais, à part les maladies infantiles.*(rit)*

E: souhaitez vous qu'on parle de cette maladie ou non?

Ben je, j'ai eu tout simplement ben, une inflammation générale des glandes, que j'ai eue jusqu'à, jusqu'à un tel point que je ne pouvais même plus avaler un verre d'eau.

E: qu'est ce que c'était que cette maladie?

(silence) Mononucléose. (souple, puis silence) Ben, ce qu'on (bafouille) ce qu'appellent les médecins en même temps: "la maladie de l'amour".

E: ah bon? Pourquoi est ce qu'ils l'appellent ainsi?

Parce que c'est, c'est provoqué par des, par des contacts sexuels.

E: aujourd'hui, dirait on que c'est une MST?

(ne semble pas comprendre)

E: une maladie sexuellement transmissible?

Euh, non. C'est un, un trop dans l'amour.

E: un trop dans l'amour? Il faudrait que je consulte un livre de médecine, car je ne sais pas ce que cela signifie.

(rit) Oh ben c'est, c'est tout simplement, bon, ben euh...(bafouille) quand j'ai chopé ça, euh (silence) je fré, je fréquentais 6 filles à la fois! (éclate de rire) Alors à un moment donné, ben ça m'a, ça m'a donné un épuisement, ça m'a donné une irritation des glandes qui d'ailleurs, par chance, d'après les médecins, (bafouille) n'est pas arrivée jusqu'à, jusqu'aux parties, jusqu'aux parties, quoi. (rit) Et j'avais la gorge tellement prise que... (inaudible) Y' avait des ganglions sous les bras, euh...

E: des ganglions?

Des ganglions, oui.

E: et depuis cette maladie importante, qui a duré combien de temps avant que vous ne soyez rétabli...?

J'ai été arrêté au niveau boulot, disons j'ai été arrêté pendant deux mois ½.

E: donc, après cette maladie qui s'est bien terminée...?

Ouais.

E: vous n'avez jamais eu de maladie?

Non. A part rhume...

E: sans parler de maladie précise et identifiée, avez vous parfois mal au dos?

Ben oui, ça, avec l'âge, c'est, c'est normal. Et puis l'âge, et mon métier, donc on fait toujours des efforts, donc ça se ressent toujours avec l'âge.

E: avez vous parfois des problèmes de peau?

Non.

E: ici, avez vous eu des parasitoses, des poux, de la gale, ce genre de chose qui se transmettent?

Euh...(souple, puis silence) Si, il y a trois ans là, quand je suis passé, là, bon, ben j'avais pris ces espèces de, de poux de peau, qui démangent énormément. Mais enfin, ça a été soigné en, ça a été soigné en trois jours.

E: des problèmes cardio-vasculaires? Vous disiez que votre cœur est souvent las, affectivement?

Ouais.

E: mais vous n'avez pas de problème physique de ce côté là?

Non. *E: des problèmes pulmonaires?*

Non.

E: dentaires?

Ah ben ça, euh.. Mes dents, euh...(silence) J'en ai plus dehors que dedans...(rit)

E: plus "dehors" que "de dents"?

(rit)

E: plus dehors que dedans...C'est compliqué, dites moi!

Ben, c'est à dire, il m'en reste, il m'en reste moins de la moitié. (rit)

E: il en reste moins de la moitié? A cause de quoi, à votre avis?

Oh, je sais pas. C'est à dire que j'ai, j'ai, j'ai toujours mangé énormément de sucreries étant gamin. (silence) En plus de ça, bon, ben j'ai eu un petit accident de travail...(silence) qui m'a coûté quand même, euh... quatre dents!

E: quand même!

Eh oui! En mécanique générale, ben on arrive à se couper la langue!

E: couper la langue? On fait comment, pour se couper la langue en mécanique générale?

Et ben on se la mord!

E: et pourquoi on se la mord?

(rit) C'est un accident bête. Un accident totalement bête.(inaudible) avec des...(inaudible) de huit centimètres de diamètre à mettre sur le, sur le, sur la scie automatique pour les débiter en petits morceaux. Puis y' avait un intérim avec moi pour la prendre à l'autre bout, pis en me retournant, je me suis coincé le pied sous une palette.(silence) Et je suis parti en(s'interrompt) en déséquilibre et pour pas, pour pas lâcher la, la longueur de suite, je l'ai accompagnée jusqu'au sol pour pas qu'elle lui remonte à la, la figure pour...(inaudible) Et quand je suis arrivé assez près du sol, j'ai tout lâché et je me suis, je me suis retourné, en même temps que je lui criais "lâche tout!", pour pas qu'elle me remonte, j'ai poussé pour pas qu'elle me remonte à moi et il y avait, il y avait une chute de métal qu'était à côté. J'ai tapé le menton dessus. Et je me suis mordu la langue.

E: vous avez perdu des dents en même temps?

Ben oui. (inaudible)

E: vous êtes tombé sur la chute de métal?

Ouais. Le menton sur la chute de métal.

E: donc vous avez perdu vos dents dans la chute sur le menton?

Ca m'a coupé la langue...18 points de suture!

E: 18?

(rit)

E: vous avez été hospitalisé pour ça?

Non.

E: vous avez perdu connaissance?

Non. C'est mon, c'est mon chef d'atelier qui a perdu connaissance!

E: j'imagine que vous deviez saigner beaucoup?

Ben, je suis allé me rincer la bouche et j'ai mis... (inaudible)

E: vous avez mis quoi?

La barre en débit.

E: c'est à dire que vous avez continué à travailler?

Ouais. J'ai mis, j'ai mis la scie en route, je suis parti au lavabo. Je me rendais pas compte que j'étais coupé à ce point là. J'ai été le voir, et puis bon... "Faut que j'aïlle à l'hôpital parce que...- le mouchoir devant moi- je me suis coupé la langue et..." "Ben c'est pas vrai!...(inaudible) Et ça, c'est quoi?" Je lui fais voir...(imite le bruit d'une chute) Couché derrière le bureau! (rit) C'est lui qui est tombé dans les pommes!(rit) Quel con!

E: c'est pas vous qui l'avez soigné quand même?

Ah ben, c'est moi qui l'ai relevé, en plus!(rit)

E: votre gentillesse peut aller jusque là?

Ouais. Là dès que je peux, dès que je peux rendre service, je rends service...

E: même si vous, vous avez très mal?

Ouais. Là y' a une, euh, une personne très âgée qui est là, bon euh, elle peut pas se déplacer, ben je l'emmène euh, au restaurant à midi, aux restaurants municipaux à midi, je la ramène à n'importe quel moment de la journée. Le coup de téléphone, là (fait référence à un appel sur son téléphone portable) c'est un jeune qui cherche un appartement et donc je sais qu'il y en a un juste à côté de l'appartement que je vais prendre, je lui ai proposé. Il m'appelait pour ça. Parce que quand je peux rendre service par exemple, euh quand il y a des Italiens qui arrivent ici, donc, ils parlent pas le Français, je, je fais le traducteur. (silence)

E: encore que le Corse et l'Italien, ce n'est pas tout à fait pareil, non?

Ben non, non seulement ça mais c'est qu'en plus de ça, je l'ai appris à l'école donc je le parle. (inaudible) Donc pas de problème. Mais quand je peux rendre service en donnant des renseignements sur L. sur où il faut aller pour avoir ci, pour avoir ça, euh, je le fais.

E: en revanche, vos problèmes de santé par exemple, ils passent après... Quand vous avez la langue coupée en deux, vous vous occupez d'abord de réveiller votre chef qui est tombé dans les pommes? Oh oui, oui.

E: alors, justement, comment traitez vous ces problèmes de santé? (énoncé des

propositions) Par exemple, pour cet accident, vous êtes allé à l'hôpital?

Oh ben oui, bien sûr. Oui, oui, c'était un truc que je pouvais pas faire tout seul.
(silence)

E: quand vous avez un rhume, une grippe, comment les traitez vous?

Ah ben ça, je me débrouille.

E: tout seul? Vous allez vous acheter des médicaments?

Ben euh, euh, disons c'est vite vu, hein. *(silence)* Une grippe, moi, euh, je la prends, euh, quand je commence à sentir, bon, euh, c'est vite vu, hein, je me charge en vitamine C et pis c'est bon. Ca passe tout seul.

E: c'est tout?

Oui, mais c'est à dire, j'ai une chose, c'est que j'ai, j'ai énormément d'anticorps. *(silence)* Ce qui fait que, bon, ben euh, que si je bouge pas euh, si, parce que j'arrive à manquer un peu de vitamine un truc comme ça, donc euh, si on prend la vitamine C automatiquement, ça, ça redémarre tout.

E: et si vous avez une douleur, qui n'a rien à voir avec votre réserve d'anticorps... Que faites vous? Vous prenez un médicament, vous allez voir un médecin?

Non. Non, mais y' a suffisamment de médicaments qu'on peut prendre comme ça sans aller voir un médecin. Je suis pas médecin, hein!

E: vous n'êtes pas médecin? Qu'est ce que ça veut dire?

Ca veut dire que moi, les médecins, moins je les vois et mieux je me porte. *(rit)*

E: moins vous voyez les médecins et mieux vous vous portez...

(rit)

E: pourquoi? Qu'est ce qu'ils vous ont fait, ces gens là?

Je les aime pas.

E: oui. Vous pourriez dire pourquoi?

Ben parce que quand on commence à aller les voir, on s'y habitue. *(silence)* Au contraire, au lieu de vous soigner, ils vous droguent alors, et comme j'aime pas les drogues...

E: donc, vous préférez avoir mal que d'aller voir un médecin?

Ah oui!

E: ça vous arrive parfois, d'avoir mal? Par exemple, vos dents, est ce qu'elle vous font souffrir?

Ben je vais vous dire une chose, euh: sur toutes les dents qui me manquent, euh, j'ai dû voir deux fois un dentiste. Les autres, je me les suis, je mes, je les ai arrachées tout seul.

E: (sidérée) vous vous êtes arraché les dents tout seul? Ca ne fait pas mal de s'arracher les dents tout seul?

C'est un petit moment à passer!

E: comment faites vous? Vous prenez une pince et vous tirez?

Ben je, j'ai... (*puis inaudible*) Et pis bon, ben, c'est, bon, bon... Avec un couteau, on fait levier sur la dent d'à côté, et tac!

E: (effarée) eh bien dites moi, c'est pire qu'au Far West!

(*rit*)

E: et pourquoi pas aller voir un dentiste?

Oh c'est pas ça, parce que si j'y vais, les, les dents sont abîmées, y va commencer: "et vous revenez, vous revenez, vous revenez"... Et puis, les unes après les autres elles vont partir. Je préfère les garder.

E: vous pensez qu'aller voir un dentiste va précipiter la perte de vos dents?

Ouais.

E: on pourrait à l'inverse imaginer que le dentiste tente de les préserver le plus longtemps possible?

Ben là, j'en ai déjà quatre qui me rendent encore service, que si je vais voir un dentiste, il me les arrache, ça y' a pas de problème!

E: donc, pas de dentiste, pas de médecin. "Je me débrouille tout seul"?

Voilà.

E: et en cas d'urgence, l'hôpital parce que vous n'avez pas le choix?

Ouais.

E: si vous n'aviez eu besoin que deux points de suture au lieu de 18, vous seriez allé à l'hôpital?

P'être pas. Parce que comme la langue, c'est une partie du corps qui, euh, qui, qui se renouvelle, quoi, qui, qui se guérit d'elle-même... (*silence*) Assez rapidement... (*sonnerie du portable. Il répond longuement*)

E: donc, puisque la langue se guérit d'elle-même...?

Oui, elle se guérit toute seule parce qu'elle est, elle est très chargée en vaisseaux sanguins donc... (*s'interrompt*)

E: donc vous pensez que les points de suture n'étaient peut être pas indispensables?

Euh, si, quand même, parce que... (*bafouille*) C'était, euh, c'était, euh... (*semble préparer son effet*) Ca pendait vraiment bien. Donc c'était pour avoir une meilleure, une meilleure "suture". D'ailleurs ça s'est fait en, en trois semaines, c'était guéri, c'était guéri.

E: ça devait être difficile pour les repas?

Ben il fallait manger que de la soupe, de la soupe froide. (*silence*)

8^{ème} question: avez vous l'habitude de fumer? (tabac ou autre)

Oui.

E: je peux vous demander combien?

Oh, un paquet par jour.

E: un paquet. De tabac?

Non. De cigarettes.

E: ce sont des cigarettes de tabac? Vous ne fumez pas de haschich?

Non, non, non, non. Non mais... *(silence)* C'est le motif de la séparation avec ma copine.

E: elle fumait, elle?

(sèchement) Non. Son fils. *(inspire, puis ton grave, voix basse)* Il fumait effectivement beaucoup, non seulement il fumait, mais en plus de ça...*(silence)*

E: il s'injectait des produits?

Non, non, non, non, non, non. Il fumait, mais il faisait de la revente. *(silence)* Et il avait, il avait les copains qui défilait jusqu'à deux heures du matin Je lui ai dit: "t'es un salaud..."*(inaudible)* Il m'a dit: "t'es pas chez toi"..." Je suis pas chez moi"? Sa mère l'a soutenu. J'ai pas envie d'aller en taule si y' a une descente de flics, euh, aussi bien, aussi bien la mère que moi on partait avec lui. Voilà!

E: donc, pas de haschich!

Ah non! Jamais de produits!

E: quand vous fumez de cigarettes, vous les fumez seul ou vous les partagez en groupe?

Oh ben, si...*(silence)* Il m'arrive de...*(silence)* Mais sinon seul, le paquet me fait une journée et demie.

E: et moins quand vous êtes en groupe?

Ouais.

E: avez vous repéré si vous fumiez plus souvent seul ou avec d'autres?

Ben, ça dépend...Tout seul, tout seul, ça dépend des circonstances, euh, dans lesquelles on est; des, de l'état d'esprit dans lequel on est, euh, on fume plus, on fume moins, selon ce qu'on fait...

E: justement, fumez vous plus ou moins lorsque vous êtes seul? A quel moment ou plutôt dans quel état d'esprit êtes vous quand vous fumez d'avantage?

(réfléchit) Euh...Oh, quand je pense à mes gosses. Ouais.

E: lorsque vous êtes tendu, anxieux, quelque chose comme ça?

Ouais.

E: mais lorsque vous êtes tranquille et en groupe, vous fumez comment, plus ou moins?

Ben, un petit peu plus parce que bon, ben, les autres euh fument à côté de moi, alors on se laisse prendre, c'est une sorte d'entraînement.

9^{ème} question: buvez vous régulièrement de l'alcool?

(brutalement) Non. Je bois, je bois, si, si, si je bois, euh, raisonnablement, quoi.

E: pour vous, c'est quoi, raisonnablement?

Ben, euh...(souffle) Disons...Quand je travaillais, déjà, d'une, (débit très rapide) mon métier ne me permettait pas de boire de l'alcool.

E: attendez, vous parlez très vite: quand vous travailliez, votre métier...?

Ne me permettait pas de boire de l'alcool.

E: d'accord. Et depuis la fin de votre activité?

Ben depuis euh, disons quand euh...(silence) Quand je suis seul, j'en bois pas trop. Y' a des moments où...(silence) j'ai toujours l'anxiété, la pensée, tout ça, bon, ben on exagère un petit peu, quoi...

E: vous avez toujours de l'anxiété?

Ouais, mais tout en, tout en sachant (bégaié) tout en sachant garder, euh...(silence)

E: en sachant garder la mesure?

La mesure, quand même, oui.

E: vous n'êtes jamais ivre, par exemple?

Non. Ca, c'est une question vous pouvez le demander ici, euh, jamais on m'a vu euh, ivre, on m'a vu chaud, comme on dit...(silence) Mais jamais ivre.

E: chaud, c'est comment?

Ben chaud, c'est à la limite. De l'ivresse. (rit) Et bon, il faut pas, il faut pas mettre la goutte qui fait déborder le vase comme on dit, quoi.

E: vous savez vous arrêter juste avant?

Oui, voilà.

E: juste avant la goutte de trop...

(opine)

9^{ème} question bis: prenez vous régulièrement d'autres produits? (médicaments ou autres) Mais vous avez déjà un peu répondu...

Non.

E: des mélanges de produits?

Non.

E: vous ne prenez jamais rien?

Non, non.

E: ni médicaments, ni produits qu'on peut trouver ici ou là?

Si, euh, deux, trois fois là, j'ai demandé à l'infirmière, parce que là, j'étais vraiment trop...(silence) trop en l'absence de mes enfants...Bon, ben j'arrivais même plus à dormir alors, j'ai, j'ai demandé des, des somnifères pour...passer un peu, quoi.

E: et ça, vous le demandez ici?

Ouais, ouais. *(silence)*

E: ça a été efficace, pour vous?

Ben oui, parce que, disons que ce que, les, les, les cachets qu'elle m'a donnés les deux ou trois fois, euh...*(silence)* ça, c'est plus un assommoir qu'autre chose, donc, euh...Pour passer une bonne nuit, y' a pas de, y' a pas de, de, de, de rêves qui sont là, de, on se lève pas le matin en disant tiens, j'ai rêvé à ça et à ça...

E: ce qui est le cas quand vous n'en prenez pas?

Ca me, ça me donne une liberté d'esprit qui repose.

E: quand vous ne prenez pas de médicaments et que vous êtes anxieux, vous faites des rêves? Des rêves qui vous embêtent...

(m'interrompt) Oui, qui me reviennent sur mes enfants, mon ex femme, tout ça...

E: Et qui sont très déplaisants?

Oui. Que je supporte mal. *(silence)*

E: ce ne sont jamais des rêves agréables?

Non.

E: donc, quand vous prenez ces médicaments, c'est tout seul? Vous ne les partagez pas avec d'autres?

Non, non. Tout seul.

E: j'imagine qu'ici, il y a des médicaments qui circulent?

Ouais, ouais, mais...

E: vous, vous allez les chercher auprès de l'infirmière?

Oui. L'infirmière. Ou, bon, ben si j'ai les moyens, euh, la pharmacie...

E: mais la pharmacie, elle n'en donne pas sans ordonnance?

Voilà.*(inaudible, brouhaha extérieur)*

E: alors, vous les demandez ici?

Et comme ça, au moins, je suis, je suis limité parce qu'elle m'en donne juste pour le jour...

E: oui? Parce que vous auriez peur de quoi si vous en preniez autant que vous voulez?

Euh...*(géné)* Y' a des moments, je, je serais, je serais capable d'avaler la boîte. *(silence)*

E: pour? Pour mourir?

Ouais. *(silence)* C'est quelque chose qui m'arrive. *(silence)* D'y penser. *(silence)* Et disons que si je rentre le soir que...*(hésite)* j'ai bu un petit peu...*(silence)* Ca arrive que...*(s'interrompt)*

E: c'est à dire que boire, ça ne vous suffit pas pour oublier? (c'est une question que je devais amener ensuite.)

(opine en silence)

E: est ce que je peux vous demander si vous avez déjà essayé?

Oui. *(silence)* C'est ce que j'allais vous dire. *(rit)* En rentrant de la *(inaudible)*

E: en rentrant de?

En rentrant de la non-conciliation. Le 1^{er} août 96. Manque de pot je me suis arrêté parce que ça allait...Ca, ça, ça fait...*(bafouille)* Et je marchais au Mogadon à l'époque, qui est un somnifère que je prenais, euh, *(renifle)* quand j'étais vraiment, vraiment bien fatigué, parce que, pour, pour me reposer, pour me lever en pleine forme le matin. Et puis, euh, comme mon ex, euh, marchait au Tranxène, euh, Seresta, Temesta...Ben j'ai, j'ai quand même, euh, avalé le mélange de, de trois boîtes. *(silence)*...*(inaudible)* parce que, elle est arrivée dans, dans la chambre, elle a vu les boîtes sur le lit, elle a appelé les pompiers tout de suite, les pompiers m'ont amené à G.B *(hôpital)*

E: et on vous a fait quoi, là-bas, un lavage d'estomac?

Rien du tout. On m'a mis sur un brancard, on m'a mis dans une salle en attendant de me prendre, certainement pour me faire un lavage d'estomac.*(silence)* Pis manque de pot, ben je me suis réveillé, pis comme j'avais *(silence)*, leur montrer que j'avais entendu les pompiers dire: "ben ses lunettes sont dans les chaussures sur le brancard", j'ai repris, j'ai repris mes chaussures, j'étais en pyjama, j'ai pris *(inaudible)* j'ai renfilé mes chaussures pendant un temps mort à GB et je me suis tiré, et je suis rentré à pieds. De GB. jusqu'à V en V. en pyjama *(rit)* à deux heures du matin.

E: personne ne vous a interpellé?

(rit) Non.

E: et vous êtes rentré chez vous?

Et je suis rentré chez moi.

E: vous n'avez eu aucune séquelle de cette prise massive de médicaments?

Non, non, non ça...Ils se sont, ils se sont neutralisés.

E: vous aviez bu avec?

Euh non pas trop, pas trop.

E: mais un peu? Un peu quand même?

Euh, disons que, euh, j'avais bu deux...*(silence)* Disons euh, en gros, quoi, j'avais bu un litre, un litre ½. Pas plus.

E: un litre de vin? Donc, médicaments et un litre de vin. Vous l'aviez bu pour accompagner les médicaments?

Non. Non, non, non, non. Donc euh, j'avais bu deux carafes en rentrant de...*(s'interrompt)* en rentrant de, du tribunal. Et puis, après je suis arrivé à la maison, euh...*(silence)* Il restait, euh, à peu près euh, la moitié d'une bouteille de vin. Bon, ben je

l'ai bue comme ça et puis après j'ai été me coucher sans... J'ai ouvert les, j'ai ouvert les tiroirs des tables de nuit, j'ai... (*s'interrompt*)

E: d'accord. La question suivante concerne justement ces habitudes de vie, tabac, alcool, médicaments..

10^{ème} question: en quoi, à votre avis, ces habitudes vous sont elles utiles?

(énoncé des propositions jusqu'à "oublier mes problèmes")

(m'interrompt) Non, la cigarette disons, c'est une routine. (*silence*) C'est une routine. Elle me manque pas trop, hein, je peux rester une journée sans fumer, ça me gêne pas.

E: et en même temps vous disiez que lorsque...

(m'interrompt) disons, ça me donne une occupation, quoi.

E: mais vous disiez que lorsque vous pensiez à vos enfants, vous fumiez davantage?

Ouais.

E: alors, elle sert à quoi, cette routine là?

Parce que, euh, (*silence*) ça m'occupe un peu, ça me fait dévier un petit peu de mes pensées.

E: est ce que vous pourriez dire que ça vous permet d'oublier vos problèmes?

Non. Non, non. Disons que ça me: "tiens, ben je vais fumer une cigarette", pour euh...Le temps de sortir là, parce que là maintenant je, je roule mes cigarettes...Le temps de rouler la cigarette, enfin le tabac, tout ça ben, j'y pense plus. Voilà. C'est pour faire une coupure dans la pensée, plus qu'autre chose. (*silence*)

E: et l'alcool et les somnifères alors, ce serait pour quoi?

(m'interrompt) Ben l'alcool, l'alcool, c'est pour... (*s'interrompt*)

E: et les somnifères?

Non, les somnifères je peux pas en parler ici, je peux pas en parler parce que j'en n'ai pris que deux fois, c'était pour...

E: mais au moment où vous les preniez, même rarement, c'était pour?

Oh, c'était pour, c'était pour me...Pour me décontracter. Voilà. Pour me décontracter.

E: d'accord. Et l'alcool?

Et l'alcool, bon, ben...(souffle) Un passe-temps quand on s'embête...(inaudible)

E: pourriez vous dire que vous êtes dépendant de ces médicaments; alcool ou tabac?

Non.

E: d'aucun?

Je ne suis pas dépendant.

E: on va passer à la troisième série de questions...Mais d'abord, j'ai oublié de vous demander, pardon de revenir en arrière. Vous avez mentionné vos lunettes et vous en avez apparemment besoin pour vous déplacer?

Oui.

E: cela veut il dire que vous avez un problème de vue important?

C'est, oh ben c'est de naissance, c'est un genre de cataracte. Stabilisée.

E: de cataracte stabilisée?

Oui. Et non opérable.

E: non opérable. Qui n'évolue pas?

Non, c'est stabilisé.

E: ça vous gêne?

Non ça me gêne pas. Je m'y suis fait.

E: vous avez simplement besoin de vos lunettes?

Ouais.

E: d'accord, c'était le dernier point concernant la santé.

11^{ème} question: quel regard portez vous sur... (énoncé des propositions)

(silence) Euh, déjà d'un, c'est que la famille c'est sacré. (silence) Sur moi-même, bon, ben je suis comme je suis et je me fous éperdument de ce que peuvent penser les autres de moi.

E: et qu'est ce que vous, vous en pensez, de vous-même?

Euh, moi? Je veux pas me jeter des fleurs, mais je pense être une personne, euh...(silence) qui aime la vie et qui aime euh que mon entourage...(silence) soit bien dans leur peau aussi.

E: vous aimez que votre entourage soit bien dans sa peau.

Soit bien dans sa peau, quoi. (silence)

E: donc, la famille, c'est sacré, on n'y touche pas?

Oui.

E: mais que peut on penser d'une famille sacrée?

(souple puis silence) Ma mère, il faut pas qu'il lui arrive quoi que ce soit, malgré que...(s'interrompt) Comme mes deux sœurs. (silence) Mon frère, il est assez grand pour se démerder tout seul. (silence) Mais mes sœurs et ma mère, faut pas y toucher, hein. (silence)

E: elles sont trop petites, vos sœurs, pour se débrouiller routes seules?

ben non, je suis le dernier de la famille, en plus.

E: alors, pourquoi le frère est il assez grand et pas les sœurs?

(silence) Un homme est capable de se défendre tout seul. (très long silence) Mon ex, mon ex femme aussi bien que mes gosses, faut pas y toucher. Même mon ex femme. Si un jour quelqu'un lui fait du mal, il aura du mouron à se faire. (silence)

E: quel regard portez vous sur les amis, les proches?

Ben, euh...(souffle) Personnellement, j'aime les voir, euh, dans leur peau. (silence)

E: vous avez beaucoup d'amis?

Pas beaucoup.

E: pas beaucoup. Vous en avez moins maintenant qu'autrefois?

J'ai beaucoup de copains mais pas beaucoup d'amis. (silence)

E: et ça a toujours été ainsi?

Oui, j'ai toujours...(inaudible)

E: vous avez toujours?

J'ai toujours fait mon tri.

E: d'accord. Avez vous un regard particulier sur la société?

(silence) Dans le cas de la société, on est, on est bien obligé de la, de la subir.

E: de la subir?

Voilà.

E: est ce qu'on y participe?

Ben, euh....(silence) Très peu, en ce moment. (silence)

E: c'est une question de...

(m'interrompt) C'est, euh, une question de manque de volonté euh, de la société qui a....(inaudible)

E: pardon, c'est une question de manque de volonté de la société qui?

Qui se laisse aller au lieu d'essayer de lutter. (inaudible)

E: qui se laisse aller au lieu d'essayer de lutter ou?

Voilà. Et ça, ça devient sur, disons si je m'exprime là-dessus, euh, correctement, on arriverait automatiquement à la politique et comme j'ai horreur de parler de la politique comme de la religion...

E: donc, on n'en parle pas?

Voilà. Chacun ses opinions là-dessus et c'est strictement personnel.

E: d'accord. La question suivante, vous disiez que vous vous en fout..., mais tant pis:

12^{ème} question: à votre avis quel regard portent les autres sur vous? (énoncé des propositions)

Euh...(silence) Ca, c'est pas à moi d'y répondre. C'est à eux de le dire et pas à moi.

E: oui, mais c'est votre avis qui m'intéresse.

Ben moi je pense que...(hésite) il est plutôt euh, (souffle) indifférent.

E: plutôt indifférent? Quand vous évoquez ce type de regard, vous pensez à quels autres en particulier?

Des gens de la rue, des la famille, des amis...?

Des gens de la rue. Même de, la, de la famille aussi, elle s'en fout un peu de moi.
(long silence, puis se lève)

E: c'est dur, ça, non?

(silence) C'est comme ça. (se mouche) C'est la vie.

13^{ème} question: ressentez vous parfois un sentiment de honte? Envers qui?
(énoncé des propositions)

Non, absolument pas. (silence) Je suis fier de ce que j'ai fait. (silence) Et je me fous totalement de l'opinion des autres. (silence)

E: de votre côté, pourriez vous ressentir de la honte face au comportement d'autrui? Pas par rapport à ce que vous faites ou avez fait vous-même, mais par rapport à d'autres? A votre ex femme, au fils de votre amie, à vos enfants, vos parents, la société...

Non, parce que (inaudible) face à moi-même, j'ai pas honte de moi. (silence) J'ai pas honte de ce que je fais. (silence) Bon, euh... (silence) Les autres, bon, ben, euh... (silence) Avoir honte pour moi?

E: non, vous, avoir honte pour eux?

Moi, avoir honte pour eux? Ouais, euh (soupire) oui, dans certains comportements, oui.

(silence)

E: vous pourriez dire lesquels?

Euh, (souffle puis silence) Disons surtout, surtout ici, quoi. Le comportement de certaines personnes ici qui, bon, ben euh, sont dans une ruine totale. (silence) Ils se pissent dessus, ils se ch... dessus. (silence) J'ai honte pour eux. (silence) Mais ça n'empêche pas que (silence) si y'en est, si y'en a un qui a besoin d'un coup de main ou de, ou de... (inaudible) comme par exemple euh, permettre de relever quelqu'un qui est couché par terre pour le rentrer, ben il sait très bien que...

E: vous relevez quelqu'un qui est tombé? C'est ça?

Ben euh, qui est, qui est ivre, bon, sur un trottoir euh, lui prendre carrément le bras pour pas qu'il traîne dans la rue. (long silence)

E: est ce qu'il vous est arrivé d'avoir honte de la famille?

(silence) Euh, dans un sens, oui, par rapport au comportement qu'ils ont eu... (inaudible)

E: par rapport au comportement, pardon?

Qu'ils ont eu avec moi. J'ai honte pour eux. (silence)

E: voulez vous développer, m'expliquer un petit peu?

(long silence) Repousser quelqu'un (j'entends) « de son propre sang ».

E: repousser quelqu'un de?

De son, de son propre sang. (silence)

E: c'est ce que vous ressentez de leur part? Qu'ils vous repoussent?

(opine en silence)

E: eux, c'est qui? Vos parents? Vos sœurs, votre frère?

(inspire profondément) Ouais. (pleure)

E: c'est encore douloureux, ce sentiment?

Oui. Et par contre, ma mère...(pleure) y' a quatre mois, a été hospitalisée d'urgence...(silence) J'étais à l'hôpital avant elle, c'est moi qui ai, qui ai rempli tous ses papiers d'admission, qui ai branché, qui ai branché le téléphone pour qu'elle soit bien. (silence) C'est pas une chose qui a arrangé...

E: c'est pas une chose qui?

C'est pas une chose qui a arrangé...la situation. Non...(inaudible)

E: elle vous en a voulu d'avoir fait ça?

Non. (silence) Non, mais disons que (long silence) c'est pas, c'est pas ça qui, qui a fait qu'elle s'est rapprochée de moi.

E: c'est une maman un peu froide, un peu distante par rapport à vous?

Euh...(silence) Non, pas ça, c'est...(silence) C'est la honte qu'elle porte...

E: la honte qu'elle porte?

Ouais. De sa, de me savoir ici. (silence) qui fait qu'elle me repousse. De toutes façons, elle m'a, elle m'a toujours pour ainsi dire, repoussé. Ben, depuis que je me suis marié, quoi...Parce qu'elle était pas d'accord sur ce mariage. (se mouche) De toutes façons, elle aurait rien pu y faire. (sonnerie de son téléphone portable)

E: donc, votre mère n'a jamais été d'accord pour ce mariage...Et auparavant, avant le mariage, elle vous repoussait aussi?

Euh...(souffle) Plus ou moins non...

E: plus ou moins non?

J'étais, j'étais pour ainsi dire le, l'indésirable. A la naissance. (silence)

E: à la naissance?..

(silence)

E: Vous préférez qu'on suspende cette discussion?

Ben j'étais pour ainsi dire, euh, disons le, (silence) l'erreur de parcours, quoi. A la naissance, j'ai été l'erreur de parcours. Normalement j'aurais pas dû être sur terre. (silence)

E: vous n'étiez pas attendu?

Voilà.

E: ça, on vous l'a dit? Vous l'avez toujours su?

Je l'ai toujours senti. La preuve c'est que (silence) mes parents étaient en Corse...

(silence) J'ai été le seul à être envoyé en pension (silence) pour m'éloigner de la famille.

E: en pension en Corse?

Non, la Corse, c'est justement là que...(s'interrompt) J'ai, j'ai fini mes études euh, à Cl. Ils m'ont, ils m'ont envoyé à Cl. (silence) En pension complète.

E: quand rentriez vous à la maison? Une fois par mois? Une fois tous les deux mois?

(silence) Une fois par an...

E: une fois par an...

Ouais. En vacances. (silence)

14^{ème} question: pourriez vous proposer une image qui représenterait ce qu'est la honte pour vous?

La honte, elle est en soi. (silence) Euh, (long silence) c'est à celui qui essaie de ne pas la développer...(silence) Quand on arrive à lutter, quand on est...(inaudible)

E: comment fait on pour lutter contre la honte?

Euh...(silence) En n'ayant pas peur de, d'agir franchement. (silence, puis inaudible, puis silence) et avec indifférence de la vue des autres.

E: il vaut mieux être?

Indifférent.

E: indifférent aux autres?

A ce que pensent les autres.

E: c'est une façon de sortir de la honte?

Sinon, elle est en soi. Sinon, elle est en soi. Et puis chacun a, chacun a une honte en soi, euh, et chacun la vit comme, euh, comme il peut, avec les moyens, comme il veut...Euh, des fois ce n'est pas dans le bon sens du terme qu'il essaie de lutter contre, donc, ce qui fait qu'elle ressort. C'est pour ça que moi, moi je peux dire que (silence) comme j'ai une indifférence totale de ce qu'on peut penser de moi, de ce qu'on peut voir (accentue le mot "voir") de moi, ma honte je l'ai, je l'ai, j'ai lutté contre...

E: vous vous en êtes débarrassé?

Je m'en suis débarrassé. (silence)

E: elle n'est plus revenue?

Non, elle est, elle est en moi. Mais je ne la laisse pas ressortir. Par l'indifférence vis à vis des autres. Parce que la honte, la honte finalement, c'est une chose, la honte, c'est... (prend l'accent corse) La crainte... (silence) La honte, c'est la crainte (fort accent) de la pensée des autres (silence) envers nous. Donc, si on ignore ces pensées, en ignorant ces pensées, on se dégage de la, de notre honte. (silence)

E: vous semblez avoir beaucoup réfléchi sur ces questions? Vous avez une théorie à vous de la honte...

Ben, je suis un petit peu ignorant, je suis un petit peu, un peu, un petit peu psychologue aussi...(rit)

E: mais c'est quelque chose à quoi vous avez réfléchi?

Oui, énormément.

E: comme une idée qui vous préoccuperait...Avez vous envie de dire autre chose sur la honte? Nous avons fini les questions, souhaitez vous rajouter quelque chose avant qu'on n'arrête?

Euh...L'état d'esprit des gens d'ici. Spécialement. Là, je parle un peu pour les autres, hein. Bon, euh, chacun de, doit (*bégaie*) la pensée...de lui-même...

E: chacun doit penser?

Penser à ne pas se laisser aller. Parce que justement c'est là où ils deviennent euh...ridicules. Ils essaient pas de lutter euh, contre eux mêmes...

E: vous dites que chacun doit penser à ne pas se laisser aller, pour lutter contre ce qui fait mal en soi même? On peut dire comme ça?

Voilà. Voilà.

E: et chacun le fait?

Non, justement. Ils essaient pas à lutter contre, contre leur mal. Et c'est ce qui fait ce laisser-aller...Qui a dans le...

E: voulez vous dire que le mal est en soi?

Voilà. Ils ont le mal en soi, quoi, en eux mêmes et, quoi, du mal euh, n'arrivent pas à s'assumer tout seuls. Pas spécialement du mal, pas de mal envers les autres. Du mal à s'assumer.

E: plutôt une souffrance qu'un mal?

Euh oui. Oui c'est une souffrance et c'est à dire qu'ils se laissent aller, au lieu d'essayer de lutter contre eux mêmes. Ils essaient pas de lutter contre ce laisser aller. (*silence*) Au contraire euh, y' en a beaucoup qui essaient de l'entretenir...

E: vous voulez dire que ce serait comme un entretien de la souffrance?

Voilà. Ce qui fait que ça s'aggrave de jour en jour. (*silence*) Et ils deviennent jusqu'à ce...(*silence*) devenir vraiment, vraiment la cloche. Des, des...moi j'appelle ça une épave.

E: est ce que vous avez peur d'entretenir vous aussi votre souffrance, de l'aggraver, et de devenir comme ça un jour?

(*silence*) Oh je ne crois pas que j'arriverais là.

E: d'accord; ce n'est donc pas une inquiétude pour vous...

Pour une raison, c'est que le jour où je me verrai, euh, partir dans ce sens là, je préfère...(inaudible, j'entends "démonter")

E: l'idée du suicide est toujours en arrière-plan chez vous?

Toujours. (*silence*) Je, je, je n'admettrai (accentue le mot) jamais une chose: c'est (*silence*) moi, je me suis toujours dém... tout seul dans la vie et le jour où j'aurais...(silence) je me verrais tomber (*silence*) comme on dit, à être représenté comme on dit en arabe, bon, la dernière race a, après le crapaud...

E: la dernière race après le crapaud?

Ouais. C'est à dire un moins que rien. Je me laisserais jamais descendre. Je préfère démonter la...(inaudible puis silence) Vous allez dire après tout ça, je suis méchant, mais bon...

E: je ne le dis pas...

Mais vous le pensez...

E: et vous, vous le pensez?

Hein?

E: et vous, vous le pensez?

(silence) Non. (énergique) Moi, je pense que je suis logique. Parce que je ne veux pas être une charge (accent corse) pour la société. E: d'accord. Voulez vous ajouter autre chose? Je vais arrêter le magnétophone et nous allons prendre rendez-vous.

Les vagabonds psychiques

Alien : 269 / 284.

Amina : 285/ 296.

Arnaud : 297/ 312.

Farida : 313/ 322.

Monsieur Rouge : 322/ 331.

L'enfant-clodo

Boris : 332/ 354.